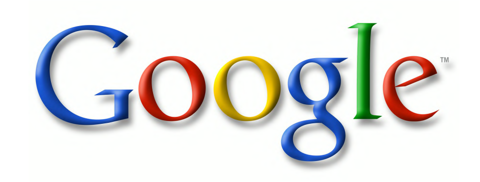
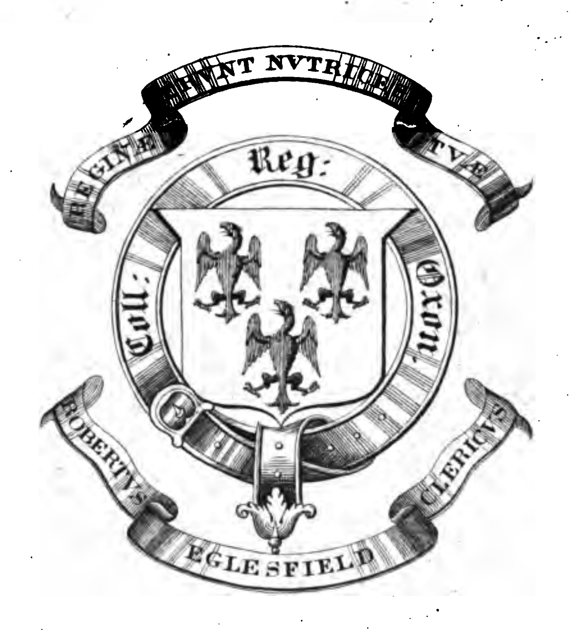
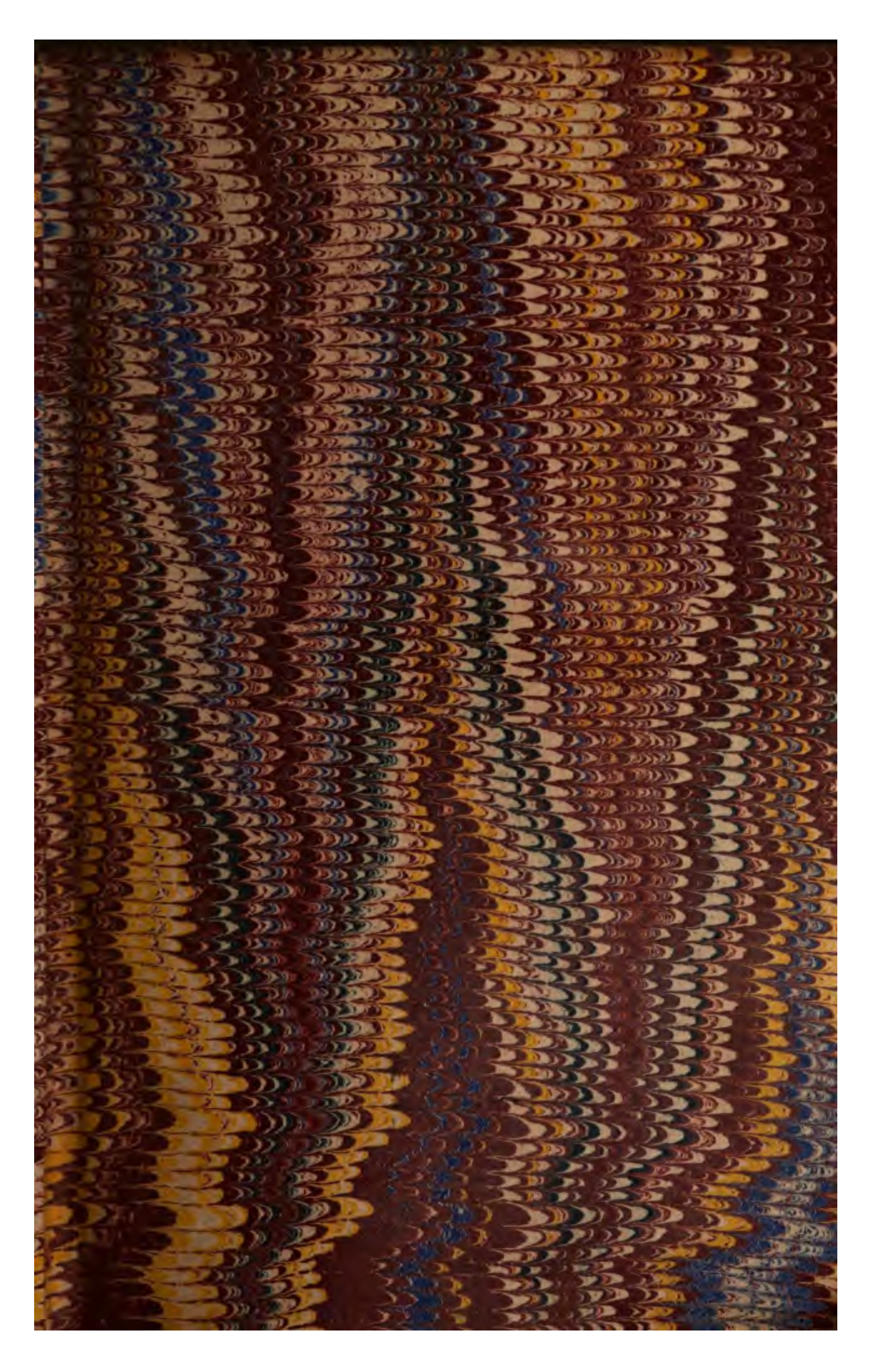




REGINÆ ERUNT NUTRICES TUÆ
Coll: Reg: Oxon.
ROBERTUS EGLESFIELD CLERICUS



MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

MANUEL
D'HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ORIENT
JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

sous-bibliothécaire de l'Institut

TOME PREMIER

TEMPS PRIMITIFS — ISRAÉLITES
ÉGYPTIENS

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 29

1869




OXON

A MES CHERS NEVEUX ET NIÈCES

AMÉLIE, CHARLES, ALBERTINE, MARTIAL,

ADOLPHE, LOUISE, PIERRE,

Je dédie ce livre qu'a surtout inspiré la pensée
de leur instruction.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le fait dominant des cinquante dernières années, dans l'ordre scientifique, a été certainement la rénovation des études de l'histoire et surtout la conquête du vieux passé de l'Orient par la critique moderne, armée du flambeau qui fait pénétrer la lumière jusque dans les plus obscurs replis de ces annales pendant si longtemps ensevelies dans l'oubli.

Il y a seulement un demi-siècle, on ne connaissait guère de l'ancien monde que les Romains et les Grecs. Habitués à voir dans ces deux grands peuples les représentants de la civilisation antique, on consentait sans peine à ignorer ce qui s'était

passé en dehors de la Grèce et de l'Italie. Il était à peu près convenu qu'on n'entrait dans le domaine de l'histoire positive que quand on avait mis le pied sur le sol de l'Europe.

On savait cependant que, dans cette immense contrée qui s'étend entre le Nil et l'Indus, il y avait eu de grands centres de civilisation, des monarchies embrassant de vastes territoires et d'innombrables tribus, des capitales plus étendues que nos capitales modernes de l'Occident, des palais aussi somptueux que ceux de nos rois; et de vagues traditions disaient que leurs orgueilleux fondateurs y avaient retracé la pompeuse histoire de leurs actions. On savait également que ces vieux peuples de l'Asie avaient laissé des traces puissantes de leur passage sur la terre. Des débris amoncelés dans le désert et sur le rivage des fleuves, des temples, des pyramides, des monuments de toute sorte recouverts d'inscriptions présentant des caractères étranges, inconnus; tout ce que racontaient les voyageurs qui avaient visité ces contrées attestait un grand développement de culture sociale. Mais cette grandeur apparaissait à travers des ruines ou dans les récits incomplets des historiens grecs, et dans quelques passages de la Bible. Et comme, dans ce monde primitif de l'Orient, tout revêt des proportions colossales, on était naturellement disposé à croire que la fiction

occupait une grande place dans les récits de la Bible et dans les pages d'Hérodote.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Dans toutes ses branches la science des antiquités a pris un essor qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors, et ses conquêtes ont renouvelé la face de l'histoire. Après les grandes œuvres des érudits de la Renaissance, on croyait connaître à fond la civilisation de la Grèce et de Rome, et pourtant sur cette civilisation même l'archéologie est venue jeter des lueurs inattendues. L'étude et l'intelligence véritable des monuments figurés, l'histoire de l'art, ne datent pour ainsi dire que d'hier. Winckelmann clôt le XVIII[e] siècle, et c'est celui-ci qu'inaugure Visconti. Les innombrables vases peints et les monuments de toute nature qu'ont fourni, que fournissent encore chaque jour les nécropoles de l'Étrurie, de la Grèce, de la Cyrénaïque et de la Crimée, constituent un champ immense, inconnu il y cinquante ans et qui a prodigieusement élargi l'horizon de la science.

Mais ces conquêtes dans le domaine du monde classique ne sont rien à côté des mondes nouveaux qui se sont tout à coup révélés à nos yeux ; à côté de l'Égypte, ouverte pour la première fois par les Français, et dont les débris ont rempli les musées de l'Europe, nous initiant jusqu'aux moindres détails de la civilisation la plus antique du monde ;

à côté de l'Assyrie, dont les monuments, découverts aussi par un Français, sortent du sol où ils sont demeurés enfouis depuis plus de deux mille ans, et nous font connaître un art, une culture, dont les témoignages littéraires ne faisaient qu'indiquer l'existence. Et ce n'est pas tout : voici la Phénicie, dont l'art, l'histoire et la civilisation, intermédiaire entre l'Égypte et l'Assyrie, se révèlent, et dont les catacombes commencent à rendre leurs trésors. Voici la Syrie araméenne qui livre ses vieilles inscriptions et ses souvenirs. Voici que de hardis explorateurs nous font connaître les vestiges de tous les peuples divers qui se pressaient en foule sur l'étroit territoire de l'Asie Mineure : Cypre, avec son écriture étrange et les sculptures de ses temples ; la Lycie, avec sa langue particulière, ses inscriptions, ses monnaies, ses grottes sépulcrales ; la Phrygie, avec ses grands bas-reliefs sculptés sur les rochers et les tombeaux des rois de la famille de Midas. L'Arabie rend à la science les vieux monuments de ses âges antérieurs à l'islamisme, les textes gravés par les pèlerins sur les rochers du Sinaï et les nombreuses inscriptions qui remplissent le Yémen. Et comment oublier dans cette énumération la Perse, avec les souvenirs de ses rois Achéménides et Sassanides, ou l'Inde, dont l'étude des Vêdas a renouvelé la connaissance ?

Mais ce n'est pas seulement le champ à parcourir qui s'est élargi. Les progrès de la science ont été aussi grands que son domaine est maintenant étendu. Partout, sur ces routes nouvelles, de vaillants et heureux pionniers ont planté leurs jalons et fait pénétrer la lumière au sein des ténèbres. L'Europe achève en notre siècle de prendre possession définitive du globe. Ce qui se passe dans l'ordre des événements se passe aussi dans le domaine de l'étude. La science reprend possession du monde ancien et des âges disparus.

C'est par l'Égypte qu'a commencé cette renaissance des premières époques des annales de la civilisation. La main de Champollion a déchiré le voile qui cachait aux yeux la mystérieuse Égypte, illustrant le nom français par la plus grande découverte de ce siècle. Grâce à lui, nous savons enfin ce que cachaient jusqu'ici les énigmes des hiéroglyphes, et nous pouvons désormais nous avancer d'un pas ferme sur un terrain solide et définitivement conquis, au lieu du sol trompeur et mal assuré où s'égaraient ceux qui l'ont précédé.

La découverte de Champollion a été le point de départ des recherches savantes, ingénieuses, auxquelles nous devons la restauration de l'histoire égyptienne. Dans toute l'étendue de la vallée du Nil, les monuments ont été interrogés, et il nous ont raconté les actions des rois qui gouvernèrent

l'Égypte depuis les temps les plus reculés. La science a pénétré dans ces sombres nécropoles où dormaient les Pharaons, et elle y a retrouvé ces nombreuses dynasties dont il ne restait de traces que dans les écrits mutilés du vieux Manéthon. On connaissait à peine, au commencement de ce siècle, les noms de quelques souverains séparés les uns des autres par de bien longs intervalles, et ces noms ne rappelaient qu'un petit nombre d'événements altérés par la crédulité des voyageurs grecs ou amplifiés par la vanité nationale. Maintenant nous connaissons à bien peu de chose près toute la série des monarques qui régnèrent sur l'Égypte pendant plus de 4000 ans.

L'art pharaonique a été apprécié dans ses formes diverses, architecture, sculpture, peinture, et la loi qui réglait les inspirations du génie égyptien a été reconnue. La religion a été étudiée dans son double élément sacerdotal et populaire, et il a été prouvé que, sous ce symbolisme étrange et désordonné qui consacrait l'adoration des animaux, il y avait une théologie savante qui embrassait l'univers entier dans ses conceptions, et au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu, écho vague et altéré d'une révélation primitive. Nous savons aussi à quoi nous en tenir sur l'état des sciences chez cette nation fameuse. On a fait passer dans notre langue les morceaux les

plus importants de sa littérature, dont le style et l'action rappellent étroitement ceux de la Bible. En un mot, l'Égypte a complétement reconquis sa place dans l'histoire positive, et nous pouvons maintenant raconter ses annales d'après les documents originaux et contemporains, comme nous raconterions celle d'une nation moderne.

La résurrection de l'Assyrie a été, s'il est possible, plus extraordinaire encore. Ninive et Babylone n'ont pas laissé, comme Thèbes, des ruines gigantesques à la surface du sol. D'informes amas de décombres amoncelés en collines, voilà tout ce que les voyageurs y avaient vu. On pouvait donc croire que les derniers vestiges de la grande civilisation de la Mésopotamie avaient péri pour toujours, quand la pioche des ouvriers de M. Botta, puis de ceux de M. Layard et de M. Loftus, rendit à la lumière les majestueuses sculptures que l'on peut admirer au Louvre et au Musée Britannique, gages certains de découvertes plus brillantes et plus étendues encore quand les recherches pourront être poussées dans toutes les parties de l'Assyrie et de la Chaldée.

Et maintenant ils revivent sous nos yeux dans les bas-reliefs de leurs palais, ces rois superbes qui emmenaient des nations entières en captivité. Voilà ces figures qui nous apparaissent si terribles dans les récits enflammés des prophètes hébreux.

On les a retrouvées, ces portes où, suivant l'expression de l'un d'eux, les peuples passaient comme des fleuves. Voilà ces idoles d'un si merveilleux travail, que leur vue seule corrompait le peuple d'Israël et lui faisait oublier Jéhovah. Voilà, reproduite en mille tableaux divers, la vie des Assyriens : leurs cérémonies religieuses, leurs usages domestiques, leurs meubles si précieux, leurs vases si riches ; voilà leurs batailles, les siéges des villes, les machines ébranlant les remparts.

D'innombrables inscriptions couvrent les murailles des édifices de l'Assyrie et ont été exhumées dans les fouilles. Elles sont tracées avec ces bizarres caractères cunéiformes dont la complication est si grande qu'elle paraissait à jamais défier la sagacité des interprètes. Mais il n'est pas de mystère philologique qui puisse résister aux méthodes de la science moderne. L'écriture sacrée de Ninive et de Babylone a été forcée de livrer ses secrets après celle de l'Égypte. Les travaux de génie de sir Henry Rawlinson, du docteur Hincks et de M. Oppert ont donné la clef du système graphique des bords de l'Euphrate et du Tigre. On lit maintenant, d'après des principes certains, les annales des rois d'Assyrie et de ceux de Babylone, gravées sur le marbre ou tracées sur l'argile pour l'instruction de la postérité. On lit le récit qu'ils ont eux-mêmes donné de leurs campagnes, de leurs

conquêtes, de leurs cruautés. On y déchiffre la version officielle assyrienne des événements dont la Bible, dans le Livre des Rois, nous fournit la version juive, et cette comparaison fait ressortir d'une manière éclatante l'incomparable véracité du livre saint.

La révélation de l'antiquité assyrienne est venue aussi jeter les lumières les plus précieuses et les moins attendues sur les origines et la marche de la civilisation. Il était impossible qu'une culture aussi brillante restât enfermée dans les limites de l'Assyrie, et en effet, l'influence des arts et de la civilisation assyrienne se propagea au loin avec les armes des conquérants ninivites.

A l'orient et au nord, elle s'étendit sur la Médie et sur la Perse, où, en se combinant avec le génie si fin et si délicat des Iraniens sous les Achéménides, elle enfanta les merveilleuses créations de Persépolis.

L'art de la Grèce, dont on avait cherché vainement la source en Égypte, retrouve ses origines à Ninive. L'influence assyrienne pénétra dans la Syrie, dans l'Asie Mineure, dans les îles de la Méditerranée ; par les villes grecques du littoral, il s'introduisit au sein des tribus helléniques. C'est ainsi que les premiers sculpteurs de la Grèce reçurent les inspirations et les enseignements de l'école des sculpteurs assyriens, qui parvinrent jusqu'à eux

en gagnant de proche en proche, et prirent pour modèles les œuvres asiatiques. De l'Asie Mineure, cette tradition passa avec les colons lydiens en Italie, où elle servit de base au développement de la civilisation étrusque, qui fournit à celle de Rome les éléments de sa primitive grandeur. Et c'est ainsi que s'expliquent ces monuments, ce luxe, ces richesses des villes de l'Etrurie, qui excitèrent si longtemps les âpres convoitises des grossiers enfants de Romulus.

Ainsi l'histoire des plus vieux empires du monde, de ceux chez lesquels la civilisation prit naissance, se trouve désormais accessible à l'Europe dans les conditions aujourd'hui reconnues comme les seules garanties d'études historiques sérieuses, c'est-à-dire avec l'aide et la connaissance des documents originaux. On peut maintenant apprécier à leur juste valeur les notions confuses et informes que les écrivains les plus accrédités de l'antiquité classique nous ont transmises sur ces peuples, dont ils ignoraient les idiomes et dont la tradition historique était déjà probablement bien altérée quand ils en recueillaient à l'aveugle quelques rares débris. On peut, on doit aujourd'hui encore, parler avec respect de l'exactitude avec laquelle Hérodote a raconté ce que lui ont dit les Égyptiens et les Perses, avec sympathie du zèle

que Diodore de Sicile a montré pour les recherches de l'érudition. On peut et on doit faire entrer dans l'enseignement les traits de mœurs qu'ils ont recueillis.

Mais reproduire l'ensemble des faits qu'ils racontent et le donner comme l'enchaînement des événements principaux dans l'histoire d'Égypte ou d'Assyrie, ce n'est pas donner de cette histoire une idée sommaire telle qu'elle conviendrait assurément à de jeunes esprits, c'est en donner une idée absolument fausse. Les récits d'Hérodote et de Diodore sur l'Égypte et l'Assyrie ne sont pas plus une histoire réelle que ne le serait, pour notre pays, celle qui supprimerait l'invasion des barbares, la féodalité, la Renaissance; qui ferait de Philippe-Auguste le prédécesseur de Charlemagne, de Napoléon le fils de Louis XIV, et qui expliquerait les embarras financiers de Philippe-le-Bel par le contre-coup de la bataille de Pavie.

« Et pourtant, comme le disait récemment un savant estimable, M. Robiou, c'est là qu'en sont encore, avec quelques corrections empruntées à Josèphe, la majorité des livres classiques. Sans doute, il en est qui tiennent compte dans une certaine mesure des progrès de la science, qui ont éliminé de grossières erreurs. Mais au point où en sont arrivées les connaissances, quand l'histoire des peuples orientaux peut être racontée d'une

manière suivie et précise, et fournit des lumières qu'il n'est plus permis d'ignorer sur les origines de nos arts et de notre civilisation, il ne suffit pas de supprimer quelques énormités. Il n'y a plus de raison pour laisser de vastes lacunes, pour oublier des faits du plus haut intérêt, pour conserver, à côté de rectifications importantes, des erreurs qui faussent l'ensemble de cet enseignement. »

Une réforme complète est donc indispensable à introduire chez nous dans l'enseignement de l'histoire et dans les livres classiques, en ce qui touche à la première période de l'histoire ancienne, aux annales des vieux empires de l'Orient, aux origines de la civilisation. Les immenses conquêtes de la science doivent passer dans le domaine de tous, leurs résultats principaux doivent entrer dans cette somme de connaissances indispensables qu'il n'est permis à personne d'ignorer et qui font la base de toute éducation sérieuse. On ne saurait plus aujourd'hui, sans une ignorance impardonnable, s'en tenir à l'histoire telle que l'ont écrite le bon Rollin et le peuple de ses imitateurs. Que dirait-on d'un professeur ou d'un homme du monde qui parlerait encore des quatre éléments ou des trois parties de l'univers habité ; qui ferait, avec Ptolémée, tourner le soleil autour de la terre ? C'est là qu'en sont aujourd'hui même, au sujet de

l'Égypte et de l'Assyrie, la grande majorité de nos livres d'histoire.

La nécessité absolue de la réforme dont nous parlons frappe, du reste, tous les esprits. Il n'y a pas un des maîtres de la science qui ne l'ait hautement proclamé et le sentiment commence à en devenir général. Mais ce qui manque jusqu'à présent pour les sciences historiques et archéologiques, c'est ce que l'on a produit en foule depuis quelques années pour les sciences naturelles et ce qui en a fait pénétrer les notions dans tous les rangs de la société, des livres de vulgarisation, des manuels. Les résultats du prodigieux mouvement des études d'antiquités et de philologie orientale depuis cinquante ans n'ont pas été mis suffisamment à la portée du grand public. Il faut aller les chercher dans des ouvrages spéciaux, volumineux, coûteux, et que l'appareil d'érudition qui s'y développe ne rend accessibles qu'à un bien petit nombre. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dans le monde et dans le corps enseignant les hommes les plus instruits, les meilleurs esprits dire : Oui, nous savons que l'histoire primitive de l'Orient, cette histoire qui est le point de départ de toute autre, a été complétement renouvelée depuis un demi-siècle, qu'elle a changé de face ; mais où trouver réuni, clairement exposé, l'ensemble des faits que la science est parvenue à reconstituer.

C'est cette lacune que nous avons essayé de combler dans le Manuel que nous publions aujourd'hui.

Sans doute nous ne sommes pas tout à fait le premier à hasarder cette tentative. Outre M. Henry de Riancey qui, dans son *Histoire du Monde*, a donné place à une partie des résultats des recherches modernes, deux membres distingués de l'Université, M. Guillemin, recteur de l'Académie de Nancy, et M. Robiou, professeur d'histoire, ont essayé d'introduire dans l'enseignement public l'histoire véritable des antiques empires de l'Orient. Ils ont l'un et l'autre publié dans cette intention des résumés dignes d'estime, qui n'ont pas eu le retentissement qu'ils méritaient. Ces livres nous ont frayé la voie, et en plus d'un point nous avons suivi leurs traces. Mais, malgré tout leur mérite, ils ne nous ont point paru répondre complétement aux besoins. Ils offrent encore de graves lacunes, et, suffisants et utiles pour les élèves des colléges, ils ne le sont pas pour les gens du monde et pour les professeurs, auxquels ils ne fournissent pas tous les moyens de renouveler leur enseignement. On y sent un peu trop que les auteurs n'ont abordé qu'en partie l'étude directe des sciences dont ils exposent les résultats, qu'ils n'en connaissent certaines branches que de seconde main, et pas toujours d'après les meilleures sources. D'ailleurs ces livres

ont déjà plusieurs années de date. La science a marché depuis qu'ils ont paru, et maintenant ils se trouvent en arrière.

Nous croyons pouvoir affirmer que le lecteur trouvera dans notre Manuel le résumé complet de l'état des connaissances à l'heure présente, sauf bien entendu le degré d'imperfection que nul homme — et nous moins qu'aucun autre — ne saurait se vanter d'éviter. La science dont j'y expose les résultats est celle à laquelle un père illustre et dont j'essaie de continuer les travaux m'a formé, qui est le but et l'occupation de ma vie. Il n'est pas une de ses branches comprises dans la présente publication à laquelle je n'aie consacré une étude directe et approfondie.

Dans l'histoire de chaque peuple, nous avons pris pour guides les autorités les plus imposantes, celles dont les jugements font loi dans le monde savant.

Pour ce qui est des Israélites pendant la période des Juges et celle des Rois, dans tous les cas où le déchiffrement des inscriptions égyptiennes et assyriennes n'est pas venu apporter des lumières nouvelles et inattendues, nos guides ont été M. Munk, enlevé beaucoup trop tôt à ces études bibliques où il était le maître par excellence dans notre pays, et M. Ewald, dans les écrits duquel tant d'éclairs de génie et un si profond sentiment de la poésie de

l'histoire brillent au milieu d'idées souvent bizarres et téméraires.

Pour l'Égypte nous nous sommes appuyé sur les admirables travaux des continuateurs de Champollion, de MM. de Rougé et Mariette en France, Lepsius et Brugsch en Allemagne, Birch en Angleterre. Mais nous nous sommes surtout servi de la grande *Histoire d'Égypte* de M. Brugsch, et encore plus de l'excellent *Abrégé* composé par M. Mariette pour les écoles de l'Egypte, véritable chef-d'œuvre de sens historique, de clarté dans l'exposition, de méthode prudente et de concision substantielle. Nous avons emprunté à ce dernier livre des pages entières, surtout en ce qui touche les dynasties de l'*Ancien* et du *Moyen Empire*, car nous n'avions rien à ajouter à ce que disait le savant directeur des fouilles du gouvernement égyptien, et nous n'aurions pu mieux dire.

Les écrits de MM. Rawlinson, Hincks et par dessus tout de M. Oppert nous ont fourni les éléments nécessaires à la reconstitution des annales de l'Assyrie et de Babylone, dont M. Oppert avait commencé un tableau d'ensemble, qui demeure malheureusement inachevé. Les traductions d'inscriptions historiques des rois de Ninive que nous avons insérées dans notre texte sont empruntées aux ouvrages de l'éminent orientaliste que la France a enlevé à l'Allemagne pour en faire notre compatriote, mais

nous les avons toutes revues sur les monuments originaux, et en les offrant à nos lecteurs nous affirmons ne pas nous borner à jurer *in verba magistri.*

Notre immortel Eugène Burnouf, M. Spiegel, le commentateur allemand du Zend-Avesta, Westergaard, et enfin M. Oppert, ont été les autorités auxquelles nous avons recouru pour la connaissance des antiquités, des doctrines et des institutions de la Perse.

Enfin, quant à ce qui est de la Phénicie, les belles études de Movers ont été naturellement notre point de départ, mais nous en avons complété ou modifié les résultats à l'aide des écrits de M. le duc de Luynes, de M. Munk, de M. de Saulcy, de M. le docteur A. Levy, de Breslau, de M. Renan, et de M. le comte de Vogüé.

Le résumé des œuvres des maîtres de la science, des conquêtes de l'érudition européenne depuis cinquante ans dans le champ des antiquités orientales, fait donc le fond de notre livre et en constituera la véritable valeur. Mais dans ces études, qui sont les nôtres propres, il nous a été impossible, quelque effort que nous ayons fait sur nous-même, de nous borner au simple rôle de rapporteur. On trouvera donc dans ce Manuel une part considérable de recherches personnelles, et même quelques assertions dont nous devons assumer entièrement la responsabilité. Mais nous avons du moins toujours pris

soin d'indiquer ce qui était de nos hypothèses et de nos opinions personnelles.

Un mot encore sur les principes et les idées qu'on verra se refléter à chaque page de ce livre.

Je suis chrétien, et je le proclame hautement. Mais ma foi ne s'effraie d'aucune des découvertes de la critique, quand elles sont vraies. Fils soumis de l'Église dans toutes les choses nécessaires, je n'en revendique qu'avec plus d'ardeur les droits de la liberté scientifique. Et par cela même que je suis chretien, je me regarde comme étant plus complétement dans le sens et dans l'esprit de la science que ceux qui ont le malheur de ne pas posséder la foi.

En histoire, je suis de l'école de Bossuet. Je vois dans les annales de l'humanité le développement d'un plan providentiel qui se suit à travers tous les siècles et toutes les vicissitudes des sociétés. J'y reconnais les desseins de Dieu, respectant la liberté des hommes, et faisant invinciblement son œuvre par leurs mains libres, presque toujours à leur insu, et souvent malgré eux. Pour moi, comme pour tous les chrétiens, l'histoire ancienne tout entière est la préparation, l'histoire moderne la conséquence du sacrifice divin du Golgotha.

C'est pour cela que, fidèle aux traditions de mon père, j'ai la passion de la liberté et de la dignité de l'homme. C'est pour cela que j'ai l'horreur du des-

potisme et de l'oppression, et que je n'éprouve aucune admiration devant ces grands fléaux de l'humanité qu'on appelle les conquérants, devant ces hommes que l'histoire matérialiste élève aux honneurs de l'apothéose, qu'ils s'appellent Sésostris, Sennachérib, Nabuchodonosor, César, Louis XIV ou Napoléon.

C'est pour cela surtout que mon âme est invinciblement attachée à la doctrine du progrès constant et indéfini de l'humanité, doctrine que le paganisme ignorait, que la foi chrétienne a fait naître, et dont toute la loi se trouve dans ce mot de l'Évangile : « Soyez parfaits, *estote perfecti.* »

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Ce livre a trouvé auprès du public un accueil que je n'eusse pas osé espérer. Deux éditions épuisées en quelques mois, une contrefaçon allemande, une traduction anglaise, m'ont prouvé qu'il répondait effectivement à un besoin, qu'il comblait une lacune assez généralement sentie. Mais ce qui m'a surtout rendu à la fois fier et reconnaissant, c'est le bienveillant suffrage que mon *Manuel* a obtenu de la part des hommes dont la parole a la plus haute autorité dans les études historiques, ce sont les encouragements que MM. Guizot, Mignet, Vitet, Guigniaut ont bien voulu donner à cette tentative de répandre dans le public et de faire pénétrer dans l'éducation

les résultats des grands travaux par lesquels l'archéologie orientale a, depuis cinquante ans, renouvelé la connaissance des périodes les plus anciennes de l'histoire.

De tels encouragements m'imposaient le devoir de faire de nouveaux et considérables efforts pour rendre mon livre un peu moins indigne de la bienveillance de ces maîtres, de le revoir soigneusement, de le corriger et de le compléter autant que possible. C'est ce que j'ai tenté dans la présente édition.

Révisée d'un bout à l'autre, étendue, rédigée à nouveau dans un certain nombre de parties, elle compte un volume de plus que les éditions qui l'ont précédée, et présente avec elles des différences considérables, que je crois devoir signaler ici.

Avant tout, j'ai voulu déférer à une critique qui m'a été adressée par des personnes dont l'opinion a un grand poids à mes yeux. Elles voyaient avec raison un sérieux défaut dans l'absence de toute indication de sources, qui permissent au lecteur de recourir aux documents originaux ou aux travaux des fondateurs de la science, et qui fournissent en même temps la justification des faits énoncés dans le récit. Cependant il ne m'était pas possible — autrement que pour un petit nombre de cas exceptionnels — de donner dans des notes perpétuelles la

suite des renvois qu'eût réclamés l'*apparatus* d'érudition complet d'un semblable livre. Il eût fallu pour cela donner à l'ouvrage une étendue à laquelle l'éditeur se refusait d'une manière absolue. Mais dans cette situation j'espère avoir satisfait jusqu'à un certain point à ce qu'on réclamait si légitimement, en plaçant à la tête de chaque chapitre une longue bibliographie, où toutes les sources mises en usage sont énumérées dans un ordre méthodique.

Je crois aussi avoir adopté une division plus claire et plus régulière en multipliant le nombre des chapitres et en les groupant en huit livres, qui correspondent à chacun des peuples dont j'expose successivement les annales.

Mais le défaut principal du *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, sous sa première forme, était de n'avoir pas une destination suffisamment définie, et par suite un caractère bien uniforme. Ce n'était complétement ni le livre des élèves, ni celui des professeurs. Certaines parties, et en particulier le premier chapitre, étaient beaucoup trop élémentaires — je dirai même trop enfantines — pour répondre à ce que demande le grand public. La plupart des chapitres, au contraire, étaient infiniment trop détaillés et trop scientifiques pour être compris par les enfants. Je me suis efforcé de faire disparaître ce défaut. Tel que je le réimprime aujourd'hui, le *Manuel* s'a-

dresse exclusivement aux professeurs et aux gens du monde qui voudront se mettre au courant des progrès récents de l'histoire orientale. Pour les écoliers — dont il était nécessaire de s'occuper dans cette entreprise pour déraciner de l'enseignement des erreurs surannées — j'ai rédigé un *Abrégé* succinct, qui paraîtra bientôt et qui m'a été demandé par la Suisse, toujours en avance sur les autres pays dans ce qui touche l'éducation.

Le premier livre est complétement nouveau. C'est comme une préface aux autres, où j'ai essayé de résumer le petit nombre de données que l'on possède sur les temps primitifs de l'humanité. Ainsi que le commandaient à la fois les principes d'une saine critique et les convictions les plus profondément enracinées dans mon âme, j'y ai donné la première place au récit biblique, que j'ai fait suivre de l'exposé des traditions parallèles conservées chez d'autres peuples de l'antiquité. Vient ensuite un rapide aperçu des découvertes de l'archéologie préhistorique, qui nous renseignent sur un tout autre ordre de faits que les récits de la Bible et nous font pénétrer dans la vie matérielle et quotidienne des premiers hommes. Enfin le livre se termine par quelques notions générales sur les races humaines et sur les familles de langues, qui m'ont paru devoir

former une introduction presque nécessaire au récit historique.

Dans le second livre, consacré aux annales des Israélites, je n'ai changé que peu de chose aux précédentes éditions. J'ai ajouté seulement quelques développements, et surtout j'ai pu profiter du beau et récent travail dans lequel M. Oppert a définitivement fixé la chronologie des rois d'Israël et de Juda, au moyen des éclipses de soleil et de lune mentionnées dans les inscriptions assyriennes.

Quelques passages des chapitres qui forment ce livre ont étonné certaines personnes, que je serais d'autant plus désolé de scandaliser que je partage entièrement leur foi, et m'ont paru leur donner le change sur ma pensée. Je crois donc nécessaire de placer ici deux mots d'explication sur le point de vue où je me suis mis en racontant l'histoire du peuple de Dieu.

Il y a deux choses constamment unies dans cette histoire ; l'action de Dieu, permanente, directe, surnaturelle, telle qu'elle ne se présente dans les annales d'aucune autre nation, en faveur du peuple qu'il a investi de la sublime mission de conserver le dépôt de la vérité religieuse et du sein duquel sortira le Rédempteur, puis les événements humains qui se déroulent sous cette action divine. Celui qui écrit une *Histoire sainte* doit naturellement, d'après le point de vue même où il s'est placé, considérer

avant tout le côté divin des annales d'Israël. Au contraire, ayant entrepris un tableau des civilisations de l'Asie antique et faisant figurer dans ce tableau l'histoire des Israélites, je devais la considérer principalement sous son aspect humain, sans qu'il en résulte pour cela que j'aie voulu méconnaître un seul instant le caractère tout exceptionnel de cette histoire. Aussi dans mon récit n'ai-je donné que peu de place aux miracles dont elle est remplie, quoiqu'il fût bien loin de ma pensée de contester les miracles reconnus par l'Eglise et surtout de nier en principe le surnaturel et le miracle.

J'ai cru qu'il m'était permis d'examiner si, dans certains récits de la Bible, le langage allégorique ne tenait pas plus de place que ne l'ont pensé beaucoup d interprètes, et si quelques faits déterminés ne pouvaient pas s'expliquer dans l'ordre naturel. Je l'ai fait un peu hardiment peut-être, mais avec un profond respect pour le livre inspiré. Il est possible que je me sois trompé dans mes conjectures, et je les soumets au jugement de ceux qui ont autorité pour prononcer en ces matières. Mais je tiens à bien établir que je n'ai parlé que de faits spéciaux et qu'à aucun prix je ne voudrais que l'on pût me confondre avec ceux qui prétendent effacer le caractère miraculeux de l'histoire biblique.

Aussi bien le miracle, l'intervention surnaturelle, spéciale et directe de la puissance divine dans un

événement, n'impliquent pas d'une façon nécessaire la dérogation aux lois de la nature. L'action miraculeuse de la Providence se manifeste aussi par la production d'un fait naturel dans une circonstance donnée, conduisant à un résultat déterminé. Dieu n'a pas toujours besoin de suspendre pour l'accomplissément de ses desseins les lois qu'il a données au monde physique; il sait se servir aussi dans un but direct de l'effet de ces lois. Aussi l'historien chrétien peut-il chercher dans certains cas à expliquer le *comment* d'un fait exceptionnel voulu par la Providence, sans nier en même temps son essence surnaturelle et miraculeuse. Mais, je le répète, si j'ai cru pouvoir agir ainsi par rapport à quelques-uns des faits de la Bible, ce n'est aucunement avec l'intention de me jeter dans la voie dangereuse du naturalisme et de m'écarter des enseignements de l'Eglise dans la question des miracles.

Le troisième livre, contenant l'histoire d'Egypte, n'a subi que peu de modifications. Quelques courtes additions y ont été faites, entre autres l'analyse rapide du *Rituel funéraire*, et quelques erreurs qui avaient échappé dans les éditions précédentes en ont été effacées.

Au contraire, le quatrième livre traitant des Assyriens et des Babyloniens, a vu son étendue doublée et a été récrit presque en entier. Depuis un an la science a continué à marcher et j'ai dû tenir

compte de ses progrès. Moi-même, d'ailleurs, je me suis adonné d'une manière toute spéciale à l'étude des textes assyriens. J'ai donc pu apporter dans l'exposé des renseignements historiques qui ressortent de ces textes une compétence plus directe, et même insérer dans le récit des annales de la monarchie ninivite quelques traductions nouvelles de documents qui n'avaient pas encore été étudiés. Comme ces traductions sont empruntées pour la plupart aux tablettes inédites du Musée Britannique, j'ai eu soin d'indiquer la cote dont elles sont revêtues dans le Musée, afin que les assyriologues puissent recourir aux originaux et vérifier l'exactitude de ma version.

Les deux livres suivants ont trait, l'un aux annales des Mèdes et des Perses jusqu'aux premières querelles de Darius, fils d'Hystaspe, avec les Grecs, l'autre à l'histoire des Phéniciens et aux débuts de la puissance carthaginoise. Ils n'ont pas été changés d'une manière essentielle, mais ils ont été l'objet d'une révision attentive, d'où sont sorties quelques additions et un plus grand nombre de corrections.

Par contre, le septième et le huitième livre sont entièrement nouveaux; les peuples dont ils traitent avaient été laissés de côté dans les deux premières éditions. Le septième livre expose les annales de l'Arabie antique, considérée principalement dans son rôle d'intermédiaire entre l'Inde et les ci-

vilisations de l'Asie occidentale. J'y ai pour point de départ l'admirable ouvrage de M. Caussin de Perceval sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, qui est depuis bien des années classique dans la science, et j'y ai joint les données nouvelles qui ressortent du déchiffrement des textes monumentaux de l'Egypte et de l'Assyrie, ainsi que des antiques inscriptions du Yémen.

L'absence de l'histoire de l'Inde dans mon *Manuel* a été généralement considérée comme une lacune regrettable, qu'il importait de combler. Sans doute l'Inde n'a pas eu d'action politique sur l'Asie occidentale; mais elle n'est cependant pas restée absolument isolée des nations voisines de la Méditerranée. Elle est mêlée à l'histoire de la Perse à partir du règne de Darius, à celle de la Grèce au temps d'Alexandre et de ses successeurs. Puis, surtout, l'Inde aryenne tient une place trop considérable dans le mouvement de l'esprit humain aux siècles de la haute antiquité, pour être exclue d'un tableau général des grandes civilisations de l'Asie. Le reproche qu'on m'adressait pour l'avoir laissée de côté était juste et j'ai tenu à ne plus le mériter. J'ai donc consacré un livre — un peu plus développé peut-être que les autres à cause de l'importance capitale du sujet — à l'histoire de l'Inde antique, telle que notre siècle l'a vue se révéler par les travaux successifs des William Jones, des Colebrook, des

Schlegel, des Wilson, des Eugène Burnouf, des Lassen, des Max Müller et des Weber.

Mais j'ai cru devoir m'arrêter à l'Inde. Quelques personnes avaient exprimé le désir de voir également ajouter un chapitre sur les époques les plus anciennes des annales de la Chine. Je dois d'abord l'avouer, je me suis senti trop absolument incompétent pour traiter ce sujet. De plus il m'a paru que l'histoire de la Chine a toujours été si complétement isolée de celle du reste du monde qu'elle n'avait pas une place naturelle dans le cadre de mon livre et qu'elle ne rentrait point dans l'étude des civilisations qui ont eu dans la formation de la nôtre une influence plus ou moins directe.

En même temps que cette nouvelle édition de mon *Manuel*, je publie chez le même éditeur un *Atlas d'histoire ancienne de l'Orient*, composé de 24 cartes, qui représentent les états successifs de la géographie politique et de l'ethnographie des contrées dont j'ai essayé de raconter l'histoire. C'est un ouvrage distinct, et qui, je crois, présente au point de vue scientifique une certaine nouveauté. Mais, quoique séparé du *Manuel*, il sera de nature, pour beaucoup de lecteurs, à en éclaircir les récits.

LIVRE PREMIER

Les Temps primitifs

CHAPITRE PREMIER

RÉCIT DE LA BIBLE

SOURCES : *Genèse*, chapitres I-XI.

§ 1. — L'espèce humaine jusqu'au Déluge.

1. — Il n'existe sur l'histoire des premiers hommes et les origines de notre espèce, de récit précis et suivi que celui de l'Écriture Sainte. Ce récit sacré, lors même qu'il n'emprunterait pas une autorité certaine et auguste au caractère d'inspiration du livre dans lequel il se trouve, devrait toujours, en saine critique, être la base du récit de tout historien, car, considéré à un point de vue purement humain, il contient la plus antique tradition sur les premiers jours de la race des hommes, la seule qui n'ait pas été défigurée par l'introduction de mythes fantastiques, dans lesquels une imagination déréglée s'est donné libre carrière. Les principaux traits de cette tradition, qui fut originairement commune à toute l'humanité et qu'un soin particulier de la Providence fit se conserver plus intacte

qu'ailleurs chez le peuple choisi, se reconnaissent, mais altérés, dans les souvenirs des contrées les plus éloignées les unes des autres, et dont les habitants n'ont pas eu de communications depuis des milliers d'années. Et l'unique fil conducteur qui permette de se guider au milieu du dédale de ces fragments de traditions privés d'enchaînement, est le récit de la Bible. C'est donc lui que l'histoire doit enregistrer tout d'abord, en lui reconnaissant un caractère à part; et de plus il a pour le chrétien une valeur dogmatique, qui permet de l'interpréter conformément aux éclaircissements qu'il reçoit des progrès de la science, mais qui en fait le pivot invariable autour duquel doivent se grouper les résultats des investigations humaines.

L'interprétation historique de ce récit offre, du reste, encore de graves difficultés. On a beaucoup discuté, même parmi les théologiens les plus autorisés et les plus orthodoxes, sur le degré de latitude qu'il ouvre à l'exégèse. En bien des points on ne saura sans doute jamais d'une manière absolument précise déterminer dans quelle mesure il faut y admettre l'emploi de la figure et du langage allégorique, qui tient toujours une si grande place dans la Bible. Remarquons-le, du reste, le récit biblique laisse à côté de lui le champ le plus large ouvert à la liberté des spéculations scientifiques, par les lacunes qu'il présente. Il faut se garder, par respect même pour l'autorité des Livres Saints, d'y chercher ce qu'ils ne contiennent pas et ce qui n'a jamais été dans la pensée de ceux qui les écrivaient sous l'inspiration divine. Moïse n'a point prétendu faire une histoire complète de l'humanité primitive, surtout au point de vue de la naissance et des progrès de la civilisation matérielle. Il s'est borné à retracer quelques-uns des traits essentiels et principaux de cette histoire; présentés de manière à être à la portée du peuple auquel

il s'adressait. Il s'est attaché à mettre en lumière l'enchaînement des patriarches élus de Dieu qui conservèrent au travers des siècles le dépôt de la révélation primitive, et surtout à faire éclater, en opposition avec les monstrueuses cosmogonies des nations dont les Hébreux étaient entourés, les grandes vérités que l'idolâtrie avait obscurcies, la création du monde, tiré du néant par un acte de la volonté et de la toute-puissance divine, l'unité de l'espèce humaine sortie d'un seul couple, la déchéance de notre race et l'origine du mal sur la terre, la promesse d'un rédempteur, enfin l'intervention constante de la Providence dans les affaires de ce monde.

II. — Le récit de la création elle-même, son accord avec les découvertes des sciences naturelles, sont choses qui ne sauraient entrer dans le cadre de notre ouvrage. C'est seulement au moment où Dieu, après avoir créé le monde et tous les êtres qui l'habitent, mit le sceau à son œuvre en faisant l'homme, que nous devons prendre le récit du premier livre de la Bible, la Genèse, ainsi nommée en Europe d'un mot grec qui signifie *génération*, parce que le livre débute par raconter la formation de l'univers.

« Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à » notre ressemblance ; qu'il domine sur les poissons de » la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux, sur » toute la terre et sur tout reptile qui se meut à la surface » de la terre. » Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il le fit mâle et femelle.... Jéhovah Dieu forma l'homme du limon de la terre et lui souffla dans les narines le souffle de la vie, et l'homme fut fait âme vivante. »

Après le récit de la formation du premier couple humain, vient celui de la déchéance. Le père de tous

les hommes, Adam (dont le nom dans les langues sémitiques signifie *l'homme* par excellence), créé par Dieu dans un état d'innocence absolue et de bonheur, désobéit au Seigneur par orgueil dans les délicieux jardins d'Eden où il avait été d'abord placé, et cette désobéissance le condamna, lui et sa race, à la peine, à la douleur et à la mort. Dieu l'avait créé pour le travail, dit formellement le livre inspiré, mais ce fut en expiation de sa chute que ce travail devint pénible et difficile; « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » lui dit le Seigneur, et cette condamnation pèse encore sur tous les hommes.

Voici comment la Genèse raconte la séduction et la faute dont le poids s'est étendu à toute la descendance de nos premiers pères. « Le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre que Jéhovah Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Pourquoi Dieu vous » a-t-il ordonné de ne pas manger de tous les arbres » du Paradis? » La femme lui répondit : « Nous » pouvons manger du fruit des arbres qui sont dans » le Paradis, mais quant au fruit de l'arbre qui est » au milieu du Paradis (l'arbre de la science du bien » et du mal), Dieu nous a ordonné que nous n'en » mangions pas, de peur que nous en mourions. » Et le serpent dit à la femme : « Point du tout, vous » ne mourrez pas de mort, car Dieu sait qu'au jour » où vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront et » vous serez comme des dieux, connaissant le bien et » le mal. » La femme donc vit que cet arbre était bon pour se nourrir et qu'il était beau aux yeux et délectable au regard; et elle prit du fruit, et elle en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea. Et les yeux de tous deux s'ouvrirent; et ayant vu qu'ils étaient nus, ils tressèrent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. »

« Prodigieuse et accablante vérité, dit Chateaubriand : *L'homme mourant pour s'être empoisonné avec le fruit de vie!* L'homme perdu pour avoir goûté à l'arbre de la science, pour avoir su trop connaître le bien et le mal! Qu'on suppose toute autre défense de Dieu relative à un penchant quelconque de l'âme, que deviennent la sagesse et la profondeur de l'ordre du Très-Haut? Ce n'est plus qu'un caprice indigne de la Divinité, et aucune moralité ne résulte de la désobéissance d'Adam. Toute l'histoire du monde, au contraire, découle de la loi imposée à notre premier père... Le secret de l'existence morale et politique des peuples, les mystères les plus profonds du cœur humain sont renfermés dans la tradition de cet arbre admirable et funeste. »

III. — La Bible n'assigne pas une date précise à la naissance du genre humain, elle ne donne aucun chiffre positif à ce sujet. Elle n'a pas en réalité de chronologie pour les époques initiales de l'existence de l'homme, ni pour celle qui s'étend de la Création au Déluge, ni pour celle qui va du Déluge à la Vocation d'Abraham. Les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique. Elles rentrent dans le domaine de l'hypothèse historique et l'on pourrait énumérer plus de cent manières d'après lesquelles on a essayé de les calculer. Ce que les Livres Saints affirment seulement, et ce que la science démontre d'accord avec eux, c'est que l'apparition de l'homme sur la terre (quelque haute qu'en puisse être la date) est récente par rapport à l'immense durée des périodes géologiques de la création, et que l'antiquité de plusieurs myriades d'années que certains peuples, comme les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens et les Chi-

nois, se sont complaisamment attribuée dans leurs traditions mythologiques, est entièrement fabuleuse.

Aussi superflue et aussi dénuée de fondement solide que les calculs sur la date de la création de l'homme, serait la tentative de celui qui chercherait à déterminer d'après la Bible le lieu précis où fut le berceau de notre espèce, ainsi que la situation de l'Eden. La tradition sacrée ne fournit aucune indication précise à cet égard. Les commentateurs les plus savants et les plus orthodoxes des Livres Saints ont laissé la question indécise. Tout nous commande d'imiter leur réserve, et de nous en tenir à l'opinion commune, qui place en Asie l'origine de la première famille humaine et le berceau de toute civilisation.

IV. — Adam et Ève (*Hava*), le premier couple humain sorti des mains de Dieu, eurent deux fils, Caïn et Abel (*Hébel*)[1]. Ils menaient l'un la vie agricole et l'autre la vie pastorale, dont la Bible place ainsi l'origine au début même de l'humanité. Caïn tua son frère Abel, par jalousie pour les bénédictions dont le Seigneur récompensait sa piété ; puis il s'expatria, dans le désespoir de ses remords, et il se retira avec les siens à l'orient d'Eden, où il fonda la première ville, qu'il appela Enoch, du nom de son premier-né. Dieu avait créé l'homme avec les dons de l'esprit et du corps qui

1. Ces noms sont significatifs et tirés des langues sémitiques, comme tous ceux que le récit biblique attribue aux premiers ancêtres de notre race; ce sont en réalité de véritables épithètes qualificatives, qui expriment le rôle et la situation de chaque personnage dans la famille originaire. Adam, nous l'avons déjà dit, veut dire *homme*, Ève *vie*, « parce qu'elle a été la mère de tous les vivants », dit le texte sacré; Caïn signifie *la créature*, *le rejeton*, Abel est le mot qui, dans les plus anciens idiomes sémitiques, exprimait l'idée de *fils*, et s'est conservé en assyrien ; enfin, Seth, comme la Bible le dit formellement, est *le substitué*, celui que Dieu accorde à ses parents pour compenser la perte de leur fils bien-aimé.

devaient le mettre en état de remplir le but de son existence et par conséquent de former des sociétés régulières et civilisées. C'est à la famille de Caïn que le livre de la Genèse attribue la première invention des arts industriels. D'Enoch, fils de Caïn, y est-il dit, naquit, à la quatrième génération, Lamech, qui eut à son tour plusieurs enfants : Jabel, « le père de ceux qui demeurent sous les tentes et des pasteurs ; » Jubal, l'inventeur de la musique ; Tubalcaïn, l'auteur de l'art de fondre et de travailler les métaux ; enfin une fille, Noëma, qui inventa celui de filer la laine des troupeaux et d'en tisser des étoffes. Ce dernier trait n'est pas dans le texte sacré ; c'est l'historien juif Josèphe qui l'ajoute d'après une très-ancienne tradition de sa nation.

La Bible rapporte à Lamech l'origine des sanguinaires habitudes de vengeance qui jouèrent un si grand rôle dans la vie des peuples antiques. « Lamech dit à » ses femmes : « Écoutez ma voix, femmes de Lamech, » soyez attentives à mes paroles ; j'ai tué un homme » parce qu'il m'avait blessé, un jeune homme parce » qu'il m'avait fait une plaie. Caïn sera vengé soixante » et dix fois, et Lamech septante fois sept fois. »

V. — Adam eut un troisième fils, nommé Seth, et Dieu lui accorda encore un grand nombre d'enfants. Seth vécut neuf cent douze ans et eut une nombreuse famille, qui, tandis que les autres hommes s'abandonnaient à l'idolâtrie et à tous les vices, conserva fidèlement les traditions religieuses de la révélation primitive jusqu'au temps du Déluge, après lequel elle passa dans la race de Sem. Les descendants de Seth furent Énos, « qui commença à invoquer Dieu sous le nom de Jéhovah, » Caïnan, Malaléel (*Mahalalel*), Jared, Hénoch, « qui marcha pendant trois cent soixante-cinq ans

» dans les voies de l'Éternel » et qui fut ravi au ciel ; Mathusalem (*Métouschelah*), qui de tous vécut la plus longue vie, neuf cent soixante-neuf ans, Lamech, enfin Noé (*Noah*), qui fut père de Sem, Cham et Japhet. Chacun d'eux fut la tige d'une postérité nombreuse.

§ 2. — Le Déluge.

I. — Cependant la corruption des hommes allait en grandissant et ne connaissait plus de limites. Leurs iniquités devinrent telles que le Seigneur irrité voulut exterminer leur race. Seul, le juste Noé, descendant de Seth, trouva grâce devant lui. Dieu lui fit bâtir une arche dans laquelle il s'enferma avec les siens et sept couples de tous les animaux, purs et impurs; puis le déluge commença. « Les sources de l'abîme furent ouvertes et les cataractes du ciel furent rompues. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits..... Et les eaux furent multipliées, et elles élevèrent l'arche au-dessus de la terre ; car elles l'inondèrent violemment et remplirent tout sur la surface de la terre ; or, l'arche était portée sur les eaux. Et les eaux crurent prodigieusement sur la terre, et toutes les montagnes élevées sous le ciel furent couvertes, et l'eau fut plus haute de quinze coudées que les montagnes qu'elle couvrait. Et toute chair qui se mouvait sur la terre, oiseaux, bétail, animaux, reptiles, et tous les hommes furent détruits ; tout ce qui avait souffle de vie mourut. Noé resta seul, et avec lui tout ce qui était dans l'arche. Et les eaux occupèrent la terre pendant cent cinquante jours. »

Il y a quelques observations d'une importance capitale à faire sur ce récit. La distinction des animaux *purs et impurs* prouve que les espèces enfermées dans

l'arche ne comprenaient que les animaux utiles à l'homme et susceptibles de jouer le rôle de ses serviteurs domestiques, car c'est seulement à ceux-là que s'appliquent chez les Hébreux la division dans ces deux classes. Le mode suivant lequel s'opéra le déluge, qu'il faut absolument distinguer du fait lui-même, est présenté suivant les notions grossières de la physique des contemporains de Moïse, et c'est ici le cas d'appliquer les sages paroles d'un des théologiens catholiques les plus éminents de l'Allemagne, le docteur Reusch [1] : « Dieu a donné aux écrivains bibliques une lumière surnaturelle ; mais cette lumière surnaturelle n'avait pour but, comme la révélation en général, que la manifestation des vérités religieuses, et non la communication d'une science profane ; et nous pouvons, sans violer les droits que les écrivains sacrés ont à notre vénération, sans affaiblir le dogme de l'inspiration, accorder franchement que dans les sciences profanes, et conséquemment aussi dans les sciences physiques, ils ne se sont point élevés au-dessus de leurs contemporains, que même ils ont partagé les erreurs de leur époque et de leur nation..... Par la révélation Moïse ne fut point élevé, pour ce qui regarde la science, au-dessus du niveau intellectuel de son temps ; de plus, rien ne nous prouve qu'il ait pu s'y élever par l'étude et par ses réflexions personnelles. »

Enfin les termes dont s'est servi le rédacteur du texte sacré doivent être scrupuleusement notés, car ils peuvent avoir une large influence sur la manière dont on interprétera ce texte. Il y a deux mots en hébreu pour désigner la terre : *haretz*, dont le sens est susceptible à la fois de l'acception la plus large et de l'acception la plus restreinte de l'idée, et que la Bible em-

1. *La Bible et la Nature*, trad. française, p. 27.

ploie toujours lorsqu'il s'agit de l'ensemble du globe terrestre; *adamah*, qui n'a jamais qu'une acception restreinte et signifie la terre cultivée, habitée, une région, un pays. C'est le second qui est employé lorsqu'on dit que « les eaux du déluge couvrirent toute la surface de la terre. » Aussi depuis longtemps déjà les interprètes autorisés ont-ils admis que rien dans le récit biblique n'obligeait à entendre l'universalité du cataclysme comme s'étendant à autre chose qu'à la région terrestre alors habitée par les hommes. Encore examinerons-nous plus loin s'il n'y a pas possibilité de la restreindre davantage.

II. — « Dieu se souvint de Noé, de tous les animaux et de toutes les bêtes qui étaient avec lui dans l'arche; il fit souffler un vent sur la terre, et les eaux diminuèrent. Les sources de l'abîme et les cataractes du ciel furent fermées; et les pluies furent arrêtées. Les eaux allant et venant se retirèrent et commencèrent à diminuer au bout de cent cinquante jours... Et l'arche se reposa sur les montagnes d'Ararat... Lorsque quarante jours se furent passés, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et lâcha un corbeau, qui sortit, allant et rentrant jusqu'à l'entier desséchement de la terre. Il envoya aussi une colombe pour voir si les eaux étaient retirées de la face de la terre. Mais elle, n'ayant pas trouvé où reposer son pied, revint à l'arche, car la terre était encore couverte d'eau ; et Noé étendit la main et remit la colombe dans l'arche. Ayant attendu encore sept jours, il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche; et elle revint vers lui sur le soir tenant dans son bec une feuille arrachée d'un olivier. Alors Noé comprit que les eaux s'étaient retirées de la terre [1]. »

1. Sur le récit biblique du déluge et ses rapports avec les données de la science, voyez la thèse récente de M. l'abbé Bernard, *Le Déluge mosaïque, l'histoire et la géologie*. Paris, 1868.

En quittant l'arche avec ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, et leurs femmes, Noé sacrifia au Seigneur, qui fit alliance avec lui et sa race, et commença à cultiver la terre. Sa postérité fut nombreuse, car il vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge; il en avait neuf cent cinquante quand il mourut.

§ 3. — Dispersion des peuples.

I. — La famille de Noé se multiplia rapidement; mais, à partir de cette époque, la vie des hommes fut abrégée de beaucoup et ne dépassa plus, en général, la moyenne actuelle. Sem pourtant (et probablement aussi ses frères) vécut encore durant plusieurs siècles, et, d'après le témoignage de l'Écriture Sainte, la famille où naquit Abraham put, jusqu'au temps de ce patriarche, grâce sans doute aux sobres habitudes de la vie patriarcale, dépasser de beaucoup la vie ordinaire des humains d'alors.

II. — Tous les hommes, issus d'une même famille, parlèrent d'abord la même langue. Quelques générations après le déluge, la masse des descendants de Noé, devenus très-nombreux, avait fixé sa demeure dans les immenses plaines que baignent le Tigre et l'Euphrate, contrée primitivement appelée Sennaar, c'est-à-dire, dans les idiomes sémitiques, « le pays des deux fleuves. » Orgueilleux de leur multitude et de leur puissance, ils se crurent capables de tout, et leur insolente audace alla jusqu'à défier Dieu lui-même. Ils se dirent : « Allons, courage, bâtissons une ville et une tour dont » la tête atteigne jusqu'au ciel. » Mais Dieu châtia leur orgueil en confondant leur langage; ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils furent obligés de

se disperser, chaque famille ou groupe de familles emportant avec elle le langage distinct qu'elle parla dès lors, et d'où sont provenus les idiomes que la science classe aujourd'hui d'après leurs analogies. C'est ainsi que se formèrent les trois grandes races qui ont peuplé le monde : les fils de Cham dans une portion de l'Asie et de l'Afrique, les enfants de Sem en Asie, et les descendants de Japhet en Europe. La tour, restée inachevée, fut appelée *Babel*, c'est-à-dire « la confusion, » car c'était là que les langues s'étaient confondues.

III. — La confusion des langues et la dispersion générale des hommes eut lieu, d'après le sens le plus naturel d'un passage de l'Écriture qui a fort exercé la sagacité des commentateurs, au temps de Phaleg, cinquième descendant de Sem, et vers l'époque de sa naissance, puisque son nom, qui veut dire « séparation, » lui fut donné en souvenir de cet événement. Rien, du reste, dans le texte biblique, n'interdit de penser que quelques familles s'étaient déjà séparées antérieurement de la masse des descendants de Noé et s'en étaient allées au loin former des colonies en dehors du centre commun, où le plus grand nombre des familles destinées à repeupler la terre demeuraient encore réunies.

CHAPITRE II

TRADITIONS PARALLÈLES AU RÉCIT BIBLIQUE

SOURCES PRINCIPALES : Ph. Buttmann, *Mythologie oder gesammelte Abhandlungen über die Sagen des Alterthums*, t. I. — De Beauvoir-Priaulx, *Quæstiones mosaïcæ, or the book of Genesis compared with the remains of ancient religions*. Londres, 1842. — Cantù, *Histoire universelle*, t. I. — L'abbé Darras, *Histoire de l'Église*, t. I. — Luken, *Traditions de l'humanité*, traduit par Van der Hæghen. Bruxelles, 1862. — De Rougemont, *le Peuple primitif*, t. I.

§ 1. — La création, la déchéance et les patriarches antédiluviens.

I. — Le récit biblique, que nous venons de résumer, n'est pas un récit isolé, sans rapports avec les souvenirs des autres peuples, et qui ne s'est produit que sous la plume de Moïse. C'est au contraire, nous l'avons déjà dit, la forme la plus complète et la plus authentique d'une grande tradition primitive, remontant aux âges les plus vieux de l'humanité, qui a été à l'origine commune à toutes les races et à tous les peuples, et qu'en se dispersant sur la surface de la terre ces races ont emportée avec elles sous les cieux divers. En racontant cette histoire, le législateur des Hébreux a fidèlement reproduit les antiques souvenirs qui s'étaient conservés d'âge en âge chez les patriarches, et qu'une disposition spéciale de la Providence, favorisée par la vie d'isolement à l'état nomade que menait la famille d'Abraham, avait maintenus plus purs chez eux que

chez les peuples d'alentour. Il l'a fait, éclairé par les lumières de l'inspiration, en rendant aux faits leur véritable caractère, trop souvent obscurci ailleurs par le polythéisme et l'idolâtrie, mais, comme l'a dit saint Augustin, sans se préoccuper de faire des Hébreux un peuple de savants, pas plus en histoire ancienne qu'en physique et en géologie.

Nous allons maintenant rechercher dans les diverses parties du monde, chez les peuples répandus sous les latitudes les plus éloignées, les débris épars de cette tradition primitive, dont le récit mosaïque nous a montré l'enchaînement. Nous en retrouverons ici et là tous les traits essentiels, même ceux où il est difficile de prendre la tradition au pied de la lettre et où l'on est autorisé à penser qu'elle avait revêtu un caractère allégorique et figuré. Mais cette recherche présente des écueils; il est nécessaire de s'y imposer des règles sévères de critique. Autrement on serait exposé à prendre, comme l'ont fait quelques défenseurs trop zélés de l'autorité des Écritures, pour des traditions antiques et séparées coïncidant d'une manière frappante avec le récit mosaïque des légendes dues à une communication plus ou moins directe, à une sorte d'infiltration de ce récit. Il faut donc avant tout, et pour plus de sûreté, laisser de côté tout ce qui appartient à des peuples sur les souvenirs desquels on puisse admettre une influence quelconque de prédications juives, chrétiennes ou même musulmanes. Il faut s'attacher aux traditions dont on peut établir l'antiquité, qui s'appuient sur de vieux monuments écrits, et quand il s'agira des peuples sauvages, qui n'ont pas de livres, n'admettre exclusivement que celles qui ont été recueillies par des témoins entièrement dignes de foi, antérieurement à la venue d'aucun missionnaire.

II. — Et d'abord chez plusieurs peuples nous trouvons la notion de l'homme formé du limon de la terre. Les Grecs représentent dans leurs légendes Prométhée, jouant le rôle d'un démiurge ou créateur secondaire, qui façonne avec l'argile les premiers individus de notre espèce et leur communique la vie au moyen du feu qu'il dérobe du ciel. Dans la cosmogonie du Pérou, le premier homme, créé par la toute-puissance divine, s'appelle *Alpa camasca*, « terre animée. » Parmi les tribus de l'Amérique du Nord, les Mandans racontent que le Grand Esprit forma deux figures d'argile, qu'il dessécha et anima du souffle de sa bouche, et dont l'un reçut le nom de *premier homme* et l'autre celui de *compagne*. Le grand dieu de Taïti, Taeroa, forme l'homme avec de la terre rouge, et les Dayaks de Bornéo, rebelles à toutes les influences musulmanes, se racontent de génération en génération que l'homme a été modelé avec de la terre.

La religion de Zoroastre est la seule parmi les religions savantes et orgueilleuses de l'ancien monde qui admette la création de l'homme par l'opération toute-puissante d'un dieu personnel et distinct de la matière primordiale. Les idées fondamentales de panthéisme et d'émanatisme qui étaient la base de toutes les autres, dans la Chaldée ou dans l'Egypte comme dans l'Inde, permettaient de laisser dans le vague l'origine et la production des hommes. On les regardait comme issus, ainsi que toutes les choses, de la substance même de la divinité confondue avec le monde; ils en sortaient spontanément, par le développement de la chaîne des émanations, non par un acte libre et déterminé de la volonté créatrice, et on s'inquiétait peu de définir autrement que sous une forme symbolique et mythologique le *comment* de l'émanation.

II. — C'est aussi le mazdéisme zoroastrien qui seul parmi les religions du monde antique conserva la notion de la faute originelle et de la déchéance de la race humaine. Le livre sacré intitulé le *Boundéhesch* contient un récit de la tentation des premiers humains presque exactement semblable à celui de la Bible, où tous les traits essentiels s'en retrouvent jusqu'à la forme du serpent prise par le tentateur; et pourtant il n'est pas possible d'admettre que le *Boundéhesch* l'ait emprunté à la Bible plus que la Bible ne l'ait emprunté au zoroastrisme. On trouvera ce récit plus loin, dans le chapitre de notre manuel où nous exposons le système du législateur religieux des Iraniens.

La même croyance se chercherait vainement chez les prêtres égyptiens, chaldéens ou indiens. Sans doute, comme l'a dit si éloquemment Pascal, « le nœud de notre condition prend ses retours et ses replis dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme; » mais la vérité de la déchéance et de la tache originelle est une de celles contre lesquelles l'orgueil humain s'est le plus constamment révolté, celle à laquelle il a cherché tout d'abord à se soustraire. Aussi de toutes les parties de la tradition primitive sur les débuts de l'humanité est-ce celle qui s'est oblitérée le plus vite. Dès que les hommes ont senti naître le sentiment de superbe que leur inspiraient les progrès de leur civilisation, les conquêtes sur le monde matériel, ils l'ont répudiée. Toutes les philosophies religieuses qui se sont fondées en dehors de la révélation dont le dépôt se maintenait chez le peuple choisi, n'ont pas tenu compte de la déchéance. Et comment d'ailleurs cette doctrine eût-elle pu cadrer avec les rêveries du panthéisme et de l'émanation?

Aussi la tradition de la chute de nos premiers auteurs

ne se rencontre-t-elle conservée, en dehors du zoroastrisme et du récit mosaïque, que chez certaines nations sauvages, auxquelles leur condition misérable avait continué de faire sentir dans toute sa rigueur le poids de la déchéance. C'est ainsi que les habitants des îles Carolines, dans les légendes que les premiers navigateurs européens recueillirent de leur bouche, disaient : « Au commencement on ne connaissait point la mort; mais un certain Erigiregers, qui était un des esprits malfaisants, un des Elus Melabut, et qui se faisait un supplice du bonheur des humains, leur procura un genre de mort dont on ne se réveille plus [1]. » Les Hottentots professaient aussi que « leurs premiers parents avaient commis un péché si énorme et offensé si grièvement le Dieu suprême, qu'il les avait maudits, eux et leur postérité [2]. »

III. — Mais si la doctrine du péché originel et de la déchéance est de toutes les données du récit mosaïque celle qui se retrouve le moins dans les traditions d'autres peuples, si c'est le point où le chrétien doit reconnaître le plus manifestement le sceau de l'inspiration divine, car c'est celui qui touche le plus directement aux choses dont l'Écriture Sainte était destinée à nous instruire, notre origine, notre fin et nos devoirs; la forme sous laquelle Moïse raconte la faute qui produisit cette déchéance, se retrouve au contraire, mais revêtue d'une tout autre signification, sans portée morale, transportée dans une sphère d'idées toutes matérielles, dans les légendes les plus antiques d'un certain nombre de peuples. Il est en effet impossible de méconnaître un étroit rapport originaire, dans la forme

1. *Histoire générale des voyages*, t. XVII.
2. Kolbe, *Description du cap de Bonne-Espérance*, t. I.

et non dans l'idée, entre la tradition biblique de l'arbre de la science du bien et du mal, et un cycle de vieux mythes communs à tous les rameaux de la race aryenne, à l'étude desquels un savant allemand, M. Adalbert Kuhn, a consacré un livre du plus grand intérêt [1]. Ce sont ceux qui ont trait à l'invention du feu et au breuvage de vie; on les trouve à leur état le plus ancien dans les Védas, et ils ont passé, plus ou moins modifiés par le cours du temps, chez les Grecs, les Romains et les Slaves, comme chez les Iraniens et les Indiens. La donnée fondamentale de ces mythes, qui ne se montrent complets que sous leurs plus vieilles formes, se représente l'univers comme un arbre immense, dont les racines embrassent la terre et dont les branches forment la voûte du ciel. Le fruit de cet arbre est le feu, indispensable à l'existence de l'homme et symbole matériel de l'intelligence; ses feuilles distillent le breuvage de vie. Les dieux se sont réservé la possession du feu, qui descend quelquefois sur la terre dans la foudre, mais que les hommes ne doivent pas produire eux-mêmes. Celui qui, comme le Prométhée des Grecs, découvre le procédé qui permet d'allumer artificiellement la flamme et le communique aux autres hommes, est un impie, qui a dérobé à l'arbre sacré le fruit défendu; il est maudit, et le courroux des dieux le poursuit, lui et sa race.

L'analogie de forme entre ces mythes et le récit de la Bible est saisissante. C'est bien la même tradition, mais prise dans un tout autre sens, symbolisant une invention de l'ordre matériel au lieu de s'appliquer au fait fondamental de l'ordre moral, défiguré de plus par cette monstrueuse conception, trop fréquente dans le

1. *Die Herabkunft des Feuers und des Gœttertranks*. Berlin, 1859. — Voyez sur cet ouvrage d'importants articles de M. F. Baudry, dans la *Revue germanique* de 1861.

paganisme, qui se représente la divinité comme une puissance redoutable et ennemie, jalouse du bonheur et du progrès des hommes. L'esprit d'erreur avait altéré chez les gentils ce mystérieux souvenir de l'événement qui décida du sort de l'humanité. Moïse le reprit sous la forme même qu'il avait évidemment conservée chez les Hébreux, de même qu'elle s'était maintenue chez les nations aryennes malgré l'altération du sens, mais il lui rendit sa véritable signification et il en fit ressortir l'enseignement solennel.

IV. — Nous nous sommes avancé jusqu'à présent sur un terrain mouvant, où nous devions craindre de nous égarer. Les lueurs de la tradition primitive que nous avons pu entrevoir de droite et de gauche étaient encore si rares et si fugitives qu'il eût été plus sage de ne pas marcher dans cette voie si nous n'avions dû jamais en rencontrer d'un caractère plus précis. Mais désormais le terrain se raffermit. Au lieu de quelques anneaux isolés d'une chaîne dont il eût été encore possible de contester l'unité, nous voyons subitement se grouper une multitude de témoignages concordants, qui arrivent des quatre vents du ciel et ne permettent plus de douter de l'antique communauté des récits sur les premiers jours du monde.

C'est pour le nombre assigné par la Bible aux patriarches antédiluviens, que cet accord des traditions des peuples les plus divers commence à se manifester d'une manière frappante. Ils sont dix dans le récit de la Genèse, et une persistance singulière fait reproduire ce même nombre de dix dans les légendes d'un très-grand nombre de nations pour leurs ancêtres primitifs encore enveloppés dans le brouillard des fables. A quelque époque qu'elles fassent remonter ces ancêtres, avant ou après le déluge, que le côté mythique ou his-

torique prédomine dans leur physionomie, ils offrent toujours ce nombre sacramentel de dix, que l'on chercherait vainement à rattacher à quelqu'une des spéculations postérieures des philosophies religieuses du paganisme sur la valeur mystérieuse des nombres. En Chaldée, Bérose nous énumère les dix rois antédiluviens, dont nous reparlerons au chapitre de Babylone et dont le règne fabuleux a duré des milliers d'années ordinaires, formant dix jours cosmiques. Les légendes de la race iranienne commencent par le règne des dix monarques Peischdadiens « les hommes de l'ancienne loi, » qui se nourrissaient « du pur *homa* (breuvage d'immortalité) et qui gardaient la sainteté. » Dans l'Inde, nous rencontrons les neuf Brahmadikas, qui sont dix avec Brahmah, leur auteur, et qu'on appelle les dix Pîtris ou « pères ». Les Chinois comptent dix empereurs participant à la nature divine avant l'aurore des temps historiques. Enfin, pour ne pas multiplier les exemples outre mesure, les Germains et les Scandinaves croyaient aux dix ancêtres d'Odin, comme les Arabes aux dix rois mythiques des Adites, le peuple primordial de leur péninsule. Un tel accord ne saurait être fortuit et doit nécessairement se rattacher à une source commune.

§ 2. — Le Déluge.

I. — La tradition universelle par excellence entre toutes celles qui ont trait à l'histoire de l'humanité primitive, est la tradition du déluge. Ce serait trop que de dire qu'on la retrouve chez tous les peuples, mais elle se reproduit dans toutes les grandes races de l'espèce humaine, sauf pourtant une, il faut bien le remarquer, la race noire, chez laquelle on en a vainement cherché

un vestige, soit parmi les tribus africaines, soit parmi les populations noires de l'Océanie. Ce silence absolu d'une race sur le souvenir d'un événement aussi capital, au milieu de l'accord de toutes les autres, est un fait que la science doit soigneusement noter, car il peut en découler des conséquences importantes.

Fidèle au plan que nous nous sommes tracé, nous allons passer en revue les principales traditions sur le déluge éparses dans les divers rameaux de l'humanité. Leur concordance avec le récit biblique en fera nettement ressortir l'unité première, et nous reconnaîtrons ainsi que cette tradition est bien une de celles qui datent d'avant la dispersion des peuples, qu'elle remonte à l'aurore même du monde et qu'elle ne peut se rapporter qu'à un fait réel et précis.

Mais nous devrons d'abord écarter certains souvenirs légendaires que l'on a rapprochés à tort du déluge biblique et que leurs traits essentiels ne permettent pas d'y assimiler en bonne critique. Ce sont ceux qui se rapportent à quelques phénomènes locaux et d'une date historique relativement assez voisine de nous. Sans doute la tradition du grand cataclysme primitif a pu s'y confondre, amener à en exagérer l'importance; mais les points caractéristiques du récit admis par Moïse ne s'y retrouvent pas, et le fait garde nettement, même sous la forme légendaire qu'il a revêtue, sa physionomie restreinte et spéciale. Commettre la faute de grouper les souvenirs de cette nature avec ceux qui ont trait au déluge, serait infirmer la valeur des conséquences que l'on est en droit de tirer de l'accord des derniers, au lieu de la fortifier.

Tel est le caractère de la grande inondation placée par les livres historiques de la Chine sous le règne d'Yao. Elle n'a aucune parenté réelle, ni même aucune ressemblance avec le déluge biblique ; c'est un événe-

ment purement local et dont on peut parvenir à déterminer la date, bien postérieure au début des temps pleinement historiques en Égypte et à Babylone. Les écrivains chinois nous montrent alors Yu, ministre et ingénieur, rétablissant le cours des eaux, élevant des digues, creusant des canaux et réglant les impôts de chaque province dans toute la Chine. Un savant sinologue, Edouard Biot, a prouvé dans un mémoire sur les changements du cours inférieur du Hoang-ho [1], que c'est aux inondations fréquentes de ce fleuve que fut due la catastrophe ainsi relatée ; la société chinoise primitive établie sur les bords du fleuve eut beaucoup à souffrir de ses débordements. Les travaux d'Yu ne furent autre chose que le commencement des endiguements nécessaires pour contenir les eaux, lesquels furent continués dans les âges suivants.

Le caractère d'événement local n'est pas moins clair dans la légende de Bochica, telle que la rapportaient les Muyscas, anciens habitants de la province de Cundinamarca dans l'Amérique Méridionale, bien que la fable s'y soit mêlée dans une beaucoup plus forte proportion à l'élément historique fondamental. Qu'y voyons-nous en effet? L'épouse d'un homme divin nommé Bochica, laquelle s'appelait Huythaca, se livrant à d'abominables sortiléges pour faire sortir de son lit la rivière Funzha; toute la plaine de Bogota bouleversée par les eaux ; les hommes et les animaux périssant dans cette catastrophe, quelques-uns seulement échappant à la destruction en gagnant les plus hautes montagnes. La tradition ajoute que Bochica brisa les rochers qui fermaient la vallée de Canoas et de Tequendama, pour faciliter l'écoulement des eaux ; puis il rassembla les restes dispersés de la nation des Muyscas, leur enseigna le culte du Soleil et mourut.

1. *Journal asiatique*, année 1843.

II. — Des traditions véritablement relatives au grand cataclysme, sans contredit la plus curieuse est celle des Chaldéens que l'historien Borose fit connaître aux Grecs et que l'on trouvera tout au long dans le chapitre de ce manuel qui traite des Babyloniens. C'est le récit le plus exactement parallèle à celui de la Bible, dont il n'omet aucune particularité caractéristique dans les circonstances mêmes de détail, comme les deux oiseaux envoyés hors de l'arche. Il est bien évident pour quiconque compare les deux récits qu'ils n'ont dû en faire qu'un jusqu'au moment où Abraham sortit du milieu des Chaldéens pour gagner la Palestine. Mais dans la cosmogonie chaldéenne, la tradition n'a plus la portée morale qu'elle a dans la Bible ; le cataclysme n'est qu'un événement fortuit, une sorte d'évolution fatale dans l'existence du monde, au lieu d'être un châtiment des iniquités de la race humaine. L'homme choisi par le ciel pour échapper au déluge, s'appelle dans Bérose Xisuthrus, nom dont nous ne connaissons pas la forme originale et par conséquent la signification. La légende chaldéenne ajoute de plus un trait qui n'est pas dans le récit biblique. Suivant elle, Xisuthrus, averti par les dieux de l'imminence du cataclysme, enfouit à Sippara, la ville du Soleil, des tables où il avait gravé la révélation des mystères de l'origine du monde et des lois religieuses ; ses enfants les déterrèrent après le déluge et elles devinrent la base des institutions sacerdotales de la Chaldée.

En revanche, les monuments et les textes originaux de l'Égypte, au milieu de toutes leurs spéculations cosmogoniques, n'ont pas offert une seule allusion, même lointaine, à un souvenir du cataclysme. Il est vrai que les spéculations religieuses des Égyptiens s'occupent beaucoup plus de l'origine de l'univers et des corps célestes que de l'origine et des premiers temps de

l'humanité. D'après un passage du prêtre Manéthon, fort suspect, au reste, d'interpolation, Thoth ou Hermès Trismégiste avait lui-même, avant le cataclysme, inscrit sur des stèles, en hiéroglyphes et en langue sacrée, les principes des connaissances. Après le cataclysme, le second Thoth traduisit en langue vulgaire le contenu de ces stèles. Ce serait la seule mention du déluge qui proviendrait d'une source égyptienne ; le même Manéthon n'en parle pas dans ce qui nous reste de ses dynasties, son seul ouvrage complétement authentique. Le silence de tous les autres mythes de la religion pharaonique sur le même souvenir, rend très-vraisemblable qu'il n'y ait dans ce récit qu'une tradition étrangère, d'une introduction récente, et sans doute d'origine asiatique et chaldéenne; aussi la Terre Sériadique, où le passage en question dit qu'étaient placées les colonnes hiéroglyphiques, pourrait fort bien n'être pas autre que la Chaldée. Cette tradition, quoique étrangère à la Bible, avait cours à l'état de légende populaire chez les Juifs au commencement de l'ère chrétienne, ce qui confirme notre supposition, le peuple hébreu ayant dû la recevoir pendant la captivité de Babylone. Josèphe[1] nous dit que le patriarche Seth, pour ne pas laisser périr la sagesse et les découvertes astronomiques, éleva, dans la prévoyance de la double destruction par le feu et par l'eau qu'Adam avait prédite, deux colonnes, l'une en brique, l'autre en pierre, sur lesquelles furent gravées ces connaissances et qui subsistaient encore dans la Terre Sériadique.

La tradition du déluge, moins exactement conforme au récit mosaïque que dans la Chaldée, mais en conservant encore tous les points essentiels et nettement caractérisée, existe dans les plus antiques souvenirs de

1. *Ant. jud.*, I, 2, 3.

tous les rameaux de la race aryenne ou japhétique, sans exception. Nous en donnons les versions propres aux Indiens, aux Iraniens, aux Celtes et aux Slaves dans le chapitre où nous traitons des Aryâs primitifs, de leur organisation et de leurs idées religieuses. L'importance de la tradition du cataclysme chez tous les peuples aryens est d'autant plus curieuse à noter que le nom de Noé, à la différence de ceux des autres patriarches primitifs, ne s'explique pas naturellement par les idiomes sémitiques et paraît tirer son origine de quelqu'une des langues de la souche aryenne. Son radical fondamental est *na*, auquel dans toutes les langues de cette dernière souche s'attache l'idée d'« eau » : νάειν, couler; νᾶμα, eau; νήχειν, nager; *Nympha, Neptunus*, divinités des eaux; *Nix*, *Nick*, ondin des peuples du Nord, etc. Il semble donc avoir été appliqué par la tradition du juste épargné par la volonté divine précisément à raison du déluge, et il peut par conséquent être comparé au nom d'Ogygès, impliquant une idée semblable, qu'une des formes de la légende grecque met en rapport avec le déluge.

Cette observation sur la vraisemblance d'une origine aryenne pour le nom de Noé (*Noah* dans le texte hébreu), fait comprendre comment nous le retrouvons avec la simple modification d'un redoublement initial dans celui du roi Nannachus, sous lequel la tradition phrygienne plaçait le cataclysme [1]. Le souvenir de cet événement tenait une grande place dans les légendes de la Phrygie; la ville d'Apamée en tirait son surnom de Cibotus ou « arche, » prétendant être le lieu où l'arche s'était arrêtée. Aussi l'histoire de Noé, accompagnée de son nom, fut-elle gravée sur certaines médailles qui sortirent de l'atelier monétaire

1. Suid. *V.* Νανναχός.

d'Apamée dans le IIIe siècle de notre ère, alors que les idées chrétiennes s'étaient répandues dans tout le monde romain et commençaient à s'infiltrer même dans l'esprit de ceux qui demeuraient attachés au paganisme.

III. — « C'est un fait très-digne de remarque, dit M. Maury, de rencontrer en Amérique des traditions relatives au déluge infiniment plus rapprochées de celles de la Bible et de la religion chaldéenne, que chez aucun peuple de l'ancien monde. On conçoit difficilement que les émigrations qui eurent lieu très-certainement de l'Asie dans l'Amérique septentrionale par les îles Kouriles ou Aléoutiennes, et qui s'accomplissent encore de nos jours, aient apporté de semblables souvenirs, puisqu'on n'en trouve aucune trace chez les populations mongoles et sibériennes [1], qui furent celles qui se mêlèrent aux races autochthones du nouveau monde... Sans doute, certaines nations américaines, les Mexicains et les Péruviens, avaient atteint, au moment de la conquête espagnole, un état social fort avancé ; mais cette civilisation porte un caractère qui lui est propre, et elle paraît s'être développée sur le sol où elle florissait. Plusieurs inventions très-simples, telles que la pesée par exemple, étaient inconnues à ces peuples, et cette circonstance nous montre que ce n'était pas de l'Inde ou du Japon qu'ils tenaient leurs connaissances. Les tentatives que l'on a faites pour retrouver en Asie, dans la société bouddhique, les origines de la civilisation mexicaine n'ont pu amener encore à aucun fait suffisamment concluant. D'ailleurs le bouddhisme eût-il, ce qui nous paraît

1. La traduction du déluge existe pourtant d'une manière formelle chez les Kalmouks. Malte-Brun, *Précis de géographie*, liv. LX.

douteux, pénétré en Amérique, il n'eût pu y apporter un mythe qu'on ne rencontre pas dans ses livres. La cause de ces ressemblances des traditions diluviennes des indigènes du Nouveau Monde avec celle de la Bible, demeure donc un fait inexpliqué. » Cet aveu, émané de la plume d'un homme dont l'érudition est immense et qui, dans l'écrit même auquel nous empruntons notre citation[1], s'efforce de détruire l'autorité du récit mosaïque du déluge, est doublement précieux. Mais à nos yeux le fait inexplicable pour M. Maury a une explication fort simple et seule possible. Il prouve jusqu'à l'évidence que la tradition du déluge est une des plus vieilles de l'humanité, une tradition tellement primitive qu'elle est antérieure à la dispersion des familles humaines et aux premiers développements de la civilisation matérielle, et que la race rouge, qui fournit la population de l'Amérique, l'emporta avec elle du berceau commun de notre espèce dans ses nouvelles demeures, en même temps que les Sémites, les Chaldéens et les Aryâs l'emportaient aussi chacun de leur côté.

Parmi les légendes américaines sur le déluge, les plus importantes sont celles du Mexique, parce qu'elles avaient une forme écrite et complétement fixée avant tout contact avec les Européens.

Don Fernando d'Alva Extlilxochitl dit dans son Histoire des Chichimèques[2], entièrement rédigée sur les documents indigènes, que suivant les traditions de ce peuple le premier âge, appelé *atonatiuh,* c'est-à-dire « soleil des eaux, » fut terminé par un déluge universel. Le Noé du cataclysme mexicain est Coxcox, appelé par certaines populations Teo-Cipactli ou Tezpi. Il se

1. Article Déluge, dans l'*Encyclopédie moderne.*

2. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires sur l'Amérique,* t. XII, p. 2.

sauva, conjointement avec sa femme, Xochiquetzal, dans une barque ou, selon d'autres traditions, sur un radeau de bois de cyprès. Des peintures représentant le déluge de Coxcox ont été retrouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascalans et les Méchoacanèses. La tradition de ces derniers, en particulier, offre une ressemblance plus frappante encore avec le récit biblique. Il y est dit que Tezpi s'embarqua dans un vaisseau spacieux, avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines dont la conservation était nécessaire à la subsistance du genre humain. Lorsque le grand esprit Tezcatlipoca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de la barque un vautour. L'oiseau, qui se nourrit de chair morte, ne revint pas à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Alors Tezpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta son navire sur la montagne de Colhuacan [1]. D'après une autre tradition, répandue chez les Indiens de Cholula et consignée dans un manuscrit du Vatican, de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer [2], avant la grande inondation, qui eut lieu 4,800 ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants : tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept personnages qui se réfugièrent dans des cavernes.

Les Péruviens, dont la civilisation ne le cédait pas

1. Humboldt, *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. II, p. 177 et suiv.

2. Humboldt, t. I, p. 114.

à celle des Mexicains, connaissaient aussi la tradition du déluge et plaçaient cet événement sous le roi Viracocha, le premier des Incas de Cuzco [1].

Les récits des tribus américaines demeurées à l'état sauvage peuvent, par leur nature même, donner une certaine prise au doute. Ils n'ont pas été fixés par l'écriture en dehors de toute possibilité d'influence étrangère; ils ont été recueillis à des époques tardives, quand les tribus avaient eu déjà des contacts prolongés avec les Européens et avaient vu vivre au milieu d'elles plus d'un aventurier qui avait pu faire pénétrer des éléments nouveaux dans leurs traditions. Ces récits méritent pourtant d'être mentionnés, mais avec la réserve que nous venons d'indiquer.

Il est question, dans les chants des habitants de la Nouvelle Californie, d'une époque très-reculée où la mer sortit de son lit et couvrit la terre. Tous les hommes et tous les animaux périrent à la suite de ce déluge, envoyé par le dieu suprême Chinigchinig, à l'exception de quelques-uns, qui s'étaient réfugiés sur une haute montagne où l'eau ne parvint pas [2]. Selon le P. Charlevoix, les tribus de l'Amérique du Nord rapportaient, dans leurs grossières légendes, que tous les humains avaient été détruits par un déluge, et qu'alors Dieu pour repeupler la terre avait changé les animaux en hommes. Le voyageur Henry raconte cette tradition, qu'il avait recueillie chez les Indiens des lacs : « Autrefois le père des tribus indiennes habitait vers le soleil levant. Ayant été averti en songe qu'un déluge allait désoler la terre, il construisit un radeau, sur lequel il se sauva avec sa famille et tous les animaux. Il

1. Ulloa, *Mémoires sur la découverte de l'Amérique*, trad. Villebrune, t. II, p. 346 et suiv.

2. Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon*, t. II, p. 366 et suiv.

flotta ainsi plusieurs mois sur les eaux. Les animaux, qui parlaient alors, se plaignaient hautement et murmuraient contre lui. Une nouvelle terre apparut enfin; il y descendit avec toutes les créatures, qui perdirent dès lors l'usage de la parole, en punition de leurs murmures contre leur libérateur [1]. » M. Catlin a cru retrouver dans la grande tribu américaine des Mandans des traditions tout à fait analogues au récit biblique, notamment des souvenirs de la colombe et de la sortie de l'arche. Des ressemblances du même genre ont été indiquées par d'autres voyageurs. Mais elles ont été indiquées d'une manière trop vague pour que l'on puisse se fier aux détails dont ceux qui les rapportent les ont accompagnées.

Il n'est pas jusqu'à l'Océanie où l'on ne retrouve, non dans la race noire ou australienne mais dans la race polynésienne, originaire de l'Asie, la tradition diluvienne, mêlée à des traits empruntés aux ras de marée qui sont un des fléaux les plus habituels de ces îles. Le plus frappant de ces récits de l'Océanie est celui de Taïti, que certains traits bien caractérisés rattachent d'une manière positive à la grande tradition des premiers âges [2]. Mais les récits diluviens de cette partie du monde ont revêtu le caractère enfantin de toutes les légendes des populations canaques.

La longue revue à laquelle nous venons de nous livrer nous permet d'affirmer hautement, comme nous l'avons déjà fait, que le récit du déluge est une tradition universelle dans tous les rameaux de l'humanité, à l'exception toutefois de la race noire. Mais un souvenir partout aussi précis et aussi concordant ne saurait être celui d'un mythe inventé à plaisir. C'est néces-

1. Thatcher, *Indian traits*, t. II, p. 108 et suiv.
2. Rienzi, *l'Océanie*, t. II, p. 337.

sairement celui d'un événement réel et terrible, qui frappa assez puissamment l'imagination des premiers ancêtres de notre espèce pour n'être jamais oublié de leur descendance.

§ 3. — Le berceau de l'humanité postdiluvienne[1].

I. — Le lieu où le récit biblique montre l'arche s'arrêtant après le déluge, le point de départ qu'elle assigne aux Noachides est le mont Ararat. A dater d'une certaine époque ce souvenir s'est appliqué à la plus haute montagne de la chaîne de l'Arménie, qui, dans le cours des migrations diverses dont ce pays a été le théâtre, a reçu en effet le nom d'Ararat, après avoir été désigné sous celui de Masis par les premiers habitants indigènes. La plupart des interprètes de l'Écriture Sainte ont adopté cette manière de voir, bien que d'autres, dans les premiers siècles du christianisme, préférassent suivre les données de la tradition chaldéenne rapportée par Bérose, laquelle mettait le lieu de descente de Xisuthrus dans une autre partie de la même chaîne, aux monts Gordyens.

Cependant, si l'on examine attentivement le texte sacré, il est impossible d'admettre que dans la pensée de Moïse l'Ararat du déluge fût situé en Arménie. En effet, quelques versets plus loin, il est dit formellement que ce fut en marchant toujours de l'est à l'ouest que la postérité de Noé parvint dans les plaines de Sennaar. Ceci reporte forcément, dans la recherche d'un très-haut sommet comme celui où l'arche se fixa, à la

1. Sur cet ordre de traditions, voyez principalement d'Eckstein, *De quelques légendes brahmaniques qui se rapportent au berceau de l'espèce humaine*. Paris, 1856. — Renan, *De l'origine du langage*, 2e édition, p. 218-235. — Obry, *Le Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux*. Amiens, 1838.

fanes, au massif montueux de la Petite-Boukharie et du Thibet occidental comme au lieu d'où sortirent les races humaines. C'est là que les plus grands fleuves de l'Asie, l'Indus, l'Oxus et l'Iaxarte prennent leur source. Les points culminants en sont le Belourtagh et le vaste plateau de Pamir, si propre à nourrir des populations primitives encore à l'état pastoral, et dont le nom sous sa forme primitive était Upa-Mérou, « le pays du sommet du Mérou. » C'est encore là que certains souvenirs des Grecs nous forcent à tourner nos regards, particulièrement l'expression sacrée μέροπες ἄνθρωποι, qui ne peut vouloir dire que « les hommes issus du Mérou. » Les souvenirs d'autres peuples sur la patrie d'origine de leurs ancêtres convergent aussi dans la même direction, mais sans en atteindre le point central, oblitérés qu'ils sont en partie par l'éloignement. Les tribus mongoles rattachent leurs légendes les plus anciennes au Thian-Chan et à l'Altaï, les tribus finnoises à l'Oural, parce que ces deux chaînes leur dérobent la vue d'un plan de montagnes plus reculé. Mais prolongez les deux lignes de migration qu'indiquent ces souvenirs vers un berceau moins voisin, vous les verrez se rencontrer dans la Petite-Boukharie.

III. — Ces lieux ayant été le berceau de l'humanité postdiluvienne, les peuples qui en avaient gardé le souvenir furent amenés par une pente assez naturelle à y placer le berceau de l'humanité antédiluvienne. Chez les Indiens, les hommes d'avant le déluge, comme ceux d'après le déluge, descendent du mont Mérou. C'est là que se trouve l'*Outtara-Kourou*, véritable paradis terrestre. C'est là aussi que nous ramène, chez les Grecs, le mythe paradisiaque des Méropes, les gens du Mérou. Les Perses dépeignent l'*Airyanem Vaêdjô*, situé sur le mont Berezat, comme un paradis exacte-

ment semblable à celui de la Genèse, jusqu'au jour où la déchéance des premiers pères et la méchanceté d'Ahriman, l'esprit du mal, le transforme en un séjour que le froid rend inhabitable. Il n'est pas jusqu'au nom même de l'Éden qui n'ait été appliqué à une certaine époque à cette région, car il se retrouve clairement dans le nom du royaume d'Oudyâna ou du « jardin, » près de Cachmyr, arrosé précisément par quatre fleuves comme l'Eden mosaïque.

Il est certain que deux des fleuves paradisiaques, dans le récit de la Bible, sont les deux plus grands fleuves qui prennent leur source dans le massif du Belourtagh et de Pamir, l'un vers le nord et l'autre au sud. Le Gihon est l'Oxus, appelé encore aujourd'hui Djihoun par ses riverains. On ne saurait méconnaître dans le Phison le haut Indus, et le pays d'Havila riche en or et en pierres précieuses, qu'il longe, semble bien être le pays de Darada (vers Cachmyr), célèbre par ses richesses. Mais faut-il en conclure, avec un certain nombre de savants, l'identité absolue de l'Éden biblique avec l'*Outtara-Kourou* et l'*Airyanem Vaêdjô ?* Faut-il supposer avec ces critiques que la présence des noms du Tigre et de l'Euphrate comme ceux des deux autres fleuves du paradis terrestre est le résultat d'une confusion postérieure? Nous ne le croyons pas, et il nous semble, comme à M. Bunsen, que dans la pensée de Moïse l'Éden avait une beaucoup plus grande étendue que le paradis des Indiens et des Iraniens. En les prenant à la lettre, les indications de la Bible sur les quatre fleuves sortis de l'Éden déterminent nettement une vaste région qui va des montagnes d'où sortent l'Oxus et l'Indus, à l'est, aux montagnes d'où coulent le Tigre et l'Euphrate, à l'ouest, région fertile, tempérée, véritable séjour de délices situé entre des pays brûlés du soleil ou désolés par le froid. C'est là très-

probablement que le législateur inspiré des Hébreux regardait notre espèce comme ayant fait sa première apparition à la lumière.

§ 4. — La Tour des langues.

I. — Les traditions parallèles à celles de la Bible, que nous avons jusqu'à présent examinées, avaient un caractère véritablement universel; elles se retrouvaient chez les peuples des races et des contrées les plus diverses. Il n'en est plus de même pour celle de la confusion des langues et de la Tour de Babel. Celle-ci a pour théâtre dans la Bible les plaines de Sennaar ou de la Chaldée, et elle est particulière aux habitants de cette contrée ou aux peuples qui en sortirent à une époque historiquement appréciable.

Le récit de la Tour des langues existait dans les plus anciens souvenirs des Chaldéens et il faisait aussi partie des traditions nationales de l'Arménie, où il était venu des nations civilisées du bassin de l'Euphrate et du Tigre. Bérose le rapporte sous une forme presque semblable à celle de la Bible, que l'on trouvera plus loin dans le chapitre des Babyloniens.

II. — Pour les Chaldéens la tradition, si elle demeura immuable, ne s'appliqua pas toujours au même lieu. Il résulte d'une précieuse glose introduite dans le texte du prophète Isaïe [1] par la version des Septante, qu'une version du récit plaçait la Tour des langues dans la ville de Chalanné, la même qu'Our, la plus antique cité de la Chaldée méridionale; c'était un souvenir des âges reculés où la civilisation du bassin de

1. IX, 10.

l'Euphrate et du Tigre avait eu pour foyer principal les provinces les plus voisines du golfe Persique.

Mais la tradition la plus généralement admise chez les Chaldéens, d'accord avec la Bible, mettait la fameuse tour dans le voisinage immédiat de Babylone. Elle la reconnaissait dans la grande pyramide à sept étages de Borsippa. On a retrouvé et traduit il y a quelques années une inscription du roi Nabuchodonosor, qui se vante de l'avoir réparée et achevée en l'honneur d'un de ses dieux. Il l'appelle « la tour à sept » étages, la maison éternelle, le temple des sept lu- » mières de la terre (les sept planètes), auquel se rat- » tache le plus ancien souvenir de Borsippa, que le » premier roi a bâtie, mais sans pouvoir en achever le » faîte. » Nabuchodonosor ajoute : « *Les hommes l'a-* » *vaient abandonnée depuis les jours du déluge, proférant* » *leurs paroles en désordre*. Le tremblement de terre et » le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient » fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue » des massifs s'était éboulée en formant des collines. » La découverte de cette inscription permet de reconnaître les débris, encore gigantesques, du monument regardé du temps de Nabuchodonosor comme la tour de Babel, parmi les ruines qui s'élèvent autour de l'emplacement de l'antique Babylone. C'est celle que les habitants du pays appellent actuellement Birs-Nimroud, « la tour de Nemrod, » et qui se dresse au milieu de la plaine comme une montagne. La description que Nabuchodonosor donne de l'état où il l'avait trouvée lorsqu'il la répara convient parfaitement à son état présent. Ce n'est plus qu'un amas prodigieux et informe de briques simplement séchées au soleil, qui se sont éboulées en formant des collines.

III. — Le déchiffrement des inscriptions cunéi-

formes, en nous faisant connaître la forme originale du nom de Babel, lui assigne une tout autre étymologie que celle qui semblerait ressortir du texte biblique; c'est *Bab-ilou*, « la porte du dieu Ilou. » L'étymologie *babel*, « confusion, » est donc le résultat d'une allitération inspirée par les récits qui s'attachaient à ce lieu. Mais en revanche la connaissance de la langue assyrienne nous a révélé que le nom de Borsippa signifiait dans cet idiome « la tour des langues. » Babylone est souvent désignée dans les textes cunéiformes par un nom symbolique, composé d'idéogrammes qui signifient « la ville de la racine des langues, » Borsippa par un autre dont le sens est « la ville de la dispersion des » tribus. » Ce sont comme autant de médailles de la vieille tradition relative aux plaines de Sennaar.

CHAPITRE III

VESTIGES MATÉRIELS DE L'HUMANITÉ PRIMITIVE

SOURCES PRINCIPALES : Boucher de Perthes, *Antiquités celtiques et antédiluviennes*. Paris, 1849-1864, 3 vol. — Garrigou, *l'Homme fossile*. Paris, 1863. — Lyell, *l'Ancienneté de l'homme prouvée par la géologie*, trad. franç. Paris, 1864. — Ed. Lartet et H. Christy, *Reliquiæ Aquitanicæ*, Paris, 1865-1868. — G. de Mortillet, *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*. Paris, 1864-1868. — J. Lubbock, *l'Homme avant l'histoire*, trad. franç. Paris, 1866. — Paul Gervais, *Zoologie et paléontologie générales*, 1re série. Paris, 1868. — Bulletin de la Société anthropologique de Paris. — Reusch, *la Bible et la nature*, trad. franç. Paris, 1867. — Saintes, *l'Homme, sa haute antiquité, son origine et le problème de l'unité de sa race*. Neufchâtel, 1867.

§ 1. — Restes de l'époque archéolithique.

I. — Nous avons écouté jusqu'à présent la grande voix de l'humanité racontant, dans la tradition sacrée et dans la tradition profane, les souvenirs qu'elle avait gardés de ses premiers âges. Il nous faut maintenant aborder un tout autre ordre d'informations pour essayer de compléter les renseignements que l'on peut grouper dans l'état actuel sur l'existence primitive de l'homme. Ce sont désormais les pierres qui vont parler. Nous demanderons aux couches constitutives de notre sol les secrets qu'elles cachent dans leur sein ; nous examinerons soigneusement les vestiges matériels qu'a laissés le passage des populations antérieures à toute histoire. Et nous pourrons ainsi placer à côté des faits généraux transmis par la tradition de nombreux détails sur la vie

des premiers hommes, ainsi que sur les phases successives de leurs progrès matériels.

Il s'agit là d'une science toute nouvelle, qui n'a pas encore vingt ans d'existence et qu'on a appelée l'archéologie préhistorique. Comme toutes les sciences qui en sont encore à leurs débuts, elle est très-orgueilleuse; elle prétend, du moins dans la bouche d'une partie de ses adeptes, bouleverser la tradition, en réduire à néant l'autorité et expliquer à elle seule tout le problème de nos origines. Ce sont là des prétentions bien hardies et qui ne se réaliseront jamais. Sans viser si haut, la science nouvelle, dans les vraies limites de ce qui lui est possible, a déjà un rôle assez considérable et assez brillant à remplir pour pouvoir s'en contenter. Combler avec certitude les énormes lacunes de la tradition, en éclaircir les données obscures au moyen de faits positifs, scientifiquement constatés; c'est là ce qu'elle doit faire un jour et ce qu'elle a déjà fait en partie. L'archéologie préhistorique, au reste, n'est encore qu'imparfaitement constituée; elle présente de grandes lacunes, des problèmes jusqu'à présent dépourvus de solution. L'esprit de système s'y est trop souvent donné carrière, et bien des savants se sont hâtés d'y échafauder des théories avant d'avoir mené assez loin les observations. Enfin tous les faits de cette science ne sont pas établis d'une manière parfaitement certaine.

Mais malgré ces imperfections, inévitables dans une étude commencée depuis si peu d'années, la science des vestiges archéologiques de l'humanité primitive a pris rang parmi les sciences positives. Elle a rassemblé déjà un très-grand nombre de faits absolument certains dont la synthèse commence à se dessiner. Ses recherches ont fait réapparaître les scènes de la vie rude et sauvage des premiers hommes, et de ses succès jusqu'à présent on peut augurer ceux qui suivront. Il est dé-

sormais impossible de faire un livre dans le genre de celui que nous avons entrepris et de le mettre à la hauteur de l'état des connaissances, sans y donner une place aux résultats de cette étude. Comme de raison, les faits indubitablement constatés doivent seuls être insérés dans un résumé tel que le nôtre. Aussi avons-nous fait avec le plus grand soin le départ des choses certaines et des choses encore douteuses.

Malheureusement les recherches de l'archéologie préhistorique n'ont pas pu être poussées encore dans toutes les parties du globe. Elles ont eu jusqu'à présent pour théâtre principal l'Europe occidentale, et en particulier la France et l'Angleterre. Ceci nous met loin des lieux où l'espèce humaine dut faire son apparition, où vécut le couple de nos premiers pères. C'est en cela que la science présente une de ses plus regrettables lacunes, qui sera sans doute un jour comblée. Mais, comme on va le voir, les faits mêmes constatés en Europe, bien que ne pouvant pas être regardés comme absolument primordiaux, ont un intérêt de premier ordre qui ne permettait pas de les passer ici sous silence.

II. — Pour trouver les plus anciens vestiges de l'existence et de l'industrie de l'homme dans notre Europe occidentale, il faut remonter à la période que les géologues ont appelée *quaternaire*, période qui a immédiatement précédé le début de l'époque géologique présente. La forme des continents se rapprochait dès lors beaucoup de celle que nous leur voyons aujourd'hui. L'Amérique n'a pas changé depuis lors. En Afrique l'Océan couvrait entièrement les vastes plaines qui constituent le désert du Sahara, où tout révèle un fond de mer récemment desséché — *récemment* étant, comme de juste, entendu dans le sens que lui assignent les géologues, pour qui, en comparaison des périodes

de formation de la terre, des faits bien antérieurs à l'histoire sont déjà modernes. Le massif montueux du Maroc, de l'Algérie et de Tunis formait une longue presqu'île, dirigée d'est en ouest, qui se reliait à l'Espagne, le détroit de Gibraltar n'existant pas encore. Un continent, enfoncé depuis sous la mer en même temps que le Sahara se soulevait et dont la légende de l'Atlantide conserve un vague souvenir, a laissé pour derniers débris et comme indications de son étendue d'alors les Canaries et les Açores. La Sicile tenait à l'extrémité de l'Italie, les Iles Britanniques au nord de la France. Dans le nord de l'Asie, une vaste mer méditerranée, que des révolutions postérieures du sol ont fait disparaître, remplissait tout le bassin de la Caspienne et du lac d'Aral, couvrait une grande partie des steppes situées entre l'Oural et le Volga, ainsi que le pays des Kalmouks, baignant au sud le pied du Caucase. Les limites orientales en sont incertaines; mais, d'après les observations des voyageurs et les indices tirés des annales de la Chine, elle paraît avoir rempli le désert de Gobi, au nord du Thibet.

Les conditions de climat, et par suite la faune et la flore, étaient alors tout autres qu'elles ne l'ont été dans le cours des temps pleinement historiques. Après avoir subi une chaleur moyenne plus élevée que celle dont nous jouissons aujourd'hui, nos continents éprouvèrent vers ce temps un très-considérable abaissement de température, qui amena la période nommée *glaciaire* par les géologues. Le changement dut être subit, et ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher les causes, encore imparfaitement expliquées. L'Europe méridionale, jusqu'à la latitude de la Sicile, offrait alors à peu près le même aspect qu'aujourd'hui la Sibérie. D'immenses glaciers couvraient en entier l'Irlande, l'Écosse et la Scandinavie ; ceux des Alpes s'avançaient jusque dans

les plaines du Piémont et de la Lombardie, dont une partie restait encore sous les eaux. Le glacier du Rhône venait rejoindre le Jura. Toutes les vallées des Carpathes, des Balkans, des Pyrénées, des Apennins, étaient encombrées de glaces. Ces conditions de climat étaient les mêmes pour tout l'hémisphère boréal, dont une partie notable venait d'émerger du sein des eaux, par suite d'un mouvement de bascule qui avait au contraire, couvert de vastes étendues de territoire dans l'hémisphère austral. On a retrouvé en Amérique les indications laissées par des glaciers non moins énormes que ceux de l'Europe. L'Asie porte aussi leurs traces jusque sous une latitude presque tropicale, car on voit très-bien qu'un grand glacier embrassait le cours supérieur du Tigre et de l'Euphrate et descendait sur l'Assyrie.

Ce n'est qu'un peu plus tard, quand il se fut opéré un retour à un climat moins rigoureux, que la végétation put être assez abondante pour nourrir les nombreux animaux qui caractérisent la fin de cette période de froid excessif. C'est alors que se répandirent sur les terres, en partie débarrassées de la neige et des glaces, les mammouths ou éléphants à crinière, les rhinocéros à narines cloisonnées, à qui leur épaisse fourrure permettait de vivre sous une température très-rigoureuse et qui descendirent au Sud jusque dans la Castille et la Grèce, les aurochs, les bœufs sauvages, les cerfs, tous d'une taille plus élevée que leurs congénères actuels, qui se mêlaient au gigantesque ours des cavernes, aux hyènes et à d'énormes carnassiers de race féline supérieurs en taille et en force au tigre et au lion. A cette époque l'hippopotame et le castor habitaient nos fleuves. Les marmottes, les bouquetins, les chamois, maintenant relégués sur la cime des Alpes et des Pyrénées, habitaient les plaines basses de la Méditerranée. Le bœuf musqué, que l'on ne trouve plus que par delà le

60ᵉ parallèle dans l'Amérique septentrionale, errait dans les campagnes du Périgord. Le renne, plus arctique encore, abondait sous la même latitude.

Ce qui marquait surtout d'un cachet tout particulier cette époque, immédiatement postérieure à la période glaciaire, c'était l'extraordinaire humidité du climat, à laquelle contribuait pour beaucoup sans doute la fonte des grands glaciers, et l'abondance presque inimaginable des eaux répandues à la surface des continents de l'hémisphère boréal. Presque toutes les hautes vallées étaient occupées par des lacs, qui se sont successivement desséchés en rompant leurs barrages naturels. Les fleuves étaient énormes et occupaient presque toute la largeur des vallées où coulent aujourd'hui leurs successeurs, car ces vallées ne sont pour la plupart que leurs anciens lits, profondément creusés par le passage de pareilles masses d'eau. Pour reconstituer la Somme, le Rhin, le Rhône de cet âge, c'est à 100 mètres pour le premier de ces fleuves, à plus de 60 pour le second, à 50 au moins pour le dernier, qu'il faut relever le niveau présenté par eux actuellement.

III. — Tel était l'aspect de nos contrées, telles étaient les conditions rigoureuses que leur climat et leur faune encore monstrueuse faisaient à l'existence, lorsque l'homme y fit sa première apparition. Les ossements des animaux que nous venons d'énumérer se trouvent associés aux silex taillés et à quelques autres objets en pierre dénotant le travail le plus grossier et l'état social le plus rudimentaire dans les sables et les graviers fluviatiles du comté de Suffolk et du Bedfordshire, dans les dépôts de transport des vallées de la Somme et de l'Oise, dans les sablières du Champ de Mars à Paris. De cet âge également paraissent être celles des cavernes ossifères des Pyrénées qui sont si-

tuées à une hauteur de 250 à 150 mètres au-dessus du niveau des vallées d'aujourd'hui, et certaines des grottes du Périgord, celle de Moustier, par exemple, dont les silex travaillés sont pareils à ceux que l'on recueille à Saint-Acheul et à Abbeville.

Les armes et les ustensiles de cet âge primitif sont pour la plupart des haches lancéolées, taillées à grands éclats. On reconnaît aisément que ces silex, couverts d'une patine blanchâtre qui révèle leur excessive antiquité, étaient destinés à trancher, à fendre et à percer. Quand les pointes sont aiguës, elles ont été obtenues par des cassures à plus petits éclats. Quelques-unes de ces pierres figurent de véritables grattoirs, qui servaient sans doute à racler intérieurement les peaux dont se couvraient les sauvages du premier âge *de la pierre* pour se défendre contre le froid.

On peut, du reste, se faire une idée assez exacte de ce qu'était leur vie. La culture de la terre et l'élève des animaux domestiques leur étaient inconnues; ils erraient dans les forêts et s'abritaient dans les cavernes naturelles des montagnes. Ceux qui habitaient les bords de la mer se nourrissaient de poissons harponnés au milieu des rochers et de coquillages; les peuplades de l'intérieur vivaient de la chair des animaux qu'elles frappaient avec leurs armes de pierre. Les accumulations d'ossements d'animaux observées dans les grottes en sont la preuve, et certains de ces os portent encore la trace de l'instrument qui en a détaché les chairs. Mais les hommes de cette époque ne se bornaient pas à dévorer les parties charnues de la dépouille des ruminants, des solipèdes, des pachydermes, des carnassiers même, ils étaient très-friands de la moelle, ainsi que l'indique le mode presque constant de fracture des os longs. C'est un goût que l'on a observé chez la plupart des barbares.

Les hommes dont on retrouve la trace dans les dépôts quaternaires étaient donc des sauvages aussi peu avancés que le sont aujourd'hui ceux des îles Andaman ou de la Nouvelle-Calédonie. Leur vie était profondément misérable; mais c'étaient déjà bien des hommes; même dans leur état d'abjection, l'étincelle divine existait chez eux. Déjà l'homme était en possession du feu, cette invention primordiale et prodigieuse qui établit un abîme entre lui et les animaux les plus élevés. Ne l'oublions pas, d'ailleurs, les inventions les plus rudimentaires sont celles qui ont réclamé le plus grand effort d'intelligence, car elles ont été les premières et rien ne les avait précédées. Au début de l'humanité il a fallu plus de génie encore pour arriver à tailler dans le silex les haches grossières que nous restituent les sables des alluvions fluviales qu'il n'en faut aujourd'hui pour combiner les plus savantes et les plus ingénieuses machines.

Si l'on contemple d'ailleurs en même temps dans les salles de nos musées ces seules armes de l'humanité primitive et les squelettes des animaux formidables au milieu desquels il lui fallait vivre, on comprend qu'il a fallu à l'homme, si faible et si mal armé, déployer toutes les ressources de l'intelligence qu'il avait reçue du Créateur pour ne pas être rapidement anéanti dans de telles conditions. L'imagination peut maintenant se représenter avec exactitude les luttes terribles des premiers hommes contre les monstres encore subsistants des créations aujourd'hui disparues. A chaque instant il leur fallait disputer des cavernes à ces carnassiers plus grands et plus redoutables que ceux de notre âge, ours, hyènes et tigres. Souvent, surpris par ces fauves redoutables, ils en devenaient la proie. Ils parvenaient cependant, à force de ruse et d'adresse, à vaincre ces grands carnassiers devant lesquels ils étaient si faibles

et si impuissants, et ceux-ci peu à peu reculaient devant l'homme. Les sauvages de la période quaternaire savaient aussi creuser des fosses qui leur servaient de piéges pour capturer les éléphants et les rhinocéros, et la viande de ces colosses du règne animal entrait pour une part importante dans leur alimentation.

IV. — Un second âge du développement de l'humanité s'annonce par un progrès dans le travail des instruments de pierre; mais des caractères zoologiques tranchés ne le distinguent pas du premier. Les débris datant de cette époque se trouvent surtout dans les cavernes, dans celles du pied des Pyrénées et dans celles du Périgord, dont les fouilles ont fourni par milliers à l'étude de la science les vestiges d'une humanité sauvage encore, mais un peu plus avancée que celle qui vivait lors de la formation des dépôts des vallées de la Somme et de l'Oise. Pendant cet âge les grands carnassiers paraissent avoir disparu, ce qui explique l'énorme multiplication des herbivores. Les mammouths et les rhinocéros existent encore, mais tendent graduellement à s'éteindre; le renne abonde dans le midi de la France où il forme de grands troupeaux errant dans les pâturages des forêts.

L'homme de cette seconde époque emploie à la fois pour son usage les os, les cornes des animaux, et la pierre, qu'il façonne avec plus d'adresse. Tous les objets exhumés des grottes du Périgord et de l'Angoumois annoncent chez notre espèce de notables progrès dans la fabrication des engins et des ustensiles. Les flèches sont barbelées; certains silex sont ébréchés de manière à former de petites scies; on rencontre des ornements de pure parure exécutés avec des dents et des cailloux. On a extrait de plusieurs grottes des phalanges de ruminants creusées et percées d'un trou, visiblement des-

tinées à servir de sifflet, car ces pièces en rendent encore aujourd'hui le son. Mais l'homme qui menait dans ces cavernes la vie de troglodyte ne maniait pas seulement la taille avec habileté ; il réussissait, avec ses outils de pierre, à ciseler et à fouiller l'ivoire et le bois de renne, ainsi que l'établissent de nombreux spécimens. Enfin, chose plus remarquable, il avait déjà l'instinct du dessin, et il figurait sur le schiste, l'ivoire ou la corne, avec la pointe d'un silex, l'image des animaux dont il était entouré.

Les espèces qu'on a le plus souvent tenté de reproduire dans ces essais d'un art préhistorique — on pourrait presque dire antédiluvien — sont le bouquetin et le renne, soit isolé, soit en troupe. Une plaque de schiste nous offre une excellente représentation de l'ours des cavernes. Mais de tous ces dessins à la pointe le plus surprenant, sans contredit, est celui qui a été découvert dans la grotte de la Madeleine (commune de Turzac, arrondissement de Sarlat) ; c'est une lame d'ivoire fossile où a été figurée, par une main fort inexpérimentée et qui s'y est reprise à plusieurs fois, l'image nettement caractérisée du mammouth, avec la longue crinière qui le distinguait de tous les éléphants actuellement vivants.

La plupart des représentations ainsi tracées par les hommes contemporains de l'énorme multiplication du renne dans nos contrées, sont extrêmement grossières. Mais il en est d'autres qui sont de l'art véritable. Jamais on n'eût cru pouvoir attendre, dans ces œuvres de purs sauvages, une telle hardiesse et une telle sûreté de dessin, une si fière tournure, une imitation si vraie de la nature vivante, une telle propriété dans la reproduction des attributs propres à chaque espèce animale. Ainsi l'art a précédé les premiers développements de la civilisation matérielle. Dès cet âge primitif, alors

qu'il n'était point encore sorti de l'état le plus sauvage, déjà l'homme se montrait artiste et avait le sentiment du beau. Cette faculté sublime que Dieu avait déposée en lui en « le faisant à son image, » s'était éveillée l'une des premières, avant qu'il eût encore senti le besoin d'améliorer les dures conditions de sa vie. Il avait aussi dès lors des croyances religieuses, car l'attitude repliée qu'affectent les squelettes dans les grottes sépulcrales de ces temps primitifs, comme celle d'Aurignac, dénote incontestablement certains rites funéraires dont l'origine se lie nécessairement à des idées sur l'autre vie. Dès les premiers jours de son apparition dans le monde, l'homme a porté la tête haute et regardé le ciel :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri.

V. — Nous n'avons jusqu'à présent parlé que des faits constatés en France, car c'est chez nous seulement que l'étude des vestiges de l'humanité antérieurs au début de la période géologique actuelle a pu être faite d'une manière complète, c'est chez nous que les observations ont été les plus nombreuses et les plus probantes. On a trouvé déjà des stations de *l'âge du renne* dans plus de trente de nos départements. On en a découvert aussi dans la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et la Grèce, en moins grand nombre, il est vrai, mais assez pour constater que dans ces contrées l'homme s'est montré vers le même temps que dans notre pays et y a vécu d'abord dans les mêmes conditions. L'Europe n'est pas, du reste, la seule partie du monde où l'on ait reconnu l'extrême antiquité de la présence de l'homme, sa coexistence avec les races des mammifères éteintes et son ignorance originelle de l'emploi des métaux. M. Louis Lartet a signalé dans le

Liban, tout auprès de Beyrouth, des grottes ossifères où des silex taillés sont mêlés à des débris d'os de ruminants. Dans l'Inde, les dépôts quaternaires du pied de l'Himalaya fournissent à leurs explorateurs des haches du même type que celles de la vallée de la Somme. On en a également rencontré en Amérique. Un naturaliste français, M. Marcou, a découvert dans les États du Mississipi, de Missouri et de Kentucky, des ossements humains, des pointes de flèches et des haches en pierre, engagés dans des couches inférieures à celles qui renferment les restes des mastodontes, des mégathériums, des mégalonyx, des hipparions et d'autres animaux qui ont disparu de la faune présente. Ainsi l'espèce humaine s'était déjà répandue sur la plus grande partie de la surface du globe pendant la période géologique quaternaire.

On réunit assez généralement en un même groupe les deux âges successifs des grands carnassiers et du renne, qui tous les deux appartiennent à cette période géologique et ont en commun la coexistence de l'homme avec des espèces animales aujourd'hui disparues dans des conditions de climat autres que celles du temps actuel, et on désigne la réunion de ces deux âges sous le nom d'*époque archéolithique*, expression tirée du grec, qui caractérise l'époque ainsi nommée comme la plus ancienne parmi celles où l'homme, ne connaissant pas encore l'art de fondre les métaux, employait exclusivement la pierre taillée par éclats à faire ses armes et ses outils.

§ 2. — Restes de l'époque néolithique.

I. — Le troisième âge du progrès graduel de l'homme est marqué par l'apparition de la pierre polie, car il

est à noter que dans l'époque précédente, quelque habileté que révèle déjà le travail de la pierre et de l'os, on n'a encore aperçu aucun spécimen d'arme ou d'outil quelconque en pierre portant des traces de polissage. Ce ne sont plus les alluvions quaternaires et les cavernes qui fournissent les pierres polies, les haches en silex, en serpentine, en néphrite, en obsidienne de cet âge; on les trouve dans les tourbières, dans des amoncellements sans doute fort anciens, mais qui s'élèvent sur le sol actuel, dans des sépultures d'une très-haute antiquité, mais postérieures au début de notre période géologique, dans certains camps retranchés qui furent plus tard occupés par les Romains. On en a recueilli par milliers presque partout en France, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, en Italie, en Grèce, en Espagne, en Allemagne et en Scandinavie.

Il ne faudrait pas croire, du reste, qu'un changement brusque et subit sépare l'âge du renne de l'âge de la pierre polie. On passe de l'un à l'autre par des gradations successives, qui prouvent que la nouvelle période du développement de l'industrie humaine a été le résultat d'un progrès lent et continu. La géologie moderne a également reconnu — fait exactement parallèle — que la transition de la période quaternaire à la période présente n'avait pas été brusque et violente, mais graduelle. Elle fut le résultat d'une série de phénomènes successifs et locaux qui achevèrent de donner aux continents la forme qu'ils ont maintenant et changèrent peu à peu le climat, ce qui amena forcément la disparition ou la retraite vers d'autres latitudes de certaines espèces animales.

II. — Les haches de l'époque de la pierre polie diffèrent de celles de l'époque archéolithique en ce que celles-ci fendaient ou perçaient par leur petite extré-

mité, tandis que celles de l'âge nouveau ont le tranchant à l'extrémité la plus large. Certaines haches de cette époque étaient emmanchées dans la corne de cerf ou le bois, tandis que d'autres semblent avoir été tenues directement à la main et avoir servi de couteau ou de scie pour l'os, la corne et le bois. A cela près, la nature des armes et des ustensiles est la même aux deux âges, avec la seule différence de l'habileté et de la perfection du travail : ce sont des haches, des couteaux, des pointes de flèches barbelées, des grattoirs, des alènes, des pierres de fronde, des disques, des poteries grossières, des grains de colliers en coquillages ou en terre qui déjà se montrent à l'époque précédente. Bien qu'on donne souvent le nom d'*âge de la pierre polie* à la troisième phase de la période préhistorique, il ne faudrait pas s'imaginer que ce soit toujours le poli de la matière qui la caractérise; le fini, la perfection de l'exécution, peuvent aussi faire juger que des armes et des ustensiles non polis s'y rapportent. Aussi vaut-il mieux se servir de l'expression d'époque *néolithique*, qui dénote seulement le caractère relativement plus récent de ce nouvel âge de l'emploi exclusif des instruments de pierre.

On a observé sur divers points de l'Europe les vestiges incontestables d'ateliers où les instruments de pierre de cette époque étaient préparés, et dont l'emplacement est décelé par les nombreuses pièces inachevées qui s'y trouvent réunies à côté d'armes de la même matière amenées à leur dernier degré de perfection. Les silex paraissent ordinairement avoir été taillés dans la carrière même et portés ailleurs pour être polis. Il y avait donc, dès cet âge, des centres industriels, des lieux spéciaux de fabrication ; par suite, il y avait aussi commerce. Les peuplades qui fabriquaient sur une grande échelle les armes et les ustensiles de pierre ne

devaient pas vivre dans un état d'isolement complet, où elles n'auraient su que faire des produits de leur travail. Elles les portaient chez les peuplades qui n'avaient pas chez elles des matériaux aussi propices à cette fabrication, et les échangeaient contre d'autres productions du sol de ces dernières. C'est ainsi que le besoin établissait peu à peu les diverses relations de la vie sociale. On a trouvé en Bretagne des haches en fibrolithe, matière qui ne se rencontre en France que dans l'Auvergne et les environs de Lyon. A l'île d'Elbe, où l'on a recueilli un grand nombre d'instruments en pierre taillée, dont l'usage est certainement antérieur aux premières exploitations des mines de fer, ouvertes par les Étrusques, la plupart de ces armes primitives sont faites d'un silex qui ne se rencontre pas dans le sol, et a été, par conséquent, apporté par mer.

Les débris d'animaux que l'on trouve avec les objets de travail humain appartenant à l'âge néolithique, se joignent aux indications fournies par les gisements pour démontrer que celui-ci n'appartient plus à l'époque quaternaire, mais à notre époque géologique, et se trouve ainsi placé sur le seuil des temps historiques. Les grands carnassiers et les grands pachydermes, comme l'éléphant et le rhinocéros, n'existaient plus alors. L'urus (*bos primigenius*), qui vivait encore au commencement des siècles historiques, est le seul animal de cet âge qui n'appartienne plus à la faune contemporaine. Les ossements qui se rencontrent avec les ustensiles de pierre polie sont ceux du cheval, du cerf, du mouton, de la chèvre, du chamois, du sanglier, du loup, du chien, du renard, du blaireau, du lièvre. Le renne ne se montre plus dans nos contrées. En revanche, on commence à trouver les animaux domestiques, qui manquent absolument dans les cavernes du

Périgord. Évidemment, le climat de nos pays était devenu dès lors ce qu'il est aujourd'hui.

III. — Tout le monde a vu, en France ou en Angleterre, au moins quelqu'un de ces étranges monuments en pierres énormes non taillées, connus sous le nom de *dolmens* et d'*allées couvertes*, que l'on a regardés longtemps comme des autels et des sanctuaires druidiques. L'exploration soigneuse de ces monuments y a fait reconnaître des tombeaux, que recouvrait presque toujours à l'origine un tertre sous lequel la construction en pierres brutes était dissimulée. La plupart de ces tombes étaient violées depuis des siècles : mais dans le petit nombre de celles que les fouilles de nos jours ont retrouvées intactes, on a pu se convaincre de l'absence presque constante de tout objet de métal. On n'y découvre, avec les os et les cendres des morts, que des instruments et des armes en silex, en quartz, en jade, en serpentine, et des poteries. Cependant il en est quelques-uns d'où l'on a tiré des objets de bronze, ce qui montre que l'usage de ces monuments se continua dans notre pays jusqu'à l'époque où l'on commença à travailler les métaux.

Tous les indices concordent à prouver que les dolmens et les allées couvertes de la France sont les sépultures d'une race différente de celle des Celtes, qui occupait antérieurement le sol de la Gaule et que les Celtes anéantirent ou plutôt subjuguèrent en s'amalgamant avec elle. On a fait déjà bien des conjectures pour déterminer à quel rameau de l'humanité appartenait cette race ; mais toutes jusqu'à présent ont été prématurées et sans fondement assez solide.

Ce n'est, du reste, pas seulement en France et en Angleterre que l'on rencontre les monuments de ce genre : on en a observé en Syrie, en Algérie et jusque

dans l'Hindoustan. Les haches et les couteaux en silex, en obsidienne, en quartz compacte, extraits des tombelles de l'Attique, de la Béotie, de l'Achaïe, des Cyclades, sont identiques aux armes pareilles qu'on recueille sur notre sol; celles qui ont été colligées dans les diverses provinces de la Russie rentrent aussi exactement dans les mêmes types. La Scandinavie a ses dolmens, ses tertres funéraires, qui offrent avec ceux de la France une saisissante analogie. Les corps qu'ils renfermaient avaient été également déposés dans la tombe sans être brûlés; le bronze s'y montre encore plus rarement que sous nos dolmens. Les objets en pierre et en os provenant de ces tombeaux affectent les formes les plus variées et sont d'une exécution particulièrement délicate. Mais une notable portion des collections danoises provient, non des dolmens, mais des tourbières, où on trouve ces objets dans les couches les plus inférieures avec des troncs de pins en partie décomposés, fait d'une haute importance pour établir l'antiquité à laquelle remontent les instruments de l'époque néolithique, car cette essence forestière a disparu du Danemark depuis des siècles; elle a été remplacée par le chêne, puis par le hêtre. Deux circonstances expliquent, du reste, le degré de perfection toute particulière que le travail de la pierre atteignit en Scandinavie; d'abord la période de l'emploi exclusif des instruments de pierre s'y prolongea plus tard que dans aucun autre pays de l'Europe, et par conséquent cette forme de l'industrie humaine eut le temps, plus que partout ailleurs, d'y perfectionner ses procédés; puis le silex y est d'une qualité supérieure et s'y prête à la taille mieux que dans notre pays.

IV. — Ce sont encore les contrées scandinaves qui ont livré à l'étude de la science d'autres bien curieux

dépôts de la même phase de l'histoire de l'homme. Les côtes du Danemark et de la Scanie offrent, de distance en distance, des amas considérables de coquilles d'huîtres et d'autres mollusques comestibles. Ces dépôts n'ont pas été apportés par les flots : se sont des accumulations manifestes de débris de repas, d'où le nom de *kjækkenmæddinger*, ou « rebuts de cuisine, » sous lequel ils sont connus dans le pays. Ils s'étendent souvent sur des longueurs de plusieurs centaines de mètres, avec une épaisseur qui atteint quelquefois jusqu'à près de dix pieds. On n'a jamais rencontré dans ces amas aucun objet de métal, mais au contraire de nombreux silex taillés, des morceaux d'os et de corne travaillés, des poteries grossières et faites à la main. L'imperfection du travail dans les objets qui en proviennent rappelle la période des cavernes, le second âge de l'époque archéolithique. Mais le style des armes et des ustensiles ne saurait être le seul critérium pour juger de la date d'un dépôt de ce genre. Il faut avant tout prendre en sérieuse considération la faune qui s'y révèle. Or on n'a rencontré dans les *kjækkenmæddinger* aucun débris d'espèces caractéristiques d'un autre âge géologique; sauf le lynx et l'urus, qui n'ont disparu que depuis l'époque historique, il ne s'y est trouvé aucun ossement d'animaux qui aient cessé d'habiter ces climats ; on y a même trouvé des indices de l'existence du porc et du chien à l'état d'animaux domestiques. Les *kjækkenmæddinger* se placent donc, dans l'ordre chronologique, à côté des plus anciens dolmens. Si l'industrie s'y montre encore aussi rudimentaire, c'est seulement parce que les tribus qui ont abandonné sur les bords de la mer du Nord les débris de leurs grossiers festins étaient demeurées en arrière de leurs voisins, placés dans de meilleures conditions et déjà notablement plus avancés dans la voie de la civilisation.

Des dépôts analogues aux *kjækkenmæddinger* ont été signalés dans les derniers temps en d'autres contrées. On en connaît dans le Cornouailles, sur la côte nord de l'Ecosse, aux Orcades, et bien loin de là, sur les rivages de la Provence. Les *terramare* des bords du Pô, amas contenant des cendres, du charbon, du silex et des os travaillés, des ossements d'animaux dont la chair paraît avoir été mangée, des tessons de poterie et d'autres restes de la vie des premiers âges, offrent également une grande analogie avec les dépôts du Danemark et de la Scanie, et appartiennent bien évidemment à la même période du développement de l'humanité.

V. — Mais les restes les plus intéressants de l'âge néolithique, ceux qui révèlent l'état de société le plus avancé et marquent la dernière phase de progrès des populations de l'Europe occidentale avant l'introduction de l'usage des métaux, sont les palafittes ou villages lacustres.

En 1853, la baisse extraordinaire des eaux du lac de Zurich permit d'observer des vestiges d'habitations sur pilotis qui paraissaient remonter à une très-haute antiquité. M. F. Keller ayant appelé l'attention sur cette découverte, on se mit à explorer d'autres lacs pour rechercher s'ils ne contenaient pas de semblables restes. Les investigations, auxquelles demeure attaché le nom de M. Troyon, furent couronnées d'un plein succès. Non-seulement un grand nombre de lacs de la Suisse recélaient des palafittes, mais on en découvrit également dans les lacs de la Savoie, du Dauphiné, de l'Italie septentrionale et même de la Grèce. Les habitations des villages lacustres étaient voisines du rivage, construites sur une vaste plate-forme, que composaient plusieurs couches croisées de troncs d'arbres et de perches reliées par un entrelacement de branches et cimen-

tées par de l'argile, et que supportaient des pieux plantés au milieu des eaux. Hérodote décrit très-exactement des habitations de ce genre qui subsistaient encore de son temps sur les lacs de la Macédoine. Les voyageurs modernes ont encore trouvé des villages entiers construits de la même manière dans la Nouvelle-Guinée.

L'usage d'établir ainsi les demeures sur pilotis au milieu de l'eau, se continua dans l'Helvétie et les contrées voisines pendant bien des siècles, car les objets qui ont été retirés des palafittes appartiennent à des âges très-différents. Tandis que dans les moins anciens on a recueilli des ustensiles en bronze et même en fer, métal dont l'usage détermine encore une période nouvelle dans la marche des inventions humaines, dans d'autres, et c'était le plus grand nombre, on n'a découvert que des armes et des outils de pierre polie ou d'os. La forme et la nature du travail de ceux-ci se rapprochent beaucoup des objets fournis par les dolmens et les tourbières de la France, de la Grande-Bretagne, de la Belgique et de la Scandinavie ; seulement la variété des instruments y est plus grande. Les animaux dont la drague a ramené les ossements du milieu des palafittes sont ceux-là mêmes qui vivent encore aujourd'hui dans les montagnes de la Suisse : l'ours brun, le blaireau, la fouine, la loutre, le loup, le chien, le renard, le chat sauvage, le castor, le sanglier, le porc, la chèvre, le mouton. Seuls, l'élan, l'urus et l'aurochs manquent à la faune actuelle du pays ; mais on sait, par des témoignages formels, qu'ils y habitaient encore au commencement de l'ère chrétienne.

Ainsi les villages lacustres caractérisent nettement dans notre Europe occidentale la fin de l'âge néolithique, et les populations qui les avaient établis continuèrent même à les habiter dans les premiers temps où elles se servirent des métaux que leur avaient fait con-

naître des nations plus avancées. L'ensemble des objets que les savants de la Suisse ont retirés de leurs emplacements dénote, du reste, en bien des choses, même dans les plus anciens, une véritable civilisation. La poterie est encore façonnée à la main, mais affecte une grande variété de formes et un certain goût d'ornementation. Les plus grands de ces vases servaient à conserver les céréales pour l'hiver. On y a recueilli du froment, de l'orge, de l'avoine, des pois, des lentilles. Les habitants des villages lacustres s'adonnaient donc à l'agriculture, art absolument inconnu encore des hommes, dont les cavernes du Périgord nous ont conservé les vestiges. Ils élevaient des bestiaux ; ils connaissaient l'usage de la meule. Enfin, dans les palafittes de la plus haute date, on a rencontré des lambeaux d'étoffes qui prouvent que dès lors, au lieu de se contenter pour tout vêtement de peaux de bêtes, on savait tresser et tisser les fibres du lin.

§ 3. — Relation de temps entre ces deux époques.

I. — La succession chronologique des diverses périodes de l'âge d'emploi exclusif de la pierre, s'établit donc maintenant d'une manière positive et précise. Nous y retrouvons les trois premières étapes de la race humaine dans la voie de la civilisation, après lesquelles l'emploi du métal marque une évolution nouvelle, et d'une importance capitale. Non toutefois qu'il faille s'exagérer l'état d'avancement auquel correspond le début du travail des métaux. Les anciens nous représentent les Massagètes, qui étaient pourtant plongés dans un grand degré de barbarie, comme étant en possession d'instruments de métal ; et chez les tribus de race ougrienne, le travail des mines a certainement pris naissance dans un

état social peu avancé. On trouve dans l'Oural et l'Altaï des traces d'anciennes exploitations qui pénètrent quelquefois la terre à plus de trente mètres de profondeur. Certaines populations nègres savent aussi travailler les métaux, et même fabriquer l'acier, sans que pour cela elles aient atteint la civilisation véritable. Cependant il est incontestable que le travail des métaux a été un des plus puissants agents de progrès, et c'est en effet précisément chez les populations les plus anciennement civilisées que nous voyons l'origine de cette invention remonter le plus haut.

Au reste, excepté dans la Bible, qui nomme un personnage humain et réel comme le premier qui pratiqua cet art, l'histoire de l'invention des métaux est entourée de fables chez tous les peuples de l'antiquité. L'invention paraissait si merveilleuse et si bienfaisante que l'imagination populaire y voyait un présent des dieux. Aussi presque toujours le prétendu inventeur que l'on cite n'est que la personnification mythologique du feu, qui est l'agent naturel de ce travail : tel est le Twachtri des Védas, l'Héphæstos des Grecs, le Vulcain des Latins. Le premier métal employé pour faire des armes et des ustensiles fut le cuivre, dont le minerai est le plus facile à réduire à l'état métallique, et on apprit bientôt à le rendre plus résistant par un alliage d'étain, qui constitue le bronze. L'emploi du fer, dont le travail est plus difficile, marqua un nouveau progrès dans l'invention.

II. — Tous les rameaux de l'humanité, sans exception, ont traversé les trois étapes de l'âge de la pierre, et partout on en découvre les traces. Mais de ce que chaque peuple et chaque pays offrent aux regards de l'observateur la même succession de trois âges répondant à trois moments du développement social, on se

tromperait grandement si l'on allait supposer que les différents peuples y sont parvenus dans le même temps. Il n'existe pas entre les trois phases successives, pour les diverses parties du globe, un synchronisme nécessaire ; l'âge de la pierre n'est pas une époque déterminée dans le temps, c'est un état du progrès humain, et la date en varie énormément de contrée à contrée. On a découvert des populations entières qui n'étaient pas encore sorties, à la fin du siècle dernier et même de nos jours, de l'âge de la pierre. Tel était le cas de la plupart des Polynésiens lorsque Cook explora l'océan Pacifique. Un voyageur français rencontrait encore en 1854, sur les bords du Rio-Colorado de la Californie, une tribu indienne qui ne se servait que d'armes et d'ustensiles en pierre et en bois. Les races qui habitaient le nord de l'Europe n'ont reçu la civilisation que bien après celles de la Grèce et de l'Italie; les palafittes des lacs de la Suisse continuaient certainement à subsister, quand déjà Marseille et d'autres villes grecques étaient fondées sur le littoral de la Provence ; toutes les vraisemblances semblent indiquer que, lorsque les dolmens de l'âge de pierre commençaient à s'élever chez nous, les populations de l'Asie étaient déjà depuis des siècles en possession du bronze et du fer et de tous les secrets d'une civilisation matérielle extrêmement avancée. En effet, l'emploi des métaux remonte, en Égypte, en Chaldée, en Chine, à l'antiquité la plus reculée.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la tradition biblique désigne un des fils du patriarche Lamech, Tubalcaïn, comme ayant le premier forgé le cuivre et le fer, donnée qui ferait remonter, pour certaines races, l'invention du travail des métaux à près de mille ans avant le déluge. L'usage ne s'en répandit sans doute d'abord que lentement, et resta longtemps concentré

comme un monopole exclusif entre les mains de quelques populations dont le progrès, par suite de causes de natures diverses, avait devancé celui des autres. Les Chalybes étaient déjà renommés pour les armes et instruments de fer et de bronze qu'ils fabriquaient dans leurs montagnes, quand certaines tribus nomades de l'Asie centrale en restaient encore aux engins de pierre.

Bien plus, on a découvert partout des preuves positives que l'invention du travail des métaux ne fit pas disparaître tout d'abord les armes et les instruments de pierre. Les objets de métal revenaient à un grand prix, et avant que l'usage ne s'en fût complétement généralisé, la majorité continua d'abord pendant un certain temps à préférer par économie les vieux ustensiles auxquelles elle était habituée. Chez la plupart des tribus à demi-sauvages qui travaillent le métal, comme celles des nègres, cette industrie est, dans l'intérieur même de la tribu, une sorte d'arcane que certaines familles se transmettent traditionnellement de père en fils sans le communiquer aux individus qui les entourent et leur demandent leurs produits. Tout donne lieu de penser qu'il dut en être de même pendant une longue suite de générations dans l'humanité primitive. Et par conséquent il put et dut arriver que certains essaims d'émigration qui se lançaient en avant dans les forêts du monde encore désert, bien que partant de centres où quelques familles travaillaient déjà les métaux, ne savaient encore fabriquer eux-mêmes que des instruments de pierre et n'emportèrent pas avec eux d'autre tradition d'industrie dans leurs établissements lointains. Aussi n'y a-t-il pas contradiction nécessaire du récit de la Bible, qui place l'invention première de la métallurgie longtemps avant le déluge, dans ce fait que la race rouge de l'Amérique, qui ne se sépara cer-

tainement du noyau de l'humanité sur le plateau de Pamir qu'après le cataclysme, puisqu'elle en a conservé le souvenir, arriva dans sa patrie définitive en ne connaissant que les outils de pierre et y inventa séparément l'art de travailler les métaux, comme le prouve le caractère original de sa métallurgie, tout à fait différente de celle de l'ancien monde. Et ce fait ne dut pas se produire pour les seules populations qui allèrent habiter le nouveau continent, car celui qui étudie les méthodes anciennes de travail des métaux reconnaît à des indices matériels incontestables qu'elles rayonnèrent suivant les contrées de trois centres d'invention distincts, l'un, le plus ancien de tous, celui dont parle la Bible, situé en Asie, le second en Afrique, dans la race noire, où l'emploi du bronze ne paraît avoir jamais été connu et où la nature spéciale des minerais de la contrée permit d'arriver du premier coup à la production du fer, le troisième enfin en Amérique, dans la race rouge.

Il y a même eu dans certains cas, et par suite de circonstances exceptionnelles, retour à l'âge de pierre de la part de populations qui au moment de leur émigration connaissaient le travail des métaux, mais n'avaient pas encore entièrement abandonné les usages de l'état de civilisation antérieur. C'est ce qui paraît être arrivé pour la race polynésienne. Elle est, les belles recherches de M. de Quatrefages l'ont démontré, originaire de la Malaisie, et autant que l'on peut arriver à déterminer approximativement la date de son émigration première, le départ n'en eut lieu qu'à une époque peu ancienne, où nous savons par des monument positifs que l'usage et la fabrication des métaux étaient déjà répandus généralement dans les îles malaises, mais sans avoir tout à fait déraciné l'emploi des ustensiles de pierre. Mais les îles où les ancêtres des

Polynésiens s'établirent d'abord, dans le voisinage de Taïti, et où ils se multiplièrent pendant plusieurs siècles avant de rayonner dans le reste des archipels océaniens, ne renfermaient dans leur sol aucun filon minier. Le secret de la métallurgie, en supposant que quelqu'un des individus de l'émigration le possédait, se perdit donc au bout de peu de générations, faute d'usage, et il ne se conserva pas d'autre tradition d'industrie que celle de la taille de la pierre, que l'on avait l'occasion d'exercer tous les jours. Aussi les essaims postérieurs de la race polynésienne en demeurèrent-ils à l'âge de pierre, même lorsqu'ils allèrent s'établir dans des lieux riches en mines, comme la Nouvelle-Calédonie.

III. — Ces remarques sur l'impossibilité de considérer l'âge de la pierre comme une époque historique déterminée dans le temps et la même pour tous les pays, s'appliquent aux faits qui appartiennent à la période géologique actuelle, particulièrement à l'âge néolithique ou de la pierre polie, qui a été certainement très-court, qui n'a peut-être même pas existé pour les populations chez lesquelles le travail des métaux commença d'abord, qui au contraire pour d'autres populations a duré des milliers d'années. Mais il n'en est pas de même de l'âge archéolithique, correspondant à la période quaternaire. Là les changements du climat du globe et du relief des continents marquent dans le temps des époques positives et synchroniques qui ont leurs limites déterminées, bien qu'on ne puisse pas les évaluer en années ou en siècles.

La période glaciaire a été simultanée dans notre Europe occidentale, en Asie et en Amérique. Les conditions de climat et de surabondance des eaux qui lui ont succédé et au milieu desquelles nous trouvons les

plus anciens vestiges humains, ont été des conditions communes à tout l'hémisphère boréal, et elles avaient cessé d'être, elles étaient remplacées par les conditions actuelles aux temps les plus anciens où nous puissions remonter dans les civilisations de l'Égypte ou de la Chaldée. Les vestiges géologiques ne permettent pas de supposer—et le simple raisonnement y suffirait— que nos pays se soient encore trouvés dans l'état particulier de l'âge des grands pachydermes et du renne quand l'Asie était parvenue à l'état qui dure encore aujourd'hui. La période quaternaire est une dans ses conditions pour toute la surface du globe, et on ne saurait la scinder. Mais, nous le répétons, le changement du climat et de la faune, qui caractérise le passage d'une époque géologique à l'autre, est antérieur à tout monument des plus vieilles civilisations orientales, antérieur à toute histoire précise. Par conséquent les débris d'industrie humaine qu'on rencontre dans les couches du terrain quaternaire et dans les cavernes de la même époque, que ce soit en France ou dans l'Himalaya, appartiennent certainement à l'humanité primitive, aux siècles les plus anciens de l'existence de notre espèce sur la terre. Ils nous fournissent des renseignements directs sur la vie des premiers hommes, tandis que les vestiges de l'époque néolithique ne donnent sur les âges réellement primordiaux que des indications par analogie, du même genre que celles que l'on peut tirer de l'étude des populations qui encore aujourd'hui mènent la vie de sauvages.

§ 4. — L'archéologie préhistorique et la Bible.

I. — Existe-t-il accord ou contradiction entre les données de la tradition biblique, corroborée par les souve-

nirs universels de l'humanité, et les faits positifs, mais uniquement relatifs aux conditions de vie matérielle des premiers hommes, qui se sont inscrits dans les couches quaternaires de l'écorce du globe? Si l'on prend les faits eux-mêmes, dans leur simplicité, en dehors des conclusions téméraires que certains savants en ont tirées d'après des systèmes préconçus, mais qui n'en découlent pas nécessairement; si l'on examine en même temps le récit de la Bible avec la largeur d'exégèse historique que la plus sévère orthodoxie admet sans hésiter et que repoussent seuls ceux qui veulent à tout prix détruire l'autorité des Livres Saints; la contradiction n'existe aucunement. Mais comme on a essayé de l'établir avec une persistance marquée dans la plupart des livres consacrés récemment à l'exposé des découvertes de la nouvelle science de l'archéologie préhistorique, il est du devoir de l'historien de s'y arrêter et de consacrer un examen approfondi aux trois questions sur lesquelles pourraient exister des difficultés de quelque gravité, à celles où certaine école a prétendu trouver la Bible démentie par les découvertes sur l'homme fossile. Ces trois questions sont : l'antiquité de l'homme, la condition sauvage et misérable des premiers humains dont on découvre les vestiges, enfin l'absence de traces géologiques du déluge.

II. — *L'ancienneté de l'homme*. Sans doute les faits actuellement acquis et certains prouvent une antiquité de l'homme sur la terre beaucoup plus grande que celle que pendant longtemps on avait cru pouvoir conclure d'une interprétation inexacte et trop étroite du récit biblique. Mais si l'interprétation historique, toujours susceptible de modification et sur laquelle l'Église ne prononce pas doctrinalement, ne doit pas être maintenue telle qu'on l'admettait généralement, le récit lui-

même en voit-il son autorité le moins du monde ébranlée? Se trouve-t-il contredit en quelque point? Aucunement, car la Bible ne donne point de date formelle pour la création de l'homme.

Un des plus grands érudits de notre siècle dans les études orientales, qui était en même temps un grand chrétien, Silvestre de Sacy, avait l'habitude de dire : « Il n'y a pas de chronologie biblique. » Le savant et vénérable ecclésiastique qui était dernièrement encore l'oracle de l'exégèse sacrée dans notre pays, M. l'abbé Le Hir, disait aussi : « La chronologie biblique flotte indécise : c'est aux sciences humaines qu'il appartient de retrouver la date de la création de notre espèce. » Les calculs que l'on avait essayé de faire d'après la Bible reposent en effet uniquement sur la généalogie des Patriarches depuis Adam jusqu'à Abraham et sur les indications relatives à la durée de la vie de chacun d'eux. Mais d'abord le premier élément d'une chronologie réelle et scientifique fait absolument défaut ; on n'a aucun élément pour déterminer la mesure du temps au moyen de laquelle est comptée la vie des Patriarches, et rien au monde n'est plus vague que le mot d'année, quand on n'en a pas l'explication précise.

D'ailleurs, entre les différentes versions de la Bible, entre le texte hébreu et celui des Septante, dont l'autorité est égale, il y a, dans les générations entre Noé et Abraham et dans les chiffres d'années de vie, de telles différences que les interprètes ont pu arriver à des calculs qui s'éloignent les uns des autres de deux mille ans, suivant la version qu'ils ont préféré prendre pour guide. Dans le texte tel qu'il est parvenu jusqu'à nous les chiffres n'ont donc aucun caractère certain ; ils ont subi des altérations qui les ont rendus discordants et dont on ne peut pas apprécier l'étendue, altérations qui, du reste, ne doivent en rien troubler la conscience du

chrétien, car on ne saurait confondre la copie plus ou moins exacte d'un chiffre avec l'inspiration divine qui a dicté la Sainte Écriture pour éclairer l'homme sur son origine, sa voie, ses devoirs et sa fin. Et même en dehors du manque de certitude sur la leçon première des chiffres donnés par la Bible pour l'existence de chacun des Patriarches entre Noé et Abraham, la généalogie de ces Patriarches ne peut guère être considérée par une bonne critique comme présentant un autre caractère que les généalogies habituellement conservées dans les souvenirs des peuples sémitiques, les généalogies arabes par exemple, qui s'attachent à établir la filiation directe au moyen de ses personnages les plus saillants, en omettant bien des degrés intermédiaires.

C'est pour ces raisons décisives qu'il n'y a pas en réalité de chronologie biblique, partant point de contradiction entre cette chronologie et les découvertes de la science. Quelque haute que soit la date à laquelle les recherches sur l'homme fossile devront un jour faire remonter l'existence de l'espèce humaine, — aussi bien que les monuments égyptiens, impossibles à resserrer dès à présent dans le chiffre de quatre mille ans, autrefois généralement accepté — le récit des Livres Saints n'en sera ni ébranlé ni contredit, puisqu'il n'assigne d'époque positive, ni à la création de l'homme, ni au déluge. La seule chose que la Bible dise d'une manière formelle, c'est que l'homme est la dernière créature que Dieu ait placée sur la terre, et ceci les découvertes de la science, au lieu de le démentir, le confirment de la manière la plus éclatante.

Mais, tout en reconnaissant que la foi n'apporte aucune entrave à la plus grande liberté des spéculations scientifiques sur l'antiquité de l'homme, nous devons constater que la science, tout en grandissant cette antiquité, n'est pas encore en mesure, dans l'état actuel,

de l'évaluer par des chiffres. Nous ne possédons aucun chronomètre pour déterminer, même approximativement, le nombre de siècles qui se sont écoulés depuis les premiers hommes dont on retrouve les vestiges dans le terrain quaternaire. Nous sommes en effet en présence de dépôts géologiques dont la formation a pu être précipitée ou ralentie par les causes les plus diverses, sans que nous puissions les apprécier. Rien, même dans l'état actuel du monde, n'est plus variable de sa nature, par une multitude d'influences extérieures, que la rapidité plus ou moins grande des alluvions fluviatiles, telles que sont les dépôts de l'époque quaternaire. Et de plus les faits de cette époque ne sauraient être mesurés à la même échelle que ceux de la période actuelle, car leurs causes avaient alors des proportions qu'elles n'ont plus. Ainsi les centaines de milliers d'années que certains savants à l'imagination trop vive ont voulu compter entre les plus anciens vestiges de l'homme fossile et notre temps ne sont-elles en réalité que des hypothèses sans base, des fantaisies capricieuses. La date de l'apparition de l'espèce humaine d'après la géologie est encore dans l'inconnu et y demeurera probablement toujours.

III. — *État misérable de l'humanité primitive.* Ici encore la contradiction entre le récit mosaïque et les découvertes de l'archéologie préhistorique nous est impossible à trouver. Les écrivains qui ont prétendu l'établir étaient peu au courant des croyances chrétiennes et n'ont oublié qu'une chose, le dogme de la déchéance. Ils ont cru que l'état misérable de la vie des sauvages de l'époque quaternaire démentait la vie heureuse et sans nuages de l'Eden, l'état de perfection absolue, dans lequel le premier homme était sorti des mains du Créateur. C'était ne pas tenir compte de l'a-

lime que creuse entre la vie édénique de nos premiers pères et ces générations humaines, quelque antiques qu'elles soient, la première désobéissance, la faute originelle, qui changea les conditions de l'homme et le condamna au travail pénible, à la douleur et à la mort.

Rien de plus instructif, au contraire, pour le chrétien qui le regarde à la lueur de la tradition sacrée, que le spectacle fourni par les découvertes de la géologie dans les terrains quaternaires. La condamnation prononcée par la colère divine est empreinte d'une manière saisissante dans la vie si dure et si difficile que menaient alors les premières tribus humaines éparses sur la surface de la terre, dans les conditions du climat de cette époque et au milieu des formidables animaux contre lesquels il leur fallait à chaque instant défendre leur existence. Il semble que le poids de cette condamnation pesât alors sur notre race, au lendemain de la chute, plus lourdement qu'elle n'a fait depuis. Et lorsque la science nous montre les premiers hommes parvenus dans nos contrées, vivant au milieu des glaces sous des conditions de climat analogues à celles où vivent aujourd'hui les Esquimaux, conditions qui ne s'étaient encore jamais produites dans la zone tempérée et qui n'y ont pas reparu depuis, on est naturellement amené à se souvenir que la tradition antique de la Perse, pleinement conforme aux données bibliques au sujet de la déchéance de l'humanité par la faute de son premier auteur, range au premier rang parmi les châtiments qui suivirent cette faute, en même temps que la mort et les maladies, l'apparition d'un froid intense et permanent, que l'homme pouvait à peine supporter et qui rendait la terre presque inhabitable[1].

N'exagérons pas, du reste, les couleurs du tableau.

1. Vendidad-Sadé, chap. I.

Si les données de la géologie révèlent de dures et misérables conditions d'existence, elles ne montrent pas la race humaine dans un état d'abjection. Bien au contraire, l'homme de l'âge quaternaire se montre en possession des facultés qui sont le sublime apanage de notre espèce. Il a de hautes aspirations, des instincts de beau qui contrastent avec sa vie sauvage. Il croit à l'existence future. C'est déjà l'être pensant et créateur ; et l'abîme infranchissable que l'essence immatérielle de son âme établit entre lui et les animaux qui s'en rapprochent le plus par leur organisation, est déjà aussi large qu'il le sera jamais. Enfin n'oublions pas que l'on n'a encore retrouvé les traces que de tribus clair-semées qui s'étaient lancées au milieu des forêts et des déserts, vivant du produit de leur chasse et de leur pêche, à une énorme distance du berceau premier autour duquel se concentrait encore le noyau principal des descendants d'Adam. Aussi de ce que ces premiers coureurs aventureux des solitudes du vaste monde, *wide wide world*, comme disent nos voisins d'outre-Manche, ne pratiquaient pas l'agriculture et n'avaient pas emmené avec eux d'animaux domestiques, on ne peut pas en conclure d'une manière absolue que la vie agricole et pastorale n'existait pas déjà dans le groupe plus compacte, et naturellement plus avancé, qui n'avait pas quitté ses primitives demeures. Donc, pas de démenti formel du récit de la Bible qui montre Caïn et Abel, l'un agriculteur et l'autre pasteur, dans le voisinage de l'Éden, dès la seconde génération de l'humanité. Prétendre que ce démenti résulte des faits constatés en France ou en Amérique serait commettre la même erreur que celle de l'individu qui voudrait confondre la vie des coureurs des bois du Canada avec celle des agriculteurs qui entourent Québec et Montréal.

Hors ce point, la vie des hommes dont les terrains quaternaires ont conservé les vestiges n'est-elle pas, même dans ses détails, celle que le récit de la Bible attribue aux premières générations humaines après la sortie du paradis terrestre? Ils n'avaient pour couvrir leur nudité contre les intempéries des saisons que les peaux des animaux qu'ils parvenaient à tuer; c'est ce que la *Genèse* dit formellement d'Adam et d'Ève. Ils n'avaient pour armes et pour instruments que des pierres grossièrement taillées; la Bible place celui qui, le premier, forgea les métaux, six générations après Adam, et l'on sait combien de siècles représentent dans le récit biblique ces générations antédiluviennes. Les faits colligés par l'archéologie préhistorique prouvent que le progrès de la civilisation matérielle est l'œuvre propre de l'homme et le résultat d'inventions successives; notre tradition sacrée ne fait pas des arts de la civilisation, comme les cosmogonies du paganisme, un enseignement du ciel révélé à l'humanité par une voie surnaturelle; elle les présente comme des inventions purement humaines dont elle nomme les auteurs, et elle montre à nos regards le progrès graduel de notre espèce comme l'œuvre des mains libres de l'homme, qui accomplissent, le plus souvent sans en avoir eux-mêmes conscience, le plan de la Providence divine.

IV. — *Le déluge.* C'est ici le seul point où la difficulté soit grave, nous devons l'avouer. Il n'y a pas contradiction radicale et à tout jamais insoluble entre le récit de la Bible et les faits résultant des recherches de la géologie; mais il y a un problème dont la clef n'est pas encore trouvée et sur lequel on ne peut proposer que des hypothèses, celui de la place qu'on doit assigner au déluge mosaïque parmi les phénomènes

dont notre globe fut témoin pendant la période quaternaire.

Il est aujourd'hui prouvé, d'une manière qui rend la discussion même impossible, qu'aucun des trois ordres de dépôts principaux constituant le terrain quaternaire n'est dû, comme une observation superficielle l'avait fait penser d'abord, à un cataclysme universel tel qu'aurait été le déluge si l'on prenait au pied de la lettre les expressions de la Bible. Ces différents dépôts sont le résultat de phénomènes diluviens partiels et locaux, que les mêmes conditions de climat ont fait se reproduire successivement dans toutes les parties de la terre, mais qui n'en ont pas affecté toute la surface, et dont l'action ne s'est nulle part fait sentir à plus de trois cents mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. Il est vrai qu'avec l'interprétation généralement acceptée aujourd'hui et formellement reconnue comme admissible par l'Église, qui entend l'universalité du déluge par rapport aux hommes et aux régions qu'ils habitaient, non par rapport à la surface totale du globe, une constatation pareille de la science ne soulèverait pas d'insurmontables difficultés pour l'exégèse, puisqu'un des déluges partiels qui furent si multipliés pendant la période quaternaire, suffirait à remplir les conditions du cataclysme qui châtia les iniquités de l'espèce humaine.

Mais voici où s'élève le difficile problème.

D'un côté nous avons le récit de la Bible, appuyé sur une tradition universelle dans toutes les races de l'humanité, moins une, qui proclame le grand fait du déluge. De l'autre, les découvertes de la géologie montrent l'homme déjà répandu sur presque toute la surface de la terre, dès l'âge des grands carnassiers et des grands pachydermes d'espèces éteintes, depuis lequel on ne trouve pas de traces d'un cataclysme universel, comme il l'eût fallu pour détruire partout ces hommes.

Aucune interruption violente ne se marque, d'ailleurs, depuis cette époque dans le cours du progrès de l'humanité, dont on voit l'industrie se perfectionner graduellement, par une marche continue, de même que les espèces animales d'alors, qui ne vivent plus aujourd'hui, disparaissent graduellement, sans brusque secousse.

Il n'y a pas moyen de nier ni l'un ni l'autre des termes du problème. Force est donc d'en chercher la conciliation. Mais ici, nous le répétons, la solution définitive n'est pas encore trouvée ; on ne peut que proposer des hypothèses. Trois paraissent possibles. Nous allons les exposer fidèlement sans prononcer entre elles, et en nous gardant bien de leur donner un caractère de certitude qu'elles ne sauraient avoir.

La première consisterait à reculer la date probable du déluge et à le regarder comme antérieur à l'époque quaternaire. L'absence de chronologie précise dans la Bible entre Abraham et le déluge la rendrait possible. Cette hypothèse s'appuierait sur les vestiges d'existence de l'homme que des savants d'un haut mérite, M. Desnoyers et M. l'abbé Bourgeois, pensent avoir constatés dans la couche supérieure des terrains tertiaires, mais qui, déjà probables, demandent cependant encore une plus ample confirmation. Si l'homme s'est déjà montré dans nos contrées aux derniers temps de la période géologique tertiaire, une interruption brusque, absolue et prolongée, sépare cette première humanité de celle de la période quaternaire. On pourrait alors assimiler au déluge mosaïque l'immense invasion des eaux sur une grande partie de l'Europe et de l'Asie qui mit fin à la période tertiaire en produisant ce que les géologues ont appelé le *phénomène erratique du nord*, alors que les glaces flottantes de la mer apportèrent sur toutes les parties de l'Angleterre, sur les plaines de l'Allemagne

et de la Russie, des blocs énormes de rochers arrachés aux régions du pôle.

La seconde hypothèse est celle qu'a soutenue récemment M. l'abbé Lambert[1]. Elle consisterait à regarder l'universalité du déluge par rapport à l'humanité répandue sur la surface de la terre comme composée d'actes successifs, et à y englober tous les phénomènes diluviens partiels de la période quaternaire.

Enfin la dernière, limitant l'universalité du déluge en ce qui concerne l'humanité comme en ce qui concerne l'étendue de la surface terrestre, regarderait ce grand fait, qui a laissé de si vivants souvenirs dans la mémoire des hommes, comme ayant frappé seulement le noyau principal de l'humanité, demeuré près de son berceau premier, sans atteindre les quelques peuplades qui s'étaient déjà répandues bien loin dans les espaces presque déserts. Elle expliquerait ainsi l'absence absolue de toute tradition du déluge chez la race noire, quand toutes les autres races sont d'accord sur cet événement. Il est certain que les récits de la Bible débutent par des faits généraux à toute l'espèce humaine, pour se réduire ensuite aux annales d'une race plus particulièrement choisie par les desseins de la Providence. L'opinion dont nous parlons tendrait à faire commencer ce caractère restreint du récit plus tôt qu'on ne le fait généralement.

L'hypothèse est d'une grande hardiesse et s'écarte beaucoup des idées les plus universellement reçues. Mais nous la voyons soutenue par des savants du plus sérieux mérite, qui sont des fils respectueux et soumis de l'Église, M. Schœbel[2] et M. d'Omalius d'Halloy[3].

1. *Le Déluge mosaïque, l'Histoire et la Géologie.* Paris, 1868.
2. *De l'Universalité du Déluge.* Paris, 1858.
3. *Discours prononcé à la classe des Sciences de l'Académie de Belgique.* Bruxelles, 1866.

C'est celle à laquelle se range une des autorités les plus considérables en matière d'anthropologie, M. de Quatrefages, de même que Cuvier l'a formellement énoncée dans son fameux discours sur les ***Révolutions du globe***, destiné à faire ressortir l'accord de la tradition sacrée et de la géologie. Un naturaliste éminent de la Compagnie de Jésus, le R. P. Bellynck, sans aller jusqu'à l'adopter, reconnaissait dernièrement qu'elle n'a rien de formellement contraire à l'orthodoxie[1].

Cette hypothèse sourit aux anthropologistes, c'est-à-dire aux savants qui consacrent leurs veilles à l'étude de l'histoire naturelle de l'homme, car elle laisse plus de latitude pour expliquer les changements profonds qui se sont produits dans certaines races, en reculant la séparation de ces races d'avec le tronc principal de la descendance d'Adam et en la plaçant dans une période où les influences de climat et de milieux étaient forcément bien plus puissantes dans leur action qu'aujourd'hui, puisque les phénomènes terrestres et atmosphériques avaient une plus grande intensité. Elle n'est pas en contradiction formelle avec le sens que les habitudes du langage poétique de la Bible permettent d'attribuer aux expressions du récit du déluge; car on a rassemblé bien des passages où les Livres Saints emploient les mots « tous les hommes, toute la terre, » sans qu'il soit possible de les prendre au pied de la lettre. Un examen particulièrement attentif des premiers chapitres de la Genèse dans lequel on pèse tous les mots avec soin, permet même de relever certains indices d'après lesquels on pourrait soutenir avec quelque vraisemblance que Moïse n'a pas voulu peindre le cataclysme comme absolument universel, mais qu'il

1. *Études religieuses* des RR. PP. de la Compagnie de Jésus, avril 1868.

admettait, au contraire, que certaines fractions de l'humanité en auraient été préservées. « L'auteur de la Genèse, dit M. Schœbel, en parlant des hommes qui furent engloutis par le déluge, les désigne toujours par HAADAM, *l'humanité adamique*. Cela n'indique-t-il pas qu'il parle d'une seule et même famille, non encore divisée en peuples différents, GOÏM ? Cependant cette division existait déjà dans la race humaine.

» L'auteur, au chapitre IV, nous avait montré la race de Caïn vivant et se propageant séparément de la race de Sem, tant par l'espace que par la religion et les mœurs. Elle n'était donc plus dans l'unité adamique, elle était donc vraiment un peuple différent du peuple de Seth. Pourquoi, ce peuple distinct étant compris dans le châtiment du déluge, l'auteur ne le dit-il pas? Pourquoi ne le fait-il entendre en aucune manière? Le crime qui attira le déluge sur les hommes, l'auteur nous le dit : ce fut l'excès de la corruption, de la dépravation des *enfants de Jéhovah*, ses adorateurs. Ainsi, la cause du déluge ce furent ceux qui connaissaient Jéhovah, qui invoquaient son nom ; les Caïnites ne connaissaient pas Jéhovah, ils n'invoquèrent jamais son nom, car *Caïn sortit de la présence de Jéhovah.* » Ce qui est encore plus significatif, c'est que lorsque Moïse, en parlant de Jabel, fils de Lamech, dit qu'il fut « le père des pasteurs et de ceux qui vivent sous les tentes, » la construction de la phrase hébraïque est telle qu'elle implique le présent, « ceux qui vivent » au moment où l'auteur écrit.

Au reste, la question de savoir si, d'après la Bible même, quelques personnages n'auraient pas échappé au déluge, bien que ne se trouvant pas dans l'arche avec Noé, a été déjà discutée anciennement parmi les Juifs et parmi les chrétiens, et l'Église ne l'a jamais tranchée dogmatiquement d'une manière formelle.

D'après le texte des Septante, Mathusalem aurait encore vécu quatorze ans après le déluge, tandis que le texte hébreu le fait mourir l'année même de cet événement. La donnée du texte grec a été suivie par beaucoup de docteurs israélites. Un certain nombre d'écrivains chrétiens des premiers siècles l'ont adoptée, entre autres les chronographes tels qu'Eusèbe. Saint Jérôme, dans ses *Questions hébraïques sur la Genèse,* nous apprend que de son temps cette difficulté célèbre était l'objet de nombreuses controverses.

V. — Résumons-nous. Les récits de la tradition biblique et les découvertes amenées par les recherches de la science moderne sur les vestiges les plus anciens de l'homme éclairent l'histoire des âges primitifs de notre espèce de deux côtés tout à fait différents. La Bible a principalement en vue les faits de l'ordre moral, d'où peut sortir un enseignement religieux; l'archéologie préhistorique, par suite de la nature même des seuls documents qu'elle puisse interroger, embrasse exclusivement les faits de l'ordre matériel. Les deux domaines de la foi et de la science, là comme partout ailleurs, se côtoient sans se confondre. Mais dans leurs points de contact, nous l'avons fait voir, la tradition sacrée et la science ne se contredisent nulle part d'une manière formelle. Il y a un problème dont la solution définitive n'est pas encore trouvée, celui du déluge; il n'y a pas antinomie irréductible. Les choses étant ainsi, nous ne saurions mieux conclure ce chapitre délicat que par les sages et judicieuses paroles de M. l'abbé Lambert : « La science ne doit pas demander à l'auteur inspiré raison de tout ce qu'elle découvre, ou de ce qu'elle croit découvrir dans l'univers matériel qu'elle étudie. Tout ce qu'on peut raisonnablement exiger de lui, c'est que les faits avérés par la science ne soient pas en contra-

diction avec son récit. Ainsi, il n'est pas nécessaire de démontrer rigoureusement leur accord avec le texte sacré ; il suffit de prouver que l'opposition et l'incompatibilité entre les faits et la parole divine n'existent pas ; qu'il n'y a rien dans le récit de contraire à la vérité scientifique ou à la raison ; et que les découvertes de la science peuvent se placer sans danger dans les vides de la narration mosaïque. »

CHAPITRE IV

LES RACES HUMAINES ET LES LANGUES

SOURCES PRINCIPALES. — Pour l'ethnologie générale : Les mémoires des Sociétés ethnologiques de Paris et de New-York; le bulletin de la Société d'anthropologie de Paris. — J.-C. Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, trad. française. Paris, 1843. — Ch. Pickering, *The races of man and their geographical distribution*. Londres, 1851. — R.-G. Latham, *The natural history of the varieties of man*. Londres, 1850. — Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines*. Paris, 1829. — Nott et Gliddon, *Types of mankind*. Boston, 1854. — D'Omalius d'Halloy, *Des Races humaines*. Paris, 1845. — Hollard, *De l'homme et des races humaines*. Paris, 1853. — A. De Gobineau. *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris, 1855. — Rob. Knox, *The races of men*. Londres, 1850. — Ch.-V. de Bonstetten, *l'Homme du Midi et l'homme du Nord*. Genève, 1824. — Foissac, *De l'influence des climats sur l'homme*. Paris, 1837. — Hotz, *The moral and intellectual diversity of races*. Philadelphie. 1856. — Camper, *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes*, trad. française. Paris, 1791. — A. Maury, *la Terre et l'Homme*. Paris, 1857. — De Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*. Paris, 1868.

Pour la linguistique : Michaëlis, *De l'Influence des opinions sur le langage*. Brême, 1762. — Adelung, *Mithridates*. Berlin, 1806-1817. — Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. par Bréal. Paris, 1865-1867. — Balbi, *Atlas ethnographique du globe*. Paris, 1826. — Rapp, *Versuch einer Physiologie der Sprache*. Stuttgard, 1836. — Pott, *Etymologische Forschungen*. Lemgo, 1833-1836. — Nève, *Introduction à l'histoire générale des littératures orientales*. Louvain, 1845, in-8. — Marcel, *Language as a means of mental culture*. Londres, 1853. — Obry, *Étude historique et philologique sur le participe passé et les verbes auxiliaires*. Paris, 1852. — Egger, *Notions élémentaires de grammaire comparée*. Paris, 1854. — Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*. Paris, 1855; *De l'origine du langage*. Paris, 1858. — Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, Lemgo, 1856. — A. Maury, *la Terre et l'Homme*. Paris, 1857. — Max Muller, *Leçons sur la science du langage*, trad. française. Paris, 1864; *Nouvelles leçons sur la science du langage*. Paris, 1868.

— F. Baudry, *Grammaire comparée des langues classiques*. Paris, 1868. — *Le Journal de philologie comparée*, dirigé à Berlin, par M. Adalbert Kuhn.

§ 1. — L'unité de l'espèce humaine et ses variations.

I. — La tradition sacrée nous enseigne que l'humanité tout entière, dans ses races les plus diverses, descend d'un seul couple primordial. A la parole divine seule il appartenait de prononcer d'une manière affirmative et précise sur cette question capitale au point de vue religieux, comme au point de vue philosophique, car elle intéresse le dogme même fondamental du christianisme, celui de la rédemption. La science humaine ne saurait en pareille matière avoir des affirmations aussi absolues, qui échappent à ses recherches. Elle ne peut remonter que par induction au couple primordial; le résultat qu'il est donné à ses investigations d'atteindre est la démonstration de ce fait que toutes les variétés de races d'hommes appartiennent à une espèce unique, ce qui suppose presque nécessairement le couple unique des premiers auteurs.

Il existe aujourd'hui deux écoles de naturalistes adonnés à l'étude de l'homme envisagé au point de vue de son organisation physique ; l'une admet, conformément à la tradition sacrée, l'unité de l'espèce humaine; l'autre suppose plusieurs espèces d'hommes apparues dans les lieux divers, mais ses adeptes n'ont jamais pu s'accorder sur le nombre de ces espèces, qu'ils font varier de deux à seize. C'est ce qu'on appelle les *monogénistes* et les *polygénistes*. Ces derniers partent pour la plupart d'idées philosophiques préconçues et sont moins des naturalistes que des adversaires des doctrines bibliques. Tous les savants qui ont abordé la question sans idées faites d'avance, en la considérant

uniquement en elle-même, d'après les lois de la méthode scientifique et à l'aide de l'observation, se sont résolûment prononcés, comme conséquence de leurs études, pour le monogénisme. Les preuves qui permettent à la science pure d'affirmer et de démontrer l'unité de l'espèce humaine ont été groupées une fois de plus en faisceau tout dernièrement par M. de Quatrefages, le plus éminent anthropologiste de notre pays, et présentées à certains points de vue d'une manière plus saisissante qu'on n'avait fait jusqu'alors, en profitant des derniers progrès des connaissances. C'est là que nous puiserons les éléments d'un rapide résumé d'une telle démonstration, qui sans doute appartient au domaine de la physiologie, mais qui ne saurait être laissée de côté par l'histoire, sur les jugements et la méthode d'appréciation de laquelle la question de savoir si tous les hommes sont frères, ou si des différences d'espèces créent entre eux des barrières infranchissables, ne saurait manquer d'avoir une grave influence. Notre origine, d'ailleurs, est nécessairement le premier chapitre de notre histoire.

II. — L'homme, considéré au point de vue du naturaliste, est le siége de phénomènes communs à tous les êtres doués de vie et d'organisation. Lors donc qu'il présente un problème dont il ne peut par lui-même donner la solution, la marche à suivre est d'interroger sur ce point les animaux, les végétaux eux-mêmes, et de conclure d'eux à lui. C'est par cette voie qu'on arrive à établir scientifiquement l'unité de notre espèce.

Mais d'abord il faut bien définir ce que c'est qu'une *espèce*. « L'espèce est l'ensemble des individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont descendus, ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue de

familles. » Les individus qui s'écartent du type général d'une manière prononcée sont des *variétés*. La *race* est une variété qui se transmet par génération.

Les caractères propres à chacune des races humaines ne sauraient être considérés comme des caractères d'espèces, car les variations qu'on observe dans une même espèce chez les animaux, surtout les animaux domestiques, et qui vont jusqu'à affecter les parties les plus essentielles du squelette, sont bien autrement considérables que celles qui séparent le blanc du nègre, les deux types humains les plus éloignés. D'ailleurs on ne peut pas établir de séparation bien tranchée entre les races d'hommes, qui passent de l'une à l'autre par une infinité d'intermédiaires. Or, quand il s'agit d'espèces animales, quelque rapprochées qu'elles soient, on arrive à déterminer un ou plusieurs caractères, absents chez les unes, présents chez les autres, et qui les différencient nettement. Il n'en est pas ainsi des races. Les caractères s'entrecroisent pour ainsi dire, si bien que, lorsqu'elles sont un peu nombreuses, on a de la peine à dire quel est le trait qui les distingue réellement.

Si nous consultons les croisements, ils révèlent à leur tour des différences fondamentales entre l'*espèce* et la *race*. Le croisement entre espèces est très-rare dans la nature. Lorsqu'il s'opère sous l'influence de l'homme, il est infécond dans l'immense majorité des cas. Le croisement entre races est toujours fécond. Or les unions entre les types les plus opposés de l'humanité présentent constamment ce dernier caractère; il arrive même quelquefois que la fécondité des races ainsi unies s'y augmente.

La race, avons-nous dit, est une variété que l'hérédité parvient à propager. Les influences du milieu, c'est-à-dire l'action des conditions d'existence au milieu

desquelles se développe un animal, est la principale des causes qui produisent dans une même espèce les variétés, origines des races. Cette influence des milieux, due au climat, à la nature du sol, au mode de vie, fut bien évidemment celle qui détermina la naissance des différentes races de l'humanité. Sans doute nous ne la voyons plus produire des effets aussi puissants dans les émigrations européennes des siècles modernes. Mais cela tient à la manière intelligente dont l'homme civilisé se défend contre le milieu où il réside. Cette lutte, il la soutient sans cesse, dans le lieu même qui fut le berceau de la race à laquelle il appartient; émigrant, il agit de même avec plus de soin encore. L'habitant des zones tempérées qui arrive en Sibérie perfectionne ses moyens de chauffage; dans l'Inde ou au Sénégal il s'efforce d'échapper à la chaleur, et il y réussit en partie ; partout il transporte avec lui des mœurs, des habitudes, des pratiques qui font aussi partie du milieu et tendent à diminuer l'influence du changement.

Toutefois l'homme a beau se défendre, il n'en subit pas moins dans une certaine mesure l'action du climat et du sol nouveau, où il fixe sa demeure. L'individu européen peut, quand il renonce à la lutte, être rapidement transformé au point de devenir méconnaissable pour ses compatriotes. La race anglaise qui, plus qu'aucune autre, emporte avec elle tout ce qui peut la protéger contre les actions dont il s'agit, est attaquée dès la première génération en Australie, où pourtant elle prospère merveilleusement. Aux États-Unis, elle s'est assez transformée pour pouvoir être considérée comme ayant donné naissance à une race nouvelle.

S'il en est ainsi de nos jours, pour l'homme pourvu de tous les moyens de défense que fournit la civilisation la plus raffinée, combien ces influences auxquelles il ne parvient jamais à se soustraire entièrement, n'ont-

elles pas dû avoir d'action sur les familles primitives qui se sont répandues dans le monde encore à l'état sauvage. Dans les conditions de cet âge de l'humanité, l'influence du milieu a été forcément la même sur l'homme que sur les animaux, et les changements qu'éprouvent toutes les espèces animales transportées dans de nouveaux climats, ne sont pas moindres que les différences qui séparent entre elles les races humaines. Un changement complet dans le mode de vie d'une population, sous le même climat, suffit d'ailleurs à produire des faits analogues à ceux qui se sont produits ainsi dans l'époque primordiale de l'humanité et qui ont donné naissance à ses races. On en a vu un exemple saisissant dans l'Irlande à la suite des guerres du xvii[e] siècle. Des populations entières, refoulées dans les contrées les plus sauvages de l'île et vouées pendant plusieurs générations à la misère, à la faim, à l'ignorance, sont pour ainsi dire revenues à l'état sauvage; et leurs caractères physiques, profondément altérés, modifiés, en ont fait une race parfaitement distincte de celle d'où elles sont sorties et que l'on retrouve avec ses caractères primitifs dans les comtés voisins.

III. — Rien, du reste, ne prouve d'une manière plus manifeste l'unité de l'espèce humaine, sa descendance d'une même souche et la production de la variété de ses races par des influences de milieu, que le spectacle de la distribution géographique des différents rameaux de l'humanité sur la surface du globe et du rapport de leurs types avec les conditions physiques et sociales dans lesquelles ils sont placés.

« Toutes les traditions concourent à placer la formation de la race blanche, c'est-à-dire de la race la plus élevée dans l'échelle intellectuelle, celle qui possède au plus haut degré la convenance, la proportion, le parfait

équilibre des forces et de l'organisation physique, dans la partie septentrionale de l'ancien monde, située pour ainsi dire à égale distance de ses deux extrémités. L'étude des migrations des peuples, la comparaison des langues, les témoignages historiques, s'accordent à faire rayonner la race blanche de la contrée située au pied du Caucase, comprise entre la Méditerranée, la mer Rouge et la mer des Indes, les steppes de l'Asie centrale et les montagnes de l'Himalaya. Plus nous nous éloignons de ce berceau de notre race, plus les caractères de ce beau type s'altèrent ou s'effacent. C'est en Europe qu'il se conserve davantage. Toutefois on ne retrouve déjà plus dans les traits des populations européennes cette régularité parfaite, cette noble symétrie qui nous frappent tant dans les figures des Orientaux, chez les habitants de l'Arménie, de la Perse, ou chez les femmes de la Géorgie et de la Circassie. Chez les Européens il y a, par contre, plus d'animation, plus de mobilité, plus d'expression ; la beauté est, en un mot, moins physique, mais plus morale.

» Pénétrons en Afrique, et nous allons rencontrer un autre ordre d'altérations. Déjà l'Arabe qui habite le voisinage de l'isthme de Suez, et qui peuple à la fois l'un et l'autre littoral de la mer Rouge et s'avance sur les bords de la Méditerranée, a les traits moins intelligents et moins réguliers. Son front est plus fuyant, et sa tête plus allongée ; son visage n'a ni la beauté du coloris, ni la fermeté des chairs du Persan ou de l'Arménien, ni la fraîcheur de l'Européen ; sa peau est jaunâtre et parfois bistrée. Avance-t-on au midi, au delà du tropique du Cancer, la couleur prend une teinte encore plus sombre, en même temps que les cheveux deviennent crépus, les lèvres épaisses. Telle est la physionomie des Gallas de l'Abyssinie. Plus avant vers le sud, sur la côte orientale de l'Afrique, ce type s'en-

laidit encore. Alors apparaît le Cafre à la chevelure laineuse, aux lèvres épaisses, et dont les mâchoires sont déjà légèrement proéminentes. Enfin, à l'extrémité même de l'Afrique, au point le plus éloigné de ce côté du monde où l'espèce humaine puisse atteindre, ses caractères physiques et moraux sont arrivés à leur point extrême de dégradation. Le Hottentot nous présente le type le plus enlaidi et le moins intelligent de l'humanité.

» Sur la côte d'Afrique opposée, à des distances encore plus éloignées du berceau de la race blanche, la dégénérescence s'opère par une progression plus rapide. Les races berbères du Sahara se rattachent sans contredit à la souche blanche, mais déjà on découvre dans leur type comme les avant-coureurs de l'altération profonde qui s'opère dans le Soudan. La tête est allongée, la bouche forme une saillie prononcée, les membres sont maigres et mal proportionnés, la couleur de la peau se fonce. Le Fellatah du Soudan est déjà un nègre, mais un nègre dont la figure respire l'intelligence. Ce reste de noblesse dans les traits disparaît chez le noir de la Sénégambie, et est remplacé par un peu plus de laideur. Le nègre du Congo nous fournit enfin le type pur de sa race : front déprimé et rejeté en arrière, mâchoire inférieure proéminente, lèvres épaisses, nez camus, chevelure laineuse, occiput développé, intelligence bornée et confinée presque tout entière dans l'adresse manuelle. Enfin, aux extrémités de cette côte occidentale d'Afrique, le Buschman ou Boschiman nous offre les traits enlaidis, s'il est possible, du Hottentot.

» Cette dégénérescence graduelle du type humain qui vient d'être constatée, pour ainsi dire en latitude, des bords de la mer Caspienne au cap de Bonne-Espérance, on la retrouve non moins prononcée lorsqu'on s'éloigne du même berceau, dans la direction de l'est et du sud-est. Si nous pénétrons dans les steppes de

l'Asie Centrale, nous rencontrons le Mongol aux pommettes proéminentes, aux yeux petits et bridés, relevés à leur angle externe, à la face triangulaire, aux formes carrées et épaisses. Toute harmonie dans les lignes a disparu. La race dravidienne, repoussée par les hommes de race blanche de la majeure partie de l'Hindoustan, réfugiée dans les montagnes de son ancienne patrie, la race malaie, qui en forme comme l'avant-garde et qui de la presqu'île transgangétique s'est répandue dans les îles, depuis les Moluques jusqu'à Madagascar, offrent des traits plus sauvages que les Mongols et une coloration plus prononcée. Chez les plus barbares, la peau est presque noire, et les membres laissent déjà percer cette maigreur et ces formes grêles qui, en Afrique, annoncent le voisinage de la race noire. L'Alfourou présente différentes teintes variant du brun clair au brun foncé. Sa chevelure affecte une disposition par touffes énormes, qui commence chez les populations malayennes les plus abruties. Enfin, au delà de la race alfourou qui les repousse devant elle, çà et là répandus, des îles Andaman aux Philippines, à l'intérieur desquelles ils habitent, les Australiens et les *Negritos*, dont la patrie s'avance jusque dans la terre de Van-Diémen, nous offrent le dernier degré de la grossièreté et de la laideur, de la stupidité et de l'abjection.

» Si, au lieu de descendre au sud-est, on s'avance au delà des Mongols, dans la direction du nord et du nord-est, on observe une altération d'un autre genre, mais moins profonde. Comme l'espace ne s'offre pas aussi étendu à la migration des peuples, que notre espèce ne peut pas s'éloigner autant du point où elle atteint son plus haut degré de développement, la dégénérescence n'a point eu un champ si ouvert à ses progrès. Les races ougro-finnoises, qui s'étendent sur tout le nord du globe, depuis la Laponie jusqu'au pays des

Esquimaux, rappellent encore la race mongole; mais leurs yeux sont généralement moins obliques, leur peau ne prend plus une teinte jaune aussi prononcée, leur chevelure est plus abondante, leur front plus déprimé, leur figure respire moins d'intelligence.

» L'Amérique, en en excluant la partie septentrionale habitée par la race boréale, renferme une autre race dont le mode de distribution ne correspond plus toutefois avec la loi que nous venons de constater. Dans l'Amérique du Nord, l'homme se présente avec un caractère d'énergie dans les traits tout particulier. Les lignes de la figure sont arquées, le front est extraordinairement fuyant, sans être pour cela déprimé à la façon de celui du nègre, la peau est rouge, la barbe est nulle ou rare, l'œil est très-légèrement relevé sur les bords, les pommettes sont proéminentes. Ce type atteint son point culminant de beauté et d'intelligence dans les régions équatoriales du Mexique et du Pérou. Au delà de ces régions, à mesure qu'on descend vers le sud, la peau se fonce ou plutôt se brunit, les traits s'enlaidissent, les lignes perdent de leur courbure et de leur régularité, les membres de leur bonne conformation. Tel est le caractère des Guaranis, des Botocoudos, des Aymaras. Lorsqu'on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique, on ne trouve plus que la plus difforme et la plus misérable des populations, la plus abrutie et la plus stupide, les Pécherais de la Terre de Feu.

» Cette distribution nouvelle et en apparence anomale des races du Nouveau Monde, loin d'être une exception à la loi qui nous présente le type humain d'autant plus parfait que les conditions climatologiques sont plus favorables, ne fait, au contraire, que la confirmer. L'Amérique a aussi sa contrée tempérée; cette contrée est située plus au sud que celle de l'Europe,

parce que ce continent est plus froid ; la chaîne de montagnes qui lui sert comme d'arête, détermine une succession de plateaux élevés. C'est en effet au Mexique et au Pérou, c'est-à-dire dans des contrées placées, à raison de leur altitude, dans des conditions plus favorables à la vie, que la civilisation indigène américaine avait atteint son plus haut degré de développement. »

(A. MAURY.)

IV. — La diffusion de l'humanité dans toutes les parties du globe et sous tous les climats, dont nous venons d'esquisser le tableau, est encore un des faits où la science de l'anthropologie, guidée par l'analogie des observations les plus modernes sur la distribution géographique des animaux, découvre la preuve décisive de l'unité de notre espèce, en constatant qu'elle a dû se répandre partout en partant d'un point unique et restreint, où elle avait fait sa première apparition à la vie.

Les animaux, comme les plantes, ne sont pas distribués au hasard sur le globe. L'observation nous apprend que chaque région a ses espèces, ses genres, ses types particuliers. L'expérience démontre que certaines espèces peuvent être transportées d'une région dans une autre, y vivre et y prospérer. Mais il n'existe pas une seule espèce qui soit naturellement cosmopolite. Aussi faut-il, pour les animaux et les plantes, abandonner l'idée d'un centre de création unique et accepter celle des centres de création multiples.

Ces centres de création multiples, les partisans des doctrines polygénistes sont obligés de les admettre pour les hommes, du moment qu'ils en distinguent plusieurs espèces. Mais là encore ils viennent se heurter contre les lois que la science proclame comme ayant présidé à la répartition des êtres organisés. En effet, pour avoir

une aire plus étendue que les espèces, les genres n'en présentent pas moins des faits de cantonnement analogues, car, comme l'a si bien dit M. de Candolle, « les mêmes causes ont pesé sur les espèces et sur les genres. » Plus l'organisation d'un végétal ou d'un animal devient complète, plus son aire devient restreinte. Dans la série des mammifères particulièrement, on peut suivre pas à pas le rétrécissement de l'aire occupée à mesure qu'on s'élève dans l'organisation. Quand nous en arrivons aux grands singes anthropomorphes, qui sont les animaux les plus rapprochés de nous au point de vue physique, nous constatons que presque chaque genre est représenté par une unique espèce, que pas un de ces genres n'est commun à l'Asie et à l'Afrique, pas un ne s'étend sur l'ensemble de la partie du monde qu'il habite, enfin que tous sont remarquablement cantonnés. Supposer donc que le genre humain se subdivise en plusieurs espèces, issues d'origines distinctes, admettre que ce type, le plus perfectionné de tous même au point de vue purement organique, a pris naissance dans tous les centres de création, qu'il n'en a caractérisé aucun, ce serait faire de l'homme une exception unique aux lois de la nature.

Ainsi l'observation directe et la science de la physiologie mettent en état d'affirmer, suivant l'ingénieuse expression de M. de Quatrefages, que « tout est *comme si* l'ensemble des hommes avait commencé par une paire primitive et unique. » Elles ne nous apprennent rien sur l'existence de ce couple originaire. La parole divine pouvait seule nous instruire à ce sujet.

§ 2. — Les quatre grandes races humaines.

I. — Les nombreuses variétés de l'espèce humaine, dont nous avons indiqué la distribution géographique,

se répartissent en quatre races principales, en quatre grands types, que relient des races secondaires et mixtes et qui comprennent chacune un certain nombre de familles, puis de nations.

Ces quatre races sont :

La blanche, appelée aussi, mais à tort, *caucasique* par quelques auteurs, dont nous avons tout à l'heure indiqué le centre, et qui a rayonné dans l'Inde, l'Arabie, la Syrie, l'Asie Mineure et l'Egypte ;

La rouge, qui habite exclusivement l'Amérique ;

La jaune, qui existe en Chine depuis la plus haute antiquité, et qui s'étend dans toutes les contrées habitées par les populations mongoliennes, ainsi que dans la presqu'île de l'Indo-Chine et dans la Malaisie;

La noire enfin, qui répond à l'Afrique centrale et occidentale, et qui s'est étendue sous la zone intertropicale depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'en Australie.

II. — Les nègres du type le plus caractérisé ont le crâne allongé, comprimé, étroit surtout aux tempes. L'os de la mâchoire supérieure se projette en avant par cette disposition que les naturalistes appellent *prognathisme*; de là les traits les plus saillants du visage de la race noire, le peu de saillie du nez, son épatement à l'endroit des narines et le développement exagéré des lèvres. Les cheveux sont noirs, courts et crépus, le système pileux en général très-peu développé, ce qui se remarque aussi chez les différents mammifères des pays qu'habite le nègre. Avec quelques particularités dans la forme du torse et une courbure sensible des jambes, ce sont là les caractères essentiels et distinctifs de la race noire, bien plus que la couleur, car il est tel peuple de race blanche, comme les Abyssins, à qui un

long séjour dans l'Afrique équatoriale a donné une teinte de peau tout aussi foncée.

Le crâne de la race jaune présente une forme arrondie; l'ovale de la tête est plus large que chez les Européens. Les pommettes sont fortement saillantes, les joues relevées vers les tempes; par suite, l'angle externe des yeux se trouve élevé, les paupières comme bridées et à demi-closes. Le front s'aplatit au-dessus des yeux. Le nez est écrasé vers le front, le menton court, les oreilles démesurément grandes et détachées de la tête. La couleur de la peau se montre généralement jaune et tourne au brun dans certains rameaux. Les poils sont peu abondants sur le corps, la barbe rare, les cheveux durs et presque constamment noirs comme les yeux.

Nous avons indiqué plus haut les principaux traits qui distinguent le visage de l'homme du type rouge, très-voisin dans sa construction osseuse du type blanc, mais s'en distinguant par la couleur, toujours d'un brun rouge ou cuivrée, avec plus ou moins d'intensité dans le ton, puis par la rareté du système pileux, car toutes les populations américaines ont les cheveux rares et courts, et sont imberbes.

Quant à notre race blanche, elle est avant tout caractérisée par la beauté de l'ovale que forme sa tête. Les yeux sont horizontaux et plus ou moins largement découverts par les paupières; le nez est plus saillant que large; la bouche est petite ou modérément fendue, les lèvres sont assez minces. La barbe est fournie, les cheveux longs, lisses ou bouclés, et de couleur variable. La peau, d'un blanc rosé, a plus ou moins de transparence, selon le climat, les habitudes et le tempérament. Sous le rapport intellectuel et moral, la race blanche a une supériorité marquée sur les autres. C'est parmi les peuples qui y appartiennent que nous rencontrons, depuis une haute antiquité, le plus grand

développement de civilisation et les tendances les plus progressives.

III. — Il serait d'un grand intérêt, parmi ces quatre types humains, que nous trouvons déjà complétement constitués et aussi distincts qu'aujourd'hui dès les temps les plus anciens où remontent l'histoire positive et les monuments de la civilisation, d'arriver à déterminer quel est le plus antique et s'il en est un qui représente encore avec un certain degré d'exactitude l'homme primitif. Malheureusement c'est là une question à laquelle la science est impuissante à donner une réponse positive. Elle n'a pas d'éléments certains pour déterminer quel était le type primitif de notre espèce.

Ce qui paraît bien probable c'est que ce type n'existe plus dans le monde et qu'il n'était celui d'aucune des races actuelles. Les conditions de milieu dans lesquelles l'homme est apparu sur la terre ont profondément changé, puisque c'étaient celles d'une autre période géologique. Comment admettre que de tels changements aient permis la conservation du type exact des premiers humains?

Il y a des anthropologistes qui ont voulu chercher l'homme primitif dans les tribus placées aux derniers rangs de l'espèce humaine, comme les Hottentots ou les Australiens. Mais pareille opinion n'est pas scientifiquement admissible, car ces tribus attestent par leurs caractères physiques un état de dégradation qui indique un état antérieur plus élevé, et qui est le résultat des conditions d'existence au milieu desquelles les a conduits le passé de leur race. Par contre, il est bien difficile, surtout quand on voit combien elle s'altère quand elle retombe dans une vie presque sauvage, de ne pas admettre dans la race blanche un perfectionnement du type, dû aux conditions exceptionnellement favorables

de climat dans lesquelles elle a vécu et surtout à la longue pratique de la civilisation.

On observe chez toutes les espèces animales qui présentent des variétés nombreuses un genre de phénomènes que les naturalistes ont qualifié du nom d'*atavisme*. C'est l'apparition sporadique, dans toutes les variétés, d'individus qui reproduisent, au lieu du type de leurs auteurs directs, le type originaire de l'espèce, antérieur à la formation des variétés. Certains faits qui se reproduisent de temps à autre dans les différentes races de l'humanité paraissent devoir être regardés comme des faits d'atavisme. Les anthropologistes les plus habiles, comme M. de Quatrefages et M. le docteur Pruner-Bey, les considèrent comme pouvant jeter quelque lumière sur ce qu'étaient les ancêtres primitifs de notre espèce. Deux points surtout paraissent en ressortir : c'est que le visage des premiers hommes devait présenter un certain prognathisme et que leur teint n'était pas noir.

Le trait anatomique du prognathisme, surtout de la saillie de la mâchoire supérieure, existe chez toutes les familles de la race noire; il n'est pas moins accusé chez une partie de la race jaune. On y remarque une tendance sensible dans le type des races ougro-finnoises. Il apparaît assez fréquemment chez des individus isolés dans les rameaux les plus purs de la race blanche. Les quelques restes de têtes humaines que l'on a pu jusqu'à présent recueillir dans les cavernes de la fin de la période quaternaire sont toutes décidément prognathes. « Tout semble donc indiquer, dit M. de Quatrefages, que ce caractère devait exister chez les premiers ancêtres de l'homme actuel. »

Il est permis d'être plus affirmatif sur ce point que les auteurs de notre espèce n'étaient pas noirs. Le ton plus foncé de la peau, le développement exagéré de la

matière noire ou *pigmentum* qui se forme sous le derme, est très-positivement un effet des climats brûlants et de l'ardeur du soleil, qui ne se produit que dans la région intertropicale, où certainement le berceau primitif de l'humanité ne s'est pas trouvé. De plus, on voit assez fréquemment apparaître, par un effet d'atavisme, des individus blancs ou jaunes dans les populations nègres; on ne voit jamais naître de nègre au sein des populations blanches ou jaunes.

M. de Quatrefages est même d'avis qu'on pourrait aller encore plus loin, que d'après d'autres faits de même classe on serait dans une certaine mesure en droit de conjecturer que le type originaire de l'humanité devait plutôt se rapprocher de celui de la race jaune, dont les langues sont aussi celles qui se sont conservées à l'état le plus primitif. Mais nous n'osons pas le suivre sur ce terrain encore bien peu assuré, et nous préférons nous borner aux deux points, l'un probable et l'autre certain, que nous venons d'indiquer.

§ 3. — La descendance des fils de Noé dans la Genèse [1].

I. — Noé, comme nous l'avons déjà dit, avait trois fils, Sem, Cham et Japhet. Dans le dizième chapitre de la Genèse, Moïse donne le tableau des peuples connus de son temps, rattachés à la filiation de ces trois grands chefs de race de l'humanité nouvelle, postérieure au déluge. C'est le document le plus ancien, le plus précieux et le plus complet sur la distribution des peuples dans le monde de la haute antiquité. On est même en droit de le considérer comme antérieur à Moïse, car il

1. Sur ce sujet, voyez Bochart, *Phaleg*, t. I de ses *Œuvres complètes*. Leyde, 1712. — Ch. Lenormant, *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*. Paris, 1838. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*. Giessen, 1850.

présente un état des nations que les monuments égyptiens nous montrent déjà changé sur plusieurs points importants à l'époque de l'Exode. De plus, l'énumération y est faite dans un ordre géographique régulier autour d'un centre qui est Babylone et la Chaldée, non l'Égypte ou la Palestine. Il est donc probable que ce tableau des peuples et de leurs origines fait partie des souvenirs que la famille d'Abraham avait apportés avec elle de la Chaldée et qu'il représente la distribution des peuples connus dans le monde civilisé au moment où le patriarche abandonna les rives de l'Euphrate, c'est-à-dire 2000 ans environ avant l'ère chrétienne.

Ce document fournit une base d'un prix inestimable pour les recherches historiques de l'ethnographie, c'est-à-dire de la science qui s'occupe de rechercher la parenté des nations entre elles et leurs origines. L'étude attentive des traditions de l'histoire, la comparaison des langues et l'examen des caractères physiologiques des diverses nations fournissent des résultats pleinement d'accord sur cette matière avec le témoignage du livre inspiré. Nous allons exposer aussi brièvement que possible les faits qui ressortent des renseignements ethnographiques de la Genèse et les constatations de la science moderne qui sont venues les compléter ou les éclaircir.

II. — *Famille de Cham.* — Cham, dont le nom veut dire « le brûlé du soleil, » est le père de la grande famille dont les peuples de la Phénicie, de l'Égypte et de l'Éthiopie étaient primitivement descendus. Ce groupe de populations, que représentent encore de nos jours les fellahs de l'Égypte, les Nubiens, les Abyssins et les Touaregs, présente tous les traits caractéristiques de la race blanche, mais se distingue par le teint tou-

jours foncé, qui passe du brun clair à la couleur du bronze et presque au noir, par la taille peu élevée, le menton fuyant, les lèvres grosses sans être très-proéminentes, la barbe clair-semée, les cheveux très-frisés sans être jamais crépus. Les classifications de l'anthropologie, fondées uniquement sur les caractères physiques, le délimitent exactement de même que le texte sacré.

Suivant la Genèse, Cham eut quatre fils : ***Kousch***, ***Misraïm***, ***Phut*** et ***Chanaan***.

L'identité de la race de ***Kousch*** et des Éthiopiens est certaine ; les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte désignent toujours les peuples du Haut-Nil, au sud de la Nubie, sous le nom de ***Kousch***.

Dans les Livres saints, ***Misraïm*** est l'appellation constante de l'Égypte, et de nos jours encore les Arabes appliquent le nom de ***Misr*** soit à la capitale de l'Égypte, soit à l'Égypte entière.

L'identité de la descendance de ***Phut*** avec les peuples qui habitaient les côtes septentrionales de l'Afrique n'est pas établie d'une manière aussi certaine. Les critiques les plus compétents sont cependant d'avis que ce nom, pris dans sa plus grande extension, désigne les Libyens primitifs, au milieu desquels des tribus japhétiques vinrent ensuite s'établir.

Sous le nom de *Chanaan* sont compris les Phéniciens et toutes les tribus étroitement apparentées à eux, qui, avant l'établissement des Hébreux, habitaient la contrée dite de Chanaan, depuis Sidon et Gaza, jusqu'à Sodome et Gomorrhe, c'est-à-dire le pays compris entre la Méditerranée et la mer Morte, qui fut plus tard la Terre-Sainte.

Il paraît certain que la famille de Cham peupla d'abord la plus grande partie de l'Asie occidentale et méridionale avant les enfants de Sem, qui l'en chas-

sèrent. Nemrod, descendant de Kousch, régna sur Babylone, bâtit Erech et Chalanné dans le pays de Sennaar, et fonda le plus ancien empire. Des Chamites furent les premiers habitants du pays bordé par l'Oxus et qui s'étend vers le cours supérieur de l'Indus; de là le nom d'Hindou-Kousch, demeuré toujours à la grande chaîne de cette région. Tous les savants sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que les bords du Tigre, la Perse méridionale et une partie de l'Inde elle-même — où on appelait les tribus de ce sang *Kauçikas*, — ont été peuplés par la famille de Kousch avant d'être occupés par les descendants de Sem et par les Aryâs, issus de la famille de Japhet. Il y a aussi de sérieuses raisons de penser que les Cariens, premiers habitants d'une grande partie de l'Asie Mineure, appartenaient à la famille de Cham. Enfin, la même famille domina d'abord en souveraine incontestée sur les côtes de la Carmanie et de la Gédrosie, le long de l'Océan Indien, et sur tout le midi de la péninsule arabique.

On le voit, les Chamites, des trois grandes familles qui se séparèrent après la confusion des langues, furent ceux qui s'éloignèrent les premiers du centre commun de l'humanité, se répandirent d'abord sur la plus vaste étendue de territoire et fondèrent les plus antiques monarchies. Ce fut chez eux que la civilisation matérielle fit d'abord les plus rapides progrès. Mais Noé avait maudit son fils Cham pour lui avoir manqué de respect dans son ivresse et pour avoir tourné en dérision la nudité paternelle. « Tu seras le servi» teur de Sem et de Japhet, » lui avait-il dit. Cette malédiction s'accomplit dans sa plénitude. Les empires fondés par les Chamites se trouvèrent bientôt en contact avec les deux autres races, qui entrèrent en lutte avec eux, les vainquirent et s'emparèrent des pays qu'ils occupaient. Les Sémites les remplacèrent dans la

Chaldée, dans l'Assyrie, dans la Palestine et dans l'Arabie ; les Aryâs dans l'Inde et la Perse. Les descendants du fils maudit ne maintinrent leur puissance qu'en Afrique et particulièrement en Égypte, où s'éleva la plus florissante de leurs colonies. Et même encore là, dans la suite des siècles, les effets de la malédiction paternelle ont fini par les atteindre. Si Cham y est resté libre et maître plus longtemps qu'ailleurs, il n'y est pas moins à la fin devenu le serviteur de Sem. Après avoir été conquis par les Grecs et les Romains, descendants de Japhet, la Phénicie, l'Égypte et le nord de l'Afrique obéissent depuis des siècles à des Arabes ; les Éthiopiens ont été conquis par des tribus sémitiques, qui se sont amalgamées avec eux. Si la famille de Cham subsiste encore dans un certain nombre de pays et y forme toujours le fond de la population, nulle part, depuis des centaines et des centaines d'années, elle n'a une vie propre et nationale et ne forme un État indépendant.

Les descendants de Cham furent les premiers, après le Déluge, à marcher dans la voie de la civilisation matérielle, qu'ils poussèrent à un haut degré de développement. Mais s'ils avaient sous ce rapport des aptitudes remarquables, leur race garda toujours l'empreinte des tendances dépravées et grossières qui avaient attiré sur Cham la malédiction paternelle. Les peuples chamites ont été tous profondément corrompus. Leurs religions ne sortaient pas du matérialisme le plus absolu, exprimé sans pudeur, par des fables révoltantes et par des symboles d'une inconcevable obscénité. Aussi le triomphe des familles de Sem et de Japhet a-t-il été partout la substitution d'une civilisation plus haute et plus épurée à celle que les Chamites avaient établie, l'avénement d'une morale plus pure et d'une religion plus spirituelle, même au milieu des erreurs de l'idolâtrie.

III. — *Famille de Sem.* — Les descendants de Sem furent les seconds à se répandre dans le monde en quittant la contrée que les hommes avaient d'abord habitée à la suite du Déluge. Ils occupèrent le pays qui s'étend depuis la haute Mésopotamie jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Arabie et depuis les bords de la mer Méditerranée jusqu'au delà du Tigre.

Le premier-né de Sem, dans la Genèse, est *Elam*, qui représente les Élyméens de la Susiane. La première couche d'une double population chamite et touranienne fut en effet dans cette contrée remplacée par des habitants de race sémitique; mais ceux-ci ne purent pas non plus s'y maintenir et furent plus tard conquis par les Aryâs descendus de Japhet. Le pays de Suse, entre la Perse proprement dite et le Tigre, garda toujours ces divers éléments confondus dans sa population, qui paraît avoir été essentiellement mixte.

Assur, second fils de Sem, est le chef de cette nation puissante qui, sous le nom d'Assyriens, joua un si grand rôle dans l'histoire de l'Asie occidentale. « *Assur*, dit » la Bible, fonda les villes de Ninive, Resen et Calach. » A Babylone et dans toute la Chaldée la langue, nous le savons maintenant par les monuments, était la même qu'à Ninive; l'influence prépondérante appartenait aussi à la race d'*Assur*; mais le fond de la population paraît y être resté chamite, du rameau de *Kousch*, par lequel avait été fondé l'empire de Nemrod, avec un mélange d'autres éléments encore.

Le livre de la Genèse nomme ensuite *Arphaxad;* ce nom signifie « limite du Chaldéen » ou plutôt encore « limitrophe du Chaldéen. » Comme la plupart de ceux qui sont donnés aux petits-fils de Noé, il contient plutôt une désignation géographique du pays où résida d'abord la descendance du personnage, qu'il ne doit avoir été son appellation même. Il détermine le ber-

ceau qu'habitèrent dans les premiers siècles après le cataclysme et d'où descendirent plus tard les familles étroitement apparentées entre elles, qui furent la souche des Hébreux et des Arabes. En effet, parmi la descendance d'*Arphaxad*, nous voyons figurer *Héber*, ancêtre direct d'Abraham et de la nation hébraïque, puis *Jectan*, qui fut le père des plus anciennes tribus arabes, de celles avec lesquelles se fondirent plus tard les enfants d'Ismaël, qui prirent sur elles la suprématie. Au reste, nous verrons tout à l'heure qu'au moment de sa vocation Abraham habitait encore au milieu des Chaldéens.

Lud est le quatrième fils de Sem. Il personnifie les anciens habitants de la Lydie. Suivant toutes les vraisemblances, ce peuple habitait originairement le voisinage de l'Assyrie et de la Mésopotamie, d'où, par une migration ultérieure, il vint se fixer à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure. Les investigations les plus récentes de la science sur le peu que l'on possède de l'idiome des Lydiens et sur leurs traditions prouvent en effet que leur sang était sémitique.

Le dernier des enfants du même patriarche, tels que les énumère la Bible, est *Aram*. C'est l'auteur de la race syrienne, qui couvrait tout le pays entre la Méditerranée et l'Euphrate. Il y avait même des Araméens dans la portion occidentale de la Mésopotamie. Aussi les Hébreux divisaient-ils le pays d'Aram en plusieurs régions : 1° L'*Aram-Naharaïm* ou Aram des deux fleuves, c'est-à-dire la Mésopotamie des Grecs, entre l'Euphrate et le Tigre; 2° l'*Aram* proprement dit, c'est-à-dire la Syrie, dont la ville la plus antique et la plus considérable était Damas ; 3° l'*Aram-Sobah*, qui était la région dans laquelle se forma plus tard le royaume de Palmyre.

Le groupe des populations sémitiques, dont les re-

présentants principaux sont de nos jours les Arabes et les Juifs, présente un type de la race blanche plus pur et plus beau que les populations chamitiques. La barbe est mieux fournie, le teint beaucoup plus clair, quoique déjà bistré, la taille plus élevée, la complexion particulièrement sèche. Le visage est généralement long et mince, le front peu élevé, le nez aquilin, la bouche et le menton fuyants, ce qui donne au profil un contour arrondi plutôt que droit, les yeux enfoncés, noirs et brillants.

IV. — *Famille de Japhet.* — Le nom de ce dernier né des fils de Noé signifie « extension » parce que sa postérité couvrit une immense étendue de pays. C'est celui dont la descendance resta groupée le plus tard et quitta la dernière les environs mêmes du lieu où Noé sortant de l'arche avait fixé sa demeure. La Genèse lui donne sept fils : *Gomer*, *Magog*, *Madaï*, *Thubal*, *Mosoch*, *Thiras* et *Javan*.

Gomer personnifie les familles originairement établies autour du Pont-Euxin et au Nord de la péninsule hellénique. C'est d'elles que devaient sortir un jour les peuples si connus des historiens grecs ou romains sous le nom de Cimmériens, Cimbres ou Kimrys, qui furent pendant des siècles la terreur de l'Asie et de l'Europe et qui firent trembler Rome même dans tout l'éclat de sa puissance. Trois fils sont attribués à *Gomer* : *Askenaz*, dont le nom paraît composé des deux radicaux gothiques AS-CHUNIS, « la race des Ases, » et qui représente les nations germaniques et scandinaves, non encore séparées et habitant en un seul faisceau au nord-est du Pont-Euxin ; *Riphath*, c'est-à-dire le groupe des Celtes ou Gaulois, établis alors dans leur premier séjour en Europe, aux monts Riphées, les Carpathes actuels, avant d'avoir entrepris leur dernière migra-

tion vers notre France; enfin *Thogorma*, dans lequel la tradition a toujours reconnu les Arméniens.

La synonymie de *Madaï* et des Mèdes est certaine. Il représente le grand rameau des Iraniens, qui tient une place si importante parmi les populations japhétiques et aryennes.

L'identité de *Thubal* et des Tibaréniens est également bien établie ; ce peuple habitait encore aux siècles classiques les montagnes voisines de la Colchide. C'est de lui que descendent les populations tout à fait à part qui vivent encore aujourd'hui dans les vallées du Caucase.

Mosoch semble correspondre aux Moschiens d'Hérodote, qui occupaient le territoire compris entre le pays des Tibaréniens et la Phrygie. Au même rameau devaient appartenir les nations voisines du nord de l'Asie Mineure, Paphlagoniens, Mariandyniens, habitants du Pont.

Thiras ne peut être que l'auteur des Thraces. Les historiens grecs nous affirment d'ailleurs que les Thraces étaient originaires de l'Asie Mineure et que, partis de la Bithynie à une époque inconnue, ils étaient venus, à travers l'Hellespont, chercher des demeures dans les contrées situées au nord de la Macédoine.

Javan ou *Joun* est le père des Ioniens et des Grecs. Sortis des contrées méridionales de l'Asie Mineure, les fils de *Javan* s'étendirent sur les côtes et dans les îles de la mer Egée.

De ces Ioniens primitifs vinrent *Elisah*, *Tharsis*, *Kétim*, et *Dodanim*. *Elisah* est l'Hellas, c'est-à-dire la Grèce. *Dodanim* personnifie la race pélasgique des Epirotes, dont le centre religieux le plus important était Dodone. *Kétim* représente les habitants des îles de l'Archipel et de Chypre, où cette population avait fondé la ville de Citium. Enfin *Tharsis* doit être rapproché

des Pélasges Tyrrhéniens, dont on trouve un rameau établi en Grèce et qui formaient la population primitive d'une grande partie de l'Italie.

Moïse, en énumérant les fils de Japhet, n'y a naturellement fait figurer que les populations de cette famille qui pouvaient être connues des Hébreux de son temps. Mais la science contemporaine, en se guidant sur les affinités physiologiques et linguistiques, est parvenue à compléter sur ce point le témoignage de la Genèse et à rattacher encore un grand nombre de peuples à la source japhétique. On s'accorde universellement à reconnaître parmi les descendants de Japhet, en Europe, les Grecs et les Romains, les Germains, les Celtes, les Scandinaves et les Slaves; en Asie, les Perses, l'aristocratie des Mèdes, les Bactriens et les castes supérieures de l'Inde. Ces derniers peuples, réunis sous le nom d'Aryâs, restèrent longtemps concentrés dans les contrées arrosées par l'Oxus et l'Iaxarte, c'est-à-dire dans la Bactriane et la Sogdiane, région qui fut la demeure première de toute la race. De là une branche se dirigea vers le midi, franchit l'Hindou-Kousch et pénétra dans l'Inde en détruisant ou subjuguant les populations antérieures, de souche chamitique et dravidienne. L'autre s'établit dans le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le Tigre, et dans les montagnes de la Médie et de la Perse. On les voit même se mêler très-anciennement aux Assyriens et les dominer pendant plusieurs siècles.

La race de Japhet est donc celle que l'on désigne aussi, pour peindre l'étendue de ses domaines, sous le nom d'*indo-européenne*. C'est celle à laquelle nous appartenons. C'est la race noble par excellence, celle à qui à été confiée la mission providentielle de porter à un degré de perfection inconnu de toutes les autres les arts, les sciences et la philosophie. « Béni soit Japhet,

» dit Noé suivant la Bible, que Dieu étende au loin sa » postérité, qu'il habite dans les tentes de Sem et que » Cham soit son serviteur. » Cette bénédiction et cette prophétie se sont accomplies, car la descendance de Japhet n'est pas devenue seulement la plus nombreuse et la plus étendue, elle est aussi la race dominatrice du monde, celle qui chaque jour encore s'avance vers la souveraineté universelle.

V. — Il est un des fils de Japhet dont nous n'avons pas encore parlé, car il mérite des explications un peu plus développées. Il représente un groupe de populations beaucoup plus étendu que les autres et d'une physionomie très-particulière; c'est *Magog*. Ce nom est presque toujours associé à celui de *Gog* dans l'Écriture Sainte. Les allusions si fréquentes des prophètes hébreux aux incursions et aux ravages des fils de *Gog* et de *Magog* doivent faire chercher en eux des tribus nomades du nord-est, voisines de la mer Caspienne. On a comparé leur nom à celui des *Massagètes*. L'historien Josèphe, interprète des traditions constantes de la nation juive, les appelle les *Scythes*. Tout semble donc prouver que sous le nom de *Magog* l'écrivain inspiré de la *Genèse* a voulu représenter les nombreuses tribus qui constituent la race secondaire désignée aujourd'hui dans la science sous le nom de *touranienne*. Cette race, l'une des plus étendues par le nombre de ses membres comme par l'espace qu'elle a occupé, se subdivise en deux grands rameaux, celui des *Ougro-Finnois* et celui des *Dravidiens*. Le premier doit encore être scindé en deux, le groupe *turc*, dans lequel sont réunies les populations du Turkestan et des steppes de l'Asie Centrale et aussi les Hongrois, depuis longtemps établis en Europe, puis le groupe *ouralo-finnois*, qui comprend les Finlandais, les Esthoniens, les Tchoudes, et en général

presque toutes les tribus de la zone septentrionale de l'Europe et de l'Asie. La patrie du rameau dravidien est, au contraire, méridionale. Ce rameau se compose en effet des populations indigènes de la péninsule de l'Hindoustan, Tamouls, Telingas, Carnates, qui furent subjugués par la race aryenne et qui paraissent avoir originairement refoulé devant eux des nègres du groupe australien, premiers habitants du sol, dont le sang est resté prédominant dans la tribu presque sauvage des Khonds.

La race touranienne est une des plus vieilles du globe. Elle semble s'être répandue en même temps que les Chamites et on peut reconstituer les principaux traits d'une époque où les fils de Touran et de Kousch occupaient seuls la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, tandis que les Sémites et les Aryens n'avaient pas encore quitté les régions où notre espèce avait trouvé son berceau. Les crânes découverts en France, en Angleterre ou en Belgique dans les cavernes de la fin de l'époque quaternaire paraissent nettement caractérisés comme appartenant à la race touranienne, au groupe ouralo-finnois, et ressemblent surtout à ceux des Esthoniens. Presque partout où la race japhétique ou indo-européenne pure s'étendit, elle rencontra une couche de population touranienne antérieurement établie, qu'elle soumit et s'assimila. Les choses se passèrent ainsi dans les contrées de l'Europe occidentale, où les Basques, descendants des antiques Ibères, sont peut-être le dernier débris de cette couche première d'habitants, dans l'Hindoustan, dans l'intérieur de la Perse et de la Carmanie, dont le littoral sud était occupé par les Kouschites. Dans la Médie et la Susiane l'élément touranien lutta plus avantageusement et parvint à se maintenir presque sur un pied d'égalité avec l'élément aryen. Nous verrons aussi plus loin qu'il entrait pour

une part considérable dans la population originaire de la Chaldée et de la Babylonie, et qu'il paraît y avoir fourni la classe dominante et surtout sacerdotale.

La race touranienne, dont l'ethnographie et la linguistique attestent également l'unité fondamentale, malgré son étendue, se présente aujourd'hui à nos regards comme une race mixte, intermédiaire entre la race blanche et la race jaune, de l'une à l'autre desquelles elle fait passer par une série de degrés successifs. Aux deux extrémités de l'échelle elle offre des types qui se confondent presque entièrement avec ceux de ces races; les Uzbecs, les Turcs Osmanlis et les Hongrois ne se distinguent pas, dans l'apparence physique, des rameaux les plus parfaits de la race blanche ; les Tchoudes se confondent presque avec les Tongouses, qui sont de race jaune. La physionomie intermédiaire des Touraniens peut tenir à deux causes. Ou bien ils sont le produit de la fusion d'éléments blancs et d'éléments jaunes, ou bien, si la conjecture de M. de Quatrefages sur le caractère primordial de certains des traits propres à la race jaune se trouvait vérifiée, ils représentent un arrêt de développement dans la marche entre le type de l'homme primitif et le perfectionnement complet de la race blanche par la civilisation. Dans tous les cas, la présence de cette race dans la descendance de Japhet au chapitre X de la Genèse, est justifiée en ce qu'elle est apparentée de très-près, au moins par un côté, avec la race blanche, particulièrement avec la famille japhétique, ainsi que l'ont établi les savants qui se sont occupés avec le plus de succès de la place des langues touraniennes dans la philologie comparée : M. Pott en Allemagne, M. Max Müller en Angleterre et M. Oppert en France. Toutes les probabilités sont pour faire regarder la race touranienne comme un premier rameau de la famille de Japhet, qui s'élança dans le monde

avant tous les autres et par cette séparation prématurée par une vie d'isolement et d'antagonisme, prit ou plutôt garda une physionomie très-distincte. Ce qui tendrait en effet à la faire considérer comme un type de la race blanche incomplétement arrivé à la perfection plutôt que comme le produit du croisement de deux races, c'est la disposition marquée au prognathisme qui existe dans tous ses rameaux et qui, nous l'avons déjà dit, paraît être une particularité très-primitive, effacée graduellement par les conditions favorables de vie et par la civilisation.

VI. — La descendance de Sem, de Cham et de Japhet, si bien exposée par Moïse, ne comprend donc, on le voit, qu'une seule des races humaines, la race blanche, dont elle nous présente les trois divisions principales, reconnues par les anthropologistes. Les trois autres races, jaune, noire et rouge, n'ont pas de place dans le tableau que donne la Bible des peuples issus de Noé. On ne saurait s'en étonner pour ce qui est de la première et de la troisième. Le rédacteur inspiré du livre de la Genèse ne pouvait parler aux hommes de son temps que des nations dont ils avaient connaissance. Or, du temps de Moïse on n'avait en Egypte ou parmi les Israélites aucune notion de l'existence des Chinois ou de la race rouge américaine. Les nègres, au contraire, étaient parfaitement connus. Moïse surtout, élevé en Egypte, avait dû en voir en grand nombre, car les Pharaons de son époque guerroyaient contre eux et les ramenaient captifs par milliers dans les cités égyptiennes. Ce n'est donc pas par ignorance ou par omission qu'il ne les a pas fait figurer dans son énumération des descendants des trois fils de Noé ; c'est volontairement et sans aucun doute avec une intention formelle, bien que nous ne puissions pas nous l'expliquer.

Ceux qui supposent que dans la pensée de l'auteur inspiré l'universalité du déluge ne s'étendait pas à tous les rameaux déjà formés de l'espèce humaine, qu'il y eut des tribus qui échappèrent au cataclysme en dehors de la famille de Noé, trouvent dans ce fait un de leurs arguments les plus spécieux.

Au reste, le texte de la Bible n'a rien qui s'oppose formellement à l'hypothèse que Noé aurait eu, postérieurement au déluge, d'autres enfants que Sem, Cham et Japhet, d'où seraient sorties les races qui ne figurent pas dans la généalogie de ces trois personnages. Elle ne nie non plus en aucune façon, comme nous l'avons déjà dit, l'hypothèse que certaines familles issues des trois patriarches Noachides aient pu s'éloigner du centre commun avant la construction de la Tour de Babel et la confusion des langues et aient pu donner naissance à de grandes races qui, se développant dans un isolement absolu, auraient pris une physionomie tout à fait à part et seraient demeurées en dehors de l'histoire du reste des hommes. Dans le tableau de filiation du Xe chapitre de la Genèse, Moïse n'a prétendu comprendre que les nations qui, après avoir vécu toutes ensemble et parlant la même langue dans le pays de Sennaar, s'étaient dispersées à la suite de l'événement de Babel. Et ces nations étaient seulement celles qui composaient la race blanche, la race supérieure et dominatrice, à laquelle on ne saurait refuser la primauté sur toutes les autres et la gloire d'être l'humanité par excellence.

§ 4. — Familles principales des langues.

I. — Ce n'est pas dans un livre du genre de celui-ci que l'on pourrait aborder la discussion du difficile et

tout philosophique problème de l'origine du langage. Il ne saurait rentrer dans notre cadre et n'a pour l'histoire aucune utilité pratique. Quelque opinion que l'on se forme à ce sujet, une chose est certaine, c'est que le développement graduel des langues, qui en a fait un instrument toujours plus parfait d'expression de la pensée, que leur variété, correspondant aux mœurs et à l'état de civilisation de chaque peuple, sont une œuvre purement humaine, produit des facultés spéciales et sublimes que le Créateur déposa dans notre espèce. Etudier comparativement les langues infiniment variées que parlent les hommes, en découvrir les lois générales, les grouper par familles, en rechercher les parentés et la filiation, tel est l'objet que se propose la philologie comparée, science nouvelle encore mais qui tient un des premiers rangs parmi les conquêtes de notre siècle dans le domaine de l'érudition. Elle prend les langues telles qu'elles se présentent à nous pour en faire l'objet de ses investigations et elle ne s'efforce de remonter dans les origines que jusqu'au point où elle peut atteindre au moyen de données d'une nature positive. La question d'origine primordiale, par révélation, par convention voulue entre les hommes ou par une production spontanée et nécessaire de leur organisation, tant de fois débattue entre les philosophes, ne la préoccupe pas ; si elle aborde quelquefois le problème, c'est comme corollaire de ses observations.

L'espace nous manque malheureusement pour donner aux paragraphes où nous allons dire quelques mots des langues, après avoir parlé des races d'hommes, tout le développement qu'un pareil sujet mériterait. Nous ne pouvons même pas faire une esquisse rapide, mais seulement indiquer les points principaux du tableau. Force sera donc de nous borner à dire en peu de mots quelles sont les principales familles des idiomes

parlés sur la terre, puis nous ajouterons quelques détails de plus sur les langues les plus parfaites, les plus avancées dans leur développement, celles qui ont eu en même temps le plus d'action sur la civilisation, car ce sont les seules qui aient une littérature vraiment digne de ce nom, les langues à flexions des Sémites et des peuples japhétiques ou indo-européens.

II. — Depuis que l'homme a commencé de parler, c'est-à-dire depuis qu'il a commencé d'exister, les langues des diverses races ont passé par des modifications innombrables dues à la marche de l'esprit chez ceux qui les parlaient, dues à des mélanges, à des influences réciproques d'idiomes les uns sur les autres. Il est donc impossible de remonter à la langue primitive, comme on a vu qu'il est impossible de remonter à la race primitive. Trop de révolutions se sont opérées depuis que l'humanité est sortie de son berceau. On peut tout au plus retrouver dans quelques langues anciennes des traces de cet idiome primordial, autrement dit saisir un certain nombre des procédés par lesquels l'homme a d'abord révélé sa pensée. « Le premier des traits de ces langues primitives, observe M. Maury d'accord avec tous les philologues de notre époque, fut sans doute la prédominance de la sensation dans la création du signe, et la forme éminemment concrète qu'affectait l'expression de la pensée. De même que l'esprit humain revêt ses premières aperceptions, non de la forme abstraite et générale qui ne s'obtient que par élimination et analyse, mais de la forme particulière, laquelle est en un sens plus synthétique en tant que renfermant et confondant une donnée accessoire avec la vérité absolue; de même les langues primitives durent ignorer presque entièrement l'abstraction métaphysique. Sans doute la raison pure s'y réfléchissait

comme dans tous les produits des facultés humaines. L'exercice le plus humble de l'intelligence implique les notions les plus élevées; la parole, aussi à son état le plus simple, supposait des moules absolus et éminemment purs; mais tout était engagé dans une forme concrète et sensible. »

Dans l'expression des choses physiques, l'imitation ou l'onomatopée paraît avoir été le procédé ordinaire employé par l'homme pour former les appellations. La voix humaine étant à la fois signe et son, il était naturel que l'on prît le son de la voix pour signe des sons de la nature. D'ailleurs, comme le choix d'appellation n'est pas arbitraire et que jamais l'homme ne se décide à assembler des sons au hasard pour les faire signes de sa pensée, on peut assurer que de tous les mots actuellement usités, il n'en est pas un seul qui n'ait sa raison suffisante, ou comme fait primitif ou comme débris de langue plus ancienne. Or, le fait primitif qui a dû déterminer l'élection des mots est sans doute l'effort pour imiter l'objet qu'on voulait exprimer, surtout si l'on considère les instincts sensibles qui durent présider aux débuts de l'esprit humain.

La recherche comparative dans les diverses langues des traces de formes élémentaires, peut donner ainsi une certaine idée du langage des premiers humains. C'est cette étude qui a permis au célèbre philologue Jacob Grimm[1] de tracer l'esquisse suivante de ce que dut être la première langue : « A son apparition, la langue était simple, sans procédés artificiels, pleine de la vie et du mouvement de la jeunesse. Tous les mots étaient courts, monosyllabiques, formés la plupart de voyelles brèves et de consonnes simples. Les mots se

1. *Mémoire sur l'origine du langage,* dans les Mémoires de l'Académie de Berlin pour 1852.

pressaient et s'aggloméraient dans le discours comme les brins d'herbe dans le gazon. Tous les concepts découlaient d'une sensation, d'une intuition claire, constituant déjà une pensée et devenant le point de départ d'une foule d'autres pensées également simples. Les rapports qui liaient les mots à la pensée étaient naïfs; mais ils furent bientôt déparés par l'addition de mots disposés sans ordre. A chaque pas qu'elle fit, la langue parlée revêtit plus de plénitude et de flexibilité, mais elle se manifestait encore sans mesure et sans harmonie. La pensée n'avait rien de fixe et d'arrêté; et voilà pourquoi la langue primitive n'a pu laisser aucun monument de son existence. » Les langues qui sortirent de cet idiome primitif subirent des modifications soumises à des lois fixes, comme tous les phénomènes de la nature. La philologie comparée est parvenue à saisir les plus essentielles de ces lois, dont les effets se présentent différemment suivant la diversité des langues à l'évolution desquelles elles ont présidé.

« Trois époques distinctes marquent l'histoire du langage : le monosyllabisme, l'agglutination et la flexion. Non pas que toutes les langues aient passé nécessairement par ces trois phases, mais parce que les idiomes qui appartiennent à la dernière époque, celle de la flexion, portent l'empreinte d'une organisation plus développée que celle de l'époque intermédiaire correspondant à l'agglutination, ces dernières langues étant elles-mêmes d'une organisation supérieure à celle des langues monosyllabiques. Entre les langues parlées jadis et celles qu'on parle aujourd'hui sur le globe, les unes ont passé par ces trois phases, les autres se sont arrêtées dans leur développement. Ainsi, l'agglutination renferme le monosyllabisme; la flexion renferme à la fois le monosyllabisme et l'agglutination. Absolument de même que parmi les espèces animales, les unes se sont

arrêtées à un organisme élémentaire, tandis que d'autres se sont élevées, dans la période de gestation, de cet organisme primitif à une organisation plus riche et plus développée. » (A. MAURY.)

III. — Dans les langues monosyllabiques il n'existe encore que des mots simples, rendus par une seule émission de la voix. Ces mots sont à la fois substantifs et verbes ; ils expriment la notion, l'idée, indépendamment de l'emploi du mot, et c'est la manière dont ce mot est mis en relation avec d'autres mots, qui indique son sens catégorique dans la phrase.

La plupart des langages de la race jaune se sont arrêtés à cet état de développement. Le chinois antique nous l'offre dans toute sa pureté. Il existe encore, mais avec des tendances à l'agglutination commençant à poindre, dans le chinois moderne, l'annamite, le siamois, le barman, dans tous les idiomes de l'Indo-Chine en général, et aussi dans le thibétain, de même que dans le langage de quelques tribus primitives du nord de l'Inde, refoulées par la conquête aryenne dans les vallées de l'Himalaya.

On passe par une transition presque insensible des derniers dialectes que nous venons de nommer aux langues agglutinatives. Celles-ci constituent dans le monde ancien, — car nous laisserons de côté les langues indigènes de l'Amérique et leur procédé particulier d'agglutination, — un vaste groupe, qui embrasse les idiomes parlés par toutes les populations touraniennes, et a reçu de MM. Max Müller et Logan le même nom de « groupe des langues touraniennes. »

Le caractère fondamental de ce groupe et de l'état du langage qu'il représente est l'existence d'une série de particules monosyllabiques indiquant toutes les catégories du langage, toutes les notions de relation pos-

sibles entre les mots dans la phrase. Ces particules ou *postpositions* viennent se coller à la suite du radical, qui demeure invariable, et le déterminer en allongeant le mot presque indéfiniment, mais sans aucune fusion, aucune contraction, soit entre elles, soit avec le radical ou mot primitif. Les langues touraniennes ou agglutinatives de l'ancien monde présentent en général une grande harmonie dans leur vocalisation, une tendance encore marquée à éviter les rencontres de plusieurs consonnes, à terminer toujours le mot fondamental ou la racine par une voyelle. Les lois grammaticales, le mode caractéristique de formation, sont les mêmes pour toutes et attestent l'unité essentielle de ce groupe, très-nettement délimité. Mais le vocabulaire varie presque à l'infini de l'une à l'autre, circonstance que l'on observe, du reste, dans toutes les familles de langues parlées par des peuples qui n'ont pas atteint à la civilisation complète et que leur genre de vie tient fort isolés les uns des autres, même dans un proche voisinage.

Les langues touraniennes se divisent en familles qui correspondent exactement aux divisions des populations touraniennes. Il y a de même deux familles principales: *tartaro-finnoise* et *dravidienne*. La première se compose de trois rameaux subdivisés en un nombre très-considérable de plus petits groupes et d'idiomes : d'abord le rameau *turc* qui, comme son nom l'indique, est formé par les langages de toutes les tribus du Turkestan et de celles qui en sont descendues, comme les Osmanlis ; puis le rameau *ouralo-finnois*, représenté en Europe par le finlandais, le magyar, l'esthonien et le lapon, en Asie par les dialectes parlés dans les régions de l'Oural et de l'Altaï, comme l'ostiak et le samoïède; enfin le rameau *tartare* proprement dit, dont le domaine s'étend sur les peuples septentrionaux de la race jaune, Mongols et Tongouses ; on pourrait y join-

dre un quatrième rameau, que formeraient le japonais et le coréen, provenus également de la même souche. Quant à la famille dravidienne, elle est constituée par les langues de la partie méridionale de l'Hindoustan, dont les principales sont le tamoul, le télinga et le canara.

La famille tartaro-finnoise offre à celui qui l'étudie un état du langage un peu plus avancé que dans la famille dravidienne. Les radicaux y sont généralement dissyllabiques, avec l'accent sur la première; mais sous ce dissyllabisme on retrouve la trace incontestable d'un monosyllabisme primitif, qui existe encore pour les radicaux dans la famille dravidienne. Les langues de cette dernière sont plus harmonieuses; par comparaison avec elles, les langues tartaro-finnoises sont dures et comme hérissées par le froid des contrées où on les parle, surtout le magyar; le finlandais fait seul exception; il égale en douceur et en harmonie les langues les plus musicales de l'Hindoustan.

IV. — Les langues à flexion sont propres à la race blanche; ce sont celles qui ont atteint le plus haut degré de développement. Elles sont le produit du progrès le plus complet de la pensée et de la civilisation.

« Dans ces langues, le radical subit une altération phonétique destinée à exprimer les modifications résultant des différences de relations qui lient ce radical aux autres mots. Les éléments qui présentaient encore un caractère rigide et non modifiable dans les langues d'agglutination, sont devenus plus simples et plus organiques. Une langue à flexions représente le plus haut degré de structure grammaticale, et se prête le mieux à l'expression et au développement des idées.

» Rien ne peut mieux faire ressortir la différence qui sépare les langues d'agglutination des langues

à flexions, que le rapprochement de la déclinaison et de la conjugaison respectives de ces deux classes d'idiomes.

» Dans la déclinaison, les langues d'agglutination n'offrent qu'une séparation peu sensible entre le cas et sa postposition; le nombre est simplement exprimé par une terminaison ; la fusion entre ces mots et le mot principal ou radical n'existe pas encore ; les genres ne sont guère distingués. Mais dans les langues à flexions, toutes les circonstances du mot, circonstances de genre, de nombre, de relation, sont exprimées par des modifications qui portent sur le substantif lui-même et en changent incessamment le son, la forme et l'accent.

» Dans le verbe, la transformation du radical est encore plus complète et plus profonde. On n'y trouve plus, comme dans la classe des langues d'agglutination, la syllabe extérieurement accolée, mais c'est tout le corps du mot qui se modifie suivant les temps et suivant les modes ; il conserve néanmoins quelques-unes des articulations du radical, qui servent à rappeler le sens originaire modifié dans ses relations avec les autres mots. » (A. Maury.)

« La flexion des personnes et des nombres, écrit M. Schleicher [1], diffère tout à fait, dans les langues de flexion, de ce qu'on voit d'analogue dans les idiomes d'agglutination. Chez ces dernières langues, les personnes sont indiquées par un pronom suffixe faiblement altéré, et le pluriel est souvent marqué par le signe du pluriel du substantif. Il n'en saurait être autrement, puisque, dans les idiomes d'incorporation, la différence du substantif et du pronom ne fait que commencer. Dans les langues à flexions, les terminaisons personnelles du verbe sont sans doute aussi dans un

1. *Les Langues de l'Europe moderne*, trad. française, p. 153.

rapport visible avec le pronom, mais les formes du verbe à flexions se distinguent fondamentalement de toutes les autres. Une force énergique a formé dans ce cas le tout indissoluble appelé *mot*, et on ne saurait se méprendre sur le caractère respectif du substantif et du verbe. Précisément parce que l'unité du mot se maintient avec rigueur dans la flexion, on n'y peut exprimer beaucoup de relations par un seul mot; tandis que les changements, les allongements démesurés que les langues agglutinantes font subir à leurs verbes et à leurs substantifs, ne peuvent avoir lieu qu'aux dépens de l'unité du mot. Le verbe à flexions marque donc moins de relations que le verbe agglutinant. De là aussi la grande difficulté de décomposer en éléments simples les formes à flexions. Les éléments exprimant la relation subissent dans l'idiome à flexions les changements les plus considérables, seulement pour conserver l'unité du mot. »

La classe des langues à flexions se divise en deux grandes familles, les langues sémitiques et les langues indo-européennes ou aryennes. A ces deux familles appartiennent les idiomes des grandes civilisations antiques dont nous avons entrepris de raconter l'histoire. Elles sont si importantes que nous croyons nécessaire de nous y arrêter quelques instants et de consacrer à chacune un paragraphe spécial.

§ 5. — Les langues sémitiques.

I. — Les langues qui composent la famille appelée *sémitique* sont au nombre de huit principales :

1° L'*hébreu*, parlé par les Israélites, par les Phéniciens et probablement aussi par les autres tribus de Chanaan ;

2° L'*araméen*, parlé jadis en Syrie et qui formait plusieurs dialectes : l'*araméen biblique*, dans lequel ont été composés, au VIe siècle avant notre ère, quelques-uns des livres de la Bible, notamment une partie de ceux de Daniel et d'Esdras; l'*araméen targumique*, qu'on retrouve dans les *targums* ou paraphrases de la Bible qui remontent au commencement de notre ère; le *syro-chaldaïque*, langue vulgaire qui se forma chez les Juifs par suite des altérations de l'hébreu, que l'on parlait en Palestine au temps du Christ, et qui est employée dans les grandes compositions rabbiniques appelées Talmud; le *nabatéen*, dialecte des anciens habitants de l'Arabie Pétrée; enfin le *samaritain*, qui se forma sur le territoire de l'ancienne tribu d'Ephraïm après la conquête assyrienne et qui s'est conservé littérairement chez les descendants de ces dissidents du culte juif;

3° Le *sabien*, usité aujourd'hui encore dans la partie méridionale du bassin de l'Euphrate, chez les Mendaïtes, secte particulière sortie des ruines de l'ancien paganisme assyro-persique;

4° Le *syriaque*, langue qui fut écrite dans les contrées d'Edesse et de Nisibe, et dont le développement et l'existence littéraire s'étendirent du IIe au VIe siècle de l'ère chrétienne;

5° L'*assyrien*, langage commun de Babylone et de Ninive, dans lequel sont conçues les inscriptions cunéiformes de ces deux fameuses cités;

6° L'*himyarite* ou ancien idiome de l'Arabie méridionale, que nous ne possédons plus que par quelques inscriptions;

7° Le *ghez*, ancienne langue de l'Abyssinie, dont le développement et l'existence littéraire sont postérieurs à l'établissement du Christianisme dans ce pays, c'est-à-dire au IIIe siècle de notre ère;

8° Enfin l'*arabe*, la seule des langues sémitiques encore aujourd'hui parlée, et qui ne présente qu'un petit nombre de dialectes faiblement accusés ; grâce à l'influence du Coran, cet idiome, qui n'était d'abord que celui de la tribu ismaélite ou maaddique, s'est répandu depuis la Babylonie jusqu'à l'extrémité du Maroc, depuis la Syrie jusqu'à l'Yémen.

II. — Ces langues constituent un groupe très-homogène, et ne se ramifient pas en ces branches nombreuses que l'on remarque dans les autres familles linguistiques. Les radicaux y sont tous composés de deux syllabes, et le monosyllabisme primitif ne se retrouve que fort difficilement sous cette forme inflexible qu'ont revêtue les éléments fondamentaux du vocabulaire. Les idiomes qualifiés de sémitiques sont essentiellement analytiques; au lieu de rendre dans son unité l'élément complexe du discours, ils préfèrent le disséquer et l'exprimer terme à terme. Dans tous se manifeste une disposition marquée à accumuler l'expression des rapports autour de la racine essentielle. C'est ce que l'on observe particulièrement en hébreu. Ces langues participent donc encore des idiomes d'agglutination, bien qu'elles soient déjà très-nettement à l'état de langues à flexions. Le sujet, le régime pronominal, les conjonctions, l'article, n'y forment qu'un seul mot avec l'idée même; l'idée principale se voit comme circonscrite de particules qui en modifient les rapports, et qui forment alors des dépendances.

Les mots du dictionnaire offrent une très-étroite ressemblance entre les différentes langues de la famille sémitique. Ce qui a beaucoup contribué au maintien de cette étroite homogénéité dans la famille, c'est que les idiomes qui la composent n'ont jamais eu la puissance de végétation propre qui a porté les langues indo-

européennes ou aryennes à se modifier sans cesse, par un développement continu. Leur moule est resté le même, et, suivant la juste expression de M. Renan, elles ont moins vécu que duré. Ce cachet d'immutabilité distingue au plus haut degré les langues sémitiques ; elles ont eu une grande puissance de conservation qui tenait à la forme très-arrêtée de la prononciation des consonnes qui les a défendues contre les altérations résultant de l'adoucissement des articulations et des échanges qui s'opèrent bientôt entre elles. Il semble vraiment qu'une disposition spéciale de la Providence leur ait communiqué cette faculté de conservation immuable en vue du rôle particulier qu'avait à remplir l'une d'elles en conservant sans altérations au travers des siècles le livre inspiré où étaient déposés les principes des vérités religieuses.

III. — Au reste, le nom de *sémitique*, attribué par Eichorn à cette famille de langues et depuis lors universellement adopté, est fort impropre et même de nature à produire des erreurs regrettables. L'usage n'en était pas en effet restreint aux populations de la descendance de Sem ; une notable partie des nations chamites, sinon la majorité, parlaient des langues soi-disant *sémitiques*. L'hébreu n'était autre à l'origine que l'idiome des Chananéens, cette population si profondément chamite par son génie comme par les traits de sa physionomie; c'est en vivant au milieu d'eux pendant plusieurs générations que la famille d'Abraham la reçut et l'adopta à la place du langage qu'elle parlait antérieurement, langage très-probablement plus voisin de l'arabe, à cause de la parenté originaire des races d'Héber et de Jectan. Le ghez est parlé par une population dont le fond est resté en très-grande majorité chamitique, et où les quelques éléments sémitiques qui se

sont infiltrés de manière à devenir dominateurs, venant de l'Yémen, auraient apporté l'himyarite comme ils ont apporté l'écriture de l'Arabie Méridionale, si le langage venait d'eux. Les monuments de Babylone et de la Chaldée mettent en mesure d'affirmer que la langue dite *assyrienne* était à l'origine celle des Kouschites du bas Euphrate et que c'est du milieu d'eux que les Assyriens l'emportèrent en allant s'établir au nord. L'himyarite lui-même est l'idiome d'un pays où les peuples de Kousch précédèrent les tribus de la descendance de Jectan et formèrent toujours un élément considérable dans la population. Si les Jectanides de l'Arabie méridionale eurent, au temps de leur civilisation, un langage différent de celui des tribus de même souche qui s'étaient établies dans le reste de la péninsule, n'est-il pas très-vraisemblable de penser qu'ils le durent à l'influence de la race antérieure qui se fondit avec eux? On pourrait, du reste, au point de vue purement linguistique, former dans la famille *sémitique* un groupe particulier, composé de l'assyrien, de l'himyarite et du ghez, groupe que l'on appellerait *kouschite* et dont l'existence se marque par certains traits propres à ces trois idiomes et étrangers au reste de la famille.

IV. — Les autres peuples descendus de Cham parlent des idiomes étroitement apparentés entre eux et formant une famille spéciale, que l'on appelle *nilotique*, la plupart des langues qui la composent, et surtout la plus importante, ayant pour patrie la vallée du Nil.

C'est d'abord l'égyptien, de toutes les langues du monde celle dont nous possédons les monuments écrits les plus anciens. Quelque peu altérée par le cours du temps, elle s'est conservée en usage sous le nom de copte jusqu'au XVIIe siècle de notre ère, date où elle a

définitivement disparu devant l'arabe, ne restant plus qu'à l'état de langue liturgique pour les chrétiens indigènes de l'Égypte.

Viennent ensuite l'idiome des Gallas de l'Abyssinie et toute une série de dialectes qui se groupent avec lui, parlés dans la région qui s'étend entre le Nil blanc et la mer Rouge. Le malgache ou langue de Madagascar paraît aussi s'y rattacher par un côté, mais présente un mélange profond avec des éléments d'origine malaise. Les langues de la Nubie et du Kordofan forment à leur tour un groupe particulier dans la famille; elles sont nombreuses; chaque peuplade a la sienne et il serait oiseux de les énumérer ici. Disons seulement que l'une d'elles, le bischarri, paraît être le dernier débris de l'idiome dans lequel sont conçues les inscriptions hiéroglyphiques des Éthiopiens de Méroé. Une dernière division de la même famille est représentée par les langues berbères, issues de l'ancien libyen et parlées par une grande partie des populations qui s'étendent au nord et au nord-ouest de l'Afrique. C'est à ce groupe qu'appartiennent le kabyle-algérien et le touareg. Une langue fort alliée au berbère était parlée par les Guanches, anciens habitants des îles Canaries.

Tous les idiomes dont nous venons d'énumérer les principaux et qui composent la famille *nilotique*, offrent à celui qui les étudie la parenté originaire la plus étroite avec la famille dite *sémitique*. Le système grammatical est foncièrement le même; certaines des parties les plus importantes du discours, comme les pronoms, présentent des deux côtés une identité absolue. L'organisme est seulement moins complet, moins perfectionné. Quant au vocabulaire, une bonne moitié de ses racines pour le moins est commune aux deux familles. Les langues nilotiques les présentent seulement dans un état plus ancien, antérieur au tra-

vail, sous bien des rapports tout artificiel, qui les amena dans les langues sémitiques à une forme invariablement dissyllabique. Le reste provient des langues proprement africaines, de celles que parlent les diverses peuplades nègres.

Il est donc bien difficile de ne pas admettre, avec Charles Lenormant, M. Bunsen et M. Stuart Poole, que les langues nilotiques sortent d'une même souche que les langues sémitiques et forment avec elles une seule classe, divisée en deux familles. Le langage était originairement commun entre les fils de Sem et de Cham; seulement l'égyptien et les idiomes congénères se séparèrent du tronc avant les autres, à un état de développement moins parfait, et s'immobilisèrent alors dans une vie séparée, fixés par l'écriture en Égypte, tandis que les langues des Kouschites d'Asie, des Chananéens et des peuples de Sem continuaient à progresser et arrivaient à une forme plus perfectionnée, qui leur donna le caractère d'une famille distincte.

§ 6. — Les langues indo-européennes.

I. — La grande famille des langues indo-européennes, aryennes ou japhétiques est exclusivement la propriété des peuples issus de Japhet, qui tous en parlent ou en ont parlé les idiomes. Ces langues sont très-nombreuses, car elles avaient une force interne de végétation qui leur a fait subir des développements, des progrès et des changements incessants, dans l'espace et dans le temps. Ce sont celles où le mécanisme des flexions est le plus complet, le plus développé, sans qu'il y reste aucun vestige actuel de l'agglutination originaire.

L'organisme commun de ces langues est révélé par

la comparaison systématique des idiomes qui sont les représentants les plus anciens et les plus complets de tous les rameaux de la famille. Tous les idiomes indo-européens se rapprochent plus ou moins du sanscrit, qui en est le plus riche et celui dont l'état est demeuré le plus près de la forme primitive. Plus on recule à l'est, plus on trouve de ressemblance entre les langues de cette nombreuse et noble famille et celle que l'on peut considérer comme en constituant le type. Ainsi les langues celtiques, les plus occidentales de toute la famille, sont celles qui s'éloignent davantage du sanscrit. Le berceau primitif de ces idiomes est la contrée qui s'étend entre la mer Caspienne et l'Hindou-Kousch. Là fut parlée, avant que les diverses tribus de Japhet ne se dispersassent, quand elles vivaient encore réunies, la langue première qui fut la souche de toutes les autres. La science moderne l'appelle *aryaque* et parvient à en reconstituer en partie les traits les plus essentiels.

Dès l'époque la plus haute où l'on puisse remonter dans leur histoire, les langues aryennes sont essentiellement synthétiques; leurs mots sont disposés dans la phrase suivant le système de construction dont le latin est pour nous le type. Ce n'est que dans les temps modernes, par suite des nécessités imposées par les formes nouvelles de la pensée, qu'on a vu sortir de cette souche des langues aux procédés plus analytiques, comme nos idiomes néo-latins et l'anglais. Dans l'état même le plus primitif, dans ce qu'on peut connaître de l'aryaque, le génie de la famille a un caractère de complexité qui la distingue essentiellement de la famille sémitique, avec laquelle son vocabulaire n'a qu'un bien petit nombre de mots communs; et encore ce fonds commun, si faible, pourrait-il à la rigueur résulter de l'identité des procédés employés à

leur origine par les deux systèmes de langues, c'est-à-dire l'onomatopée. Cependant il serait fort exagéré de déclarer impossible que ces deux familles linguistiques aient été sœurs à l'origine. Des philologues d'une grande autorité regardent même les langues aryennes comme nées de l'influence modificatrice que les langues sémitiques ont exercée sur les langues touraniennes.

Sans rien préjuger sur la filiation réciproque et plus ou moins directe des idiomes indo-européens entre eux, filiation dont l'établissement présente encore de graves difficultés, on peut répartir ces idiomes en six groupes : 1° indien; 2° iranien; 3° pélasgique ou gréco-latin; 4° slave; 5° germanique, et 6° celtique.

II. — Le sanscrit forme la base du groupe indien; c'est l'idiome sacré de la religion et de la science des Brahmanes. Parlé il y a plus de vingt siècles, il a vécu ensuite comme langue littéraire, et il doit à cette longue existence d'être devenu le type le plus parfait d'une langue à flexions, ainsi que l'indique la signification du nom même que les Indiens lui ont donné, *sanscrita*, c'est-à-dire « ce qui est achevé en soi-même. » Cette langue sonore, très-riche en articulations, que l'improvisation poétique a singulièrement assouplie, est désignée par ceux qui l'écrivent sous le nom de « langue des dieux, » de même que son alphabet est appelé « écriture des dieux, » *dévanâgari*.

La langue que l'on peut considérer comme la fille aînée du sanscrit est le pali, parlé jadis à l'orient de l'Hindoustan et devenu depuis la langue savante et religieuse du bouddhisme à Ceylan, dans le Maduré, dans l'empire barman et dans l'Indo-Chine. Les dialectes pracrits constituent une seconde génération. Ce nom de *pracrita* signifie « inférieur, imparfait, » et a été donné aux idiomes qui constituaient le langage

vulgaire de l'Inde dans les siècles immédiatement antérieurs à l'ère chrétienne. Ces dialectes nous ont été particulièrement conservés par les drames indiens, où ils sont mis dans la bouche des personnages inférieurs.

Viennent ensuite les langues dérivées postérieurement et restreintes à des provinces déterminées, d'où elles tirent leurs noms. Ce sont celles que l'on parle encore aujourd'hui : l'hindi avec ses sept dialectes, l'hindoustani, langage des classes élevées de toute l'Inde centrale, depuis Calcutta jusqu'à Bombay, le cachmirien, le bengali, le guzarati, le mahratte, le népalais. Il faut y joindre le tzigane, idiome de cette race étrange, originaire de l'Inde, qui erre en nomade au travers de l'Europe et qu'on désigne, suivant les pays, par les noms de Zigeuner, Zingari, Gitanos, Bohémiens ou Gypsies.

III. — Le type le plus ancien des idiomes du groupe iranien est fourni par le zend et par le perse des inscriptions cunéiformes des rois Achéménides. Le zend est originaire de la Bactriane ; c'est la langue des livres de Zoroastre. De même que le sanscrit, il avait cessé d'être parlé bien avant l'ère chrétienne et était devenu un idiome purement littéraire. L'échelle des articulations est moins variée dans ces langues que dans le sanscrit ; on n'y compte non plus que trois voyelles, *a*, *i*, *u*.

Vers l'époque des Sassanides, le perse avait déjà subi des altérations notables, des modifications qui s'accrurent encore lors de l'invasion musulmane. Alors se forma le parsi, qui constitue le chaînon intermédiaire entre l'idiome des Achéménides et le persan moderne. Ce dernier, sorti de la province du Farsistan, a été perpétué par plusieurs générations de poëtes éminents sous les dynasties indépendantes de la Perse du moyen

âge, mais pénétré dans sa phraséologie de formes et de locutions turques et arabes. Des altérations d'une autre nature subies par le zend ont donné naissance au guèbre, parlé par les descendants des sectateurs obstinés du zoroastrisme, réfugiés dans l'Inde.

Au groupe iranien se rattachent aussi, parmi les idiomes encore vivants, l'afgan ou pouschtou, le béloutchi, le kurde, l'arménien, dont la riche littérature a flori pendant quatorze siècles et dont il existe plusieurs dialectes vulgaires, enfin l'ossète, parlé par une petite nation du centre de la chaîne du Caucase.

Le pehlevi est le produit d'un mélange d'éléments sémitiques et iraniens; la grammaire est araméenne, son vocabulaire perse. Il a été en usage à la cour des premiers monarques Sassanides, et un des livres attribués à Zoroastre, le ***Boundéhesch***, n'est parvenu jusqu'à nous que dans cette langue.

IV. — « Le groupe gréco-latin comprend la plus grande partie des langues de l'Europe méridionale. L'épithète de *pélasgique* le caractérise assez clairement, car la Grèce et l'Italie furent peuplées d'abord par une race commune, les Pélasges, dont l'idiome paraît avoir été la souche du grec et du latin.

» La première de ces langues n'est point en effet la mère de l'autre, comme on l'avait cru dans le principe; ce sont simplement deux sœurs, et si l'on devait leur assigner un âge différent, la langue latine aurait des droits à être regardée comme l'aînée. Cette langue, en effet, présente un caractère plus archaïque que le grec classique. Le dialecte le plus ancien de l'idiome hellénique, celui des Eoliens, ressemble au latin bien plus que les dialectes plus récents du grec. Le latin n'a en aucune façon le caractère d'une langue due à la décomposition d'une autre plus ancienne ou à son mé-

lange avec d'autres. Elle porte à un haut degré le caractère synthétique des idiomes anciens. Les éléments grammaticaux n'y ont point encore été séparés en autant de mots différents, et la phraséologie, comme la conjugaison de son verbe et les formes les plus anciennes de ses déclinaisons, offrent une ressemblance frappante avec le sanscrit. Son vocabulaire contient une foule de mots dont la forme archaïque, qui nous a été conservée, est tout aryaque.

» Le latin appartient à un groupe de langues, aujourd'hui disparues, et qu'il semble avoir graduellement absorbées : le sabin, qui a fourni lui-même, dès le principe, beaucoup de mots au latin, l'ombrien, l'osque, parlé dans la Campanie, le messapien et le japygien.

» L'étrusque, que nous ne connaissons que par un petit nombre de mots, paraît avoir formé une branche à part du tronc pélasgique.

» La langue actuelle des Albanais ou Schkypétars, quoique aujourd'hui singulièrement pénétrée de mots grecs et slaves, semble être un des dérivés les moins altérés de l'idiome pélasgique. Par plusieurs de ses formes, il nous ramène en effet à un système grammatical plus voisin du sanscrit que n'est le grec. »

(A. Maury.)

La décomposition du latin dans le moyen âge a donné naissance aux langues actuelles de l'Europe méridionale, réunies sous le nom commun « d'idiomes néo-latins » : l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, le portugais, la langue du pays des Grisons et le roumain des Principautés Danubiennes.

V. — Le groupe des langues lettiques et slaves rappelle de très-près les langues indiennes et iraniennes. La sève primitive du génie aryaque y circule encore

avec une remarquable énergie. Ce groupe se divise en deux rameaux, lettique et slave proprement dit. Le premier correspond à une période moins avancée que le second. Le substantif lithuanien n'a, par exemple, que deux genres, tandis que le slave en reconnaît trois. La conjugaison slave est aussi supérieure à la lithuanienne, où l'on ne distingue pas les troisièmes personnes du singulier, du duel et du pluriel.

Le rameau lettique comprend d'abord le lithuanien, celui de tous les idiomes actuellement parlés en Europe qui se rapproche le plus du sanscrit, puis le borussien ou ancien prussien, qui a été dépossédé par l'allemand, enfin le lette ou livonien.

Le rameau slave est infiniment plus étendu; on peut même dire que de tous les groupes linguistiques de l'Europe, c'est celui qui est parlé par le plus grand nombre de bouches. Son appellation de *slave* vient du nom, impliquant l'idée de gloire, que se donnent à elles-mêmes toutes les populations parlant les idiomes de ce genre. A l'exception du bulgare, qui a subi des altérations profondes, les langues slaves conservent entre elles une similitude beaucoup plus grande que les langues germaniques, par exemple. Le voyageur qui en connaît une à fond peut se faire comprendre dans toute l'étendue du territoire où elles sont parlées, depuis le Monténégro jusqu'au Kamchatka.

Il faut distinguer dans les langues slaves deux grandes branches, orientale et occidentale. La forme la plus ancienne connue de la première est le slavon, langue liturgique de l'Église de Russie, qui depuis la fin du moyen âge a cessé d'être vivante dans l'usage parlé. A côté de lui on doit ranger le bulgare, qui représente également un état de langue fort ancien et qui a été porté du voisinage de l'Oural aux bords du Danube,

où il tend à disparaître graduellement; le russe, dont la conquête a si prodigieusement étendu les domaines et qui supplante peu à peu les idiomes ouralo-finnois et tartares; enfin le serbe, parlé entre la mer Adriatique et le Danube.

Les idiomes slaves de l'ouest sont le polonais, le tchèque ou bohême, le sorabe ou vinde de la Basse-Lusace, auxquels il faut joindre quelques langues déracinées depuis plusieurs siècles déjà par l'allemand, comme le cachoube du Lauenbourg, le polabe et l'obotrite des bords de l'Elbe. En général ces idiomes sont plus durs, moins harmonieux, plus surchargés de consonnes que ceux dela branche orientale, surtout le tchèque.

VI. — « La vaste famille des langues germaniques, qui a repoussé peu à peu les langues slaves, embrasse aujourd'hui un grand nombre d'idiomes, lesquels ont succédé eux-mêmes à d'autres de la même famille et dont nous avons conservé quelques monuments. Toutes ces langues se distinguent par des caractères communs qui découlent eux-mêmes de la grammaire aryaque, dent ils ne sont que des altérations régulières. Un des plus célèbres philologues de l'Allemagne, qui est devenu par ses travaux comme le législateur de la grammaire comparée des langues germaniques, Jacob Grimm, a distingué quatre caractères fondamentaux dans cette famille. C'est d'abord la propriété qu'a la voyelle de s'adoucir en se prononçant pour indiquer une modification dans la signification ou l'emploi du mot. C'est ensuite la transformation d'une consonne en une consonne de la même classe, plus douce, plus forte ou aspirée. C'est en troisième lieu l'existence de conjugaisons fortes et faibles, c'est-à-dire de conjugaisons dans lesquelles la voyelle radicale change d'après

certaines lois, et de conjugaisons dans lesquelles elle demeure invariable. » (A. MAURY.)

Les langues germaniques forment deux rameaux, gothique et allemand. Nous ne connaissons l'ancien gothique que par un petit nombre de monuments écrits, parmi lesquels il faut placer en première ligne les fragments de la version de la Bible faite par l'évêque Ulphilas au IVe siècle. Au même rameau appartiennent : 1° le norse, idiome des anciens Scandinaves, qui s'est conservé presque intact en Islande et qui a donné naissance, par des altérations graduelles, au danois et au suédois ; 2° l'anglo-saxon qui, par son mélange avec le vieux français et par un effet de modifications propres, dues surtout aux influences celtiques, a produit l'anglais ; 3° le bas-allemand, qui comprend lui-même plusieurs dialectes : le frison, le hollandais et le flamand. Ces dernières langues sont comme les résidus de l'idiome saxon, qui se parlait avec de légères différences de canton à canton dans tout le nord-ouest de l'Allemagne, depuis l'Elbe et le Weser jusqu'au Rhin et à l'Escaut.

Quant au rameau allemand proprement dit, il comprend quatre dialectes : le haut-allemand, devenu depuis Luther la langue des lettres et de la société dans toute l'Allemagne, le souabe, l'autrichien et le franconien.

VII. — Les langues celtiques, aujourd'hui restreintes dans un petit nombre de cantons de la France et des Iles Britanniques, sont de toutes les langues indo-européennes les plus éloignées du berceau primitif dans la direction de l'ouest ; ce sont aussi les plus altérées. Ces idiomes rappellent sans doute la grammaire sanscrite, mais n'offrent plus avec elle qu'une ressemblance générale. En suivant les lois de la permutation des con-

sonnes, que nous avons indiquées tout à l'heure à propos des langues germaniques, on parvient à remonter du vocabulaire des langues celtiques à celui de l'aryaque et du sanscrit ; mais les formes grammaticales ont été tellement altérées, qu'il est souvent difficile de les rattacher, au moins directement, aux types habituels de la famille indo-européenne.

Le gaulois a disparu, supplanté par le latin ; il n'en subsiste qu'un petit nombre d'inscriptions, encore imparfaitement expliquées. On classe les idiomes celtiques encore vivants en deux groupes, kymrique ou breton et gallique ou gaélique. Le premier comprend le kymrique proprement dit ou langage du pays de Galles, le cornique, demeuré en usage jusqu'au siècle dernier en Angleterre, dans le comté de Cornouailles, enfin l'armoricain ou breton, d'un usage général dans nos départements des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan et dans une partie de la Loire-Inférieure. Au second appartiennent l'irlandais, le gaélique proprement dit ou langue erse, parlé dans la Haute-Écosse, enfin le manx ou dialecte de l'île de Man.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur les races humaines et les diverses familles de langues, nous a insensiblement conduit des temps primitifs de l'humanité aux choses de nos jours. Nous nous sommes ainsi trouvés entraînés bien loin de l'histoire ancienne des civilisations orientales, à laquelle cette étude était pourtant une introduction nécessaire. Mais nous allons y revenir désormais, pour ne plus nous en écarter.

LIVRE DEUXIÈME

Les Israélites.

CHAPITRE PREMIER

LES PATRIARCHES — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE, MOÏSE

Sources principales : La Bible, livres de la *Genèse*, de l'*Exode*, des *Nombres*, du *Lévitique* et du *Deutéronome*. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. I-III.

Les dissertations accompagnant le *Pentateuque* dans la Bible de D. Calmet et dans celle de M. Cahen. — Munk, *la Palestine*. Paris, 1845. — Ewald, *Geschichte der Volkes Israël*. Gœttingue, 1843-1847. — Wallon, *la Sainte Bible*. Paris, 1854. — J. Salvador, *Histoire des institutions de Moïse*, 3e édit. Paris, 1862.

§ 1. — Abraham.

I. — Les diverses nations du genre humain oublièrent peu à peu les grands souvenirs de leur histoire primitive, ou du moins n'en conservèrent que des traits épars qui se mêlèrent aux rêves de leur imagination. L'idée même de Dieu s'obscurcit graduellement dans leurs âmes, et l'idolâtrie s'établit sur toute la surface de la terre. « Les hommes ensevelis dans la chair et » dans le sang, dit Bossuet, avaient pourtant conservé une

» idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait » par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images » venues par leurs sens, leurs faisait adorer toutes les » choses où il paraissait quelque activité et quelque » puissance. Ainsi, le soleil et les astres, qui se faisaient » sentir de si loin, le feu et les éléments, dont les effets » étaient si universels, furent les premiers objets de » l'adoration publique. »

Pour arrêter les progrès d'un si grand mal et pour empêcher son triomphe définitif qui eût fait disparaître du monde la notion vraie de la divinité, Dieu, dans sa toute-puissance et sa miséricorde infinie, choisit une famille parmi cette race de Sem, sur laquelle le second père du genre humain, Noé, avait attiré ses bénédictions spéciales, et l'appelant à une vocation sublime, il la chargea de conserver intacte l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines, ainsi que le dépôt de ses préceptes et des promesses qu'il avait faites au genre humain.

II. — Tharé (*Térach*), descendu d'Arphaxad, habitait encore aux lieux mêmes que désigne le nom de son ancêtre, c'est-à-dire dans le midi de la Chaldée ; sa résidence était dans la ville d'Our, appelée aussi Chalanné, le Mougheïr de nos jours, dont les ruines ont été explorées par le voyageur anglais M. Loftus. Il eut trois fils, Abram, Nachor et Aran. Celui-ci mourut du vivant de son père, tandis que la famille habitait encore sa première résidence, et laissa un fils du nom de Lot. L'état de culture du pays où il vivait et qui n'offrait que peu de pâturages libres à une race tout entière adonnée à la vie pastorale, décida Tharé à changer de résidence et à se diriger vers les contrées septentrionales avec toute sa famille. Il vint dans la ville de Harrân,

dans la partie nord de la Mésopotamie, s'y établit et y mourut à l'âge de deux cent cinq ans.

C'est là que Dieu révéla sa mission à Abram, destiné par lui à devenir la tige des croyants. Il avait alors soixante-quinze ans, et son père ne devait mourir que soixante ans plus tard. « Sors de ton pays, de ta parenté » et de la maison de ton père, lui dit le Seigneur, et » viens au pays que je te montrerai ; je ferai sortir de » toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre et » toutes les nations de la terre seront bénies dans un » de tes descendants. » Les traditions populaires des Juifs et des Arabes, qui paraissent en ceci reposer sur des bases antiques, ajoutent que cette émigration était devenue nécessaire par suite des dangers qui menaçaient le pieux Abram au milieu de populations idolâtres et dans la maison même de son père, ardent adorateur des faux dieux. L'historien Josèphe, écho des légendes de la Synagogue, dit que les habitants du pays de Harrân s'étaient soulevés en armes contre lui et voulaient le punir de son mépris pour leurs divinités. On pourrait aussi rattacher cet événement à la conquête élamite qui vint alors, ainsi que nous le montrerons dans notre livre IV, peser sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

III. — Abram obéit aux ordres du Seigneur. Laissant à Harrân son père et son frère Nachor, il partit en se dirigeant vers le sud, avec sa femme Saraï, son neveu Lot et tous ses gens. Il franchit l'Euphrate, traversa la Syrie et vint enfin dans le pays de Chanaan, qui fut plus tard la Judée et dont le nom signifiait « le pays » d'en bas, » par opposition à la contrée d'Aram ou « pays d'en haut. » Il était alors occupé tout entier par les tribus chananéennes de la race de Cham, qui y avaient fondé des villes et y menaient la vie sédentaire,

mais laissaient des tribus nomades de Sémites errer en pasteurs dans les campagnes voisines de leurs cités, de même qu'encore aujourd'hui les tribus bédouines errent presque jusqu'aux portes des villes de la Syrie et de la Palestine.

Arrivé dans le pays de Chanaan, Abram eut, dans le canton de Sichem, une vision dans laquelle Dieu lui annonça que toute la contrée appartiendrait un jour à sa postérité. Il éleva un autel au lieu où le Seigneur lui était apparu, puis un autre entre Béthel et Aï, à l'endroit où il avait fixé ses tentes, dans les riches pâturages du cours inférieur du Jourdain, et après y avoir invoqué le nom de Jehovah, il continua sa route vers le midi.

Une famine l'obligea d'aller séjourner quelque temps en Égypte. Craignant de voir enlever sa femme Saraï, qui était très-belle, et d'être lui-même l'objet de quelque violence, il lui demanda de se faire passer pour sa sœur, dont il était le protecteur naturel. Le roi, que la Bible ne désigne, comme tous ceux dont il est question dans la Genèse ou dans l'Exode, que par son titre de Pharaon en égyptien (*pir-aa*), ayant entendu parler de la beauté de Saraï, la fit venir dans son palais; il traita Abram avec beaucoup de distinction et lui fit de riches cadeaux en esclaves et bestiaux. Mais arrêté dans son projet par un châtiment céleste, et ayant su que Saraï était la femme d'Abram, il la rendit à son mari, les engagea à quitter le pays et les fit accompagner par ses gens.

IV. — Abram revint donc, toujours accompagné de son neveu Lot, au lieu de son premier campement, entre Béthel et Aï. La vie qu'Abram et Lot menaient était exactement celle des scheikhs arabes de nos jours. Une foule de serviteurs héréditaires erraient comme eux d'un pâturage à l'autre, à mesure que le premier était épuisé, avec les troupeaux de leurs maîtres ou plutôt

de leurs seigneurs, car chaque famille patriarcale formait une sorte de petit Etat ambulant, où probablement les pasteurs tenaient au chef de la tribu par les liens de parenté plus ou moins éloignés. L'immensité des troupeaux de l'oncle et du neveu rendit difficile le pacage commun ; leurs serviteurs se prirent de querelle à ce sujet, et il fallut se séparer. Abram laissa Lot maître de choisir la région qu'il voudrait habiter. Il se décida pour les rives fécondes du bas Jourdain et le bassin de la mer Morte, qui lui offrait à son extrémité méridionale un pays d'admirables pâturages dans la plaine appelée aujourd'hui Ghôr-Safieh, que les tribus bédouines de cette partie de la Syrie regardent encore comme un véritable paradis terrestre. Cette plaine était immédiatement voisine de Sodome, la principale des cinq cités confédérées bâties sur la mer intérieure ; les quatre autres étaient Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor ou Zoar. Leurs habitants paraissent avoir été de sang chananéen ; mais ils étaient horriblement corrompus, adonnés à l'impiété, à toutes les iniquités et aux vices les plus infâmes, qui attirèrent sur eux la vengeance céleste. Malgré cela, Lot fixa sa demeure dans la ville même de Sodome, laissant ses troupeaux dans le Ghôr.

Après le départ de son neveu, Abram eut une nouvelle vision, dans laquelle Dieu lui renouvela ses promesses d'une innombrable postérité, à laquelle appartiendrait tout le pays à l'entour. Il vint demeurer alors dans le bocage de Mambré, près de Hébron, ville alors occupée par les Héthéens, l'une des nations de la race de Chanaan. Il y éleva un nouvel autel à Jéhovah.

V. — Cependant, Chodorlahomor, roi des Élamites, c'est-à-dire de la Susiane, avait conquis la vallée du Jourdain et soumis à son sceptre les cinq villes des rives

de la mer Morte, c'est-à-dire la contrée où Lot s'était établi. Il en était resté douze ans le maître ; dans la treizième année, les petits rois de cette région, voyant Chodorlahomor occupé de guerres dans le nord de l'Arabie, crurent pouvoir secouer le joug. Mais le roi des Élamites revint sur eux avec ses vassaux Amraphel, roi de Sennaar ou de la Babylonie, Arioch, roi d'Ellassar c'est-à-dire des Assyriens, et Targal [1], roi des peuples ou des tribus nomades. La bataille se livra dans un lieu nommé la *Vallée sauvage*, au bord de la mer Morte, où se trouvaient des puits de bitume ; les indigènes furent mis en déroute. Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes furent pillées, et Lot fut emmené captif. Abram en fut instruit par un fuyard. Il habitait à ce moment Mambré et avait fait alliance avec le prince chananéen du pays. Il partit avec son allié, les deux fils de celui-ci et tous ses serviteurs, et se mit à la poursuite des ennemis, qui se retiraient. Il les atteignit à l'extrémité septentrionale de la Palestine, à l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Dan. Une surprise nocturne lui donna la victoire ; les quatre rois furent poursuivis jusqu'au delà de Damas ; Lot fut délivré et tout le butin repris. C'est alors qu'Abram reçut la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, dont la tribu, sans aucun doute d'origine sémitique, était une de celles, en bien petit nombre, qui dans la vie pastorale avaient su conserver intacte la croyance primitive à l'unité de Dieu. Il refusa généreusement de prendre pour lui la moindre portion du butin que lui offrait le roi de Sodome et ne réclama que la part de ses alliés.

Abram, pénétré de reconnaissance pour le succès

1. Nous expliquerons plus loin, dans le premier chapitre du livre IV, pourquoi nous avons préféré, pour le nom de ce prince, la leçon *Targal*, du texte des Septante à la leçon *Tidal* du texte hébraïque.

qu'il avait obtenu avec l'aide de Dieu, eut encore à ce moment une de ces visions qui signalaient chaque événement important de sa vie, et qui le fortifiaient dans la foi, en lui inspirant la plus grande confiance pour l'avenir. « Je suis ton bouclier, lui dit le Seigneur, ta » récompense sera très-grande.» — « Mais à quoi me ser- » vent tous ces biens, demanda Abram, puisque je n'ai » pas d'enfants et que mon héritage doit passer à l'in- » tendant de ma maison? » — « Non, fut la réponse; » ta postérité sera nombreuse comme les étoiles du ciel; » je suis Jéhovah qui t'ai fait sortir de la contrée d'Our » des Chaldéens, pour te donner ce pays en héritage. » Abram accomplit alors, sur l'ordre de Dieu, la cérémonie symbolique qui devait consacrer son alliance avec l'Éternel; il sacrifia plusieurs animaux qu'il coupa en morceaux, et il vit Dieu lui-même, sous la forme d'une flamme de feu, passer au milieu des morceaux. C'était ainsi que chez les Orientaux d'alors se juraient les alliances, et saint Ephrem le Syrien, dans son Commentaire sur la Genèse, raconte que l'usage en subsistait encore de son temps chez les Chaldéens. Celui qui jurait alliance, en passant ainsi entre les morceaux découpés des victimes, voulait dire qu'il consentait à être traité comme elles s'il manquait à son serment. C'est d'usages semblables que dérivent en grec l'expression de ὅρκια τέμνειν et en latin celle de *fœdus ferire*.

VI. — Après dix ans de séjour dans le pays de Chanaan, Saraï, désespérant de donner elle-même un fils à Abram, lui demanda de prendre pour femme l'Égyptienne Hagar, sa servante. Celle-ci devenue orgueilleuse, fit sentir son dédain à sa maîtresse, qui s'en plaignit à Abram. La servante, livrée aux mauvais traitements d'une maîtresse jalouse, prit la fuite. Elle était assise auprès d'une source dans le désert, lorsqu'elle

fut visitée par un ange, qui lui annonça que le fils qu'elle portait dans son sein serait puissant un jour et aurait une nombreuse postérité, et qui lui ordonna de retourner chez Saraï et de s'humilier devant elle. Revenue dans la maison d'Abram, elle lui donna un fils qui fut appelé Ismaël (Yischmaël, *Dieu exauce*). Abram avait alors quatre-vingt-six ans.

Treize ans après cet événement, Dieu renouvela son alliance avec Abram. Ce nom qui signifiait *père élevé*, fut changé par Dieu lui-même en celui d'Abraham (*père de la multitude*), désignant l'immense postérité qui devait sortir du patriarche, et la circoncision fut instituée, comme symbole de la nouvelle alliance et comme signe distinctif des Abrahamides. Saraï reçut le nom de Sara (*maîtresse, princesse*) et Dieu promit à Abraham qu'il aurait d'elle un autre fils dans lequel se perpétuerait l'alliance divine. Quant à Ismaël, le Seigneur annonça que douze princes sortiraient de sa souche et que sa postérité serait très-nombreuse.

VII. — Cependant Abraham était arrivé à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans et Sarah en avait quatre-vingt-dix. Sans doute, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, la vie des hommes qui conservaient l'existence active et frugale des patriarches était encore très-longue par comparaison à celle des autres hommes contemporains ; mais elle était bien au-dessous de ce qu'elle avait été avant le déluge, et à l'âge qu'avaient atteint Abraham et sa femme, toutes les vraisemblances naturelles annonçaient qu'ils ne pourraient plus avoir d'enfants. Un jour, trois inconnus se présentèrent devant la tente d'Abraham, qui les supplia d'entrer et se hâta de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité. Ils se révélèrent alors à lui comme des anges envoyés de Dieu et lui renouvelèrent l'assurance que l'année suivante

Sara lui donnerait un fils. La femme nonagénaire, qui du fond de la tente entendait cette prédiction, ne put s'empêcher de rire ; mais elle fut blâmée par les anges pour avoir douté de la toute-puissance divine, qui pouvait opérer en elle un miracle.

VIII. — C'est alors qu'eut lieu la catastrophe de Sodome et des autres villes riveraines de la mer Morte. Leurs iniquités et leur corruption étaient parvenues à un tel degré que Dieu résolut de donner un exemple au monde par leur châtiment. En vain, Abraham invoqua sa miséricorde en faveur des villes maudites ; il ne se trouva pas dans Sodome les dix justes dont la présence aurait suffi, suivant la parole du Seigneur, pour détourner le fléau de sa colère. Averti par les anges, Lot s'enfuit en toute hâte à Ségor avec ses filles, dont les fiancés, dédaignant ses avertissements, refusèrent de le suivre. Alors Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboïm furent réduites en cendres, sans qu'aucun habitant pût échapper, par une effroyable convulsion de la nature, que la Bible appelle poétiquement « une pluie de feu » et de soufre ; » mais qui paraît avoir été en réalité une prodigieuse éruption volcanique, vomie par un grand nombre de cratères à la fois et dont toute la contrée environnante offre encore aujourd'hui les vestiges aux regards de l'observateur[1].

Lot, craignant de rester à Ségor où il ne se croyait pas à l'abri du danger, se retira avec ses deux filles dans une caverne du désert, située à l'orient de la mer Morte. C'est là que la Genèse place la naissance incestueuse de Moab et d'Ammon, pères des nations que Moïse et Josué trouvèrent établies sur la rive orientale du Jourdain et de la mer intérieure.

1. Voy. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*. Paris, 1853.

IX. — Continuant à mener sa vie errante de nomade pasteur, Abraham vint s'établir pour quelque temps dans le pays de Gérar, auprès de Gaza, sur la frontière entre l'Égypte et la Palestine. Il y fit alliance avec le roi du pays, nommé Abimélech, auprès d'un puits qui fut appelé, en mémoire de cet événement, Beerséba (le puits du serment).

C'est dans cette contrée que, suivant la promesse des messagers divins, Sara mit au monde un fils qui reçut le nom d'Isaac, du mot hébreu *Yischak* (on rit); tout le monde, avait dit Sara, *rira* en entendant cette nouvelle. A un festin qu'Abraham donnait à l'occasion du sevrage d'Isaac, Sara vit un rire moqueur sur le visage d'Ismaël, fils de Hagar, et elle exigea de nouveau le bannissement de la servante et de son fils. Hagar et Ismaël entrèrent dans le désert de Beerséba, et ils étaient sur le point de mourir de soif, lorsqu'une voix du ciel les consola et leur donna du courage. Une fontaine se présenta à leurs regards et ils se désaltérèrent.

Ismaël grandit dans l'exil et devint un habile archer; sa mère le maria avec une Égyptienne. Il devint la souche des tribus qui formèrent la seconde souche des Arabes nomades et se mêlèrent aux premières tribus issues de Jectan, sur lesquelles elles prirent, avec le temps, la primauté. La plus illustre de toutes les tribus arabes issues directement d'Ismaël, fut celle de Koreïsch, qui habitait la Mecque et y possédait le fameux sanctuaire de Caâbah, fondé, dit la tradition, par Ismaël et Abraham. C'est dans cette tribu que naquit Mahomet.

X. — Abraham remonta vers le nord et resta de longues années fixé à Mambré. C'est là que sa piété fut mise à la plus dure épreuve. Dieu lui ordonna d'immoler son fils Isaac. Déchiré de douleur, il n'hésita

pas cependant à obéir à l'ordre du Seigneur; déjà il était sur le point de consommer ce cruel sacrifice, lorsqu'il fut arrêté par une voix d'en haut qui lui apprenait que Dieu se contentait de cette preuve de son dévouement. Au même moment il aperçut un bélier devant lui, et il l'immola au lieu de son fils.

Peu de temps après, Sara mourut, âgée de cent vingt-sept ans. Abraham acheta des Héthéens de Hébron, alors appelée Kiriath-Arba, une grotte sépulcrale auprès de cette ville pour en faire un tombeau de famille, et y déposa le corps de Sara.

§ 2. — Isaac et Jacob.

1. — Lorsqu'Abraham se vit très-avancé en âge et sentit que sa fin approchait, il voulut marier son fils Isaac, qui devait être le père du peuple élu. Répugnant à une alliance avec les filles des Chananéens, il envoya son intendant Éliézer en Mésopotamie pour choisir à Isaac une épouse de sa race. Arrivé aux portes de la ville de Harrân, dans laquelle une branche de la famille de Tharé était restée après le départ d'Abraham, Éliézer s'arrêta près d'une fontaine et aperçut une jeune fille d'une grande beauté, qui était venue y puiser de l'eau. Comme elle s'en retournait avec son vase rempli, Éliézer lui demanda à boire. Elle inclina le vase pour le lui présenter, et s'offrant pour abreuver aussi ses chameaux, elle retourna puiser d'autre eau qu'elle leur donna. A ce trait de mœurs gracieuses et naïves, Éliézer reconnut le signe qu'il avait demandé au Seigneur pour connaître la femme destinée à l'héritier des promesses divines ; il apprit d'ailleurs que la jeune fille, nommée Rébecca (*Ribka*, la génisse grasse), était fille de Bathuel, fils de Nachor, frère d'Abraham,

et par conséquent la nièce de son maître. Il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte chez Bathuel, fit connaître la mission qu'il avait reçue, et Rébecca partit avec les bénédictions de sa famille.

Bien qu'Abraham eût alors cent quarante ans, il prit encore, après le mariage de son fils, une nouvelle femme, nommée Cétura, dont il eut six fils. L'un fut Madian, père des Madianites qui habitèrent entre la mer Morte et le golfe Élanitique de la mer Rouge, à l'orient des Nabatéens. Abraham dota richement ses nouveaux enfants, mais les renvoya de la Palestine, où son héritage devait passer tout entier à Isaac. Celui-ci, qui avait quarante ans lors de son mariage, resta vingt ans sans enfants. Enfin Dieu exauça ses prières et Rébecca lui donna deux jumeaux. Celui qui vit le premier le jour fut appelé Esaü (*Esav*) et aussi Edom (le rouge) à cause de la couleur de son teint ; le second reçut le nom de Jacob (le supplanteur). Abraham avait vécu assez longtemps pour voir s'accomplir la promesse divine dans la postérité d'Isaac. Il mourut quinze ans après la naissance des deux frères, à l'âge de cent soixante-quinze ans, et il fut enterré par Isaac et Ismaël dans son tombeau de famille, auprès de sa femme Sara. Ce tombeau, dit-on, désigné par une tradition constante et ininterrompue, subsiste encore sous la grande mosquée de Hébron ; mais les musulmans interdisent à tout chrétien de le visiter.

II. — La vie d'Isaac n'offre aucun événement bien saillant. Continuant la vie nomade de son père, le second patriarche passa toute son existence, en partie dans les pâturages de Mambré, et en partie dans ceux du pays de Gérar, tantôt en étroite alliance avec le roi de cette dernière contrée, qui s'appelait Abimélech comme son prédécesseur du temps d'Abraham, tantôt,

au contraire, en butte à la malveillance et à la jalousie des habitants sédentaires et agriculteurs, toujours assez mal disposés envers les nomades pasteurs. La Genèse lui fait arriver, dans un de ses séjours à Gérar, la même aventure exactement qu'à Abraham en Égypte. Il y a évidemment là double emploi, deux traditions sur un même fait qui se sont juxtaposées.

Esaü était l'aîné des fils d'Isaac ; mais Rébecca favorisait particulièrement Jacob. Celui-ci un jour acheta de son frère son droit d'aînesse, puis, avec l'aide de sa mère, parvint par ruse à recevoir à la place d'Esaü la bénédiction paternelle qui devait le sacrer héritier des promesses de Dieu sur la race d'Abraham. Il se vit dès lors en butte à une haine furieuse de son frère, et pour y échapper il dut s'enfuir en Mésopotamie, près de Laban, frère de Rébecca, sur le conseil de sa mère elle-même et sur l'ordre d'Isaac, qui, à l'exemple d'Abraham, ne voulait pas donner à l'héritier de sa race une épouse chananéenne. C'est dans sa fuite que Jacob eut à Louz, la fameuse vision dans laquelle il aperçut une échelle sur le sommet de laquelle apparaissait Jéhovah lui-même et où ses anges montaient et descendaient. Il nomma, et sa race d'après lui, le lieu Béthel, « demeure de dieu, » en mémoire de cet événement.

III. — Arrivé au delà de l'Euphrate, Jacob rencontra des pasteurs de Harrân, et ils lui montrèrent Rachel (la brebis), une des filles de Laban, qui faisait paître elle-même les troupeaux de son père. Jacob se fit connaître et fut reçu amicalement par Laban ; mais celui-ci ne voulut lui accorder sa fille Rachel qu'après qu'il l'eut servi quatorze ans et qu'il eut épousé Lia, sœur de Rachel. Il eut douze fils, Ruben, Siméon (*Schimon*), Lévi, Juda (*Yehouda*), Dan, Nephthali (*Naphthouli*), Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et

Benjamin, qui furent les ancêtres des douze tribus d'Israël, et une fille du nom de Dina. Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon et Dina étaient nés de Lia; Dan et Nephthali de Bilha, servante de Rachel ; Gad et Aser de Zilpa, servante de Lia : enfin les deux derniers-nés, Joseph et Benjamin, de Rachel elle-même, pendant de longues années stérile.

Après un séjour prolongé chez Laban, Jacob se décida enfin à revenir auprès de son père, qui vivait encore. Il se réconcilia avec Ésaü, qui lui abandonna la possession et la jouissance exclusive des pâturages de la terre de Chanaan, et se retira avec les siens dans la montagne de Séir, aujourd'hui Scherah, au nord du golfe Élanitique, où il devint la souche du peuple des Iduméens ou Édomites. Une circonstance du récit de la Bible relativement à ce retour montre que l'idolâtrie existait chez Laban, comme nous avons vu plus haut qu'elle existait déjà chez son ancêtre Tharé. C'est aussi dans le cours de ce voyage que le livre de la Genèse place la lutte mystérieuse de Jacob avec un ange, d'où lui vint le nom d'Israël (*combattant de Dieu*), seul conservé par ses héritiers, qui s'intitulèrent « enfants d'Israël » ou Israélites.

IV. — De cruelles épreuves attendaient Jacob après son retour dans le pays de Chanaan. Sichem, fils de Hamor, le prince des Sichémites, enleva sa fille Dina et la déshonora. Il la demanda ensuite en mariage; mais les fils de Jacob méditèrent une vengeance terrible contre tous les Sichémites. Ils consentirent en apparence au mariage de Dina avec Sichem, sous condition que tous les habitants mâles de la ville se soumettraient immédiatement à la circoncision. Le troisième jour, quand les Sichémites étaient encore souffrants, Siméon et Lévi dirigèrent une attaque contre eux et les égor-

gèrent tous, après quoi les autres fils de Jacob pillèrent la ville et emmenèrent les femmes, les enfants et les troupeaux. Jacob fut très-affligé de cet événement, et il reprocha sévèrement à ses fils leur action atroce et leur perfidie.

Toute la famille quitta le canton de Sichem, où elle ne se sentait plus en sûreté. A Ephrath, qui fut plus tard appelé Bethléem, Jacob eut la douleur de perdre Rachel, qui mourut en donnant le jour à son second fils Benjamin. Encore aujourd'hui l'on montre le tombeau de Rachel aux environs de Bethléem.

Jacob se rendit ensuite à Mambré, où vivait encore son père Isaac, qui ne mourut qu'à l'âge de cent quatre-vingts ans. Il dut donc être témoin du fait qui nous reste à raconter et du désespoir de son fils Jacob.

V. — Joseph, premier-né de Rachel, était l'objet tout particulier de l'affection de son père, qui lui donnait souvent des marques de tendresse et se montrait disposé à lui accorder les priviléges qui, par droit de naissance, appartenaient aux fils de Lia. D'ailleurs les aînés des enfants de Jacob s'étaient attiré par des fautes graves la défaveur de leur père. Ruben, le premier-né, avait perdu son droit par un inceste ; Siméon et Lévi avaient mécontenté Jacob par leur trahison envers les Sichémites. Joseph, enfant chéri de son père et traité en ennemi par ses frères jaloux, rendait compte à Jacob de tout ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans la conduite de ses fils aînés, et ne cachait pas à ceux-ci ses espérances et ses rêves de grandeur. Attachant, dès son enfance, une grande importance aux songes dans lesquels il lisait l'avenir, Joseph n'hésitait pas à raconter à ses frères des visions nocturnes, présages du futur éclat de sa vie. Ses frères conçurent contre lui une haine mortelle et conspirèrent sa perte. Un jour, Jacob en-

voya Joseph demander des nouvelles de ses frères qui faisaient paître leurs troupeaux dans les environs de Sichem. Le voyant seul, l'idée de le tuer s'empara d'eux; néanmoins Ruben, l'aîné, sur lequel eût pesé la plus grande responsabilité, tâcha de sauver Joseph, et il engagea ses frères à le jeter dans une citerne sans eau, d'où il avait le dessein de le retirer plus tard. Mais en son absence une caravane de marchands arabes vint à passer, se rendant en Égypte. Juda décida ses frères à leur vendre Joseph, et ceux-ci à leur tour le vendirent à Putiphar ou Pétépra (*celui qui appartient au Soleil*), officier des troupes d'un roi d'Égypte que l'Ecriture Sainte désigne seulement par son titre de Pharaon. Les fils aînés de Jacob firent croire à leur père qu'une bête féroce avait dévoré Joseph.

§ 3. — Joseph en Égypte.

I. — Joseph, emmené en esclavage, acquit rapidement les bonnes grâces de son maître, qui lui confia l'intendance de sa maison. Mais, calomnié par la femme de Pétépra, il fut mis en prison, et là Dieu lui révéla le sens des songes mystérieux de deux compagnons de captivité. L'un d'eux, échanson du roi, rentra bientôt en faveur auprès de son maître, comme Joseph le lui avait prédit, et oublia d'abord le fils de Jacob; mais deux ans plus tard, le roi, à son tour, ayant vu en songe sept vaches maigres et sept épis maigres qui dévoraient sept vaches grasses et sept beaux épis, son esprit en fut fort agité, et il demanda qu'on lui interprêtât cette vision. Alors l'échanson se souvint de l'esclave hébreu qui lui avait si bien prédit son sort. On envoya chercher Joseph dans sa prison; il fut présenté au roi et lui annonça que sept années de stérilité devaient

succéder bientôt à sept années d'abondance. Remarquons ici en passant qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces chiffres de sept années. Le nombre *sept* s'employant chez les Égyptiens comme un nombre indéterminé, la vision des sept vaches grasses et des sept vaches maigres avait dû se présenter d'autant plus naturellement à l'esprit du roi que précisément les *sept vaches épouses du taureau divin* étaient un des symboles importants du paganisme égyptien [1]. Enfin dans une inscription égyptienne datant de la XII[e] dynastie (nous expliquerons cette expression dans notre livre III) et par conséquent antérieure de plusieurs siècles à Joseph, un gouverneur de province se vante d'avoir créé des greniers d'abondance *pour sept années*, c'est-à-dire des greniers capables de suffire à plusieurs années de disette de suite.

II. — L'Égypte, au temps où Joseph y avait été conduit, se trouvait divisée en deux royaumes, par suite d'événements que nous raconterons dans notre livre III, en faisant l'histoire de ce pays. Il n'y avait plus de princes nationaux que dans la Thébaïde. La Basse-Égypte était occupée depuis plusieurs siècles déjà par des envahisseurs de race chananéenne, connue sous le nom de Pasteurs, qui avaient fini par prendre les mœurs égyptiennes et avaient constitué une dynastie de princes de leur sang. C'est un de ces rois, nommé Apophis ou Apépi, devant lequel Joseph fut amené. Naturellement il n'avait pas et ne pouvait pas avoir pour les services d'un étranger la même répugnance que les Égyptiens proprement dits, puisqu'il était lui-même d'origine étrangère.

Frappé des avis de Joseph et de sa clairvoyance, il

1. Voy. le chapitre CXLVIII du *Rituel funéraire* de l'Égypte.

jugea que personne ne pouvait mieux combattre le fléau annoncé qu'un homme si favorisé du ciel. Il lui mit au doigt un anneau, au cou un collier d'or (marque d'honneur retracée et mentionnée plusieurs fois sur les monuments de l'Égypte), le revêtit d'une robe de lin et le fit monter sur un char, accompagné d'un héraut qui annonçait à tout le peuple qu'on eût à fléchir le genou devant lui, car il était choisi pour administrer tout le royaume. Le roi décora le fils de Jacob d'un nom égyptien qui signifiait « nourrisseur du monde » (Tsaf-en-to), c'est-à-dire nourrisseur du pays, car dans la langue égyptienne le pays (le pays par excellence, l'Égypte) et le monde s'exprimaient par le même mot (*to*). Le nouveau ministre épousa la fille d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Pétépra comme son ancien maître; elle s'appelait, dit la Bible, Aseneth, c'est-à-dire « la précieuse Neith ; » Neith était une déesse des Égyptiens. De ce mariage Joseph eut deux fils, Manassès (*Ménasché*) et Éphraïm.

III. — Joseph recueillit dans des greniers publics construits exprès une partie de la moisson surabondante des années de fertilité et la distribua, au nom du roi, aux Égyptiens pendant les années de disette. En retour de cette prévision et des secours qui les avaient sauvés, le fils de Jacob exigea des habitants de l'Égypte qu'ils cédassent au roi ce que les jurisconsultes appelleraient *le domaine supérieur* de leurs terres, avec redevance d'un cinquième des produits pour le droit de possession. Les prêtres en furent exceptés, parce qu'ils recevaient leur nourriture des greniers publics.

Les approvisionnements créés par la prévoyance de Joseph étaient si considérables, que non-seulement il put nourrir la population de la Basse-Égypte pendant toute la durée de la disette, mais encore il eut le moyen

de vendre des grains aux habitants des contrées voisines, où la famine se faisait sentir. C'est alors que ses frères vinrent en Égypte, envoyés par Jacob pour acheter des vivres. A leur second voyage il se fit reconnaître par eux, leur pardonna et appela toute sa famille à résider en Égypte. En agissant ainsi, il ne faisait que pratiquer la politique constante des Pharaons, qui avait toujours consisté à attirer des tribus de la Palestine et de la Syrie comme colons dans les terres du Delta, qu'une agriculture savante conquérait graduellement et péniblement sur les marais. Et cette politique, qui avait été celle des souverains indigènes, devait être encore bien plus celle des rois Pasteurs, lesquels avaient tout intérêt à fortifier dans leur État l'élément non égyptien pour s'assurer un appui contre une réaction nationale.

IV. — Jacob se rendit avec tous les siens à l'appel de Joseph; il était alors âgé de cent trente ans. Le Pharaon les accueillit avec faveur et les établit dans la terre de Gessen, que l'on croit avoir été le territoire de la ville actuelle de Belbéis, à la frontière du Delta et du désert, au N.-N.-E. de Memphis et de la ville moderne du Caire. C'est là que Jacob mourut, dix-sept ans après son établissement. A son lit de mort il bénit ses fils et déclara que l'héritage des promesses divines sur le sang d'Abraham et la qualité de chef de famille passaient à Juda, à l'exclusion de ses trois frères aînés, Ruben, Siméon et Lévi, qui s'en étaient rendus indignes par leurs crimes. On porta son corps, embaumé à la mode égyptienne, dans le tombeau d'Abraham à Hébron.

Joseph vécut encore un demi-siècle et demeura toujours le protecteur actif de la colonie israélite. Enfin il mourut à son tour, âgé de cent dix ans, recommandant

à ceux de ses frères qui lui survivraient que sa momie fût emportée dans la terre de Chanaan quand la race d'Israël quitterait l'Égypte.

§ 4. — Les Israélites en Égypte et l'Exode.

I. — Les Hébreux demeurèrent 430 ans dans le fertile pays de Gessen et s'y multiplièrent énormément. Ils y formèrent un petit peuple, séparé des Égyptiens par ses mœurs, son culte, son langage et son régime patriarcal. La Bible se tait sur l'époque qui suivit immédiatement la mort de Joseph et de ses frères; mais il est certain que les Hébreux restaient isolés des Égyptiens. Leur profession de pasteurs, leurs mœurs nomades, méprisées de la population proprement égyptienne, avaient établi entre les deux peuples une barrière insurmontable. Le culte patriarcal, à la vérité, ne s'était pas conservé dans sa pureté primitive; mais le culte idolâtre des Égyptiens était trop en opposition avec les traditions des Israélites pour qu'il eût pu prévaloir parmi ces derniers. Les enfants d'Israël conservaient des notions du *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, quoiqu'ils n'eussent plus de ce Dieu que des idées bien confuses. Placés sous la dépendance des rois d'Égypte, ils étaient gouvernés cependant par leurs propres chefs. Les tribus étaient divisées en familles, qui avaient chacune son *zakén* [1] ou *scheikh*, et ces chefs de familles se trouvaient sous les ordres des chefs supérieurs de leurs tribus respectives, appelés *hak* en égyptien. A côté de ceux-ci se trouvaient encore des officiers portant le titre de *schoterim* ou « scribes, » qui, bien que

1. Exode, chap. III et VI.

choisis dans la race d'Israël, étaient auprès d'elle les représentants de l'autorité du gouvernement égyptien et répondaient personnellement envers le gouvernement de l'exécution des charges imposées à la colonie hébraïque [1].

II. — Cependant l'existence des Israélites en Égypte fut loin d'être toujours aussi heureuse qu'elle l'était d'abord. De grandes révolutions s'étaient accomplies dans ce pays, que nous raconterons en détail lorsque nous traiterons de l'Égypte. Les souverains étrangers de la Basse-Égypte avaient été chassés; l'unité du pays et sa pleine indépendance avaient été rétablies. Une dynastie nationale, dynastie glorieuse, guerrière et conquérante, était montée sur le trône. Elle paraît avoir laissé les Hébreux dans une grande paix et les avoir favorisés. Il semble même que les enfants d'Israël se soient associés à plusieurs reprises aux premières campagnes asiatiques de cette dynastie et en aient profité pour tenter dès lors, dans la terre promise à leur race, des établissements qui échouèrent. C'est ainsi qu'il est question d'une expédition entreprise par les fils d'Éphraïm contre les habitants de Gath, dont ils voulaient prendre les bestiaux et qui les tuèrent [2]. Une fille d'Éphraïm fonda plusieurs villes dans le pays de Chanaan [3]. Enfin on raconte que des membres de la famille de Séla, fils de Juda, firent quelques conquêtes sur le territoire des Moabites [4].

Mais plus tard, à la suite de troubles auxquels, ainsi que nous le verrons plus loin, l'influence des Israélites n'aurait peut-être pas été tout à fait étrangère, une

1. Exode, chap. v.
2. I Chron., vii, 21.
3 I Chron., vii, 24.
4. I Chron., iv, 21-23.

nouvelle dynastie encore, celle que l'on compte en Égypte comme la dix-neuvième, parvint au pouvoir. « Il s'éleva, dit l'Écriture, un roi nouveau qui ne con- » naissait pas Joseph. » Les services qu'il avait rendus à l'Égypte ayant été mis en oubli, les descendants de Jacob, regardés comme dangereux à cause de leur nombre et de leur origine, furent en butte aux plus injustes et aux plus cruelles persécutions. Le Pharaon qui commença à les persécuter dans le but d'anéantir leur force s'appelait Rhamsès, nous le savons maintenant par les documents d'origine égyptienne; c'était un prince guerrier, et en même temps un despote implacable, un véritable tyran. Il accabla les Israélites de travaux et les employa, sous la conduite de *chefs de corvée*, à toutes les plus rudes opérations de la construction de villes. C'est à des travaux forcés de ce genre que les rois d'Égypte avaient coutume de mettre leurs prisonniers de guerre; les peintures de plusieurs tombeaux égyptiens retracent des scènes où l'on voit des prisonniers de race sémitique fabriquant des briques et élevant des murailles sous l'œil de surveillants égyptiens armés de longs fouets, scènes qui peuvent servir d'illustrations aux récits de la Bible sur la servitude des Israélites. Une inscription hiéroglyphique, datée du règne de Rhamsès, énumère les populations ainsi employées aux travaux publics et mentionne dans le nombre les *Aberiou* ou Hébreux [1]. Ils construisirent dans leur servitude deux villes à l'orient du Delta, Pithom et Rhamsès, cette dernière ainsi appelée d'après le nom du roi, villes qui sont l'une et l'autre fréquemment mentionnées dans les monuments égyptiens.

III. — Le Pharaon espérait écraser les Israélites à

1. Voy. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, t. I.

force de mauvais traitements. Voyant qu'au contraire leur nombre allait toujours croissant, il ordonna de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naîtraient.

C'est alors que Moïse vint au monde. Il était fils d'Amrâm et de Jochabed, l'un et l'autre de la tribu de Lévi, qui avaient eu déjà antérieurement deux autres enfants, un fils du nom d'Aaron et une fille nommée Marie. Sa mère le cacha pendant trois mois; enfin, ne pouvant plus dissimuler son existence, elle l'exposa sur le bord du fleuve dans une corbeille enduite de bitume et de poix. La fille de Pharaon, que l'historien Josèphe appelle Thermouthis (en égyptien *t-ouer-maut*, « la grande mère »), étant allée se baigner, vit la corbeille et recueillit l'enfant, pour lequel Jochabed elle-même s'offrit comme nourrice. Elle lui donna le nom de Moïse (*Mosché*), qui signifie « tiré des eaux, » puis, l'enfant ayant grandi, elle le rendit à la princesse, qui le fit élever à la cour.

L'Écriture Sainte ne dit rien sur la jeunesse de Moïse et sur son éducation, mais on peut accepter avec une certaine confiance la tradition juive rapportée par Josèphe. Suivant cette tradition, la princesse Thermouthis aurait fait élever l'enfant sauvé du Nil par les prêtres, dans toutes les sciences des Egyptiens, et en même temps elle aurait su le préserver contre les embûches de la caste sacerdotale et des devins, qui prédirent au roi ce que l'Égypte aurait à redouter de cet enfant. Il fut aussi formé aux choses de la guerre et exerça un commandement militaire important dans une expédition en Éthiopie.

IV. — La faveur dont il jouissait à la cour n'empêchait pas Moïse, devenu homme, d'être très-sensible à l'oppression qui pesait sur ses compatriotes ; il allait

souvent au milieu d'eux pour les consoler. Un jour, dans son indignation, il tua un Égyptien qui frappait un Hébreu. Poursuivi pour cette action, il s'enfuit dans l'Arabie Pétrée. Tandis qu'il y errait en proscrit, il eut une fois, se trouvant dans le voisinage d'une tribu madianite, l'occasion de défendre les sept filles de Jéthro, chef et prêtre de la tribu, qui étaient venues abreuver les troupeaux de leur père, contre l'agression des bergers qui voulaient les repousser de la fontaine. Jéthro, ayant appris de ses filles la généreuse conduite de Moïse, l'invita à venir chez lui et lui offrit l'hospitalité. Moïse ayant consenti à rester chez Jéthro, celui-ci lui donna pour femme sa fille Séphora.

Moïse passa de longues années chez les Madianites, menant la vie de pasteur. Pendant ce temps rien n'avait changé dans la situation de ses frères en Égypte; un nouveau roi, que les monuments égyptiens nous apprennent s'être appelé Merenphtah, était monté sur le trône ; mais il continuait à l'égard des Hébreux le système inique de son prédécesseur. Dans la solitude auprès de ses troupeaux, Moïse put méditer sur le sort des Israélites ; les traditions des patriarches occupaient son esprit, et la pensée de Jéhovah, le Dieu de ses pères, occupait tout son être.

V. — Un jour qu'il avait porté ses pas auprès du mont Horeb, il vit un buisson qui était enflammé sans être consumé par le feu. Ne pouvant se rendre compte de ce phénomène, il voulut s'approcher pour l'examiner de plus près ; mais une voix se fit entendre du milieu du buisson et l'avertit qu'il se trouvait sur un terrain sanctifié par la présence de Dieu. Nous ne considérons ici les faits de l'Histoire Sainte que sous le rapport purement et exclusivement historique; nous ne reproduirons donc pas ici le sublime dialogue que la

Bible place à cet endroit entre Moïse et le Seigneur. Tous les sentiments du futur libérateur, sa confiance en Dieu, sa méfiance dans sa propre capacité, ses hésitations, se retracent dans ce dialogue, où Dieu, suivant l'expression de Bossuet, « se fait connaître à ce grand » homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme » vivant. » Dieu ordonne à Moïse de retourner en Égypte et lui révèle qu'il l'a choisi pour délivrer son peuple de l'esclavage et pour lui faire connaître de nouveau le Dieu de ses pères comme l'*être absolu*. « Je suis celui qui suis » (ÉHYÉ), tel est le nom sous lequel Dieu veut se faire annoncer à son peuple, en se faisant connaître comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

VI. — Moïse rejoignit alors son frère Aaron, dont le concours lui avait été annoncé par la voix divine dans le buisson ardent et qui, plus éloquent que lui, devait être, auprès des Hébreux et du roi d'Égypte, l'interprète de ses inspirations venues d'en haut. Ils rentrèrent ensuite en Égypte et, après avoir rassemblé les chefs des tribus israélites, leur avoir rendu courage et les avoir décidés à leur obéir, ils se présentèrent devant le Pharaon.

Bien qu'ils n'eussent réclamé pour leurs compatriotes que la liberté d'aller sacrifier dans le désert, leur demande fut repoussée avec mépris, et, loin d'accorder la moindre relâche au peuple d'Israël, un surcroît de travaux lui fut imposé. Alors Dieu, par le ministère de Moïse et d'Aaron, frappa le pays des divers fléaux si célèbres sous le nom des dix plaies d'Égypte. Les maux qui vinrent alors affliger la vallée du Nil et terrifier les Égyptiens sont aussi énumérés dans la Bible : 1° les eaux du Nil prirent une couleur rouge de sang, une odeur infecte et malsaine, il fallait creuser des puits pour avoir de l'eau potable ; 2° les grenouilles se

multiplièrent de façon à tout envahir et à devenir une gêne insupportable pour les habitants ; 3° des moustiques innombrables tourmentèrent les hommes et les bestiaux ; 4° d'autres insectes nuisibles, dans lesquels il faut sans doute reconnaître des cancrelats ou blattes, fourmillèrent dans les maisons et dans les champs, dont elles ravagèrent les récoltes ; 5° une épizootie enleva la plupart des bestiaux du pays ; 6° des pustules enflammées se formèrent sur le corps des hommes et des animaux ; 7° une forte grêle, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, sévit sur les campagnes ; 8° des nuées de sauterelles survinrent et dévorèrent tout ce que la grêle avait épargné ; 9° d'épaisses ténèbres, produites sans doute par les tourbillons de sable qu'apportait le vent du désert, couvrirent toute l'Égypte ; 10° une épidémie subite enleva tous les premiers-nés des familles. On remarquera que ces fléaux sont tous ceux qu'on voit sévir de temps à autre sous le climat de l'Égypte. Ce qui constituait donc le fait miraculeux était leur intensité extraordinaire et leur réunion dans un court espace de temps. Plusieurs fois le roi, touché de repentir ou de crainte, pria les deux frères d'obtenir de Dieu la cessation de ces désastres ; mais lorsque le fléau avait cessé, il revenait à l'endurcissement de son cœur. Enfin la mort de tous les premiers-nés du royaume et du fils même du roi brisa sa résolution, et il laissa partir les Israélites.

Le soir du départ, Moïse institua en mémoire de cet événement le repas de la Pâque. Les Hébreux montaient alors à six cent mille hommes adultes, sans compter les femmes et les petits enfants. Tous se mirent en route sous la conduite de Moïse.

VII. — Leur marche ne pouvait être que très-lente; ils furent trois jours à gagner les bords de la mer

Rouge, par un itinéraire dont il est difficile maintenant de déterminer les stations d'une manière précise.

Le Pharaon, se ravisant et regrettant la permission qu'il leur avait donnée de partir, s'était mis à leur poursuite avec 600 chars de guerre et une grande masse d'infanterie. Il les atteignit sur le rivage. Les Hébreux avaient devant eux, à l'est, le golfe de Suez, à droite et à gauche des montagnes inaccessibles, et derrière eux ils voyaient l'armée des Égyptiens. Sans un secours miraculeux ils étaient perdus. Déjà ils s'abandonnaient au désespoir, quand Moïse leur promit de la part du Tout-Puissant une délivrance éclatante. La nuit venue, Moïse étendit sa main sur les eaux : une violente tempête venue de l'est se mit alors à souffler, sépara les eaux du golfe, au point où les Israélites étaient campés, et ouvrit un passage au milieu des eaux, refoulées de chaque côté. Les Hébreux s'engagèrent aussitôt dans ce chemin miraculeusement frayé, et toute la nuit fut occupée par le passage, qui s'opéra probablement dans le voisinage du mont Attaka où la mer a maintenant six lieues de largeur. Là se trouvent, sur le rivage arabe, des sources que les indigènes d'aujourd'hui appellent Ayoun-Mousa (les sources de Moïse), et où ils placent traditionnellement le passage des enfants d'Israël.

Au point du jour les Égyptiens aperçurent ceux qu'ils poursuivaient campés sur l'autre rive. Leur premier mouvement fut de s'élancer en toute hâte sur les traces des Hébreux sans calculer les dangers d'une telle entreprise. Ils se hasardèrent à suivre les fugitifs dans le lit du golfe, avec leurs chars et leurs chevaux; mais les chars ne pouvaient pas rouler et la marche fut très-pénible. Tout à coup Moïse étendit de nouveau sa main dans la direction de la mer. Aussitôt le vent d'est cessa de souffler, les flots revinrent sur eux-mêmes et

coupèrent la retraite à l'armée égyptienne, qui fut engloutie dans la mer.

On ajoute d'habitude que le Pharaon périt dans les eaux avec son armée; mais c'est là une de ces *interprétations*, un de ces *développements* que trop souvent on ajoute au récit de la Bible. Le livre saint ne dit rien de semblable, et même aucune de ses expressions ne justifie ni ne motive une semblable assertion. C'est l'armée, non le roi, qui fut engloutie. Et en effet, nous verrons dans le chapitre de l'histoire d'Égypte que le Pharaon Mérenphtah dut survivre à ce désastre et mourut dans son lit.

§ 5. — Les Israélites au Sinaï.

I. — Ce n'est pas sans une intention bien arrêtée et mûrement réfléchie que Moïse avait conduit les Israélites vers la mer Rouge et la péninsule du Sinaï. La route la plus courte et qui semblait la plus naturelle pour se rendre d'Égypte dans le pays de Chanaan était de passer au nord, le long de la côte de la Méditerranée, et de gagner Gaza en traversant Rhinocorura (El-Arîsch). Mais cette route était, sur tout son parcours, jalonnée de forteresses redoutables occupées par des garnisons égyptiennes qui auraient entravé le passage des Hébreux. L'armée du Pharaon les eût facilement rejoints sur cette voie, qu'elle avait l'habitude de suivre pour ses campagnes en Asie, et les eût indubitablement taillés en pièces. Il eût été d'ailleurs de la plus grande imprudence de mettre immédiatement le peuple d'Israël, abaissé par un long esclavage et sans habitude du maniement des armes, en collision avec les belliqueuses populations chananéennes, qui, si la guerre s'était en-

gagée, auraient été secourues par toutes les forces du roi d'Égypte, alors leur souverain.

De plus, avant d'entrer en possession de la Terre Promise et de constituer un peuple indépendant, les Hébreux avaient absolument besoin de traverser un noviciat d'épreuve et d'être régénérés dans l'isolement. Pour devenir digne de ses hautes destinées, il fallait que la nation fût séparée pendant quelque temps, dans la solitude du désert, des populations païennes au milieu desquelles elle n'avait que trop longtemps vécu, et surtout de la corruption des villes. C'est seulement de cette manière que pouvait être réveillée chez elle la foi au Dieu de ses pères, obscurcie pendant la servitude ; c'est uniquement ainsi que Moïse pouvait façonner conformément aux volontés divines un peuple nouveau, lui donner des lois, le discipliner et le mettre en état non-seulement de conquérir la terre que le Seigneur lui avait promise, mais de s'y constituer de manière à pouvoir y remplir le rôle sublime auquel la Providence l'appelait.

Telles furent les raisons qui décidèrent Moïse, guidé par l'inspiration divine, à conduire les enfants d'Israël dans le désert du Sinaï, afin d'éviter, autant que possible, la rencontre de peuples ennemis, à les y maintenir tout le temps nécessaire à l'établissement de la loi et à l'organisation complète de la nation; enfin, plus tard, à leur faire aborder la Palestine par la frontière du sud-est, que ne couvraient pas les forteresses égyptiennes.

II. — L'entreprise offrait, du reste, d'énormes difficultés, et un secours constant et direct de la Providence pouvait seul la faire réussir. Nous avons dit tout à l'heure quel était au moment de l'Exode, c'est-à-dire de la sortie d'Égypte, le nombre des Hébreux. Mais ils

n'étaient pas seuls; la Bible nous apprend qu'une multitude de gens du peuple les avaient suivis. C'étaient, selon toute apparence, des tribus étrangères à la race égyptienne, qui, opprimées aussi, avaient saisi cette occasion pour se soustraire à la servitude. On ne peut donc pas évaluer à moins de trois millions le nombre des individus qui suivaient Moïse. Or, cette foule immense se trouvait conduite, avec des troupeaux nombreux, dans un désert où à peine quelques tribus d'Arabes trouvent de loin en loin un peu d'eau et de pâturages.

Dès les premiers jours, Dieu pourvut à la vie de son peuple en faisant adoucir par Moïse l'eau amère de Marah, station qui doit correspondre au lieu actuel de Howara, à quelque distance au sud du point où s'était fait le passage, lieu dont les eaux, encore aujourd'hui, ne sont pas possibles à boire à cause de leur amertume. Ensuite, lorsqu'ils se furent éloignés des fontaines d'Elim pour se rendre, à travers le désert de Sin, au canton de Raphidim près du mont Horeb, Dieu leur envoya un passage de cailles qui les rassasia, et fit sortir l'eau du rocher de la vallée actuellement appelée Ouady-Mokatteb, prodige qu'il renouvela encore plus tard pour sauver son peuple d'une mort infaillible. C'est alors aussi que Dieu commença à faire tomber la manne, qui nourrit les Hébreux durant les quarante années qu'ils furent retenus dans le désert en punition de leur peu de foi. La manne tombait chaque matin dans le camp; chacun en recueillait promptement (car elle fondait aux premiers rayons du soleil) la quantité nécessaire à la consommation du jour, mais non davantage, car le lendemain elle était corrompue; cependant, la veille du sabbat, on pouvait, sans qu'elle se corrompît, en amasser pour deux jours, afin d'observer exactement le jour consacré au Seigneur.

La contrée dans laquelle il faut chercher le désert de Sin possède encore aujourd'hui beaucoup de tamariscs, des rameaux desquels la piqûre d'un insecte fait découler une substance résineuse que les Arabes du pays mangent avec le pain comme du miel et que les modernes ont appelée *manne* [1]. Plusieurs voyageurs y ont même trouvé une espèce de manne qui semble tomber de l'air et qui s'attache aux pierres, aux broussailles et aux herbes ; c'est de la manne végétale enlevée par les vents [2]. Faut-il y voir la substance qui servit de nourriture aux Hébreux? Dans tous les cas les faits naturels observés par les voyageurs ne sont pas suffisants pour expliquer le récit biblique, car cette manne ne se trouve que dans la péninsule du Sinaï et seulement pendant les mois de juin et de juillet, tandis que, selon la Bible, les Hébreux recueillirent celle qui faisait leur principal aliment tous les jours pendant quarante ans et sur toute leur route jusqu'à Edréi et à Guilgal. D'ailleurs la production actuelle est bien loin de ce qu'il faudrait pour les besoins d'une aussi grande multitude d'hommes.

Les Hébreux étaient encore à Raphidim, lorsqu'ils y furent attaqués par les Amalécites, l'une des plus anciennes et des plus puissantes tribus de l'Arabie proprement dite, qui devait descendre de Jectan et dont il est déjà question dans le récit des conquêtes de Chodorlahomor. Dieu accorda la victoire aux Israélites, qui furent conduits au combat par Josué, le futur conquérant de la Terre Promise.

III. — Partis de Raphidim, les enfants d'Israël arrivèrent, le troisième mois depuis leur sortie d'Égypte, au pied du mont Sinaï, où Dieu leur donna sa loi, annoncée par le bruit du tonnerre, la lueur des éclairs,

1. Voy. Ehrenberg, *Symbolæ physicæ, Insecta*, t. I.
2. Voy. Œdmann, *Sammlungen*, 6e cahier, chap. I.

les nuées et la fumée qui couvrirent la montagne. Il promulgua d'abord les devoirs fondamentaux de l'homme envers Dieu, son prochain et lui-même ; c'est ce qu'on nomme le Décalogue ou les dix commandements. Beaucoup de préceptes plus détaillés furent ajoutés à ceux-là, et le peuple promit d'observer la loi du Seigneur.

Mais, tandis que Moïse était retourné sur le Sinaï, où il disparut aux regards, enveloppé d'une nuée, et demeura quarante jours et quarante nuits, écoutant les ordres que Dieu lui donnait pour la célébration de son culte, le peuple léger et grossier d'Israël n'eut pas la patience de subir cette première et facile épreuve de sa fidélité à la loi suprême qui allait être sa grande institution nationale, le principe même de sa constitution. Durant la courte absence du prophète il oublia et la majesté du Dieu qui l'avait tiré de servitude, et ses propres engagements; il dit à Aaron : « Fais-nous des » dieux qui nous précèdent. » Aaron leur fabriqua un veau d'or, en imitation du culte égyptien d'Apis, et les Israélites dirent en le voyant : « Voilà tes dieux, Israël, » qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. » Aaron lui éleva un autel, et on offrit des victimes à ce honteux simulacre.

Moïse intercéda près du Seigneur pour qu'il n'anéantît point ce peuple impie et infidèle, mais, dans le transport de son indignation, il lança et brisa contre terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait tracé sa loi. Il jeta au feu l'idole et envoya la tribu de Lévi fondre sur les rebelles à la loi divine, loi de la nation elle-même, que Dieu avait miraculeusement affranchie et créée pour ainsi dire. Un grand nombre tomba sous le glaive. D'autres tables de pierre furent taillées par Moïse d'après l'ordre du Seigneur, et les dix commandements y furent de nouveau tracés.

§ 6. — La loi de Moïse[1].

I. — Nous ne pouvons exposer ici dans tous ses détails la législation dictée en différentes fois à Moïse par la parole divine et destinée à enseigner au peuple hébreu les principes essentiels de la croyance, les lois de la morale, la forme du culte et les institutions politiques et civiles qui devaient en faire un peuple à part parmi les nations du monde antique. Mais il est du moins nécessaire d'en exposer ici, le plus brièvement que faire se pourra, les principes fondamentaux et les dispositions les plus essentielles.

La loi mosaïque offre ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, d'une législation complète dès l'origine d'une nation et subsistant durant de longs siècles, malgré des infractions fréquentes, mais toujours réparées, et quoique, par sa sublimité même, elle froissât souvent les inclinaisons grossières du peuple qu'elle régissait. Celui-là seul pouvait l'imposer aux Israélites qui pouvait dire en tête du livre : « Je suis le Seigneur ton » Dieu, » et confirmer cette parole par quarante années de miracles.

Sans doute, il y a dans ce code des traits qui ne sont pas directement empruntés à la perfection divine ; on y rencontre la sanction de coutumes imparfaites ou regrettables, qui devaient antérieurement exister chez un peuple sortant du milieu des idolâtres ; la loi les tolère en partie, se bornant à prescrire des règles pour en restreindre l'application. Mais, quelque éloignée qu'elle soit de la perfection évangélique, réservée pour une époque où l'exemple du Sauveur et l'institution des sacrements devaient apporter au genre humain une

1. Voy. sur cette matière, Michaëlis, *Mosaisches Recht*. Francfort, 1775.

force morale inconnue jusque-là, la loi de Moïse dépasse encore de la distance du ciel à la terre les institutions de tous les peuples anciens, sans en excepter ceux qui surpassèrent les Hébreux par la vivacité de l'intelligence ou l'élévation du caractère.

II. — Le principe fondamental de cette législation est l'autorité de Dieu sur le peuple d'Israël. Il est, dans le sens littéral du mot, leur souverain, et toute autre autorité est subordonnée à l'exercice permanent de la sienne, même dans l'ordre politique ou civil. Du reste, les autres pouvoirs sont institués par Dieu pour administrer conformément à ses lois, mais ne sont pas d'ordinaire choisis parmi les prêtres, descendants d'Aaron, ni dans la tribu de Lévi, consacrée aux diverses fonctions du culte.

Chaque tribu avait ses autorités civiles, essentiellement patriarcales et fondées sur l'organisation de la famille, bien que certaines causes fussent réservées à un tribunal suprême ; mais l'unité de la nation reposait surtout sur l'unité de croyance et de culte, sur les grands souvenirs rappelés chaque année par des fêtes solennelles, la Pâque ou Fête des azymes (sortie d'Égypte), la Pentecôte (promulgation de la loi) et la Fête des tabernacles ou des tentes (commémoration du séjour dans le désert). Le tabernacle unique, où s'offraient des sacrifices solennels et où reposait l'arche, symbole de l'alliance formée entre Dieu et son peuple, était le centre politique comme le centre religieux de la nation.

III. — Les lois pénales proclamées par Moïse n'admettaient ni les supplices recherchés, ni la torture, par laquelle (triste héritage du droit romain) les nations modernes cherchaient encore, il y a un siècle, à arracher dans les douleurs les aveux d'un accusé. On ne

devait point prononcer la peine de mort sur la déposition d'un seul témoin, et, contrairement aux mœurs politiques de l'Asie, le supplice du père ne pouvait jamais entraîner celui des enfants. Mais l'idolâtrie qui, dans ces contrées comme partout ou presque partout ailleurs, s'alliait à d'affreuses débauches, l'idolâtrie qui était à la fois un outrage à la divinité même et une attaque formelle au principe constitutif de la nation, à la condition essentielle de son unité, emportait la peine de mort.

Il y avait aussi peine de mort pour la divination, autre forme de l'idolâtrie, pour l'inceste et les crimes contre nature, la rébellion du fils contre son père, le plagiat ou le vol et la vente de l'homme libre, enfin le crime de la fiancée qui n'aurait point défendu sa pudeur ou de la jeune femme qui aurait trompé son mari en l'épousant.

Au reste, c'est dans la partie des lois pénales que l'intrusion de la coutume et les conséquences de la dureté de mœurs des Israélites sont le plus sensibles. A côté de lois fort équitables sur le vol et sur le dommage, il en est d'autres d'une justice implacable ; telle est la loi du talion appliquée aux blessures : « œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. » Loi terrible dans la forme, mais qui, dans l'application, n'entraînait peut-être qu'une compensation pécuniaire. Le meurtrier, par suite du même principe, était puni de mort ; mais ici l'ancien usage n'acceptait point de compensation, même pour le meurtre involontaire : quelque fortuite qu'eût été la cause de la mort, elle devait être vengée par la mort, et les parents de la victime étaient tenus, sur leur honneur, de cette sanglante expiation. Moïse, ne pouvant attaquer de front cette coutume, essaya de la tourner. Il établit les villes de refuge. Six villes devaient être désignées après

la conquête de la Terre Promise, trois sur chaque rive du Jourdain, pour recueillir ceux qui fuyaient ces terribles représailles ; et la position de ces villes, les facilités de leur abord, les indications placées au changement des chemins, tout devait favoriser la fuite du malheureux poursuivi. Dès qu'il était arrivé dans l'enceinte protectrice, il avait à subir un jugement sur le meurtre dont il était l'auteur. Déclaré coupable, il était livré aux membres de la famille offensée, qui, en satisfaisant leur vengeance, n'étaient plus que les exécuteurs de la justice. Reconnu innocent, il était admis dans la ville : on lui donnait une habitation et une part dans le territoire d'alentour pour subvenir à son entretien. S'il en sortait, il s'exposait à la vengeance des parents du mort; mais dans ces limites elle ne pouvait l'atteindre sans se rendre eux-mêmes coupables d'homicide. Et le législateur n'imposait pas seulement ces limites de lieu aux représailles des familles; il leur imposait aussi des limites de temps. A la mort du grand prêtre, les réfugiés pouvaient regagner leurs anciennes demeures sans être inquiétés désormais.

IV. — La propriété de la terre était soumise à des conditions, à des restrictions, qui, dans leur bienfaisante sagesse, devaient rappeler souvent à l'Israélite le don direct et spécial que Dieu lui avait fait, en chargeant son peuple de châtier la dépravation des Chananéens et en lui abandonnant leur territoire. Non-seulement la dîme du revenu, sorte d'impôt perçu au nom de Dieu même, souverain du peuple hébreu, était destinée à l'entretien des Lévites, exclus par la loi de toute part à la possession des champs et pourvus seulement de certaines villes avec une étroite banlieue ; mais, chaque septième année ou année sabbatique, la terre se reposait et les productions qu'elle rendait sans cul-

ture devaient être partagées avec les serviteurs et les étrangers. De plus, l'année jubilaire, c'est-à-dire la cinquantième année ou plutôt encore la septième année sabbatique, qui représente la cinquantième, en comptant celle du point de départ selon l'usage d'un grand nombre de peuples anciens, devait rétablir chaque famille en possession de l'héritage qui lui serait assigné lors de la conquête. Ainsi la vente des biens ruraux ne pouvait jamais être qu'un engagement de la terre pour les années qui restaient à écouler jusqu'à la prochaine année jubilaire ; en sorte que l'imprévoyance, la prodigalité ou la mauvaise conduite d'un père ne pouvaient compromettre que temporairement le sort de sa famille. Au bout d'un terme fixe, elle recouvrait son ancienne aisance, et cela sans que les droits de personne fussent compromis. Le père ne pouvait non plus, comme chez les Romains, exercer un droit de vie et de mort sur ses enfants.

V. — Mais l'institution des années sabbatique et jubilaire avait une autre portée encore et un but plus élevé : elles rendaient la liberté aux esclaves hébreux. Le sort de l'esclave dans la société israélite ne ressemblait presque en rien à ce qu'il était chez les peuples les plus policés de l'Europe antique. La loi de Moïse punissait de mort le maître meurtrier de son serviteur, et affranchissait, sans indemnité aucune, l'esclave blessé par son maître. Le repos du sabbat et des fêtes lui appartenait comme à l'homme libre. « C'est pour les esclaves aussi que ce repos est institué, » disait la loi ; et elle ajoutait cette raison touchante : « Souvenez-vous que vous avez été vous-mêmes esclaves en Égypte. » Mais cette servitude si adoucie, et qui n'avait d'ailleurs pour origine que la punition d'un crime ou l'acquittement d'une dette par le travail dans une famille autre-

ment insolvable, cette servitude ne devait, en aucun cas, dépasser l'espace de six ans, puisqu'à la septième année — par laquelle il faut, selon toute apparence, entendre l'année sabbatique, — l'Israélite esclave redevenait libre, s'il ne s'y refusait lui-même, auquel cas sa servitude se prolongeait jusqu'au prochain jubilé.

Il est vrai que les esclaves étrangers étaient exclus de cette bienfaisante disposition, les Hébreux usant envers eux du droit des gens que les étrangers pratiquaient eux-mêmes. Mais en se déclarant prosélyte, en ouvrant les yeux à la lumière et en embrassant la loi divine du Sinaï, tout étranger était admis à l'égalité avec les enfants d'Israël. L'esclave d'origine étrangère se trouvait donc, par le fait seul de sa conversion, profiter de toutes les dispositions établies en faveur des Hébreux tombés en servitude.

VI. — Le prêt fait par un Israélite à un étranger pouvait rapporter un intérêt, dont la loi ne limitait pas le taux; il était en effet considéré comme fait dans un but commercial. Mais le prêt entre Israélites devait se faire sans intérêts, l'emprunt, dans les conditions de vie purement agricole et de petite propriété que l'esprit de la loi tendait à faire aux enfants d'Israël, étant un emprunt non de spéculation, mais de nécessité. Or, vouloir qu'un capital produise un intérêt quand lui-même, loin d'être productif entre les mains de l'emprunteur, il est consommé pour les besoins de sa famille, c'est vouloir vivre de la substance du malheureux, c'est trafiquer de sa misère. En pareil cas, l'intérêt, si faible qu'il puisse être, est toujours une détestable usure.

Le gage était l'objet des plus délicates et des plus touchantes prescriptions. « Quand tu demanderas à ton voisin une chose qu'il te doit, tu ne pénétreras

point dans sa maison pour en tirer un gage; mais tu te tiendras dehors, et il t'apportera ce qu'il a. S'il est pauvre, son gage ne passera point la nuit chez toi; mais tu le lui rendras avant le coucher du soleil, afin que, dormant dans son vêtement, il te bénisse et que tu trouves justice devant le Seigneur ton Dieu..... Tu ne prendras point pour gage le vêtement de la veuve. »

VII. — « La charité la plus entière était d'ailleurs prescrite aux Israélites envers les étrangers, contrairement aux mœurs de tous les autres peuples antiques. « Que l'étranger soit chez vous comme l'indigène, » disait la loi, et vous l'aimerez comme vous-même, » car vous aussi, vous avez été étrangers sur la terre » d'Égypte. » Il avait part aux dîmes, et il était associé à l'orphelin et à la veuve dans le droit de glaner, droit formellement établi par la loi. La législation juive était essentiellement partiale pour le pauvre; elle commandait l'aumône, prescrivait la charité même envers les animaux, et admettait l'étranger au temple et aux sacrifices. Tout ce que le monde ancien abaissait et repoussait, la loi mosaïque le relevait. Dans la société qu'elle fondait, l'étranger n'était plus un ennemi, l'esclave était encore un homme, et la femme, assise dignement à côté du chef de la famille, y était entourée des mêmes respects. » (Robiou.)

§ 7. — **Le Tabernacle.**

I. — Une fois la loi promulguée, Moïse s'occupa d'organiser le culte extérieur et visible de Jéhovah, qu'il importait d'instituer au plus tôt pour retenir dans la foi un peuple amoureux des pompes extérieures et

fort enclin, par cet amour même des cérémonies, à retomber dans l'idolâtrie. Il communiqua ses inspirations divines à ce sujet, d'abord à Aaron et aux chefs des tribus, puis à la nation tout entière, et il leur exposa le plan du temple portatif dans lequel le culte devait être désormais célébré pour toute la nation. Aaron et ses quatre fils furent désignés comme les prêtres de ce culte, et la mission de les assister dans leurs fonctions fut remise à la tribu de Lévi tout entière, en récompense du dévouement qu'elle venait de manifester pour la cause de l'unité divine.

Sur l'appel que fit Moïse à la générosité de la nation, les matériaux, les métaux et autres objets précieux nécessaires à la confection du *Tabernacle* (c'est ainsi qu'on a pris l'habitude de désigner le temple portatif), des autels, des vases sacrés, etc., furent apportés avec profusion. De nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre, sous la direction de deux artistes, Besalel, de la tribu de Juda, et Oholiab, de celle de Dan. Le travail marcha avec rapidité, et au premier jour de la seconde année le Tabernacle put être dressé et consacré.

II. — Il était semblable aux tentes de luxe des chefs nomades; mais la tenture en était soutenue par un échafaudage de planches qui lui donnait plus de consistance [1]. Le tout formait un carré oblong dont les côtés les plus longs allaient du levant au couchant, et se composait du sanctuaire proprement dit, appelé *mischcan* (demeure), et d'un vaste parvis qui l'entourait de tous les côtés.

Dans ce parvis, en plein air, se trouvaient l'autel des sacrifices, en bois revêtu de lames de bronze, sur lequel

1. Sur le Tabernacle et son mobilier, voy. De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*. Paris, [illegible].

on brûlait les victimes immolées, et le vaste bassin de bronze, posé sur un piédestal du même métal, dans lequel les prêtres se lavaient les pieds et les mains avant d'approcher de l'autel ou d'entrer dans le sanctuaire.

Le sanctuaire proprement dit était divisé par un voile d'étoffe magnifique et brochée en deux parties, le *lieu saint* et le *saint des saints*. Le lieu saint renfermait, en fait de meubles sacrés, la table des pains de proposition, en bois revêtu d'or, où étaient placés chaque jour de sabbat les douze pains azymes offerts par les douze tribus, le fameux chandelier d'or à sept branches, enfin le petit autel portatif en bois revêtu de lames d'or où l'on brûlait les parfums. La table des pains de proposition et le chandelier à sept branches sont représentés dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Titus, à Rome, parmi les trophées enlevés de Jérusalem après la prise de cette ville par les Romains. On trouve aussi dans certains monuments égyptiens la figure d'une table d'offrandes sur laquelle paraît avoir été copiée celle des pains de proposition.

Le saint des saints, dans lequel le grand-prêtre et Moïse avaient seuls le droit d'entrer, et à de certains jours déterminés, ne renfermait autre chose que l'arche sainte, symbole de l'alliance conclue entre Dieu et son peuple choisi. Elle était en bois incorruptible, revêtu de lames d'or. La description qu'en donne le livre de l'Exode est très-obscure et très-incomplète, mais tout semble indiquer que l'arche avait été faite sur le modèle de ces *naos* ou chapelles portatives en bois que contenait le sanctuaire de chaque temple de l'Égypte et que leurs bas-reliefs représentent souvent. Dans les *naos* ou arches égyptiennes, dont les portes demeuraient toujours closes, était enfermée l'image, invisible pour les profanes, de la divinité à laquelle

chacun était consacré et qui était censée y résider. Dans l'arche sainte du Tabernacle mosaïque, il n'y avait pas d'image de ce genre, puisque la loi, pour éviter le danger de l'idolâtrie, défendait de représenter Dieu sous une figure visible et matérielle quelconque. Moïse y avait placé les tables du décalogue, qui constituaient comme l'instrument de l'alliance entre l'Éternel et les Israélites. Les deux figures emblématiques qui enveloppaient l'arche de leurs ailes étendues, et que la Bible appelle des *Cherubim*, devaient être, d'après leur nom qui signifie « taureaux » et d'après les passages qui leur prêtent une face humaine et des ailes, de ces taureaux ailés à tête d'homme dont on a trouvé les images gigantesques à la porte de tous les palais d'Assyrie.

III. — On s'est étonné souvent de la magnificence du Tabernacle tel qu'il est décrit dans le livre de l'Exode et surtout des énormes travaux métallurgiques qu'en avait réclamés l'exécution. De semblables travaux ne peuvent pas être produits par un peuple de pasteurs nomades errant sous des tentes ; ils nécessitent un outillage perfectionné, des établissements fixes et étendus. La critique antireligieuse s'est donc hâtée de tirer parti de cette difficulté pour taxer les Livres Saints d'exagération et même de mensonge, et pour dire que les travaux du Tabernacle devaient être relégués dans le domaine des fables. Mais aujourd'hui ces objections spécieuses s'écroulent devant le progrès des connaissances, et la véracité du Livre divin se montre éclatante ici comme dans tous ses autres récits.

Les explorateurs les plus récents de l'Arabie Pétrée, M. le comte de Laborde, M. Lepsius et M. Lottin de Laval, ont trouvé dans le massif montueux du Sinaï, tout auprès de l'endroit où les Hébreux séjournèrent

sous la conduite de Moïse les deux ans que réclamèrent les travaux du Tabernacle, dans un lieu qui s'appelle actuellement Ouady-Magarah, d'importantes mines de cuivre exploitées par les Égyptiens depuis le temps de leurs plus anciennes dynasties, et les ruines, parfaitement reconnaissables encore, de vastes usines métallurgiques qu'ils y avaient fondées. Les inscriptions abondent dans ces ruines. Il devient donc bien évident que les Israélites, une fois qu'ils furent parvenus au Sinaï et voulurent exécuter les objets nécessaires à leur culte, s'emparèrent des usines de Ouady-Magarah et très-probablement firent travailler les ouvriers égyptiens pour leur compte sous la direction des chefs de travaux que nomme la Bible. Ce fut là qu'Aaron fit sans doute fabriquer le veau d'or, ce fut là qu'avec les fourneaux établis par l'ordre des Pharaons et l'outillage qui en dépendait, Besabel et Oholiab fondirent les nombreux objets d'or et de bronze qui formaient le mobilier du Tabernacle.

§ 8. — Séjour dans le désert.

I. — Le Tabernacle une fois dédié, quelques jours après la seconde Pâque anniversaire de la sortie d'Égypte, Moïse fit lever le camp et reprendre la marche. Il avait choisi pour guide, dans la partie du désert qui restait à traverser et qu'il ne connaissait pas personnellement, son beau-frère Hobab le Madianite, qui était venu le rejoindre au Sinaï et qui lui avait amené sa femme et ses enfants. La route fut prise au nord, vers le désert de Pharân et la frontière méridionale de la Palestine.

Mais, dès le début du voyage les murmures recommencèrent. La chaleur (car on était à la fin de mai)

faisait un certain nombre de victimes dans cette foule agglomérée ; bientôt le bas peuple se plaignit du manque de nourriture et se prit à regretter l'abondance dont il avait joui en Égypte. Encore une fois de nombreuses volées de cailles arrivèrent dans le camp ; les Hébreux se jetèrent avec une telle avidité sur cette nourriture que beaucoup payèrent de la vie leur intempérance. On parvint enfin à Kadesch-Barna dans le désert de Pharân, très-près de l'extrémité méridionale de la mer Morte.

II. — C'est de là que Moïse envoya douze hommes, un par chaque tribu, pour explorer le pays de Chanaan et pour lui faire un rapport sur les habitants, sur les villes qu'ils occupaient et sur l'aspect du pays en général. Revenus après quarante jours, ces hommes louèrent beaucoup la fertilité du pays de Chanaan, mais ils en présentèrent la conquête comme une chose impossible, à cause de la force des habitants, hommes d'une stature gigantesque et établis dans des villes bien fortifiées. A ce rapport le découragement s'empara du peuple; en vain Josué et Caleb, qui avaient été du nombre des explorateurs, cherchèrent-ils à calmer l'exaspération de la foule et à vaincre sa défiance par des récits plus favorables. Un soulèvement général menaça de détruire entièrement le plan de Moïse, et on parlait déjà d'élire un autre chef pour retourner en Égypte. Moïse sentit alors l'impossibilité de poursuivre son œuvre avec la génération présente, habituée à l'esclavage et incapable d'un dévouement héroïque. Il reprocha sévèrement au peuple sa défiance envers le Dieu qui s'était manifesté à lui par tant de miracles, et il lui annonça l'arrêt divin qui condamnait tous les hommes au-dessus de vingt ans (à l'exception de Josué et de Caleb) à mourir dans le désert, et réservait à la

jeune génération la conquête du pays de Chanaan.

A la parole de Moïse, les Hébreux sentirent combien leur conduite était criminelle et voulurent immédiatement se mettre en marche contre les Chananéens; mais l'arrêt était irrévocablement prononcé. Malgré la défense de Moïse, qui refusa de quitter le camp, on tenta une attaque; les Israélites furent repoussés avec perte par les Chananéens et les Amalécites ligués contre eux, et ils durent se résigner à continuer leur vie nomade dans le désert.

Le rejet à quarante années de l'entrée dans la Terre Promise était un châtiment divin du peu de foi des Hébreux; résultat d'une sage disposition de la Providence, il eut pour conséquence de faciliter beaucoup dans l'ordre des choses humaines la conquête du pays de Chanaan. Non-seulement il mit aux prises avec les belliqueuses populations chananéennes une génération endurcie et aguerrie, née dans les épreuves de la liberté, au lieu de celle qui était née et avait grandi dans l'esclavage, mais il amena l'invasion dans le moment historique qui pouvait être le plus favorable. Si les Hébreux étaient entrés sur la terre de Chanaan deux ans après l'Exode, ils n'auraient pas eu affaire aux seuls Chananéens, mais à toutes les forces de l'empire égyptien, encore formidable et maître de la Palestine entière. Quarante ans après, au contraire, les circonstances avaient changé. L'Égypte était aux mains de rois fainéants qui ne s'occupaient plus des choses de la guerre et qui laissèrent les Israélites et les Chananéens se heurter comme ils voulurent dans la Palestine, en se bornant à revendiquer sur ce pays une suzeraineté purement nominale, que ni les uns ni les autres ne paraissent s'être inquiétés de contester.

III. — Pendant trente-huit ans les Hébreux, triste-

ment résignés à la vie de nomades, parcoururent le désert auquel les Arabes ont donné le nom d'*El-tyh* ou *Tyh Beni Israël* (égarement des enfants d'Israël), allant du nord au midi jusqu'à Aziongaber sur le golfe Élanitique, et retournant de là au nord jusqu'à Kadesch-Barna.

Ils ne paraissent y avoir été troublés par des attaques d'aucune sorte. Ce long espace de temps se passa sans incidents remarquables dont la mémoire ait mérité d'être transmise à la postérité. Du moins les documents historiques du Pentateuque ne relatent de cette époque qu'un seul événement qui ait quelque importance : c'est la révolte excitée par le lévite Coré (*Korah*), et dont la cause est attribuée au privilége du sacerdoce accordé à Aaron et à sa famille. On sait quel fut le châtiment divin qui atteignit Coré et ses principaux complices. Le peuple ayant trouvé ce châtiment trop sévère, Dieu punit ses murmures par une peste qui fit de nombreuses victimes.

IV. — Au commencement de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, Aaron, frère de Moïse, mourut à Masera, sur le mont Hor. Il était alors âgé de cent vingt-trois ans, et le souverain sacerdoce fut transmis à Éléazar, son fils. L'entrée de la Terre Promise venait de lui être refusée par un arrêt divin, ainsi qu'à Moïse, parce qu'ils avaient chancelé dans leur foi quand Dieu leur avait prescrit de commander au rocher de Kadesch de donner de l'eau à son peuple.

Le mont Hor se trouve sur la frontière du pays alors occupé par les Édomites, descendant d'Ésaü, à qui Moïse venait de demander le passage en faisant appel aux souvenirs de leur commune origine et aux marques visibles de la protection dont Dieu avait couvert les Israélites. Le législateur, en effet, sentant sa fin appro-

cher, avait voulu du moins assurer l'œuvre de toute sa vie en conduisant lui-même son peuple sur la rive gauche du Jourdain, où les limites de la terre de Chanaan n'étaient point fortifiées par la nature et n'avaient d'autre défense que le fleuve, guéable en plusieurs endroits. En demandant passage au travers de l'Idumée, Moïse avait promis qu'aucun Hébreu ne s'écarterait de la route frayée et que le peuple paierait l'eau qu'il pourrait boire. Les Édomites refusèrent; alors les Hébreux, à qui Dieu avait défendu de combattre leurs frères, furent obligés de se détourner au sud-est jusqu'au rivage du golfe Élanitique, pour remonter ensuite vers le nord. Attaqués dans leur marche par les Chananéens d'Arad, ils furent d'abord vaincus, puis bientôt prirent une éclatante revanche; mais les Édomites les laissèrent défiler sur leur frontière sans les inquiéter. Dieu défendit également aux Hébreux d'attaquer les Moabites et les Ammonites, descendants de Lot, et ils suivirent la lisière du désert jusqu'au torrent de Zared (aujourd'hui Ouady-Karak), puis gagnèrent celui d'Arnon, qui formait la frontière des Moabites et des Amorrhéens, l'une des nations chananéennes. Le torrent d'Arnon se jette dans la mer Morte, vers le milieu de la côte orientale de cette mer, et celui de Zared sur la même côte, plus au sud.

§ 9. — Conquête du pays à l'est du Jourdain.

I. — Une ambassade pacifique fut alors adressée par Moïse à Sihon, roi des Amorrhéens, pour demander le passage, en promettant encore de ne pas s'écarter de la route et de ne faire aucun dommage. Ce Sihon était un aventurier conquérant, qui très-peu de temps auparavant, se mettant à la tête des tribus chananéennes can-

tonnées jusqu'alors autour d'Engaddi, sur la rive occidentale de la mer Morte, avait passé le Jourdain et s'était formé, entre le Yabbok et l'Arnon, aux dépens des Ammonites et des Moabites, un royaume dont Hésebon était la capitale. Il avait ravagé tout le pays de Moab et en avait même enlevé d'assaut la capitale. Un grand bas-relief sur lave, d'un travail imité de celui des Égyptiens mais plus grossier, qui a été découvert par M. de Saulcy dans les ruines d'un monument triomphal de ce prince tout auprès de l'Arnon, dans un lieu auquel les Arabes donnent encore le nom, très-significatif de Tell-Schihân (le monticule de Sihon), a été rapporté récemment en France par les soins de M. le duc de Luynes, qui l'a généreusement offert au musée du Louvre; il représente le conquérant perçant de sa lance un ennemi renversé à terre. Enorgueilli outre mesure par ses succès précédents, Sihon rejeta les demandes des Israélites, réunit ses troupes et s'avança dans le désert pour combattre le peuple guidé par Moïse. Complétement vaincus, les Amorrhéens se virent enlever toutes leurs villes, et leur territoire devint la conquête des Hébreux.

Après cette première victoire, Moïse, sans perdre un moment, dirigea les forces d'Israël contre le royaume de Basan, qui prenait les armes pour venger Sihon. Ce royaume, dont les capitales étaient Astaroth-Karnaïn et Édréï, avait été également fondé, aux dépens des Ammonites, rejetés plus à l'est autour de Rabbath-Ammon (plus tard Philadelphia), et des cantons méridionaux de l'état araméen de Damas, par des tribus amorrhéennes que dirigeait un aventurier d'une taille énorme et d'une force prodigieuse, nommé Og ; il descendait de la population des Réphaïm, qui avaient occupé une partie de la Palestine avant la venue des Chananéens et que la tradition représente comme des géants. Og,

s'étant constitué l'adversaire des Israélites, eut le même sort que Sihon ; il fut vaincu et tué. Par sa défaite les Hébreux se trouvèrent maîtres de toute la rive gauche du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'au mont Hermon où ce fleuve prend sa source, c'est-à-dire de toute la contrée que plus tard les Grecs appelèrent la Pérée, ou « pays au delà du fleuve. »

II. — Après ces deux victoires, le peuple d'Israël vint camper dans les plaines enlevées par Sihon aux Moabites, en face de Jéricho. Balak, roi de Moab, s'effraya de leur présence et s'allia pour se défendre contre eux avec les chefs des Madianites. Se sentant pourtant trop faibles pour attaquer les Hébreux, les alliés firent venir du pays des Ammonites un devin fameux, nommé Balaam, pour maudire ces redoutables ennemis et jeter sur eux un sort funeste. Le projet n'ayant pas réussi, ils invitèrent les Hébreux aux fêtes célébrées en l'honneur de leur dieu Baal-Phégor. Le culte immoral et voluptueux de ce Dieu séduisit un grand nombre d'Israélites. Zamri, chef d'une famille de la tribu de Siméon, osa passer devant Moïse avec la fille d'un prince madianite ; tous deux furent tués sur-le-champ par Phinéhas, fils du grand-prêtre Eléazar. Moïse fut obligé de déployer la plus terrible sévérité, et il ordonna aux juges de faire punir de mort tous les coupables. Une guerre d'extermination fut ensuite entreprise contre les Madianites ; Moïse donna le commandement à Phinéhas, qui attaqua l'ennemi avec douze mille hommes et en fit un massacre formidable. Phinéhas ne prit point, du reste, possession du territoire madianite ; il se contenta de dévaster le pays, et l'expédition revint au campement avec un immense butin.

III. — On fit alors le dénombrement des familles

d'Israël; il donna 601,730 hommes en état de porter les armes. De nouveaux préceptes furent ajoutés à la loi des Hébreux, et Josué fut désigné par Dieu comme successeur de Moïse, mais avec ordre de consulter le grand prêtre Eléazar dans les déterminations qu'il aurait à prendre.

Le moment de franchir le fleuve approchant, les tribus de Ruben et de Gad, fort riches en troupeaux et charmées de l'abondance des pâturages que présentait la contrée qui venait d'être conquise, prièrent Moïse de leur permettre de s'y établir. Moïse leur reprocha de semer ainsi le découragement parmi le peuple, mais ces deux tribus ayant promis de prendre part aux combats de la conquête de Chanaan sans réclamer aucune autre parcelle de territoire, le législateur y consentit. Les deux tribus s'établirent donc entre l'Arnon et le Yabbok, Ruben au midi et Gad au nord. Une partie de la tribu de Manassé, issue de Joseph, obtint le même privilége et reçut pour son lot le territoire de Basan.

IV. — Enfin Moïse fixa les limites du territoire dont on devait faire la conquête : il chargea Josué, Eléazar et les chefs des dix tribus de veiller au partage des terrains, qui devaient être tirés au sort. Il ordonna d'assigner aux lévites, dans les différents cantons, quarante-huit villes, dont six devaient en même temps servir d'asile à ceux qui auraient tué un homme par imprudence. Après avoir ainsi réglé d'avance l'œuvre de la conquête, il sentit la nécessité de rappeler à la nouvelle génération la miraculeuse conservation des Hébreux dans le désert, et tout ce qu'il avait fait lui-même afin de consolider le bonheur de son peuple pour les siècles à venir. Il adressa aux Israélites une série de discours, dans lesquels il rappela les points principaux de sa législation, avec plusieurs modifications et additions que

le temps avait rendues nécessaires. Il exhorta les Hébreux à la piété et à la vertu, leur prédisant les malheurs dont ils seraient frappés, si jamais ils négligeaient la loi divine. Le document qui renfermait la loi fut remis aux prêtres avec l'ordre d'en faire lecture au peuple, tous les sept ans, à la fête des Tabernacles.

Après avoir donné de nouveau ses avertissements dans un sublime cantique que les Hébreux devaient apprendre par cœur, Moïse installa Josué dans le pouvoir. Puis il donna sa bénédiction aux tribus d'Israël et se retira sur le mont Nébo, d'où il jeta un coup d'œil sur le pays que son peuple allait conquérir. Il mourut sur cette montagne à l'âge de cent vingt ans. « Personne, dit l'Ecriture, n'a connu son tombeau. »

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE — LES JUGES

SOURCES PRINCIPALES : La Bible, livres de Josué et des Juges; premier livre de Samuel, désigné dans la Vulgate comme le premier des Rois. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, livres V et VI.
Les écrivains modernes indiqués en tête du chapitre précédent.

§ 1. — Conquête du pays de Chanaan. — Josué.

I. — Lorsque les trente jours de deuil par lesquels les Israélites honorèrent la mort de Moïse furent terminés, quarante ans précisément après la sortie d'Égypte, Josué franchit, à la tête des douze tribus, le Jourdain, dont les eaux s'entr'ouvrirent pour leur laisser passage, et vint attaquer Jéricho, dont les défenses, suivant l'expression de la Bible, tombèrent au son des trompettes d'Israël. Les habitants de Aï (ville située à l'est et près de Béthel), attirés dans une embuscade, succombèrent bientôt à leur tour, après avoir remporté un premier succès sur les envahisseurs. Immédiatement après ce double succès, qui leur livrait les clefs du pays de Chanaan et assurait leur supériorité morale, les Hébreux se portèrent au cœur du pays, à Sichem, qu'ils paraissent avoir emporté sans coup férir. Là, Josué fit élever sur le mont Hébal, en monument de la conquête,

un grand autel où fut gravé le résumé de la loi de Moïse.

II. — Cependant les rois des diverses tribus chananéennes commençaient à revenir de la première stupeur dans laquelle ils avaient été jetés par l'invasion. Une coalition générale se forma contre les Hébreux. Les Héthéens du sud (car il y en avait d'autres beaucoup plus puissants dans la vallée de l'Oronte et au pied du mont Amanus, qui restèrent indifférents aux événements de la Palestine), les Jébuséens, les Amorrhéens d'en deçà du Jourdain, qui habitaient les montagnes, les Chananéens proprement dits, qui vivaient dans les plaines voisines de la mer et du fleuve, se réunirent pour les combattre.

Les Hévéens de Gabaon ayant fait leur paix séparément et à des conditions très-avantageuses avec les Israélites, Adonisédec, roi de Jébus (qui fut plus tard Jérusalem), appela à lui les peuples d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Eglon, et ces cinq nations, qui étaient les plus fortes dans la portion méridionale du pays, vinrent attaquer Gabaon, qui implora le secours de Josué. Celui-ci accourut et remporta une victoire éclatante, dans laquelle il anéantit l'armée ennemie. C'est à l'occasion de cette victoire que la Bible, citant, comme elle le dit formellement, un cantique compris dans un recueil de poésies antiques qui ne revêtit pas le caractère canonique, le « Livre du juste » (*Sépher hayaschar*), se sert de l'expression poétique du soleil s'arrêtant pour laisser à Israël le temps de détruire les Chananéens.

Les cinq rois, faits prisonniers à la bataille de Gabaon, furent pendus. A la suite de cette bataille, les Hébreux enlevèrent de vive force les villes de Mackédah, Libnah, Lachis, Eglon, Hébron et Débir, dont ils ex-

terminèrent les habitants, et de cette façon tout le midi de la Palestine fut réduit en leur pouvoir.

III. — Mais une seconde coalition, plus formidable encore, se forma, comprenant les Chananéens de l'est et de l'ouest et toutes les tribus du nord, Héthéens, Phérézéens, Hévéens du pied du mont Hermon. Elle était conduite par le plus puissant prince de cette portion du pays, Jabin, roi de Hazor. Mais Dieu avait résolu de châtier les crimes des nations chananéennes. Josué fut encore une fois victorieux, dans une bataille livrée sur les bords du lac Samochonitis ou lac de Mérôm, et poursuivit l'ennemi jusque dans les environs de Sidon, alors la principale des villes phéniciennes de la côte. Le roi de Hazor, tombé aux mains des Israélites, fut mis à mort, et une grande partie des villes du nord furent conquises.

Une attaque dirigée ensuite contre les Enacim de l'extrémité méridionale de la Terre Promise ne fut pas couronnée de moins de succès.

Enfin, après six ou sept ans de luttes acharnées dans lesquelles trente et une principautés chananéennes furent détruites, la Palestine se trouva presque complétement au pouvoir des Hébreux, depuis Baalgad, au pied de l'Hermon, jusqu'aux montagnes qui se rattachent à celles de Séir, c'est-à-dire jusqu'au pays des Edomites.

IV. — Cependant les Chananéens étaient parvenus à se maintenir dans beaucoup d'endroits notamment dans un grand nombre de places fortes. Josué, déjà avancé en âge, avait acquis la conviction que l'œuvre de la conquête ne pourrait être achevée de sitôt et qu'il devait considérer sa mission comme terminée. Au lieu de aire de nouvelles tentatives, qui auraient exigé de

grands efforts, il préféra consolider ses conquêtes et organiser les affaires intérieures des Hébreux, abandonnant aux différentes tribus le soin d'achever de réduire les villes qui devaient leur appartenir. C'est alors que les deux tribus qui avaient obtenu les terres de la Pérée retournèrent les occuper, et que le sol conquis en deçà du Jourdain fut partagé entre les autres par vingt et un commissaires.

Au sud-est restèrent indépendantes, Gaza, Gath, Azoth, Ascalon et Accaron, c'est-à-dire les cinq villes qui, bientôt après, devinrent la possession des Philistins, mais qui furent d'abord, au moment même de la conquête, le refuge des Enacim, expulsés de leurs montagnes. Les Jébuséens conservèrent Jérusalem dans le territoire que la tribu de Juda reçut depuis le désert de Pharân et les frontières des Edomites, la mer Morte et l'embouchure du Jourdain jusqu'à la Méditerranée auprès d'Accaron. Des Chananéens en grand nombre restaient encore sur les domaines d'Ephraïm et sur les terres que la demi-tribu de Manassé obtint en deçà du Jourdain. Le pays qui fut ainsi donné aux descendants de Joseph allait du Jourdain auprès de Jéricho jusqu'à la mer auprès de Gazer; Ephraïm s'étendait au nord et au midi de cette fraction de Manassé. Au nord était la tribu d'Aser, et à l'est celle d'Issachar, avec des enclaves données à Manassé, entre autres Mageddo. Zabulon fut établi au nord d'Issachar, entre la côte occupée par la tribu d'Aser et le territoire de Nephthali, un peu plus reculé vers l'est : celui-ci côtoyait le Jourdain depuis sa source jusqu'au lac de Génézareth et suivait le bord occidental de ce lac même. Siméon obtint des villes d'abord destinées à Juda : il occupait l'extrémité sud-ouest du territoire israélite, sur la frontière du pays des Philistins, et avait au nord la tribu de Dan. Comme nous l'avons déjà dit, la tribu de Lévi

n'eut point de territoire à part, mais seulement des villes répandues au milieu des diverses autres tribus.

Le Tabernacle et l'Arche d'alliance, centre du culte et de la nation même, furent établis à Siloh, ville du territoire assigné à la tribu d'Ephraïm, la tribu à laquelle appartenait Josué.

V. — Se sentant près de mourir, le héros réunit le peuple à Sichem et dans un discours que la Bible nous a conservé rappela tous les bienfaits dont Jéhovah avait comblé les Hébreux. Il exhorta les Israélites à la fidèle observation des lois de Moïse et à la continuation de la guerre contre les Chananéens, leur prédisant de grands malheurs s'ils abandonnaient le culte du vrai Dieu et s'ils se mêlaient avec les infidèles, restés encore trop nombreux dans le pays. Les Hébreux promirent d'obéir et sanctionnèrent de nouveau leur alliance avec Jéhovah. Josué en dressa un acte, qui fut écrit dans le livre de Moïse, puis il fit élever sur le lieu de l'assemblée une pierre monumentale, qui devait servir de témoin contre le peuple, si jamais il reniait son Dieu.

Bientôt après Josué mourut, à l'âge de cent dix ans, soixante-cinq ans après la sortie d'Egypte. Il fut enseveli dans la propriété que le peuple lui avait décernée en reconnaissance de ses services, à Timnath-Sérah, où un voyageur français, M. Victor Guérin, a récemment découvert son tombeau, vaste et creusé dans le roc. Il avait été pendant vingt-cinq ans le chef suprême du peuple d'Israël. Le grand prêtre Eléazar le suivit rapidement dans la tombe et fut enterré sur une colline qui appartenait à son fils Phinéhas, dans les montagnes d'Ephraïm. On était alors dans la seconde moitié du XIVe siècle avant l'ère chrétienne. C'est tout ce que l'on peut affirmer en l'absence de données chronologiques précises. Toutes les dates plus positives que l'on a pré-

tendu jusqu'à présent établir pour la sortie d'Egypte, le passage du Jourdain et la mort de Josué sont de pures hypothèses sans valeur réelle, et dont un sage historien doit s'abstenir d'une manière absolue, faute de bases fixes et solides pour les calculs de chronologie.

§ 2. — Période de repos. — Première servitude. Commencement des Juges.

I. — Tant que vécurent les anciens qui avaient été contemporains de Josué et qui avaient assisté à la conquête, les Hébreux furent maintenus dans le respect de la loi et dans le culte de Jéhovah. Conformément à la dernière exhortation de Josué, quelques tribus recommencèrent les hostilités, soit pour faire de nouvelles conquêtes, soit pour reprendre des villes déjà conquises à la première invasion et dont les Chananéens avaient pu de nouveau se rendre maîtres. C'est ainsi que les tribus de Juda et de Siméon attaquèrent quelques peuplades chananéennes près de Bezec, ville dont la position précise est inconnue, mais qui devait être située entre Jérusalem et le Jourdain. Dix mille Chananéens furent défaits près de cette ville, dont le roi, nommé Adonibezec, eut les pouces et les orteils coupés, supplice que, de son propre aveu, il avait fait subir à soixante-dix rois. Jérusalem, il est vrai, ne put être enlevée aux Jébuséens, mais tout le reste de la montagne de Juda fut déblayé, et on s'empara même momentanément des villes de Gaza, Ascalon et Accaron. Béthel tomba par trahison au pouvoir des Ephraïmites.

Cependant les tribus manquèrent de force ou d'énergie pour expulser complétement ou exterminer les Chananéens, comme l'avait ordonné Moïse. Josué avait fait une grande faute en ne se désignant pas de successeur ;

le manque de chef, l'absence d'unité et d'ensemble dans les opérations paralysèrent les forces des Hébreux. Ce furent surtout les tribus du nord, celles de Dan, Manassé, Ephraïm, Azer, Zabulon, Nephthali, qui ne purent s'emparer de toutes les villes qui leur avaient été destinées, ou qui se contentèrent de rendre les Chananéens tributaires, en leur permettant de demeurer au milieu d'elles. En général, les cités du littoral repoussèrent victorieusement les efforts des Israélites et demeurèrent aux mains de leurs anciens possesseurs. C'est là ce qui explique comment les campagnes du dernier grand pharaon guerrier de l'Égypte, Rhamsès III, campagnes qui eurent lieu à cette époque et ne touchèrent la Palestine que par son littoral, ne se mêlent pas à l'histoire des Hébreux. Dans les inscriptions égyptiennes qui les racontent, il n'est pas question des enfants d'Israël, et en même temps le livre des Juges ne fait aucune mention du passage des armées de l'Égypte.

II. — Un messager des volontés divines se présenta pour montrer aux Hébreux les conséquences funestes de leur faiblesse. Le peuple reconnut la vérité de tout ce que disait l'homme de Dieu ; mais il ne pouvait déjà plus répondre à son appel que par des larmes. Les Chananéens devinrent de plus en plus dangereux, par leur force matérielle qui n'était pas encore brisée, et plus encore par leur culte plein de séductions pour les sens et par leurs mœurs corrompues. Les anciens qui avaient entouré Josué moururent peu à peu ; des beaux temps de l'élan guerrier et de l'enthousiasme religieux il ne resta plus que le grand prêtre Phinéhas, qui ne pouvait, de son bras vieilli, venger comme autrefois l'outrage fait aux mœurs et au nom de Jéhovah, et qui n'était pas capable de maintenir l'unité politique et religieuse des tribus, en les préservant de l'anarchie.

L'idolâtrie et la corruption des mœurs augmentèrent de jour en jour; les tribus, manquant de chef et de centre commun, devinrent étrangères les unes aux autres, et leur indifférence mutuelle menaça de dégénérer en hostilité.

Deux événements racontés dans le livre des Juges, et que nous devons faire remonter à l'époque qui suivit la mort de Josué et des anciens, montrent ce qu'étaient devenues après si peu de temps les belles espérances de Moïse et de son successeur. L'une est celle de ce lévite que les gens de la tribu de Dan prirent avec eux lorsqu'ils enlevèrent aux Chananéens la ville de Laïsch et l'appelèrent Dan, et qui, représentant Jéhovah par une idole au mépris du premier et du plus essentiel des préceptes du Décalogue, institua dans cette ville un culte rival de celui du Tabernacle de Siloh. L'autre est le massacre de la tribu de Benjamin par les autres tribus confédérées pour venger les outrages commis sur la femme d'un lévite d'Éphraïm. Les détails de ce dernier événement nous offrent le plus triste tableau des mœurs barbares de l'époque : la conduite infâme des habitants de Gabaa, le cadavre dépecé de la femme du lévite envoyé dans toutes les tribus pour servir de provocation à la guerre, le carnage qu'on fait des Benjamites, et où les innocents se trouvent confondus avec les coupables; enfin l'expédition contre Jabès de Galaad dont on massacre les habitants, demeurés inactifs pendant les événements, pour donner leurs filles aux survivants de la tribu de Benjamin et permettre ainsi à cette tribu de se reconstituer. Ce sont là autant d'actes indignes d'un peuple policé, vivant sous un gouvernement régulier et sous des lois civilisatrices.

« En ce temps-là, dit le livre des Juges, après avoir rapporté ces deux horribles exemples, il n'y avait pas de roi dans Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait

bon. » Toute vie politique commune avait en effet cessé depuis la mort de Josué; aucune autorité centrale n'existait plus. Les Israélites vivaient sous le régime morcelé des tribus et n'avaient pas d'autre gouvernement. La tribu se partageait en maisons, la maison en familles, comprenant les individus; chacune de ces divisions collectives avait ses chefs : les princes des tribus, des maisons, des familles. Mais on eût cherché vainement une institution commune, en dehors de celle du corps sacerdotal, qui n'avait pas de pouvoir effectif et politique. Sous un pareil régime, les liens nationaux devaient bien vite se relâcher, les tribus devenir indifférentes les unes aux autres. Deux choses seules pouvaient et auraient dû maintenir l'unité du peuple : d'abord l'unité de croyance et de culte qui groupait toutes les tribus autour du Tabernacle de Siloh, puis les dangers de divisions quand on était entouré de toutes parts de populations hostiles. Mais ces liens d'une nature purement morale n'étaient pas en réalité suffisants pour un peuple du caractère des Hébreux, et bientôt on vit combien ils conservaient peu de puissance.

III. — Se plaisant dans les douceurs de la paix, les Hébreux s'allièrent avec les Chananéens, et abandonnant de plus en plus le sanctuaire national de Siloh, ils ne craignirent bientôt plus de se livrer au culte de Baal, d'Astoreth et de toutes les divinités phéniciennes. Le sentiment patriotique, qui devait toujours se retremper dans l'unité religieuse et dans les assemblées solennelles des fêtes mosaïques, se relâcha chaque jour davantage; et bientôt les tribus isolées et sans chef se virent attaquées, soit par les nations voisines, soit par les ennemis qu'on avait eu l'imprudence de tolérer dans l'intérieur du pays, et qui commencèrent à se re-

connaître et à acquérir des forces. De temps en temps, il est vrai, un homme énergique se mettait à la tête de certaines tribus, ou même de la nation tout entière, pour faire revivre l'esprit national et pour secouer le joug étranger; mais il n'avait pas toujours la faculté, ni même la volonté de faire renaître le sentiment religieux et l'amour des institutions mosaïques, et après sa mort le peuple retombait dans l'anarchie. Pendant plusieurs siècles ce fut une vicissitude perpétuelle de revers et de prospérités, d'anarchie et de dictature; mais des institutions données à Israël sur le Sinaï, il n'en est pas question. C'est cette période que l'on a pris l'habitude d'appeler celle des *Juges*, traduisant ainsi le titre hébreu donné aux libérateurs temporaires, qui devenaient par leurs exploits premiers magistrats de la nation ou plus souvent d'une partie seulement de la nation. Mais ce nom est fort mal choisi, car il ne donne aucunement l'idée exacte du rôle et du pouvoir des hommes qu'il désigne. Il vaudrait beaucoup mieux ici employer le mot hébreu lui-même et appeler les prétendus *Juges* (dont l'autorité n'était nullement judiciaire) les *Suffètes d'Israël*, puisque ce nom de *Suffètes* est consacré dans l'histoire romaine pour désigner les premiers magistrats de la République carthaginoise, dont le titre était le même et le pouvoir semblable. Pour notre part, c'est de cette expression que nous nous servirons préférablement.

IV. — C'est du vivant même de la génération qui suivit celle de la conquête, qu'eut lieu la première servitude d'Israël, destinée à châtier l'adhésion de la majorité du peuple au culte des divinités chananéennes. Un roi de la Mésopotamie occidentale (*Aram Naharaïn*), nommé Kouschan-Rischathaïm, étendit alors sa domination à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux frontières

du pays de Chanaan. Dans l'état où se trouvaient les Hébreux, ils ne purent défendre leur indépendance, et ils devinrent tributaires de Kouschan, qui les opprima pendant huit ans. Touché de leurs supplications, le Seigneur suscita pour les délivrer Othoniel, neveu de Caleb, qui, par la défaite des étrangers, les remit en liberté, état où ils se maintinrent quarante années.

Ce fut là le commencement des alternatives de servitude et de délivrance qui répondirent, durant toute la période des Juges ou Suffètes, aux alternatives d'infidélité et de retour vers Dieu. Mais on tomberait dans une grande erreur historique et on se jetterait dans des difficultés inextricables si l'on croyait que ces années de servitude et d'indépendance s'étendirent toujours à tout le peuple d'Israël. C'est là un point depuis longtemps éclairci, et s'il reste des obscurités pour la science, c'est seulement quand il s'agit de déterminer exactement la limite géographique de chacune de ces invasions et leurs dates relatives. Quant à celle de Kouschan, je ne vois aucun motif de la borner, comme l'ont fait quelques critiques, aux contrées situées à l'est du Jourdain, que ce roi dut rencontrer les premières. Outre que la chronologie ne trouve point d'embarras à faire entrer ces huit années de servitude et ces quarante années de repos dans l'histoire générale de la nation hébraïque, un peuple qui vient châtier l'adhésion des tribus d'Israël au culte phénicien n'a pas dû manquer d'envahir la Palestine occidentale, d'où ce culte avait sans doute pénétré chez les tribus de l'orient.

V. — Il est, du reste, impossible de présenter de l'époque des Juges ou Suffètes un tableau historique et surtout chronologique complet. Le livre des Juges, que seul nous pouvons consulter pour cette époque, n'est point proprement un livre d'histoire; tout y est raconté

d'une manière décousue, et les événements s'y succèdent sans suite rigoureuse, sans que l'auteur s'y soit astreint à un ordre de temps invariable. C'est un recueil de traditions détachées sur la phase républicaine de la nation, composé probablement sur d'anciens poëmes et sur des légendes populaires qui célébraient la gloire des héros de cet âge. Ce recueil, qui date des premiers temps de la royauté, paraît avoir eu surtout pour but d'encourager le nouveau gouvernement à achever l'œuvre commencée par Josué et de montrer au peuple tous les avantages d'une monarchie héréditaire. Pour cet objet, il suffisait de faire voir par une série d'exemples quels avaient été les désordres auxquels s'étaient livrés les Hébreux avant la fondation de la royauté ; quelles suites malheureuses avait eues la faiblesse des Israélites envers les Chananéens, et comment le pouvoir temporaire d'un seul les avait toujours préservés d'une ruine totale. Il ne faut donc pas penser à établir avec exactitude l'ordre chronologique des faits et l'époque de chaque suffète. Les savants qui l'ont tenté se sont donné une peine inutile, et tous leurs efforts ont échoué. Non-seulement le premier livre de Samuel et le premier livre des Rois donnent deux chiffres absolument différents pour la durée de la période des Juges ; mais l'historien Josèphe, rapporteur fidèle des traditions de la Synagogue, a jusqu'à trois manières opposées de compter le même intervalle de temps. Et maintenant que le progrès des connaissances dans le domaine de l'histoire et de la chronologie égyptienne permet de nourrir l'espérance d'arriver à déterminer bientôt d'une manière certaine, par le synchronisme avec les annales de l'Egypte, la date précise de l'Exode, on est forcé de reconnaître qu'il faudra réduire le temps écoulé de la sortie d'Égypte à l'établissement de la monarchie en Israël beaucoup plus que ne le faisait aucun des calculs jusqu'à présent proposés.

§ 3. — Aod, Samgar, Débora, Gédéon et Jephté.

I. — Quarante ans après la première servitude, eut lieu l'invasion d'Églon, roi des Moabites, uni aux Ammonites et aux Amalécites, qui tint sous le joug pendant dix-huit ans les Israélites prévaricateurs. Il est évident que cette grande coalition ne se borna pas non plus à envahir le territoire des tribus de l'est, voisines des Ammonites. Le pays de Moab était au sud-est de la mer Morte, et c'était par le sud que les Amalécites pouvaient le plus facilement aborder la Terre Promise : ces peuples avaient dû, par conséquent, attaquer la tribu de Juda, et d'ailleurs les circonstances du soulèvement montrent que l'ennemi s'était établi jusqu'au cœur du pays. En effet, Aod (*Éhoud*), fils de Géra, de la tribu de Benjamin, ayant frappé Églon d'un coup mortel en lui présentant le tribut de son district dans une audience particulière à Jéricho, ville où ce prince se tenait alors, appela le peuple à prendre les armes; les Israélites occupèrent les gués du Jourdain qui formaient la voie la plus directe de communication entre la Palestine centrale et le territoire de Moab, et ils tuèrent dix mille soldats moabites qui essayaient de regagner leur pays. Mais on ne peut appliquer aussi à la Palestine entière les quatre-vingts ans de repos qui furent obtenus par là.

II. — En effet, c'est après ce succès des Israélites que l'Écriture mentionne la résistance opposée dans le sud aux Philistins par Samgar, fils d'Anath, à la tête d'une troupe de laboureurs armés de leurs instruments aratoires. Vers le même temps, elle nous raconte une nouvelle servitude, qui ne dut s'étendre aussi qu'à une portion du pays.

Les Chananéens du nord, jadis vaincus par Josué, étaient redevenus très-puissants et avaient repris la plus grande part du pays conquis par les Hébreux. Comme du temps de Josué, ils avaient à leur tête un roi du nom de Jabin, qui résidait à Hazor, leur ville principale, dont M. de Saulcy retrouvait il y a quelques années les gigantesques remparts[1]. Avec ses neuf cents chars de guerre et une nombreuse armée, il opprima les tribus du nord, sur lesquelles il fit peser son joug pendant vingt années. Ses troupes étaient commandées par Sisara, qui avait son quartier général dans une ville appelée *Haroseth des païens*.

Barac, fils d'Abinoam, de la tribu de Nephthali, fut alors appelé aux armes par la prophétesse Débora, qui rendait la justice et prêchait les préceptes de la loi aux populations de son voisinage, assise dans un bois de palmiers entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Éphraïm. Il marcha à l'ennemi accompagné de la prophétesse, et vainquit complétement Sisara, qui fut assassiné dans sa fuite par Jahel, femme d'un descendant du beau-frère de Moïse. Un célèbre cantique de Débora, que la Bible nous a conservé, célébra cette victoire. Les Hébreux enlevèrent ensuite la ville de Haroseth, puis celle de Hazor, et mirent à mort le roi Jabin. La Bible dit formellement que c'est avec les seules forces de Nephthali et de Zabulon, avec dix mille combattants seulement, que Barac prit l'initiative de la guerre et gagna la bataille du torrent de Cison. Il ressort du cantique que le général hébreu reçut ensuite l'assistance des Benjaminites, de la tribu d'Issachar et de celle d'Ephraïm; mais Ruben se divisa, une partie de ses chefs refusant de prendre part à la guerre. Les tribus de Juda et de Siméon, reculées vers le sud,

1. *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II.

furent tout à fait en dehors de ces événements. Le pays de Galaad, au delà du Jourdain, demeura immobile, et les tribus maritimes de Dan et d'Aser, bien voisines pourtant du théâtre de la guerre, ne quittèrent pas leurs occupations pacifiques. C'est là un des plus frappants exemples de ces divisions ou de cette timide et apathique indifférence entre les tribus, qui, résultant du relâchement de la foi commune, fut alors plus d'une fois funeste aux Hébreux. Dieu se sert souvent de nos vices mêmes pour nous en infliger le châtiment.

III. — Quarante années de paix suivirent cette lutte, mais pour les tribus qui y avaient combattu seulement; car les fautes du reste d'Israël lui attirèrent un autre fléau, et il fut livré sept ans à la tyrannie des Madianites. Les Amalécites et les tribus bédouines de l'orient s'étaient joints à eux pour faire des incursions continuelles en Palestine. Parcourant le pays de l'est à l'ouest, jusque vers Gaza, ils y campaient avec leurs troupeaux et leurs nombreux chameaux; ils pillaient les bestiaux des Hébreux, et, semblables aux nuées des sauterelles, ils ravageaient les campagnes, détruisaient les récoltes et amenaient la famine. Les Israélites étaient obligés alors de mettre leurs bestiaux et les produits de leurs terres à l'abri dans des souterrains et dans des lieux fortifiés. Le peuple humilié implora l'assistance de Dieu, et Dieu fit appel par la voix d'un ange à la foi et au courage de Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé. Celui-ci donna le signal de l'insurrection contre les étrangers en renversant l'autel élevé dans son village à Baal. A la première nouvelle du mouvement, les Madianites et leurs alliés se mirent en campagne. Gédéon, appelant à lui les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephthali, que les dévastations avaient moins épuisées que les autres et qui, par conséquent,

étaient plus en état de faire la guerre, se prépara à combattre. Mais Dieu ne voulut pas que son peuple attribuât la victoire au nombre des combattants. Par son ordre, Gédéon mit à part trois cents hommes seulement ; tout le reste fut tenu en arrière comme armée de réserve. Les trois cents combattants d'élite surprirent de nuit, partagés en trois corps, le camp des Madianites. Ils s'étaient armés de trompettes et de torches renfermées dans des vases qu'ils brisèrent en criant : « L'épée du Seigneur et de Gédéon. » Les ennemis, saisis de trouble et croyant voir un Israélite dans chacun de ceux qu'ils rencontraient, s'entr'égorgèrent. Les hommes de Nephthali, d'Aser et de Manassé se mirent à leur poursuite ; les Ephraïmites occupèrent les gués du Jourdain, et Gédéon poursuivit, jusqu'au delà du fleuve, ceux qui avaient échappé : l'armée ennemie fut exterminée. Ce fut, sans contredit, une des plus complètes et des plus décisives victoires qu'aient jamais remportées les Hébreux, car, à dater de ce jour, l'histoire ne fait plus mention des Madianites. Des excès, qui montrent combien les mœurs des Israélites étaient alors dures et sauvages, souillèrent ce succès. Gédéon égorgea de sa main les deux principaux chefs de l'ennemi, devenus ses prisonniers. Il fit mettre à mort dans les plus atroces supplices tous les anciens des deux bourgs de Succoth et de Phanuel, qui, craignant la vengeance des Madianites, avaient refusé des provisions à ses soldats.

IV. — Gédéon refusa la royauté que lui offrait une partie des Israélites, mais il administra pendant assez longtemps les tribus qui l'avaient suivi à la guerre. Le livre des Juges dit pendant quarante ans, mais on ne saurait prendre à la lettre cette expression qui y revient à chaque instant et qui, on l'a prouvé, y indique sim-

plement un espace de temps indéterminé, correspondant approximativement à la durée d'une génération. La fidélité à la loi divine, déjà fort ébranlée sous la direction de Gédéon, qui croyait honorer Jéhovah en lui élevant une idole dans sa ville natale, disparut tout à fait après sa mort, et Baal fut adoré chez le peuple de Dieu. L'un des fils du vainqueur des Madianites, Abimélech, soutenu par les habitants de Sichem, recruta des misérables et des vagabonds, avec lesquels il égorgea presque tous ses frères et se forma, dans le pays de Sichem, un petit royaume qu'il garda trois ans ; il périt alors dans une guerre civile, en assiégeant la ville de Thébès. Une pierre de meule lancée par une femme, lui brisa la tête.

Thola, son cousin, fut reconnu suffète d'Israël pendant vingt-trois années, et après lui Jaïr de Galaad pendant vingt-deux ans. Nous ne savons pas quelles furent les particularités de leur gouvernement, mais l'Écriture nous apprend qu'Israël s'étant adonné au culte des idoles de Sidon, de Moab, d'Ammon et des Philistins, Dieu le livra de nouveau à ses ennemis.

V. — Les Ammonites envahirent le territoire des tribus de la Pérée, qu'ils tinrent sous leur autorité pendant dix-huit ans. De là, franchissant le Jourdain, ils poussaient quelquefois des incursions sur les terres de Juda, de Benjamin et d'Ephraïm. Les supplications des opprimés touchèrent à la fin le Seigneur, qui voulut bien assister son peuple, et la guerre commença. Les habitants de Galaad, qui était comme la capitale de la Pérée, n'ayant parmi eux aucun homme en état de conduire les opérations, s'adressèrent à un chef de bande du voisinage, appelé Jephté (*Yiphtah*) ; le métier de voleur de grands chemins n'était pas alors, aux yeux des Hébreux, plus déshonorant qu'il ne l'est aujour-

d'hui pour les Arabes. Il fut reconnu comme général, et les négociations qu'il tenta d'ouvrir n'ayant point abouti, il remporta sur les Ammonites de grands avantages qui délivrèrent la contrée. C'est alors que Jephté, par suite d'un vœu coupable et insensé, sacrifia sa propre fille. Il avait juré d'offrir en holocauste, s'il était vainqueur, le premier être vivant qu'il rencontrerait sur le seuil de sa demeure. Ce fut sa fille qui, la première, accourut vers lui avec des instruments de musique et des chants de triomphe. Jephté se crut obligé par son serment, et sa fille ne fit pas de résistance. C'était là un sacrifice impie et formellement contraire à la loi de Moïse, qui ne permettait de sacrifier que certains animaux et interdisait les immolations humaines. Mais ces horribles immolations étaient habituelles parmi les populations païennes qui environnaient les Israélites, et les préceptes de la Loi étaient tombés dans un complet oubli.

Les Ephraïmites, qui n'avaient point pris part à la guerre, eurent honte de leur conduite, et, s'en prenant à Jephté, ils lui reprochèrent de ne les avoir pas appelés à combattre ; la querelle s'envenimant, ils en vinrent même aux mains avec les habitants de Galaad, qui en firent un grand carnage. Les gens de Galaad, ayant occupé les gués du Jourdain, tuèrent pendant plusieurs jours tous les Ephraïmites qui essayaient de passer pour regagner leur pays et qu'ils reconnaissaient à certaines particularités de prononciation. Après six ans d'une administration si agitée, Jephté mourut, et il eut pour successeur Abesan de Bethléem, Elon de la tribu de Zabulon, et enfin Abdon de Pharathon en Ephraïm dont les gouvernements comprennent un espace d'environ vingt-cinq ans. Mais aucun de ces suffètes n'étendit son autorité au delà des tribus du nord et de la Pérée. Pendant qu'ils y gouvernaient,

d'autres événements, beaucoup plus graves et plus importants, se passaient chez les tribus du sud et de l'ouest.

§ 4. — Héli et Samuel.

I. — Nous allons voir maintenant une lutte longue et opiniâtre commencer dans le midi de la Palestine, lutte qui amènera d'abord pour les Hébreux des désastres plus considérables qu'à aucune des époques antérieures, mais qui finira par réunir toutes les tribus d'Israël sous un même drapeau et par faire revivre, avec le culte de Jéhovah, l'esprit national et l'amour des anciennes institutions. A l'époque de leur histoire où nous sommes parvenus, les Israélites se trouvent tout d'un coup en face d'un nouvel ennemi, que Moïse et Josué ne paraissent pas avoir prévu, qu'ils ne mentionnent pas au nombre des dangers dont le peuple aura à se garder, mais qui entre en scène avec une puissance presque irrésistible et menace d'anéantir toute indépendance et toute vie nationale chez les Hébreux. Les Chananéens à ce moment disparaissent presque absolument de l'histoire de la Palestine; ils ne menacent plus Israël de l'oppression, ils ont cessé d'être un danger; tout montre que leur puissance est définitivement brisée, non pas tant par suite de la dernière victoire de Barac et de Débora, mais par une cause extérieure. C'est au sud que se montre le nouvel ennemi, les Philistins. Dans tout le Pentateuque, Moïse ne les nomme jamais parmi les populations que les Hébreux devaient expulser de la Terre Promise; il n'en est pas non plus question sous Josué, ni tout de suite après sa mort, lorsque la tribu de Juda s'empara temporairement des villes de Gaza, Ascalon et Accaron, alors

détenues par les Enacim. La première mention des Philistins, que la Bible renferme, est faite à l'occasion des exploits de Samgar, mais ils ne paraissent pas encore à ce moment avoir été bien redoutables; rien ne fait prévoir l'ascendant supérieur avec lequel ils vont se montrer dans la période des annales hébraïques dont nous avons atteint le seuil.

Ce n'est en grande partie que tout récemment, et à l'aide des documents hiéroglyphiques de l'Égypte, que l'origine, la race et les débuts de l'histoire des Philistins ont été définitivement éclaircis. Mais les conquêtes de la science ont été assez considérables pour que l'on puisse être maintenant affirmatif sur ces différents sujets. Les Philistins n'avaient aucun rapport d'origine avec les autres populations de la Syrie. Ils n'étaient ni du sang de Cham, comme les Chananéens, ni de celui de Sem, comme les Israélites, mais bien du sang de Japhet. Étroitement apparentés aux peuplades primitives de la Grèce et de l'Archipel, ils appartenaient de même à cette grande race des Pélasges qui domina dans un temps sur tout le bassin de la Méditerranée, et leur nom de *Philistins* ou *Pilistins* renferme les mêmes éléments essentiels que celui de *Pelasgi* [1]. Un grand nombre de témoignages de la littérature sacrée et des auteurs profanes s'accordent à désigner l'île de Crète comme ayant été leur berceau, ou du moins leur premier établissement connu [2]. C'est de là qu'ils vinrent

1. Le caractère pélasgique des Philistins a été d'abord établi par : Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*. Leipzig, 1845. — Stark, *Forschungen zur Geschichte und Alterthumskunde der Hellenistischen Orients*. Iéna, 1852.

2. Tacite dit formellement qu'ils venaient de Crète. (*Hist.*, V, 2.) Le premier livre de Samuel (XXX, 14), Ezéchiel (XXV, 16), et Sophonias (II, 5), appellent les Philistins *Crethim*, c'est-à-dire « Crétois. » Le géographe Étienne de Byzance attribue la fondation de Gaza au fabuleux Minos, personnification de la puissance crétoise. Enfin le grand dieu de cette ville, Marnas, a toujours été assimilé au Jupiter de Crète.

par mer attaquer et occuper le pays qui reçut d'eux le nom de Palestine. Nous verrons, dans le livre de ce manuel qui traitera de l'histoire d'Égypte, que les grands bas-reliefs historiques du palais de Médinet-Abou, à Thèbes, retracent précisément toutes les péripéties de la guerre acharnée et terrible dans laquelle le pharaon Rhamsès III, quelques années après la conquête du pays de Chanaan par Josué, s'efforça de repousser leur invasion. Les Philistins furent alors vaincus, mais incomplétement, et en échange de leur soumission à son sceptre, le roi d'Égypte dut se décider à leur accorder des terres sur le littoral où ils avaient abordé. Ce fut le noyau de leurs établissements et de leur puissance. Ils commencèrent humblement, faibles encore et soumis au vasselage de l'Égypte; et telle devait être leur situation lors de la tentative sur les tribus les plus méridionales d'Israël, que Samgar ne paraît pas avoir eu grand'peine à les repousser avec quelques bandes de paysans rassemblées à la hâte et mal armées.

Mais la décadence rapide de la puissance égyptienne permit bientôt aux Philistins de secouer toute suzeraineté. De nouvelles émigrations venues de la Crète les fortifièrent; ils devinrent maîtres des cinq villes puissantes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, qui formèrent les capitales de cinq principautés unies par un lien étroit de confédération. Tandis qu'Israélites et Chananéens s'épuisaient dans des guerres continuelles, leur puissance grandissait en silence. Un jour vint où ils se sentirent assez forts pour prétendre à la domination sur tout l'ancien pays de Chanaan. Ils avaient une flotte considérable et l'avaient exercée dans le honteux métier de la piraterie. Ils vinrent par mer assaillir les villes de la côte de Phénicie, où s'étaient concentrées toute la vie et toute la puissance nationale des Chana-

néens, depuis que leur force sur terre avait été brisée par Josué. Ce qui restait de petites principautés chananéennes dans l'intérieur du pays ne se soutenait plus dès lors que par l'appui de ces villes, parvenues par le commerce maritime à un degré d'opulence sans égale. En 1209 avant Jésus-Christ les Philistins prirent et réduisirent en cendres Sidon, la principale des cités phéniciennes, qui avait alors la suprématie sur toutes les autres[1]. Le désastre fut si complet que la Phénicie disparaît alors de l'histoire pour un demi-siècle, jusqu'au jour où Tyr est devenue assez forte pour reprendre l'héritage de Sidon. C'est vers la même époque, qu'après avoir anéanti temporairement de cette manière la puissance phénicienne, les Philistins entreprirent de soumettre à leur autorité le peuple d'Israël.

II. — Lorsque les Ammonites envahirent la Pérée et y établirent cette domination qui fut brisée par Jephté, ils étaient alliés aux Philistins, qui entrèrent concurremment sur le territoire des tribus méridionales et y imposèrent leur joug, d'autant plus lourd que la tyrannie de ce peuple était exercée avec ordre et méthode, conformément à des pratiques administratives savantes et régulières. Tandis que les tribus du nord et de l'est parvenaient à se délivrer des Ammonites et jouissaient d'un repos momentané sous le gouvernement des trois suffètes successeurs de Jephté, les Philistins continuaient à opprimer les provinces méridionales, et chaque jour leur puissance s'y consolidait et s'y étendait, malgré la résistance de la population israélite. C'est cette résistance populaire que le livre des Juges personnifie dans les exploits de Samson. Sans doute ce

1. Justin, XVIII, 3.

Samson, fils de Manué (*Manoah*), du village de Saraa dans la tribu de Dan est un personnage historique, qui, comme le dit très-bien le savant historien des Philistins, M. Stark[1], jouait alors dans le sud de la Palestine le rôle d'un défenseur du peuple et offrait aux Israélites de ces districts un centre de résistance nationale et d'unité dans une localité déterminée, mais sans parvenir à former un établissement politique sérieux. Les indications que fournit le livre des Juges sur son mariage avec une femme philistine de Thamnatha, sur les désordres de sa vie, enfin sur la manière dont il périt, victime de la trahison d'une femme, ont un caractère précis qu'il serait impossible de méconnaître, Le reste de son histoire est un tissu de faits qui sortent évidemment de l'ordre naturel, et ne peuvent s'expliquer que par l'intervention divine. Plusieurs de ces prodiges ont un caractère tel, que de bons interprètes ont cherché à apporter, dans l'explication des textes qui les racontent, des tempéraments plus ou moins recevables. Nous ne dirons rien de ces faits, parce que nous ne voulons pas entrer dans les discussions dont ils ont été l'objet. Ces discussions sont de la pure critique; aussi ne sauraient-elles trouver place dans un livre simplement historique comme le nôtre.

III. — Tandis que ces choses se passaient dans le sud, de grands efforts avaient lieu dans le nord de la terre d'Israël pour rétablir la pureté de la religion et l'unité nationale, dont elle était la sauvegarde. Un prêtre de la lignée d'Ithamar, dernier fils d'Aaron, nommé Héli, avait usurpé le souverain sacerdoce sur la lignée d'Eléazar, à qui cette fonction appartenait légi-

1. *Forschungen*, p. 159-160

timement, par le choix de Moïse [1]. Il se fit pardonner son usurpation en restaurant le tabernacle de Siloh, abandonné depuis plusieurs générations et tombé dans le plus déplorable état de délabrement; à force de zèle et de soins il parvint à ramener le concours des fidèles vers cet unique sanctuaire légal du culte du vrai Dieu, centre véritable institué par Moïse de la vie nationale du peuple choisi. Abdon étant mort, Héli fut élu juge ou suffète par les tribus du nord et de l'est, demeurées seules indépendantes. Celles du sud et de l'ouest, écrasées sous le poids de la domination philistine, tournèrent leurs regards vers lui et le considérèrent comme leur chef légitime, dont la tyrannie étrangère empêchait seule l'autorité de s'exercer.

Cette réunion du pouvoir civil et du pouvoir sacerdotal sur la tête d'Héli, ce retour du peuple israélite à la foi de ses pères et aux idées d'unité, auraient dû avoir les résultats les plus heureux. Mais Héli n'était pas l'homme capable de sauver à la fois la religion et l'État, de réunir tout Israël sous un seul drapeau pour le conduire à la victoire. Il n'avait rien du génie nécessaire à cette magnifique mission. Vers la fin de sa vie surtout, la déplorable faiblesse du grand prêtre pour ses deux fils, Ophni et Phinéhas, vint compromettre tout le bien qu'il avait pu faire et aggraver considérablement la mauvaise situation du pays. Les fils d'Héli profanaient le lieu saint, détournaient les offrandes;

1. Il y avait eu seulement trois grands prêtres de la lignée d'Éléazar, entre Phinéhas et Héli. Ceci prouve surabondamment combien il est nécessaire de réduire les calculs habituellement faits sur la durée de la période des Juges ou Suffètes. Les plus modérés de ces calculs comptent en effet près de trois siècles entre la mort de Josué et l'avénement d'Héli au pontificat. Trois pontifes seulement ne peuvent avoir rempli un pareil intervalle de temps, et la succession des chefs du sacerdoce est le seul élément de chronologie positive et régulière que nous ayons pour cette époque de l'histoire des Israélites.

faites au Seigneur et excitaient les murmures de tout le peuple. Les femmes même n'étaient pas en sûreté quand elles veillaient au seuil du Tabernacle. Le grand prêtre se contentait d'adresser à ses indignes fils quelques molles réprimandes. Vainement un prophète vint annoncer à Héli qu'il serait puni de sa faiblesse, que sa famille perdrait le pouvoir qu'il n'avait pas su exercer, et que ses fils périraient. Un enfant inspiré de Dieu rappela plusieurs fois, mais sans effet, au malheureux père les menaces suspendues sur sa tête. C'était le jeune Samuel, de la tribu de Lévi, fils d'une femme de Rama, dans le pays d'Ephraïm, accordé aux vœux de sa mère après une longue stérilité, et élevé dans le tabernacle, où il servait le grand prêtre à l'autel des sacrifices. C'était lui que la Providence avait choisi pour remplir un peu plus tard la mission du libérateur.

IV. — La prédiction, souvent répétée par Samuel, ne tarda pas à s'accomplir. Les Philistins, toujours ambitieux et résolus à s'emparer de tout le pays, menacèrent les tribus du nord. Ils rassemblèrent une armée pour les attaquer, à Aphec, dans la plaine d'Esdrelon (*Yezreël*). Les Hébreux vinrent les y combattre et furent repoussés avec une perte de quatre mille hommes. On fit venir alors, ce qui ne s'était plus fait depuis la prise de Jéricho, l'arche d'alliance elle-même, conduite par Ophni et Phinéhas, dans le camp d'Israël, pour donner à ses guerriers plus d'ardeur et de courage dans l'action qui allait décider de l'indépendance nationale. Mais une nouvelle et plus terrible épreuve attendait encore les Hébreux. Ils furent mis en déroute après avoir laissé trente mille hommes sur le champ de bataille; les deux fils d'Héli périrent en défendant l'arche sainte, qui tomba aux pouvoir des Philistins. Héli, à cette dernière

nouvelle, saisi de désespoir et de stupeur, tomba de son siége, se brisa la nuque et mourut.

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur les Philistins, qui avaient déposé l'arche comme un trophée à Azoth, dans le temple de leur dieu Dagon. Une épidémie ravagea leurs villes ; ils y reconnurent un châtiment de cette profanation, et, après quelque hésitation, ils se décidèrent à rendre aux Israélites l'arche, qui fut d'abord déposée à Bethsamès (*Bet-Schemesch*), l'une des villes lévitiques, puis à Kiryath-Yarim. Mais ils ne renoncèrent pas pour cela au pouvoir que la victoire leur avait donné sur le peuple vaincu. La bataille livrée aux environs d'Aphec leur avait livré dans sa totalité le territoire des tribus septentrionales, jusqu'alors demeuré à l'abri de leurs atteintes. Israël tout entier leur demeura soumis, privé de son indépendance et durement opprimé. Mais cette oppression même prépara la délivrance définitive, en faisant enfin comprendre à tous les Israélites où les menait l'abandon du culte du vrai Dieu et des préceptes de la Loi, en leur montrant qu'il n'y avait de salut possible qu'à se grouper résolûment autour de Jéhovah.

V. — La servitude dura vingt ans, que Samuel passa dans le silence et dans la retraite, se préparant à la mission à laquelle Dieu l'appelait et méditant sur les moyens de l'accomplir. Lorsqu'il crut enfin le moment venu, il sortit de sa retraite pour se mettre à la tête de ses concitoyens et les encourager à reconquérir leur indépendance. Il les exhorta d'abord à quitter toute espèce de culte idolâtre, pour n'adorer que le Dieu d'Abraham et de Moïse, qui seul pouvait les délivrer du joug des Philistins. Voyant les Hébreux sincèrement disposés à se laisser guider par lui et à former un ensemble compacte autour des symboles du Dieu unique,

il convoqua une assemblée générale du peuple à Masphah, sur le territoire de Gad, où l'on était un peu moins sous les regards directs des Philistins. Là les représentants des diverses tribus confessèrent hautement qu'Israël avait péché en s'éloignant du culte de son Dieu; en signe de pénitence, un jour de jeûne fut ordonné. Puis l'assemblée proclama solennellement Samuel suffète d'Israël.

Les Philistins s'indignèrent de cet acte d'indépendance de la part d'une nation qu'ils croyaient assujettie à toujours, et se mirent en campagne pour châtier les rebelles. Mais Dieu les effraya par un orage; attaqués à Masphah, les Israélites les culbutèrent et les mirent en pleine déroute, en leur tuant beaucoup de monde. Profitant immédiatement de ce succès, les Hébreux, conseillés par Samuel, prirent alors eux-mêmes l'offensive contre les Philistins, les battirent dans toutes les rencontres, les forcèrent à rendre les villes qu'ils avaient prises et à signer une paix très-honorable pour Israël, dont ils durent reconnaître l'indépendance après l'avoir opprimé pendant quarante ans. Cette paix laissa pourtant aux Philistins le droit d'entretenir un poste armé à Gabaa, et une autre clause imposa aux districts hébreux voisins de leur frontière de rester désarmés pour être hors d'état de les attaquer.

VI. — Tant que gouverna Samuel, les Philistins, suivant l'expression de la Bible, « furent tenus en échec par la main du Seigneur, » et n'osèrent plus attaquer les Israélites. Les peuplades chananéennes qui demeuraient mêlées aux tribus du nord, et que la défaite des Philistins avait délivrées de la servitude autant que les Hébreux, vivaient en paix avec ceux-ci et entretenaient avec eux les relations du plus amical voisinage. Tout tendait donc à favoriser les projets de Samuel, qui dé-

sormais pouvait tranquillement travailler à restaurer le culte mosaïque dans ses voies essentiellement spirituelles, et à rétablir l'unité absolue à la fois dans la république et dans le culte. Il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait dressé un autel à Jéhovah; mais tous les ans il faisait des tournées à Béthel, à Galgala, près de Jéricho, et à Masphah, où se tenaient des assemblées populaires, et où il dirigeait les délibérations des affaires publiques.

La plus importante et la plus féconde des institutions de Samuel, dont le rôle ressemblait tant à celui de Moïse, car il était alors le chef spirituel autant que temporel du peuple, bien que n'étant pas investi du souverain sacerdoce, fut l'institution des *collèges des prophètes*. Elle réclame quelques explications.

Le mot *prophète* (en hébreu *nabi*) a dans la Bible deux significations bien distinctes. Il s'applique quelquefois, et c'est le sens le plus généralement adopté dans notre langage ecclésiastique, à ces hommes inspirés de Dieu devant les yeux de qui la grâce divine soulevait les voiles de l'avenir, afin qu'ils pussent exhorter le peuple à la pénitence et annoncer au monde la venue future du Rédempteur destiné à effacer les péchés des hommes. Dans cette acception, *prophète* est synonyme de *voyant* (en hébreu *roëh*). Mais plus ordinairement dans la Bible, surtout aux anciennes époques, ce mot est le titre des membres de corporations religieuses qui jouaient chez les Israélites le même rôle que les ordres prêcheurs dans l'Église catholique, corporations du sein desquelles sortaient presque toujours les *voyants*. Ce sont celles que fonda Samuel.

« L'expérience de ce qui s'était passé depuis la mort de Josué ne lui permettait pas de se faire d'illusion sur

la force et la stabilité d'une loi écrite, sans autre garantie que la sanction du peuple obtenue par la force des circonstances, et sans qu'il y eût toujours, à la tête de la nation, des hommes qui sussent faire respecter cette loi. Il sentait également que la loi de Moïse aurait besoin de se développer et de se modifier avec les progrès de la nation, et que cependant, d'un autre côté, il serait très-dangereux de toucher à la lettre de la Loi, environnée d'un caractère sacré. Il fallait donc des hommes qui sussent interpréter la Loi, en inspirant la vie et le mouvement à la lettre morte, des hommes entrant dans le vrai sens de la Loi et participant, pour ainsi dire, à l'inspiration du législateur, des hommes enfin qui se dévouassent à prêcher constamment le peuple, à lui reprocher ses manquements, quelque danger qu'ils pussent encourir, et à replacer sans cesse sous ses yeux ses devoirs envers son Dieu. » C'est dans ce but que Samuel jeta les bases de l'organisation des colléges de prophètes. « Loin du bruit des armes et de la trompette guerrière, les jeunes prophètes chantaient les louanges de Jéhovah aux sons plus doux du luth, de la flûte et de la harpe ou *kinnor;* dans une paisible retraite, ils se préparaient à leurs chaleureuses prédications en méditant sur Dieu et sur le vrai sens de la Loi. Ils vivaient ensemble dans plusieurs villes, où ils occupaient des quartiers particuliers, et ces villes sont généralement celles où se tenaient les assemblées publiques et que Samuel visitait habituellement. Nous les trouvons à Rama, sa résidence, où ils habitaient un quartier appelé *Nayoth* (les demeures); là leur assemblée était présidée par Samuel lui-même; des congrégations du même genre sont signalées à Béthel, à Jéricho, à Galgala. Ces colléges de prophètes étaient destinés à exercer, tant que le peuple hébreu demeurerait indépendant, une grande influence, et à prendre

rang parmi les pouvoirs de l'État, en représentant la Loi selon son véritable esprit, avant tout spirituel, en face des prêtres souvent trop attachés au culte matériel ou se laissant aller au relâchement, et surtout en face de l'autorité royale dont ils devaient empêcher les empiétements. » (MUNK.)

CHAPITRE III

ROYAUTÉ UNIQUE SUR LE PEUPLE D'ISRAËL
SAÜL, DAVID, SALOMON

SOURCES PRINCIPALES : La Bible, livres de Samuel ; premier livre des Rois ; premier et second livre des Chroniques ou Paralipomènes. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, livres VII et VIII.
Les écrivains modernes indiqués en tête du chapitre 1er.

§ 1. — Établissement de la royauté. — Saül.

(1097-1058)

I. — Samuel, étant devenu vieux et se sentant trop faible pour supporter seul toutes les charges de l'administration, voulut partager les fonctions de magistrat suprême avec ses deux fils, Joël et Abias, qu'il installa comme suffètes à Beerséba, à l'extrémité méridionale de la Palestine. Mais les fils ne marchèrent pas sur les traces de leur père ; de graves plaintes s'élevèrent contre leur administration, car ils se laissaient guider par leur intérêt personnel et leur avidité, et, au lieu de l'intégrité de Samuel, on ne voyait chez eux que corruption et injustice.

Les anciens d'Israël, inquiets de l'avenir, se réunirent et vinrent trouver Samuel à Rama pour le prier de leur donner un roi. En vain le Seigneur exprima par l'organe de son prophète l'indignation que lui causait

le vœu d'un peuple rejetant une constitution dont Dieu même était l'auteur, constitution qui ne reconnaissait que Dieu pour souverain d'Israël. En vain il fit représenter aux Hébreux par Samuel l'abaissement auquel sont réduits les peuples orientaux sous la domination d'un maître absolu qui ne reconnaît ni la liberté des personnes, ni l'inviolabilité des biens. « Il prendra, dit-il, vos fils pour les mettre sur ses chars de guerre ; il les placera dans sa cavalerie ; il les fera courir devant ses quadriges ; il en fera des officiers dans ses armées, des laboureurs et des moissonneurs dans ses champs, des ouvriers pour fabriquer ses armes et ses chars. Il fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères à son service. Il prendra vos champs, vos vignes et vos plants d'olivier pour les donner à ses esclaves. Il lèvera la dîme sur vos moissons et vos vendanges pour en faire la part de ses eunuques et de ses gens. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, l'élite de vos jeunes hommes, ainsi que vos ânes, pour les employer à ses travaux ; il exigera la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes vous devrez le servir de vos personnes. »

Le peuple ne voulut rien écouter ; il exigea un roi comme ceux des autres nations, pour le gouverner et le conduire à la guerre. Dieu alors les châtia, comme fait souvent sa Providence, en exauçant leurs désirs imprudents : Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin, tout jeune encore, mais célèbre pour sa beauté, pour son courage et sa vigueur, fut désigné par lui, sacré par Samuel, et reconnu par une partie des Hébreux dans une assemblée populaire, à Masphah.

II. — Il y avait pourtant une opposition assez nombreuse à l'établissement de la royauté. Aussi crut-on prudent de différer pour quelque temps l'installation

solennelle de Saül. Mais bientôt après Nahas, roi des Ammonites, vint menacer la ville de Jabès-Galaad. Quand la nouvelle en parvint à Saül, qui résidait encore à Gabaa dans sa maison et ramenait alors une paire de bœufs du labourage, il frappa ces animaux, les mit en pièces, et, envoyant des messagers dans tout Israël, il fit dire au peuple : « Quiconque ne se mettra pas en » campagne pour suivre Saül et Samuel verra de même » traiter ses bœufs. » Le peuple entier le suivit; trois cent mille Israélites furent passés en revue : trente mille hommes étaient fournis par la tribu de Juda, car, pour de très-courtes campagnes, une levée en masse était parfaitement praticable. L'ennemi, attaqué à la pointe du jour, fut taillé en pièces, et les restes de son armée furent entièrement dispersés.

Israël, saisi d'enthousiasme, voulut faire périr ceux qui avaient refusé d'abord de reconnaître Saül. Mais celui-ci, par une modération qu'il ne devait pas conserver toujours, ne consentit point à souiller sa victoire par des excès de ce genre. « Personne, dit-il, ne sera » mis à mort en ce jour, parce que le Seigneur a donné » le salut à Israël. » Son règne fut alors inauguré solennellement à Galgala par Samuel et par le peuple.

III. — En résignant le pouvoir dont il avait été jusqu'alors investi, Samuel ne renonçait nullement à toute influence politique; il se proposait, au contraire, de surveiller le nouveau roi et de lui retirer sa protection dès qu'il cesserait d'être un fidèle vassal de Jéhovah et de sa Loi. Dans l'idée de Samuel, la royauté ne devait être qu'une judicature permanente et héréditaire, une autorité surtout militaire, et les institutions, malgré ce changement, devaient rester ce qu'elles avaient été jusqu'alors. Longtemps le nouveau chef du gouvernement demeura soumis à l'influence du sanctuaire, et Samuel

continua à le diriger dans l'administration. Le prophète lui-même avait rédigé la nouvelle constitution, qui fut déposée dans le Tabernacle. Conformément à l'esprit de la Loi, on ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était au milieu du camp. Quant à ce qui est du roi lui-même, il ne devait être qu'un capitaine toujours armé, sans cour ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah, dont Samuel restait l'interprète.

Mais Saül ne resta pas longtemps soumis aux ordres de Samuel ; il voulut s'affranchir d'une tutelle qui commençait à lui paraître importune, et surtout tendit à s'emparer des fonctions du sacerdoce, unies au pouvoir royal dans toutes les monarchies qu'il voyait autour de lui, chez les nations païennes du voisinage. Après son installation solennelle, Saül avait renvoyé les Israélites dans leurs foyers, gardant seulement sous les armes trois mille hommes de milice permanente, dont il avait deux mille avec lui, et dont les mille autres étaient dans les provinces méridionales avec son fils Jonathas (*Yehonathan*). Celui-ci, très-brave et animé du plus ardent zèle patriotique, ne supportait qu'avec peine la présence du poste militaire que les Philistins avaient gardé à Gabaa, sur le territoire de Benjamin. Un jour il le surprit et l'enleva. Les Philistins, pour venger cet affront, mirent en campagne une armée immense. Saül convoqua le peuple à Galgala pour la levée qui devait permettre de repousser l'invasion. Samuel devait venir y sacrifier au Seigneur avant l'entrée en campagne ; on l'attendit sept jours, et comme il ne paraissait pas encore, Saül, qui voyait le peuple commencer à perdre patience, crut le moment favorable pour consommer l'usurpation qu'il rêvait du pouvoir sacerdotal. Il offrit donc lui-même le sacrifice, au lieu d'attendre avec confiance le secours de Dieu, qui avait tant de fois sauvé

Israël. Samuel arriva quelques instants après; indigné de l'acte du roi, dont il avait du premier moment senti toute la gravité, car il ne tendait à rien moins qu'à constituer la monarchie d'Israël sur les mêmes bases que celles des infidèles et à mettre le pouvoir spirituel à la merci des caprices du pouvoir politique en donnant à ce dernier la haute main dans les choses du sanctuaire, le prophète reprocha sévèrement à Saül son manquement aux préceptes de la Loi; parlant au nom du Seigneur, il lui annonça que le secours divin l'abandonnerait, que son règne ne subsisterait pas et qu'une autre maison royale serait substituée à la sienne.

Saül cependant marcha contre les ennemis, campés à Machmas; mais il n'avait pas pris le temps d'emmener avec lui les levées des tribus du nord, et arrivé parmi celles du sud il se trouva dans un grand embarras. Par une disposition maintenue même dans le traité avec Samuel, les Philistins avaient depuis longtemps interdit chez ces tribus l'industrie des armuriers et des forgerons, en sorte que le peuple était désarmé, ou du moins n'avait pour combattre que des instruments agricoles, qu'encore il fallait faire réparer chez les Philistins. Aussi, complétement découragé, ne fournit-il que six cents hommes au roi pour sa marche hardie. Cependant Jonathas, seul avec son écuyer, escalada un poste de Philistins entre Machmas et Gabaa. Troublés par cet exploit, comme autrefois les Madianites, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Les Hébreux, qu'ils avaient fait marcher de force sous leurs drapeaux en assez grand nombre, les abandonnèrent pour rejoindre leurs compatriotes, et ceux qui s'étaient cachés dans les montagnes d'Ephraïm sortirent de leurs retraites. Saül se trouva bientôt à la tête de dix mille hommes; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Béthaven.

IV. — Les Philistins étant rentrés dans leurs frontières, Saül, pendant les années qui suivirent, continuant son rôle de roi militaire, repoussa avec un égal succès l'agression d'autres peuples voisins, tels que les Ammonites, les Moabites, les Iduméens et les Syriens de Sobah. Les tribus de l'est du Jourdain vainquirent aussi sous son règne les Hagaréens, nomades arabes, et s'étendirent par le désert jusque vers l'Euphrate. Saül s'attendait encore à de longues et pénibles luttes avec les Philistins, et il tâcha de s'entourer de tout ce qu'Israël possédait d'hommes forts et exercés dans la guerre. Il se mit en mesure d'avoir, en cas de besoin, des troupes expérimentées et convenablement armées, et il donna le commandement général des forces militaires à Abner, fils de Ner et son propre cousin germain. C'est le seul grand dignitaire que nous trouvions auprès de Saül. En général, il avait conservé sa simplicité d'autrefois; il ne tenait pas de cour, et sa maison se composait des seuls membres de sa famille.

Un jour Samuel, bien près déjà de sa fin, se rendit auprès de Saül, et, rappelant au roi que c'était à lui qu'il devait la couronne, il lui ordonna au nom de Jéhovah de porter ses armes contre les Amalécites, les plus anciens et les plus intraitables ennemis des Hébreux, et de leur faire une guerre d'extermination. Saül obéit, et son expédition fut couronnée de succès ; mais au lieu de tout exterminer, ainsi que l'avait ordonné le prophète, on ramena comme butin les meilleurs bestiaux et les autres objets précieux. Agag, roi d'Amalec, fut fait prisonnier ; mais les Amalécites ne furent pas entièrement détruits, comme Moïse l'avait commandé lui-même, et on pouvait craindre de leur part de nouvelles attaques, d'autant plus que Saül, sensible à l'appât de l'argent, avait accepté d'entrer en pourparlers pour la rançon

d'Agag. Indigné de cette désobéissance aux ordres célestes et de cette avidité qui, pour l'appât le plus vulgaire, pouvait compromettre gravement l'avenir du peuple et sa sécurité, Samuel courut au-devant de Saül jusqu'à Galgala et le maudit au nom du Seigneur, lui annonçant que Dieu le rejetait désormais, et renouvelant la prophétie d'un avenir funeste pour lui et sa race. En même temps, pour rendre impossible le projet formé de rendre le roi des Amalécites moyennant une rançon, Samuel tua Agag de sa propre main.

V. — A dater de ce moment la rupture fut définitive et complète entre Saül et Samuel, suivi de tout le parti sincèrement attaché à la Loi ; la protection divine abandonna le roi d'Israël. Par l'ordre de Dieu, Samuel se rendit à Bethléem et sacra mystérieusement comme héritier du trône, à l'exclusion des fils de Saül, le plus jeune des enfants du riche Jessé (*Isaï*), David, qui avait déjà signalé son courage en défendant son troupeau contre les lions et les ours. Ce nouvel élu de Dieu appartenait à la tribu de Juda et descendait directement de Nahschôn, qui avait été le chef de la tribu dans le désert. Sa grand'mère était cette Ruth, dont un livre spécial de la Bible raconte la touchante histoire.

Depuis le moment où le prophète l'avait maudit, Saül était resté livré à des accès d'une mélancolie noire, dont il ne sortait que pour se livrer à des actes de cruauté. David seul, que l'influence secrète de Samuel avait introduit dans le palais, pouvait, par les sons mélodieux qu'il tirait de sa harpe, dissiper ses sombres hallucinations. Aussi le jeune berger, dont on ne connaissait pas encore la mystérieuse élection, ne tarda pas à devenir nécessaire au roi, qui le combla de ses faveurs et le nomma son écuyer.

VI. — Une circonstance vint révéler sa valeur. La guerre s'était rallumée avec les Philistins. Tandis que les deux armées demeuraient en présence, un guerrier d'une taille gigantesque, nommé Goliath, natif de la ville de Gath et issu de l'antique race des Enacim, sortait chaque jour du camp des Philistins pour défier les Israélites; nul n'osait affronter cet homme redoutable, qui ne se présentait que couvert d'une puissante armure. David, n'ayant pour arme que sa fronde, eut le courage de se mesurer avec lui : d'un coup de pierre il le renversa, et, se jetant sur lui, il lui coupa la tête. Les Philistins, épouvantés de la mort de leur plus illustre guerrier, s'enfuirent précipitamment, et les Israélites les chassèrent jusqu'aux portes d'Accaron et de Gath, faisant de leurs troupeaux un grand carnage. A la suite de ce triomphe et de quelques autres exploits non moins glorieux contre les mêmes ennemis, Saül accorda à David la main de sa fille, et Jonathas conçut pour lui une affection qui ne se démentit jamais.

Mais la jalousie entra dans l'âme du roi, quand il entendit les Israélites célébrer les victoires de David en chantant : « Saül en a tué mille, et David en a tué dix » mille. » A dater de ce jour, il lui voua une haine profonde et chercha par tous les moyens à le faire périr. Sauvé à diverses reprises par Michol sa femme, par Jonathas, et par le grand-prêtre Achimélec, David, averti par Jonathas des résolutions funestes de Saül, se vit contraint de fuir chez le prince de Gath, où il contrefit l'insensé pour échapper à la vengeance des Philistins. Mais il n'y demeura pas : il réunit autour de lui quelques centaines de désespérés, et après avoir habité quelque temps le pays de Moab, il reparut dans la terre de Juda, sans néanmoins provoquer la guerre civile. La forêt de Hareth devint son lieu de refuge.

Samuel venait de mourir à Rama, pleuré par tout le

peuple, dans une vieillesse très-avancée. Saül ne connut plus alors de frein dans les passions sanguinaires qui s'étaient emparées de lui. Il se mit à persécuter sans relâche et sans pitié, comme amis et partisans de David, les prêtres, les lévites, les colléges de prophètes, en un mot tout ce qui représentait l'autorité de la religion et le pouvoir de la Loi. On eût dit que dans sa folie il avait déclaré la guerre à Jéhovah lui-même. Ayant fait arrêter le grand-prêtre Achimélec et les quatre-vingt-cinq prêtres qui vivaient avec lui dans la ville de Nob, il les fit tous égorger sous ses yeux ; puis, comme enivré par ce carnage, il fit passer au fil de l'épée toute la population de Nob, hommes, femmes et enfants. Un seul fils d'Achimélec, nommé Abiathar, héritier du souverain sacerdoce, parvint à échapper au massacre et se réfugia près de David.

Errant de retraite en retraite pour sauver sa vie, plus d'une fois trahi dans son malheur, trahi même par les gens de Céila qu'il avait sauvés, avec le secours des siens, d'une incursion ennemie, le fils de Jessé épargna cependant la vie du roi, qu'il eut deux fois en son pouvoir, une fois dans le désert de Ziph et une autre fois auprès d'Engaddi. C'est cependant au milieu de cette vie errante qu'il trouva moyen de prendre deux nouvelles épouses, Abigaïl, veuve du riche Nabal, qui lui avait fourni les plus généreux secours, et Achinoam d'Esdrelon, tandis que Saül, au mépris des lois de la morale, donnait sa première femme Michol à un autre mari. Enfin il se vit contraint encore de se retirer à Gath, dont le roi Achis le reçut favorablement et lui donna la ville de Siceleg. David y passa plusieurs années, faisant de fréquentes incursions sur les terres des Amalécites et servant ainsi toujours, même dans son exil, la cause d'Israël.

VII. — Au bout d'un certain temps la guerre reprit entre Saül et les Philistins. Achis, prince de Gath, entra en campagne et força David, qu'il avait en son pouvoir, de marcher avec lui. Mais heureusement les défiances des chefs philistins, en obligeant Achis à renvoyer de son camp le héros israélite, le dégagèrent bientôt de la cruelle alternative de trahir son bienfaiteur ou de combattre ses compatriotes.

Les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Sunam, dans la Palestine septentrionale; Saül, à la tête de son armée, avait pris position sur les auteurs de Gelboé, en vue des ennemis. C'est là que s'engagea une bataille où les Israélites furent taillés en pièces et où s'accomplirent les sinistres prédictions de Samuel. Saül, ayant perdu Jonathas et deux autres de ses enfants, se jeta sur son épée pour ne pas recevoir la mort de la main des Philistins. Les ennemis lui coupèrent la tête et déposèrent ses armes comme trophées à Ascalon, dans le temple de la déesse Astoreth, la Vénus asiatique. Il avait régné quarante ans.

§ 2. — David.

(1058-1019)

1. — David, à la nouvelle de la mort de Saül, fit éclater la douleur la plus vive et la plus sincère; les persécutions qu'il avait essuyées de la part de ce roi ne lui avaient pas fait oublier les bienfaits qu'il en avait d'abord reçus. Il pleurait surtout son ami Jonathas, et il exhala ses regrets dans une touchante élégie, dont la Bible nous a conservé les fragments. « Ne le dites pas dans Gath, ne l'annoncez pas dans les rues d'Ascalon, afin que les filles des Philistins ne s'en réjouissent pas, que les filles des incirconcis ne fassent pas éclater leur

joie. Montagnes de Gelboé, que ni la rosée ni la pluie, ne descendent sur vous, que vos champs ne produisent plus de riches prémices; car là fut rejeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül... Saül et Jonathas, si aimables, si beaux dans leur vie, inséparables même dans la mort, plus rapides que les aigles, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous couvrait de pourpre et d'étoffes délicieuses, qui ornait d'or vos vêtements... La douleur m'oppresse à cause de toi, mon frère Jonathas, car tu m'étais bien cher; ton amitié, je la mettais bien au-dessus de l'amour des femmes. »

Mais malgré ses regrets, David se hâta de profiter d'un événement qui le mettait à même de revendiquer les droits résultant de l'onction sainte versée sur son front par Samuel. Il reparut dans son pays et fut proclamé roi à Hébron par la tribu de Juda, qui était la sienne; mais les autres tribus reconnurent Isboseth, fils de Saül, qu'Abner s'était hâté de faire proclamer à Mahnaïm. Il s'ensuivit une guerre assez sanglante, qui dura sept ans et dans laquelle David et ses capitaines trouvèrent dans Abner un rude antagoniste. Cependant, irrité par la conduite d'Isboseth à son égard, l'ancien général de Saül résolut de se rapprocher de David, et pour gagner sa faveur lui amena à Hébron sa femme Michol. Joab, le principal des lieutenants du fils de Jessé, craignant d'avoir en lui un rival dans la faveur du roi, le fit assassiner à la porte de la ville, et David, profondément irrité de ce crime, n'osa pourtant pas punir un homme qui était un des plus fermes soutiens de sa couronne.

Peu de temps après Isboseth fut lui-même mis à mort par deux traîtres, qui vinrent apporter sa tête à David en demandant un salaire pour leur assassinat. Repoussant avec indignation toute solidarité dans l'attentat, il

les fit exécuter sur l'heure. Cependant Isboseth ne laissait qu'un fils boiteux et incapable de régner, du nom de Méphiboseth. Son trépas rétablit l'unité de la nation hébraïque, car toutes les tribus qui l'avaient soutenu, s'empressèrent alors de reconnaître David.

Les Philistins paraissent s'être montrés d'abord assez favorables à David, pendant le temps de la guerre civile. Embarrassés eux-mêmes par des guerres contre les Syriens, les Phéniciens et d'autres peuples, ils avaient vu avec plaisir la division éclater parmi les Hébreux, et pouvaient croire que David leur subordonnerait son peuple, en souvenir de son exil et de l'hospitalité d'Achis. Mais il n'en fut plus de même lorsqu'ils le virent unanimement reconnu par les Hébreux. Ils vinrent l'attaquer, et par deux fois se montrèrent dans la vallée des Réphaïm, près de Jérusalem; mais par deux fois aussi ils furent mis en pleine déroute.

II. — Le règne de David est l'époque la plus glorieuse de l'histoire des Israélites. La monarchie s'organise à l'intérieur et la suprématie de la tribu de Juda sur les autres tribus est établie; au dehors, elle étend sa prépondérance sur les peuples voisins, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Pour constituer définitivement l'unité nationale et pouvoir entrer vigoureusement dans la voie de l'expansion extérieure, il fallait de toute nécessité faire disparaître toute chance de danger au cœur même du pays et écraser les quelques peuplades chananéennes qui demeuraient encore isolées au milieu des tribus. C'est par là que David, âgé de trente-sept ans lorsque toute compétition cessa contre lui, commença son règne véritable. Il enleva aux Jébuséens, qui étaient la plus belliqueuse de ces peuplades, leur citadelle de Jébus, sur le territoire de la tribu de Benjamin, et il en fit Jérusalem. L'acro-

pole de Sion fut alors nommée « la cité de David, » et il y transporta le siége de sa puissance, jusqu'alors fixé à Hébron.

Le grand nombre de héros qui entouraient David dès le début de son règne, et qui, pour la plupart, l'avaient accompagné dans ses courses vagabondes, faisait bien augurer de ses entreprises guerrières. L'histoire nous a conservé les noms d'une trentaine de ces héros, dont quelques-uns avaient fait des prodiges de valeur. Le plus célèbre est Joab, homme d'un caractère féroce mais d'une bravoure à toute épreuve, et doué des qualités qui font le capitaine.

La cour de David se fit remarquer aussi, dès son origine, par un certain luxe, qui contrastait avec la simplicité de Saül. David, dès qu'il fut maître de Jérusalem, s'y fit construire un magnifique palais, pour lequel Hiram, roi de Tyr, avec qui il avait contracté une intime alliance, lui envoya du bois de cèdre du Liban, ainsi que les ouvriers et les artistes nécessaires. Sous le rapport des femmes, il imita la coutume des autres souverains d'Orient. A Hébron déjà, le nombre de ses femmes légitimes, sans compter Michol longtemps séparée de lui, montait à six, dont l'une était la fille de Thalmaï, roi de Gessur en Syrie. Chacune d'elles lui avait donné un fils; Michol seule n'eut jamais d'enfants. Etabli à Jérusalem, David augmenta encore le nombre de ses femmes, et se fit un harem. Ce fut là une première infraction à la loi de Moïse; mais nous verrons plus tard ce roi, entraîné par l'amour des femmes, commettre des fautes bien plus graves encore.

A part cette faiblesse, contre laquelle la loi mosaïque n'élevait pas d'assez fortes digues, David se montra disposé à être un fidèle vassal de Jéhovah, dans le sens où Samuel, interprète du véritable esprit de la Loi, avait

entendu le rôle de la royauté. Deux prophètes, disciples de Samuel, furent ses amis et ses conseillers intimes : l'un était Gad et l'autre Nathan. Ces deux hommes, inspirés de Dieu, se distinguèrent par le noble caractère et par la franchise avec laquelle ils reprochèrent au roi en toute occasion les fautes de sa vie privée ou publique ; et le roi les écoutait toujours avec déférence.

III. — Le règne de David fut avant tout guerrier. De nouveaux succès sur les Philistins assurèrent la fin du tribut que certains districts des tribus méridionales leur payaient encore ; Gath et les bourgs de son territoire furent même conquis et réunis au royaume israélite. C'est alors que David fit enlever l'arche d'alliance de la maison d'Abinadab à Kiryath-Yarim, où elle était restée déposée depuis les désastres du temps d'Héli, et la conduisit à Jérusalem, où il la fit entrer avec une procession solennelle, et la déposa dans le Tabernacle, installé sur l'acropole de Sion. Il eut dès lors la pensée d'y élever un temple magnifique et digne de Jéhovah ; mais Nathan l'en détourna, lui révélant que la mission de construire le temple était réservée par la Providence à son successeur, et que lui, David, devait se consacrer entièrement aux choses de la guerre, pour asseoir définitivement la puissance d'Israël.

Il porta donc successivement ses armes contre les nations voisines. Les Moabites furent écrasés et devinrent tributaires. Les Syriens de Sobah, conduits par leur roi Hadadézer, furent vaincus à leur tour ; ceux de Damas, ayant voulu les secourir, furent réduits à payer tribut, et le roi de Hamath, nommé Thoï, ennemi du prince de Sobah, envoya son propre fils féliciter David de sa victoire. A l'autre extrémité du royaume, les Amalécites et les Iduméens furent taillés en pièces.

Une insulte faite aux ambassadeurs de David par Hanon, roi des Ammonites, amena une guerre qui paraît avoir été plus difficile. Hanon appela de Syrie des mercenaires, qui vinrent renforcer son armée; mais Joab et Abisaï, son frère, généraux de David, leur livrèrent bataille. Joab, opposé aux Syriens, remporta le premier succès, et les Ammonites, voyant fuir leurs alliés, prirent la fuite à leur tour. Mais cette défaite provoqua une vaste coalition dans laquelle entrèrent tous les peuples établis entre le Jourdain et l'Euphrate. David ne s'en effraya pas, et, marchant lui-même à la tête de son armée, il vainquit tous ses ennemis, se rendit maître des petits royaumes araméens de Damas, de Sobah, de Hamath, et subjugua les Iduméens orientaux, qui furent écrasés dans la Vallée des Salines. Par ces victoires, il étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate. En même temps, au sud, il enlevait aux Iduméens orientaux les ports d'Asiongaber et d'Elath (l'Ælana des géographes classiques), à l'extrémité du golfe Élanitique, et il mettait ainsi ses états en communication avec la mer Rouge, et par cette voie avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique. Ces résultats obtenus, David revint contre les Ammonites; Rabbath, leur capitale, fut assiégée, et, après s'être défendue encore longtemps, finit par succomber. Joab eut le principal mérite du succès, mais il semble, vu son caractère et ses antécédents, que c'est à lui qu'il faut rapporter aussi les atroces exécutions qui signalèrent cette conquête. Non-seulement dans la capitale prise d'assaut, mais dans toutes les villes des Ammonites, le vainqueur, pour exterminer les classes supérieures et guerrières de la population, est dit avoir employé la scie, la hache, les herses, les roues de char et les fours à chaux.

IV. — C'est au milieu de tant de travaux et de conquêtes que David, entraîné par ses passions, tomba tout à coup dans un double crime. Il était dans son palais pendant le siége de Rabbath-Ammon, quand un jour il aperçut Bethsabée, femme d'Urie l'Héthéen, l'un de ses capitaines les plus vaillants et les plus dévoués, qui se trouvait alors au siége. Il la séduisit et l'enleva; puis Joab, par ses ordres, fit périr traîtreusement Urie dans une rencontre avec les Ammonites. David alors épousa publiquement Bethsabée. Cette conduite odieuse, ce crime aggravé par un nouveau crime, lui fut sévèrement reproché par le prophète Nathan, et David en exprima un repentir sincère et profond, dont plusieurs de ses psaumes portent le témoignage. Mais Dieu ne voulut pas qu'un aussi cruel abus du pouvoir demeurât impuni. David, qui avait si indignement méconnu les droits sacrés de la famille, se vit châtié dans ses propres enfants.

Le premier fils que lui donna Bethsabée mourut. Après la naissance d'un autre fils, nommé Salomon (*Schelomoh*), toute la famille royale fut troublée par les désordres et les crimes de ses membres. Amnon, fils aîné de David, fit violence à sa sœur Thamar et fut ensuite assassiné par son frère Absalom. Absalom lui-même se révolta contre son père, excité par Achitophel, un des principaux conseillers de celui-ci, et entraîna dix tribus dans sa rébellion. Il fallut que David quittât Jérusalem à pied, au milieu de la nuit; et dans cette fuite précipitée, il eut encore à essuyer les insultes de Séméï, parent de Saül, qui lui jeta des pierres et l'accabla de malédictions. Cependant tous ceux qui étaient restés fidèles à David se réunirent autour de lui, et le roi vint, à la tête de 20,000 hommes, présenter la bataille aux rebelles dans la vallée d'Ephraïm. Absalom fut vaincu et tué par Joab, bien que David eût expres-

sément recommandé d'épargner la vie de son fils coupable.

V. — Mais la paix intérieure n'était pas encore complétement affermie par cet événement. La jalousie des tribus d'Israël contre celle de Juda, qu'elles accusaient de vouloir usurper les bonnes grâces du roi, et l'aigreur de celle-ci, amenèrent une nouvelle commotion. Séba, de la tribu de Benjamin, fit soulever les Israélites; mais Joab marcha contre lui, l'assiégea dans Abéla, et les habitants lui jetèrent la tête du rebelle. La guerre civile se trouva ainsi étouffée, et sauf quelques campagnes encore contre les Philistins, le règne de David s'acheva paisiblement.

La population s'accrut même dans une proportion considérable; mais il paraît que le repos l'avait amollie et corrompue, car le Seigneur jugea son peuple digne de châtiment et permit que David attirât sur lui et sur ses sujets un fléau-terrible. L'orgueil, ou peut-être le désir d'accroître ses trésors par des taxes nouvelles, et d'assurer les moyens de recrutement d'une nombreuse armée permanente, poussa le roi à ordonner un dénombrement général. Onze cent mille hommes adultes, sans compter les enfants et les femmes, furent trouvés dans Israël, et quatre cent soixante-dix mille dans Juda; encore Lévi et Benjamin ne furent-ils pas recensés. Une peste terrible frappa alors la terre d'Israël; mais à peine avait-elle duré trois jours, que Dieu, touché de la misère du peuple et de la douleur du roi, qui s'humiliait devant lui, arrêta l'ange de sa justice.

VI. — Une tentative de révolte fut encore essayée, à quelque temps de là, par Adonias, l'un des fils du roi. Mais David, qui destinait sa couronne à Salomon, le fit aussitôt sacrer et reconnaître par le peuple. Adonias,

abandonné de ses partisans, se soumit et obtint sa grâce. Le vieux roi ne survécut pas longtemps à cette dernière épreuve. Il mourut, âgé de soixante-dix ans, trente-trois années après avoir transporté le siége de son pouvoir à Jérusalem. A son lit de mort il donna à son successeur Salomon les plus sages instructions, et lui laissa les plans du temple qu'il devait élever au vrai Dieu.

VII. — David n'avait pas seulement fondé la puissance politique et matérielle de l'État hébreu, il avait aussi fixé ses institutions. « Saül, dit le savant Heeren, » n'avait été qu'un général d'armée, agissant d'après » les ordres de Jéhovah transmis par Samuel, sans » cour, sans demeure fixe. La nation n'était encore » qu'un peuple adonné à l'agriculture et au soin des » troupeaux, sans richesse et sans luxe, mais qui devint » insensiblement un peuple guerrier. Sous David, ré- » forme totale de la nation et changement du gouver- » nement ; établissement d'une résidence fixe à Jéru- » salem, qui est en même temps le siége du sanctuaire ; » observation rigoureuse du culte de Jéhovah, comme » culte national et exclusif ; accroissement considérable » de l'État par des conquêtes ; établissement graduel du » despotisme et d'un gouvernement de palais dont les » résultats politiques se font déjà sentir vers la fin du » règne de David par les révoltes de ses fils. » Et en effet, dès que le gouvernement de David est complétement constitué, une armée organisée, des chefs qui servent à tour de rôle, un mois chaque année, avec vingt-quatre mille soldats indigènes, une garde étrangère pour la personne du souverain, composée d'archers crétois et philistins, des gouverneurs de tribus, un service de finances réparti dans les villes et les bourgs, des ministres chargés de surveiller chaque branche de l'agriculture, soit pour la levée des impo-

sitions, soit peut-être pour l'exploitation des domaines royaux, des conseillers d'État; un commandant général des troupes, nous mettent bien loin du temps où Saül, déjà proclamé roi par une partie d'Israël, ramenait lui-même ses bœufs du labourage.

Mais David[1] ne fut pas seulement un organisateur politique, un conquérant heureux; ce fut aussi, et c'est là sa plus grande gloire, un roi-prophète. Il a vu dans l'avenir et célébré avec une magnificence de style incomparable les splendeurs de la Jérusalem nouvelle qui devait s'élever un jour sur les ruines de celle qu'il bâtissait. Il est l'auteur de la majeure partie de ces *Psaumes* où le repentir a trouvé les accents les plus touchants et les plus douloureux, où la prière est arrivée à la forme la plus délicate et la plus sublime. Admirable et sainte poésie, faite pour consoler éternellement et pour soutenir les cœurs vraiment religieux!

§ 3. — Salomon.

(1019-978)

I. — Bien que désigné par son père et sacré avant qu'il eût encore expiré, Salomon ne se mit pas sans peine en possession du trône. Adonias manifesta de nouvelles prétentions, et son frère, pour se débarrasser de cette compétition dangereuse, fut obligé de le faire mettre à mort. Joab fut tué comme son complice, bien que réfugié près de l'autel. Enfin Salomon déposa pour la même cause le grand-prêtre Abiathar.

Le règne de Salomon fut, du reste, pacifique. Il conserva les habitudes d'administration régulière et le système gouvernemental de son père, ainsi qu'on peut le voir par le passage du IIIe livre des Rois (chap. IV, v. 1-8), qui mentionne les scribes du roi, le secrétaire

d'État, le commandant en chef de l'armée ou ministre de la guerre, le chef du conseil d'État, le chef des chambellans, l'*ami* du roi (nom que l'on voit usité plus tard, en Asie et en Égypte, pour désigner un titre ou une fonction de la cour), l'intendant de la maison du roi, le ministre des revenus publics, enfin douze officiers, qui servaient à tour de rôle chacun pendant un mois, pour les approvisionnements du souverain et de sa maison. A peine en possession de la royauté, Salomon s'affermit au dehors par des alliances avec Tyr et avec l'Egypte; puis, voulant inaugurer son règne par la religion plutôt que par la guerre, il se rendit à Gabaon, et offrit mille holocaustes au Seigneur. Maître paisible des pays conquis par son père, il voyait sa domination reconnue depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et au torrent d'Égypte. Prince peu guerrier, il vécut en paix avec les peuples voisins, et l'Écriture a exprimé la tranquillité profonde dont les Israélites jouirent sous son règne, en disant : « Juda et Israël » habitaient sans nulle crainte; chacun vivait dans » l'abondance et la joie, à l'ombre de sa vigne et de son » figuier, depuis Dan jusqu'à Beerséba (c'est-à-dire du » nord au midi du royaume), durant tous les jours de » Salomon. »

II. — A la faveur de cette paix, Salomon résolut d'exécuter le grand projet de son père et de construire à Jérusalem le temple de Jéhovah. Hiram, roi de Tyr et intime allié de Salomon comme il l'avait été de David, lui fournit, en échange d'huiles et de céréales que le royaume produisait en abondance, les bois dont il avait besoin, coupés dans les forêts de cèdres du Liban, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques arbres, bien des fois séculaires. Salomon fit venir en même temps de Tyr et de Gebal ou Byblos des ouvriers ha-

biles dans l'art de tailler la pierre et de travailler le bois, art où les Israélites étaient alors peu experts, mais pour lequel les Phéniciens étaient renommés. Ce fut aussi un Tyrien, mais né d'une mère israélite, et nommé Hiram comme son roi, que le fils de David attira à Jérusalem pour exécuter, à l'intention du même temple, les ouvrages de bronze, de fer, d'or, d'argent et de marbre, ainsi que pour diriger la teinture des étoffes précieuses en pourpre, en hyacinthe et en écarlate. Sept ans et demi furent employés à cette construction fameuse, commencée dans la quatrième année du règne de Salomon, et où le roi prodigua tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. La huitième année, la dédicace en fut faite au milieu d'un immense concours de peuple ; l'arche d'alliance y fut placée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu ; vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons servirent aux festins de la nation entière convoquée à cette grande solennité. Conformément au strict esprit de la loi mosaïque, il y eut défense de sacrifier ailleurs ; « l'unité de Dieu, dit Bossuet, fut » démontrée par l'unité de son temple. »

La description du temple, de son mobilier et de ses splendeurs remplit plusieurs chapitres du livre des Rois. C'est d'après cette description que M. de Saulcy et M. le comte de Vogüé ont consacré, dans les dernières années, d'intéressants ouvrages à en tenter la restitution complète[1]. Les soubassements, construits en pierres gigantesques, en subsistent encore sur presque tout le pourtour de l'emplacement qu'il occupait au sommet du mont Moriah. La construction du temple n'a pas moins contribué à la célébrité du nom

1. De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*; voy. aussi *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II; *Voyage en Terre Sainte*. Paris, 1866 — De Vogüé, *Le Temple de Jérusalem*, Paris, 1864.

de Salomon que la sagesse merveilleuse dont Dieu l'avait comblé et dont il faisait preuve dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, principalement lorsqu'il avait à rendre la justice, sagesse que la reine de Saba, dans l'Arabie méridionale, vint de cette lointaine contrée éprouver et admirer, et que les Arabes, avec leur imagination désordonnée, ont transformée en un pouvoir magique qui permettait à Salomon de commander à tous les génies.

III. — Salomon épousa une princesse d'Égypte, à laquelle il permit d'exercer son culte dans une petite chapelle bâtie exprès dans le style des constructions religieuses des bords du Nil, chapelle qu'un curieux hasard a conservée intacte jusqu'à nos jours au village de Siloam, à la porte de Jérusalem [1]. Il fit élever pour lui-même et pour elle, sur l'acropole de Sion, des palais d'une extrême magnificence que la Bible décrit en grand détail. Il entoura Jérusalem de fortes murailles ; il bâtit ou il agrandit Mageddo, Gazer et Baalath ; enfin il fonda, dans le désert qui s'étend de l'Anti-Liban à l'Euphrate, la grande ville de Tadnor, plus tard Palmyre, destinée à être l'entrepôt des caravanes qui se rendaient de Damas à Babylone.

Plus puissant encore que son père, Salomon acheva, par le seul éclat de son nom, la soumission de ce qui restait encore à l'état indépendant des peuplades chananéennes de l'intérieur des terres, jadis combattues par Josué, Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens et Hévéens. Il les employa, suivant le système égyptien, aux grands travaux dont il couvrait ses états, tandis qu'il réservait les Israélites pour l'armée et l'administration.

IV. — Mais la principale entreprise du règne de

1. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, pl. XLII.

Salomon fut celle qui ouvrit aux Hébreux la navigation et le commerce des mers du midi. Le commerce de l'Inde remontait à l'antiquité la plus reculée. Depuis des siècles et des siècles les civilisations raffinées de l'Égypte et de la Syrie recherchaient avec avidité les épices, les aromates, les métaux, les bois précieux et odoriférants, les gemmes, l'ivoire, en un mot toutes les marchandises de haute valeur que le sol heureux de l'Inde fournit en abondance. Mais si le commerce avec l'Inde remonte ainsi presque aux premières époques de la civilisation égyptienne, jamais, jusqu'au temps de Salomon, ce commerce ne s'était fait d'une manière directe. Les vaisseaux indiens, lourds et mal construits, profitaient de la mousson pour traverser l'Océan et venir apporter les richesses de leurs pays dans les ports du Yémen ou Arabie Heureuse. De là, les marchandises de l'Inde étaient dirigées par caravanes sur Babylone au travers de l'Arabie ou portées en Égypte par la voie de mer. Les vaisseaux d'Égypte, qui pendant longtemps sillonnèrent seuls la mer Rouge et y dominèrent en maîtres incontestés, venaient les chercher dans le Yémen et les emportaient chez eux. Ce fut Salomon qui conçut le premier la féconde pensée de soustraire ce riche et important commerce aux charges de l'entrepôt forcé dans l'Arabie méridionale, en faisant doubler aux navires la pointe extrême de la Péninsule arabique et en les dirigeant droit jusque dans les ports de l'Inde même. Il profita de ce que la conquête de l'Idumée, par son père, lui avait donné de bons ports sur la mer Rouge, et de ce que l'affaiblissement subi depuis plusieurs générations par la puissance égyptienne, jadis si irrésistiblement prépondérante, permettait la création d'une autre marine sur cette mer.

Mais Salomon ne pouvait pas réaliser à lui seul le plan qu'il avait conçu; les Hébreux n'avaient aucune

expérience des choses maritimes ni aucun des instincts qui font les navigateurs. Il s'entendit donc avec son allié Hiram, roi de Tyr, pour entreprendre à frais communs les navigations de l'Inde. Une flotte fut construite à Elath et à Aziongaber avec les bois de la Judée ; on y fit monter des matelots phéniciens, les marins les plus habiles, les plus hardis et les plus fameux de toute l'antiquité. Une première expédition fut conduite à Ophir, contrée que l'illustre historien de l'Inde antique, M. Lassen[1], a définitivement démontré être la contrée d'Abhira, voisine de la province actuelle de Guzarate ; elle réussit et rapporta de nombreux trésors, que les deux rois se partagèrent. A dater de ce moment et tant que vécut Salomon, la flotte partait tous les trois ans pour la même contrée et en revenait chargée d'épices, d'aromates, d'or, d'argent et d'ivoire. En retour de la part qu'il lui avait donnée dans ces navigations de l'Inde, Hiram associa Salomon aux bénéfices des voyages de long cours que les flottes tyriennes faisaient régulièrement chaque année jusqu'à la côte méridionale d'Espagne, alors désignée par le nom de Tharsis (qui s'était appliqué d'abord à l'Italie), pour y chercher l'étain, le plomb, le cinabre et beaucoup d'autres marchandises d'un grand prix. Aussi la Bible dit-elle que « du temps de Salomon l'argent devint commun à » Jérusalem comme les pierres, et les cèdres comme les » sycomores qui naissent dans les campagnes. »

V. — Mais cette brillante prospérité, cette puissance, ces richesses incalculables, corrompirent le cœur du roi, qui se laissa séduire par l'amour du plaisir et oublia le Dieu de ses pères. Entraîné par la passion des femmes, il ouvrit son harem, devenu scandaleusement

1. *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 584-592.

nombreux, à une foule d'étrangères de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Sidon et du pays des Héthéens. « Elles » étaient, dit la Bible, toutes des nations dont il avait » été dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez pas » pour vous des femmes de ces pays-là, et vos filles » n'en épouseront pas les hommes, car ils vous perver- » tiraient le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. » En effet, on vit Salomon, cédant aux suggestions de ses femmes et de ses concubines étrangères, oublier jusqu'à la majesté incommunicable du Créateur, servir Astoreth, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et bâtir un temple à Chamos, dieu des Moabites. L'alliance avec les peuples voisins, la tolérance accordée aux divinités étrangères étaient choses absolument contraires à la vocation d'Israël et à la loi de Moïse. La conduite de Salomon, de très-bonne heure, causa dans une notable partie du peuple une profonde irritation. Aussi, les avis et les menaces ne lui manquèrent point; mais il ne les écouta pas. Lorsque sa chute eut été complète, lorsqu'il se fut montré publiquement infidèle aux préceptes divins, le châtiment de Dieu commença à s'appesantir sur la tête de ce roi jusque-là si heureux, et il put voir, avant de descendre au tombeau, les menaces qu'il avait méprisées s'accomplir en partie.

Son empire ne demeura pas intact. Il fut témoin du début de son démembrement. L'Iduméen Hadad, soutenu par le roi d'Égypte, lui arracha une partie des cantons voisins de la mer Rouge. Le Syrien Rasin parvint à se rendre indépendant à Damas et y ceignit la couronne. Jéroboam, en excitant les tribus d'Israël à la révolte, prépara la division du peuple hébreu et commença sa ruine. Ce dernier était fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm. Son intelligence avait attiré l'attention de Salomon, qui lui avait confié un emploi administratif important. Mais le roi ayant appris, par la voix

du prophète Abdias, qu'il devait régner sur dix des tribus, et recevant d'un autre côté la nouvelle qu'il préparait une insurrection dans le nord, voulut le faire mourir. Jéroboam s'enfuit auprès de Scheschonk, roi d'Égypte (appelé Sésac dans la Bible), et il y demeura jusqu'à la mort de Salomon, qui eut lieu après quarante ans de règne, c'est-à-dire en l'an 978 avant Jésus-Christ.

Le règne de Salomon est d'une très-grande importance dans l'histoire des Hébreux, en ce qu'il y sert de pivot à toute la chronologie. La première date précise et positive que l'on rencontre dans cette histoire est, en effet, celle de la dédicace solennelle du temple. C'est d'après elle que l'on peut arriver à déterminer avec certitude, à l'aide des données fournies par le livre des Rois, les autres dates des règnes de Salomon, de David et de Saül.

VI. — « La sagesse de Salomon, nous apprend l'Écriture, surpassa celle de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens. Il était (avant sa chute bien entendu) plus sage que tous les autres hommes, et sa réputation était répandue dans les nations voisines. Il composa trois mille paraboles, et fit cinq mille cantiques. Il traita aussi de toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles, et il traita de même des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » Tous ces ouvrages sont perdus; il ne reste, sous le nom de Salomon, que les *Proverbes*, ou recueil de maximes, qui semblent, en effet, l'avoir eu pour auteur, et l'*Ecclésiaste*, où toutes les conditions, toutes les joies de la vie humaine sont appréciées à leur juste valeur et caractérisées par cette conclusion : « Tout est vanité. » L'attribution de ce dernier livre au roi d'Israël est assez douteuse. On

donne aussi à Salomon le *Cantique des cantiques*, où la poésie mystique a pris les formes de l'amour le plus passionné pour figurer l'union de l'âme fidèle avec Dieu, procédé qu'on voit se reproduire plus tard chez les Arabes, dans certaines sectes mystiques de l'islamisme.

CHAPITRE IV

SCHISME DES DIX TRIBUS — ROYAUMES D'ISRAËL ET DE JUDA CHUTE DE SAMARIE ET DE JÉRUSALEM

SOURCES PRINCIPALES : La Bible, livres des Rois et des Chroniques ou Paralipomènes; les Prophéties, et en particulier celles d'Isaïe, Jérémie et Ézéchiel. — Josèphe, *Antiquités judaïques*. livres VIII-X.
Les écrivains modernes mentionnés en tête du chapitre premier.

§ 1. — Roboam et Jéroboam. — Schisme des dix tribus.

(978-957)

I. — Les règnes de David et de Salomon représentent le plus haut degré de gloire et de puissance politique que les Hébreux aient jamais atteint. Mais cette prospérité même et la corruption qu'elle introduisit à la cour, le développement des relations commerciales avec les puissances du dehors, devaient naturellement réagir sur l'état intérieur du royaume d'Israël et exercer une funeste influence sur les mœurs et les croyances du peuple. La religion, seul lien qui tenait les Hébreux réunis, s'affaiblit par suite de l'invasion de l'idolâtrie sous Salomon. La royauté, quelque puissante et respectée qu'elle fût sous David et sous son successeur, ne se trouva pas assez forte pour fonder l'unité de la nation et pour établir solidement la prépondérance de Juda

sur les autres tribus. A la fin même du règne de David on avait vu celles-ci tenter un soulèvement, par jalousie contre l'importance et les prérogatives de la tribu d'où le roi était issu. Les symptômes de révolte s'étaient manifestés de nouveau, et beaucoup plus menaçants, dans les dernières années de Salomon; le prophète Abdias avait clairement annoncé à ce prince la division de son royaume. Les dépenses énormes qu'avaient entraînées les grands travaux de son règne achevèrent de séparer le nord et le midi, et déterminèrent la rupture.

Le successeur de Salomon fut son fils Roboam (*Réhabéam*), qui était alors âgé de quarante et un ans. Les députés des tribus d'Israël, qui devaient rendre hommage au nouveau roi, voulant en même temps lui dicter des conditions et demander une diminution des charges du peuple, jugèrent convenable de ne point se rendre à Jérusalem; ils s'assemblèrent à Sichem, chef-lieu de la puissante tribu d'Ephraïm. Ils rappelèrent d'Égypte Jéroboam et le mirent à leur tête. Roboam fut invité à se rendre à Sichem pour y être proclamé roi, et loin de se douter du piége qui lui était tendu, il se présenta dans l'assemblée. Jéroboam porta la parole au nom des députés. « Ton père, dit-il au roi, a rendu dur » notre joug; mais toi, allége maintenant la dure ser» vitude de ton père et le joug pesant qu'il nous a » imposé, et nous te servirons. » Roboam, surpris, demanda un délai de trois jours. Les vieux conseillers d'État de Salomon furent unanimement d'avis de céder; mais le roi préféra à leurs conseils les pernicieux avis des jeunes courtisans, qui, mettant son amour-propre en jeu, le poussaient à la résistance. Lorsque, au troisième jour, Jéroboam et les députés se présentèrent devant lui, il leur répondit avec hauteur : « Le joug » que mon père a fait peser sur vous, je l'augmenterai

» encore ; mon père vous a châtiés avec des fouets, moi, » je vous châtierai avec des verges piquantes. » Alors, le peuple s'ameuta en criant : « Qu'avons-nous de com- » mun avec David ? Israël, retire-toi sous tes tentes ; et » toi, David, pourvois maintenant à ta maison. » Aduram, chef des corvées, envoyé par Roboam pour calmer l'effervescence populaire, fut tué à coups de pierres. Roboam n'eut que le temps de monter dans son char et de s'enfuir en toute hâte à Jérusalem. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à la dynastie de David, tandis que les autres proclamèrent roi Jéroboam. La tribu de Benjamin, qui avait des griefs particuliers contre la maison de David, se serait probablement jointe aux tribus d'Israël, si sa position territoriale ne l'avait enchaînée à celle de Juda. La ville de Jérusalem était en effet située sur le territoire de Benjamin.

Roboam essaya de résister; il mit sous les armes cent quatre-vingt mille hommes pour dompter les tribus séparées. Mais Dieu lui fit dire, par le prophète Achias (*Achiah*), que cet événement s'était accompli d'après l'ordre de sa providence et que ses soldats ne devaient pas combattre contre leurs frères. L'armée se dispersa, et la séparation demeura ainsi consommée.

II. — La Bible ne nous donne aucun détail sur les limites respectives des deux royaumes formés par cette séparation. Elle dit seulement que dix tribus se déclarèrent pour Jéroboam, savoir : Ephraïm, qui s'était placé à la tête du mouvement, Siméon, Dan, Manassé, Issachar, Aser, Zabulon, Nephthali, Ruben et Gad. Le nouvel État, renfermant le gros de la nation, prit de préférence le nom de *royaume d'Israël*, dont on s'était déjà servi autrefois pour désigner le royaume d'Isboseth. Le pays d'Israël renfermait donc toute la Pérée,

avec les pays tributaires jusqu'à l'Euphrate, et la grande moitié de la Palestine en deçà du Jourdain. Le royaume de Roboam, appelé ***royaume de Juda***, n'embrassait que la Palestine méridionale, entre Béthel et Beerseba. Le roi de Juda avait, en outre, la suzeraineté de l'Idumée et du pays des Philistins ; mais toutes les provinces soumises à son sceptre formaient à peine le quart du royaume de Salomon.

Les limites n'étaient pas tracées avec rigueur, et certaines villes des frontières, appartenant aux tribus de l'un des deux royaumes, se trouvaient de fait, soit par la volonté des habitants, soit par la force des choses, au pouvoir de l'autre royaume. Ainsi, par exemple, les villes de Béthel et de Rama, quoique situées sur le territoire de Benjamin, appartenaient au royaume d'Israël; mais en revanche, les villes méridionales de Dan, telles qu'Ayalon, faisaient partie du royaume de Juda. Quant aux villes qui, du temps de Josué, avaient été données à la tribu de Siméon, elles devaient toutes, par leur position géographique, appartenir à l'État de Juda. Si donc, en réalité, Siméon était au nombre des dix tribus qui se déclarèrent pour Jéroboam, il faudrait supposer qu'une partie au moins de la tribu de Siméon avait émigré vers le nord. Un passage du livre des Paralipomènes paraît, en effet, indiquer que les Siméonites ne possédaient plus, depuis le règne de David, les villes qui leur avaient été données par Josué. Quelques débris de cette tribu, qui étaient restés dans le pays de Juda, émigrèrent plus tard, sous Ezéchias, au nombre de cinq cents familles, vers le mont Séir. Un savant orientaliste hollandais, M. Dozy, a récemment consacré un ouvrage très-érudit et très-ingénieux à établir qu'ils avaient dû s'en aller fort loin dans l'Arabie et être les premiers fondateurs de la ville de la Mecque[1].

1. *Die Israeliten zu Mekkah*, Leyde, 1865.

III. La séparation des deux royaumes d'Israël et de Juda dura jusqu'à la prise de Samarie par les Assyriens et l'anéantissement de l'État d'Israël. Il ne semble pas que durant tout ce long espace de temps personne ait même conçu la pensée du rétablissement de l'unité nationale sous un même sceptre. La chronologie des deux royaumes parallèles présente de graves difficultés, que déjà saint Jérôme déclarait inextricables. Elles ont occupé depuis les méditations de bien des savants, qui ont proposé de nombreux systèmes pour les lever. Nous ne saurions entrer ici dans l'examen approfondi du problème et dans la discussion de ses éléments; ce sont là des questions et des détails qui ne peuvent être admis dans le cadre d'un livre tel que le nôtre. Bornons-nous donc à dire que le système qui semble le préférable, et que corrobore la chronologie assyrienne, établit de la manière suivante la concordance des listes royales des deux monarchies formées des débris de celle de David et de Salomon :

ROYAUME DE JUDA *Commencement du règne de :*	AV. J.-C.	ROYAUME D'ISRAEL *Commencement du règne de :*	AV. J.-C.
Roboam	978	Jéroboam	978
Abiam	961		
Asa	958		
		Nadab	957
		Baasa	955
		Ela	932
		Zamri	931
		Amri	930
		Achab	919
Josaphat	916		
		Ochozias	899
		Joram	898
Joram	891		
Ochozias	887		
Athalie	886	Jéhu	886

Joas	879		
		Joachaz	853
		Joas	842
Amasias	839		
		Jéroboam II	827
Ozias	810		
		Interrègne 784 à	773
		Zacharie	773
		Sallum	772
		Manahem	772
		Phacéias	761
		Phacée	759
Joathan	758		
Achaz	742	Manahem II	742
		Phacée, une seconde fois.	733
		Osée	730
Ezéchias	727		
		Chute du royaume d'Israël.	721

Le tableau comparatif de la succession des princes dans les deux royaumes était nécessaire à placer sous les yeux du lecteur, afin d'éviter la confusion qui pourrait facilement résulter du récit simultané que l'on est obligé de faire des annales de Juda et d'Israël, qui paraissent par moments s'enchevêtrer d'une manière très-obscure.

Je reprends maintenant la suite des événements.

IV. — Jéroboam, à peine proclamé roi, se hâta de se mettre en garde contre une attaque possible du royaume de Juda, en fortifiant Sichem, sa nouvelle capitale, et quelques-unes des villes de la frontière. Mais il ne sut point user de la position qui lui était faite. Loin de se conduire en prince élu de Dieu, loin d'appuyer l'État qu'il fondait sur la puissance de la vocation divine, il se laissa séduire par un sentiment étroit et bas de politique méfiante, et il devint apostat. Craignant que les Israélites, s'ils allaient, conformément

aux préceptes de la Loi, sacrifier dans le temple unique de Jérusalem, ne rentrassent sous l'autorité de Roboam et n'ébranlassent son trône, il résolut d'interrompre toutes les relations de ses sujets avec le centre religieux de la nation, et, pour mieux réussir dans cette entreprise en y prenant pour auxiliaires les mauvaises passions et les tendances grossières du peuple, il mit en vigueur une idolâtrie révoltante. Aux deux extrémités de son royaume, à Dan et à Béthel, il éleva deux temples, dans lesquels Jéhovah fut adoré sous l'ignoble image d'un veau d'or, et il renouvela ainsi le crime dont les Hébreux s'étaient rendus coupables dans le désert. Le peuple se laissa gagner au culte facile et tout matériel de ces dieux muets; des autels furent élevés sur tous les hauts lieux et de nouveaux prêtres, étrangers à la tribu de Lévi, créés pour cette nouvelle religion. Les prêtres légitimes et les lévites, repoussés par Jéroboam, abandonnèrent leurs possessions et vinrent chercher un refuge dans le royaume de Juda, suivis du petit nombre des hommes qui, dans les tribus d'Israël, voulurent rester fidèles à la loi divine et préférèrent l'expatriation à l'apostasie.

Les avertissements divins ne manquèrent pourtant pas à Jéroboam pour l'exciter à sortir de la voie criminelle dans laquelle il s'était engagé; mais il n'en tint aucun compte. C'est ainsi qu'un jour un prophète zélé du royaume de Juda osa se présenter dans le temple de Béthel et maudire l'autel au moment même où il y offrait l'encens. Abias (*Abiah*), fils du roi, étant ensuite tombé gravement malade, Jéroboam eut l'idée d'envoyer sa femme déguisée interroger le prophète Achias, qui avait arrêté la guerre entre les deux royaumes et dans lequel le souverain d'Israël espérait trouver un protecteur auprès du ciel. Mais Achias, au lieu de se montrer favorable, reprocha dans les termes les plus

sévères à la reine l'idolâtrie de Jéroboam et lui prédit la chute prochaine de sa dynastie, ainsi que la ruine du royaume d'Israël, dont les habitants seraient transportés au delà de l'Euphrate. « Quant à ton enfant, ajouta-t- » il, au moment où tu rentreras dans ta ville, il » mourra. »

V. — L'habileté politique la plus élémentaire commandait à Roboam, en présence de la conduite de son rival, de montrer un grand zèle pour le culte mosaïque orthodoxe, qui seul pouvait, même humainement, devenir sa planche de salut. Il en fut ainsi pendant trois ans. Mais ce zèle ne se ralentit que trop tôt; il fit place à une coupable indifférence, qui fut bientôt suivie d'une invasion de l'idolâtrie phénicienne, accompagnée de toutes les abominables débauches qui formaient son cortége habituel. En même temps le culte schismatique des hauts lieux s'établit dans toutes les parties du royaume parmi ceux qui demeuraient fidèles au dogme de l'unité de Dieu; sans doute le culte s'adressait encore à Jéhovah, mais en multipliant les sanctuaires il violait les préceptes de la Loi, et il détournait les adorations du temple unique qui excluait tout autre lieu de sacrifices.

La tiédeur pour le sanctuaire national et pour la ville sainte devint si grande que, malgré les forteresses qui garnissaient sa frontière méridionale, Roboam ne put faire aucune résistance aux troupes égyptiennes qui, dans la cinquième année de son règne (970 avant Jésus-Christ), envahirent le royaume de Juda, probablement par les intrigues de Jéroboam, et pénétrèrent jusqu'à Jérusalem. Roboam trembla dans sa résidence, et le prophète Séméïas (*Sémaïah*) profita de ce moment pour reprocher au roi, en pleine cour, son infidélité envers Jéhovah, cause de son malheur. Le roi et tous

les grands qui l'entouraient montrèrent un sincère repentir et s'écrièrent : « Jéhovah est juste ! » Séméïas alors les rassura, en leur montrant que ce n'était là qu'un orage passager, et qu'il fallait accepter avec résignation ce châtiment du ciel. Scheschonk, roi d'Égypte, à la tête d'une nombreuse armée, fit son entrée dans la capitale sans coup férir, et pilla les trésors du temple. Mais, comme Séméïas l'avait annoncé, il n'avait d'autre but que d'humilier et de rançonner le roi de Juda, et son armée se retira après le pillage.

Roboam régna encore douze ans après l'invasion des Égyptiens. Aucun événement mémorable ne signala cet espace de temps. Les hostilités continuèrent toujours entre Roboam et Jéroboam ; mais elles se bornèrent à des tracasseries mutuelles, et il ne paraît pas qu'il y ait eu jamais entre les deux rois un engagement de quelque importance.

VI. — Roboam étant mort et son fils Abiam lui ayant succédé, Jéroboam crut le moment du passage d'un règne à l'autre favorable pour tenter de conquérir le pays de Juda. Des deux côtés on se prépara à une lutte décisive et on eut recours à la levée en masse des populations. Aussi Jéroboam mit-il sous les armes 800,000 hommes et Abiam 400,000. Les deux armées se rencontrèrent dans les montagnes d'Ephraïm, près de la hauteur de Samaraïm. Malgré une embuscade que Jéroboam plaça sur les derrières des troupes de Juda, celles-ci s'emparèrent de Béthel et de quelques autres villes israélites. Abiam, aussi peu zélé que son père pour la religion, commit la faute de ne pas profiter de cet événement pour abolir le culte du veau d'or à Béthel, et la ville retomba bientôt au pouvoir d'Israël. Abiam mourut après trois ans de règne.

Son fils et successeur Asa montra, dès ses premières

années, une grande ardeur pour le culte de Jéhovah. Quoique très-jeune encore, il déploya beaucoup d'énergie contre l'idolâtrie; il n'épargna même pas sa grand'-mère Maacha, veuve de Roboam, qui favorisait le culte phénicien et prétendait le dominer. Asa la dépouilla de toute influence dans les affaires du gouvernement; la statue d'Astoreth, qu'elle avait osé élever dans Jérusalem, fut brûlée dans la vallée du Cédron. Partout on détruisit les autels des divinités chananéennes, et les personnes prostituées à leur culte honteux furent expulsées du pays. Le seul reproche que l'Écriture adresse à Asa est d'avoir laissé subsister les autels schismatiques des hauts lieux, afin d'occuper et de donner un moyen de subsistance aux nombreux prêtres que l'apostasie des dix tribus avait fait refluer dans le petit royaume de Juda.

§ 2. — Désordres et revers dans le royaume d'Israël.

(937-919)

I. — Jéroboam avait régné vingt-deux ans. Après sa mort, la prédiction du prophète Achias contre sa famille s'accomplit presque immédiatement. Au bout de deux ans de règne seulement, son fils Nadab fut assassiné par un de ses principaux officiers nommé Baasa, de la tribu d'Issachar, tandis qu'il assiégeait Gibbethon, ville de la tribu de Dan, qui était tombée au pouvoir des Philistins. Baasa s'empara de la couronne, et pour se mettre à l'abri des compétitions possibles, fit égorger tous les proches parents de Jéroboam.

II. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans le royaume d'Israël, Asa rétablissait dans le pays de Juda le culte du vrai Dieu, et, régnant avec sagesse

et gloire, développait sous toutes ses formes la prospérité nationale. Un de ses soucis principaux était l'armée, qu'il s'occupait de mettre sur le pied le plus respectable. Les événements se chargèrent bientôt de montrer combien cette conduite avait été prudente et pleine de prévoyance.

Dans la quinzième année du règne d'Asa (943 av. J.-C.), le flot d'une formidable invasion vint fondre sur les frontières méridionales de la Palestine. Zérach ou Azerch-Amen, roi d'Éthiopie[1], à la tête d'une nombreuse armée recrutée dans toutes les peuplades barbares du Haut-Nil, s'était abattu sur l'Égypte comme un torrent dévastateur auquel rien n'avait été en état de résister. Après l'avoir subjuguée un moment et y avoir promené la dévastation du sud au nord, dans toute son étendue, il franchit le torrent de Rhinocorura et assaillit le royaume de Juda, qu'il comptait aussi piller, avec toute la Syrie. Asa conduisit son armée au-devant des Ethiopiens et leur livra bataille dans la vallée de Séphatha, près de Marésa. Zérach fut vaincu et obligé de fuir, abandonnant un immense butin aux troupes de Juda. La défaite fut si complète que le roi d'Éthiopie ne put pas même se maintenir en Égypte et fut forcé de se retirer en toute hâte jusque dans son royaume, au-dessus des cataractes du Nil.

Au retour d'Asa vainqueur dans sa capitale, le prophète Asarias (*Azariah*) se présenta devant le roi et, dans une allocution qu'il adressa à lui et à son armée, montra comment ce succès était une récompense du retour à la

1. C'est par erreur que quelques historiens ont confondu ce prince avec Tahraka, roi d'Éthiopie et d'Égypte en même temps, qui vivait près de deux siècles plus tard. D'autres y ont vu Ouasarkin, roi d'Égypte et non d'Éthiopie, dont le nom ne se prêtait aucunement à une pareille transcription en hébreu. Le Zérach de la Bible est le roi Azerch-Amen, dont le nom se lit sur plusieurs monuments de l'Éthiopie. Cette importante rectification est due à M. Brugsch.

vérité religieuse, de même que les désastres de Roboam avaient été un juste châtiment de son infidélité. Asa continua à déployer une grande sévérité contre l'idolâtrie ; il fit aussi d'importantes réparations au temple et y offrit de splendides sacrifices en reconnaissance de sa victoire sur Zérach. De nombreux habitants du pays d'Israël, demeurés encore fidèles, malgré le schisme officiel, au Dieu de leurs pères, et voyant les succès du pieux Asa, vinrent assister à cette fête et s'établirent dans le pays de Juda.

III. — Baasa, l'usurpateur de la couronne d'Israël, ne put voir sans inquiétude la puissance toujours croissante d'Asa et de son royaume. Il commença bientôt des actes d'hostilité contre lui en fortifiant la ville de Rama, et en y plaçant une garnison qui devait empêcher les gens d'Israël de communiquer avec le royaume de Juda et de se rendre au temple. Asa ne pouvait souffrir l'établissement de cette forteresse menaçante à deux lieues seulement de Jérusalem. Il épuisa le trésor royal et celui du temple pour acheter l'alliance de Ben-hidri[1], roi de Syrie, qui résidait à Damas et s'était fait un État considérable des provinces araméennes jadis tributaires de David et de Salomon. Ses offres ayant été acceptées, Ben-hidri envahit le nord de la Palestine, jusqu'aux environs du lac de Génésareth, et s'empara de plusieurs villes importantes. Asa, dans le même temps, marcha sur Rama, l'emporta, et, ayant fait démolir les ouvrages de fortification déjà très-

1. Ce nom, porté successivement par plusieurs rois de Syrie, est écrit Ben-hadad dans le texte hébreu de la Bible, et Ben-hader dans la version des Septante. La leçon que nous avons adoptée est celle que fournissent les inscriptions cunéiformes assyriennes contemporaines de ces princes; elle est assez exactement conforme à celle qu'ont suivie les Septante.

avancés, les employa à construire, à Guébah et à Masphath, deux forteresses qui servissent de boulevards à ses États contre le royaume d'Israël.

Mais les prophètes virent avec peine une alliance conclue avec un païen contre le roi d'Israël et payée avec le trésor sacré. Un prophète nommé Hanani reprocha amèrement à Asa de s'être appuyé sur la Syrie, au lieu de compter sur le secours exclusif de Jéhovah, qui lui aurait soumis en même temps et les Syriens et les Israélites. Les paroles de l'orateur inspiré ne furent pas sans influence sur le peuple et soulevèrent quelques troubles. Asa se crut en droit d'user de répression et osa même faire arrêter Hanani comme perturbateur. A dater de ce moment jusqu'à la fin de son règne, il se vit en butte à la malveillance de l'ordre des prophètes, qui le regarda comme un tyran. Cependant, malgré sa rupture avec cette corporation qui représentait l'élément vivant et zélé de la religion mosaïque, il ne s'éloigna pas de la vérité religieuse et servit toujours fidèlement Jéhovah. Son orthodoxie et sa vigilance à repousser toute introduction des cultes étrangers lui valurent encore un grand nombre d'années d'un règne paisible, et il ne mourut qu'en 916, après quarante et un ans de prospérités, laissant dans son fils Josaphat un digne successeur.

IV. — Pendant ce temps, le désordre et le crime, juste châtiment du schisme et de l'apostasie, sévissaient dans le royaume d'Israël. Baasa régna encore dix ans après l'invasion des Syriens, mais sans s'être jamais relevé de cette humiliation. La Bible ne mentionne pas de nouvelles collisions entre lui et Asa, mais les deux rois restèrent en état d'hostilité.

Baasa, on a pu le voir par ce que nous avons raconté de sa vie, était animé d'un grand esprit d'impiété ; il

s'était posé en ennemi déclaré de l'orthodoxie mosaïque, dans laquelle il voyait un danger pour sa couronne et une force pour le roi de Juda. Le prophète Jéhu, fils du prophète Hanani, qui avait affronté la colère d'Asa en condamnant son alliance avec les Syriens, osa se présenter devant Baasa pour lui reprocher d'avoir imité les péchés de Jéroboam, après avoir été élevé de la poussière pour renverser sa dynastie; il lui annonça l'arrêt divin qui, en punition de cette impiété, le frapperait, lui et sa race : « La maison de Baasa, dit-il, » aura le même sort que celle de Jéroboam. » Asa put assister encore à l'accomplissement de cette prophétie et voir une troisième dynastie monter sur le trône fondé par Jéroboam, car les événements se succédèrent rapidement dans le pays d'Israël.

Baasa transmit cependant la couronne à son fils Ela; il mourut après avoir régné près de vingt-trois ans. Mais Ela succomba dès la deuxième année de son règne, frappé, comme le fils de Jéroboam, par la main d'un conspirateur. Pendant que les troupes, commandées par le général en chef Amri, étaient occupées à un nouveau siége de la ville de Gibbethon contre les Philistins, Zamri, l'un des deux capitaines des chars de guerre, assassina à Thirsa, qui était alors la capitale d'Israël, le roi Ela, un jour où celui-ci s'était enivré dans la maison d'Arsa, son maître d'hôtel. L'assassin, s'étant emparé du trône, massacra les membres de la famille royale, et la prédiction du prophète Jéhu s'accomplit ainsi à la lettre.

Lorsque la nouvelle du forfait de Zamri arriva au camp de Gibbethon, les troupes indignées proclamèrent leur général Amri (*Omri*) roi d'Israël. Amri abandonna aussitôt le siége pour marcher sur Thirsa, et l'usurpateur, se voyant forcé de rendre la ville, mit le feu au palais et s'y brûla lui-même, après avoir régné sept

jours. Cependant Amri, élu par l'armée, trouva un concurrent dans un certain Thebni, fils de Ginath, auquel le peuple de la capitale avait décerné la couronne. Une lutte s'établit entre les deux prétendants, et, bien que le parti d'Amri fût le plus considérable, la mort de Thebni fit seule reconnaître son compétiteur par tout Israël. Le texte des Écritures nous laisse deviner que la guerre civile entre Amri et Thebni avait duré quatre ans, car il ne fait commencer le règne d'Amri que dans la 31[e] année d'Asa (927), quoiqu'il fasse remonter la conspiration de Zamri et sa mort à la 27[e] année du même prince (931), dans laquelle Amri fut proclamé roi par l'armée.

Dans la septième année de son règne, deux ans après la mort de Thebni, Amri, voulant se créer une nouvelle capitale, sans doute parce qu'il se défiait de l'esprit de désordre et des tendances révolutionnaires des habitants de Thirsa, acheta, d'un individu nommé Samar, une hauteur située dans une position très-forte au milieu du territoire d'Ephraïm et non loin de Sichem ; il paya cet emplacement cent talents d'argent et il y bâtit une ville qui fut appelée Samarie. C'est là que désormais, et jusqu'à la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, la résidence de ses souverains demeura fixée. La fondation de Samarie est le seul fait remarquable que l'on rapporte du règne d'Amri, sauf une guerre malheureuse contre les Syriens, dans laquelle il perdit plusieurs villes. Il gouverna dans le même esprit que ses prédécesseurs, en maintenant le culte schismatique et idolâtre établi par Jéroboam. Il mourut enfin dans la douzième année de son règne, laissant le trône à son fils Achab.

§ 3. — Achab, Josaphat et leurs enfants.

(919-886).

I. — Josaphat, fils d'Asa, monta sur le trône de Jérusalem à l'âge de trente-cinq ans. Héritier des vertus de son père, il manifesta un zèle plus grand encore pour le culte national, et fit disparaître les dernières traces de l'idolâtrie. Pour inspirer au peuple de meilleurs sentiments religieux, il chargea, dans la troisième année de son règne, cinq des principaux personnages de sa cour, accompagnés de deux prêtres et de neuf lévites, et munis du livre de la Loi, de faire une tournée dans tout le pays et d'instruire les habitants. En même temps, Josaphat fit élever de nouveaux forts et remplir les arsenaux d'approvisionnements de toute sorte ; il réorganisa soigneusement l'administration et l'armée. Cette dernière se composa désormais de deux divisions très-fortes, l'une de Juda, et l'autre de Benjamin. La paix qui régnait alors dans le pays de Juda, auquel plusieurs peuples voisins payaient tribut, favorisa singulièrement les réformes du roi Josaphat, que nous verrons bientôt prendre encore de plus grands développements.

II. — La cour de Samarie formait alors un complet contraste avec celle de Jérusalem. Tandis que Josaphat ne cessait de faire les plus grands efforts pour rétablir le culte de Jéhovah dans toute sa pureté, Achab, qui surpassa en impiété tous les rois d'Israël, non content du culte des veaux d'or, et dominé par sa femme phénicienne, Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Tyr, avait introduit le culte de Baal et d'Astoreth, qui avaient des temples et des autels jusque dans la ville de Samarie.

Le débordement du paganisme phénicien jeta le trouble et le désordre dans tout le royaume d'Israël, où l'on vit naître des collisions sanglantes entre les adorateurs de Baal et le petit nombre de partisans zélés que comptait encore la religion de Jéhovah. Le parti des premiers était devenu le plus fort; Baal n'avait pas moins de quatre cent cinquante prêtres ou prophètes à son service, et Astoreth en comptait quatre cents, tous nourris aux frais de Jézabel. Soutenus par l'énergie d'une reine fanatique et cruelle, ils sévissaient avec une extrême fureur contre les prophètes de Jéhovah, qu'ils tâchaient d'exterminer.

Ces derniers étaient encore assez nombreux; dans la persécution même dont ils étaient l'objet, quelques-uns d'entre eux puisèrent un zèle et un courage qu'on ne leur avait pas remarqués jusqu'alors, et, quand l'occasion se présentait, ils usaient de sanglantes représailles contre leurs adversaires. Leur chef était le célèbre prophète Elie, et à la cour ils avaient un protecteur secret dans Obadiah, intendant de la maison du roi. Mais la masse du peuple, indécise ou indifférente, ne prêtait son appui à aucun des deux partis; c'est pourquoi Elie lui reprochait de *boiter des deux côtés*, et de ne se déclarer ni pour Jéhovah ni pour Baal. Le roi Achab lui-même, homme sans énergie et sans conviction, peut être mis au premier rang de ces indécis: tantôt il se prosternait devant Baal et se livrait à toutes les abominations des cultes chananéens; tantôt, effrayé par les paroles d'un prophète, il s'humiliait devant Jéhovah, en déchirant ses vêtements; un jour il laissait massacrer les prophètes de Jéhovah par les ordres de Jézabel, un autre jour il livrait les prophètes de Baal à la vengeance d'Elie.

Le royaume d'Israël ne pouvait sortir de cette malheureuse situation que par un coup violent; il fallut

un homme énergique, inspiré d'en haut, plein de courage et de dévouement, pour entraîner les indécis, pour faire triompher la sainte cause de Jéhovah et de la nationalité hébraïque contre la tyrannique fureur de la princesse phénicienne. Israël, dans ces temps calamiteux, vit paraître un sauveur, qui entreprit à lui seul, sinon d'accomplir, du moins de préparer une révolution, et de renverser la dynastie impie qui voulait effacer jusqu'aux dernières traces du culte du vrai Dieu. Cet homme fut le prophète Elie, le héros de l'époque. Plein d'un enthousiasme fougueux, qu'excitait encore une inspiration céleste presque continuelle, il bravait, par son courage et sa constance, les fureurs de Jézabel et faisait trembler maintes fois le roi Achab, qui, tout en le détestant, ne pouvait lui refuser son respect. Comme Samuel, il était inflexible lorsqu'il s'agissait d'arriver à son but, et ne craignait pas de se montrer dur et même quelquefois cruel pour accomplir ce qu'il regardait comme nécessaire. Malheureusement Israël était déjà tombé trop bas pour pouvoir être entièrement relevé. Elie lui-même n'éleva jamais sa voix contre le culte des images de Béthel et de Dan, mais il fit tous ses efforts pour faire triompher le nom de Jéhovah sur l'odieux culte des Phéniciens ; et lorsque, sur la fin de ses jours, il dut laisser son œuvre inachevée, il se donna un successeur qui pût la continuer et l'accomplir.

III. — Cependant le règne d'Achab parut s'affermir par des victoires éclatantes. Ben-hidri, roi de Syrie, fils de celui qui avait fait la guerre à Baasa et à Amri, vint, suivi de trente-neuf princes, ses vassaux ou ses alliés, assiéger Samarie, qui était devenue, comme nous l'avons dit, la capitale du royaume. Le roi d'Israël s'humilia d'abord devant lui et offrit de se déclarer son vassal ; mais Ben-hidri répondit par une telle insolence

que, sur le conseil des anciens, Achab se résolut à résister. Dieu lui fit dire par un prophète : « Voici ce que » dit le Seigneur : Tu as vu cette multitude immense ! » eh bien, je la livrerai en tes mains, pour que tu saches » que c'est moi qui suis le Seigneur. » Sentant sa foi se ranimer dans le péril, il ordonna une sortie de sept mille hommes, qui tomba sur le camp des ennemis au moment où ils se livraient à l'orgie, et les mit en pleine déroute.

Mais les courtisans du roi de Syrie, voulant consoler leur orgueil et celui de leur maître, dirent à Ben-hidri : « Le dieu d'Israël est un dieu de montagnes ; c'est pour » cela qu'ils nous ont vaincus ; il faut combattre les » Israélites en plaine, et nous l'emporterons sur » eux. » Le roi se laissa persuader de remplacer les hommes, les chevaux, les chars de guerre qu'il avait perdus, et rentra en campagne l'année suivante, avec des troupes incomparablement supérieures en nombre à celles d'Achab. Mais Dieu montra qu'il savait confondre les blasphèmes des ennemis d'Israël ; cent mille Syriens furent taillés en pièces sous les murs d'Aphec, dans la plaine d'Esdrelon, et Ben-hidri dut implorer la clémence de l'ennemi qu'il avait si insolemment défié.

Achab, qui pouvait faire prisonnier le roi de Syrie, ne se borna pas à lui conserver la liberté. Sous la garantie d'un article qui lui donnait le droit de tenir garnison à Damas, il conclut avec lui un traité d'intime alliance, qui assurait Ben-hidri du concours des troupes israélites dans ses guerres. Aussi une précieuse inscription de Salmanassar V, roi d'Assyrie, découverte aux sources du Tigre et maintenant conservée au Musée Britannique, en racontant une défaite que ce prince fit éprouver l'année suivante à Ben-hidri, dans le voisinage de la ville de Karkar, mentionne-t-elle, parmi les troupes qui combattaient pour ce dernier, « dix mille

hommes d'*Achab d'Israël*[1]. » Un prophète vint reprocher sévèrement à Achab cette alliance avec un infidèle que Dieu avait fait tomber entre ses mains, et le menaça de la colère céleste; mais il ne fut pas écouté.

IV. — Un crime horrible, auquel l'entraîna la reine Jézabel, valut bientôt à Achab, de la part d'Élie, une prophétie encore plus accablante. Un certain Naboth, à Esdrelon, possédait une vigne voisine du palais du roi dans cette ville; Achab, désirant joindre cette vigne à son jardin, demanda à Naboth de la lui vendre à perpétuité. C'était introduire dans le droit civil un principe formellement contraire à la Loi mosaïque, qui n'admettait pas que la propriété du sol pût sortir à jamais des mains de la famille à laquelle elle avait été accordée lors de la conquête, mais ordonnait qu'elle lui fît constamment retour dans les années jubilaires. Naboth, fidèle à l'esprit de la Loi, refusa de vendre l'héritage de ses ancêtres, ce dont le roi se montra fort affligé. Jézabel, ayant appris la cause de son chagrin, le consola en lui promettant qu'il aurait la vigne de Naboth. Elle envoya des ordres, au nom du roi, aux autorités d'Esdrelon, pour faire accuser Naboth de haute trahison. On gagna de faux témoins, qui affirmèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre le roi; il fut condamné à mort et lapidé. Jézabel avertit son époux de la mort de Naboth, et l'engagea à confisquer les biens du condamné au mépris des prescriptions de la Loi. Achab s'étant rendu à la vigne de Naboth pour en prendre possession, le prophète Élie vint l'y trouver. « As-tu assassiné pour hériter? dit-il au roi; ainsi a » parlé Jéhovah : A l'endroit où les chiens ont léché le » sang de Naboth, ils lècheront aussi ton propre sang. »

1. Voy. Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 140.

— « Viens-tu encore me trouver, mon ennemi? » s'écria le roi. — « Oui, répondit le prophète; parce » que tu t'es livré au crime, le malheur fondra sur toi; » ta maison aura le sort de celles de Jéroboam et de » Baasa, et les chiens dévoreront Jézabel sous les rem- » parts d'Esdrelon. »

V. — La prophétie ne tarda pas à s'accomplir dans sa première partie. Ben-hidri, depuis trois ans que le traité de paix avait été conclu avec lui à la suite de la bataille d'Aphec, n'en avait pas exécuté les conventions; Ramoth, une des villes les plus importantes du pays de Galaad ou de la Pérée, demeurait au pouvoir des Syriens. Achab manifesta l'intention de recommencer la guerre contre le roi de Syrie et de lui enlever cette ville de vive force, puisqu'il ne voulait pas la rendre.

A cette époque, Josaphat, roi de Juda, qui depuis son avénement avait profité des bienfaits de la paix pour continuer ses réformes dans le culte et dans l'administration, alla voir le roi d'Israël, avec lequel il s'était allié par mariage, en faisant épouser à son fils Joram la fille d'Achab et de Jézabel, nommée Athalie. Ce fut la première fois, depuis le schisme, qu'un roi de Juda se montra comme ami et allié sur le territoire d'Israël, et on peut s'étonner de ce que ce fut précisément sous le pieux Josaphat et l'impie Achab que la paix s'établit entre les deux royaumes et que les deux cours contractèrent des liens de famille. Peut-être Josaphat espérait-il par là pouvoir agir sur le faible Achab et le ramener à de meilleurs sentiments.

Au moment de marcher contre les Syriens, Achab témoigna le désir que le roi de Juda voulût prendre part à l'expédition. Josaphat y consentit et promit le concours de ses troupes, mais sous la condition que le roi d'Israël interrogerait d'abord les prophètes. Achab en

réunit quatre cents à la porte de Samarie, qui tous déclarèrent qu'il fallait faire la guerre et que le roi d'Israël en sortirait vainqueur. Mais Josaphat se méfia de ces quatre cents voix unanimes ; il ne lui parut pas possible qu'après tant de persécutions l'appel d'Achab pût réunir un si grand nombre de véritables prophètes de Jéhovah, parlant avec sincérité et indépendance. Sur son insistance on fit venir Michée (*Michaïah*), qui n'avait pas été convoqué, et qui annonça un désastre terrible avec la mort d'Achab.

Celui-ci cependant persistant à marcher sur Ramoth, Josaphat l'y accompagna. Le roi d'Israël, ayant appris que les officiers syriens avaient reçu l'ordre de diriger l'attaque contre lui personnellement, se déguisa pour se confondre dans les rangs des soldats, tandis que Josaphat garda ses vêtements royaux. Les Syriens, prenant ce dernier pour le roi d'Israël, se dirigèrent sur lui et l'environnèrent. Josaphat appela au secours; mais les officiers de Ben-hidri, reconnaissant leur erreur, se retirèrent aussitôt. En même temps Achab était mortellement frappé d'une flèche qu'un soldat avait tirée au hasard; il expira au coucher du soleil, et aussitôt l'armée israélite battit en retraite. Le corps du roi fut reporté à Samarie, où on l'ensevelit. Son char ensanglanté fut lavé à la piscine de Samarie, et ainsi furent accomplies les paroles d'Élie, qui avait dit que les chiens lècheraient le sang d'Achab. Il eut pour successeur son fils Ochozias (*Achaziah*).

VI. — Josaphat retourna à Jérusalem, où le prophète Jéhu, fils de Hanani, le blâma avec douceur pour avoir prêté son concours à l'impie Achab, ce qui, disait-il, aurait attiré sur le roi la colère de Jéhovah s'il n'avait pas si bien mérité de Dieu en exterminant l'idolâtrie dans ses États. Josaphat continua à agir sur son peuple

dans le même esprit de piété et à introduire des améliorations notables dans l'administration. Il réforma les tribunaux dans les principales villes du royaume, leur recommandant la plus grande impartialité, et il établit à Jérusalem un tribunal suprême, composé de prêtres, de lévites et de chefs de familles, pour décider en dernière instance des affaires difficiles.

A l'exemple de Salomon, Josaphat fit construire des vaisseaux dans le port d'Aziongaber, afin de reprendre les expéditions commerciales vers l'Inde et spécialement vers le pays d'Ophir ; mais il n'avait plus de matelots phéniciens pour les monter, et les vaisseaux ayant fait naufrage dans le golfe même, près d'Aziongaber, Josaphat renonça à cette entreprise, malgré les instances d'Ochozias, roi d'Israël, qui voulut s'y associer.

VII. — Pendant le court règne d'Ochozias, qui ne dura pas à peine plus d'un an, Misa, roi de Moab, qui, comme ses prédécesseurs, avait reconnu la suzeraineté du roi d'Israël, refusa de payer son tribut. Il avait déjà fourni cent mille agneaux et cent mille moutons avec leur laine; car le pays des Moabites était de tout temps riche en troupeaux et l'est encore aujourd'hui. Une chute grave que fit Ochozias, à travers un grillage de la plateforme du palais de Samarie, l'empêcha de prendre des mesures pour soumettre les Moabites. Élevé dans le culte de Baal et dans les superstitions de l'idolâtrie, Ochozias envoya des messagers à Accaron, dans le pays des Philistins, pour interroger le célèbre oracle de Beelzébub sur l'issue de sa maladie. Le prophète Élie, indigné de cet outrage fait au Dieu d'Israël, arrêta en chemin les messagers d'Ochozias. « N'y a-t-il pas de Dieu en » Israël, leur dit le prophète, que vous alliez consulter » Beelzébub, le dieu d'Accaron? Allez dire à votre roi » qu'il ne descendra plus du lit sur lequel il est monté;

» car il mourra. » Ce fut en effet ce qui arriva bientôt après, et comme Ochozias n'avait point de fils, son frère Joram lui succéda (898).

VIII. — Le nouveau roi d'Israël resserra l'alliance que son père avait conclue avec Josaphat et rejeta le culte de Baal, qu'avaient observé ses deux prédécesseurs, mais sans devenir néanmoins vraiment fidèle à la loi de Dieu. Joram ayant demandé le concours de Josaphat contre les Moabites rebelles, le roi de Juda répondit : « Ce qui est à moi est à vous, mon peuple » est votre peuple et mes chevaux sont vos chevaux. » Aidés en outre par le roi des Iduméens, vassal de Josaphat, les deux alliés remportèrent une éclatante victoire sur les Moabites, dont le prince fut réduit à se jeter dans une place forte. Là le roi de Moab, conformément aux affreuses superstitions de plusieurs peuples orientaux, immola pour fléchir ses dieux son propre fils sur la muraille, à la vue des assiégeants, qui s'éloignèrent saisis d'horreur. Élisée, successeur d'Élie, s'était montré pour la première fois dans le camp à l'occasion de cette guerre, et y avait promis le succès aux armes combinées d'Israël et de Juda.

Quelques mois après, les Moabites ayant trouvé des alliés dans les Ammonites et étant parvenus à soulever les tribus iduméennes du mont Seïr, voulant aussi se venger sur Josaphat, qui avait secondé leur ennemi, firent subitement une invasion dans le pays de Juda et pénétrèrent jusqu'à Engaddi. Mais la division ayant éclaté pour un partage de butin entre les hordes indisciplinées des envahisseurs, il fut facile aux troupes de Juda de les mettre en pleine déroute et de les rejeter tous, en quatre jours, au delà de la frontière.

Après cet événement, Josaphat régna encore cinq ou six ans en paix, béni de ses sujets et respecté des peu-

ples voisins. Dans les dernières années de son règne, son fils premier-né Joram, beau-frère du roi Joram d'Israël (car les deux royaumes hébraïques se trouvèrent alors avoir à leur tête des princes du même nom), participa aux affaires comme co-régent. Josaphat mourut à l'âge de soixante ans (891); son peuple, qu'il avait ramené aux vrais principes religieux et doté d'institutions utiles, devait fonder sur ses sept fils les plus belles espérances pour l'avenir; mais bientôt elles s'évanouirent.

IX. — Joram, roi de Juda, oubliant les leçons de son père, et entraîné par sa femme Athalie dans la voie pernicieuse d'Achab et de Jézabel, débuta par le meurtre de ses six frères et de plusieurs grands personnages qui probablement avaient contrarié son penchant pour l'idolâtrie phénicienne. Aussi faible que cruel, il devint un objet de mépris pour ses sujets et ne sut point faire respecter son autorité au dehors. Les Iduméens se révoltèrent et se donnèrent un roi indépendant, après avoir assassiné le prince vassal de Juda. Joram alors marcha contre les rebelles et obtint un succès sur les frontières; mais il n'eut pas la force de reconquérir l'Idumée, qui resta indépendante. En même temps la ville sacerdotale de Libna, dans la plaine de Juda, refusa d'obéir à un roi impie. Des hordes arabes du midi envahirent la malheureuse Judée; aidées par les Philistins, elles ravagèrent le pays et pillèrent les domaines du roi, dont les fils, à l'exception d'un seul, nommé Joachaz ou Ochozias, périrent dans le désordre.

Pendant ce temps, de graves dangers menaçaient la capitale du royaume d'Israël. La guerre s'était rallumée entre ce royaume et celui de Damas; Ben-hidri vint mettre le siége devant Samarie, et la ville, étroite-

ment bloquée par l'ennemi, se vit réduite à une si affreuse famine qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins Dieu voulut encore sauver le peuple d'Israël et lui donner une occasion éclatante de se souvenir des merveilles prodiguées à ses pères et à lui-même. Conformément à une prédiction d'Élisée, l'armée assiégeante, ayant cru entendre un bruit miraculeux, fut saisie d'une terreur panique; elle s'enfuit dans les ténèbres, et le pillage de son camp par les Israélites ramena subitement l'abondance dans Samarie.

X. — Élie, avant de disparaître, avait annoncé que la couronne d'Israël serait transférée à Jéhu, l'un des généraux d'Achab et de Joram, et celle de Damas à Hazaël, le principal des conseillers de Ben-hidri. Le moment était venu où cette double prophétie devait s'accomplir. Élisée se rendit à Damas au moment où le roi Ben-hidri se trouvait gravement malade. Averti de la venue du prophète, dont la renommée était immense, il envoya vers lui Hazaël pour l'interroger sur l'issue de sa maladie. « Va, répondit Élisée, dis-lui qu'il » vivra ; mais Jéhovah m'a fait voir qu'il mourra. » Et après avoir prononcé ces paroles, le prophète fixa longtemps sur Hazaël un regard plein de tristesse, et ses yeux se remplirent de larmes. — « Pourquoi mon » seigneur pleure-t-il? » demanda Hazaël. — « Je sais, » reprit Élisée, tout le mal que tu feras aux enfants » d'Israël ; tu mettras le feu à leurs villes fortes, tu » tuerais leurs jeunes gens par le glaive, tu écraseras » leurs nourrissons et tu éventreras leurs femmes en» ceintes. » — « Mais qui suis-je, demanda encore » Hazaël, pour faire de si grandes choses? »— « Jéhovah » m'a fait voir que tu seras roi de Syrie. » Le lendemain Hazaël, impatient de réaliser la prophétie, étouffait Ben-hidri dans son lit, en lui jetant sur le visage

une couverture mouillée. Monté alors sur le trône de Damas, il continua les hostilités contre la cour de Samarie.

Dans le même temps, Joram, roi de Juda, mourut à l'âge de quarante ans, dans d'horribles souffrances causées par une maladie des entrailles qui avait duré deux ans. Sa mort n'excita pas de regrets. On l'ensevelit hors du sépulcre de la famille royale et on lui refusa les honneurs dus au roi. Son fils Ochozias, âgé de vingt-deux ans, lui succéda. Entièrement dominé par sa mère Athalie et par les conseils de ses parents de la famille d'Achab, il persista dans la voie impie de Joram, son père. Son oncle maternel Joram, roi d'Israël, l'engagea à prendre part à une nouvelle expédition qu'il allait tenter contre le roi de Syrie, toujours pour reconquérir la ville de Ramoth. Joram et Ochozias se rendirent en personne au siége de cette ville. On parvint à s'emparer de Ramoth ; mais le roi Joram fut grièvement blessé et obligé de se retirer à Esdrelon, pour se faire guérir.

XI. — Le prophète Élisée jugea le moment arrivé pour la révolution prédite par Élie et devenue d'autant plus urgente, que l'alliance intime des deux rois des Hébreux et leur tendance commune à l'idolâtrie phénicienne menaçaient d'anéantir le culte de Jéhovah. Élisée chargea un de ses disciples d'aller sacrer secrètement Jéhu comme roi d'Israël. Le disciple se rendit à Ramoth, où se trouvait alors Jéhu avec les autres capitaines de l'armée de Joram. A peine tous ces officiers, compagnons et amis de Jéhu, furent-ils instruits de la mission du prophète, qu'ils proclamèrent solennellement roi au son des trompettes celui qui venait d'être sacré et le firent reconnaître par toute l'armée. Jéhu marcha aussitôt sur Esdrelon, où Joram se trouvait malade de ses blessures et où Ochozias était allé le visiter. Joram se fit porter

dans son char et sortit de la ville pour aller au-devant de lui, accompagné d'Ochozias. Les deux rois rencontrèrent Jéhu près du champ qui avait appartenu à Naboth. « Tout est en paix? » demanda Joram à son ancien général. — « Qu'est-ce que la paix, répliqua Jéhu, » tant que durent les infidélités de ta mère Jézabel et » ses nombreuses sorcelleries? » Aussitôt Joram tourna bride et s'enfuit en criant : « Trahison, Ochozias! » Mais au même instant une flèche tirée par Jéhu le perça entre les deux épaules et l'étendit roide mort dans son char. Jéhu ordonna à l'un de ses gens de jeter le corps de Joram dans le champ de Naboth, afin de venger son sang innocent, versé par Achab et Jézabel. Ochozias avait pris la fuite; Jéhu le fit poursuivre. Il fut atteint près de Jibléam et blessé mortellement; conduit à Mégiddo, il y expira. Son corps fut transporté à Jérusalem et enseveli dans la citadelle de David.

Jéhu, poursuivant son œuvre d'extermination, entra dans Esdrelon. Levant la tête vers une des fenêtres du palais, il aperçut une femme fardée et parée de ses plus beaux ornements : c'était Jézabel. Il la fit jeter par la fenêtre et fouler aux pieds des chevaux. Quand, peu après, on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains; le reste avait été dévoré par les chiens, conformément à la prédiction d'Elie. Soixante-dix fils d'Achab restaient à Samarie; ils y furent massacrés par le peuple et leurs têtes envoyées à Esdrelon. Tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous les grands de sa cour, ses amis, les prêtres de Baal périrent. On brûla la statue de ce dieu et on démolit son temple, à la place duquel on établit des cloaques. Mais malgré son zèle pour le culte de Jéhovah, Jéhu n'essaya même pas de le rétablir dans toute sa pureté; il laissa subsister le veau d'or de Jéroboam. Les prophètes, satisfaits de leur victoire et du châtiment de

l'impiété de la race royale, promirent à Jéhu la consolidation de sa dynastie : mais ils ne purent préserver le royaume d'Israël des attaques qui le menaçaient du dehors, ni lui conserver cette force que, dans les derniers temps, il avait pu déployer maintes fois, grâce à l'étroite alliance qui avait existé entre les deux cours de Samarie et de Jérusalem.

Des événements non moins sanglants avaient lieu en même temps dans le royaume de Juda. Ochozias, mort à l'âge de vingt-trois ans, ne laissait que des fils mineurs. Athalie, sa mère, se trouva de droit investie du gouvernement comme leur tutrice, et avec le titre de régente. Mais elle conçut le projet de s'assurer du pouvoir à toujours par l'extinction de la maison de David, et de faire triompher définitivement le culte de Baal à Jérusalem. Ne reculant pas devant un crime effroyable pour accomplir ce projet, Athalie fit égorger sous ses yeux tous ses petits-fils, les enfants d'Ochozias, Elle régna six ans après cet acte odieux, et Baal remplaça Jéhovah dans les adorations de la cité de David.

§ 4. — Les royaumes de Juda et d'Israël, depuis le règne d'Athalie jusqu'à la mort d'Ozias.

(886-758)

I. — Cependant une sœur d'Ochozias, Josabeth, mariée au grand prêtre Joïada, avait sauvé l'une des victimes dévouées à la mort par l'ambition d'Athalie, le petit Joas, âgé d'un an seulement. L'enfant resta six ans caché dans le temple, inconnu à tous, à l'exception de Joïada. Mais la septième année, le grand prêtre assembla dans le temple les lévites et les chefs de l'armée ; il leur déclara alors qu'il restait encore un fils

d'Ochozias, le leur présenta, leur fit jurer de le reconnaître et de le défendre. A cette nouvelle et au bruit des acclamations du peuple qui saluait Joas, Athalie accourut; mais elle fut aussitôt saisie par les ordres du pontife et mise à mort; comme Jézabel, son cadavre fut foulé aux pieds des chevaux. En même temps le peuple entrait dans le temple de Baal, renversait ses autels, brisait ses images et mettait à mort Mathan, son grand prêtre, devant l'autel même (879).

Joas gouverna pendant sa minorité sous la tutelle du grand prêtre Joïada, qui trouva en lui un élève docile, donnant les plus belles espérances pour l'affermissement du culte national. Lorsque le roi eut atteint l'âge de puberté, Joïada lui fit épouser deux femmes, dont il eut plusieurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Un des premiers soins du jeune prince fut la restauration du temple de Jérusalem, qui avait subi de très-nombreuses dégradations sous les règnes précédents. Joas ordonna que les prêtres employassent à cet effet l'argent provenant des rachats et des dons volontaires, et qu'ils fissent en outre des collectes particulières pour les réparations du Temple.

II. — Pendant ce temps, le royaume d'Israël allait s'affaiblissant sous la domination de Jéhu. La vaillance de ce roi et l'appui qu'il trouva dans l'ordre des prophètes ne purent protéger le pays contre l'invasion des Syriens, qui, sous la conduite du roi Hazaël, occupèrent toutes les provinces situées à l'est du Jourdain et y exercèrent des cruautés dont le souvenir se conserva longtemps. C'est évidemment pour se ménager un appui contre ces redoutables ennemis que Jéhu mendia humblement la faveur de Salmanassar V, roi d'Assyrie. Dans l'inscription cunéiforme du fameux obélisque de Nimroud, actuellement conservé au Musée Britannique,

ce dernier prince dit : « J'ai reçu les tributs de Jéhu, » fils d'Amri[1], de l'argent, de l'or, des plats d'or, des » coupes d'or, des vases de diverses espèces en or, des » sceptres, qui sont la main du roi[2]. » Et l'un des bas-reliefs du même monument montre Jéhu se prosternant la face contre terre devant le monarque assyrien, comme s'il se reconnaissait son vassal[3]. Jéhu mourut dans la vingt-huitième année de son règne (858), laissant le trône à son fils Joachaz.

Hazaël continua ses attaques contre le royaume d'Israël sous le nouveau prince, qui fut loin de montrer pour le culte de Jéhovah le même zèle que son père Jéhu; on vit même les images d'Astoreth reparaître dans Samarie. L'armée de Joachaz, décimée par des combats continuels, se trouva réduite à dix mille hommes d'infanterie, cinquante cavaliers et dix chars de guerre. Cependant ces faibles restes, encouragés probablement par les prophètes, dont le roi Joachaz sut par son repentir regagner la faveur, parvinrent à tenir en échec les troupes syriennes et à rétablir la tranquillité pour un certain temps. Joachaz mourut dans la dix-septième année de son règne ; son fils Joas lui succéda au trône, et de cette manière les deux royaumes hébreux se trouvèrent, pour la seconde fois, gouvernés en même temps par deux princes du même nom.

III. — Joas, roi de Juda, persévéra dans l'orthodoxie religieuse, la fidélité aux préceptes de la Loi et la docilité aux conseils du sanctuaire, tant que vécut le grand prêtre Joïada, qui, dit-on, parvint à l'âge de cent trente ans. Le respect qu'avait inspiré Joïada fut si grand

1. La célébrité d'Amri, fondateur de Samarie, était telle que les Assyriens croyaient que tous les rois d'Israël, même Jéhu, devaient appartenir à sa descendance.

2. Voy. Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 108.

3. Layard, *Monuments of Nineveh*, pl. LIII.

qu'on lui décerna la sépulture royale. Mais après la mort du vénérable pontife, les partisans du culte phénicien osèrent reparaître de nouveau, et Joas eut la faiblesse de leur accorder une coupable tolérance. Ce fut en vain que les prophètes élevèrent la voix contre ce scandale; le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada, ayant osé un jour, dans le parvis du Temple, reprocher au peuple sa nouvelle défection et le menacer du châtiment du ciel, fut lapidé par les ordres du roi ingrat, et s'écria en expirant : « Dieu te voit et me fera justice.

Le châtiment de Joas ne se fit pas en effet attendre longtemps. Dès l'année suivante, Hazaël ayant pénétré avec son armée jusqu'à Gath, dont il fit la conquête, menaça d'assiéger Jérusalem, et le faible Joas ne put éloigner les ennemis qu'en payant au roi de Syrie un honteux tribut pour lequel il employa les trésors du Temple. Cet événement fit éclater une conspiration, tramée peut-être par les prêtres qui voulurent venger la mort de Zacharie. Joas fut assassiné par deux de ses serviteurs après un règne peu glorieux, qui avait duré quarante ans (839). On lui refusa la sépulture royale.

Amasias (*Amasiah*), fils de Joas, régna ensuite pendant vingt-neuf ans. Il se rendit sans doute agréable aux prêtres et aux prophètes en agissant contre les partisans du culte phénicien, car on ne lui reproche pas autre chose que d'avoir laissé subsister les sanctuaires irréguliers des *hauts lieux*. Après s'être affermi sur le trône, il fit punir de mort les meurtriers de son père ; mais on vante le pardon que, conformément à la loi mosaïque, il accorda aux enfants des coupables. Une expédition qu'il entreprit contre les Iduméens fut couronnée d'un succès éclatant : après les avoir vaincus dans une bataille, il s'empara de Séla, leur capitale, plus tard appelée par les Grecs Pétra.

IV. — Vers la même époque Joas, roi d'Israël, remportait également des avantages signalés sur les Syriens. Hazaël était mort dans un âge très-avancé, et son fils Ben-hidri, le troisième du nom dont il soit question dans la Bible, lui avait succédé. Joas, encouragé par les dernières paroles du prophète Élisée mourant, attaqua Ben-hidri, le défit et reprit sur lui toutes les villes que Hazaël avait enlevées à Joachaz. Mais au milieu de ses succès, les incursions de quelques bandes moabites l'arrêtèrent en lui donnant des inquiétudes, puis une guerre s'alluma bientôt entre lui et Amasias, roi de Juda. Les troupes de ce dernier furent totalement défaites et mises en fuite, et Amasias tomba vivant entre les mains de ses ennemis, Joas marcha ensuite sur Jérusalem et y entra par la brèche; il se fit livrer les trésors qui restaient dans le Temple et dans le palais du roi, et s'en retourna à Samarie, emmenant de nombreux otages, probablement en échange de la personne d'Amasias, qui fut remis en liberté. L'Écriture présente le malheur d'Amasias comme un juste châtiment de son infidélité envers Jéhovah ; car elle l'accuse d'avoir adoré les divinités des Iduméens, après la victoire qu'il remporta sur ce peuple, et d'avoir proféré des menaces contre un prophète qui osait l'en réprimander.

Joas d'Israël mourut dans la seizième année de son règne (827), laissant pour successeur son fils Jéroboam II. Quelques années après (810), Amasias succomba victime, comme son père, d'une conspiration. Il fut assassiné à Lachis, où il s'était réfugié : son corps, ramené à Jérusalem, fut déposé dans le sépulcre des rois.

V. — Ozias (*Ouziah*), autrement dit Azarias (*Azariah*), son fils et son successeur, dont l'avénement fut salué avec joie par tout le peuple et calma les discordes des

partis, promettait à Juda des jours de bonheur et de puissance. Le jeune roi manifestait beaucoup d'attachement pour le culte de Jéhovah, et il paraît qu'un prophète du nom de Zacharie exerçait sur lui la plus heureuse influence. Dès les premiers temps de son règne, il acheva la soumission des Iduméens, en reprenant et fortifiant la ville d'Elath, sur le golfe Élanitique. Il fit aussi des conquêtes sur les Philistins, reconquit Gath et s'empara même d'Azoth, qu'il fortifia. Il battit enfin les Ammonites, auxquels il fit payer tribut, et les Arabes de Gurbaal. Malgré son caractère belliqueux, Ozias ne favorisa pas moins les arts de la paix; tandis qu'il relevait et augmentait les défenses de toutes les villes de son royaume, il encourageait activement les progrès de l'agriculture et il avait à son service un grand nombre de laboureurs et de vignerons. Ses troupeaux couvraient les plaines; dans les déserts propres au pâturage, il fit creuser un grand nombre de citernes et élever des forts pour protéger les bergers. Son règne, qui dura près de cinquante-deux ans, fut un des plus glorieux dans l'histoire des Hébreux.

Mais vers la fin de sa vie, Ozias, enorgueilli de ses succès militaires et de sa prospérité, tenta la même usurpation que Saül. Il voulut, au mépris de la Loi et malgré les représentations des prêtres, s'arroger les fonctions sacerdotales. La lèpre le frappa subitement au moment où il offrait lui-même de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, conformément aux ordonnances mosaïques, et ce prince fut condamné à finir ses jours dans le plus complet isolement. Son fils Joathan prit la régence.

VI. — Quant à ce qui est du royaume d'Israël, il était redevenu très-puissant sous le règne de Jéroboam II, qui, poursuivant les succès obtenus par son

père sur les Syriens, attaqua ceux-ci sur leur propre territoire et fit des conquêtes dans les environs de Damas et de Hamath. Il paraît même, par un passage du livre des Rois, que les Israélites occupèrent ces deux villes pendant quelque temps. Tout le pays à l'est du Jourdain, depuis Hamath jusqu'à la mer Morte, se trouva de nouveau sous la domination du prince régnant à Samarie. Le prophète Jonas, fils d'Amitthaï, de la tribu de Zabulon, avait encouragé le roi Jéroboam à la guerre et lui avait prédit le succès le plus complet.

La fortune rapide du royaume d'Israël y introduisit la richesse et le luxe, et on y vit bientôt tous les débordements d'une société corrompue. Le prophète Amos, simple berger de Thécoa, dans le pays de Juda, se rendit alors à Béthel, et dans un langage plein d'énergie, de hardiesse et d'un zèle ardent pour le vrai et le juste, il reprocha à Israël le culte des images de Béthel et de Dan, la mollesse et le luxe effréné des riches, l'injustice et l'oppression qu'ils faisaient subir aux pauvres; il menaça Jéroboam et les puissants de Samarie de la colère du ciel, et, au milieu de leur insouciante sécurité, il leur fit voir de loin l'exil et la mort; car déjà le pouvoir assyrien était menaçant, et à la nouvelle de ses progrès rapides, toute l'Asie occidentale était saisie de terreur. Amasias, grand prêtre de Béthel, demanda à Jéroboam la mort d'Amos, mais le prince se borna à l'expulser de son territoire.

VII. — C'est à dater de ce moment surtout que l'on voit le prophétisme prendre de grands développements. S'élevant contre l'idolâtrie ou même contre le trop grand attachement aux formes purement extérieures du culte de Jéhovah, contre la corruption des mœurs, contre les fautes ou la tyrannie des rois, les prophètes sont

à la fois des prédicateurs et des orateurs politiques; en même temps, inspirés par l'esprit de Dieu qui déchire devant leurs yeux le voile de l'avenir, ils commencent à prédire les splendeurs futures de la nouvelle Jérusalem et à annoncer dans les termes les plus précis la venue du Sauveur promis à Israël et aux nations.

A côté d'Amos nous voyons florir le prophète Joël, fils de Péthuel, dont les prédictions nous ont été conservées. Enfin, c'est en même temps que commence à prophétiser Isaïe, dont les écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem et préservés avec un soin religieux. C'est surtout au Messie annoncé et attendu que se rapportent les paroles de ce grand prophète. « Le » juste de Sion, dit-il, sera comme une lumière éclatante, et son sauveur brillera comme un flambeau » allumé. Ceux qui n'avaient pas entendu parler de lui » le verront, ceux à qui il est inconnu le contempleront. C'est le témoin donné à tous les peuples; c'est » le chef et le précepteur des gentils. Les gentils verront ce juste; tous les rois de la terre connaîtront cet » homme tant célébré dans les prophéties de Sion. » C'est lui que j'ai choisi, dit le Seigneur, et il enseignera la justice aux gentils... Le temps viendra où » j'assemblerai les peuples de toutes les langues. Ils » viendront et ils verront ma gloire. Je choisirai des » hommes que je marquerai de mon sceau : je les enverrai aux nations, aux îles les plus reculées, à ceux » qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont » point connu ma gloire. »

VIII. — Jéroboam II mourut l'an quarante et un de son règne (784), et les dates du livre des Rois nous laissent deviner que son fils Zacharie ne monta sur le trône que onze ou douze ans après (773). Il est probable qu'à la mort de Jéroboam le royaume d'Israël se trouva dé-

chiré par les factions, soit que Zacharie fût encore trop jeune pour régner, soit qu'il fût trop faible pour lutter contre les séditieux qui lui disputaient le trône ou qui voulaient anéantir la royauté. Les discours du prophète Osée (*Hoséah*), qui en partie appartiennent à cette époque, confirment ces suppositions. Le prophète s'exprime en effet ainsi : « Leur cœur s'est partagé, maintenant » ils en portent la peine. Dieu brisera leurs autels ; il » détruira leurs statues. Car ils disaient alors : Nous » n'avons pas de roi ; puisque nous ne craignons pas » Jéhovah, que nous ferait un roi ? Ils proféraient de » vaines paroles, prêtaient de faux serments et contrac- » taient des alliances ; mais le jugement poussera » comme la cigüe dans les sillons des champs. »

Zacharie parvint enfin à s'asseoir sur le trône de son père l'an trente-huit du règne d'Ozias en Juda ; mais il n'y resta que six mois. Un rebelle nommé Sallum, fils de Jabès, l'assassina en présence du peuple, probablement dans une émeute, et s'empara du trône. Ainsi s'éteignit à son tour la dynastie de Jéhu, car aucune de celles qui s'élevaient successivement dans Israël ne pouvait durer au delà de quelques générations. Sallum se maintint un mois seulement. Manahem, fils de Gadi, qui commandait l'armée et se trouvait alors à Thirsa, marcha contre Sallum, et s'étant emparé de Samarie, tua l'assassin du roi, s'empara du trône et sut s'y maintenir pendant dix ans. Une ville nommée Thipsach, située selon toute apparence dans les environs de Thirsa, et qui n'avait pas voulu reconnaître la royauté de Manahem, fut prise de force et châtiée par le nouveau roi avec la plus implacable cruauté.

IX. — Phul, roi de Chaldée et d'Assyrie, envahit alors la Syrie et menaça le royaume d'Israël. Manahem, ne pouvant combattre contre un ennemi aussi puissant,

extorqua au pays mille talents ou trois millions de sicles d'argent pour les donner à Phul, et racheta ainsi son armée au prix de cinquante sicles par tête, ce qui prouve qu'elle montait à 60,000 hommes. En échange de cette humiliation, qui rappelait celle de Jéhu devant Salmanassar, Phul consentit à retirer ses troupes et à prêter à Manahem main-forte contre ses ennemis de l'intérieur, qui lui contestaient la couronne usurpée par lui.

Mais une telle conduite ne pouvait qn'augmenter la haine contre Manahem et sa famille. Son fils Phacéias (*Pékahiah*) lui succéda dans la cinquantième année du règne d'Ozias en Israël (761). Mais deux ans après, un des officiers de ce prince, Phacée (*Pékah*), fils de Rémalia, forma, avec cinquante hommes de Galaad, une conspiration contre Phacéias, qui fut assassiné dans son palais de Samarie (759). Après ce forfait, Phocée s'empara du trône. Le prophète Osée déroule devant nos yeux le sombre tableau de ce temps d'anarchie et de crimes. « Jéhovah, dit-il, plaide avec les habitants du » pays, car il n'y a dans le pays ni vérité, ni charité, » ni connaissance de Dieu. Faux serment, mensonge, » meurtre, vol, adultère, tous ces crimes se répandent, » et le sang vient se joindre au sang. C'est pourquoi le » pays sera en deuil, et tous ses habitants seront anéan- » tis, avec les animaux des champs et les oiseaux du » ciel, et jusqu'aux poissons de la mer, ils périront » tous... Ils sont tous échauffés comme un four, et ils » dévorent leurs juges : tous leurs rois tombent, nul » d'entre eux ne m'invoque... Ils se sont donné des » rois sans moi; ils ont élevé des princes sans que je le » susse; de leur argent et de leur or, ils se sont fait des » idoles, afin qu'ils soient exterminés. »

A la fin de la première année de Phacée (758), Ozias, roi de Juda, mourut dans la maladrerie de Jérusalem,

où il était relégué, à l'âge de soixante-huit ans et après un règne de cinquante-deux ans. Son fils, le régent Joathan, lui succéda dans le titre royal.

§ 5. — Intervention des Assyriens en Palestine. — Déclin du royaume d'Israël et chute de Samarie.

(758-721)

I. — Joathan, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, succéda à son père sur le trône de Juda, se distingua par son énergie et sa piété, et son règne fut un des plus heureux de la monarchie. La Bible lui reproche cependant d'avoir laissé subsister les *hauts lieux* et permis que le peuple y offrît des sacrifices. Aux fortifications élevées par son père il en ajouta d'autres pour prévenir les dangers qui menaçaient le pays. Il restaura le Temple et éleva d'importantes constructions à Jérusalem. Il combattit avec succès les Ammonites et les força de payer pendant trois ans un tribut considérable.

Durant ce temps, les désordres et les compétitions au trône continuaient avec autant de violence que jamais dans le royaume d'Israël. Le livre des Rois attribue au règne de Phacée huit ans de moins que l'intervalle qui s'étend entre son avénement au trône et sa mort. Mais ce fait étrange nous est expliqué par deux inscriptions assyriennes[1], dont les conséquences historiques ont été reconnues pour la première fois par M. Oppert. Il en résulte, en effet, que la domination de Phacée fut interrompue pendant sept ans, que vers l'an 742 il fut renversé du trône par un second Manahem, probable-

1. Layard, *Inscriptions in cuneiform character*, pl. L. — *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, t. II, pl. LXVII.

ment fils de Phacéias. Ce prince s'était élevé avec l'appui de Téglathphalasar II, roi d'Assyrie, auquel il payait tribut comme vassal. En 733, une nouvelle révolution lui fit perdre le pouvoir et restaura son compétiteur Phacée.

Celui-ci, ouvertement hostile aux Assyriens, dont il venait de renverser l'ami, avait fait alliance avec Rasin, roi de Damas. Les deux princes, au temps du premier règne de Phacée, avaient formé le projet de renverser du trône la dynastie de David, et d'installer comme roi à Jérusalem un certain Ben-Tabeël, leur créature, probablement afin de pouvoir opposer aux Assyriens une force plus compacte; mais les sages mesures de Joathan ne leur avaient pas permis de mettre ce projet à exécution. Malheureusement Joathan était mort après seize ans de règne, à peine âgé de quarante-deux ans (742).

II. — Son fils et successeur Achaz, jeune homme de vingt et quelques années, ne possédait aucune des qualités paternelles. Il encouragea par son propre exemple l'idolâtrie phénicienne; il fit élever des statues de Baal, et alla jusqu'à prendre part à l'abominable culte de Moloch, en faisant passer par le feu un de ses enfants dans la vallée de Hinnom. Faible et craintif, il ne put tenir en respect ses dangereux voisins; dès les premiers temps de son règne, Phacée et Rasin envahirent le pays de Juda, et Jérusalem fut menacée d'un siége. Achaz résolut de se jeter dans les bras du roi d'Assyrie et d'acheter son secours par un honteux tribut. Le prophète Isaïe essaya en vain de l'en détourner par ses conseils et par ses menaces.

Le danger s'éloigna de Jérusalem même, mais Phacée et Rasin firent subir de sérieux échecs aux troupes d'Achaz. Réalisant alors son projet antipatriotique, le roi de Juda appela à son secours Teglathpha-

lasar, dont il acheta la protection avec les trésors du Temple et ceux du palais. Le monarque assyrien, dont la politique avait une revanche à prendre, ne se fit pas attendre longtemps. Il envahit le royaume de Damas, s'empara de la capitale, tua Rasin et réunit à son vaste empire les États qu'il avait gouvernés. Une grande partie des habitants du royaume de Damas fut transportée en Arménie, sur les bords du fleuve Cyrus. De la Syrie, Teglathphalasar pénétra dans le pays d'Israël, et occupa toute la Pérée et la Galilée, dont il fit transporter en Assyrie les principaux habitants (732). Ce fut le commencement de la captivité des Dix Tribus, et le royaume d'Israël se borna dès lors au petit pays de Samarie. Le roi Phacée dut courber la tête sous le joug et fut assassiné quelques années après (730), victime d'une conspiration à la tête de laquelle était Osée (*Hoséa*), fils d'Ela, qui voulait se placer sur le trône.

Achaz alla trouver le roi d'Assyrie à Damas pour lui rendre un hommage de vassal. A cette occasion, ayant vu le grand autel de Damas, il en envoya le dessin au prêtre Urie à Jérusalem, en lui ordonnant d'en faire élever un pareil dans le parvis du Temple. Le nouvel autel, chargé de symboles idolâtriques, remplaça celui que Salomon avait construit. Non content de cette profanation, Achaz, de retour à Jérusalem, éleva partout des autels aux divinités syriennes, et finit par fermer le sanctuaire du vrai Dieu. Achaz n'eut pas, du reste, à se louer de l'alliance assyrienne qu'il avait si chèrement achetée, et bientôt il put reconnaître combien étaient lourds les liens de vasselage auxquels il s'était soumis. En même temps, les Iduméens firent des incursions sur le territoire de Juda et s'y livrèrent au pillage. Les Philistins, profitant de la faiblesse d'Achaz, lui prirent plusieurs villes importantes. Achaz mourut dans la seizième année de son règne (727); quoique jeune

encore, il ne fut nullement regretté, et on lui refusa même les honneurs de la sépulture royale. Il laissa dans son fils Ezéchias un successeur qui donnait au royaume les plus belles espérances. Dès sa plus tendre jeunesse, le prophète Isaïe avait annoncé en lui le sauveur de Juda, qui devait renouveler l'éclat de la maison de David.

III. — Ezéchias formait en effet, sous tous les rapports, le plus complet contraste avec son père. Il manifesta un zèle ardent pour la religion ; dès son avénement au trône il fit rouvrir le Temple, qui avait été fermé par Achaz. Partout les statues des divinités phéniciennes furent brisées, et il fit même supprimer les *hauts lieux*, dont le culte, bien que consacré à Jéhovah, formait une concurrence illégale au sanctuaire central et était contraire aux prescriptions de la loi mosaïque. Voulant détruire tout ce qui pouvait donner lieu à l'idolâtrie, Ezéchias fit briser le serpent d'airain que Moïse avait jadis fait ériger dans le désert, et qui était devenu pour le peuple l'objet d'un culte superstitieux.

La première Pâque célébrée après l'avénement d'Ezéchias le fut avec une extraordinaire solennité ; le roi envoya des messagers à Samarie et dans tout ce qui restait du royaume de Juda pour y inviter les hommes demeurés fidèles à la loi du Seigneur. Il en vint un certain nombre à Jérusalem, mais la majorité de la population insulta et maltraita les envoyés d'Ezéchias. Complétant ses réformes, le pieux roi réorganisa le corps des prêtres et des lévites sous les auspices du grand prêtre Azarias.

IV. — Pendant ce temps le royaume de Samarie voyait approcher sa dernière heure. « Il y avait longtemps, dit l'Écriture, que ceux d'Israël péchaient con-

tre le Dieu qui les avait tirés d'Égypte, et qu'ils rendaient un culte à des divinités étrangères. Ils suivaient les coutumes criminelles des peuples que Dieu avait exterminés à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sous les arbres touffus ; ils y brûlaient de l'encens sur les autels, ils adoraient les astres du ciel, ils servaient Baal, ils faisaient passer par les flammes leurs fils et leurs filles, et pratiquaient les divinations, les enchantements; en un mot ils commettaient toutes sortes d'abominations devant le Seigneur. » C'est en vain que les prophètes avaient multiplié les avertissements ; Israël était demeuré sourd à toutes les menaces, et l'invasion même du roi d'Assyrie, traînant une partie de la population en captivité, n'avait pas amené le reste à résipiscence. Aussi le jour des châtiments divins était-il arrivé.

Osée, l'assassin de Phacée, était monté sur le trône trois ans avant l'avénement d'Ezéchias (730) ; il était vassal du roi d'Assyrie et payait un tribut à Salmanassar VII, successeur de Teglathphalasar. Nous savons par les discours des prophètes de cette époque que, dans le royaume d'Israël comme dans celui de Juda, il y avait alors beaucoup de partisans d'une alliance avec l'Égypte, qui se trouvait gouvernée par le belliqueux conquérant éthiopien Schabak, le Sua de la Bible, qui seule était capable d'opposer une digue aux envahissements de l'Assyrie et qui était intéressée elle-même à éloigner de ses frontières une puissance dont la soif de domination extérieure ne paraissait pas devoir se borner à l'Asie. Les prophètes se méfiaient d'une telle alliance et la désapprouvaient avec énergie. Le roi Osée crut cependant y trouver son salut. Il signa un traité avec Schabak, et aussitôt refusa le tribut au roi d'Assyrie. Salmanassar, à cette nouvelle, fondit comme la foudre

sur le pays d'Israël, saisit Osée et le jeta en prison, occupa toute la contrée, et vint mettre le siége devant Samarie, la capitale, où s'était retranchée la turbulente et guerrière aristocratie éphraïmite (723). Samarie opposa aux attaques de l'ennemi une résistance opiniâtre, et bientôt le siége, se relâchant du côté des Assyriens, tourna en blocus. De graves événements étaient en effet survenus à Ninive; Salmanassar était mort et Saryukin avait usurpé le pouvoir. Enfin, dans la troisième année du siége, le nouveau roi vint en personne devant Samarie; il reprit les opérations avec vigueur et le dernier boulevard de l'indépendance d'Israël fut emporté (721). Selon le principe constamment suivi par les conquérants assyriens de cette époque, tous les principaux habitants qui pouvaient donner quelque sujet de crainte, notamment les riches et les guerriers, furent forcés d'émigrer, et le pays conquis fut repeuplé successivement, sous Saryukin et ses successeurs, par différentes peuplades de la vaste monarchie assyrienne, tirées principalement de la Chaldée.

Au moment où le royaume d'Israël tombait ainsi victime de ses luttes intestines, de ses fréquentes révolutions militaires et d'une politique faussement dirigée, le pays de Juda se ranimait d'une vie nouvelle sous le roi Ézéchias. Là, malgré les écarts de plusieurs rois et d'une partie du peuple, le sanctuaire central et la dynastie de David avaient toujours empêché les débordements de l'irréligion et des passions politiques, qui furent si funestes à Israël. Les prophètes étaient mieux écoutés; les prêtres exerçaient une grande influence, et l'État et la dynastie leur avaient dû le salut aux funestes jours d'Athalie. Israël n'avait eu que quelques jours d'éclat et de bonheur sous le roi Jéroboam II, tandis que Juda avait joui de nombreuses années de gloire et de prospérité sous les règnes heureux d'Asa, de

Josaphat et d'Ozias. En outre, la position géographique de Juda était des plus avantageuses, et Jérusalem surtout offrait de grands moyens de défense[1]. Saryukin n'essaya pas de soumettre le royaume de Juda; Samarie prise, il se dirigea au plus vite vers le pays des Philistins pour y rencontrer Schabak, roi d'Égypte, qui, après n'avoir pas su venir à temps au secours d'Israël, entrait à ce moment en Palestine. Après l'avoir vaincu à Raphia et avoir contraint à l'obéissance les cités des Philistins, le conquérant assyrien, retournant sur ses pas, pénétra en Phénicie, où il s'empara de toutes les villes à l'exception de Tyr. Mais au milieu de ces conquêtes, il laissa tranquilles Ézéchias et le royaume de Juda.

§ 6. — Le royaume de Juda, de la prise de Samarie à la bataille de Mageddo.

(721-610)

I. — Les livres historiques de la Bible ne nous disent rien sur ce qui se passait dans le pays de Juda pendant les vingt ans de paix profonde qui succédèrent pour Ézéchias à la terreur que dut tout d'abord lui causer la conquête de Samarie par Saryukin, et l'établissement des garnisons assyriennes jusque sur la frontière de ses États. Mais les écrits du prophète Isaïe nous présentent un tableau très-animé de l'état moral et politique du peuple de Juda à cette époque de son histoire. Heureuse par son roi et se reposant avec assurance sur le courage de ses guerriers, la Judée était troublée par les menées d'un parti qui, au lieu de chercher le salut dans la piété et dans la confiance à

1. Voy. Bernhardi, *Commentatio de causis quibus effectum sit ut regnum Judæ diutius permaneret quam regnum Israël*. Louvain, [illegible].

Jéhovah, ne respirait que la guerre et comptait sur les chevaux et les chariots de l'Égypte, que le prophète présente comme inutiles et même dangereux pour Juda. Ce parti, qui comptait dans son sein des personnages importants, même des prêtres et des prophètes, méconnut le vrai sens des préceptes religieux et s'attacha tout au plus à quelques observances extérieures; il s'abandonna au débordement de ses passions, viola le droit et opprima le peuple. Le pays, disait Isaïe, ne devait être vraiment heureux que lorsque Dieu aurait puni les impies d'un châtiment exemplaire.

II. — Malgré l'influence dont Isaïe jouissait auprès du roi Ézéchias, le parti de la guerre à tout prix et de l'alliance égyptienne prévalut à la cour de Jérusalem, lorsqu'on vit Saryukin mourir, en 704, laissant Babylone arrachée à la domination par une révolte des plus menaçantes. Toutes les nations de la Palestine crurent trouver dans ce changement de règne une occasion favorable pour secouer le joug assyrien. Une coalition générale de leurs princes s'organisa sous les auspices et avec le concours de l'Ethiopien Schabatok (le Séthos d'Hérodote), qui régnait alors sur l'Égypte. Les petits souverains des cités de la Phénicie, ceux des villes des Philistins, les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, refusèrent en même temps le tribut et s'allièrent avec Ézéchias, qui ouvrit les hostilités en prenant Migron, ville de la tribu de Benjamin, sur la frontière de l'ancien royaume d'Israël, que Saryukin avait détachée du territoire de Juda et où il avait installé une de ses créatures avec un titre royal.

Mais le nouveau roi qui venait de monter sur le trône d'Assyrie était le terrible Sennachérib. Il laissa passer plus de trois ans sans venir châtier l'audace des princes

de la Palestine, occupé qu'il était à terrasser l'insurrection du Chaldéen Mérodachbaladan et à ramener Babylone à l'obéissance, puis à réprimer toutes les velléités de révolte qui s'étaient manifestées dans les âpres provinces situées au nord et à l'est de l'Assyrie. Mais une fois qu'il se fut ainsi bien assuré contre toute chance de soulèvements qui, éclatant derrière lui, pourraient le rappeler en arrière quand il se trouverait engagé sur le territoire de la Palestine, il se mit en marche contre cette contrée à la tête de toutes les forces de son empire. Ce fut sur la Phénicie qu'il se jeta d'abord ; il battit Élouli, roi de Tyr, qui avait alors l'hégémonie sur les autres cités phéniciennes ; toutes se soumirent, et les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, épouvantés, se hâtèrent — pour nous servir ici de l'expression des orientaux modernes qui s'y applique mieux qu'aucune autre — de demander l'*aman* sans même avoir combattu. Sennachérib, longeant la mer, se rendit alors chez les Philistins qu'il écrasa, défit sur leur territoire une armée égyptienne qui venait les secourir, enfin se rendit à Migron, où il rétablit le prince sa créature, détrôné par Ézéchias.

III. — Celui-ci restait seul après la défaite de tous ses alliés. C'est à ce moment seulement que la Bible commence le récit, car elle se tait sur les événements qui amenèrent l'invasion de Sennachérib dans le royaume de Juda, et c'est d'après les inscriptions mêmes du monarque assyrien que nous avons dû les raconter [1].

Sennachérib, suivant le livre des Rois, complétement d'accord ici avec les monuments de l'épigraphie assyrienne, envahit le territoire de Juda, s'empara suc-

1. Voy. Oppert, *Les Inscriptions des Sargonides*, p. 44 et suiv.

cessivement de toutes ses forteresses, réduisit une portion considérable de sa population en captivité, enfin vint camper en personne devant Jérusalem. Ézéchias, pour sauver sa capitale et le Temple des profanations dont les menaçait l'armée de Sennachérib, s'humilia devant le roi d'Assyrie, qui lui imposa un tribut de 30 talents d'or et de 300 talents d'argent. Pour le payer, Ézéchias employa jusqu'au revêtement d'or des portes du Temple, voulant probablement faire croire aux Assyriens que ses caisses ne suffisaient pas à payer une somme aussi considérable et qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, car moins d'un an après nous le verrons faire parade de ses trésors devant les ambassadeurs de Babylone. Sennachérib partit, après avoir touché ce tribut, pour aller faire en personne le siége de la place très-forte de Lachis, dans la plaine de Juda, qui bientôt fut contrainte à se rendre. En même temps ses avant-postes furent portés jusque devant Péluse, à la frontière d'Égypte, car il comptait envahir ce pays après avoir achevé la soumission de la Judée.

Mais à son camp devant Lachis, l'idée vint à Sennachérib qu'il serait imprudent, au moment de porter ses armes en Égypte, de laisser derrière lui une ville de l'importance de Jérusalem sans y mettre garnison. Il envoya donc un corps de troupes considérable pour réduire la capitale de Juda. Ézéchias, décidé à résister par le conseil même d'Isaïe qui avait repris sur lui tout son légitime ascendant, ne négligea rien pour mettre Jérusalem en état de défense. Il fit obstruer les sources qui pouvaient fournir de l'eau aux assiégeants, réparer les murs partout où il y avait des brèches, démolir les maisons qui pouvaient gêner la défense et détourner en ville l'eau de la fontaine de Siloé.

Bientôt on vit se présenter au pied des remparts le général en chef de l'armée assyrienne (*tartan*), le grand

échanson du roi (*rab saké*) et le chef de ses eunuques (*rab saris*) [1], qui apportaient la sommation de Sennachérib. Ézéchias envoya trois de ses officiers pour conférer avec eux. Le grand échanson assyrien prit la parole et, dans un langage hautain, il taxa de fanfaronnade les plans de défense et la bravoure dont se vantait le roi de Juda, et appela l'Égypte, d'où Ézéchias attendait son salut, un faible roseau qui ne fait que blesser la main de celui qui s'y appuie. « En vain, ajouta-t-il, » vous compteriez sur le secours de Jéhovah, qu'Ézé- » chias a offensé en détruisant partout ses hauts-lieux et » ses autels, et en ne laissant subsister qu'un seul autel » à Jérusalem. Vous êtes déjà si faibles que, si je vous » fournissais deux mille chevaux, vous n'auriez pas » assez de cavaliers pour les monter. C'est Jéhovah lui- » même qui a envoyé le roi d'Assyrie pour dévaster ce » pays. » Les délégués d'Ézéchias lui demandèrent de parler en syriaque, pour ne pas être entendu du peuple qui était sur le rempart; mais l'Assyrien répondit que c'était justement à ce peuple mourant de faim et de soif que s'adressaient ses paroles; alors, élevant la voix, il parla aux soldats d'Ézéchias en langue hébraïque, disant que leur roi les trompait et qu'il ne pourrait pas les sauver; que le roi d'Assyrie, au contraire, leur offrait le bonheur et la tranquillité, et les conduirait dans un pays plus fertile que le leur; que d'ailleurs Jéhovah ne les sauverait pas plus que les autres dieux n'avaient sauvé leur pays. Ce discours fut écouté dans un profond silence; Ézéchias avait défendu que l'on fît aucune réponse.

Ézéchias et le peuple allèrent au Temple en habits de deuil se prosterner devant Jéhovah et implorer sa

1. La plupart des histoires en font trois personnages qu'elles appellent Tartan, Rabsacès et Rabsaris, prenant leurs titres pour leurs noms propres.

miséricorde. Isaïe les encourageait et leur promettait au nom de Dieu une prochaine délivrance. Cependant Sennachérib avait pris Lachis et, se rapprochant de Jérusalem, était venu camper à Libnah. Il y apprit l'approche du prince royal d'Éthiopie et d'Égypte, Tahraka, chargé du commandement de l'armée par le roi Schabatok, lequel, à la tête de troupes nombreuses recrutées principalement dans les pays du Haut-Nil, s'avançait dans le Delta et se préparait à entrer en Palestine pour y combattre les Assyriens. La position de Sennachérib pouvait devenir très-périlleuse si Tahraka l'attaquait avant qu'il fût venu à bout du royaume de Jùda. Dans cette situation des choses, il résolut de brusquer l'assaut de Jérusalem et envoya à Ezéchias une nouvelle sommation, plus impérative encore que la première, qui lui laissait à peine quelques jours pour la réflexion. Le roi lut la lettre, se rendit au Temple et adressa au Seigneur une fervente prière, lui demandant de venger l'outrage fait à son nom. Alors Isaïe, saisi par l'inspiration divine, annonça au roi et au peuple que Jéhovah avait exaucé sa prière, que bientôt Sion et Jérusalem regarderaient avec mépris l'orgueil humilié de Sennachérib, et que celui-ci n'essaierait même pas d'assiéger la ville de Jérusalem. En effet, dans la nuit suivante, « l'ange de la colère de Dieu descendit sur le camp des Assyriens; » 185,000 hommes furent atteints de la peste, qui éclata subitement au milieu de l'armée. Avec ses troupes ainsi ravagées par la contagion, Sennachérib ne pouvait plus songer ni à prendre Jérusalem, ni à tenir tête à l'armée nombreuse et fraîche qu'amenait Tahraka; il se hâta de donner l'ordre de la retraite, et du reste de son règne il ne reparut plus en Palestine. Ézéchias rentra en possession de son territoire dévasté, et même une notable portion des villes de la tribu d'Ephraïm, qui avaient appartenu

au royaume d'Israël, se donnèrent à lui, en secouant le joug assyrien. Quant aux Égyptiens, contents de n'être plus menacés, ils ne paraissent pas avoir poursuivi Sennachérib dans sa retraite, et ils le laissèrent en possession du pays des Philistins jusqu'à Gaza.

Lorsque Hérodote visita l'Égypte, les prêtres de cette contrée lui racontèrent l'événement miraculeux qui l'avait sauvée de l'invasion assyrienne en même temps que le royaume de Juda; seulement, comme de juste, ils attribuaient le prodige à la puissance de leurs dieux[1].

IV. — Juda était délivré des Assyriens, mais l'armée de Sennachérib, en se retirant, avait laissé la peste derrière elle comme dernier fléau. Ézéchias en fut atteint, et bientôt on désespéra de sa vie. Le pieux roi implora le Seigneur avec larmes, en demandant de vivre encore assez pour avoir un héritier qui assurât l'avenir de la couronne de David. Dieu écouta cette prière, et ce fut Isaïe qui reçut la mission d'aller annoncer au roi qu'il guérirait bientôt, malgré toutes les prévisions de la médecine.

L'échec de Sennachérib avait répandu dans toute l'Asie la renommée du royaume de Juda, qui seul avait échappé au conquérant redoutable devant lequel tout tremblait. Aussi vit-on bientôt arriver à Jérusalem des ambassadeurs de Mérodachbaladan, qui s'était soulevé à Babylone contre le joug assyrien et s'attendait à une prochaine attaque de Sennachérib. Ils venaient sous le prétexte de féliciter Ézéchias sur le rétablissement de sa santé, mais en réalité pour lui proposer une alliance contre l'ennemi commun. Ézéchias, flatté de

1. Herodot., II, 141.

cette démarche, mit une imprudente vanité à étaler sous les yeux des envoyés du prince babylonien ses trésors, ses magasins et ses arsenaux. Isaïe, qui demeurait toujours le conseiller du roi, craignit les dangers que pourrait attirer de nouveau sur le pays une alliance avec les insurgés de Babylone, et, éclairé par une vue prophétique, il dit à Ézéchias : « Des jours viendront où » l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta » maison et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour; » rien n'y restera, dit Jéhovah, et tes propres descen- » dants seront des courtisans dans le palais du roi de » Babylone. » La prompte défaite de Mérodachbaladan, quelques mois seulement après, ne permit pas, du reste, à Ézéchias de suivre la velléité qu'il paraît avoir eue d'écouter ses propositions.

V. — Ézéchias passa le reste de sa vie dans une paix profonde, s'occupant à réparer les plaies sans nombre que l'invasion de Sennachérib avait laissées dans le pays. Il ramassa, en prévision de l'avenir, de grands trésors, de nombreux troupeaux, établit des magasins et des arsenaux, et fit relever les fortifications des villes. Trois ans après l'invasion des Assyriens, sa femme lui donna un fils, du nom de Manassé, qui paraît avoir été associé au trône dès sa naissance, car le Livre des Rois compte son règne à partir de cette date (697).

Sous le règne d'Ézéchias la littérature hébraïque, en décadence depuis l'époque de Salomon, prit un nouvel essor; ce fut l'âge d'or de la poésie prophétique. A côté d'Isaïe florissait, à la cour du roi, le prophète Michée (*Micha*), de Moreseth, près de Gath. Ce fut très-probablement aussi vers la fin du règne d'Ézéchias que Nahum prononça la prophétie sublime dans laquelle, à ce moment même des plus éclatantes prospérités de Ninive, il en annonçait la ruine prochaine. Un passage

du livre des Proverbes [1] nous laisse à entendre qu'Ézéchias établit une sorte d'académie chargée de recueillir et de mettre en ordre les anciens monuments littéraires, notamment les apophthegmes attribués à Salomon. Le beau cantique composé par Ézéchias après sa maladie doit faire aussi reconnaître dans ce roi lui-même un des bons poëtes de l'époque.

Ézéchias mourut âgé de cinquante-quatre ans, dans la quarante et unième année de son règne (685) [2]. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, au milieu de la douleur universelle du peuple.

VI. — Manassé n'était âgé que de douze ans lorsqu'il monta sur le trône de son père Ézéchias (685). Le prophète Isaïe était trop avancé en âge pour exercer encore une sérieuse influence sur les affaires du pays et les destinées du jeune prince. Le parti antireligieux, qui trouvait un fort appui dans les mauvaises passions des masses et que l'énergie d'Ézéchias avait pu dompter un moment sans être capable de le vaincre complétement, releva la tête, s'empara du jeune roi et se livra à des désordres d'autant plus grands qu'il avait à venger sur les prêtres et les prophètes le frein sévère qu'il s'était senti imposer et dont il voulait prévenir le retour. Ce fut sous l'influence de ce parti que se fit l'éducation de

1. xxv, 1.

2. Cette date est absolument différente de celle que l'on trouve jusqu'à présent dans les histoires (697). Mais toute la chronologie de cette époque doit être maintenant remaniée, en prenant pour pivot la date de l'expédition de Sennachérib, définitivement fixée par les monuments assyriens à l'an 700 avant Jésus-Christ. Évidemment, quand le livre des Rois n'attribue que vingt-neuf ans de règne à Ézéchias, il arrête son calcul à la naissance de Manassé et à son association au trône paternel en 697. De même il compte les années de règne de Manassé à partir de cette date, bien qu'il n'ait régné seul et effectivement qu'à partir de 685, quand il avait douze ans, c'est-à-dire quinze ans après l'invasion des Assyriens, comme le dit formellement la Bible.

Manassé; car on ne saurait autrement expliquer la réaction terrible qui éclata sous le fils du pieux Ézéchias. Manassé réunit en lui l'impiété d'Achab à la cruauté de Jézabel. Il rétablit le culte de Baal et d'Astoreth, et jusque dans les parvis du Temple il éleva des autels consacrés au culte des astres. A l'entrée du Temple on vit des chevaux et des chars, emblèmes du dieu Baal considéré comme le soleil, et le sanctuaire fut profané par les abominables mystères d'Astoreth, célébrés par la débauche. Manassé fit passer son enfant par le feu en l'honneur de Moloch, et se livra à toutes sortes de pratiques coupables et superstitieuses, telles que la divination, la nécromancie, etc. Plusieurs prophètes osèrent élever la voix contre ces abominations et prédire à Jérusalem le sort de Samarie et de la maison d'Achab; mais ils ne furent pas écoutés, et la mort fut le prix de leur pieux dévouement; car Manassé, dit l'Ecriture, versa beaucoup de sang innocent, jusqu'à en remplir Jérusalem d'une extrémité à l'autre. Une tradition, constante dans la Synagogue et adoptée par les Pères de l'Église, dit qu'Isaïe fut au nombre des martyrs de cette époque; Manassé, importuné de ses reproches, le fit scier entre deux planches.

Une si criminelle conduite devait nécessairement attirer sur le roi de Juda les châtiments que la Providence divine tient toujours en réserve pour les grands coupables. Le roi d'Assyrie Assarahaddon, un des derniers conquérants ninivites, fit une expédition pour réduire à l'obéissance les cités de la Phénicie révoltées. Après avoir pris et brûlé Sidon, reçu la soumission des autres villes, il marcha sur le royaume de Juda, en défit l'armée, prit Jérusalem, fit prisonnier le roi Manassé et l'interna à Babylone; là ce dernier se repentit de sa conduite et pria Dieu, qui l'exauça. Ramené à Jérusalem au bout de quelque temps de captivité, par

l'ordre d'Assarahaddon, et rétabli sur son trône à la condition de reconnaître la suzeraineté du monarque assyrien et de lui payer tribut, il fit renverser les idoles et rétablir l'autel de Jéhovah. Mais son repentir ne fut pas de longue durée ; après quelque temps il rentra dans la voie coupable qui l'avait pourtant conduit à son désastre, et Jérémie atteste formellement que toute la fin du règne de Manassé fut remplie des mêmes impiétés et des mêmes crimes que le commencement. Manassé mourut en 642, à l'âge de cinquante-cinq ans ; la sépulture royale fut refusée à sa dépouille.

VII. — Son fils Amon, qui lui succéda à l'âge de vingt-deux ans, suivit son exemple en favorisant l'idolâtrie. Quelques officiers de la cour conspirèrent contre Amon et le tuèrent dans son palais ; il avait à peine régné deux ans (640). La sépulture royale lui fut refusée, comme à son père. Le peuple fit mourir les assassins d'Amon et mit sur le trône son fils Josias, qui n'était âgé que de huit ans.

VIII. — Le règne de Josias fut la dernière lueur de la maison de David, la dernière époque brillante du royaume de Juda, qui allait être bientôt englouti dans les grandes révolutions dont l'Asie devint alors le théâtre. Le jeune roi fut élevé sans doute par les prêtres et les prophètes ; car nous le voyons, très-jeune encore, manifester un grand zèle pour le rétablissement du culte orthodoxe et prendre pour modèle son aïeul David. Il se maria de bonne heure, et il était à peine âgé de quatorze ans lorsque sa première femme, Zebida, lui donna un fils qui reçut le nom d'Eliakim. Deux ans après, une autre femme, Hamital, lui donna un second fils, appelé Joachaz, et environ treize ans plus tard il

eut de la même femme un dernier enfant, appelé Mathanias (*Matthaniah*).

Selon les Paralipomènes ou Chroniques, Josias commença, dès la douzième année de son règne, ses réformes religieuses, en sévissant contre les idoles et les idolâtres; et quoique le Livre des Rois ne rapporte aucun fait de Josias avant la dix-huitième année de son règne, la réparation du Temple, qui fut ordonnée dans cette même année, indique d'elle-même la suppression de l'idolâtrie. Le jeune Jérémie, fils de Helcias, prêtre de la ville d'Anathoth, qui prêcha comme prophète depuis la treizième annèe du règne de Josias, exerça probablement par ses discours quelque influence sur l'esprit du roi; car persécuté dans sa ville natale, et menacé même de mort, il se rendit bientôt à Jérusalem. Le prophète Sophonias florissait également sous Josias, et très-probablement dans la première moitié de son règne.

IX. — La dix-huitième année de Josias fut signalée par un événement important, qui contribua à rendre encore plus ardent le zèle du roi pour le rétablissement du culte mosaïque. Le grand-prêtre Helcias (*Hilkiah*), en dirigeant les réparations du Temple, retrouva dans une cachette le livre de la Loi, c'est-à-dire probablement quelque précieux et antique exemplaire des écrits de Moïse, caché sous le règne de Manassé pour être dérobé à sa fureur et que l'on croyait perdu depuis. Le livre fut porté au roi, qui, peu versé dans la Loi, s'en fit faire la lecture. En entendant toutes les prescriptions, jusqu'alors si mal observées, et les menaces du châtiment céleste qui devait atteindre les transgresseurs, Josias fut saisi de terreur et déchira ses vêtements. Il fit aussitôt convoquer les anciens de son conseil et se rendit avec eux au parvis du Temple; les prêtres, les lévites,

les prophètes et les gens du peuple y accoururent en foule. Placé sur une tribune, Josias lut à haute voix dans le livre de l'alliance et fit renouveler au peuple le serment d'alliance avec Jéhovah. Il ordonna ensuite la destruction totale de tous les monuments des cultes païens et de tout ce qui pouvait rappeler l'idolâtrie des temps passés. On brûla un grand nombre d'idoles, et on en jeta les cendres dans le torrent de Cédron. Les hauts-lieux au midi de la montagne des Oliviers, consacrés jadis par Salomon à différentes divinités du paganisme asiatique, furent rendus impurs par des ossements humains qu'on y déposa. On sévit également contre les hauts-lieux ou les autels particuliers destinés au culte du vrai Dieu ; car le roi, conformément aux stricts préceptes des lois mosaïques, ne voulut plus tolérer d'autre autel que celui du sanctuaire central de la nation. Les réformes de Josias s'étendirent même à la portion de l'ancien royaume d'Israël qui s'était réunie à Juda après la retraite de Sennachérib. Josias se rendit en personne à Béthel, fit détruire le temple du veau d'or, établi par Jéroboam, tuer les prêtres et souiller l'autel. A son retour à Jérusalem, il fit célébrer la Pâque avec un éclat qu'on n'avait pas vu à cette cérémonie, même sous Ézéchias. La cité de David redevint alors le centre du culte, et pour les habitants du pays de Juda, et pour les débris des Dix Tribus qui étaient restés sur l'ancien territoire d'Israël. Jérémie prêcha sur les places publiques au sujet de la nouvelle alliance et prononça la malédiction contre ceux qui voudraient s'y soustraire.

X. — La piété et l'énergie de Josias, unies au courageux dévouement de Jérémie, auraient peut-être suffi pour rétablir l'unité religieuse d'une manière durable et pour constituer solidement l'État sur les bases de la

loi mosaïque; mais les événements de l'Asie, dans lesquels le pays de Juda fut entraîné malgré lui, hâtèrent la ruine du petit royaume, qui était déjà affaibli par tant de secousses. La Judée avait échappé à l'invasion des Scythes, qui, en 625 et 624, avaient traversé la Palestine et menacé l'Égypte, et qui, arrêtés dans leur course par les prières et les cadeaux du Pharaon, avaient pillé, en se retirant, le temple d'Atergatis à Ascalon; sans doute les montagnes de Juda s'étaient trouvées inaccessibles aux cavaliers scythes, qui n'avaient toute leur force que dans les plaines. L'affaiblissement de l'empire assyrien, tombé en pleine décadence entre les mains débiles et efféminées de Sarac, et dont la capitale s'était déjà vue à la veille d'être prise par les Mèdes, avait permis aux Hébreux de respirer depuis trente ans que régnait Josias. Mais dans le roi chaldéen de Babylone, Nabopolassar, qui commençait à se former un empire avec les débris de celui de Ninive, et déjà menaçait les pays en deçà de l'Euphrate, l'Égypte voyait naître un nouvel et redoutable ennemi. Néchao, fils et successeur de Psamétik Ier, voulant arrêter les progrès des Chaldéens et prendre aussi sa part des dépouilles de la monarchie assyrienne, marcha sur l'Euphrate, à l'exemple des Pharaons de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, pour s'emparer de la forteresse de Karkemisch ou Circésium et se rendre ainsi maître du point où, depuis des siècles, les armées passaient le plus facilement et le plus habituellement l'Euphrate. Néchao n'avait pas d'intentions hostiles contre le royaume de Juda, qu'il ne toucha même pas dans sa marche. Il traversa le pays des Philistins, qui lui était soumis en grande partie, car Psamétik, après un siége de vingt-neuf ans, s'était emparé de la ville d'Azoth, et lui-même avait pris Gaza. L'armée égyptienne tourna au nord du pays de Juda, par l'ancien territoire d'Israël, et voulut traverser la plaine

d'Esdrelon ; mais là elle fut arrêtée dans sa marche par Josias, qui vint l'attaquer auprès de Mageddo, cédant aux folles suggestions du parti militaire qui voulait chercher à tout prix une occasion de victoire pour achever de relever Juda. Néchao fit dire à Josias qu'il n'en voulait nullement à ses États, qu'il avait hâte de marcher contre ses ennemis, et que Josias ne devait pas engager sans but une lutte qui ne pouvait que lui devenir funeste. Malgré ces avertissements, Josias persista à combattre contre les Égyptiens ; mais ses troupes furent battues et lui-même tomba mortellement blessé par la flèche d'un archer d'Égypte. Son corps fut ramené à Jérusalem (610). La mort du pieux roi répandit partout le deuil et la consternation ; avec lui le dernier soutien de la religion descendit dans les sépulcres de Sion, et dès ce moment le royaume de Juda, dont on avait pu espérer un moment la régénération religieuse et politique, marcha à grands pas vers sa ruine totale. Jérémie et tous les poëtes de l'époque composèrent des lamentations sur la mort du roi Josias ; on les récitait encore longtemps après, à l'anniversaire de la fatale journée de Mageddo.

§ 7. — Agonie du royaume de Juda. — Nabuchodorossor. Prise de Jérusalem.

(610-588)

I. — Joachaz ou Sallum, second fils de Josias, succéda à son père à l'âge de vingt-trois ans, par la volonté du peuple et au détriment de son aîné Éliakim, qui peut-être se montrait disposé à capituler avec le roi d'Égypte, auquel on espérait encore résister. Pendant ce temps Néchao avait continué sa marche vers le Nord et avait pris Kadesch sur l'Oronte, la Cadytis d'Héro-

dote[1]; il avait renoncé pour le moment à la prise de Karkemisch, voulant d'abord conquérir la Syrie et la Palestine. Il s'arrêta à Riblath, ville syrienne sur le territoire de Hamath, et de là il envoya un corps de troupes occuper Jérusalem. Le roi Joachaz fut conduit à Riblath, et Néchao l'envoya captif en Égypte, où il resta jusqu'à sa mort. Il n'avait régné que trois mois. A sa place Néchao mit sur le trône Éliakim, fils aîné de Josias, dont il changea le nom en celui de Joïakim : en même temps il imposa au pays de Juda un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or.

II. — Joïakim n'était pas plus propre que son frère à relever l'espérance des prêtres et des prophètes; tout au contraire, sa tyrannie et la protection qu'il accorda à l'idolâtrie le firent exécrer par tous les gens de bien. Non content de l'impôt dont il fut forcé de surcharger le peuple pour payer le tribut au roi d'Égypte, il opprima ses sujets et les soumit au régime des corvées pour élever au milieu de la misère publique de somptueuses constructions. La mort menaçait tous ceux qui osaient élever la voix contre l'abominable tyrannie du roi, et le sang innocent coulait à flots dans Jérusalem. Joïakim fit poursuivre jusqu'en Égypte le prophète Urie pour le faire mettre à mort. Jérémie aurait eu le même sort, s'il n'avait pas été protégé par quelques personnages importants; mais le danger qui le menaçait ne put étouffer sa voix; il ne cessait de flétrir dans les termes les plus énergiques la tyrannie de Joïakim et la dépravation de ses courtisans, parmi lesquels on remarquait même des hommes appartenant à la classe des prêtres ou qui prêchaient comme prophètes.

1. II, 159.

III. — Dans la quatrième année du règne de Joïakim, Néchao, après avoir soumis peu à peu les peuples en deçà de l'Euphrate, crut pouvoir entreprendre le siége de Karkemisch. Mais à ce moment Nabuchodorossor[1], prince royal de Babylone, s'avança contre lui à la tête d'une forte armée, tandis que son père Nabopolassar prenait et détruisait Ninive avec Cyaxare, roi des Mèdes; une grande bataille fut livrée devant Karkemisch, et Néchao, vaincu, dut se retirer en toute hâte en Égypte, abandonnant ses récentes conquêtes. C'est à ce moment qu'Habacuc prononça sa prophétie sur la puissance redoutable des Chaldéens, qui menaçait d'engloutir Juda, mais qui devait tomber à son tour, après avoir servi d'instrument à la colère du ciel.

L'année qui suivit la bataille de Karkemisch, les Chaldéens s'avancèrent jusqu'aux frontières de l'Égypte et soumirent toute la Syrie, sans pourtant toucher au royaume de Juda, car ils parvinrent devant Péluse en deux colonnes, dont l'une passa par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab. Les Égyptiens dès lors n'osèrent plus sortir de leurs limites. Au mois de décembre de cette année 605, on proclama à Jérusalem un jeûne public pour implorer le secours de Dieu contre les Chaldéens. Jérémie profita de cette occasion pour faire lire publiquement dans le parvis du Temple, par son secrétaire Baruch, le livre de ses prophéties. Joïakim, l'ayant appris, se fit apporter le livre, et après l'avoir lu, le brûla; en même temps il donna l'ordre d'arrêter Jérémie et Baruch, et de les livrer au dernier supplice. Mais ils parvinrent à se cacher dans une sûre retraite,

1. Il faut adopter cette forme, donnée par Bérose et par quelques passages de la Bible, et qui seule représente bien le nom assyrien *Naboukoudourrioussour*. Le *Nabuchodonosor* généralement adopté n'est que le résultat d'une faute de transcription dans le livre des Rois.

d'où ils ne sortirent qu'après la mort de Joïakim, et où Jérémie dicta de nouveau les discours qui avaient été brûlés, en y ajoutant une prophétie fulminante contre le roi.

Cependant Joïakim échappa cette fois au danger; Nabuchodorossor, ayant reçu la nouvelle de la mort de son père (604), prit le chemin du désert pour retourner en toute hâte à Babylone et s'y faire proclamer, remettant à un autre moment la soumission de Joïakim et de quelques autres alliés de l'Égypte. Il ne revint en Syrie que deux ans après, mais alors pénétra dans le cœur du royaume de Juda, qu'il rendit tributaire, prit Jérusalem et força Joïakim de le reconnaître pour suzerain (602). Ce fut alors que Nabuchodorossor emporta pour la première fois à Babylone une partie des vases sacrés du Temple, et qu'il emmena plusieurs jeunes gens des familles nobles, tels que Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, afin de servir d'otages de la fidélité de Joïakim, qu'il avait eu d'abord l'intention de jeter en prison, mais qu'il se décida ensuite à laisser à Jérusalem. Trois ans plus tard (599), Joïakim, séduit par la fausse politique de certains orateurs ou faux prophètes, et comptant sur le secours de Psamétik II, roi d'Égypte, osa se révolter contre le roi de Babylone. Nabuchodorossor prépara une nouvelle expédition en Judée, et en attendant fit ravager le pays par des bandes de cavalerie chaldéenne, arabe, syrienne et ammonite. Joïakim mourut sur ces entrefaites, à l'âge de trente-six ans, laissant sur son fils Joachin tout le poids des conséquences de sa rébellion.

IV. — Joachin, appelé aussi Jéchonias (*Jéchoniahou*), monta donc, à l'âge de dix-huit ans, sur un trône entouré des plus formidables dangers. L'armée chaldéenne ne tarda pas à paraître devant Jérusalem,

qu'elle assiégea, et bientôt elle fut suivie du roi Nabuchodorossor. Joachin n'était pas en état de soutenir un long siége; ne voyant pas arriver d'Égypte le secours qu'il attendait, il capitula et descendit du trône qu'il avait occupé trois mois et dix jours (599). Les Babyloniens entrèrent alors dans la ville, s'emparèrent de tous les trésors du Temple et du palais royal, et démontèrent tous les ustensiles d'or qui se trouvaient dans le sanctuaire depuis le temps de Salomon. Dix mille des principaux habitants, nobles et industriels, particulièrement tous les forgerons et armuriers, furent transportés à Babylone ; ce fut le commencement des soixante-dix ans de la captivité de Juda. Parmi les transportés se trouva Ézéchiel, alors âgé de vingt-cinq ans, qui cinq années plus tard commença à prêcher et à prophétiser parmi ses frères exilés à Babylone et dans la Chaldée. Le roi Joachin, qui s'était rendu à discrétion, fut enfermé dans une étroite prison à Babylone et y resta plus de trente-six ans, jusqu'à ce qu'Evilmérodach, fils et successeur de Nabuchodorossor, l'en fit sortir et lui permit de passer ses dernières années en liberté. Mathanias, dernier fils de Josias et oncle du malheureux Joachin, fut alors nommé roi de Juda, par Nabuchodorossor, qui changea son nom en celui de Sédécias, se déclarant par là son souverain, comme Néchao avait fait pour Eliakim.

V. — Sédécias (*Sédékiah*), dernier des successeurs de David, n'était donc en réalité qu'un satrape du roi de Babylone. Jeune homme sans expérience, manquant de jugement et d'énergie, il devint le jouet des intrigants de la cour, qui par leurs mauvais conseils hâtèrent sa chute et l'entière ruine de Juda. En observant la foi jurée au monarque babylonien, Sédécias aurait pu jouir d'une certaine tranquillité, pendant laquelle

les forces de son petit peuple se seraient réparées. Jérémie et quelques hommes clairvoyants montrèrent que c'était là le seul parti à prendre pour éviter les plus grands malheurs. Mais le parti aristocratique ne trouvait pas son compte à cette politique prudente, et il usait de toute son influence auprès de Sédécias pour l'engager à secouer le joug des Chaldéens en s'alliant avec les peuples voisins et avec l'Égypte. Il était secondé par les conseils exaltés que les exilés de Babylone adressaient dans toutes leurs lettres à Jérusalem, et contre lesquels Jérémie avait toutes les peines du monde à réagir dans l'esprit des prêtres et du peuple.

La quatrième année du règne de Sédécias (595), des ambassadeurs des rois d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon vinrent à Jérusalem ; il s'agissait d'un vaste complot à organiser contre l'oppresseur commun. Jérémie, effrayé des conséquences de ces conciliabules et prêchant de ses actes comme de ses paroles, envoya à chacun des ambassadeurs un joug de bois, emblème de la servitude babylonienne, pour leur dire que tous les peuples à l'entour devaient supporter patiemment cette servitude, jusqu'à ce que la puissante Babylone à son tour vît arriver son heure suprême, ce qui ne tarderait pas beaucoup. Lui-même se montra dans les parvis du Temple, portant le joug sur les épaules. Les discours de Jérémie parvinrent à détourner pour quelque temps Sédécias de ses projets imprudents de révolte, et le roi se rendit de sa personne à Babylone pour rendre hommage à son suzerain et pour dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir conçus sur sa fidélité.

VI. — Mais Sédécias ne conserva pas longtemps les dispositions pacifiques que le prophète était parvenu à lui inspirer. Entraîné par la fausse politique de ses

conseillers, que tous les prophètes depuis Isaïe combattaient, il entama des négociations avec l'Égypte, où régnait alors Ouahprahet, l'Ophra de la Bible, l'Apriès des écrivains grecs. Celui-ci ayant promis son secours à Sédécias, le roi de Juda se crut assez fort pour briser le joug babylonien, qu'il avait supporté huit ans; il refusa donc le tribut. Les Chaldéens envahirent de nouveau le royaume de Juda, en 590, et occupèrent tout le pays à l'exception des villes fortes de Lachis et de Jérusalem, qui, comptant sur la prochaine arrivée des troupes égyptiennes, se préparèrent à la résistance. Le siége de Jérusalem commença dans les premiers jours de janvier 589. Jérémie, interrogé au nom du roi par le prêtre Séphanias, répondit par une prophétie sinistre. Prévoyant que la ville serait forcée de se rendre tôt ou tard, il insista de nouveau pour que le roi réparât sa faute envers Nabuchodorossor par une soumission volontaire, lui faisant espérer qu'en ce cas il pourrait un jour mourir en paix et reposer dans le tombeau de ses ancêtres; mais il ne fut pas écouté. Pour augmenter le nombre des combattants et se rattacher le peuple, mécontent de le voir soumis à l'influence exclusive de l'aristocratie, Sédécias se souvint de la loi mosaïque, fort peu observée pendant toute la période des rois, qui ne permettait pas de détenir un Hébreu en esclavage plus de six ans; il ordonna de la mettre en pratique et de rendre la liberté à tous les esclaves israélites.

VII. — Sur ces entrefaites, les troupes égyptiennes entrèrent en Judée pour attaquer les Chaldéens, et ceux-ci levèrent le siége de Jérusalem pour aller audevant des ennemis. Alors le roi et les grands, se croyant délivrés de tout danger, révoquèrent la mesure relative aux esclaves et voulurent ressaisir ceux auxquels

ils avaient donné la liberté. L'indignation de Jérémie à ce spectacle ne connut plus de bornes. « Puisque, » dit-il, vous avez refusé la liberté à votre prochain, » Jéhovah donnera la liberté au glaive, à la peste et à » la famine, qui vous rendront l'effroi de tous les » royaumes de la terre. Sédécias et ses grands tombe- » ront aux mains de leurs ennemis, les Babyloniens, » qui prendront Jérusalem, la brûleront, et toutes les » villes de Juda seront dévastées. »

Mais bientôt, conformément aux prédictions de Jérémie, les Égyptiens s'étant retirés presque sans combattre, les Chaldéens vinrent reprendre le siége de Jérusalem, qu'ils poussèrent avec plus de vigueur qu'auparavant. Jérémie ne cessait de répéter ses lugubres prophéties et de dire ouvertement que ceux-là seuls auraient la vie sauve qui se rendraient aux Babyloniens, ce qui irrita les officiers de Sédécias au plus haut degré, d'autant plus que les rangs des défenseurs de Jérusalem commençaient à s'éclaircir par de nombreuses désertions. Ils obtinrent du roi l'ordre d'enfermer le prophète dans une prison, où le parti militaire chercha à le faire périr. Sédécias vint l'y voir et Jérémie lui répéta ses conseils de soumission, que le roi reconnut pour les seuls salutaires, mais qu'il n'osa pas mettre à exécution, par crainte de la vengeance de Nabuchodorossor.

VIII. — Tant qu'il resta des vivres dans la ville, les habitants résistèrent héroïquement à l'armée chaldéenne. La dixième année entière du règne de Sédécias s'écoula sans que les assiégeants fussent parvenus à pratiquer une brèche. Beaucoup de maisons furent démolies pour fortifier les murailles contre les machines de guerre de l'ennemi, dont les approches devenaient chaque jour plus formidables. Mais à la fin, les défen-

seurs de Jérusalem, dont le courage n'avait pas un seul instant fléchi, succombèrent à la fatigue. Ce fut en juillet 588 que les vivres manquèrent entièrement à la ville ; la résistance devint impossible. Une nuit, profitant de l'épuisement des soldats, les Chaldéens purent sans beaucoup de peine pénétrer dans Jérusalem du côté du nord. Sédécias s'enfuit avec le reste de ses troupes par une poterne donnant accès au jardin royal. Les fugitifs se dirigèrent vers le Jourdain ; mais les Babyloniens se mirent à leur poursuite et les atteignirent dans la plaine de Jéricho. La petite troupe de Sédécias se débanda et l'infortuné roi, fait prisonnier, fut conduit au quartier général de Nabuchodorossor, qui était à Riblath, sur le territoire de Hamath. Un affreux traitement l'y attendait; ses jeunes fils, ainsi que tous les nobles de Juda qui l'avaient encouragé à la révolte, furent égorgés devant lui ; lui-même eut les yeux crevés et fut traîné chargé de chaînes à Babylone, où il pourrit dans un cachot jusqu'à sa mort.

On délibéra ensuite sur le sort de Jérusalem et de ses habitants, et il résulta de l'enquête que tous les personnages importants avaient trempé dans le complot contre l'autorité du monarque babylonien. Un mois après la conquête, Nabuzardan, chef des gardes de Nabuchodorossor, fit son entrée à Jérusalem. Par son ordre on mit le feu au Temple, au palais du roi, à l'hôtel de ville, et à tous les principaux édifices de la capitale de Juda. En peu de jours, la magnifique Jérusalem fut changée en un monceau de ruines. On arrêta le grand prêtre Séraïas, son vicaire Séphanias, plusieurs grands dignitaires et soixante des principaux habitants, qui furent conduits à Riblath, et là mis à mort. La plupart des citoyens et des soldats s'étaient réfugiés dans les campagnes et dans les pays voisins. Les plus considérables de ceux qui restaient dans la ville furent emmenés

captifs à Babylone ; leur nombre ne montait qu'à huit cent trente-deux personnes.

IX. — Mais cette affreuse catastrophe ne devait pas être le dernier acte de la lugubre tragédie de la fin du royaume de Juda. Nabuchodorossor, se bornant à châtier Jérusalem, avait laissé sur leurs terres la plupart des habitants des campagnes. Il avait installé à la tête du pays, comme satrape, sous la surveillance de son général Nabuzardan chargé de maintenir l'occupation militaire pendant quelque temps encore, non un Chaldéen ou un Syrien, mais un Hébreu nommé Godolias (*Guédaliah*), homme pieux, bon patriote, aimé et estimé de la population. Celui-ci avait fixé sa résidence à Misphath, où Jérémie, d'abord emmené prisonnier, puis relâché, était venu le rejoindre et composa ses sublimes lamentations sur la destruction de Jérusalem. L'installation de Godolias, en rassurant sur les intentions de Nabuchodorossor, avait fait reparaître les fugitifs, et parmi eux les principaux capitaines qui avaient dirigé la défense de la ville sainte. L'ordre se rétablissait, on avait repris les travaux de l'agriculture, un culte provisoire avait été reconstitué sur les ruines du Temple. Mais bientôt un traître vint détruire l'espérance des derniers débris de Juda. Sur l'instigation de Baalis, roi des Ammonites, dont la haine traditionnelle voyait avec dépit subsister encore un noyau compacte de nationalité hébraïque, un personnage du nom d'Ismaël, appartenant à la maison de David, assassina Godolias, puis, après ce crime inutile, car il ne pouvait pas espérer de remplacer sa victime ni de se maintenir contre les Chaldéens, s'enfuit dans le pays d'Ammon.

Une panique universelle suivit l'assassinat de Godolias. Tout ce qui était resté de gens considérables dans

le pays, craignant la vengeance des Babyloniens, émigra en Égypte, entraînant de force Jérémie, qui ne voulait pas quitter le sol de Juda. Les émigrés s'établirent à Taphnès, dans la partie orientale du Delta, et quelques années après, ajoutant un nouveau crime à tous ceux qui avaient perdu le peuple hébreu, ils y lapidèrent le prophète Jérémie, qui essayait de s'opposer aux progrès de l'idolâtrie égyptienne parmi eux. Nabuzardan, pour châtier le meurtre de Godolias, transporta encore à Babylone sept cent quarante-cinq notables et installa dans le pays de Juda de nombreuses colonies étrangères. A dater de ce moment jusqu'au retour de Sesbazar, sous Cyrus, la Judée, définitivement écrasée, cessa d'avoir le moindre vestige d'une vie nationale et obéit à des gouverneurs chaldéens, envoyés de Babylone.

LIVRE TROISIÈME

Les Égyptiens

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGYPTE — LE NIL ET SES INONDATIONS
ROIS DE L'ANCIEN EMPIRE

SOURCES PRINCIPALES pour les quatre chapitres consacrés à l'histoire d'Égypte :

Écrivains classiques : Les fragments des dynasties de Manéthon, insérés dans le tome II des *Fragmenta historicorum græcorum* de la collection Didot. — Hérodote, livre II. — Diodore de Sicile, livre Ier. — Le canon royal d'Ératosthène, rapporté par le chronographe byzantin George le Syncelle. — Josèphe, *Contre Apion*, livre Ier.

Collections de textes égyptiens originaux : Young, *Hieroglyphics*. Londres, 1823, in-f°. — Burton, *Excerpta hieroglyphica*. Le Caire, 1828, in-4°. — Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*. Paris, 1833-1845, in-f°. — Sharpe, *Egyptian inscriptions from the British Museum*. Londres, 1837, in-f°. — Leemans, *Monuments égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas, à Leyde*. Leyde, 1839-1867, in-f°. — Lepsius, *Auswahl der wichstigsten Urkunden der Ægyptischen Alterthums*. Leipzig, 1842, in-f°. Ungarelli, *Interpretatio obeliscorum Urbis*. Rome. 1842, in-f°. — Champollion, *Notices descriptives*. Paris, 1844, in f°. — Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*. Paris, 1847, in-f°. — *Select papyri of the British Museum*. Londres, 1844, in-f°. — Lepsius, *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien*. Berlin, 1850-1858, in-f°. — Brugsch, *Recueil de monuments égyptiens*. Leipzig, 1862, in-4°; *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier égyptien*. Leipzig, 1864, in-4°. — Dümichen, *Geographische Inschriften Altægyptischer Denkmæler*. Leipzig, 1865, in-4°; *Kalenderinschriften*. Leipzig. 1866, in-f°; *Historische Inschriften*. Leipzig, 1867, in f°; *Tempelinschriften*. Leipzig, 1867, in-f°; — De Rougé, *Album photographique de la mission d'Égypte*, Paris, 1865. — Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, publication en cours d'exécution.

Ouvrages d'égyptologues modernes : Champollion. *l'Égypte sous les Pharaons*. Paris, 1814; *Lettres à M. le duc de Blacas*. Paris, 1824; *Aperçu des résultats historiques de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique*. Paris, 1827; *Lettres écrites d'Égypte*. Paris, 1833; 2e édition, 1868. Champollion-Figeac, *l'Égypte ancienne*. Paris, 1840. — Ch. Lenormant, *Éclaircissements sur le cercueil du roi Mycérinus*. Paris, 1837; *Musée des antiquités égyptiennes*. Paris, 1841. — Barucchi, *Discorsi critici sopra la cronologia egizia*. Turin, 1844. — Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltsgeschichte*. Gœttingue, 1845-1857; il faut surtout en consulter la traduction anglaise, enrichie des excellentes additions de M. Birch. - Brunet de Presle, *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes*. Paris, 1850. — Lepsius, *Chronologie der Ægypter*. Berlin, 1849; *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*. Berlin, 1852; *Ueber die XIIte œgyptische Kœnigsdynastie*. Berlin, 1853; *Kœnigsbuch der Alten Ægypter*. Berlin, 1858. — Les nombreux et capitaux mémoires publiés par M. Birch dans l'*Archæologia* et dans les *Transactions of the Royal Society of Literature*. — De Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. de Bunsen*. Paris, 1847; *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès*. Paris, 1851; *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*. Paris, 1851; *le Poëme de Pentaour*. Paris, 1856; *Études sur une stèle de la Bibliothèque impériale*. Paris, 1858; *Notice de quelques textes publiés par M. Greene*. Paris, 1856; *Étude sur divers monuments du règne de Toutmès III*. Paris, 1861; *Mémoire sur les monuments des six premières dynasties*, Paris. 1866; *Notice des monuments égyptiens du Musée du Louvre*, trois éditions successives. — Biot, *Recherches de quelques dates absolues sur les monuments égyptiens*. Paris, 1853; *Sur un calendrier astronomique*. Paris, 1852. — Brugsch, *Geographische Inschriften Altægyptischer Denkmæler*. Leipzig, 1857-1860; *Histoire d'Égypte*. Leipzig, 1859. — Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*. Leipzig, 1865. — Mariette, *Renseignements sur les soixante quatre Apis trouvés au Sérapéum*. Paris, 1855; *Notice du Musée de Boulac*. Le Caire, 1862; *Abrégé de l'histoire d'Égypte*. Paris, 1867; *Description du parc égyptien à l'Exposition universelle*. Paris, 1867. — Chabas, *Inscription historique du règne de Séti Ier*. Paris, 1856; *Mélanges égyptologiques*. Chalon-sur-Saône, 1862-1864; *Les papyrus hiératiques de Berlin*. Chalon-sur-Saône, 1863; *les Inscriptions des mines d'or*. Chalon-sur-Saône, 1862; *Voyage d'un Égyptien en Syrie, Phénicie, Palestine*. Chalon-sur-Saône, 1867. — Th. Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*. Paris. 1866. — F. Lenormant, *l'Antiquité à l'Exposition universelle. L'Égypte*. Paris, 1867. — Les nombreuses dissertations sur les antiquités égyptiennes publiées par MM. De Rougé, Birch, Mariette, Devéria, dans la *Revue archéologique* de Paris. — La collection du Journal de linguistique et d'archéologie égyptiennes, édité à Berlin depuis 1863, d'abord par M. Brugsch, puis par M. Lepsius.

§ 1er — Géographie physique de l'Égypte. — Le Nil. Ses inondations.

I. — « L'Égypte est cette contrée, allongée du sud au nord, qui occupe l'angle nord-est de l'Afrique, ou, comme le disaient les anciens, de la Libye, là où elle communique avec l'Asie par l'isthme de Suez. L'Égypte

est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'isthme et la mer Rouge, au sud par la Nubie, que le Nil traverse avant d'entrer en Égypte aux cataractes de Syène, à l'ouest enfin par des déserts parsemés de quelques oasis, ou terres habitables fertilisées par des fontaines. Le désert s'étend jusqu'auprès de la mer, au nord-ouest de l'Égypte comme dans les parages de la mer Rouge.

» Mais de plus il pénètre bien loin dans l'intérieur de l'Égypte elle-même. Tout ce qui n'est pas arrosé par les inondations annuelles du Nil est inhabitable et ne produit ni moissons, ni légumes, ni arbres, ni herbe même; l'eau ne s'y rencontre point : tout au plus trouve-t-on de loin en loin quelques puits, plus ou moins exposés à tarir sous une atmosphère constamment embrasée. Dans la Haute-Égypte ou Égypte méridionale, la pluie est un phénomène extrêmement rare; des sables ou des rochers occupent tout le sol, excepté la vallée du Nil, vallée qui jusqu'à sa bifurcation, c'est-à-dire dans plus des trois quarts de la longueur de l'Égypte, ne dépasse pas une largeur moyenne de quatre ou cinq lieues; en certains cantons, elle est bien loin de l'atteindre. » (Robiou.)

C'est donc avec toute raison qu'Hérodote a dit : « L'Égypte entière est un présent du Nil. » Si le Nil était supprimé, rien ne viendrait rompre l'aride uniformité du désert; en détournant le cours supérieur du fleuve, on anéantirait l'Égypte. L'idée en est venue à un empereur d'Abyssinie, qui vivait au XIIIe siècle, et plus tard au Portugais Albuquerque. En effet, le Nil, dans toute la partie inférieure de son cours, offre cette particularité remarquable qu'il ne reçoit aucun affluent, et qu'à l'encontre de tous les fleuves, au lieu d'augmenter en avançant, il diminue, car il alimente les canaux de dérivation, et rien ne lui rend ce qu'il perd ainsi.

II. — « Presque partout la vallée du Nil est resserrée entre deux chaînes de montagnes, nommées *Arabique* à l'est, et *Libyque* à l'ouest. Ces montagnes, surtout vers le sud, se rapprochent quelquefois jusqu'à former de véritables défilés. Cependant la province actuellement appelée Fayoum, à l'ouest du Nil, dans la moyenne Égypte, un peu au-dessus de l'emplacement de Memphis, est fertilisée par des canaux et par un lac. L'Égypte, qui depuis les cataractes n'était autre chose qu'un vallon, occupe dans cette province une certaine largeur. Puis, un peu au-dessous de la ville du Caire, capitale actuelle de l'Égypte, située non loin des restes de Memphis, le Nil se partage en deux branches, dont l'une (celle de Rosette) se dirige au nord-ouest, et l'autre (celle de Damiette) au nord, puis au nord-est. C'est ce qu'on appelait autrefois les branches Bolbitine et Phatnitique ou Bucolique. Mais les anciens en connaissaient cinq autres, qui, depuis, se sont comblées ou du moins sont devenues impropres à la navigation. C'étaient : 1° la branche Canopique, à l'ouest de la Bolbitine, dont elle est un embranchement : Hérodote pensait que c'était l'ancien lit de ce canal et que l'embouchure Bolbitine était artificielle ; 2° la Sébennytique, détachée à l'ouest de la Phatnitique ; 3° la Mendésienne, et 4° la Tanitique, qui se séparent à l'est de la même branche ; enfin 5° la Pélusiaque, la plus orientale de toutes, et qui a d'abord une partie commune avec la Tanitique. Ces cinq canaux prenaient leurs noms de villes situées près de leurs embouchures. Un grand nombre de canaux secondaires découpent l'intérieur de la Basse-Égypte ; mais le terrain y étant peu solide et fort détrempé par les inondations, le cours naturel ou artificiel des eaux y a beaucoup changé dans la durée des âges et change encore souvent.

III. — « Le Nil forme, près de la mer, plusieurs grandes lagunes, fermées par des langues de terre ou de sable et communiquant avec la Méditerranée par des coupures. Les principales sont : le lac Menzaleh, à l'est, qui ne paraît pas de formation très-ancienne, à l'issue des branches Tanitique et Mendésienne ; le lac Bourlos, contenant l'ancien lac Bouto, dans la partie centrale de la côte, et tenant à la mer par un reste de la branche Sébennytique ; enfin, à l'ouest, près de la fameuse Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, au lieu déjà plus antiquement habité qui portait le nom de Racotis, le lac appelé par les anciens Maréotis. L'espace compris entre les branches les plus éloignées est ce qu'on appelle le *Delta*, à cause de sa forme presque triangulaire qui l'a fait comparer à un *delta* grec majuscule. » (Robiou.)

IV. — Chaque année au solstice d'été, c'est-à-dire vers les derniers jours de juin, le Nil commence à se gonfler. Peu après ses eaux atteignent et dépassent la hauteur de ses bords, et alors elles se répandent subitement dans toute la vallée, attendu que celle-ci est généralement plus basse que les rives du Nil. On est aussi parvenu, par un arrosage artificiel, à étendre un peu au delà des limites de l'inondation proprement dite le bienfait qu'elle apporte au sol. A la fin de septembre, les eaux atteignent leur plus grande hauteur, la conservent quelques jours seulement, puis commencent à décroître, et au mois de décembre elles sont rentrées dans leur état premier. Les semailles commencent et se continuent à mesure que les eaux baissent, c'est-à-dire dès la première moitié d'octobre pour la Haute-Égypte, et quinze jours plus tard pour le Delta, la baisse comme la crue des eaux retardant à mesure que l'on descend plus bas sur le cours du fleuve. La récolte se fait en

mars; les opérations du labourage sont faciles dans une terre fertile et bien préparée. Pendant le débordement du fleuve, les habitants, retirés dans les villes et villages qui sont placés sur des élévations de terrain naturelles ou artificielles et forment comme des îles au milieu d'un vaste lac, attendent avec anxiété le moment où ils pourront juger à quelle hauteur s'élèvera l'inondation de l'année, car de là dépend l'abondance des moissons.

Cette merveille d'un fleuve sortant de son lit à époques fixes pour fertiliser la terre, avait beaucoup frappé les anciens, qui ne savaient pas que toutes les rivières dont les sources ou les cours sont dans la zone torride, présentent un phénomène semblable. Ils avaient recours, pour s'en rendre compte, à mille suppositions bizarres, qu'on peut voir dans Hérodote et Diodore de Sicile. La véritable cause de ces débordements, soupçonnée par quelques géographes de l'antiquité comme Eratosthène et Agatharchide, est dans les pluies périodiques qui inondent la Haute-Abyssinie, d'où le Nil descend.

§ 2. — Sources principales de l'histoire d'Égypte.

I. — Pendant bien longtemps, pour écrire l'histoire de l'Égypte, on a dû se contenter des récits des écrivains grecs, nul n'ayant encore pénétré les profonds mystères du système graphique des anciens Égyptiens. Mais les témoignages grecs relatifs à la terre des Pharaons et à ses annales sont en complet désaccord entre eux. Au milieu de leurs contradictions, on croyait devoir accorder la préférence aux données fournies par Hérodote et par Diodore de Sicile. Aujourd'hui les conditions de la science sont tout autres, grâce à l'im-

mortelle découverte de Champollion, qui a permis de lire avec certitude ces hiéroglyphes dont le déchiffrement paraissait un problème insoluble. C'est aux écrits tracés par les Égyptiens eux-mêmes, à leurs inscriptions monumentales et à leurs papyrus, que nous demandons maintenant de nous révéler les annales de cette antique contrée. Depuis que l'histoire est ainsi entrée en possession des documents originaux des rives du Nil, l'autorité des deux auteurs classiques que l'on suivait jadis presque exclusivement pour guides s'est entièrement évanouie. Hérodote est un voyageur d'une exactitude merveilleuse, qui raconte à la fois avec une charmante naïveté et une rare intelligence ce qu'il a vu par lui-même. Pour tout ce qui est de la description des mœurs et des usages des Égyptiens, dont il a été témoin oculaire, son livre est infiniment précieux, et chaque jour les monuments viennent en confirmer le témoignage. Mais en ce qui touche à l'histoire, ne connaissant pas la langue de l'Égypte, il n'a pas pu recourir directement aux sources, et il a dû se contenter des récits que lui faisaient ses guides et les prêtres des temples qu'il visitait. Aussi ne donne-t-il pas en réalité, et lui-même l'avoue le premier, même un essai d'histoire complète et sérieuse des dynasties pharaoniques, mais seulement une série d'anecdotes de *ciceroni* sur un certain nombre de princes. Encore ces anecdotes ne se suivent-elles pas dans leur ordre chronologique véritable; il est facile de voir que l'ingénieux voyageur d'Halicarnasse a brouillé les feuillets des notes qu'il avait prises à Memphis sur ce sujet, et il en résulte chez lui des interversions d'époques qui seraient autrement inexplicables. Quant à Diodore de Sicile, fort précieux sur le chapitre des mœurs, qu'il avait observées par lui-même, en histoire, c'est un simple compilateur, qui a confusément et indigestement rassemblé des don-

nées puisées de toutes mains. Ses récits sur les annales de l'Égypte n'ont vraiment aucune valeur, et c'est à peine si l'on peut, du moins, en extraire quelques-unes de ces anecdotes d'origine en réalité égyptienne, comme Hérodote nous en fournit un grand nombre. De tous les écrivains grecs qui ont traité de l'histoire des Pharaons, il n'en est qu'un dont le témoignage ait, depuis le déchiffrement des hiéroglyphes, conservé une très-grande valeur, une valeur qui grandit même toujours davantage, à mesure qu'on peut le confronter avec les monuments originaux, c'est Manéthon. Jadis on le traitait avec mépris, on contestait sa véracité, on regardait comme fabuleuse la longue suite de dynasties qu'il déroule devant nos regards; aujourd'hui ce qui reste de son ouvrage est la première de toutes les sources pour la reconstitution de l'histoire ancienne de l'Égypte.

II. — Manéthon, prêtre de la ville de Sébennytus dans le Delta, écrivit en grec, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, une histoire d'Égypte d'après les archives officielles conservées dans les temples. Comme tant d'autres livres de l'antiquité, cette histoire a disparu; nous n'en possédons aujourd'hui qu'un petit nombre de fragments et la liste de tous les rois, que Manéthon avait placée à la fin de son ouvrage, liste heureusement conservée dans les écrits de quelques chronographes de l'époque chrétienne. Cette liste partage en dynasties ou familles royales tous les souverains qui ont successivement régné sur l'Égypte jusqu'à Alexandre. Pour la plupart des dynasties, Manéthon fait connaître le nom des rois, la durée de leur règne, la durée de la dynastie. Pour d'autres (et les moins nombreuses), il se contente de brefs renseignements sur l'origine de la famille royale, le nombre de ses rois

et les chiffres des années pendant lesquelles cette famille régna.

Nous ne saurions donner ici ces listes complètes, dans lesquelles les noms des rois ont été, d'ailleurs, très-souvent altérés par les copistes grecs, absolument ignorants de la langue égyptienne, et ne peuvent se rétablir que par l'étude des monuments directement égyptiens. Mais nous en résumerons du moins les traits principaux dans le tableau suivant :

DYNASTIES.	BERCEAU OU SIÉGE.	NOMS MODERNES.	DURÉE.	AV. J.-C.
I.......	Thinis......	Harabat-el-Madfouneh.	253 ans.	5004
II......	—	—	302 —	4751
III......	Memphis....	Myt-Rahyneh........	214 —	4449
IV......	—	—	284 —	4235
V.......	—	—	248 —	3951
VI......	Éléphantine..	Gezyret-Asouan......	203 —	3703
VII.....	Memphis....	Myt-Rahyneh........	70 j..	3500
VIII....	—	—	142 ans.	3500
IX......	Héracléopolis.	Ahnas-el-Medineh....	109 —	3358
X.......	—	—	185 —	3249
XI......	Thèbes......	Medynet-Abou.......	213 —	3064
XII.....	—	—		
XIII....	—	—	453 —	2851
XIV.. .	Xoïs........	Sakha...............	184 —	2398
XV.....	Pasteurs.....	Sân.................	511 —	2214
XVI....	—	—		
XVII...	—	—		
XVIII...	Thèbes......	Medynet-Abou.......	241 —	1703
XIX....	—	—	174 —	1462
XX.....	—	—	178 —	1288
XXI....	Tanis.......	Sân.................	130 —	1110
XXII...	Bubastis.....	Tell-Basta...........	170 —	980
XXIII..	Tanis.......	Sân.................	89 —	810
XXIV...	Saïs.........	Sâ-el-Hagar..........	6 —	721
XXV...	Ethiopiens..	....	50 —	715
XXVI...	Saïs........	Sâ-el-Hagar..........	138 —	665
XXVII..	Perses.......	....	121 —	527
XXVIII.	Saïs.........	Sâ-el-Hagar..........	7 —	406
XXIX...	Mendès.	Aschmoun-er-Rouman.	21 —	399
XXX....	Sébennytus..	Samanhoud..........	38 —	378
XXXI...	Perses.......	....	8 —	340

III. — « Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'énorme total de temps auquel l'addition des dynasties de Manéthon fait arriver. Par la liste du prêtre égyptien, nous remontons en effet jusqu'aux temps qui passent pour mythiques chez tous les autres peuples, et qui, en Égypte, sont certainement déjà de l'histoire.

» Embarrassés par ce fait, et, d'ailleurs, ne trouvant en aucune façon à mettre en doute l'authenticité et la véracité de Manéthon, quelques auteurs modernes ont supposé que l'Égypte avait été, à diverses périodes de son histoire, partagée en plusieurs royaumes, et que Manéthon nous donne comme *successives* des familles royales dont le règne aurait été *simultané*. Selon eux, la Ve dynastie, par exemple, aurait régné à Éléphantine en même temps que la VIe gouvernait à Memphis. La commodité de ce système, pour certaines combinaisons arrêtées à loisir et en vue d'idées préconçues, n'a pas besoin d'être démontrée. En rapprochant certains chiffres, en en corrigeant d'autres, on peut, avec un arrangement ingénieux et même savant des dynasties, raccourcir presque à volonté les listes de Manéthon, et c'est ainsi que là où, dans le tableau précédent, nous arrivons à l'année 5004 avant notre ère pour la fondation de la monarchie égyptienne; d'autres auteurs, comme M. Bunsen, ne font remonter le même événement qu'à l'année 3623.

» De quel côté est la vérité? Plus on étudie cette question, plus on s'aperçoit qu'il est difficile d'y répondre. Le plus grand de tous les obstacles à l'établissement d'une chronologie égyptienne régulière, c'est que les Égyptiens eux-mêmes n'ont jamais eu de chronologie. L'usage d'une ère fixe leur était inconnu, et jusqu'ici on ne saurait prouver qu'ils aient jamais compté autrement que par les années du roi régnant. Or, ces années étaient loin d'avoir elles-mêmes un point initial

fixe, puisque tantôt elles partaient du commencement de l'année dans laquelle était mort le roi précédent, tantôt du jour des cérémonies du couronnement du roi. Quelle que soit la précision apparente de ses calculs, la science moderne échouera toujours dans ses tentatives pour restituer ce que les Égyptiens ne possédaient pas.

» Au milieu de ces doutes, ce qui paraît encore à une science sérieuse et prudente éloigner le moins de la vérité est l'adoption pure et simple des listes de Manéthon. Il serait aujourd'hui contraire aux faits les mieux constatés de prétendre que, de Ménès à la conquête grecque, l'Égypte a toujours formé un royaume unique, et peut-être des découvertes inattendues prouveront-elles un jour que, pendant presque toute la durée de ce vaste empire, il y eut encore plus de dynasties collatérales que les partisans de ce système n'en admettent aujourd'hui. Mais tout montre que le travail d'élimination était déjà fait dans les listes de Manéthon, telles qu'elles nous sont parvenues. Si en effet ces listes contenaient les dynasties collatérales, nous y trouverions, avant ou après la XXIe, la dynastie de grands prêtres qui régna à Thèbes pendant que cette XXIe occupait Tanis; nous aurions de même à compter, avant ou après la XXIIIe, les sept ou huit rois indépendants qui furent ses contemporains, et qui devraient, si Manéthon ne les avait pas écartés, ajouter autant de familles royales successives à la liste du prêtre égyptien; de même la dodécarchie compterait au moins pour une dynastie qui se placerait entre la XXVe et la XXVIe, et enfin les rois thébains, rivaux des Pasteurs, prendraient leur rang avant ou après la XVIIe.

» Il y eut donc incontestablement en Égypte des dynasties simultanées; mais Manéthon les a rejetées pour n'admettre que celles qui furent réputées légi-

times, et elles ne sont plus dans ses listes. Autrement, ce n'est pas 31 dynasties que nous aurions à compter dans la série des familles royales antérieures à Alexandre, c'est jusqu'à 60 peut-être qu'il faudrait monter.

» Jamais aucun des savants qui se sont efforcés de raccourcir les chiffres donnés par Manéthon n'est encore parvenu à produire un seul monument d'où il résultât que deux dynasties données comme successives dans ces listes aient été contemporaines. Au contraire, les preuves monumentales surabondent et ont été recueillies en grand nombre par les égyptologues, qui démontrent que toutes les races royales énumérées par le prêtre de Sébennytus ont occupé le trône les unes après les autres. » (MARIETTE.)

IV. — Il n'est pas en effet de pays, en dehors de l'Égypte, dont l'histoire puisse être écrite sur le témoignage d'un plus grand nombre de preuves vraiment originales. On trouve des monuments égyptiens, non-seulement en Égypte, mais encore en Nubie, au Soudan et jusqu'en Syrie. A cette série déjà si nombreuse il faut ajouter la quantité considérable d'objets antiques qui depuis cinquante ans ont formé les musées que toutes les grandes capitales possèdent et parmi lesquels le musée du Caire tient maintenant un des premiers rangs, grâce aux belles recherches de notre compatriote M. Mariette.

Les monuments historiques de l'Égypte peuvent être distingués en deux séries : ceux qui touchent à l'ensemble de l'histoire et ceux qui se rattachent plus spécialement à une dynastie déterminée, nous la révèlent et servent, pour ainsi dire, à en certifier l'existence.

Nous dirons d'abord quelques mots des plus impor-

tants monuments qui fournissent des lumières générales sur l'ensemble des annales de l'Egypte antique.

V. — « Le premier est un papyrus conservé au musée de Turin, auquel il a été vendu par M. Drovetti, consul général de France. Si ce papyrus était intact, la science des antiquités égyptiennes ne posséderait pas un monument plus précieux. On y trouve en effet une liste de tous les personnages mythiques ou historiques qui étaient regardés comme ayant régné sur l'Egypte depuis les temps fabuleux jusqu'à une époque que nous ne pouvons apprécier, puisque nous ne possédons pas la fin du papyrus. Rédigée sous Rhamsès II (XIXe dynastie), c'est-à-dire à l'une des époques les plus florissantes de l'histoire d'Egypte, cette liste a tous les caractères d'un document officiel, et nous serait d'un secours d'autant plus efficace que chaque nom de roi y est suivi de la durée du règne, et qu'après chaque dynastie intervient le total des années pendant lesquelles elle a gouverné les affaires de l'Egypte. Malheureusement cet inappréciable trésor n'existe plus qu'en minimes fragments (au nombre de 164), qu'il est le plus souvent impossible de rapprocher.

VI. — » Un autre monument précieux a été enlevé du temple de Karnak et rapporté à la Bibliothèque Impériale de Paris. C'est une petite chambre sur les parois de laquelle est représenté Thoutmès III (XVIIIe dynastie) faisant des offrandes devant les images de soixante et un de ses prédécesseurs ; on l'appelle la *Salle des Ancêtres*. Ici nous n'avons plus affaire à une série régulière et non interrompue ; un choix a été fait par Thoutmès III parmi ses prédécesseurs, et à ceux-là seuls il adresse ses hommages. A première vue, la Salle des Ancêtres ne peut donc être traitée que comme un

extrait des listes royales de l'Egypte. Le rédacteur, guidé par des motifs qui nous échappent, a pris çà et là quelques noms de rois, tantôt acceptant une dynastie entière, tantôt écartant absolument de longues périodes. Notons, en outre, que l'artiste chargé de l'ornementation de la salle en a conçu le plan au point de vue de la décoration, sans se soucier de donner partout aux figures qu'il employait un ordre strictement chronologique. Enfin de regrettables mutilations (douze noms royaux manquent) font perdre à la liste conservée à Paris une partie de son importance. Il s'ensuit que la Salle des Ancêtres n'apporte pas à la science tout le secours qu'on semblait en droit d'attendre d'elle. Elle a cependant rendu le service de préciser mieux qu'aucune autre liste les noms portés par les rois de la XIIIe dynastie.

VII. — C'est encore un choix du même genre, et fait sous l'inspiration de motifs que nous ne connaissons pas, qui nous est offert par la *Table d'Abydos*, tirée des ruines de cette ville célèbre et conservée au Musée Britannique. L'hommage aux ancêtres est fait cette fois par Rhamsès II. Originairement les noms cités étaient au nombre de cinquante; il n'en reste plus que trente, plus ou moins complets. Cet état déplorable de mutilation enlevait à la Table d'Abydos presque toute valeur historique réelle, lorsque M. Mariette en a tout récemment, dans un autre temple de la même ville, découvert un nouvel exemplaire, beaucoup plus complet et remplissant presque toutes les lacunes du premier exemplaire, datant du règne de Séti Ier, père et prédécesseur de Rhamsès II. Cette *nouvelle Table d'Abydos* a fourni à la science une liste des rois des six premières dynasties, presque aussi complète que celle de Manéthon, qu'elle contrôle de la manière la plus heureuse. Elle a en

même temps révélé que les noms royaux, au classement jusqu'alors impossible, par lesquels commençait le monument conservé à Londres dans son état de mutilation, devaient désormais servir à combler une partie du vide monumental que l'on observe entre la VIe et la XIe dynastie.

VIII. — » Le témoignage de la *nouvelle Table d'Abydos*, en ce qui regarde les dynasties primitives, est confirmé par la *Table de Sakkarah*, découverte aussi par M. Mariette et maintenant déposée au musée du Caire. Ce monument n'a pas, comme les autres, une origine royale. Il a été trouvé dans la tombe d'un simple prêtre qui vivait sous Rhamsès II et se nommait Tounar-i. Dans les croyances égyptiennes, un des biens réservés aux défunts qui avaient mérité la vie éternelle était d'être admis dans la société des rois. Tounar-i est représenté pénétrant dans l'auguste assemblée : cinquante-huit rois y sont présents ; ce sont sans doute ceux dont Memphis honorait le plus la mémoire. Le choix en ressemble beaucoup à celui qui avait été fait à Abydos. Cependant il y a quelques différences intéressantes à noter. Une ou deux fois, un prince omis dans une liste, a été enregistré par l'autre ; même quelquefois, de deux princes dont le règne a été incontestablement simultané, l'un figure à Sakkarah et l'autre à Abydos. Ainsi, du temps de la XIXe dynastie, parmi les compétiteurs qu'avaient présentés les annales égyptiennes, on ne s'accordait pas d'une manière absolue sur ceux qui devaient être tenus pour souverains légitimes, et la liste en variait suivant les villes, sans doute suivant que leur pouvoir s'y était ou non exercé. » (MARIETTE.)

IX. — Quant aux documents qui se rapportent seulement à l'histoire d'une dynastie ou d'un règne, ils

sont en si grand nombre que l'on comprendra facilement que nous ne puissions pas en tenter même ici l'énumération. Nous serons, du reste, tout naturellement amenés à en signaler les plus importants dans le cours de notre récit. Il y en a de deux genres, les manuscrits sur papyrus, poëmes sur les exploits des princes, compositions littéraires, correspondances ou registres de comptes des administrations publiques, et les inscriptions monumentales. Dans ces dernières il faut encore distinguer deux catégories principales, les monuments publics et les monuments privés. Les inscriptions officielles, gravées sur des stèles détachées ou sur les murailles des temples, où elles sont souvent accompagnées de grands bas-reliefs coloriés, racontent surtout les événements saillants et les exploits militaires; il en est qui, longues comme des poëmes, rapportent dans un style tout biblique les incidents d'une ou de plusieurs campagnes jusque dans leurs moindres détails. Les inscriptions des particuliers nous font pénétrer dans la vie intime de la société égyptienne et nous initient au mécanisme de son organisation ; elles fournissent aussi les bases les plus solides et les plus précieuses de la chronologie, car il n'est pas rare d'y rencontrer des épitaphes relatant que tel personnage est né tel jour de tel mois, de telle année de tel autre, et a vécu tant d'années, tant de mois et tant de jours.

§ 3. — Fondation de la monarchie. — Premières dynasties.

I. — Ainsi que nous l'avons déjà dit dans le premier livre de ce manuel, en traitant du tableau ethnographique de la Genèse, la population de l'Egypte formait un des rameaux de la race de Cham. Elle était venue de l'Asie s'établir dans la vallée du Nil, par la route

du désert de Syrie. C'est là un fait désormais acquis d'une manière certaine à la science, et qui confirme pleinement les données de la Genèse. Quant à l'opinion généralement admise autrefois, que le peuple égyptien appartenait à une race africaine dont le premier centre de civilisation aurait été à Méroé et qui aurait graduellement descendu les bords du Nil jusqu'à la mer, elle ne saurait plus se soutenir aujourd'hui. Nous savons, en effet, par les monuments que le plus ancien centre de civilisation en Egypte a été dans la région autour de Memphis, dans l'Egypte inférieure et moyenne, avant même la fondation de Thèbes, et nous pouvons suivre la marche graduelle de la culture, remontant le Nil dans la direction de l'Ethiopie, en sens exactement inverse à celui que l'on avait d'abord supposé.

Les souvenirs des premiers temps du séjour des fils de Mitsraïm sur la terre où ils avaient fixé leur demeure sont entièrement perdus dans la nuit des traditions mythiques. C'est l'époque que Manéthon remplit pàr les dynasties fabuleuses des dieux, des héros et des mânes, que les inscriptions hiéroglyphiques, à plusieurs reprises appellent « le temps des *Hor-schesou*, » c'est-à-dire des « serviteurs d'Horus, » le dieu national par excellence et le pasteur spécial du peuple égyptien. Arrivèrent-ils avec une civilisation déjà développée pendant leur séjour en Asie et étroitement apparentée à celle des premiers Kouschites de Babylone, de l'empire de Nemrod, ou bien, ayant opéré leur migration à l'état barbare, se développèrent-ils par leurs propres efforts, indépendamment de toutes les autres nations? Voilà des questions auxquelles la science ne pourra probablement jamais fournir de réponse, et sur lesquelles on sera toujours réduit aux conjectures.

Ce qui paraît seulement évident, c'est que la population de l'Egypte se composa d'abord de tribus dis-

tinctes, quoique de même origine, qui avaient des existences séparées. Le chapitre X de la Genèse en nomme quatre, représentées chacune par un fils de Mitsraïm. Ce sont d'abord les *Ludim* ou la race égyptienne proprement dite et dominante, appelée en égyptien *rout* ou *lout*, c'est-à-dire « la race des hommes » par excellence, puis les *Pathrusim* ou habitants du pays méridional, c'est-à-dire de la Thébaïde, en égyptien *p-to-rès*, les *Naphthuim* ou gens de Memphis, dont le nom sacerdotal était « le domaine de Phtah, » *Na-Phtah*, enfin les *Anamim*, qui sont les *Anou* des monuments égyptiens, population dont les tribus paraissent avoir été à l'origine dispersées un peu partout dans la vallée du Nil, qui a laissé son nom aux villes d'Héliopolis (en égyptien *An*), Tentyris ou Dendérah (appelée aussi quelquefois *An*) et Hermonthis (*An-rès*, l'An du Sud), dont un rameau enfin garda pendant assez longtemps une vie propre dans une portion de la péninsule du Sinaï. Mais l'histoire de l'Egypte ne commence en réalité qu'au moment où ces diverses populations furent réunies en un seul tout sous le même sceptre, où un pouvoir héréditaire, purement politique et marqué d'une forte empreinte militaire, fonda la monarchie en se substituant à l'autorité théocratique, par laquelle avaient été gouvernées jusque-là les tribus divisées.

II. — L'auteur de cette révolution était originaire de la ville de Thinis (en égyptien *Téni*), plus tard Abydos, dans l'Egypte moyenne. Il s'appelait « Ménès, dit Hérodote, fut le premier roi d'Egypte et fit bâtir, au rapport des prêtres, la ville de Memphis. Le Nil, jusqu'au règne de ce prince, coulait le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye, mais ayant comblé le coude que formait le fleuve du côté du

» midi et construit une digue environ à cent stades au-
» -dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit et lui
» fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il
» coulât à égale distance des montagnes. Il fit ensuite
» construire la ville dans l'endroit même d'où il avait
» détourné le fleuve et qu'il avait converti en terre
» ferme. Il éleva aussi dans la même ville un grand et
» magnifique temple en l'honneur de Vulcain (Phtah). »
Tous les auteurs classiques qui ont parlé de l'Égypte mentionnent le nom de Ménès, et les monuments égyptiens en confirment le témoignage en représentant ce prince comme le fondateur de l'empire. La digue qu'il construisit subsiste encore sous le nom de « digue de Koschéisch, » et règle tout le régime des eaux de cette région. Quant à la ville bâtie par Ménès, elle fut appelée Men-nefer, « la bonne résidence, » d'où les Grecs ont fait Memphis.

Les descendants directs de Ménès forment la première dynastie, qui, d'après Manéthon, régna pendant deux cent cinquante-trois ans. Aucun monument contemporain de ces princes n'est parvenu jusqu'à nous. Le successeur immédiat de Ménès, Téta (l'Athothis de Manéthon), est signalé comme ayant bâti un palais à Memphis et ayant composé des livres de chirurgie ; le nom du cinquième roi de la dynastie, Hesep-ti (Usaphaïdos. M.)[1], est cité à plusieurs reprises dans le *Rituel funéraire* comme celui de l'auteur d'écrits sacrés ; enfin les fragments de Manéthon enregistrent sous le règne du septième, Sémempsès, une peste terrible. Il résulte de la comparaison des listes de Manéthon, de la *nouvelle Table d'Abydos* et de la *Table de Sakkarah*, que l'unité du gouvernement de l'Égypte, fondée par Ménès,

1. C'est ainsi que nous indiquons les formes données pour les noms royaux dans les listes de Manéthon.

ne s'affermit pas du premier coup et sans secousses, mais qu'au contraire une grande partie du temps de la première dynastie se passa en compétitions entre des princes dont les uns régnaient sans doute à Memphis et les autres à Abydos.

III. — La deuxième dynastie, à laquelle Manéthon donne neuf rois, dura trois cent deux ans. Elle était, elle aussi, originaire de Thinis et probablement apparentée à la première, car elle n'en est pas distinguée dans le papyrus de Turin. Des vraisemblances très-puissantes donnent à croire que la grande pyramide à degrés que l'on voit encore à Sakkarah fut bâtie pour servir de sépulture au second roi de cette dynastie, nommé Kékéou (Céchoüs. M.), celui même par lequel fut établi, dit-on, le culte des animaux sacrés, entre autres celui du bœuf Apis, considéré comme une manifestation vivante du dieu Phtah et adoré à Memphis. Ce serait ainsi le plus vieux monument de l'Égypte, et du monde même après les ruines de la Tour de Babel. La porte basse et étroite, au linteau de calcaire blanc chargé d'hiéroglyphes, aux jambages décorés, d'après un système d'ornementation sans autres exemples, par une alternance de pierres calcaires de petit appareil et de cubes de terre émaillée verte, qui donnait entrée dans la chambre sépulcrale de cette pyramide, a été enlevée par M. Lepsius en 1845 et transportée au musée de Berlin. Elle porte en bien des points la marque d'un art encore dans l'enfance et débutant dans la voie de ses premiers essais ; mais elle montre l'ingénieux système d'écriture de l'Égypte déjà constitué.

On attribuait au troisième roi de la deuxième dynastie, Ba-neter-en (Binothris. M.) une loi qui déclarait les femmes aptes à occuper le trône d'Égypte, ce qui se produisit en effet à plusieurs reprises dans le cours de

l'histoire; on racontait des prodiges légendaires arrivés sous le septième, Néferkéra (Néphercherès. M.); enfin on prétendait que le huitième, Sésochris, avait été un véritable géant. Nous possédons quelques monuments de sculpture que l'on peut hardiment rapporter aux derniers règnes de cette dynastie, d'abord le tombeau d'un haut fonctionnaire appelé Thoth-hotep, que les fouilles de M. Mariette ont découvert dans la nécropole de Sakkarah, dans laquelle se déposaient les morts de la grande cité de Memphis; puis trois statues debout, en pierre calcaire, représentant un autre fonctionnaire du nom de Sépa et deux de ses fils, dont s'enorgueillit le musée du Louvre. En les étudiant, on y remarque une rudesse et une indécision de style qui montrent qu'à la fin de la deuxième dynastie, l'art égyptien cherchait encore sa voie et n'était qu'imparfaitement formé.

IV. — Après l'extinction de cette famille, une dynastie originaire de Memphis saisit le pouvoir; c'est la troisième, à laquelle on attribue deux cent quatorze ans de durée. Le deuxième de ses rois, Tses-hor-tsa (Tosorthrus. M.) est donné comme s'étant occupé spécialement de la médecine, de l'écriture et de l'art de la taille des pierres. C'est dans cette maison royale que se rencontrent les premiers conquérants sortis de la terre des Pharaons; Manéthon dit que le chef de la race, Sekerneferké (Néchérophès. M.) soumit une portion des Libyens, terrifiés par la vue d'une éclipse; sur les rochers du Sinaï l'on a trouvé un bas-relief qui représente le roi Snéfrou (Séphouris. M.), avant-dernier prince de la dynastie, domptant les tribus nomades des Anou de l'Arabie Pétrée.

Le tombeau d'un des grands officiers de ce dernier roi, nommé Amten, a été découvert à Sakkarah et

transporté au musée de Berlin. L'art y est plus avancé que dans les œuvres de la deuxième dynastie, mais cependant il n'a pas encore atteint sa perfection. Les représentations de cette tombe, qui remonte à une date si prodigieusement reculée qu'elle écrase l'imagination, nous font pénétrer dans la vie intime de l'époque où elle fut construite. Elles nous montrent la civilisation égyptienne aussi complétement organisée qu'elle l'était au moment de la conquête des Perses ou de celle des Macédoniens, avec une physionomie complétement individuelle et les marques d'une longue existence antérieure. Les habitants de la vallée du Nil ont déjà domestiqué presque toutes les espèces d'animaux utiles à l'homme, et même certains mammifères que nous ne connaissons plus qu'à l'état sauvage. Le bœuf, le chien, les palmipèdes, leur fournissent le service depuis longtemps, et les soins des éleveurs ont su produire de nombreuses variétés de chacune de ces espèces. La seule bête de somme est l'âne; ni le cheval, ni le chameau ne paraissent encore être connus dans l'Égypte. La langue égyptienne est complétement formée avec ses caractères propres et séparée des autres idiomes congénères. L'écriture hiéroglyphique se montre à nous dans les monuments des premières dynasties avec toute la complication qu'elle a conservée jusqu'au dernier jour de son existence.

§ 4. — Quatrième et cinquième dynasties. — Age des grandes pyramides.

I. — Avec la quatrième dynastie, Memphite comme la troisième et qui régna deux cent quatre-vingt-quatre ans, l'histoire s'éclaircit et les monuments se multiplient. C'est l'âge de la construction des trois plus

grandes pyramides, élevées par les trois rois Khoufou (le Chéops d'Hérodote), Schafra (Chéphren) et Menkéra (Mycérinus). Khoufou fut un roi guerrier : les bas-reliefs du Sinaï célèbrent ses victoires sur les Anou, qui harcelaient les colonies d'ouvriers égyptiens établies dans cette contrée pour l'exploitation des mines de cuivre. Mais c'est à sa pyramide qu'il doit d'avoir vu son nom traverser les siècles, assuré de l'immortalité tant qu'il y aura des hommes. Hérodote donne sur la construction de ce gigantesque monument des détails qui, bien que mêlés à quelques anecdotes puériles, doivent remonter à une tradition exacte et authentique. Cent mille hommes qui se relayaient tous les trois mois furent, dit-il, employés pendant trente ans à construire la véritable montagne artificielle dont l'orgueil du roi avait conçu le plan pour abriter sa dépouille, et qui est demeurée la plus prodigieuse des œuvres humaines, au moins par sa masse. Toute la population du pays se trouvait successivement requise pour cette corvée. Les travaux étaient d'autant plus pénibles que, les Égyptiens n'ayant à leur disposition que des câbles et des rouleaux et ne connaissant pas les machines, on devait traîner à force de bras les pierres sur des levées en plan incliné, pour les conduire à la hauteur où on voulait les monter. Celle qui servit à conduire des carrières de Tourah sur l'autre rive du Nil, au sommet du plateau des pyramides, les blocs gigantesques du revêtement extérieur, subsistent encore de nos jours ; elle avait été conservée comme formant à elle seule un monument digne de l'admiration des générations futures. Les efforts ne durent pas être beaucoup moins grands pour élever les pyramides de Schafra et de Menkéra. La science de construction que révèlent ces monuments est immense, et n'a jamais été surpassée. Avec tous les progrès des sciences ce serait, même de nos jours, un

problème bien difficile à résoudre que d'arriver, comme les architectes égyptiens de la quatrième dynastie, à construire dans une masse telle que celle des pyramides, des chambres et des couloirs intérieurs qui, malgré les millions de kilogrammes qui pèsent sur eux, conservent au bout de soixante siècles toute leur régularité première et n'ont fléchi sur aucun point [1].

Les pyramides ne sont pas, du reste, le seul grand monument d'architecture que nous ait légué l'âge de ces rois. Le grand sphinx de Gizeh, voisin des trois principales pyramides, rocher énorme sculpté et complété par des additions de maçonnerie, paraît avoir été terminé sous le règne de Schafra. Tout à côté, M. Mariette a découvert, enfoui sous les sables du désert, un vaste temple qui doit, d'après des indices très-sûrs, dater du même règne. Il est tout entier construit en blocs énormes de granit noir ou rose et d'albâtre oriental, sans une seule sculpture, même de pure ornementation. La ligne droite seule, dans sa pureté sévère, le décore.

II. — Les premiers règnes de la quatrième dynastie marquent le point culminant de l'histoire primitive de l'Égypte. La splendeur et la richesse intérieure du pays paraissent avoir été immenses sous ces princes, et sont suffisamment attestées par leurs prodigieuses constructions. Les limites de la monarchie allaient alors jusqu'aux cataractes; la capitale était à Memphis, et le centre de la vie de l'empire demeurait dans ses environs.

Mais les gigantesques travaux des pyramides n'avaient pu s'exécuter qu'au prix d'une monstrueuse oppression; les corvées avaient accablé le pays d'un insupportable

1. Sur les pyramides, voy. le splendide ouvrage du colonel Vyse, *The pyramids of Ghizeh*. Londres, 1839-1842.

fardeau. Manéthon, Hérodote et Diodore de Sicile se sont faits l'écho de traditions qui prouvent que les princes qui avaient imposé de si rudes obligations à leurs peuples avaient laissé dans la mémoire populaire, à travers les âges, un souvenir odieux. Suivant ces traditions, Khoufou n'aurait pas seulement opprimé les Égyptiens dans les conditions matérielles de leur existence, mais encore fermé les temples et empêché les sacrifices; se repentant ensuite, il aurait été l'auteur d'un livre religieux tenu en grande estime. Schafra aurait suivi l'exemple de la tyrannie et de l'impiété de son prédécesseur, à tel point que tous les deux auraient été exclus par un jugement populaire des sépultures qu'ils s'étaient préparées si splendides. Menkéra aurait aussi fait de même au commencement de son règne; mais bientôt il aurait changé de voie, aurait rouvert les temples et rendu au culte une extrême splendeur, dernier détail qui concorde avec ce fait qu'un des plus importants chapitres mystiques du *Rituel funéraire* est dit, dans une clause additionnelle placée à la fin, avoir été découvert dans un ancien manuscrit sous le règne de Menkéra et publié par ce prince. Tout ceci sans doute n'est que de la légende populaire, remplie de traits fabuleux; par exemple, la fermeture des temples sous Khoufou et Schafra est formellement démentie par les inscriptions de leurs règnes. Mais la légende n'en avait pas moins un fondement historique réel. Tout semble indiquer que la fin de la quatrième dynastie, immédiatement après les princes constructeurs des grandes pyramides, fut un temps de révolutions et de troubles causés par l'oppression précédente. La comparaison de la liste de Manéthon et des monuments de la nécropole de Sakkarah, révèle pendant ce temps des compétitions violentes. Les splendides statues de Schafra en diorite, en granit rose, en albâtre, en basalte, qui

décoraient le temple voisin du sphinx, ont été retrouvées en morceaux dans un puits où elles avaient été précipitées dans un mouvement révolutionnaire évidemment très-peu postérieur à son règne.

III. — La cinquième dynastie était originaire d'Éléphantine, à l'extrémité méridionale de la Haute-Égypte, et y fixa peut-être sa résidence habituelle, bien que sous sa domination Memphis ne soit pas déchue de son éclat. Elle se composa de neuf rois, dont on a retrouvé tous les noms sur les monuments et qui occupèrent le trône pendant deux cent quarante-huit ans. Leurs règnes paraissent avoir été florissants et paisibles, mais nous n'avons à y signaler aucun prince dont le pouvoir ait été marqué par quelque événement bien saillant.

Les monuments privés du temps de cette dynastie, comme de la quatrième, sont très-multipliés. Autour de Memphis, particulièrement à Gizeh et à Sakkarah, la pioche des fouilleurs a rendu à la lumière les hypogées d'un grand nombre de personnages qui tenaient les premiers rangs à la cour de l'une comme de l'autre dynastie.

IV. — Grâce aux inscriptions de ces tombeaux, la science contemporaine est en état de reconstituer l'almanach royal de l'Égypte sous Khoufou, Schafra ou Menkéra, ainsi que sous les rois originaires d'Éléphantine. A ces époques si vieilles, la société égyptienne se montre constituée sur un pied tout aristocratique. Il semble que Ménès, en établissant la royauté, ait été le chef d'une révolution pareille à celles qui, à plusieurs reprises dans l'Inde antique, soumirent les Brahmanes à la suprématie absolue des *Kchatryas* ou guerriers. Dans les monuments des dynasties primitives de l'Égypte, nous voyons tout le pouvoir concentré dans

les mains d'une caste militaire peu nombreuse, d'une aristocratie qui, par certains côtés, a l'air composé de conquérants, et à laquelle le peuple est docilement soumis. Ne seraient-ce pas les *Ludim* de la Genèse, qui, en établissant leur suprématie sur les *Pathrusim*, les *Naphthuim* et les *Anamim* auraient réalisé l'unité du pays? Les familles de cette aristocratie sont peu nombreuses et toutes apparentées plus ou moins étroitement à la race royale, grâce aux nombreux enfants qui naissaient dans le harem des souverains. Véritables grands feudataires, les membres de ces familles occupent héréditairement toutes les fonctions élevées de l'ordre militaire et de l'ordre politique, et se transmettent de père en fils le gouvernement des provinces. Ils se sont même, comme toutes les vieilles aristocraties du paganisme, emparés du sacerdoce, dont ils font un monopole entre leurs mains.

Ce sont constamment des scènes de la vie domestique et agricole qui sont représentées sur les parois des tombeaux memphites de la quatrième et de la cinquième dynastie. A l'aide de ces représentations, nous pénétrons dans tous les secrets de l'existence de féodalité patriarcale que menaient les grands de l'Égypte il y a soixante siècles. Nous visitons les fermes vastes et florissantes, éparses dans leurs domaines; nous connaissons leurs bergeries où les têtes de bétail se comptent par milliers, leurs parcs où des antilopes, des cigognes, des oies de toute sorte d'espèces sont gardées en domesticité. Nous les voyons eux-mêmes dans leurs élégantes demeures, entourés du respect et de l'obéissance de leurs vassaux, on pourrait presque dire de leurs serfs. Nous connaissons les fleurs qu'ils cultivent dans leurs parterres, les troupes de chant et de ballet qu'ils entretiennent dans leurs maisons pour leur divertissement. Les détails les plus minutieux de leur *sport* nous sont

révélés par leurs tombeaux. Ils se montrent à nous passionnés amateurs de chasse et de pêche, deux exercices dont ils trouvaient autant d'occasions qu'ils pouvaient désirer sur les nombreux canaux dont le pays était sillonné dans tous les sens. C'est encore pour le compte des hauts personnages de l'aristocratie que de grandes barques aux voiles carrées, fréquemment figurées dans les hypogées, flottaient sur le Nil, instruments d'un commerce dont tout révèle l'extrême activité.

V. — L'art, dans ces monuments de la quatrième et de la cinquième dynastie, atteint le plus remarquable degré de perfection. Il est tout entier dans la voie du réalisme; il s'efforce avant tout de rendre la vérité de la nature, sans chercher aucunement à l'idéaliser. Le type des hommes y a quelque chose de plus trapu et de plus rude que dans les œuvres des écoles postérieures; les proportions relatives des diverses parties du corps y sont moins exactement observées, les saillies musculaires des jambes et des bras rendues avec trop d'exagération. Mais il y a également dans les sculptures des tombes memphites primitives une élégance de composition, une naïveté et une vérité de mouvement, une vie dans toutes les figures, que les lois hiératiques et immuables du canon des proportions firent disparaître plus tard, tandis que sur d'autres points l'art se perfectionnait. Dans ce premier développement complétement libre de l'art égyptien, quelque imparfait qu'il fût, il y avait les germes de plus encore que l'Égypte n'a donné dans ses plus brillantes époques. Il y avait la vie, que les entraves sacerdotales étouffèrent ensuite. Si les artistes pharaoniques en avaient gardé le secret, alors qu'ils acquirent ces incomparables qualités d'harmonie des proportions et de majesté qu'ils possédèrent à un plus haut degré que personne autre dans le monde, ils

auraient été aussi loin que les Grecs; deux mille ans avant eux, ils auraient atteint la perfection absolue de l'art. Mais une partie de leurs qualités natives fut éteinte dès le berceau, et ils demeurèrent incomplets, laissant à d'autres la gloire d'atteindre ce point qui ne sera jamais dépassé.

VI. — Dans l'ornementation des hypogées dont nous venons de parler et des sarcophages que l'on y rencontre quelquefois, on remarque un style d'architecture tout particulier et différent de celui qu'offriront les monuments d'époques moins reculées, style qui paraît caractéristique de l'âge des pyramides. Dans ce système d'architecture, toute la décoration consiste dans l'arrangement de bandes horizontales et verticales étroites à surface convexe. C'est l'imitation de bâtiments construits en bois légers comme ceux du sycomore et du palmier, les deux arbres principaux de l'Egypte, dont on n'aurait pas même équarri les troncs pour les employer. De même, le plus souvent, dans ces tombeaux, la chambre sépulcrale est couverte par des poutres de pierre, arrondies de manière à reproduire l'aspect de troncs de palmiers. Ainsi les Egyptiens n'avaient pas commencé, comme on l'a cru si longtemps, par mener la vie de troglodytes ou d'habitants de cavernes. Leurs plus anciens édifices ont été des constructions de bois, élevées dans le milieu de la vallée du Nil; et, dans les premiers hypogées qu'ils ont creusés au flanc de la chaîne Arabique et de la chaîne Libyque, ils ont copié le style et la disposition de ces constructions légères, dont le type est toujours demeuré celui de leurs habitations.

VII. — Mais nous n'avons pas seulement des monuments de ces âges auxquels on croirait volontiers que

l'humanité tout entière aurait dû être encore dans un état de complète barbarie. Sous le climat miraculeusement conservateur de l'Egypte, de fragiles feuillets de papyrus ont traversé plus de cinquante siècles et sont parvenus intacts jusqu'à nous. La Bibliothèque Impériale possède un livre daté du règne d'Assa-Tatkéra (Tanchérès. M.), avant-dernier roi de la cinquième dynastie, et composé par un vieillard de sang royal, du nom de Phtah-hotep. C'est une sorte de code de civilité puérile et honnête, un traité de morale toute positive et pratique, apprenant la manière de se guider dans le monde, qui ne s'élève pas jusqu'à une sphère plus haute que les livres de Confucius à la Chine. On y trouve des règles pour respecter l'ordre civil de police sociale et pour faire rapidement son chemin dans le monde sans gêner aucune de ses passions, ou, comme on dit maintenant dans le jargon d'une certaine fausse philosophie, aucun des instincts de la nature.

La base première de la morale et du bon ordre dans le livre de Phtah-hotep est l'obéissance filiale, étendue aux rapports avec le gouvernement établi, que l'on considère comme investi d'une véritable autorité paternelle. « Le fils qui reçoit la parole de son père, y est-il » dit, deviendra vieux à cause de cela..... L'obéissance » d'un fils envers son père, c'est la joie..... Il est cher » à son père et sa renommée est dans la bouche des vi» vants qui marchent sur la terre. Le rebelle voit la » science dans l'ignorance, les vertus dans les vices; il » commet chaque jour avec audace toutes sortes de » fraudes, et en cela il vit comme s'il était mort. Ce » que les sages savent être la mort, c'est sa vie de cha» que jour; il avance dans ses voies, chargé d'une foule » de malédictions. » La récompense de celui qui observe ces préceptes est placée ici-bas, c'est une longue vie et la faveur du prince. « Le fils docile sera heureux

» par suite de son obéissance ; il vieillira, il parviendra » à la faveur. » L'auteur se cite lui-même en exemple : « Je suis devenu ainsi un ancien de la terre ; j'ai par- » couru cent dix ans de vie avec la faveur du roi et l'ap- » probation des anciens, en remplissant mon devoir » envers le roi dans le lieu de sa faveur. »

Un second traité, contenu dans le même manuscrit et dont il ne reste plus que quelques pages, était un recueil d'apophthegmes comme celui du roi Salomon. En voici quelques maximes : « Le bonheur fait trouver » toute place bonne ; un petit échec suffit pour avilir » un très-grand homme. — La bonne parole luit plus » que l'émeraude que la main des esclaves trouve parmi » les cailloux. — Le savant est rassasié de ce qu'il sait ; » bon est le lieu de son cœur ; agréables sont ses » lèvres. »

§ 5. — De la sixième dynastie à la onzième. — Éclipse temporaire de la civilisation égyptienne.

I. — A la mort du dernier roi de la Ve dynastie, une famille nouvelle parvint au trône. Manéthon la dit originaire de Memphis. Le premier roi de cette maison, Ati (Othoès. M.) fut, dit-il, au bout de trente ans de règne, assassiné par ses gardes. Une partie de son pouvoir dut être en effet remplie par des troubles, car les monuments nous montrent contre lui deux compétiteurs qui pourraient bien être descendus de la race royale précédente, Téta et Ouserkéra. Mais son fils et successeur, Pépi-Mérira (Phios. M.), fut un des rois les plus glorieux et les plus puissants. Il posséda sous son sceptre toute la contrée, car on a trouvé de ses monuments dans toutes les parties de l'Égypte, depuis Syène jusqu'à Tanis. Comme Khoufou, Pépi Ier fut un roi

guerrier. A cette époque, les cataractes du Nil (surtout la seconde, celle de Ouadi-Halfa) n'offraient pas comme maintenant un insurmontable obstacle à la navigation, et vers le sud, la frontière de l'Égypte était ouverte aux incursions des Oua-oua, peuplade remuante de nègres: Pépi réduisit ces ennemis à l'obéissance. Une peuplade inconnue de bédouins méridionaux (peut-être les Bischaris actuels) fut également soumise par les armes égyptiennes. Enfin, du côté du nord, les tribus hostiles des nomades reçurent de Pépi le châtiment qu'elles s'étaient attiré par leurs agressions contre les ouvriers égyptiens préposés à l'exploitation des mines de cuivre de la presqu'île du Sinaï. On remarque dans les inscriptions relatives à ces campagnes du roi Pépi-Mérira, un fait d'une importance capitale pour l'histoire des migrations des peuples. Les nègres y sont représentés comme venant toucher immédiatement la frontière de l'Égypte et on n'y trouve aucune trace des Ethiopiens Kouschites, que tous les témoignages postérieurs nous montrent occupant précisément cette partie de la vallée du Nil, après avoir rejeté les nègres plus au sud. Lorsque la VI[e] dynastie dominait en Égypte, la race chamite de Kousch n'était donc pas encore venue s'établir en Afrique, où elle pénétra sans doute par le détroit de Bab-el-Mandeb; elle demeurait encore tout entière en Asie, où elle s'était fondé un puissant empire à Babylone. Pépi-Mérira ne fut pas, du reste, seulement un prince guerrier; il s'occupa des travaux publics. Il ressort d'un de ses monuments que ce fut lui qui ouvrit la route par laquelle on va, au travers du désert, de Kéneh dans la Haute-Egypte au port de Kosséïr sur la mer Rouge, qui y établit des stations et y fit creuser des puits pour abreuver les caravanes.

Un second Pépi, surnommé Néferkéra (Phiops.M.), est signalé comme ayant présenté le phénomène, uni-

que dans l'histoire, d'un règne séculaire, sur les événements duquel nous ne savons, d'ailleurs, presque rien.

Mais immédiatement après ce règne si long, et peut-être même déjà dans ses dernières années, les troubles et les discordes civiles éclatèrent avec une violence et une gravité que l'Égypte ne leur avait pas encore vues. Mentemsaf (Menthesouphis. M.), successeur de Pépi-Néferkéra, fut assassiné au bout d'un an seulement de règne. Sa sœur Neth-aker, la Nitocris des Grecs, dont le nom signifie « Neith » ou « Minerve victorieuse, » saisit alors les rênes du gouvernement. Manéthon l'appelle *la belle aux joues roses*, et il est d'accord avec Hérodote pour vanter, d'après les traditions sacerdotales, sa sagesse ainsi que sa beauté. Elle lutta énergiquement contre l'esprit de révolution qui tendait à diviser le pays et qui gagnait jusqu'à la capitale, En même temps, pendant un règne de douze ans troublé par les plus violentes agitations, Neth-aker répara ou plutôt acheva les travaux de la troisième pyramide de Gizeh, et l'on croit qu'elle la destina à sa propre sépulture, sans néanmoins s'approprier la salle funèbre de Menkéra. Elle semble avoir été obligée par les circonstances de ménager pendant une partie de son règne les meurtriers de son frère, mais elle méditait toujours d'en tirer vengeance; un jour elle les attira dans une galerie souterraine, et pendant les joies d'un repas, les eaux du Nil, introduites secrètement, les y noyèrent tous. Mais bientôt elle-même fut obligée de se donner la mort, pour échapper aux représailles de leurs partisans. Neth-aker fut la dernière de sa dynastie.

II. — L'histoire, si cruellement mutilée qu'elle soit pour l'époque suivante, induit à croire du moins que l'Égypte entre alors dans une longue série de déchirements, de démembrements et d'affaissement politique.

La VII[e] dynastie compta, suivant un récit, cinq rois en moins de trois mois; et suivant une autre tradition plus expressive encore, soixante-dix rois en soixante-dix jours.

L'art primitif avait atteint son apogée sous la VI[e] dynastie. C'est dans les tombes exécutées alors que l'on trouve ces belles statues élancées, au visage rond, à la bouche souriante, au nez fin, aux épaules larges, aux jambes musculeuses, dont le musée du Louvre possède un des plus remarquables échantillons dans la figure d'un scribe accroupi que l'on a placée au centre d'une des salles du premier étage. Mais à dater des troubles civils dans lesquels périt Neth-aker, une éclipse subite et jusqu'à présent inexplicable se produit dans la civilisation égyptienne. De la fin de la VI[e] dynastie au commencement de la XI[e], Manéthon compte quatre cent trente-six ans, pendant lesquels les monuments sont absolument muets. L'Égypte semble alors avoir disparu du rang des nations, et quand ce long sommeil se termine, la civilisation paraît recommencer à nouveau sa carrière, presque sans tradition du passé. L'empire des Pharaons, durant cet intervalle de nuit absolue, subit-il quelque invasion inconnue à l'histoire et les listes de Manéthon ne tiennent-elles compte alors que des familles légitimes et indigènes, reléguées dans leur capitale? Sans doute, quand il s'agit de l'Égypte, l'idée d'une invasion doit être plus qu'autre part facilement admise. Par sa position géographique et par les inépuisables ressources de son sol, cette contrée a toujours attiré les convoitises de ses voisins. Il est à noter d'ailleurs qu'en comparant les squelettes tirés des tombeaux antérieurs à la VI[e] dynastie et des momies postérieures à la XI[e], on observe dans la forme des crânes des différences assez sensibles pour donner à croire que la population a dû être dans l'intervalle profondément

modifiée par l'introduction d'un élément nouveau.

Mais quand les preuves monumentales font absolument défaut, il serait téméraire d'affirmer que l'éclipse soudaine qui se manifeste dans la civilisation de l'Égypte, immédiatement après la VIe dynastie, n'eut pas uniquement pour cause une de ces crises de défaillance presque inexplicables, par lesquelles la vie des nations comme celle des hommes est quelquefois traversée. La décadence absolue qui se produit alors est toute positive, et la première civilisation de l'Égypte finit avec la VIe dynastie pour renaître plus tard.

III. — Ainsi se termine la période de dix-neuf siècles à laquelle le nom d'*ancien empire* a été donné par les savants modernes. « Le spectacle qu'offre alors » l'Égypte, » dit M. Mariette dans son excellente histoire de ce pays, « est bien digne de fixer l'attention. » Quand le reste de la terre est encore plongé dans les » ténèbres de la barbarie, quand les nations les plus » illustres qui joueront plus tard un rôle si considérable dans les affaires du monde sont encore à l'état » sauvage, les rives du Nil nous apparaissent comme » nourrissant un peuple sage et policé, et une monarchie puissante, appuyée sur une formidable organisation de fonctionnaires et d'employés, règle déjà les » destinées de la nation. Dès que nous l'apercevons à » l'origine des temps, la civilisation égyptienne se » montre ainsi à nous toute formée, et les siècles à » venir, si nombreux qu'ils soient, ne lui apprendront » presque plus rien. Au contraire dans une certaine » mesure, l'Égypte perdra; car à aucune époque elle » ne bâtira des monuments comme les pyramides. »

Les prêtres égyptiens avaient donc bien le droit de dire à Solon, quand il visitait leurs sanctuaires : « Vous » autres Grecs, vous n'êtes que des enfants. »

CHAPITRE II

LE MOYEN EMPIRE

§ 1. — Onzième et douzième dynasties. — Le Labyrinthe et le lac Mœris.

I. — Thèbes n'existait pas encore au temps de l'éclat de l'*ancien empire*. La ville sainte d'Ammon paraît avoir été fondée pendant la période d'anarchie et d'obscurité qui succéda, comme nous venons de le dire, à la VI[e] dynastie. Elle fut le berceau de la renaissance qui produisit la nouvelle floraison de la monarchie et de la civilisation égyptiennes que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *moyen empire*, et qui est en effet comme le moyen âge de la vieille Égypte, un moyen âge antérieur à toute autre histoire.

C'est de Thèbes que sortirent les six rois de la XI[e] dynastie, appelés alternativement Entef et Montouhotep, qui luttèrent énergiquement contre les séparatistes du Delta, représentés par les IX[e] et X[e] dynasties de Manéthon, peut-être contre des conquérants étrangers, et finirent par soumettre à leur sceptre toute l'Égypte. Un de ces princes est constamment désigné par l'épithète de « grand » (*aa*) ; ce fut sans doute celui qui parvint à obtenir ce dernier résultat. Ici nous citerons encore

une fois les judicieuses observations de M. Mariette : « Quand, avec la XIe dynastie, on voit l'Égypte se » réveiller de son long sommeil, les anciennes tradi- » tions sont oubliées. Les noms propres usités dans les » anciennes familles, les titres donnés aux fonction- » naires, l'écriture elle-même et jusqu'à la religion, » tout en elle semble nouveau. Thinis, Éléphantine, » Memphis, ne sont plus les capitales choisies : c'est » Thèbes qui, pour la première fois, devient le siége de » la puissance souveraine. L'Égypte est en outre dé- » possédée d'une partie notable de son territoire, et » l'autorité de ses rois légitimes ne s'étend plus au delà » d'un canton limité de la Thébaïde. L'étude des mo- » numents confirme ces vues générales. Ils sont rudes, » primitifs, quelquefois grossiers, et à les voir, on » croirait que l'Égypte, sous la XIe dynastie, recom- » mence cette période d'enfance qu'elle avait déjà tra- » versée sous la IIIe. »

II. — Une dynastie, probablement apparentée à la famille de ces premiers princes thébains et originaire de la même ville, leur succéda. C'est celle que Manéthon désigne comme la XIIe. Tous les princes de cette dynastie s'appelèrent Osortasen ou Amenemhé, sauf le dernier, qui fut une reine, appelée Ra-Sevek-nofréou (Skémiophris. M.). La XIIe dynastie régna pendant deux cent treize ans, et son époque fut une époque de prospérité, de paix intérieure et de grandeur au dehors. Dès le temps de son second prince, Osortasen Ier, non-seulement l'Égypte avait repris ses frontières naturelles, mais encore elle avait conquis de nouveau l'Arabie Pétrée, perdue pour les Égyptiens pendant le temps des discordes civiles, et la Nubie se trouvait déjà soumise à l'autorité des Pharaons. Osortasen Ier gravait en même temps sur la stèle de Ouadi-Halfa, au fond de

la Nubie, et sur les rochers du Sinaï, le souvenir de ses exploits.

L'Égypte, sous la XIIe dynastie, commença en effet à combattre pour cette grande politique qui devait être désormais la sienne pendant trente siècles, et qui devait la pousser sans cesse à revendiquer comme un patrimoine toutes les terres qu'arrose le Nil. A cette époque s'étendait au delà de la première cataracte, presque jusqu'au fond de l'Abyssinie, un État qui était à l'Égypte ancienne ce qu'est le Soudan à l'Égypte moderne : c'était le *pays de Kousch*, ou l'Ethiopie. Sans limites bien précises, sans unité d'organisation ou de territoire, l'Ethiopie nourrissait des populations nombreuses, diverses d'origine et de race ; mais le gros de la nation était formé par les Kouschites du sang de Cham, qui étaient venus s'y établir depuis le temps de la VIe dynastie égyptienne. Or, les Kouschites paraissent avoir été sous la XIIe dynastie les vrais ennemis de l'Égypte ; c'est vers l'Ethiopie qu'alors toutes les forces de la nation sont tournées ; c'est contre les peuples de Kousch que sont élevées de chaque côté du Nil, au delà de la deuxième cataracte, les forteresses de Kumneh et de Semneh, qui marquent la limite méridionale à laquelle s'était alors arrêté l'empire des Pharaons. Quel qu'ait été à ce moment l'état politique des autres parties du monde, l'Égypte, sous la XIIe dynastie, ne s'éloigna pas des rives de son fleuve sacré.

Amenemhé II continua dans le sud les guerres d'Osortasen Ier, qui l'avait associé au pouvoir de son vivant ; mais le vrai conquérant de l'Ethiopie, le grand prince militaire de la dynastie, fut Osortasen III, le fondateur de la forteresse de Semneh. Le temple qui lui fut élevé dans ce lieu plusieurs siècles plus tard, temple où deux autres dieux lui servaient en quelque sorte d'assistants, témoigne de la réalité de sa puissance et

de l'impression profonde que la grandeur de son règne avait laissée dans le pays. On a aussi retrouvé à Semneh les stèles mêmes qu'il y avait fait planter pour marquer la frontière méridionale de l'Égypte. Elles portent défense aux nègres de pénétrer dans le pays, sauf pour le commerce des bestiaux. Ce prince, qui fut enterré dans la pyramide en briques de Daschour et dont le nom religieux était Ra-scha-kéou, paraît en outre devoir être assimilé à l'antique et sage législateur Asychis, dont parle Hérodote, comme de celui qui avait réglé le régime des hypothèques. Deux inscriptions du règne de son successeur Amenemhé III parlent d'une grande victoire qu'il aurait remportée sur les nègres, et constatent que le pays asiatique des mines de cuivre lui appartenait toujours.

III. — Pendant ces guerres qui ont donné au nom des Osortasen et des Amenemhé un lustre qui ne s'est jamais effacé, l'Égypte se fortifiait à l'intérieur par l'élan vigoureux qu'elle imprimait à toutes les branches de la civilisation. Des travaux aussi prodigieux que ceux de la IVe dynastie, mais au moins en partie plus utiles, le Labyrinthe et le lac Mœris, s'exécutaient alors. Nous reparlerons plus loin du Labyrinthe, lorsque nous indiquerons en peu de mots les principaux monuments de l'Égypte. Quant au lac Mœris, c'était, de l'aveu de tous les anciens qui l'ont vu, l'une des merveilles des siècles pharaoniques, et rien ne pouvait mieux montrer le degré jusqu'auquel s'était élevée la science des ingénieurs égyptiens de la XIIe dynastie, que ce travail dont un de nos compatriotes, M. Linant, a reconnu le premier les vestiges.

Nous avons déjà dit tout à l'heure ce qu'est le Nil pour l'Égypte. « Si son débordement périodique est insuffisant, une partie du sol n'est pas inondée, et, par

conséquent, reste inculte ; si le fleuve, au contraire, sort avec trop de violence de son lit, il emporte les digues, submerge les villages et bouleverse les terrains qu'il devrait féconder. L'Égypte oscille ainsi perpétuellement entre deux fléaux également redoutables. Frappé de ces dangers, Amenemhé III conçut et exécuta un projet gigantesque. Il existe à l'ouest de l'Égypte une oasis de terres cultivables, le Fayoum, perdue au milieu du désert et rattachée par une sorte d'isthme à la contrée qu'arrose le Nil. Au centre de cette oasis s'étend un large plateau, dont le niveau général est celui de la vallée de l'Égypte ; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de longueur, le Birket-Kéroun, emplit de ses eaux. C'est au centre du plateau qu'Amenemhé III entreprit de creuser, sur une surface de dix millions de mètres carrés, un autre lac artificiel. La crue du Nil était-elle insuffisante, l'eau était amenée dans le lac et comme emmagasinée pour servir à l'arrosement, non-seulement du Fayoum, mais de toute la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. Une trop forte inondation menaçait-elle les digues, les vastes réservoirs du lac artificiel restaient ouverts, et quand le lac à son tour débordait, le trop-plein des eaux était rejeté par une écluse dans le Birket-Kéroun.

« Les deux noms que l'Égypte avait donnés à l'admirable création d'Amenemhé III ont, du reste, mérité de rester populaires. De l'un, *méri*, c'est-à-dire « le lac » par excellence, les Grecs ont en effet tiré *Mœris*, mal appliqué par eux à un roi, tandis que l'autre, *p-iom*, qui signifiait « la mer, » est devenu, dans la bouche des Arabes, l'appellation de la province tout entière (*Fayoum*), que le génie d'un des rois de la XII[e] dynastie avait dotée de ce précieux élément de fécondité. » (Mariette.)

IV. — Le temps de la XIIe dynastie est donc, on le voit, une des plus splendides époques de l'histoire égyptienne; elle marque peut-être l'apogée le plus complet et le plus florissant épanouissement de la civilisation pharaonique. L'invasion des Pasteurs, survenue quelque temps après, et dont la rage paraît s'être principalement exercée sur tout ce qui rappelait le souvenir des princes de cette dynastie, n'en a laissé subsister aucun grand édifice. Des constructions officielles des Osortasen et des Amenemhé, il ne reste plus que les deux obélisques d'Héliopolis et du Fayoum, et quelques beaux colosses exhumés dans les fouilles de M. Mariette à Tanis et à Abydos. En revanche, nous avons de magnifiques spécimens de l'état de l'art à cette époque dans une foule de stèles funéraires privées qui remplissent les musées et dans les célèbres tombeaux de Béni-Hassan, dont les façades offrent le type premier et originaire de l'ordre dorique, adopté plus tard par les Grecs. On peut juger par ces tombeaux que l'architecture de la XIIe dynastie n'avait plus aucun rapport avec celle des âges primitifs. C'est un art tout nouveau, dont les règles seront reprises lorsque, après une seconde éclipse, la culture égyptienne renaîtra encore une fois, à l'aurore de la période historique que l'on appelait le *nouvel empire*.

Mais ce que nous connaissons le mieux dans l'art de la XIIe dynastie est la sculpture; elle se montre, dans les œuvres de cette époque, parvenue, à l'abri de la paix publique, à un degré de progrès et de perfection que les plus beaux travaux de la XVIIIe et de la XIXe dynastie ont pu à peine surpasser. La qualité prédominante dans la sculpture de cet âge est la finesse, l'élégance et l'harmonie des proportions. La réalité et la vie de l'école primitive ne se retrouvent déjà plus; l'art n'a plus la même liberté; il est soumis aux entraves des

règles sacerdotales. Le canon hiératique des proportions est fixé tel qu'il sera repris après l'expulsion des Pasteurs ; il ne reste plus de vestiges de l'art primitif que dans l'énergie et la hardiesse avec laquelle sont encore rendus les muscles des bras et des jambes. Les matières les plus dures et les plus réfractaires sont travaillées avec une délicatesse et un fini d'exécution qui, même dans les œuvres colossales, atteint celui du camée. Mais si la sculpture de la XIIe dynastie est beaucoup plus fine que celle des monuments les plus parfaits de la XVIIIe, elle n'égale pas la grandeur monumentale des productions de cette dernière époque.

V. — Les hypogées si curieux de Béni-Hassan, dont nous venons de parler, sont ceux de grands personnages, investis des plus hautes fonctions de l'État et gouverneurs de province, qui menaient la même existence que les grands seigneurs de l'ancien empire et probablement encore constituaient une aristocratie héréditaire. Le plus intéressant peut-être est celui d'un nommé Améni ; là, l'Égypte de la XIIe dynastie se trouve en quelque sorte prise sur le fait. D'un côté ce sont les bestiaux qu'on engraisse, la terre qu'on laboure avec des charrues construites sur le modèle de celles que les fellahs de l'Égypte moderne emploient encore aujourd'hui ; c'est le blé qu'on récolte et qu'on fait dépiquer par des animaux qui en foulent aux pieds les gerbes. D'un autre côté, c'est la navigation du Nil, les grandes barques que l'on construit ou que l'on charge, les meubles élégants que l'on façonne dans des bois précieux, les vêtements que l'on apprête. Dans une longue inscription, Améni prend lui-même la parole et raconte sa vie. Comme général, il a fait une campagne en Éthiopie et il a été chargé de protéger les caravanes qui apportaient à Coptos, au travers du désert,

l'or du Djebel-Atoky. Comme gouverneur de province, il résume ainsi son administration : « Toutes les terres » étaient ensemencées du nord au sud. Des remer- » ciments me furent adressés de la part de la maison du » roi pour le tribut amené en gros bétail. Rien ne fut » volé dans mes ateliers. J'ai travaillé et la province » entière était en pleine activité. Jamais petit enfant ne » fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi ; » jamais je n'ai troublé de pêcheur ni entravé de pas- » teur. Jamais disette n'eut lieu de mon temps et je ne » laissai jamais d'affamé dans les années de mauvaise » récolte. J'ai donné également à la veuve et à la femme » mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans » tous les jugements que j'ai rendus. »

§ 2. — Treizième et quatorzième dynasties.

I. — Si l'histoire de la XIIe dynastie est claire et bien connue, établie par de nombreux monuments, les annales de l'Égypte ne présentent pas, au contraire, de période plus obscure que celle qui s'étend de là jusqu'à la XIIIe dynastie, période longue et remplie de révolutions, de troubles, de déchirements, marquée enfin par une catastrophe terrible, la plus grande et la plus durable qu'enregistre l'histoire égyptienne, qui vint une seconde fois interrompre la marche de la civilisation sur les bords du Nil et rayer l'Égypte du rang des nations. Les dynasties de cette époque ne sont représentées dans les extraits de Manéthon que par des chiffres totaux de durée, et encore les différentes versions que nous possédons de ces extraits ne se trouvent-elles pas d'accord pour le nombre des rois, la longueur du règne des dynasties et quelquefois l'indication de leur origine. Ajoutons, pour comble d'obscurité, que cette partie de l'histoire est la seule pour laquelle Manéthon

avait indubitablement (le témoignage des chronographes est formel) admis dans ses listes des dynasties collatérales, mais qu'en même temps, dans les extraits que nous en avons, aucune indication positive n'indique celles qui furent contemporaines.

II. — La treizième dynastie fut originaire de Thèbes, comme les deux précédentes. Manéthon lui donne soixante rois et quatre cent cinquante-trois ans de durée. On a retrouvé sur les monuments les noms de la plupart de ses princes, qui s'appelaient presque tous Sevekhotep ou Nofréhotep. Aucun édifice de cette dynastie n'est, du reste, parvenu jusqu'à nous. Mais on peut juger par les stèles et les statues de son temps qui ont été découvertes dans les fouilles de Tanis et d'Abydos, ainsi que par quelques admirables morceaux de sculpture conservés dans les musées de l'Europe, que l'Égypte, du moins pendant les premiers siècles de domination de la nouvelle maison royale, n'avait rien perdu de son ancienne prospérité, qu'elle restait maîtresse de tout son territoire et aussi florissante intérieurement que sous la XII[e] dynastie. Quant aux guerres que les rois de cette époque entreprirent, le silence des monuments permet à peine même les conjectures. On doit conclure cependant de la présence d'un colosse de la XIII[e] dynastie dans l'île d'Argo, près de Dongolah, que l'Égypte avait encore élargi, du côté du sud, sous cette dynastie, les frontières qu'elle possédait sous la précédente. En outre, c'est à la XIII[e] dynastie que paraît, d'après son style, devoir être rapporté le fragment d'un colosse en granit rose usurpé plus tard par le roi Amenhotep III (de la XIII[e] dynastie), fragment que possède le Louvre, et dont la base porte une longue liste de nations nègres, subjuguées. Une inscription du même temps, gravée sur un rocher à El-Hammamat, station de la route qui con-

duit au port de Kosséir sur la mer Rouge, parle d'un grand commerce de pierres précieuses qui se faisait alors avec l'Arabie méridionale, et montre l'influence égyptienne régnant sans partage sur cette dernière contrée.

III. — Une particularité curieuse qui se rapporte à cette époque mérite d'être notée et jette un jour tout nouveau sur l'histoire physique de la vallée du Nil. Il existe à Semneh des rochers à pic situés au-dessus du fleuve et qui portent, à sept mètres au-dessus des plus hautes eaux actuelles, des inscriptions hiéroglyphiques. Or, de la traduction de ces inscriptions il résulte que sous la XIIe et la XIIIe dynastie le Nil, qui sous la XVIIIe dynastie avait déjà le même niveau qu'aujourd'hui, montait à Semneh, dans le temps de l'inondation, à sept mètres plus haut. Cet énorme changement doit être attribué à la lente destruction de masses granitiques, qui, comme un barrage naturel, maintenaient jadis la partie supérieure du fleuve à un niveau beaucoup plus élevé, et qui, à l'une des cataractes du Nil, probablement à Semneh, produisaient une véritable cascade, semblable à celle du Niagara ou à la chute du Rhin près de Schaffouse. Alors le Nil, étendant ses eaux en une profonde et large nappe en amont de Semneh, devait baigner de vastes régions aujourd'hui stériles en partie, telles que le Dongolah, le Fazo'glo, la Nubie méridionale et l'île de Méroé. Mais le fleuve, par l'action séculaire de ses eaux, rongea, molécule à molécule, la barrière de rochers que la nature lui avait opposée, et dont les débris embarrassent encore aujourd'hui son courant. C'est par le même procédé que l'Amazone a creusé dans le roc vif le célèbre défilé de Manzeriche; que le Danube a desséché l'un après l'autre ses cinq bassins ou lacs primitifs; que le Rhin s'est frayé un

passage entre la Forêt-Noire et les Vosges; que le Niagara enfin, corrodant sans cesse le rocher du haut duquel il tombe, recule insensiblement, avec une vitesse que l'on a pu calculer à quelques centaines d'années près, vers le lac Érié, qui restera à sec, ainsi que sa fameuse cataracte, le jour où celle-ci l'aura rejoint en arrière. L'étude des alluvions du Nil a révélé l'existence de trois niveaux successifs. Un savant anglais, sir Gardner Wilkinson, fait remonter, d'après ses observations géologiques, à quinze ou dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la principale de ces révolutions. Mais, comme les données monumentales les plus positives prouvent qu'elle était déjà accomplie avant l'expulsion des Pasteurs, on doit reculer de trois ou quatre siècles encore la rupture des barrages naturels du Haut-Nil, et la placer dans l'intervalle entre la XIII[e] et la XVIII[e] dynastie.

IV. — Tous les monuments de la XIII[e] dynastie que nous avons cités tout à l'heure, et qui prouvent une domination s'étendant sur la totalité du territoire égyptien, appartiennent aux premiers règnes. Des princes qui continuèrent cette maison, nous n'avons pas de monuments contemporains; leurs noms sont seulement connus par des listes royales, comme celle de la Salle des Ancêtres de Karnak, ou les fragments du papyrus de Turin. Rien ne s'oppose donc formellement à ce que nous adoptions l'opinion proposée déjà par plusieurs érudits modernes, et qui paraît la plus vraisemblable, d'après laquelle la XIV[e] dynastie de Manéthon, originaire de Xoïs, se serait élevée dans le Delta, en compétition avec la XIII[e] dynastie thébaine, pendant toute la fin de celle-ci. La division de l'Egypte en deux royaumes rivaux et ennemis, ainsi que la décadence qui avait dû résulter de ces troubles, aurait été la cause principale

qui facilita le succès de l'invasion des Pasteurs. Nous ne savons rien, d'ailleurs, de l'histoire de la dynastie xoïte. Les extraits de Manéthon lui donnent soixante-dix rois, nombre évidemment exagéré; quant à sa durée, les chiffres varient, mais parmi ceux qui sont donnés, celui qui paraît avoir pour lui les meilleures autorités est celui de cent quatre-vingt-quatre ans. La XIIIe dynastie thébaine, si l'on admet comme nous la contemporanéité, aurait donc régné deux cent soixante-neuf ans seule sur toute l'Égypte, et le reste du temps sur les provinces méridionales, en antagonisme avec les rebelles du Delta.

§ 3. — Invasion et domination des Pasteurs.

I. — « Il y eut, » dit Manéthon dans un fragment que nous a conservé l'historien juif Josèphe, « un roi » nommé Amintimaos (nom évidemment corrompu par » les copistes grecs), sous le règne de qui le souffle de » la colère de Dieu s'éleva, je ne sais pourquoi, contre » nous. Contrairement à toute attente, des hommes » obscurs, venant du côté de l'Orient, s'enhardirent à » faire une invasion dans notre pays, dont ils s'empa- » rèrent à main armée, facilement et sans combat. Ils » assujettirent les chefs qui y commandaient, brûlèrent » cruellement les villes et renversèrent les temples des » dieux; ils firent aux habitants tout le mal possible, » égorgeant les uns, réduisant en esclavage les femmes » et les enfants des autres. » Il ajoute un peu plus loin : « Toute cette race fut appelée Hyksôs, c'est-à-dire » « rois pasteurs, » car dans la langue sacrée *hyk* si- » gnifie roi, et *sôs* veut dire pasteurs dans le dialecte » commun. » Les deux mots cités ici se sont retrouvés dans les inscriptions hiéroglyphiques, le premier sous

la forme *hak*, désignant les chefs de tribus sémitiques, le second sous la forme *Schasou*, comme désignation des Bédouins. Cependant, jusqu'à présent, tous les monuments égyptiens connus désignent les envahisseurs, appelés *Hyksôs* dans le fragment de Manéthon, par le nom de *Ména* (Pasteurs).

L'étude des monuments atteste la réalité des affreuses dévastations du premier moment de l'invasion. A l'exception d'un seul, tous les temples antérieurs à cet événement ont disparu, et l'on n'en retrouve que des débris épars, qui portent les traces d'une destruction violente. Bientôt, du reste, après le passage du torrent sur tout le pays, le royaume indigène de la Thébaïde se reforma et réunit les patriotes qui s'étaient d'abord réfugiés en Éthiopie; la Basse et la Moyenne-Égypte demeurèrent seules sous la tyrannie directe des étrangers. Pendant quatre siècles, les princes de la Thébaïde, qui formèrent alors deux dynasties successives, la XVe et la XVIe, eurent pour voisins et très-probablement pour maîtres ces barbares envahisseurs. Dire ce que durant ces quatre cents ans l'Égypte eut à subir de bouleversements est impossible. Le seul fait qu'il soit permis de donner comme certain, c'est que pas un monument de cette époque désolée n'est venu jusqu'à nous pour nous apprendre ce que devint, sous les Hyksôs, l'antique splendeur de l'Égypte. Nous assistons donc, sous la XVe et XVIe dynastie, à un nouveau naufrage de la civilisation égyptienne. Si vigoureux qu'il ait été, l'élan donné par les Osortasen s'arrête subitement; la série des monuments s'interrompt, et l'Égypte nous instruit, par son silence même, des calamités dont elle fut frappée.

II. — Qu'étaient les Pasteurs? On peut le dire aujourd'hui, que leur histoire, longtemps obscure et sans aucun document contemporain, commence à s'éclaircir

par les récentes découvertes de M. Mariette. C'était un ramassis de toutes les hordes nomades de l'Arabie et de la Syrie, mais la masse principale en était, comme le disent d'ailleurs les extraits de Manéthon, formée par les Chananéens ; ceux qui tenaient le premier rang, la tribu dirigeante du mouvement, étaient les Khétas des monuments pharaoniques, les Héthéens de la Bible, qu'Abraham avait trouvés établis déjà dans la terre de Chanaan. Nous verrons plus loin, dans le livre de ce manuel qui sera consacré à l'histoire de la Phénicie, que l'invasion de l'Égypte fut le dernier épisode de la grande migration qui, quelques générations auparavant, avait amené la race de Chanaan des bords du golfe Persique, son berceau premier, dans la Palestine. Lorsqu'Abraham y arriva, les Chananéens étaient depuis très-peu de temps dans le pays. Et en effet un papyrus du musée de Berlin contient le rapport d'un explorateur égyptien envoyé dans la Palestine sous la XII[e] dynastie; il n'y avait trouvé que des tribus nomades de Sémites, et sa relation ne parle pas une seule fois des Chananéens.

III. — « A la fin, » dit Manéthon dans la suite du fragment dont nous avons déjà rapporté le commencement, « les Pasteurs firent roi l'un d'entre eux, nommé » Saïtès (suivant d'autres versions, Salatis). Celui-ci, » qui résidait à Memphis, soumettait au tribut la haute » et la basse région, laissant garnison dans les lieux les » plus convenables. Il se fortifia surtout du côté de » l'Orient, craignant que les Assyriens, alors plus puis» sants que lui » (c'était précisément, en effet, comme on le verra plus loin, le temps du premier grand empire de Chaldée), « ne vinssent envahir son » royaume. Trouvant, dans la province de Tanis » (les manuscrits portent par erreur : de Saïs), « une ville

» très-convenable à son dessein, et nommée Avaris » d'après une ancienne tradition religieuse, il la rebâtit, » la fortifia beaucoup et y plaça, pour garder complé- » tement le pays, une colonie de deux cent quarante » mille hommes complétement armés. C'est là qu'il » résidait pendant l'été, distribuant à ses soldats le blé » et la solde, et les exerçant avec soin aux armes, par » crainte des ennemis du dehors. » Suivent quelques détails sur les successeurs de Saïtès, dont la liste paraît plus exactement conservée dans les extraits faits par le chronographe Jules l'Africain, qui leur donnent 284 ans de règne et les appellent Anon (dans d'autres versions Bnon), Pachnan (ou Apachnas), Staan, Archlès et Apophis. Les mêmes extraits mentionnent l'existence contemporaine d'une dynastie indigène, la XVIIe, dans la Thébaïde.

Nous voyons en effet par les monuments qu'après un long temps de barbarie absolue et de dévastations sauvages, les Pasteurs dans la Basse-Égypte, comme les Tartares en Chine, se laissèrent conquérir par la civilisation supérieure de leurs vaincus, et se constituèrent en dynastie régulière, en adoptant les mœurs égyptiennes et en se désignant par des noms égyptiens. Le premier roi de la dynastie, le Saïtès de Manéthon, qui s'appelait en réalité Set-aa-pehti Noubti, est mentionné dans une stèle de Rhamsès II (XIXe dynastie), trouvée à Tanis, la même ville qu'Avaris, comme ayant, 400 ans avant ce prince, relevé la ville et y ayant élevé le temple du dieu Set ou Soutekh, le dieu national des Khétas. Le nom de l'Anon des listes de Manéthon, Annoub, se lit dans un fragment du papyrus de Turin, suivi du commencement de celui d'un autre roi, Ap..., qui doit être Apachnas. Enfin la forme réelle du nom du dernier prince de la dynastie, Apépi, transcrit en grec Apophis, a été trouvée sur plusieurs monuments.

C'est cet Apépi, qui régna soixante-un ans, sous lequel, d'après le témoignage formel des extraits de Manéthon, Joseph vint en Égypte et fut fait premier ministre. On voit par les récits de la Genèse que sa cour était tout égyptienne.

Quant aux rois contemporains de la Thébaïde, nous ne connaissons les noms que des deux derniers, Tiaaken et Kamès. Une particularité très-importante par rapport à l'histoire biblique se rattache à ce dernier prince. Dans son protocole royal on lit le titre de « nourrisseur du monde, » écrit précisément sous la même forme (Tsaf-en-to, transcrit en hébreu *Tsaphnath*), que la Genèse donne pour le surnom reçu à la même époque par Joseph à la suite de la famine dont il avait sauvé la population de la Basse-Égypte. Ne faut-il pas en conclure que les réformes économiques de Joseph et ses sages mesures contre la disette avaient été aussitôt copiées par le souverain national de la Haute-Égypte ?

IV. — Le moment où la civilisation égyptienne, d'abord comme anéantie par l'invasion, reprit ainsi le dessus dans la Thébaïde sous une forme complétement nationale, dans le Delta en se mettant au service des dominateurs d'origine barbare, est représenté dans les monuments par un certain nombre de débris importants. « La renaissance qui se manifeste à Thèbes, » remarque M. Mariette, sur la haute expérience duquel nous aimons à nous appuyer, « offre des analogies sin- » gulières avec celle que l'on constate au commence- » ment de la XIXe dynastie. Les mêmes vases, les » mêmes armes, les mêmes meubles se retrouvent » dans les tombes. » Le type des sarcophages redevient ce qu'il était sous la XIe dynastie, type tout particulier qui ne se retrouve absolument qu'à ces deux époques. Par allusion au mythe de la déesse Isis protégeant le

cadavre de son frère Osiris, auquel le mort est assimilé, en étendant sur lui ses bras armés d'ailes, les cercueils sont couverts d'un système d'ailes peintes en couleurs variées et éclatantes. En outre, les individus, au moment de la nouvelle renaissance thébaine d'où finit par sortir la délivrance nationale, s'appellent, comme sous la XIe dynastie, Entef, Améni, Ahmès, Aahhotep, si bien qu'aujourd'hui l'œil le plus exercé a peine à distinguer entre eux des monuments que plusieurs siècles et une longue invasion séparent.

La découverte des monuments des rois de la dynastie des Pasteurs est l'un des plus beaux résultats des fouilles de M. Mariette. C'est à Tanis, dans la ville même où les Pasteurs avaient fixé la capitale de leur monarchie et qu'ils avaient dû s'étudier à embellir plus que tous les autres, c'est à Tanis qu'ont été retrouvés ces monuments. L'art en est plus beau, le travail plus fin et plus parfait que dans les monuments de la dynastie contemporaine de la Thébaïde. Et en effet, à ce moment l'État que gouvernaient les rois de la race des envahisseurs devait être plus riche et plus paisible que les quelques provinces du sud qui luttaient péniblement pour secouer leur joug. Ces monuments nous font voir jusqu'à quel degré les Pasteurs étaient devenus de véritables Pharaons, qui prenaient les mêmes titres que ceux des anciennes dynasties. Ils avaient embrassé la religion de l'Égypte, faisant entrer de force dans son panthéon leur dieu Set ou Soutekh, qui finit par y rester définitivement, mais en perdant le premier rang qu'ils lui avaient donné. Leurs mœurs et celles de leurs sujets étaient celles des Égyptiens, mêlées à quelques usages particuliers, en petit nombre, qu'ils avaient apportés de l'Asie.

On n'a, du reste, de l'âge des Pasteurs que des œuvres de sculpture et pas un seul monument d'architecture:

Les morceaux capitaux, tous conservés au musée du Caire, sont d'abord un groupe en granit de la plus splendide exécution, qui représente deux personnages en costume égyptien, mais avec une barbe épaisse et une coiffure en grosses tresses absolument inconnue au vrai sang de Mitsraïm, tenant sur leurs mains étendues une table d'offrandes chargée de poissons, de fleurs de lotus et d'oiseaux aquatiques, en un mot des diverses productions naturelles des lacs du Delta; puis quatre grands sphinx (lions à tête humaine) en diorite, sur lesquels est gravé le nom du roi Apépi, celui même que servit Joseph. Ces derniers, au lieu de la coiffure ordinaire des sphinx égyptiens, ont la tête couverte d'une épaisse crinière de lion, qui leur donne une physionomie tout à fait particulière. Les diverses sculptures de l'époque des Pasteurs représentent, du reste, une race dont le type est radicalement différent de celui des Égyptiens, une race évidemment sémitique, aux traits anguleux, sévères et vivement accentués. Des fouilles de Tanis est aussi résultée la constatation de ce fait que les derniers rois Pasteurs avaient relevé, dans les temples qu'ils reconstruisaient, les statues d'âges antérieurs provenant des édifices religieux renversés au premier moment de l'invasion, en y gravant seulement leurs noms comme une nouvelle consécration.

§ 4. — Expulsion des Pasteurs. — Ahmès.

I. — Cependant cette situation ne pouvait durer indéfiniment; une crise suprême se préparait. A mesure que la puissance des princes indigènes et légitimes de la Thébaïde s'affermissait, à mesure qu'ils se sentaient plus forts, ils tendaient à secouer le joug de vasselage que faisaient peser sur eux les étrangers, à attaquer

ceux-ci dans leurs forteresses du Delta et à purger de ces barbares le sol sacré de l'Égypte.

Un précieux papyrus du Musée Britannique, qui paraît le fragment d'une chronique assez étendue de la délivrance nationale, raconte le commencement de la lutte. Il débute ainsi : « Il arriva que le pays d'Egypte » tomba aux mains des ennemis, et personne ne fut » plus roi (du pays entier) au moment où cela arriva. » Et voici que le roi Tiaaken fut seulement un *hak* » (prince vassal) de la Haute-Egypte. Les ennemis » étaient dans Héliopolis et leur chef dans Avaris... » Le roi Apépi se choisit le dieu Soutekh comme sei- » gneur, et ne fut pas serviteur d'aucun autre dieu » existant dans le pays entier... Il lui bâtit un temple » en bon travail durant à toujours. » La chronique montre ensuite le Pasteur Apépi apprenant que le prince de la Thébaïde Tiaaken refuse de reconnaître son dieu Soutekh et de l'adorer, ce qui était une déclaration formelle de rejet de la suzeraineté jusqu'alors acceptée. Apépi s'indigne et envoie une sommation à son vassal rebelle. Tiaaken y répond avec mépris, alors on fait des armements des deux côtés, et bientôt la guerre s'engage.

II. — Elle fut longue et sanglante, et sans doute marquée par bien des péripéties que nous ignorons. Elle remplit la fin du pouvoir de Tiaaken, le règne entier de Kamès, qui paraît, du reste, avoir été fort court, et une grande partie de celui de son fils Ahmès, l'Amosis des listes de Manéthon ; ce n'est que sous ce dernier prince qu'elle se termina. La lutte avait dû présenter des alternatives de succès et de revers, mais les Egyptiens y avaient gagné pied à pied le territoire occupé par les envahisseurs. « A la fin, » dit Manéthon dans un fragment qui nous a été encore conservé par

Josèphe, « les Pasteurs, vaincus, furent chassés du
» reste de l'Egypte et renfermés dans un terrain de
» dix mille aroures (mesure de superficie), nommé
» Avaris. Ce terrain avait été entouré par les Pasteurs
» d'un mur haut et solide, pour y garder en sûreté
» leurs richesses et leur butin. Le fils du roi essaya de
» prendre la ville par force et l'assiégea avec quatre
» cent quatre-vingt mille hommes; mais, désespérant
» d'y réussir, il traita à ces conditions : que les enne-
» mis abandonneraient l'Egypte et se retireraient en
» sûreté, où ils voudraient. Ils se retirèrent donc, em-
» portant leurs biens; leur nombre montait à deux
» cent quarante mille, et ils prirent par le désert la
» route de Syrie. Mais craignant la puissance des As-
» syriens, alors dominateurs de l'Asie, ils s'arrêtèrent
» dans le pays qu'on nomme aujourd'hui Judée. »

Ici encore l'autorité de Manéthon est appuyée, non pour tous les détails, il est vrai, mais pour l'ensemble des faits, par le témoignage des monuments et spécialement par l'inscription funéraire d'un officier supérieur égyptien, Ahmès, chef des nautoniers, qui prit part à la guerre de délivrance. Cette inscription, d'un prix extrême pour l'histoire, raconte toute la vie du personnage; elle a été l'objet des études particulièrement approfondies de notre éminent égyptologue, M. de Rougé. « Lorsque je suis né dans la forteresse d'Ili-
» thyia (dans la Haute-Egypte), dit le défunt Ahmès
» dans son épitaphe, mon père était lieutenant du feu
» roi Tiaaken... Je fis le lieutenant tour à tour avec
» lui dans le vaisseau nommé *le Veau* ,au temps du feu
» roi Ahmès... J'allai à la flotte du nord pour combat-
» tre. J'avais le service d'accompagner le souverain
» lorsqu'il monta sur son char. Et l'on assiégea la for-
» teresse de Tanis (Avaris), et je combattis sur mes
» jambes devant Sa Majesté. Voici que je passai sur le

» vaisseau nommé *l'Intronisation à Memphis*. On livra
» un combat naval sur l'eau qui porte le nom d'eau de
» Tanis (le lac Menzaleh)... La louange du roi me fut
» accordée et je reçus le collier d'or pour la bravoure...
» Le combat se fit au sud de la forteresse... On prit la
» forteresse de Tanis, et j'en enlevai un homme et
» deux femmes, en tout trois têtes, que Sa Majesté
» m'accorda comme esclaves. » La capitale des Pasteurs une fois enlevée, le gros de la nation passa l'isthme et se réfugia en Asie, où il rejoignit ses frères, les Chananéens de la Palestine. Aux autres, Ahmès permit de garder, pour les cultiver, une partie des terres dont leurs ancêtres s'étaient emparés. Ils formèrent dans l'orient de la Basse-Egypte une colonie étrangère, tolérée au même titre que les Israélites. Seulement ils n'eurent pas d'Exode, et, par une destinée singulière, ce sont eux que nous retrouvons dans ces étrangers aux membres robustes, à la face sévère et allongée, qui peuplent encore aujourd'hui les bords du lac Menzaleh.

III. — Ahmès, pour avoir un appui dans sa lutte contre les envahisseurs asiatiques, s'était tourné vers le sud et avait épousé une princesse éthiopienne, nommée Nofré-t-ari, que les monuments représentent toujours avec les traits réguliers, le nez droit, mais les chairs peintes en noir. Ce mariage fut la source des prétentions que ses successeurs élevèrent constamment à la souveraineté de l'Éthiopie. Ahmès, du reste, possédait la Nubie, comme les princes thébains de la XVII[e] dynastie. Mais pendant les péripéties et les embarras de la guerre du nord, les Nubiens avaient profité des circonstances pour se révolter. Aussitôt Tanis prise, Ahmès se retourna vers la Nubie et en quelques combats dompta les rebelles; nous le savons par l'épitaphe

du chef des nautoniers, Ahmès, qui prit également part à cette expédition.

La fin du règne fut occupée aux travaux de la paix, à relever les ruines et à guérir les plaies de la domination étrangère. Une inscription de la montagne du Mokattam, auprès du Caire, nous apprend qu'Ahmès y fit rouvrir les carrières, dans la vingt-deuxième année de son règne, pour relever les temples de Memphis et de Thèbes. La délivrance du territoire et l'entière destruction du pouvoir des étrangers fut le signal d'une explosion magnifique et immédiate de la vie nationale et de la civilisation, si longtemps comprimées. En quelques années, l'Égypte reconquit les cinq siècles que l'invasion des Pasteurs lui avait fait perdre. De la Méditerranée aux cataractes, les deux rives du Nil se couvrirent d'édifices. Des voies nouvelles furent ouvertes au commerce; l'agriculture, l'industrie, les arts, prirent un prodigieux essor. Les incomparables bijoux découverts par M. Mariette sur la momie de la reine Aah-hotep, veuve de Kamès et mère d'Ahmès, bijoux qui font la gloire du musée du Caire, et que l'on a pu voir à Paris pendant l'Exposition universelle de 1867, prouvent à quel degré de perfection l'art et l'industrie étaient revenus en Égypte quelques années seulement après la fin de l'invasion. A voir la longue chaîne d'or, le pectoral découpé à jour, le diadème et ses deux sphinx d'or, le poignard rehaussé d'ornements en or damasquiné, tous les objets en général qui composent ce trésor, on a peine à croire qu'au moment où ils sortaient de l'atelier des bijoutiers de Thèbes, le pays voyait à peine se terminer des désastres de plusieurs siècles.

IV. — La chronologie elle-même se débrouille à cette époque en même temps que l'histoire. La liste conservée par Josèphe, et contenant la durée des règnes

depuis Thoutmès Ier jusqu'à Rhamsès II, peut, malgré quelques erreurs, généralement faciles à rectifier dans l'état actuel de la science, nous conduire assez près du règne de Rhamsès III, fixé par une observation astronomique à la fin du XIVe siècle avant notre ère. Il en résulte que la XVIIIe dynastie commence à peu près avec le XVIIe siècle : c'est la date qu'il faut donner à l'expulsion des Pasteurs.

CHAPITRE III

LES GRANDS CONQUÉRANTS DU NOUVEL EMPIRE
PUISSANCE EXTÉRIEURE DE L'ÉGYPTE

§ 1. — La dix-huitième dynastie. — Premiers successeurs d'Ahmès.

(XVII[e] siècle.)

I. — L'entière délivrance du sol national inaugure le règne de la grande et glorieuse dynastie que l'on compte comme la XVIII[e]. Bien que descendu des rois thébains antérieurs, Ahmès a dû à la gloire de ses exploits d'être compté comme chef de race. C'est aussi lui qui ouvre la troisième période historique, désignée par le nom de *nouvel empire*.

A dater de ce moment et pour plusieurs siècles, la puissance extérieure de l'Égypte va prendre un développement énorme; la monarchie des Pharaons va principalement tourner ses efforts vers des conquêtes en Asie. Elle a reconnu, par l'expérience douloureuse des cinq derniers siècles, que c'est de là que désormais le danger peut venir pour elle. Aussi, pour prévenir une nouvelle invasion des Pasteurs, sa politique devient-elle d'aller chercher en Asie, sur leur propre territoire, les ennemis et les envahisseurs possibles, de

les combattre à outrance et de les soumettre à son sceptre. Mais elle n'abandonne pas pour cela les traditions politiques inaugurées par les rois de la XIIe dynastie, la revendication de toute la vallée du Haut-Nil comme un patrimoine dépendant légitimement de l'Égypte. Ainsi les expéditions guerrières vers le sud et vers le nord-est alternent constamment et ne cessent pas un seul instant pendant toute la durée de la XVIIIe dynastie.

II.—Presque aussitôt après la prise de Tanis ou Avaris sur les Pasteurs, nous voyons Ahmès aller en poursuivre les derniers débris dans le pays de Chanaan, où ils commençaient à se reformer, les vaincre de nouveau, les disperser et s'emparer de plusieurs places fortes qui dominaient le pays, entre autres de la ville de Saruchem, qui appartint plus tard à la tribu de Siméon. Ses successeurs le suivirent dans cette voie et y marchèrent à pas rapides. Bientôt ils eurent soumis toute l'Asie occidentale. Mais avant d'entamer le récit de leurs guerres et de leurs conquêtes d'après les témoignages monumentaux, très-nombreux pour cette époque, je crois nécessaire d'exposer brièvement l'état dans lequel les Égyptiens de la XVIIIe dynastie trouvèrent les contrées et les populations asiatiques, et d'en esquisser le tableau, tel que leurs inscriptions historiques nous en font connaître les principaux traits. On pourra déjà juger par ce tableau des facilités et des obstacles que les Pharaons trouvèrent pour leurs entreprises dans cet état de choses.

Immédiatement sur la frontière nord-est de l'Egypte, le désert qui la sépare de la Syrie était occupé par les tribus de Bédouins nomades que les textes hiéroglyphiques appellent toujours Schasou. Les principaux et les plus voisins de l'Egypte étaient les Amalécites de la

Bible, les Amâlika des historiens arabes ; mais ce nom s'appliquait également aux Edomites ou Iduméens et aux Madianites, qui sont quelquefois désignés parmi les Schasou, et même en général à toutes les tribus errantes du désert d'Arabie. La Palestine était tout entière aux mains des Chananéens, qui ne formaient plus, depuis la chute des Pasteurs, une monarchie puissante, mais se trouvaient dans l'état de morcellement où Josué les retrouva encore un peu plus tard lorsqu'il conduisit les Hébreux dans leur pays. Ils étaient divisés en une infinité de petites principautés, chaque ville presque ayant son roi particulier, souvent rival ou même ennemi de ses voisins. Cet état de morcellement et de particularisme local faisait des Chananéens de la Palestine une proie facile pour toute conquête, car il ne leur permettait guère de se grouper tous ensemble contre un ennemi commun. Mais en même temps il rendait difficile une soumission absolue et complète du pays, car il était essentiellement de nature à favoriser des insurrections partielles et sans cesse renaissantes.

Les populations syriennes qui occupaient, au nord des Chananéens, les provinces désignées dans la Bible par le nom commun de pays d'Aram, jusqu'aux rives de l'Euphrate, appartenaient à la confédération des Rotennou ou Retennou, qui s'étendait au delà du fleuve et embrassait également toute la Mésopotamie (Naharaïna). Ce que nous avons dit plus haut des Kouschites peut se répéter de cette confédération. Les Rotennou n'ont ni territoire bien défini, ni unité de race bien constante. Ils possèdent déjà des villes puissantes comme Ninive et Babylone, mais plusieurs tribus sont encore errantes sur les limites indécises de la confédération. Leur nom vient de la ville de Resen, qui paraît avoir été la plus ancienne et originairement la plus

importante ville de l'Assyrie. Le noyau de la confédération des Rotennou était formé par la nation sémitique des Assyro-Chaldéens, qui ne formait pas alors une monarchie compacte, mais une réunion de petites principautés ayant chacune son souverain et rattachées entre elles par un lien dont la nature nous échappe. Le premier grand empire chaldéen, fondé de longs siècles auparavant, et qui avait englobé sous son autorité tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre, achevait en effet à ce moment d'expirer, et les derniers descendants de ses rois, relégués à Babylone et peut-être même à Erech, leur premier berceau, n'étaient plus que de simples membres de la confédération des Rotennou. Aux Assyro-Chaldéens, qui la dirigeaient, la confédération joignait les Araméens en deçà et au delà de l'Euphrate, que l'histoire montre toujours en sympathie et en intime liaison avec l'Assyrie.

Les montagnes au nord de la Mésopotamie étaient habitées par les Remenen ou Arméniens, de race japhétique. Enfin, à l'ouest des Rotennou, dans la vallée de l'Oronte et le vaste espace compris entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer, celle des nations chananéennes qui paraît avoir été toujours la plus virile et la plus puissante, les Khétas ou Héthéens, dont une petite fraction était demeurée en Palestine auprès de Hébron, avaient fondé un empire guerrier et redoutable, une monarchie fortement centralisée.

C'est là qu'ils habitaient encore au temps de Salomon, lorsque ce prince s'alliait avec eux et épousait la fille de leur roi. Mais la puissance du royaume des Héthéens ne paraît pas avoir été encore sous la XVIII[e] dynastie assez florissante pour donner ombrage aux Égyptiens, et ce n'est que sous la dynastie suivante que nous les voyons prendre un grand rôle dans les affaires de l'Asie occidentale.

III. — Le premier successeur d'Ahmès fut Amenhotep (sérénité d'Ammon), nommé Aménophis par les Grecs. Sous son règne les Schasou du désert furent soumis, autant du moins que des Bédouins peuvent l'être, car presque tous les autres rois, même les plus puissants, durent envoyer des expéditions châtier de temps en temps leurs brigandages. La conquête du pays de Chanaan fit aussi de grands progrès pendant ce règne, où les troupes égyptiennes furent occupées presque constamment à réduire les bicoques des roitelets de la Palestine. Les Pharaons ne changèrent pas, du reste, l'organisation de ce pays et n'en supprimèrent pas les petites principautés; ils se bornèrent à imposer à chacune d'elles leur suprématie, à leur faire payer tribut et à faire fournir à leurs rois le service militaire. L'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautoniers, à laquelle nous avons emprunté déjà plusieurs citations, relate une autre guerre d'Amenhotep Ier, dirigée cette fois vers le sud. « J'ai conduit, dit-il, le vaisseau du roi » Amenhotep lorsqu'il fit l'expédition contre l'Éthiopie, » pour élargir les frontières de l'Égypte. Sa Majesté en» leva captif le chef montagnard au milieu de ses guer» riers. »

IV. — Thoutmès Ier (appelé Thouthmosis dans les transcriptions grecques de Manéthon) monta ensuite sur le trône. Il poursuivit les succès de son prédécesseur en Éthiopie, et on peut juger du point jusqu'où il recula de ce côté les limites de l'empire égyptien en voyant une inscription de la deuxième année de son règne gravée sur les rochers en face de l'île de Tombos, presque aussi haut sur le cours du Nil que celle d'Argo. Mais ce fut au nord qu'une entreprise plus hardie illustra le nom de Thoutmès Ier. Ayant achevé la soumission des Chananéens de la Palestine, il poussa plus

loin et vint, dans les environs de Damas, se heurter aux Rotennou, qui avaient rassemblé des forces considérables pour repousser un ennemi dont ils n'avaient pu voir qu'avec terreur la puissance grandir rapidement. Les Rotennou furent vaincus, mais le roi Thoutmès, qui avait mesuré leur force, jugea que la domination égyptienne en Syrie ne serait jamais solidement établie s'il ne les réduisait pas à l'impuissance en allant les chercher dans le cœur de leur territoire et en forçant les provinces de la Mésopotamie à se soumettre à son sceptre. Franchissant le désert, il marcha sur l'Euphrate, qu'il atteignit et franchit à Karkémisch, le Circésium de la géographie classique. L'Assyrie, comme l'Éthiopie, sentit alors le poids des armes égyptiennes, et sur l'Euphrate aussi bien que sur le Haut-Nil, Thoutmès laissa des stèles commémoratives de son passage. Son règne marque donc un nouveau pas en avant dans la voie où le pays était désormais engagé; il inaugure l'ère des grandes expéditions en Asie, des conquêtes lointaines. C'est aussi de la guerre de Thoutmès Ier en Mésopotamie que les Égyptiens rapportèrent pour la première fois le cheval, qui apparaît seulement alors dans leurs sculptures et qui semble leur avoir été jusqu'alors inconnu. Le roi établit des haras dans les pâturages de la Basse-Égypte; l'animal qui venait d'être une de leurs plus précieuses conquêtes y prospéra, et, en peu de temps, la vallée du Nil devint un pays de grande production chevaline. En même temps que le cheval, les Égyptiens empruntèrent aux Asiatiques l'usage des chars de guerre, qui dès lors tinrent une place importante dans les armées des Pharaons.

Thoutmès Ier règna vingt et un ans et mourut en laissant la couronne à son fils Thoutmès II. Cette fois l'Éthiopie se montre à la fin soumise, et pour de longs siècles; sur les rochers de Syène on commence à lire

les noms des « princes gouverneurs des pays du sud,» titre alors donné aux fonctionnaires, généralement pris dans la famille royale, qui allaient de l'autre côté des cataractes représenter l'autorité des Pharaons. Il ne paraît pas d'ailleurs que Thoutmès II, dont le règne fut assez court, ait été un prince guerrier. Il eut pour successeur son frère Thoutmès III.

§ 2. — Suite de la dix-huitième dynastie. — Thoutmès III. Apogée de la puissance militaire de l'Égypte.

(Vers 1600; règne d'environ un demi-siècle.)

I. — A son avénement au trône, Thoutmès III était encore un enfant. Sa sœur aînée, Hatasou, qui avait déjà joué un certain rôle dans les affaires publiques sous le règne précédent, se chargea de la tutelle du jeune prince. Mais sa régence fut une véritable usurpation, et en effet, pendant les dix-sept ans que dura son gouvernement, Hatasou s'attribua toutes les prérogatives de la puissance royale. Son règne fut, du reste, éclatant. L'histoire d'Égypte ne connaît pas de roi qui, déjà grand par ses conquêtes et son influence politique, n'ait laissé après lui des preuves de son goût pour les arts et les monuments magnifiques. Hatasou fut de ce nombre. Parmi les œuvres principales dues à l'initiative de cette reine, on doit noter les deux gigantesques obélisques dont l'un encore debout au milieu des ruines de Karnak. Les inscriptions nous apprennent que la reine avait élevé ces deux obélisques en souvenir de son père Thoutmès Ier. Les légendes gravées sur les bases font connaître quelques particularités dignes d'être rapportées. On y voit, par exemple, que le sommet des obélisques devait être recouvert d'un pyramidion formé de l'or enlevé aux ennemis. Dans une autre

passage, l'inscription raconte que l'érection du monument tout entier, depuis son extraction de la montagne de Syène, n'avait duré que sept mois. On juge par ces détails des efforts qu'il fallut faire pour transporter et mettre debout en si peu de temps une masse qui a 30 mètres de hauteur et pèse 374,000 kilogrammes.

Le temple de Deir-el-Bahari, à Thèbes, est également un monument dû à la magnificence de Hatasou. Les exploits guerriers de la reine sont l'objet des représentations gravées sur les murs de cet édifice. Là, de grands bas-reliefs, sculptés avec une hardiesse et une largeur de ciseau qui étonnent, font assister à tous les incidents de la conquête du pays de Poun, c'est-à-dire du Yémen ou Arabie-Heureuse, pays admirablement fertile et riche par lui-même, et qui, devenu l'entrepôt du commerce de l'Inde, devait être l'objet de toutes les convoitises de la monarchie égyptienne, pour qui sa possession était nécessairement une source presque inépuisable de trésors. On voyait une copie de ces intéressantes représentations historiques à l'Exposition universelle de 1867.

En résumé, Hatasou fut la digne sœur des Thoutmès et n'occupe pas une des moindres places dans la série des souverains illustres qui, sous la XVIIIe dynastie, ont laissé leurs pas si profondément marqués sur le sol égyptien. Nous savons déjà que pendant dix-sept ans elle s'attribua la puissance royale. Mais la majorité de son frère Thoutmès III ne fut pas encore pour elle un motif de retraite. Comme sous Thoutmès II, elle continua pendant quelques années encore à prendre part au gouvernement. Elle mourut enfin, laissant celui dont elle avait usurpé le pouvoir maître définitif de l'Égypte.

II. — De tous les Pharaons de cet âge, et peut-être

de toutes les annales égyptiennes, le plus grand sans contredit est Thoutmès III. Sous son règne, l'Égypte est à l'apogée de sa puissance. A l'intérieur, une prévoyante organisation des forces du pays assure partout l'ordre et le progrès. A l'extérieur, l'Égypte devient par ses victoires l'arbitre de tout le monde alors civilisé ; suivant l'expression poétique du temps, « elle pose ses » frontières où il lui plait, » et son empire s'étend sur l'Abyssinie actuelle, le Soudan, la Nubie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Irak-Araby, l'Yémen, le Kurdistan et l'Arménie.

Thoutmès III raconte lui-même, dans les annales de son règne, gravées sur la muraille du sanctuaire du temple de Karnak, qu'il a fait sa première expédition de conquête l'an vingt-deux de son règne, compté en y comprenant sa minorité. Il est sans doute bien difficile, et quelquefois même impossible, malgré les beaux travaux de MM. Birch, Brugsch et de Rougé, qui se sont spécialement occupés de ce long texte, de reconnaître quel est, dans notre géographie, l'équivalent exact de tous les noms de villes ou de peuples successivement énumérés dans l'histoire des guerres de Thoutmès. Mais on en connait assez aujourd'hui pour se faire une idée satisfaisante de l'ensemble. C'est aux travaux des savants nommés tout à l'heure que nous empruntons l'analyse des données fournies par le monument que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom d'*Annales de Thoutmès III* ou de *Mur numérique de Karnak*, à cause du grand nombre d'indications numériques qu'il contient sur les prisonniers faits ou le butin enlevé. Ces chiffres précis et modestes sont pour nous un garant inappréciable de la sincérité d'une relation pour ainsi dire officielle et statistique, où l'emphase superbe ordinaire aux monarques orientaux ne se retrouve pas.

III. — Les Rotennou venaient de refuser le tribut, croyant sans doute que le jeune roi, privé des conseils de l'expérience de sa sœur Hatasou, ne saurait pas les réduire. Bien plus une formidable insurrection, fomentée et soutenue par eux, avait mis les armes aux mains des Chananéens de la Palestine, dont les petits princes s'étaient groupés dans un effort commun contre la domination pharaonique. A peine quelques places fortes, comme Gaza, étaient-elles restées aux Égyptiens dans cette contrée. L'année 22 fut surtout occupée en préparatifs, et l'on s'y borna au siége de quelques places fortes du midi de la Palestine, attribuées plus tard à la tribu de Siméon, et par la prise desquelles le prince rétablit les communications par terre entre l'Égypte et Gaza. Ce fut cette dernière ville qui fut choisie comme base des grandes opérations de l'année suivante.

Au printemps de l'an 23, le 3 ou le 4 du mois de pachons [1], le roi se trouvait de sa personne à Gaza et prenait le commandement des troupes. Le 5, une forteresse voisine était obligée de se rendre, et Thoutmès se portait aussitôt en avant. Il apprit le 16 que les princes syriens et chananéens confédérés contre lui, sous la conduite du roi de Kadesch, étaient en marche et concentraient leurs forces à Mageddo, dans la plaine d'Esdrelon, champ de bataille où maintes fois s'est décidé le sort de la Syrie. Rejetant le conseil de suivre un chemin plus long pour tourner les montagnes qui le séparaient de l'ennemi et éviter le danger de l'aborder de front, le Pharaon marcha droit aux confédérés et

1. « Le 1er pachons, régulièrement et théoriquement, était censé correspondre au solstice d'été, ce qui eut lieu effectivement en 1785 et en 280 avant Jésus-Christ; mais l'année égyptienne étant de 365 jours, sans années bissextiles, on perdait 97 jours en 400 ans sur l'année vraie, et, sous Thoutmès III, le 1er pachons tombait vers le milieu de mai. » (Robiou.)

campa le 19 sur les premiers escarpements, à l'entrée d'un col difficile, où l'on n'avait pas eu le soin de le prévenir avec des forces assez nombreuses ; il le franchit malgré tous les obstacles, et le 20 il était avec ses troupes sur les bords du ruisseau de Kina, qui sépara plus tard les tribus de Manassé et d'Ephraïm et qui traverse la plaine au sud de Mageddo. Les annales de Karnak contiennent à cet endroit une courte proclamation adressée par le Pharaon à ses troupes, à la veille d'engager la bataille.

Le 21 pachons, à l'aube du jour, il disposa son armée pour l'attaque, appuyant sa droite au ruisseau de Kina et étendant sa gauche jusqu'au nord-ouest de Mageddo : Thoutmès commandait en personne le centre de sa ligne. L'énumération des contingents que lui opposaient les ennemis comprend toutes les villes importantes de la Palestine et des provinces araméennes situées entre l'Anti-Liban et l'Euphrate. Dès le premier choc, les Asiatiques culbutés s'enfuirent vers Mageddo ; mais les défenseurs de la place, saisis d'effroi, avaient fermé leurs portes, et les chefs furent obligés de se faire hisser sur les remparts à l'aide de cordes pour échapper à la poursuite des Egyptiens. Les nombres très-modérés que le texte nous donne pour les morts des ennemis et les captifs faits dans la bataille annoncent un esprit de véracité qui rehausse fort l'intérêt de ce récit. Quatre-vingt-trois morts et trois cent quarante prisonniers sont seulement comptés pour le jour de la bataille de Mageddo. La poursuite avait cependant été vive, car le texte dit qu'au moment où les chefs ennemis gagnaient la forteresse, « les guerriers de Sa Majesté ne firent pas » même attention à saisir le butin qu'ils laissaient » tomber. » Le petit nombre des morts peut s'expliquer par le voisinage des montagnes, où le mouvement des Egyptiens refoula les vaincus ; chez les anciens, à

cause de leurs armes défensives et des conditions dans lesquelles on combattait, la déroute était beaucoup plus meurtrière que la bataille. Mais la prise de deux mille cent trente-deux chevaux et de neuf cent vingt-quatre chars de guerre, ainsi que les chiffres très-considérables du butin, attestent l'entière dispersion de l'armée des Asiatiques. Quelques jours après, la ville de Mageddo, bloquée et réduite à la famine, fut forcée de se rendre sans combat ; comme tous les princes ligués y avaient cherché un refuge, ce fait d'armes décida du succès de la campagne. Thoutmès ne rencontra plus de résistance sérieuse ; le reste de sa marche, à travers la Palestine jusqu'au Liban et les provinces syriennes jusqu'à l'Euphrate, ne fut qu'une marche triomphale. Les chefs qui ne s'étaient pas trouvés à la bataille de Mageddo se hâtèrent de faire leur soumission et de protester de leur fidélité ; les forteresses ouvrirent leurs portes et celles qui essayèrent de tenir furent rapidement enlevées. Avant même la fin de la campagne, Thoutmès avait incorporé dans son armée des légions entières de soldats pris parmi les vaincus, qui s'empressaient de demander à le servir. Après avoir mis garnison dans les trois principales villes des Rotennou d'en deçà de l'Euphrate, il rentra en Egypte, emmenant des milliers de prisonniers et d'otages. Mais dès le printemps suivant il était de nouveau à la tête de ses troupes et passait l'Euphrate à Karkémisch, où il élevait, pour s'assurer toujours la traversée facile du fleuve, une puissante forteresse dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Cette fois il n'eut pas même à combattre; les Rotennou d'au delà de l'Euphrate, c'est-à-dire les Assyro-Chaldéens, se soumirent sans essayer de résistance, et Thoutmès reçut les tributs de leurs princes, parmi lesquels sont nommés le roi de Resen et le roi d'Assur ou Elassar, aujourd'hui Kalah-Scherghât.

IV. — Quatre ans de paix absolue succédèrent à ces campagnes victorieuses. Mais les annales du sanctuaire de Karnak font recommencer les guerres dans la vingt-neuvième année du règne. Jusqu'alors les conquérants égyptiens, désireux de se porter au plus vite sur l'Euphrate, afin d'y atteindre les Rotennou au cœur de leur puissance, avaient laissé de côté le massif que forment les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, embrassant entre elles la plaine fertile que les Egyptiens appelaient Tsahi, et qui, dans la géographie classique, porte le nom de Cœlésyrie ou Syrie creuse. Thoutmès III y pénétra et soumit toute la contrée, ainsi que la côte phénicienne, à son sceptre. Le vin (sans doute le fameux « vin d'or » du Liban), le blé, les bestiaux, le miel et le fer figurent parmi les tributs qu'il en exigea. Tounep, ville située dans l'Anti-Liban, non loin de Damas, et Aradus, à l'extrémité septentrionale de la Phénicie, sont au nombre des cités alors conquises.

L'année suivante, une expédition nouvelle, désignée comme la sixième du règne, fut dirigée contre le pays des Rotennou, dans lequel des soulèvements venaient de se produire. Aradus, qui s'était révoltée, est forcée de nouveau à se soumettre. Kadesch, ville forte qui jouera plus tard un grand rôle dans les guerres des rois de la XIXe dynastie, et dont les ruines ont été retrouvées sur l'Oronte, un peu au-dessus d'Emèse, est prise d'assaut. Au bruit de ses succès, les princes assyriens d'au delà de l'Euphrate se hâtent de renouveler leur soumission ; la mention qu'on trouve de cet événement dans la grande inscription de Karnak est faite dans des termes qui nous éclairent sur la nature du pouvoir exercé par les Pharaons dans les contrées asiatiques qu'ils soumettaient à leurs armes : « Voici qu'on » amena les fils des princes et leurs frères pour être

» remis au pouvoir du roi et conduits en Egypte. Si » quelqu'un des chefs venait à mourir, Sa Majesté de- » vait faire partir son successeur pour occuper sa » place. » On le voit, c'est exactement l'organisation des royaumes soumis sous l'empire romain. Chaque contrée conservait un gouvernement national et un roi, mais en reconnaissant la suzeraineté du Pharaon, en lui payant tribut et en fournissant à son armée des contingents auxiliaires. Les jeunes princes étaient gardés en otage à la cour de Thèbes, où ils recevaient sans doute une éducation tout égyptienne, et c'était parmi eux que le Pharaon choisissait et investissait du pouvoir les successeurs des rois vassaux qui venaient à mourir.

L'an 31 de son règne, Thoutmès se rendit en Mésopotamie pour recevoir en personne les tributs et les hommages des rois assyro-chaldéens. A son retour en Égypte, il reçut aussi les tributs de diverses contrées africaines, composés d'ivoire, de poudre d'or, de bois d'ébène, de peaux de lions et de panthères. Dans les années suivantes, on voit Thoutmès retourner encore une fois en Mésopotamie, y faire des captifs et y élever une stèle commémorative « pour avoir élargi les fron- » tières de l'Égyte. » Ninive, Singar et Babylone font alors partie de son empire, et dans la Syrie les villes d'au delà du Jourdain, Hésebon et Rabbath-Ammon, viennent pour la première fois lui payer tribut. Quelques révoltes partielles en Mésopotamie et dans le nord de la Syrie sont victorieusement réprimées. Enfin, à la suite d'une grande expédition dans les montagnes du nord de la Mésopotamie, à laquelle le roi ne paraît pas avoir pris part en personne, les Remenen ou Arméniens se soumettent et payent le tribut dans les dernières années du règne.

V. — Tels sont les faits qu'énumèrent les annales gravées sur la muraille du sanctuaire de Karnak ; mais elles ne comprennent que les événements des guerres d'Asie. Tandis que Thoutmès III poussait ses légions jusqu'à Babylone et jusqu'en Arménie, il était le premier des souverains égyptiens à se créer une flotte considérable sur la Méditerranée, sur les eaux de laquelle il acquérait en peu d'années une suprématie absolue. Cette flotte était sans doute montée par des marins phéniciens, car jamais, à aucune époque, les Égyptiens n'ont été navigateurs, et, du reste, il ressort des monuments qu'à dater de leur soumission à Thoutmès III les cités de Phénicie, à qui sans doute la monarchie égyptienne avait fait des conditions particulièrement favorables, gardèrent pendant plusieurs siècles à cette monarchie une inébranlable fidélité, qui contraste avec la conduite des autres populations chananéennes. Les résultats des campagnes de la flotte de Thoutmès et ses conquêtes dans le bassin de la Méditerranée sont principalement connus par l'inscription d'une stèle monumentale découverte à Karnak par M. Mariette, inscription d'un style tout biblique et d'une admirable poésie, qui a été traduite par M. de Rougé. Nous en citerons quelques versets, comme échantillons du grand style lyrique égyptien. La parole est placée dans la bouche d'Ammon, le dieu suprême de Thèbes :

« Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les princes » de Syrie ; je les ai jetés sous tes pieds à travers leurs » contrées. Je leur ai fait voir ta majesté tel qu'un sei- » gneur de lumière, éclairant leurs faces comme mon » image.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habi- » tants de l'Asie ; tu as réduit en captivité les chefs des » Assyriens. Je leur ai fait voir ta majesté, revêtue de

» tes ornements; tu saisissais tes armes et tu combat-
» tais sur ton char.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les peuples » de l'Orient; tu as marché dans les provinces de l'Ara» bie. Je leur ai montré ta majesté semblable au soleil » dans le solstice, qui projette la chaleur de ses feux et » répand sa rosée.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les peuples » d'Occident; Cypre et les Ases sont sous ta terreur. Je » leur ai fait voir ta majesté, telle qu'un jeune taureau » au cœur ferme, aux cornes aiguës, auquel on ne peut » résister.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper ceux qui » résident dans leurs ports; les contrées de Maten » tremblent devant toi. Je leur ai fait voir ta majesté, » semblable au requin, maître terrible des eaux, qu'on » ne peut approcher.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habi» tants des îles; ceux qui résident au milieu de la mer » sont atteints par tes rugissements. Je leur ai montré » ta majesté semblable à un vengeur qui s'élève sur le » dos de la victime.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les Libyens; » les îles des Grecs sont au pouvoir de tes esprits. Je » leur ai montré ta majesté, telle qu'un lion furieux » se couchant sur leurs cadavres, à travers leurs vallées.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les extré» mités de la mer; le tour de la grande zone des eaux » est serré dans ta main. Je leur ai montré ta majesté, » semblable à l'épervier qui plane, embrassant dans » son regard tout ce qu'il lui plaît. »

On voit, dans l'inscription de la stèle de Thèbes, que les flottes du grand Pharaon, après avoir conquis d'abord Cypre et la Crète, avaient aussi soumis à son sceptre les îles méridionales de l'Archipel, une notable portion

des côtes de la Grèce et de l'Asie-Mineure et peut-être même l'extrémité de l'Italie. Il me paraît que l'on doit conclure du même monument que les navires de Thoutmès III montaient assez habituellement jusque dans la mer Noire, où Hérodote prétend que les Égyptiens avaient fondé en Colchide une colonie pour l'exploitation des mines. Je crois, en effet, reconnaître les ancêtres des Ases germaniques, alors habitant sur les bords des Palus Méotides, les descendants de l'Askenaz du chapitre X de la Genèse, dans l'énumération des peuples septentrionaux qui payaient tribut à la flotte de Thoutmès. Dans une autre direction, les mêmes flottes avaient fait reconnaître la souveraineté du Pharaon sur tout le littoral de la Libye. On a trouvé des monuments du règne de Thoutmès III à Cherchell, en Algérie; il n'y a rien d'impossible à ce qu'ils marquent en réalité jusqu'où s'étendait le pouvoir de ce prince sur les côtes septentrionales de l'Afrique.

VI. — D'autres faits montrent que la domination de Thoutmès était paisiblement assise sur tout le pays de Kousch ou l'Éthiopie. Une grotte d'Ibrim, dans la Basse-Nubie, nous montre le « gouverneur des pays du sud » présentant au Pharaon les tributs en or, en argent et en grains provenant de cette contrée. C'est Thoutmès III qui fonda et dédia au Soleil le temple d'Amada. A Semneh il restaura le temple où l'on adorait le roi de la XII[e] dynastie, Osortasen III; Kumneh, en face de Semneh, le mont Dosche et l'île de Saï, un peu au-dessous de celle de Tombos, puis, plus près de l'Égypte, Korte, Pselcis, Talmis, nous ont aussi conservé sa mémoire. Au delà des limites de l'Éthiopie proprement dite, dans le pays des nègres, les expéditions sous le même règne furent fréquentes et victorieuses. Dans un bas-relief de Karnak nous voyons cent quinze prison-

niers africains défiler devant le roi, chacun portant le nom d'une tribu soumise. Autant qu'on en peut juger, car l'assimilation de ces noms de populations africaines à des contrées connues est encore plus difficile que celle des noms relatifs à l'Asie et à l'Europe, la liste qui résulte de ce monument embrasse la plus grande partie de l'Abyssinie actuelle et s'étend fort à l'ouest dans le Soudan.

VII. — Un règne aussi glorieux et aussi prospère ne pouvait manquer de laisser sur le sol de l'Égypte de nombreux et magnifiques monuments. Ceux de Thoutmès III sont en effet très-multipliés du Delta aux cataractes, tous du plus admirable style, d'une exécution savante et pleine de finesse. C'est à Héliopolis, à Memphis, à Ombos, à Éléphantine et surtout à Thèbes, que se remarquent encore aujourd'hui les plus importants vestiges des grandes constructions élevées par ce prince.

§ 3. — Derniers rois de la dix-huitième dynastie. Troubles religieux.

(xvie siècle.)

I. — Amenhotep (ou Aménophis) II fut le successeur de Thoutmès III. Il réprima une tentative de la Mésopotamie pour échapper au joug de l'Egypte, et reçut la soumission de Ninive. Une souscription du temple d'Amada en Nubie raconte qu'il battit les ennemis dans le pays d'Assur, que sept rois succombèrent sous ses coups et furent tous portés (leurs corps embaumés, je suppose) sur les bords du Nil, où six furent pendus sous les murs de Thèbes, et le septième à Napata, capitale de l'Éthiopie, « pour que les nègres pussent voir

» les victoires de Sa Majesté durant l'éternité, parmi » toutes les terres et tous les peuples du monde, depuis » qu'elle prit possession des peuples du Sud et châtia » les peuples du Nord. » Une grotte d'Ibrim, au fond de laquelle la statue du roi siége sans façon entre les dieux du pays, contient aussi une inscription qui énumère les tributs apportés par le « prince gouverneur » du pays du sud. » Mais tout indique que le règne d'Amenhotep II fut court. Les listes extraites de Manéthon ne le nomment pas, et les inscriptions le font seules connaître.

Le pouvoir de Thoutmès IV, qui lui succéda, ne fut pas long non plus. Les fragments de Manéthon lui donnent neuf ans et l'on n'en connaît pas d'inscription postérieure à l'an 7; la plus récente représente ce prince comme vainqueur des noirs. Dans un autre monument, il reçoit les tributs de la Mésopotamie. Les limites de l'empire se maintenaient.

II. — L'époque des grandes guerres renaît avec Amenhotep III. On connaît une date de sa trente-sixième année et l'on pourrait faire une longue énumération des contrées asiatiques ou africaines qui, de gré ou de force, lui ont été soumises ; son empire, dit une inscription, s'étendait du nord au sud depuis la Mésopotamie jusqu'au pays de Karo en Abyssinie. Mais il faut avouer que les expéditions de ses troupes n'étaient pas toujours fort chevaleresques et semblent avoir eu souvent pour but (surtout celles que l'on faisait dans le Soudan) la chasse aux esclaves, si l'on en juge par une inscription de Semneh, où il est question de sept cent quarante prisonniers nègres, dont la moitié sont des femmes et des enfants.

Amenhotep III, durant son long règne, fut un prince essentiellement bâtisseur. Il couvrit les rives du Nil de

monuments remarquables par leur grandeur et la perfection des sculptures dont ils sont ornés. Le temple de Djebel-Barkal, l'antique Napata, capitale de l'Ethiopie égyptienne, est l'œuvre de ce règne, ainsi que celui de Soleb, près de la troisième cataracte. A Syène, à Éléphantine, à Silsilis, à Ilithyia, au Sérapéum de Memphis, dans la presqu'île de Sinaï, se rencontrent aussi des souvenirs d'Amenhotep III. Il ajouta des constructions considérables au temple de Karnak et fit bâtir toute la portion du temple de Louxor ensevelie aujourd'hui sous les maisons du village qui porte ce nom. L'emphatique inscription dédicatoire qu'il y fit graver mérite d'être rapportée pour donner au lecteur une idée de ce qu'était le fastueux protocole des souverains égyptiens. « Il est l'Horus, le taureau puissant, celui » qui domine par le glaive et détruit tous les barbares, » il est le roi de la Haute et de la Basse-Egypte, le » maître absolu, le fils du Soleil. Il frappe les chefs de » toutes les contrées. Aucun pays ne tient devant sa » face. Il marche et il rassemble la victoire, comme » Horus, fils d'Isis, comme le soleil dans le ciel. Il » renverse leurs forteresses mêmes. Il obtient pour » l'Egypte les tributs de toutes les nations par sa vail» lance, lui, le seigneur des deux mondes, le fils du » Soleil. »

Mais ce n'est pas par ses conquêtes que ce Pharaon a obtenu sa grande célébrité ; ce n'est pas même sous son véritable nom. C'est par la statue colossale qu'il s'éleva à Thèbes en avant d'un temple aujourd'hui détruit, et que l'on y voit encore, statue qui, sous le nom de Memnon, a tant occupé l'imagination des Grecs et des Romains, aux deux premiers siècles de l'empire. Ils croyaient y voir, ou plutôt y entendre Memnon l'Ethiopien, l'un des défenseurs de Troie, saluant sa mère l'Aurore. Un savant mémoire de Letronne, s'appuyant

sur les observations physiques de M. de Rosière, a complétement expliqué ce prétendu prodige, auquel l'empereur Hadrien vint assister en personne. Le bruit mystérieux était produit par le crépitement de la pierre granitique qui forme le colosse, lorsque les premiers rayons du soleil la frappaient tout imprégnée de la rosée de la nuit, qui avait pénétré dans les fissures de cette roche. C'est un phénomène d'histoire naturelle bien constaté ; il ne se produisit dans le colosse de Thèbes qu'à partir du tremblement de terre qui, vers le temps de Tibère, en abattit la partie supérieure et découvrit ainsi dans la masse des veines plus sensibles à l'action de la rosée ; il cessa lorsque la statue fut réparée et mise par Septime Sévère dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

III. — Amenhotep III fut remplacé sur le trône par son fils Amenhotep IV. Celui-ci, dans sa politique extérieure, suivit l'exemple de ses prédécesseurs, et certains monuments nous le font voir, debout sur son char et suivi de ses sept filles qui combattent avec lui, foulant aux pieds de ses chevaux les Asiatiques vaincus. Mais à l'intérieur, le règne de ce prince présente des faits tout particuliers, qui constituent un des épisodes les plus extraordinaires des annales pharaoniques.

Le type de son visage n'a rien d'égyptien, et ses traits, sur tous les monuments, portent l'empreinte d'un idiotisme parfaitement caractérisé, qui devait le livrer tout entier à l'influence qui saurait s'emparer de lui. Le premier peut-être, depuis le commencement de la monarchie égyptienne, il porta la main sur la religion du pays et voulut la réformer, ou plutôt la détruire de fond en comble pour y substituer un autre culte. A la place de la religion jusqu'alors constituée et demeurée invariable, il voulut établir le culte d'un

dieu unique, adoré dans la splendeur du disque solaire, sous le nom d'*Aten*, que l'on a comparé, non sans raison, à l'*Adonaï* sémitique. Une persécution en règle sévit dans tout l'empire : les temples des anciens dieux furent fermés, et leurs figures, ainsi que leurs noms, partout effacés des monuments, surtout la figure et le nom d'Ammon, le dieu suprême de Thèbes. Le roi lui-même changea son nom, qui contenait comme composante celui du dieu proscrit, et au lieu d'Amenhotep se fit appeler Chou-en-Aten, ce qui signifie ***éclat du disque solaire***. Voulant rompre avec toutes les traditions de ses ancêtres, le roi réformateur abandonna Thèbes et se bâtit une capitale dans une autre partie de la Haute-Egypte, au lieu appelé aujourd'hui Tell-el-Amarna. Les ruines de cette ville délaissée après sa mort, nous ont conservé beaucoup de monuments de son règne, d'un art fort avancé, où on le voit présidant à toutes les cérémonies de son nouveau culte.

Il semble aujourd'hui prouvé que c'est la mère d'Amenhotep IV, la reine Taïa, femme au-dessus de l'ordinaire et toute-puissante sur l'esprit de son fils, qui l'inspira et le guida dans ses entreprises religieuses. Cette reine n'était pas égyptienne ; les monuments la représentent avec les cheveux blonds, les yeux bleus, les chairs peintes en rose, comme les femmes des races septentrionales. Une inscription conservée au musée du Caire, la cite comme issue d'un père et d'une mère dont les noms ne sont pas égyptiens et qui n'appartenaient cependant pas à un sang royal étranger ; c'était donc l'enfant de quelqu'une des familles d'origine non égyptienne qui peuplaient alors le Delta, épousée pour sa beauté par le roi Amenhotep III. En dressant des autels à un dieu que l'Egypte n'avait pas connu jusqu'alors, Chou-en-Aten aurait avant tout obéi aux traditions du sang étranger qui, par sa mère, coulait dans

ses veines. Il fit pour Aten ou Adonaï ce que les Pasteurs avaient fait pour Soutekh. Avec lui un certain parti étranger triompha, et c'est peut-être par là que peuvent être expliqués les bas-reliefs de Tell-el-Amarna, qui nous montrent ce prince entouré de fonctionnaires à la physionomie aussi singulière et aussi peu égyptienne que la sienne.

Les Hébreux, dont le nombre s'était énormément multiplié depuis près de dix générations qu'ils habitaient l'Égypte, n'eurent-ils pas une part dans la tentative étrange et bien imparfaite de monothéisme d'Amenhotep IV? Je crois que l'on est en droit de le supposer. Il y a de curieux rapprochements à faire entre les formes extérieures du culte des Israélites dans le désert et celles que révèlent les monuments de Tell-el-Amarna; certains meubles sacrés, comme la ***Table des pains de proposition***, que le livre de l'Exode décrit dans le Tabernacle, se retrouvent au milieu des objets du culte d'Aten et ne figurent dans les représentations d'aucune autre époque. Mais ce qui est bien plus significatif, c'est que le début de la persécution contre les Hébreux, qui se termina par l'Exode, coïncide assez exactement avec la fin des troubles religieux excités par les tentatives de réforme ou plutôt de révolution absolue dans le culte, du fils de la reine Taïa. Nous avons vu plus haut, dans le deuxième livre de ce manuel, que, pendant leur séjour en Égypte et avant la mission de Moïse, le monothéisme des descendants de Jacob s'était fort altéré. Il s'était surtout matérialisé : entourés d'idolâtres, les Hébreux avaient peine à se décider à adorer Jéhovah sous une forme précise, visible et matérielle. Corrompue de cette manière, leur religion devait être bien près de celle que prétendit établir le roi Amenhotep IV.

IV. — Après la mort de ce prince, l'Égypte demeura désorganisée et en proie aux factions. L'histoire de l'empire des Pharaons est alors pleine d'obscurités, et des découvertes ultérieures pourront seules pleinement l'éclaircir. On voit plusieurs personnages, dont quelques-uns grands officiers de la cour d'Amenhotep Chou-en-Aten et maris de ses filles, se succéder rapidement et se disputer le pouvoir. Le plus important et celui dont l'autorité paraît avoir été le mieux assise est un certain Amontoutankh, autre fils d'Amenhotep III, dont on retrouve des monuments mutilés en Éthiopie, à Thèbes et à Memphis, qui posséda donc toute l'Égypte, sauf peut-être le Delta. Il fit des campagnes en Asie et reçut une ambassade des Assyriens.

Au milieu de tous ces désordres, dont les listes de Manéthon portent la trace manifeste, apparaît aussi la figure du dernier enfant d'Amenhotep III, Har-em-hébi (l'Horus des fragments de Manéthon), qui dans la suite fut tenu pour le seul prince légitime de cette époque. Le début de son règne fut brillant. Une inscription datée de sa deuxième année accompagne à Silsilis le tableau de son triomphe, au retour d'une campagne victorieuse sur le haut Nil. Un chef égyptien reproche aux captifs d'avoir refusé d'entendre celui qui leur disait : « Voici que le lion s'approche de la terre » d'Éthiopie. » Plus loin, l'inscription dit au roi : « Le » dieu gracieux revient, porté par les chefs de tous les » pays,.... ce roi, directeur des mondes, approuvé par » le dieu Soleil, fils du Soleil... Le nom de Sa Majesté » s'est fait connaître dans la terre de Kousch, que le » roi a châtiée conformément aux paroles que lui avait » adressées son père Ammon. » Puis, après cette deuxième année, silence complet dans l'histoire, bien que Har-em-hébi ait régné nominalement, et suivant le système des listes postérieures, trente-six à trente-sept

ans. On connaît seulement un petit nombre de monuments qui furent érigés par les ordres de ce prince. On distingue aussi les traces de réactions violentes contre les réformes d'Amenhotep IV et contre tout ce qui tenait à lui. Les noms des prétendants, ses successeurs, sont partout martelés; les édifices construits par eux sont jetés à terre; la nouvelle ville de Tell-el-Amarna est détruite et systématiquement dévastée. Tout indique donc un temps rempli de troubles, de révolutions continuelles, de discordes civiles, de secousses violentes en sens contraire. Sans doute une partie des compétitions dont les monuments nous offrent les vestiges durent être contemporaines de Har-em-hébi et remplir peut-être la presque totalité de son règne officiel. Il y a là, nous le répétons, des obscurités encore impénétrables dans l'état actuel de la science, et que la découverte de nouveaux monuments pourra seule un jour dissiper. C'est au milieu de ces obscurités, au milieu des troubles que nous venons d'indiquer, que se termine, avec le règne de Har-em-hébi, la XVIIIe dynastie qui, pendant les deux cent quarante et un ans qu'elle occupa le trône, avait su porter au plus haut point la gloire et la puissance de l'Égypte.

§ 4. — Commencement de la dix-neuvième dynastie. Séti Ier.

(xve siècle).

I. — Sous la XIXe dynastie, à laquelle le trône passe après la mort de Har-em-hébi, la fortune de l'Égypte se maintient avec un certain éclat; mais, à travers les lueurs que jettent sur cette époque quelques rois guerriers, on commence à apercevoir divers symptômes qui présagent une dislocation prochaine. Si menaçante

sous la XVIIIe dynastie, l'Égypte devient désormais presque toujonrs menacée.

Le prince qui commence cette série royale est Ramsès Ier. Il paraît avoir été petit-fils, par les femmes, de Har-em-hébi, et peut-être fils d'un des prétendants qui se disputèrent la couronne à la fin de la XVIIIe dynastie; aussi le classe-t-on quelquefois comme le dernier roi de cette race. Nous n'avons, du reste, qu'un très-petit nombre de monuments de son règne. Au milieu des désordres qui, pendant bien près d'un demi-siècle, avaient suivi la mort d'Amenhotep III, les possessions asiatiques de la monarchie égyptienne s'étaient trouvées fort ébranlées. Des révoltes s'étaient produites dans la plupart des provinces; les petits princes locaux avaient cessé presque tous de payer le tribut : les conquêtes de Thoutmès III étaient en grande partie à recommencer. Mais c'était surtout la Syrie qui était menacée; la suprématie égyptienne dans cette contrée était devenue beaucoup plus précaire que plus loin, dans la Mésopotamie. Sur les rives de l'Oronte et dans tout le vaste espace compris entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer, région laissée jusqu'alors de côté par les conquérants égyptiens, le royaume des Khétas ou Héthéens de la race de Chanaan, qui paraît n'avoir donné aucun ombrage aux Thoutmès et aux Amenhotep, était devenu tout à coup très-puissant, avait saisi la prépondérance sur les nations voisines, groupé autour de lui quelques autres tribus chananéennes et même étendu son influence dans tout le midi de l'Asie-Mineure. Constitués en monarchie unique, possesseurs d'une nombreuse et redoutable armée, les Khétas, descendants des Pasteurs, aspiraient ouvertement à dominer toute la Syrie et à prendre leur revanche des exploits d'Ahmès, en écrasant la puissance extérieure de l'Egypte. Leurs pré-

tentions étaient d'autant plus dangereuses que les Chananéens de la Palestine se sentaient portés, par la communauté de race, à préférer ces dominateurs aux Egyptiens.

Ramsès Ier fit une campagne contre les Khétas sur leur territoire même, et une inscription de Karnak atteste qu'il fut le premier Pharaon qui alla les chercher dans la vallée de l'Oronte. La lutte finit par un traité entre Ramsès et Seploul, roi des Héthéens. Peu de faits d'armes signalèrent d'ailleurs son passage sur le trône, qui fut très-court. Il eut pour successeur Séti Ier, le Séthos de la tradition grecque.

II. — Bien qu'une inscription du palais de Medinet-Abou, à Thèbes, qualifie Séti de fils de Ramsès Ier, il paraît en avoir été seulement le fils adoptif et le gendre. Dans le temple d'Abydos, récemment déblayé par M. Mariette, il est dit de son fils Ramsès II, qu'il avait été roi dès le ventre de sa mère et avant sa naissance; ailleurs, que Séti n'avait gouverné que pour son fils Ramsès, avant même que ce dernier eût vu le jour. De ces expressions étranges et insolites, il semble résulter que Séti Ier était un général renommé, un officier de fortune, étranger par sa naissance à la maison royale, qu'un mariage avec l'héritière de la couronne, fille de Ramsès Ier, avait fait asseoir sur le trône, et qu'au point de vue du droit de légitimité, son règne avait été regardé comme une sorte de régence, grâce à laquelle le trône était conservé à son fils Ramsès, dans les veines duquel, par sa mère, coulait le sang des anciens rois de la XVIIIe dynastie.

Non-seulement Séti Ier n'était pas d'origine princière, mais même il ne semble pas avoir été de pure race égyptienne. Les traits de son visage et de celui de son fils Ramsès, tous deux fort beaux et aux lignes

d'une régularité classique, ne sont aucunement ceux du sang de Mitsraïm; ils révèlent une origine empruntée à quelque autre peuple. Mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que des indices auxquels il est difficile de ne pas ajouter foi révèlent que la race étrangère dont descendait Séti, et par suite tous les princes de la XIXe dynastie, était celle des Pasteurs, demeurés comme colons dans le Delta. C'est ainsi seulement que peut s'expliquer le fait inattendu qui est résulté d'une inscription découverte à Tanis par M. Mariette. Cette inscription est relative au rétablissement, par Ramsès II, du culte de Soutekh, le dieu national des Hyksôs, dans leur ancienne capitale. Or, le fils de Séti Ier y donne au roi Set-aa-pehti Noubti, fondateur de la dynastie régulière des Pasteurs, le titre de « son père » ou « son ancêtre, » et fait dater une ère du règne de ce prince.

III. — Séti Ier, surnommé Mérenphtah, fut un des plus grands et des plus guerriers parmi les souverains de l'Égypte. Ce fut aussi un prince essentiellement bâtisseur. Il fit élever en entier le grand temple d'Osiris à Abydos, long de cent soixante-deux mètres, et l'une des merveilles de l'Égypte, rendu à la lumière par les fouilles récentes. A Thèbes, il fut le fondateur d'un magnifique palais, celui de Kournah, ainsi appelé aujourd'hui d'un village moderne bâti en partie dans la cour même de cet édifice. Le tombeau souterrain du même roi, dont on a peine à comprendre qu'un architecte ait osé même concevoir le plan, doit être aussi rangé parmi les œuvres les plus remarquables de l'art pharaonique. Mais le plus éclatant des souvenirs monumentaux que Séti ait laissés est la fameuse *salle hypostyle* ou salle des colonnes, dans cet immense palais de Karnak à Thèbes, auquel tant de générations successives ont travaillé, salle pour laquelle les voyageurs de nos jours ont

épuisé le langage de l'admiration et dont nous reparlerons encore un peu plus loin.

Les exploits de Séti lui-même sont représentés dans les sculptures des murailles de cette salle gigantesque. Un de ces tableaux, toujours ornés d'inscriptions, représente Séti attaquant les Arabes du désert, les Schasou, que nous connaissons déjà. Ailleurs, les Remenen ou Arméniens, que le roi a domptés avec leurs voisins d'Assyrie, coupent des arbres dans leurs forêts comme pour lui en ouvrir le passage. Les Assyriens sont taillés en pièces et se soumettent au tribut. De grandes batailles sont livrées contre les Khétas du nord de la Syrie. Enfin le roi reparaît en Égypte avec de nombreux captifs. Il est accueilli sur la frontière par les grands de son empire, puis il présente au dieu Ammon, dans Thèbes, ses prisonniers asiatiques. C'est toute une épopée guerrière, une Sétéide complète, qui se déroule en une série d'immenses tableaux de la plus puissante sculpture.

Ainsi la plus belle œuvre d'art de ce règne est même temps un monument historique d'une très-haute importance et contribue largement à nous en faire connaître les annales. En combinant les faits qui ressortent de ces tableaux et de leurs inscriptions avec le témoignage des inscriptions trouvées ailleurs, on arrive à un résultat dont nous ne pouvons malheureusement présenter ici qu'une rapide esquisse.

IV. — Avant de porter ses armes en Syrie, Séti dut tout d'abord, dès la première année de son règne, assurer la tranquillité des frontières de l'Égypte elle-même, du côté de l'isthme de Suez, en châtiant les Schasou, c'est-à-dire les Bédouins, dont les déprédations étaient depuis quelque temps parvenues à leur comble, et qui avaient poussé l'audace jusqu'à venir

attaquer la ville de Zal, chef-lieu du quatorzième nome (province) de la Basse-Égypte, dans laquelle on a reconnu l'Héroopolis des Grecs, auprès des Lacs-Amers. Le Pharaon les battit sans peine, les rejeta dans le désert, et, les y poursuivant, força leurs tribus à rentrer dans l'obéissance.

L'année suivante, Séti se rendit de sa personne en Syrie à la tête d'une très-nombreuse armée. Il ne paraît pas avoir rencontré de résistance en Palestine, où tous les petits princes chananéens se hâtèrent de lui apporter leurs tributs et de fournir des contingents à ses troupes. Marchant droit au danger le plus menaçant, au lieu de se diriger immédiatement vers l'Euphrate comme ses prédécesseurs, il se porta contre les Khétas et assaillit la frontière méridionale de leur pays. La guerre de ce côté fut longue et acharnée, et il ne semble pas que les Égyptiens soient parvenus à pénétrer bien avant sur le territoire ennemi. Cependant, Séti finit par enlever d'assaut la principale forteresse qui couvrait le pays des Khétas, Kadesch, clef de toute la vallée de l'Oronte; elle n'était pas occupée par les Héthéens proprement dits, mais par une autre tribu de la race de Chanaan, vassale de leur roi : les Amorrhéens, frères de la nation du même nom que les Hébreux rencontrèrent un peu plus tard dans la Palestine. Après ce succès, un traité de paix intervint entre Séti et Maoutnour, roi des Khétas, traité par lequel ces derniers conservèrent leurs possessions intactes, même Kadesch qui leur fut rendue, mais s'engagèrent à ne plus attaquer les provinces égyptiennes, à ne plus y fomenter de rébellions contre l'autorité du Pharaon et à laisser celui-ci combattre et réduire en toute liberté les nations, alors révoltées, qui avaient obéi à ses prédécesseurs et qu'il regardait toujours comme ses sujettes.

Rassuré de ce côté, Séti retourna contre les Rotennou, qui ne reconnaissaient plus la suprématie égyptienne et avaient cessé de payer le tribut. Ceux d'entre le Liban et l'Euphrate, c'est-à-dire les Araméens, furent facilement subjugués. Les Rotennou d'au delà de l'Euphrate donnèrent plus de peine au conquérant égyptien ; mais quelques grandes batailles amenèrent la soumission complète de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de la Chaldée ; Séti reçut les chefs de Ninive, de Babylone et de Singar. Une dernière campagne, dirigée dans les montagnes de l'Arménie, rétablit la domination du Pharaon sur cette contrée. Toutes les conquêtes territoriales de Thoutmès III se trouvaient recouvrées et l'empire asiatique de l'Égypte complétement reconstitué.

En revanche, Séti I[er] ne paraît pas avoir fait aucun effort pour reprendre les conquêtes maritimes de Thoutmès. Aucun indice ne permet de supposer qu'il ait eu sur la Méditerranée une flotte considérable et qu'il ait cherché à rétablir sa domination sur les îles, perdues pendant les troubles de la fin de la XVIII[e] dynastie. Il est vrai que de ce côté venait de se former une puissance redoutable, que nous verrons bientôt se mesurer avec les rois d'Égypte, celle de la marine des Pélasges, qui ne paraît pas avoir encore existé sous Thoutmès III.

V. — Du côté du sud, les troubles religieux et politiques n'avaient aucunement ébranlé la paisible possession de l'Éthiopie par les Pharaons. Séti n'eut donc aucune entreprise bien sérieuse à tourner de ce côté. Il se borna à lancer de temps à autre, comme ses prédécesseurs, quelques expéditions, autant de chasse aux esclaves que de guerre, contre les populations à demi barbares limitrophes de l'Éthiopie, et en particulier

contre les nègres. Dans les sculptures d'un temple construit vers les frontières de la Nubie, à l'est du lieu nommé présentement Radesieh, ce prince est représenté tenant par la chevelure un groupe de prisonniers noirs; c'est une représentation destinée à exprimer avec énergie que leurs tribus étaient réduites à sa discrétion.

Sur la frontière nord-ouest de l'Égypte, Séti réprima les menaces des Libyens et envoya quelques expéditions heureuses sur leur territoire. Enfin, il reforma la flotte égyptienne de la mer Rouge, qui vint croiser sur les côtes du pays de Poun, ou du Yémen, et y fit reconnaître de nouveau la suzeraineté pharaonique, établie pour la première fois sous Hatasou.

VI. — Rien n'indique que Séti Ier ait dû recommencer ses grandes expéditions en Asie. Tout semble prouver au contraire que jusqu'à sa mort, la domination qu'il avait rétablie sur la Syrie et la Mésopotamie demeura incontestée. La terreur inspirée par son nom et par l'ascendant de ses armes suffit sans doute, tant qu'il vécut, pour conserver les peuples dans la soumission. Les Khétas eux-mêmes observaient fidèlement le traité, et, tout en se préparant dans le silence à de nouvelles et plus terribles guerres, respectaient avec soin les provinces soumises à l'Égypte. Nous n'avons plus un seul monument daté du règne de Séti postérieurement à sa trentième année, et pourtant, d'après tous les extraits de Manéthon, il occupa le trône plus de cinquante ans. Il semble donc que nul grand événement ne se soit produit durant la dernière partie de son règne, et que l'Égypte ait joui d'un de ces repos heureux pendant lesquels les peuples n'ont pas d'histoire. A moins toutefois, ce qui est peut-être le plus probable, qu'il ne faille résolûment corriger le chiffre des listes de Manéthon et

inscrire trente ans seulement, au lieu de cinquante, pour le règne de Séti Ier.

Dans tous les cas, il est certain que des courses sanglantes à travers l'Asie et des constructions fastueuses n'ont pas seules occupé la monarchie égyptienne sous ce règne. Sachant que des mines d'or, situées dans le désert au midi de l'Égypte, étaient d'un accès difficile et d'un séjour plus difficile encore à cause de l'extrême sécheresse du pays, Séti Ier ordonna, la neuvième année de son règne, d'y creuser un puits artésien (fait important pour connaître l'habileté des ingénieurs égyptiens d'alors), où l'eau vint en abondance. Encouragé par ce succès, le roi résolut de fonder une forteresse et un temple, où il vint en personne adorer ses dieux ; on avait eu soin de le placer lui-même en leur compagnie, comme une des divinités du lieu. Tel est le récit que fournit une longue inscription. « Mais quelque importante qu'ait pu être la création d'un lieu habitable au milieu du désert, un fait d'une bien plus grande valeur nous est révélé par un monument d'une autre espèce. Le bas-relief de la salle hypostyle de Karnak qui représente Séti revenant de ses conquêtes et rentrant en Égypte, offre l'image de plusieurs villes ou châteaux de l'orient du Delta ou de l'isthme de Suez, qui se trouvaient sur son passage. Or, l'une de ces villes, Zal (Héroopolis), est représentée sur un canal contenant des crocodiles et débouchant dans une grande masse d'eau, probablement un lac. M. Brugsch, le savant qui a le plus approfondi l'étude de la géographie pharaonique, en décrivant cette curieuse figure, déclare nettement qu'à ses yeux ce ne saurait être autre chose que le fameux canal du Nil à la Mer Rouge, passant par un lac qu'on nomme encore aujourd'hui dans le pays le Lac des Crocodiles (lac Timssah). Il rappelle que dans les âges postérieurs, la tradition confiée aux

Grecs a confondu souvent ensemble les deux règnes de Séti et de son fils, et l'on sait que Sésostris a passé pour le premier auteur de cette magnifique entreprise, que les rois grecs d'Égypte reprirent plus tard et menèrent à bonne fin, et qui, ruinée par la barbarie d'une autre époque, renaît aujourd'hui, grâce au génie et à l'indomptable persévérance d'un Français. » (Robiou.)

§ 5. — Ramsès II — Sésostris.

(Fin du xve et première moitié du xive siècle.)

I. — Ramsès II, surnommé Mériamoun (l'aimé d'Ammon) avait été, comme nous l'avons déjà dit, associé à la couronne de son père dès sa naissance et même, pour ainsi dire, avant que de naître. « Tu étais encore dans ta première enfance, lui disent les dieux dans une inscription, et déjà on ne faisait pas un monument sans toi, on n'exécutait pas un ordre sans ton concours. » Cependant il ne compta ses années de règne que de la mort de Séti et du moment où il devint maître du pouvoir, à l'âge d'environ dix-huit à vingt ans. Son règne fut un des plus longs des annales égyptiennes ; il occupa seul le trône pendant soixante-sept ans. C'est parmi les Pharaons, le constructeur par excellence. Il est pour ainsi dire impossible de rencontrer en Égypte une ruine, une butte antique, sans y lire son nom. Les deux magnifiques temples souterrains d'Ibsamboul en Nubie, le Ramesséum de Thèbes, une notable portion des temples de Karnak et de Louxor, le petit temple d'Abydos, sont ses œuvres ; il éleva aussi des édifices considérables à Memphis, où un magnifique colosse retrace ses traits, dans le Fayoum et à

Tanis. Rhamsès II dut à la longueur de son règne d'avoir pu réaliser tant de travaux ; il le dut aussi à ses guerres, qui lui livrèrent un nombre considérable de prisonniers qu'il employa, selon l'usage égyptien, aux constructions publiques. A ces causes ajoutons encore la présence sur les bords du Nil de tribus nombreuses de race étrangère, que la fertilité du sol et la politique du gouvernement sous les règnes précédents avaient attirées des plaines de l'Asie dans le Delta. Par les ouvriers qu'ils fournissaient aux travaux des temples, à l'édification des villes, au curage des canaux, ces étrangers rendaient à l'Égypte l'hospitalité qu'elle leur fournissait, et c'est ainsi que, sous ce même Ramsès II, la Bible nous montre les Israélites occupés dans l'est du Delta à la construction de deux villes, dont l'une s'appelait Rhamsès, comme le roi.

II. — Ramsès II a été célèbre en Europe bien avant notre siècle, bien avant que les monuments de l'Égypte n'aient été intelligibles pour nous. Hérodote l'avait appelé Sésostris, et le nom avait fait fortune ; mais l'écrivain grec ne l'avait pas inventé. Ramsès avait reçu de son vivant, et par une cause qui nous échappe, les surnoms populaires de Sestesou et de Sesou, qui, joints au mot Ra (soleil), qualification ordinaire des rois d'Égypte, ont dû produire un son accommodé plus tard aux oreilles grecques par la prononciation Sésostris.

Autour de ces surnoms populaires une légende s'était formée peu à peu dans le cours des siècles, qui réunissait sur la tête d'un même personnage tous les exploits des conquérants et des princes guerriers de l'Égypte, aussi bien des Thoutmès et de Séti que des différents Ramsès, et qui les amplifiait encore en y englobant tous les pays connus, comme fait constamment la légende. Ce sont ces traditions légendaires, ces

récits fabuleux courant dans la bouche du peuple, que les Grecs, aussi bien l'intelligent et exact Hérodote que le compilateur Diodore de Sicile, ont avidement recueillis de leurs *ciceroni* en Égypte, incapables qu'ils étaient de recourir directement aux véritables sources historiques. C'est avec ces récits que pendant des siècles et des siècles on a écrit l'histoire d'Égypte, histoire aussi positive et aussi vraie jusqu'à la découverte de Champollion que le serait celle de Charlemagne, si on prétendait la tirer de nos *Chansons de geste* du moyen âge.

Sésostris, suivant les légendes dont les Grecs se sont faits les échos, avait été merveilleusement préparé par son éducation au rôle de conquérant. Dès son enfance, son père avait réuni autour de lui les enfants nés dans le même jour, et lui avait fait faire, ainsi qu'à ses jeunes compagnons, l'apprentissage de la guerre par de rudes exercices, par de longues courses, par des luttes continuelles contre les animaux du désert et contre ses sauvages habitants. Après la mort de son père, Sésostris aspira à d'autres exploits et rêva d'autres conquêtes. L'Ethiopie fut la première contrée qu'il soumit. Il lui imposa un tribut en or, en ébène et en dents d'éléphants. Ensuite il équipa sur le golfe Arabique une fl. tte de quatre cents vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Égypte eût vus. Tandis que cette flotte subjuguait les rivages de la mer Rouge, Sésostris, à la tête de son armée de terre, envahissait l'Asie. Il subjugua la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Perse, la Bactriane et l'Inde et pénétra jusqu'au delà du Gange. Remontant ensuite vers le nord, il soumit les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, établit dans l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne une colonie qui fonda l'État de Colchos, passa en Asie Mineure, où il laissa des monuments de ses

victoires [1]; enfin, traversant le Bosphore, s'avança dans la Thrace, où la disette, la rigueur du climat, la difficulté des lieux, mirent un terme à ses triomphes. Au bout de neuf ans, Sésostris revint dans ses États, traînant à sa suite une foule de captifs, chargé d'immenses dépouilles et couvert de gloire.

Telle est la légende. Le lecteur a déjà pu s'apercevoir qu'elle attribue à Sésostris la conquête de pays depuis longtemps déjà soumis à l'Égypte, comme l'Ethiopie, et des gloires qui appartiennent à des souverains antérieurs, comme la création de la marine et la réduction des côtes de la mer Rouge; mais surtout elle fait parcourir triomphalement par ce prince des pays où jamais, à aucune époque, les armes égyptiennes ne pénétrèrent, par exemple l'Inde et la Perse, et en général tous les pays aryens situés au delà du Tigre, ainsi que les provinces plus septentrionales que l'Arménie. C'est le pendant exact de ceux de nos poëmes du moyen âge qui, enchérissant toujours sur les exploits de Charlemagne et amplifiant ses conquêtes, lui font prendre Jérusalem et délivrer le Saint-Sépulcre.

Si nous recherchons maintenant la réalité des faits, telle qu'elle ressort du témoignage des monuments officiels de Ramsès-Sésostris eux-mêmes, bien emphatiques pourtant dans leur langage et souvent suspects d'exagération, nous voyons s'évanouir tout le mirage de ces prodigieuses conquêtes. Rhamsès II, sans doute, fut un prince guerrier, qui passa la plus grande partie de son règne à combattre; mais il ne fut pas un conquérant. Il n'ajouta pas une seule province à l'Égypte; au sud, au nord, à l'ouest, il fut toujours réduit à la

1. Un de ces monuments que la légende attribuait à Sésostris et qu'Hérodote dit avoir vu, subsiste encore à Nymphi, près de Smyrne, et l'auteur du présent manuel peut en parler *de visu*. Ce n'est en aucune façon une œuvre de l'art égyptien.

Voy. une dissertation de M. Perrot, dans la *Revue archéologique* de 1867.

défensive, en butte à chaque instant à des révoltes des peuples soumis par les Thoutmès et les Amenhotep, et la gloire de son règne se réduit à avoir maintenu, au prix d'énormes efforts, l'intégrité de l'empire. Bien loin qu'il ait pu pénétrer jusqu'aux rives du Gange, il ne porta jamais en Asie ses armes plus loin que Thoutmès III et que Séti, et presque toutes ses campagnes furent concentrées dans la Syrie septentrionale. En un mot, la gigantesque renommée de Sésostris est entièrement fabuleuse; c'est une de ces gloires légendaires et sans fondement, que les Grecs acceptaient trop facilement et qui disparaissent devant la critique ainsi que devant le progrès de la connaissance des faits positifs de l'histoire.

III. — Voyons maintenant ce que fut en réalité le règne de Ramsès II, tel que les monuments des rives du Nil nous le font connaître.

Les changements de règne ont toujours été des moments critiques pour les empires trop vastes et établis seulement par la conquête sur d'immenses étendues de territoire. Presque toujours ils sont accompagnés de révoltes des provinces les plus imparfaitement soumises et les plus éloignées, de celles qui ont le plus souffert de l'oppression et qui se croient le plus en état de s'affranchir par les armes. L'avénement de Ramsès à la place de son père Séti, qui venait de mourir, se passa sans encombre en Asie. Le nouveau prince fut paisiblement reconnu jusque dans la Mésopotamie, et une inscription de la deuxième année de son règne dit que ses ordres y étaient alors fidèlement obéis. Mais les choses ne se passèrent pas de même sur le Haut-Nil. Le midi de l'Ethiopie se souleva, et avec une partie des Ethiopiens toutes les tribus nègres soumises au sceptre des Pharaons. Il fallut une guerre assez longue, san-

glante et acharnée pour rétablir les choses dans l'ordre antérieur et dompter les rebelles. Les murs des temples souterrains d'Ibsamboul et de Beit-Oually en Nubie sont couverts de grands tableaux sculptés et peints qui représentent les victoires remportées par les vice-rois d'Ethiopie sur les vassaux révoltés du Haut-Nil. On voit Ramsès figurer en personne dans quelques-uns de ces tableaux, et en effet, pour encourager son armée, il dut paraître lui-même au milieu d'elle dans une campagne au sud de l'Ethiopie, pendant la deuxième ou la troisième année de son règne.

IV. — Les embarras causés par cette révolte des populations du Haut-Nil, en attirant pendant quelques années vers le sud l'attention et les forces militaires du gouvernement égyptien, parurent aux Khétas ou Héthéens, qui désormais jouaient le premier rôle dans les affaires de l'Asie occidentale, fournir l'occasion favorable pour recommencer la guerre et provoquer un soulèvement général des provinces asiatiques ramenées une première fois à l'obéissance par Séti. L'Arménie, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Aramée se révoltèrent à la fois et chassèrent les garnisons égyptiennes. Les Khétas se mirent à la tête du mouvement et groupèrent autour d'eux une confédération nombreuse autant que redoutable, composée non-seulement des nations révoltées, mais aussi de la plupart de celles de l'Asie Mineure, qui redoutaient l'accroissement de la puissance pharaonique, et avaient déjà senti le poids de ses armes par mer, sous le règne de Thoutmès III. Une grande armée se réunit dans la Syrie septentrionale, menaçant à la fois la Palestine, où déjà des révoltes partielles éclataient parmi les petits princes chananéens auxquels avait été laissé le gouvernement des différentes villes, et la frontière de l'Egypte elle-même. Les mo-

numents du règne de Ramsès nous ont conservé les noms des douze États dont les troupes coalisées formaient cette armée. C'étaient d'abord les Khétas ou Héthéens, avec le royaume de Kadesch ou des Amorrhéens septentrionaux, et les Gergéséens de la Pérée (habitants du pays actuel de Djerasch), tous issus de la race de Chanaan, et les Phéniciens d'Aradus, seuls infidèles à la monarchie égyptienne pour laquelle tenaient toujours ceux de Byblos et de Sidon ; les populations araméennes y étaient représentées par les États de Helbon (Alep), de Karkemisch, où Thoutmès III avait bâti sa forteresse pour assurer le passage de l'Euphrate ; de Katti, dont il est aussi question dans la Bible, mais dont on ignore la position précise ; d'Aloun, ville qui appartint plus tard à la tribu de Dan ; de Gadara dans la Cœlésyrie, d'Anaougas, la principale cité des Rotennou d'en deçà de l'Euphrate, et de Gazonatan, localité dont le site exact est encore à déterminer. La Mésopotamie, désignée ici comme toujours par le nom de Naharaïn, avait fourni de très-nombreux contingents. Enfin les peuples de l'Asie Mineure qui avaient envoyé des soldats à l'armée commandée par Maoutnour, roi des Héthéens, étaient les Mysiens, les Lyciens, les Pisidiens, les Dardaniens de Troie et une dernière nation appelée Mouschanet dans les textes égyptiens, qui pourrait bien correspondre aux Mosynœques de la géographie classique.

Tout ceci se passait vers la fin de la quatrième année du règne de Ramsès. Le jeune roi ne pouvait se résigner à perdre ainsi la plus grande partie de son empire et ses plus précieuses provinces. Dès le printemps de l'année suivante, ayant rassemblé toutes ses forces militaires et groupé autour de lui les vieux capitaines formés dans les guerres de son père, il se mit en campagne pour reconquérir les possessions asiatiques de

ses prédécesseurs et avant tout pour abattre l'arrogance des Khétas, qui étaient l'âme du soulèvement asiatique.

L'armée de Ramsès traversa d'abord le pays de Chanaan. Aucune inscription ne raconte cette première partie de la campagne, mais il est probable que le Pharaon eut à y combattre plusieurs fois, et à réduire un certain nombre de révoltes dans cette contrée, soumise depuis plusieurs siècles déjà aux souverains de l'Egypte, car il fit sculpter sur les rochers des stèles triomphales, qui subsistent encore aujourd'hui, à Adloun, près de Tyr, et au passage du Nahar-el-Kelb, auprès de Beyrouth. Mais il parvint jusqu'aux environs de Kadesch et à la vallée de l'Oronte sans avoir encore rencontré la grande armée des ennemis. C'est alors que se place un exploit personnel de Ramsès, éternellement rappelé sur ses monuments, où la louange en revient à satiété jusqu'à la fin de son règne, sculpté sur les murailles de tous les temples élevés par ce prince, exploit qui prouve plus de bravoure que de vrais talents militaires. Cet épisode de l'histoire du Sésostris des Grecs fait le sujet d'un poëme épique, long environ comme un chant de l'*Iliade*, que composa un scribe du nom de Pentaour et dont on a trouvé le texte, toujours malheureusement très-mutilé, en trois endroits, gravé tout au long sur la muraille du Ramesséum de Thèbes et sur celle du temple d'Ibsamboul, puis écrit en caractères cursifs, dits *hiératiques*, dans un papyrus qui fait partie des collections du Musée Britannique. Ce précieux texte a été traduit en 1856 par M. de Rougé; nous croyons utile d'en placer ici l'analyse avec quelques citations textuelles, pour donner à nos lecteurs une idée de ce qu'est un poëme égyptien, une épopée historique, composée par un des plus fameux lettrés de l'époque, deux ans seulement après l'événement qu'elle célèbre.

V. — On était dans l'été de la cinquième année du règne de Ramsès. Le Pharaon, cherchant les ennemis qui se repliaient lentement devant lui pour faire tête seulement sur leur propre territoire, avait pénétré jusque dans le nord de la Cœlésyrie, non loin de Kadesch, et se trouvait campé sous la forteresse de Schebtoun (lieu encore indéterminé), quand deux Bédouins (Schasou) se présentèrent devant lui. Ils se disaient envoyés par leurs chefs pour rejoindre l'armée égyptienne et lui apporter des nouvelles certaines des Khétas, qui les avaient fait marcher de force avec eux. Ils assuraient que l'ennemi effrayé s'était retiré dans la direction d'Alep, où il se concentrait. Mais c'était là une perfidie, un mensonge tramé par les chefs des Khétas pour faire tomber le Pharaon dans un piége; avec leurs nombreux alliés, ils s'étaient mis en embuscade à quelque distance au nord-ouest de Kadesch. Trompé par les rapports des faux transfuges, Ramsès marchait sans défiance de ce côté, n'ayant avec lui que sa garde, tandis que le gros de son armée se dirigeait du côté d'Alep, dans l'espoir d'y trouver l'ennemi, quand deux hommes, saisis par les serviteurs du roi, furent amenés en sa présence. Forcés de parler sous le bâton, ils avouèrent que, loin de s'enfuir, les Khétas étaient pleins de confiance dans le nombre de leurs troupes et de leurs alliés, parmi lesquels figuraient les peuples de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure, et qu'ils se tenaient tout près de là pour le surprendre. Les généraux égyptiens, mandés par Ramsès, furent très-déconcertés de s'être laissé tromper par le premier rapport et de l'avoir ainsi entraîné lui-même dans une erreur si dangereuse. On envoya en toute hâte courir après l'armée pour la rappeler vers le lieu où se trouvait l'ennemi. Mais avant qu'elle ne fût arrivée, toutes les forces des Khétas sortirent de leur embuscade et se jetèrent sur la petite

troupe qui entourait Ramsès, espérant enlever le Pharaon et le faire prisonnier. Avec la téméraire ardeur de la jeunesse, Ramsès, qui devait alors avoir vingt-trois ans, rejeta bien loin les timides conseils des officiers qui voulaient le faire retirer en arrière, et, sans attendre le gros de son armée, engagea le combat.

« Les fantassins et les cavaliers, dit alors le poëte, » faiblirent devant l'ennemi, qui était maître de Ka- » desch, sur la rive gauche de l'Oronte... Alors Sa Ma- » jesté, à la vie saine et forte, se levant comme le dieu » Month, prit la parure des combats ; couvert de ses » armes, il était semblable à Baal dans l'heure de sa » puissance .. Lançant son char, il entra dans l'armée » du vil Khéta ; il était seul, aucun autre avec lui... Il » se trouva environné par deux mille cinq cents chars, » et sur son passage se précipitèrent les guerriers » les plus rapides du vil Khéta et des peuples nom- » breux qui l'accompagnaient... Chacun de leurs chars » portait trois hommes, et le roi n'avait avec lui ni » princes, ni généraux, ni ses capitaines des archers » ou des chars. »

Devant un pareil danger, le roi est un instant troublé. Il invoque le grand Dieu de Thèbes, Ammon, et lui demande de le secourir, en lui rappelant l'éclat dont il a environné son culte et les temples magnifiques qu'il lui a élevés, comme les héros d'Homère rappellent à Jupiter toutes les hécatombes qu'ils ont immolées en son honneur. « Mes archers et mes cavaliers m'ont » abandonné ! Pas un d'eux n'est là pour combattre » avec moi. Quel est donc le dessein de mon père » Ammon ?.... N'ai-je pas marché sur ta parole[1] ? Ta » bouche n'a-t-elle pas guidé mes expéditions, et tes » conseils ne m'ont-ils pas dirigé ?... N'ai-je pas cé- » lébré en ton honneur des fêtes éclatantes, et n'ai-je

1. Sans doute sur la foi d'un oracle.

» pas rempli ta maison de mon butin?... Je t'ai im-
» molé trente mille bœufs... Je t'ai construit des tem-
» ples avec des blocs de pierre, et j'ai dressé pour toi
» des arbres éternels..... J'ai amené des obélisques
» d'Éléphantine[1], et c'est moi qui ai fait apporter des
» pierres éternelles.... Je t'invoque, ô mon père! Je
» suis au milieu d'une foule de peuples inconnus, et
» personne n'est avec moi. Mes archers et mes cavaliers
» m'ont abandonné quand je criais vers eux; aucun
» d'eux ne m'a écouté quand je les appelais à mon se-
» cours. Mais je préfère Ammon à des milliards d'ar-
» chers, à des millions de cavaliers, à des myriades de
» jeunes héros, fussent-ils tous réunis ensemble. Les
» desseins des hommes ne sont rien, Ammon l'empor-
» tera sur eux.»

Ici la divinité intervient au milieu de la lutte, comme dans les combats d'Homère; Ammon a entendu la prière de Ramsès; il relève son courage abattu, il lui rend des forces et l'excite par ces paroles : « Je suis près de
» toi, je suis ton père, le soleil; ma main est avec toi,
» et je vaux mieux pour toi que des millions d'hommes
» réunis ensemble. C'est moi qui suis le seigneur des
» forces, aimant le courage; j'ai trouvé ton cœur ferme
» et mon cœur s'est réjoui. Ma volonté s'accomplira...
» ... Je serai sur eux comme Baal dans sa fureur. Les
» deux mille cinq cents chars, quand je serai au
» milieu d'eux, seront brisés devant tes chevaux.....
» Leurs cœurs faibliront dans leurs flancs et tous leurs
» membres s'amolliront. Ils ne sauront plus lancer les
» flèches et ne trouveront plus de cœur pour tenir la
» lance. Je vais les faire sauter dans les eaux, comme
» s'y jette le crocodile; ils seront précipités les uns
» sur les autres et se tueront entre eux. »

1. Entre autres celui qui s'élève maintenant à Paris sur la place de la Concorde.

Raffermi et encouragé par ce secours divin, le roi s'élance sur les Khétas qui s'arrêtent, stupéfaits de sa témérité. Il fait mordre la poussière aux plus vaillants de leurs guerriers, et s'ouvre un passage sanglant sur leurs cadavres. Mais l'ennemi un instant effrayé reprend courage, voyant que l'armée égyptienne n'accourt pas aux cris de son roi. Ramsès est de nouveau enveloppé par les chars de guerre des plus braves chefs de l'armée des Héthéens. « Lorsque mon écuyer [1] vit » que je restais entouré par des chars si nombreux, il » faiblit, et le cœur lui manqua; une grande terreur » pénétra dans tous ses membres. Il dit à Sa Majesté : » Mon bon maître, roi généreux, seul protecteur de » l'Égypte au jour du combat, nous restons seuls au » milieu des ennemis; arrête-toi et sauvons le souffle » de nos vies. »

Mais le roi n'écoute pas ces conseils de la crainte. La grandeur du danger exalte son courage; confiant dans la protection d'Ammon, il lance son char, six fois se précipite au travers des ennemis, et six fois abat quiconque s'oppose à son passage. Il rejoint alors ses gardes, et, avec des paroles sévères, il reproche à ses généraux et à ses soldats de l'avoir abandonné. Il leur rappelle les bienfaits et les faveurs dont il les a comblés, tout le bien qu'il répand sur l'Égypte du haut de son trône : « A toute plainte qui s'adresse à moi, dit-il, je » rends justice tous les jours. » S'adressant en particulier aux officiers chargés de gouverner les provinces de la Syrie et de veiller à la garde des frontières, il leur reproche vivement la négligence qu'ils ont mise à s'informer des mouvements de l'ennemi. Enfin, il les réprimande tous de leur lâcheté, à laquelle il oppose le

1. Le poëte égyptien, par une forme d'emphase assez commune dans les textes de cette langue, a changé la personne du discours et met le récit dans la bouche du roi lui-même.

courage dont il a fait preuve. « J'ai montré ma valeur, » et ni les fantassins ni les cavaliers ne sont venus avec » moi. Le monde entier a donné passage aux efforts de » mon bras, et j'étais seul, aucun avec moi, ni les » princes, ni les généraux, ni les chefs des archers ou » de la cavalerie... Les guerriers se sont arrêtés ; ils se » sont retournés en arrière, en voyant mes exploits; » leurs myriades ont pris la fuite et leurs pieds ne » pouvaient plus s'arrêter dans leur course. Les traits » lancés par mes mains dispersaient leurs guerriers » aussitôt qu'ils arrivaient à moi. »

Les soldats égyptiens célèbrent par leurs acclamations unanimes la valeur de leur roi et contemplent avec étonnement les cadavres que sa main a renversés. Mais Ramsès ne répond que par des reproches aux éloges de ses généraux, et, opposant à leur conduite imprudente et pusillanime la constance des deux fidèles animaux qui l'ont arraché au danger, il ordonne de les combler de soins et d'honneurs, comme Alexandre qui, après la défaite de Porus, fonda une ville à laquelle il donna le nom de Bucéphalia, en l'honneur de son cheval qui l'avait porté dans toute la bataille et l'avait plusieurs fois tiré du plus grave péril. « C'est eux (mes » chevaux). qu'a trouvés ma main quand j'étais seul au » milieu des ennemis..... Je veux qu'on leur serve » des grains devant le dieu Ra (le Soleil), chaque jour, » lorsque je serai dans mon palais, parce qu'ils se sont » trouvés au milieu de l'armée ennemie. »

Dans la nuit, le gros de l'armée arrive enfin. Dès que le jour apparaît, Ramsès fait recommencer la bataille. Elle s'engage avec fureur, car d'un côté les Khétas veulent venger la mort de leurs plus braves officiers, et de l'autre les Égyptiens ont à se laver du reproche de lâcheté que leur a adressé leur souverain ; ils brûlent d'effacer leur honte de la veille. Bientôt l'armée des

Héthéens est enfoncée, l'élite de leurs soldats tombe sous les coups des *enfants du Soleil*. Ramsès renouvelle encore une fois les prodiges de sa valeur. « Le » grand lion qui marchait auprès de ses chevaux com- » battait avec lui : la fureur enflammait tous ses mem- » bres, et quiconque s'approchait tombait renversé. Le » roi s'emparait d'eux et les tuait sans qu'aucun pût » échapper. Taillés en pièces devant ses coursiers, leurs » cadavres étendus ne formaient qu'un seul monceau » de débris sanglants. »

Le roi des Khétas, voyant la fleur de son armée détruite et le reste fuyant de tous côtés, se résigne à se soumettre au roi d'Égypte et à lui demander l'*aman*, pour nous servir de l'expression moderne des Arabes. Il envoie un parlementaire qui s'adresse au Pharaon. « Fils du Soleil... que l'Égypte et le peuple de Khéta » soient esclaves sous tes pieds : Ra t'a accordé leur » domination... Tu peux massacrer tes esclaves, ils » sont en ton pouvoir; aucun d'eux ne résistera. Tu es » arrivé d'hier et tu en as tué un nombre infini ; tu » viens aujourd'hui, ne continue pas le massacre... » Nous sommes couchés à terre, prêts à exécuter tes » ordres; ô roi vaillant! l'honneur des guerriers, ac- » corde-nous les souffles de la vie. »

Le roi consulte ses principaux officiers sur le message du chef des Khétas et sur la réponse à y faire. D'après leur avis unanime, satisfait de l'éclat donné à ses armes par la double victoire qu'il a remportée, et ne voulant pas pousser à bout ses belliqueux adversaires, Ramsès fait la paix, et, reprenant la route du midi, se dirige vers l'Égypte avec ses compagnons de gloire. Il entre en triomphe dans sa capitale, et le dieu Ammon l'accueille dans son sanctuaire, en lui disant : « Salut à » toi, notre fils chéri, Ramsès. Nous t'accordons des » périodes d'années innombrables. Reste à jamais sur

» le trône de ton père Ammon, et que les barbares
» soient écrasés sous tes sandales. »

Sans doute il est impossible de prendre à la lettre cette poésie de cour, qui attribue au bras de Ramsès des exploits fabuleux et impossibles par leur grandeur même. Mais ce qui paraît en ressortir, c'est qu'auprès de Kadesch, Ramsès, tombé dans une embuscade, fut abandonné d'une partie de ceux qui l'accompagnaient, et qu'avec une faible escorte il soutint ou prévint par des charges impétueuses le premier choc des Khétas, en sorte que l'armée eut le temps d'accourir pour le tirer du péril : au moment des événements on exagère sans doute, surtout quand on est poëte et courtisan ; il est difficile de tout inventer dans un événement.

VI. — Mais où le poëte avait certainement exagéré, et s'était trop hâté de chanter victoire, c'était en annonçant une soumission complète et définitive des Khétas et de leurs alliés. Le faisceau de la confédération n'avait aucunement été rompu ; Ramsès s'était contenté d'une soumission nominale des chefs et d'une demande d'*aman*, faite après la bataille de Kadesch, et aussitôt il était retourné en Égypte, sans aller de sa personne dans les provinces de l'Aramée et de la Mésopotamie, sans y relever les forteresses, y laisser des garnisons et y exiger les tributs à la tête de son armée. Aussi la prétendue paix conclue dans l'an 5 ne fut-elle en réalité qu'une trêve très-courte. Deux ans après, c'est-à-dire l'année même où Pentaour écrivait son épopée sur la prouesse du fils de Séti, Maoutnour, roi des Khétas, étant mort et ayant eu pour successeur son frère Khétasar, la guerre recommença plus acharnée que jamais. Elle dura quatorze années entières, sans trêve ni interruption. Nous n'avons malheureusement

que peu de détails sur les événements successifs qui la marquèrent ; mais nous savons du moins que les vicissitudes de succès et de revers y furent très-grandes. Ainsi, dans la onzième année du règne de Ramsès, les Égyptiens étaient presque rejetés par les Asiatiques dans la vallée du Nil, la majeure partie de la Palestine était perdue pour eux et ils se trouvaient réduits à considérer la prise d'Ascalon comme un grand succès, digne d'être représenté sur les monuments publics. Trois ans auparavant, on avait dû faire le siége de Salem, la cité des Jébuséens dont Melchisédech était roi du temps d'Abraham et que beaucoup de commentateurs identifient avec Jérusalem, puis le siége de Dabir ou Kiryath-Sepher, ville des Amorrhéens méridionaux située au pied du mont Thabor ; ces exploits sont représentés sur le pylone du Ramesséum de Kournah, ainsi que la prise de Bethanath et de Kamon, deux autres cités du pays de Chanaan. Plus tard, il est vrai, la fortune sourit aux armes des Égyptiens ; ils chassèrent les armées de la coalition de la Palestine, de la Phénicie et de la Cœlésyrie, emportèrent d'assaut Kadesch, descendirent la vallée de l'Oronte jusqu'à son extrémité et pénétrèrent ainsi dans le cœur du pays des Khétas, poussant même peut-être encore plus loin, dans la direction de la Cilicie et de la Pisidie. Ramsès, pendant cette longue guerre, vint plusieurs fois prendre en personne le commandement de son armée d'Asie.

Un des tableaux historiques du Ramesséum de Thèbes le montre, après une grande bataille contre les Khétas et leurs alliés, recevant de ses généraux le compte des ennemis tués, dont les mains coupées sont entassées à ses pieds. Dans un autre, il assiste au combat ; deux de ses fils sont à la poursuite des ennemis en déroute, qui fuient vers une ville sous les remparts de

laquelle sont déjà deux autres fils du roi, se préparant à livrer l'assaut.

VII. — Enfin, la vingt et unième année du règne de Ramsès et la quatorzième de la guerre, un traité de paix sérieux et définitif fut conclu entre les deux parties belligérantes, traité dont les conditions étaient au moins aussi honorables pour les Héthéens que pour le Pharaon. Le texte de ce traité, le plus antique monument sans contredit de la diplomatie, nous a été conservé dans une inscription de Thèbes, et M. de Rougé l'a traduit. On y lit que le roi d'Égypte reçut, dans la forteresse de son nom qu'il avait fait construire en Cœlésyrie pour mettre la Palestine à l'abri d'une nouvelle invasion, la visite du roi de Khétas lui-même, qui vint lui proposer les articles de la paix. Ils stipulaient amitié et alliance perpétuelle entre les deux nations, en des termes qui montrent que toutes deux traitaient sur un pied d'égalité absolu. Les formules qui interdisent le retour de toute hostilité, soit directe, soit indirecte, sont les mêmes de part et d'autre ; les deux rois se promettent réciproquement de ne pas donner asile aux serviteurs ou sujets qui voudraient changer de patrie. Liberté entière est accordée pour le commerce réciproque des Égyptiens chez les Héthéens et des Héthéens dans les possessions égyptiennes. Telles étaient les stipulations qui mettaient fin à la guerre. Après quatorze ans d'une lutte non interrompue, qui n'était pas sortie des limites de la Syrie, le fameux Sésostris, loin d'avoir subjugué ses adversaires, reconnaissait leur indépendance et l'intégrité de leur territoire ; il y a loin de là aux légendes rapportées par Hérodote et par Diodore de Sicile. Comme gage de l'alliance, Ramsès prit au nombre de ses femmes une fille du roi Khétasar, qui reçut un nom égyptien signi-

fiant : « Bienfait du grand Soleil de justice. » Pour montrer sa bienveillance aux Héthéens, il rétablit dans Tanis le culte de Soutekh, leur dieu national qui avait été celui des Pasteurs, et éleva en son honneur un des temples les plus vastes et les plus magnifiques de l'Égypte, tandis que Khétasar ne paraît avoir rien fait de semblable dans son pays en l'honneur des dieux égyptiens.

Mais en traitant avec Ramsès, le roi des Héthéens s'était séparé de ses alliés; il n'avait rien stipulé pour eux, et, se contentant d'excellentes conditions pour lui-même, il les avait laissés se tirer d'affaire comme ils pourraient. Ceux de l'Asie Mineure, Pisidiens, Lyciens, Mysiens, Dardaniens, rentrèrent paisiblement dans leurs foyers et ne furent pas inquiétés, car il aurait fallu traverser le pays des Héthéens pour venir les attaquer. Quant à ceux de la Mésopotamie et des contrées entre le Liban et l'Euphrate, ils ne se sentirent pas en état de continuer la lutte et se hâtèrent de faire leur soumission au roi d'Égypte, avant qu'il n'eût envahi leur pays. Un des tableaux du Ramesséum représente Rhamsès donnant alors l'investiture aux chefs des Rotennou, c'est-à-dire des Araméens, des Assyriens et des Chaldéens, qui reconnaissent sa suzeraineté. Les conquêtes asiatiques de Thoutmès et de Séti furent ainsi recouvrées sans que le roi franchît l'Euphrate de sa personne; la Mésopotamie recommença à payer tribut; on y envoya des résidents égyptiens à côté des princes indigènes pour surveiller leur conduite; on rétablit des garnisons de soldats du Pharaon dans quelques-unes des plus importantes places fortes, entre autres à Karkemisch; mais les liens de sujétion de ces contrées furent beaucoup moins étroits qu'ils ne l'avaient été sous Thoutmès III; par prudence, on se contenta de beaucoup moins, de satis-

factions d'amour-propre plutôt que d'un pouvoir réel.

A dater de ce moment jusqu'à la fin du règne de Ramsès, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, la paix la plus entière ne cessa pas de régner dans l'Asie occidentale, fatiguée d'une longue et sanglante guerre. Les hostilités ne recommencèrent pas entre les Egyptiens et les Khétas, et la bonne harmonie ne paraît pas avoir été troublée entre les deux empires rivaux. On ne trouve non plus dans les monuments aucune trace de révoltes dans la Mésopotamie et dans la Syrie, qui demeurèrent à l'état de demi-soumission rétabli à la fin de la guerre contre les Héthéens. Un papyrus du Musée Britannique contient la lettre d'un fonctionnaire égyptien envoyé à cette époque en mission dans la Phénicie ; il y décrit les villes qu'il a traversées dans ce pays soumis au sceptre de son maître, Gébal ou Byblos, « la ville des mystères, » Béryte, Sidon, Sarepta, Tyr, alors simple bourgade de pêcheurs. Un autre papyrus de la même collection renferme des ordres relatifs aux préparatifs à faire pour le passage d'un corps de troupes dans le midi de la Palestine. Ségor ou Zoar, la seule ville qui eût survécu aux désastres de la Pentapole maudite, y est nommée.

VIII. — Après avoir réduit à leurs justes proportions les fameuses conquêtes de Sésostris, nous devons parler de son gouvernement intérieur, sur lequel la légende ne racontait pas des choses moins fabuleuses. Plus on pénètre dans la connaissance intime de son histoire, moins Ramsès II se montre digne du surnom de Grand, que lui avaient d'abord décerné les premiers interprètes des monuments égyptiens, sur la foi des traditions grecques. On en sait maintenant assez sur lui pour pouvoir dire que c'était, en somme, un homme médiocre enivré de son pouvoir, un despote effréné, dévoré d'am-

bition et fastueux à l'excès, poussant la vanité jusqu'à faire effacer des monuments, partout où il le pouvait, les noms des rois ses prédécesseurs qui les avaient construits, afin d'y substituer le sien propre.

Ce roi-soleil de l'Egypte donna au harem royal un développement qu'il n'avait jamais eu jusqu'alors. Dans les soixante-sept ans que dura son règne, il eut cent soixante-dix enfants, dont cinquante-neuf fils. Se considérant comme au-dessus de toutes les lois morales, il en vint jusqu'à épouser une de ses propres filles, la princesse Bent-Anat !

Le livre de l'Exode représente Ramsès comme un tyran, à cause des persécutions qu'il fit peser sur les Hébreux. C'est, en effet, lui qui tenta de les écraser à force de travaux et qui rendit l'édit de cannibale par lequel tous leurs enfants mâles devaient être mis à mort. Mais les Hébreux ne furent pas ses seuls opprimés et le jugement définitif de l'histoire sur son règne confirmera la qualification sévère que lui inflige la Bible.

Ce n'est qu'avec un véritable sentiment d'horreur que l'on peut songer aux milliers de captifs qui durent mourir sous le bâton des gardes-chiourmes, ou bien victimes des fatigues excessives et des privations de toute nature, en élevant en qualité de forçats les gigantesques constructions auxquelles se plaisait l'insatiable orgueil du monarque égyptien. Dans les monuments du règne de Ramsès il n'y a pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait coûté une vie humaine. Puis quand les guerres d'Asie furent terminées, il fallait toujours des captifs pour les constructions. Alors la chasse à l'homme dans les malheureuses populations nègres du Soudan s'organisa sur un pied monstrueux, inconnu aux époques antérieures. Il ne s'agissait plus, comme sous les Thoutmès et les Amenhotep, d'étendre de ce côté les fron-

tières de l'empire égyptien pour y englober les pays qui fournissaient l'ivoire et la poudre d'or. Le but principal et pour ainsi dire unique était de se procurer des esclaves. Presque chaque année de grandes razzias partaient de la province d'Ethiopie et revenaient traînant après elles des milliers de captifs noirs de tout âge et de tout sexe, chargés de chaînes. Et les principaux épisodes de ces expéditions de négriers étaient sculptés sur les murailles des temples comme des exploits glorieux !

Ramsès fut aussi le premier parmi les rois d'Égypte à mettre en pratique, pour rendre les révoltes plus difficiles, le système des transplantations en masse de populations conquises, système qui devint plus tard celui des rois d'Assyrie et de Babylone. Il transporta en Asie des tribus entières de nègres arrachées à leurs foyers et envoya en Nubie les populations asiatiques dont il prenait les terres pour les donner à ces nègres.

Ce système barbare n'était pas, du reste, sans dangers. Diodore de Sicile recueillit en Égypte un récit, qui semble présenter tous les caractères de l'authenticité, sur un fait dont, naturellement, les inscriptions officielles de Ramsès ne parlent pas, car il avait été peu glorieux pour la puissance du Pharaon. D'après ce récit, une troupe considérable de prisonniers assyriens et chaldéens d'origine, mis à travailler aux carrières des environs de Memphis, se soulevèrent, ne pouvant plus supporter l'excès des travaux qu'on leur imposait. Ils s'emparèrent d'une place forte de cette région, d'où ils faisaient des razzias sur les campagnes voisines. Après avoir essayé vainement de les réduire par la force, le superbe Sésostris dut entrer en accommodement avec eux. Il leur accorda une amnistie générale et leur laissa la possession de la ville dont ils s'étaient emparés, laquelle reçut d'eux alors le nom de Babylone, en sou-

venir de leur patrie. C'est la ville qui s'appelle actuellement le Vieux-Caire.

Toutes les tribus étrangères, de race sémitique, que la politique des prédécesseurs de Ramsès avaient attirées dans le Delta pour y coloniser les terres conquises sur les eaux, furent soumises à la même oppression, au même régime de corvées et de travaux forcés que les Hébreux. La population rurale indigène et proprement égyptienne n'en fut pas même à l'abri. Le règne d'un despote qui aime la guerre et a la manie de la bâtisse, est toujours et par tous pays une effroyable calamité pour le peuple des campagnes. L'Égypte sous Ramsès II ne fit pas exception à cette règle constante de l'histoire. Un papyrus du Musée Britannique nous a conservé la correspondance du chef des bibliothécaires de Ramsès, Ameneman, avec son élève et ami Pentaour, l'auteur du poëme épique que nous avons analysé un peu plus haut. Une de ces lettres décrit dans les termes suivants, l'état des campagnes et les conditions de la vie des cultivateurs. « Ne t'es-tu jamais représenté » ce qu'est l'existence du paysan qui cultive la terre? » Avant même qu'il n'ait moissonné, les insectes dé» truisent une portion de sa récolte..., des multitudes » de rats sont dans les champs, puis viennent les inva» sions de sauterelles, les bestiaux qui ravagent sa » moisson, les moineaux qui s'abattent en troupes sur » gerbes. S'il néglige de rentrer assez vite ce qu'il a » moissonné, les voleurs viennent le lui enlever;... son » cheval meurt de fatigue en tirant la charrue. Le col» lecteur des finances arrive au débarcadère du district; » il a avec lui des agents armés de bâtons, des nègres » armés de branches de palmier; tous disent : « Donne» nous de ton blé, » et il n'y a pas moyen de repousser » leurs extorsions. Puis le malheureux est saisi, lié et » envoyé de force travailler aux corvées des canaux ;

» sa femme est liée, ses enfants sont dépouillés. Et » pendant ce temps-là ses voisins sont à chacun son » travail. »

IX. — L'art, chez aucun peuple et à aucune époque, n'a résisté à l'influence dégradante d'un certain degré de despotisme. Les monuments de Ramsès II nous font assister à une décadence radicale de la sculpture égyptienne, qui se précipite avec une incroyable rapidité à mesure qu'on s'avance dans ce long règne. Il débute par des œuvres dignes de toute admiration, qui sont le *nec plus ultra* de l'art égyptien, comme les colosses de Memphis et d'Ibsamboul; mais bientôt l'oppression universelle, qui pèse sur toute la contrée comme un joug de fer, tarit la source de la grande inspiration des arts. La séve créatrice semble s'épuiser dans les entreprises gigantesques conçues par un orgueil sans bornes. Une nouvelle génération d'artistes ne vient pas remplacer celle qui s'était formée sous les souverains précédents. A la fin du règne, la décadence est complète, et dans les dernières années de Ramsès, ainsi que sous son fils Merenphtah, nous voyons apparaître des œuvres tout à fait barbares, des sculptures de la plus étrange grossièreté.

X. — La fin de ce règne si prolongé et si fastueux de Ramsès-Sésostris fut du reste un temps de complète décadence en toutes choses, un temps de désastres que nous ne connaissons encore qu'imparfaitement, quelque chose comme la fin du règne de Louis XIV, mais sans une bataille de Denain pour en relever la gloire au dernier moment. Le pays, énervé par soixante ans d'un despotisme sans frein et guidé par la main débile d'un prince octogénaire, n'était plus en état de résister à ses ennemis. Mais ce ne fut pas cette fois de l'Asie que lui

vint le danger et l'invasion, ce fut de la côte septentrionale d'Afrique et de la mer Méditerranée ; de nouveaux adversaires entrèrent en lice contre la puissance égyptienne.

Depuis le temps de Thoutmès III, qui avait possédé toute la côte de Libye ainsi que l'Archipel, un grand changement s'était opéré dans la population de ces contrées. Un flot de barbares aux cheveux blonds, aux yeux bleus, appartenant à la race japhétique ou indo-européenne, s'était abattu par mer sur la côte africaine, y avait refoulé vers l'intérieur l'ancienne population, issue de la race chamitique de Phut, et y avait fixé sa demeure. C'étaient les ancêtres des populations blondes que nos soldats ont trouvées encore conservées dans l'intérieur des montagnes de la Kabylie, c'étaient les Libyens proprement dits, les Lebou des inscriptions hiéroglyphiques, et les Maschouasch, les Maxyes d'Hérodote. Les Égyptiens les désignaient sous les deux appellations génériques de Tamahou, « hommes du nord, » et Tahennou, « hommes des brouillards. » Ils étaient étroitement alliés, et sans doute apparentés aux nations pélasgiques, qui venaient de se créer une puissante marine et dominaient sur la Méditerranée, ainsi qu'aux habitants de quelques grandes îles, comme les Sardones, les Sicules et les gens de la Crète.

Le flot de ces envahisseurs septentrionaux montant toujours et ne s'arrêtant pas, ils débordèrent bientôt de la Libye, et vers la fin du règne de Séti commencèrent à menacer la Basse-Égypte du côté de l'Occident. Les fertiles campagnes du Delta étaient l'objet de leurs convoitises. Pendant toute la première partie du règne de Ramsès, les troupes égyptiennes parvinrent à les contenir, non sans peine. Dans ses guerres d'Asie, le roi avait plusieurs corps composés de soldats recrutés parmi les prisonniers de ces nations. Mais quand Ramsès fut

devenu vieux, il n'eut plus assez de force pour arrêter le torrent des Libyens japhétiques. Les frontières de la terre de Mitsraïm furent violées, des incursions continuelles dévastèrent toute la Basse-Égypte; la masse de la nation elle-même s'abattit sur les terres fécondes qui demeuraient ouvertes à ses déprédations, et, refoulant la population égyptienne, occupa toute la partie occidentale du Delta. Ainsi l'orgueilleux Sésostris mourut, laissant une partie considérable du royaume de ses pères, du cœur même de sa monarchie, envahie par les barbares.

§ 6. — Fin de la XIXe dynastie. — Invasions étrangères. L'Exode.

(XIVe siècle.)

I. — Ramsès II eut pour successeur son treizième fils, nommé Mêrenphtah (chéri de Phtah). Ses monuments et ses inscriptions se trouvent surtout à Memphis, ville fameuse par le culte du dieu Phtah, où il semble avoir transporté sa résidence. Son règne fut un des plus malheureux de l'histoire d'Égypte; il ne présente qu'une longue succession de désordres, d'invasions et de fléaux de toute nature, préparés par la tyrannie de son père.

Ce fut d'abord aux Libyens et à leurs alliés Pélasges que Mérenphtah eut affaire. Sa guerre contre eux est racontée dans une longue inscription du temple de Karnak, traduite par M. de Rougé. Nous en extrairons les traits principaux de l'événement.

Les peuples septentrionaux de la Libye et de l'Archipel, déjà maîtres depuis quelque temps d'une portion du Delta, avaient vu dans le changement du règne une occasion favorable pour envahir et subjuguer toute

l'Égypte. Une invasion formidable s'organisa sous la conduite de Maourmouiou, fils de Batta [1], roi des Libyens. Les Libyens et les Maschouasch formèrent le gros des envahisseurs, avec les Pélasges Tyrrhéniens de l'Italie, ancêtres des Etrusques; mais il s'y joignit de nombreux contingents des Sardones, des Sicules, des Achéens du Péloponèse et des Laconiens. Le récit égyptien donne ce précieux renseignement que « le » Tyrrhénien avait pris l'initiative de la guerre et que » chacun de ses guerriers avait amené sa femme et ses » enfants, » ce qui indique bien clairement l'intention de chercher un établissement nouveau. Un discours placé par le rédacteur de l'inscription dans la bouche du Pharaon lui-même, décrit les maux que les envahisseurs faisaient peser sur l'Égypte. « Ces barbares » pillent les frontières; ces impies les violent chaque » jour; ils volent... Ils pillent les ports; ils envahis- » sent les champs de l'Égypte, en venant par le fleuve. » Ils se sont établis : les jours et les mois s'écoulent, » et ils restent à demeure. » Les souffrances du pays sont données comme plus grandes mêmes que lors de l'invasion des Pasteurs. « On n'a rien vu de semblable » même au temps des rois de la Basse-Égypte, quand » ce pays d'Égypte était en leur pouvoir et que la » calamité persistait, au temps où les rois de la Haute- » Égypte n'avaient pas la force de repousser les » étrangers. »

Les barbares avançaient sans rencontrer de résistance sérieuse. Déjà Héliopolis et Memphis étaient débordées; l'armée d'invasion avait atteint la ville de Paari dans l'Égypte Moyenne. Il n'était que temps de les arrêter si l'on voulait sauver l'Égypte. Mérenphtah,

1. C'est le nom de *Battus*, que portèrent plus tard une partie des rois grecs de la Cyrénaïque.

réfugié à Thèbes, rassembla une armée dans la Haute-Égypte. Mais il n'osa pas s'exposer personnellement aux chances d'une défaite en se mettant à la tête de ses soldats. Il les envoya donc au combat sous la conduite des survivants des généraux de son père, tandis qu'un second corps d'armée, traversant le désert, pénétrait dans la Libye pour y opérer une diversion sur les derrières de l'ennemi. Une grande bataille fut livrée auprès de Paari. Elle dura six heures et se termina par l'entière déroute des Libyens et de leurs alliés. Le récit officiel donne les chiffres de la perte des envahisseurs étrangers, chiffres que leur modération même indique comme exacts, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les bulletins égyptiens. Les Libyens eurent six mille trois cent cinquante-neuf morts, les Maschouasch six mille cent trois, les Kehak, autre tribu japhétique établie dans l'Afrique septentrionale, deux mille trois cent soixante-deux, les Tyrrhéniens sept cent quatre-vingt-dix, les Sicules deux cent cinquante; le chiffre de la perte des Sardones, des Achéens et des Laconiens est malheureusement détruit. On fit neuf mille trois cent soixante-seize prisonniers; on s'empara d'un très-grand butin dans le camp des ennemis, entre autres de mille trois cent sept têtes de gros bétail, enfin on releva sur le champ de bataille une quantité d'armes de bronze abandonnées par les fuyards. Ils furent poursuivis jusqu'en dehors des frontières, sur lesquelles on se hâta de relever les forteresses et de rétablir les garnisons. Maourmouiou, roi des Libyens, avait disparu dans le combat sans que l'on pût savoir quel avait été son sort; la nation élut un autre chef, qui s'empressa de traiter avec le Pharaon.

C'est ainsi que se termina et que fut repoussée cette formidable invasion, qui avait couvert de ruines une partie de l'Égypte. Mais la victoire ne fut pas si com-

plète que Mérenphtah n'en fut réduit à faire comme ces empereurs romains de la décadence, qui, impuissants à refouler complétement les barbares, leur assignaient des terres dans les provinces de l'empire après les avoir vaincus. Les tribus étrangères, appartenant principalement aux Maschouasch, qui s'étaient fixées depuis un certain temps dans le Delta et y avaient formé de véritables colonies, ne furent pas expulsées; on les conserva dans le pays, en leur imposant de reconnaître l'autorité du roi d'Égypte, et on leur accorda même le privilége de fournir un corps de troupes spécial, qui fit désormais partie de la garde des Pharaons.

II. — C'est très-peu de temps après l'invasion des Libyens et des Pélasges que doit être placé l'Exode des Israélites. Ce fut encore un événement désastreux pour l'Égypte, à laquelle il enleva trois millions d'âmes d'une population laborieuse et utile, sans compter les fléaux que l'obstination du Pharaon à résister aux ordres divins annoncés par Moïse fit tomber sur le pays et la destruction de l'élite de l'armée dans les flots de la mer Rouge. Nous ne recommencerons pas ici le récit, déjà donné dans le deuxième livre du présent manuel, de ces événements où la main de Dieu est si manifestement empreinte. Les monuments officiels se taisent à leur sujet, comme ils se taisent sur tous les désastres qu'un succès postérieur n'a pas rachetés. Mais le récit de la Bible porte les traces les plus irrécusables d'une vérité historique absolue, et concorde de la manière la plus saisissante avec l'état des choses en Égypte à cette époque. Ainsi les allées et venues continuelles de Moïse et d'Aaron de la terre de Gessen auprès du Pharaon supposent nécessairement que celui-ci résidait à Memphis; or Mérenphtah est précisément le

seul roi de la XIXe dynastie qui ait fait de cette seconde capitale de l'Egypte sa résidence habituelle.

Nous avons déjà remarqué plus haut que la Bible ne dit en aucune façon, comme on l'a cru souvent, que le Pharaon avait péri dans la mer Rouge avec son armée; nous avons montré que le contraire ressortait nettement de son langage. Et, en effet, Mérenphtah survécut longtemps aux calamités de l'Exode. Il régna trente ans, et son tombeau se voit parmi les sépultures royales de Thèbes.

III. — C'est à la fin du règne de Mérenphtah que se place encore un événement très-malheureux pour l'Égypte, une nouvelle invasion étrangère, que nous connaissons seulement par un récit de Manéthon. Ce récit a été conservé par Josèphe; mais malheureusement l'historien juif, avec sa mauvaise foi habituelle dans la polémique, y a fait manifestement subir des altérations considérables pour y introduire de force le nom de Moïse et le transformer en un récit de l'Exode des Israélites, avec lequel l'événement raconté n'avait en réalité aucun rapport. Cependant, à travers les interpolations de Josèphe on peut encore distinguer les principaux traits de la narration primitive. Le roi Amenophthis (Mérenphtah) ayant réuni dans une même partie de l'Égypte « tous les lépreux et tous les impurs » pour les employer aux travaux forcés des carrières, ceux-ci, au nombre de quatre-vingt mille, se révoltèrent sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph. Cherchant partout des auxiliaires, ils appelèrent à leur secours les descendants des Pasteurs retirés en Asie, c'est-à-dire bien évidemment les Khétas, possesseurs d'une « ville sainte, » dont Josèphe a fait Jérusalem aussi bien que de la Cadytis d'Hérodote, tandis que ce devait être en réalité, comme cette dernière, la Kadesch

(la sainte) des inscriptions hiéroglyphiques, la fameuse forteresse des bords de l'Oronte. Les descendants des Pasteurs répondirent à cet appel avec empressement. Au nombre de deux cent mille, ils vinrent au secours des « impurs » révoltés et s'abattirent sur la vallée du Nil. « Ils exercèrent envers les habitants de l'Égypte la » plus cruelle et la plus sacrilége tyrannie. Non-seule- » ment ils brûlèrent villes et bourgs, pillèrent et sac- » cagèrent les statues des dieux, mais ils firent cuire les » animaux sacrés, obligeant leurs prêtres et leurs pro- » phètes à les immoler eux-mêmes, et chassant ces » prêtres après les avoir dépouillés. » Le roi ne jugea pas possible de résister à cette invasion et résolut de laisser passer le torrent sans y opposer d'obstacle. Il se retira donc dans la Haute-Égypte avec son armée composée de trois cent mille hommes, après avoir envoyé son fils et héritier Séthos (Séti), âgé de cinq ans, en Éthiopie, où il devait trouver un asile inviolable. Amenophthis (Mérenphtah) mourut bientôt après, quand les envahisseurs étaient encore dans le pays.

IV. — Si les monuments égyptiens parvenus jusqu'à nous ne mentionnent pas l'invasion, ils offrent à nos regards les traces nombreuses des troubles qui en furent la conséquence. Mérenphtah étant mort en laissant le pays foulé par les étrangers et son successeur légitime caché dans les provinces du Haut-Nil, un prince de la famille royale nommé Amenmésès, dont on ne connaît pas très-exactement la place généalogique, ceignit la couronne dans la ville de Chev, l'Aphroditopolis des Grecs, auprès du Fayoum. Il paraît être parvenu à recouvrer au bout de quelques années la plus grande partie de l'Égypte. Son fils, proclamé après sa mort dans la ville de Chev, Mérenphtah II Siphtah lui succéda. Pour légitimer son pouvoir, il épousa une fille de Méren-

phtah Ier, la princesse Taouser, dont le grand chancelier Baï fit reconnaître dans tout le pays les droits, contestés d'abord par un parti assez nombreux. Sur tous ses monuments, ce prince donne le pas à sa femme, comme reconnaissant qu'elle avait plus de titres que lui à la couronne. Le prince Séti lui-même, héritier légitime de Mérenphtah, toujours réfugié en Éthiopie, accepta le fait accompli de la royauté de Mérenphtah Siphtah, et reçut de ce prince le titre de vice-roi des provinces du sud. Mais au bout d'un certain temps, treize ans suivant le récit de Manéthon, il changea d'avis et résolut de faire valoir ses propres droits au trône. Ayant réuni une armée, il descendit le Nil, entra triomphalement à Thèbes et à Memphis, et s'empara de la royauté. Les deux princes successivement proclamés à Chev furent alors traités en usurpateurs et leurs noms martelés sur les monuments. Mais en revanche, Amenmésès et Taouser figurent comme souverains réguliers et légitimes dans les listes de Manéthon; le jugement définitif de la postérité leur avait donc reconnu cette qualité. Le règne de Séti II dut être assez long, mais nous n'en savons aucune particularité et nous n'en possédons presque pas de monuments. Ce prince mourut sans enfants, et avec lui finit la XIXe dynastie, qui avait duré cent soixante-quatorze ans.

V. — L'entrée des Hébreux en Palestine et la conquête de la Terre Promise par Josué furent des événements contemporains du règne de Séti II. Les Égyptiens n'y apportèrent aucun obstacle et ne paraissent pas s'en être beaucoup inquiétés. Ils se considéraient pourtant comme toujours souverains du pays de Chanaan, et les provinces plus lointaines de Syrie et de Mésopotamie continuaient à leur payer tribut. Mais nous avons déjà vu quel était le système de la monarchie égyptienne pour

le gouvernement des pays asiatiques. Elle les laissait administrer par les princes indigènes sous la surveillance de résidents égyptiens. Comme les Assyriens et les Perses plus tard, comme le gouvernement turc encore aujourd'hui, pourvu que la suzeraineté du Pharaon continuât à être reconnue, que le tribut fût exactement payé, que les provinces fournissent toujours à réquisition des contingents militaires, elle s'inquiétait peu des querelles de tribus, et voyait au contraire une garantie du maintien de son pouvoir dans les divisions des petits princes locaux et dans les querelles où ils usaient leurs forces. Les Israélites en s'établissant dans la Terre Promise durent accepter les conditions de la suzeraineté égyptienne ; le livre de Josué sans doute ne le dit pas, mais il ne dit aussi rien de formellement contraire. L'Égypte ne leur demandait pas autre chose. Toute troublée elle-même, il eût été pour elle difficile et souverainement imprudent d'essayer de s'opposer à l'irrésistible élan des Israélites, exaltés par la foi religieuse. D'ailleurs, au lendemain d'une nouvelle invasion des Khêtas chananéens, la royauté égyptienne ne devait pas voir sans un certain plaisir l'anéantissement des nations chananéennes de la Palestine, toujours disposées par la communauté de race à se tourner du parti de ces redoutables ennemis. Une seule chose eût sans aucun doute motivé une intervention directe des Égyptiens dans les affaires du pays de Chanaan et les eût mis aux prises avec les Israélites. C'eût été si ceux-ci avaient sérieusement menacé la route militaire qui longeait la Méditerranée et mettait l'Égypte en communication avec ses provinces de Syrie et de Mésopotamie. Là les Égyptiens exerçaient une autorité plus directe ; là ils avaient leurs forteresses, leurs garnisons ; là ils ne pouvaient tolérer aucun trouble. Mais précisément Josué ne se sentit pas assez fort pour attaquer les villes

de la côte, qui demeurèrent dans l'état antérieur. Leur route militaire n'étant ni atteinte, ni menacée, les Égyptiens demeurèrent paisibles spectateurs des luttes entre les Chananéens et les Israélites.

§ 7. — Commencement de la XX[e] dynastie. — Ramsès III.

(Fin du XIV[e] siècle.)

I. — Séti II étant mort sans héritiers directs, une nouvelle dynastie, que les listes de Manéthon notent comme thébaine, monta sur le trône. Nous ignorons quelle pouvait être sa parenté avec la précédente et en vertu de quels titres elle parvint au pouvoir. Son fondateur s'appelait Nekht-Set et n'eut qu'un règne très-court, qu'aucun événement important ne paraît avoir signalé.

II. — Mais ce règne insignifiant fut suivi de celui d'un prince glorieux, qui sut jeter un dernier éclat sur les armes de l'Égypte à la veille de leur entière décadence. Le fils de Nekht-Set, Ramsès III, qui d'après un des titres de son protocole royal paraît avoir exercé du vivant de son père une sorte de vice-royauté sur la Basse-Égypte, avec Héliopolis pour capitale, monta sur le trône dans un âge encore fort jeune. La tâche qui lui incombait était difficile à remplir. Les troubles et les revers de l'époque précédente avaient plus que compromis la prépondérance égyptienne en Asie ; les frontières de l'empire étaient attaquées, et il fallait reprendre sur de nouveaux frais une grande partie des conquêtes des dynasties antérieures. Ramsès III fut un habile et vaillant guerrier. Mais ses campagnes furent unique-

ment défensives; comme les Trajan, les Marc-Aurèle et les Septime-Sévère, ses efforts furent consacrés à tenir tête au flot toujours montant des barbares, qui battait de tous les côtés les marches de la monarchie et en présageait la ruine prochaine. Ses efforts, du reste, furent heureux, et il parvint à maintenir intact l'édifice gigantesque de puissance territoriale élevé par Thoutmès III et Séti. Le palais de Médinet-Abou, à Thèbes, est le Panthéon élevé à la gloire de ce grand Pharaon. Chaque pylone, chaque porte, chaque chambre, nous y racontent les exploits qu'il accomplit. De grandes compositions sculptées retracent ses principales batailles.

III. — La première guerre eut lieu dans la cinquième année du règne de Ramsès III. Les Libyens de race blanche, unis aux T'akkaro, peuple des îles ou des côtes septentrionales de la Méditerranée, dont le pays précis n'est pas encore déterminé (peut-être les Thraces) et qui possédait comme les Tyrrhéniens une marine considérable, vinrent attaquer par terre les frontières de l'Égypte du côté de l'occident. Ils furent repoussés avec perte. Malheureusement les détails de cette lutte ne sont pas connus. Trois des grands bas-reliefs historiques de Médinet-Abou en retracent les principales phases; mais le texte qui les accompagne est si peu développé qu'il ne nous apprend pour ainsi dire rien.

IV. — En revanche, une inscription très-longue nous a conservé, malgré de grandes et déplorables lacunes, tous les traits essentiels du récit d'une autre guerre, la plus importante du règne de Ramsès III, qui se produisit dans la neuvième année et eut l'Asie antérieure pour théâtre. Malgré les défaites successives

qu'elles avaient éprouvées, les nations pélasgiques de la Méditerranée n'avaient pas renoncé à leur projet de s'établir dans quelqu'une des fertiles contrées appartenant à l'Égypte. Mais deux désastres l'un après l'autre leur avaient fait voir qu'il y avait peu de chances de succès en débarquant en Libye et en venant attaquer la partie occidentale du Delta. Elles résolurent alors de tenter une nouvelle voie et de se jeter sur la Syrie, où elles pouvaient trouver un point d'appui dans les irréconciliables ennemis qu'y conservaient les Égyptiens. Une alliance se noua entre les Khétas d'une part, les Pélasges et leurs alliés les Libyens de l'autre. Il fut convenu que les Khétas attaqueraient par terre les provinces araméennes dont ils essayeraient de s'emparer, tandis que les peuples de la Méditerranée arriveraient par mer et débarqueraient sur le littoral. Parmi ces derniers, les Philistins, alors établis en Crète, et les T'akkaro paraissent avoir eu l'initiative du projet d'expédition, comme les Tyrrhéniens au temps de Mérenphtah, car ce sont eux qui fournirent la masse de l'invasion, venant avec leurs femmes et leurs enfants comme des gens qui cherchent de nouvelles demeures; les autres peuples de la même race leur fournirent seulement des détachements auxiliaires.

Ramsès, averti de l'attaque des Khétas et du débarquement de la première division des envahisseurs venus par mer, comprit que le salut était pour lui dans la rapidité de ses mouvements, qu'il n'avait de chances de succès qu'en combattant ses ennemis successivement, en détail, avant qu'ils ne se fussent réunis en une seule masse. Il fit donc grande diligence. Un des bas-reliefs de Médinet-Abou représente son départ de Thèbes : « Le roi, dit l'inscription, part pour le pays » de Cœlésyrie, comme une image du dieu Month, » pour fouler aux pieds les peuples qui ont violé les

» frontières. Les soldats sont comme des éperviers au » milieu de petits oiseaux. » Un second tableau montre le prince traversant avec son armée, pour rejoindre l'ennemi, un pays montagneux, boisé et infesté de lions, qui doit être un des contre-forts du Liban. On arriva ainsi dans la Cœlésyrie ou pays de Tsahi, dans lequel l'armée des Khétas avait pénétré. Les Héthéens avaient pour auxiliaires les gens d'Aradus, ceux de Karkémisch et les Katti; les nations de l'Asie Mineure n'avaient pas pris parti dans la lutte, comme sous Ramsès II, et il ne paraît pas que la Mésopotamie se fût soulevée, car ses habitants ne sont jamais nommés parmi les peuples coalisés alors contre l'Égypte. La bataille contre les Khétas et leurs alliés est figurée dans un bas-relief. Elle fut livrée dans le pays des Amorrhéens de la vallée de l'Oronte, probablement en avant de Kadesch. Ce fut une victoire pour l'armée égyptienne; Ramsès dit fièrement dans la longue inscription qui contient le récit de toute la campagne : « J'ai » effacé ces peuples et leur pays, comme s'ils n'eussent » jamais existé. »

Les Khétas battus et rejetés dans leur pays, Ramsès courut au plus vite vers le littoral, le long duquel s'acheminait lentement vers le sud le premier convoi de l'invasion des nations du nord, débarqué depuis déjà quelque temps. Il se composait principalement des Philistins, soutenus et accompagnés par des Maschouasch ou Maxyes africains en assez grand nombre; les sculptures de Médinet-Abou relatives à cette portion de la guerre nous font voir les Philistins suivis de leurs femmes et de leurs enfants, portés dans de lourds chariots que traînent des bœufs. C'est ainsi que les historiens latins décrivent la marche des Cimbres et des Teutons. Assaillie par les troupes disciplinées et aguerries des Egyptiens, cette masse confuse fut facilement

vaincue. On lui tua douze mille cinq cents hommes, on emporta son camp, on la cerna ; et toute l'émigration philistine, après cette défaite, n'eut plus d'autre salut que de se rendre à discrétion.

Sur le lieu même de sa victoire, qui était celui où devait débarquer la seconde division des peuples du nord, Ramsès se hâta d'élever une forteresse qui reçut le nom de « Tour de Ramsès. » Sa flotte vint le rejoindre à cet endroit ; elle était nombreuse et l'inscription dit « qu'elle paraissait sur les eaux comme un mur » puissant. » Tout était prêt pour recevoir les navires qui allaient apporter un autre flot d'ennemis. Bientôt ils arrivèrent : c'étaient les T'akkaro qui constituaient le fond de cette seconde armée d'invasion ; mais à eux s'étaient joints des Sardones en assez grand nombre, des Libyens, des Sicules, des Tyrrhéniens et des gens du Péloponèse, qui dans les inscriptions de Médinet-Abou ne sont plus appelés Achéens mais Danaëns. Et en effet, précisément dans l'intervalle entre le règne de Mérenphtah et celui de Ramsès III, la dynastie de Danaüs s'était substituée sur le trône d'Argos à la dynastie achéenne d'Inachus. Un gigantesque bas-relief nous fait assister au combat naval livré devant la Tour de Ramsès et à la défaite de la flotte des coalisés. Les navires égyptiens manœuvrent à la voile et à l'aviron, et leur proue est ornée d'une tête de lion. Déjà un vaisseau des T'akkaro a coulé bas, et leur flotte se trouve resserrée entre la flotte égyptienne et le rivage, du haut duquel le roi Ramsès en personne et ses fantassins lancent une grêle de traits sur les vaisseaux ennemis. Le récit de la grande inscription concorde très-exactement avec cette représentation, unique dans les monuments égyptiens. « Les vaisseaux étaient » garnis de la proue à la poupe, de braves guerriers, » munis de leurs armes. Sur le rivage, les fantassins,

» l'élite des armées d'Egypte, étaient comme le jeune
» lion rugissant sur les montagnes; les cavaliers s'élançaient, se rangeaient auprès de leurs braves capitaines; les chevaux eux-mêmes semblaient réunir
» toutes leurs forces pour fouler aux pieds les barbares.
» Quant à moi, continue le roi dans la bouche duquel
» est placé le récit, j'étais vaillant comme le dieu
» Month ; je restais à leur tête, ils ont vu les exploits de
» mes bras. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme le
» héros qui connaît sa force, qui sort son bras et défend
» ses hommes au jour des massacres. Ceux qui se sont
» approchés de mes frontières ne moissonneront plus
» dans ce monde; le temps de leur âme est compté
» dans l'éternité. »

Cependant, par suite de sa victoire sur les Philistins, Ramsès se trouvait avoir entre les mains toute une nation prisonnière. C'était un sérieux embarras; on ne pouvait la massacrer depuis le premier jusqu'au dernier ; force était de l'établir quelque part et de lui donner des terres, de réaliser donc en réalité le but de son émigration. Ramsès établit les Philistins sur la côte du pays de Chanaan, autour des villes de Gaza, d'Azoth et d'Ascalon, dont il pensait sans doute que les fortes garnisons égyptiennes les tiendraient en respect. Ce fut là que, fortifiés graduellement par de nouveaux flots d'émigrants venus de la Crète, ils fondèrent, dans la décadence de la monarchie égyptienne, une puissance qui fut quelque temps si redoutable aux Israélites et aux Phéniciens.

V. — D'autres bas-reliefs de Médinet-Abou représentent encore des combats livrés par les Egyptiens à des Asiatiques, l'assaut donné à une forteresse des Khétas et Ramsès III marchant contre eux dans une nouvelle guerre. Divers combats de la onzième et de la

douzième année du règne sont désignés dans les monuments comme autant de victoires remportées sur divers peuples tant d'Asie que de Libye. Une inscription affirme que les chefs du sud apportaient leurs tributs à l'Egypte. « J'accorde, dit aussi le dieu Harmachou, » s'adressant au roi dans ce texte, que des peuples qui » ne connaissaient pas l'Egypte viennent chez toi..... » chargés d'or, d'argent, de lapis-lazuli, de toutes les » pierres précieuses. » A l'est, Ramsès III, ayant reformé la flotte de la mer Rouge, l'envoyait sur les côtes du Yémen ou pays de Poun et soumettait de nouveau cette contrée à un tribut. Enfin des révoltes des tribus du Haut-Nil, du côté du Soudan et de l'Abyssinie, étaient vigoureusement réprimées.

Ces succès militaires furent traversés par des troubles intérieurs. Le musée de Turin et le cabinet des médailles de la Bibliothèque Impériale à Paris possèdent une partie du dossier judiciaire relatif à une conspiration considérable ourdie sous le règne de Ramsès III. Le but politique de cette conspiration n'est pas nettement défini dans les documents parvenus jusqu'à nous; mais on y voit que le harem royal était singulièrement compromis; une grande partie des concubines du prince et des eunuques chargés de les garder avaient pris part au complot. Les opérations magiques « qui » sont en abomination à tous les dieux et à toutes les » déesses, » tenaient une grande place dans les actes des conjurés. Ils furent jugés par une commission spéciale et traités de la manière la plus sévère. Ramsès, trouvant trop douce la sentence des premiers juges qu'il avait désignés, la transforma, par un acte de son autorité suprême, en arrêt de mort et fit décapiter les juges eux-mêmes, afin d'enseigner le zèle à sa magistrature. C'est à M. Théodule Devéria que nous devons la traduction de ces précieux documents.

Le fait d'une opposition violente se traduisant en complots politiques sous le règne de Ramsès III est sans doute ce qui explique le curieux papyrus satirique possédé par le Musée Britannique. C'est un album de caricatures où les principaux bas-reliefs à la gloire du roi sculptés sur les murailles du palais de Médinet-Abou sont parodiés en figures d'animaux. Les sujets de guerre deviennent des combats de chats et de rats [1] ; les scènes de harem se passent entre un lion et des gazelles. Ces dessins vont jusqu'à la plus extrême licence.

On ne connaît pas jusqu'à présent de monuments de Ramsès III portant une date postérieure à l'an 12. Le tombeau de ce prince, vaste édifice souterrain creusé de son vivant, selon l'usage des rois d'Égypte, est un des plus beaux de la vallée de Biban-el-Molouk à Thèbes.

VI. — C'est à dater du règne de Ramsès III que la chronologie égyptienne prend pour la première fois une base fixe et certaine. Elle résulte d'une date précise et astronomique fournie par le monument de Médinet-Abou. Sur une muraille de ce palais, Ramsès fit graver un grand calendrier des fêtes religieuses. Or, le jour où dans ce calendrier est marquée la fête du lever de l'étoile Sothis (Sirius) indique qu'il fut gravé en commémoration de ce que l'an 12 de Ramsès III se trouva être une de ces années qui ne se représentaient qu'à de bien longs siècles d'intervalles, qui servaient de point de départ à la grande période astronomique des Égyptiens, et dans lesquelles leur année vague de 365 jours seulement concordait avec l'année

1. Ce sont les Égyptiens qui sont les rats et les Asiatiques les chats

solaire exacte. Les calculs de l'illustre Biot ont établi que cette coïncidence rare et solennelle s'était produite en l'année 1300 av. J.-C. Par conséquent nous pouvons inscrire avec une certitude mathématique et absolue l'avénement de Ramsès III à l'an 1311.

CHAPITRE IV

DÉCADENCE ET CHUTE DE LA MONARCHIE ÉGYPTIENNE

§ 1. — Fin de la XXe dynastie. — XXIe maison royale.

(Du XIIIe au commencement du Xe siècle.)

I. — Après le prince guerrier à qui l'on doit le palais de Médinet-Abou, quatorze autres rois du nom de Ramsès, et peut-être même plus, continuèrent la XXe dynastie pendant plus d'un siècle et demi. Mais ils ne forment pas tous une série successive; les listes de Manéthon n'en admettaient que huit dans la suite des rois légitimes. Au milieu des obscurités qui enveloppent cette période historique, sur laquelle nous n'avons qu'un très-petit nombre de documents monumentaux, on discerne quelques troubles, quelques compétitions et surtout, à plusieurs reprises, des partages à l'amiable de l'Égypte entre plusieurs princes. C'est par exemple ce qui arriva entre les fils puînés de Ramsès III après la mort de son premier héritier Ramsès IV, qui paraît avoir gouverné seul et mourut sans enfants. Aucun de ces nombreux rois n'a laissé un nom illustre. Les timides successeurs du héros de Médinet-Abou ne surent pas conserver intact le glorieux dépôt de ses traditions. C'était en vain que

Ramsès III avait, par l'éclat de ses victoires, arrêté un instant l'Égypte sur le bord de l'abîme où elle allait tomber ; cette fois, les temps étaient venus. Bien que la monarchie pharaonique eût encore des gouverneurs en Syrie, la dépendance de ce pays devint de plus en plus fictive. Par son contact prolongé avec les Asiatiques, l'Égypte avait, en outre, perdu cette unité qui jusqu'alors avait fait sa force. Elle avait laissé des mots sémitiques s'introduire dans sa langue. Des dieux étrangers avaient fait invasion dans ses sanctuaires, jusqu'alors inaccessibles. Pendant cette période de défaillance générale, une autre cause d'affaiblissement se produit encore. Les grands prêtres d'Ammon à Thèbes, constitués en race héréditaire, se mettent à jouer le même rôle que plus tard les maires du palais sous nos derniers rois mérovingiens ; ils s'emparent successivement de toutes les hautes fonctions civiles et militaires, minent peu à peu la puissance royale et aspirent à renverser les rois légitimes. L'Égypte paie ainsi l'ambition des conquérants de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie. Humiliée autant qu'elle a été superbe, elle va voir bientôt son sol foulé encore une fois par les étrangers, et après avoir dominé en même temps sur les Kouschites, les Libyens et les Asiatiques, elle recevra d'eux des rois. Comme le dit très-justement M. Mariette, « c'est pour » n'avoir pas su rester sur le terrain qui est véritable» ment le sien, c'est-à-dire sur les bords du Nil, aussi » loin qu'ils se prolongent vers le sud, c'est pour avoir » essayé de s'imposer là où mille questions de race et » de climat compromettent son autorité, que son em» pire trop vaste va se démembrer. » Telle en effet sera la fin de la plus brillante période de l'histoire d'Égypte. Impuissant à faire face à tant de dangers, l'empire de Ménès, après Ramsès III, marche douloureusement vers sa décadence. Au nord comme au sud, ses con-

quêtes lui échappent une à une, et au moment où, sous le dernier roi de la XXe dynastie, les grands prêtres placent enfin sur leur tête la couronne des Pharaons, nous voyons l'Égypte réduite à ses plus petites frontières et entourée d'ennemis désormais plus puissants qu'elle.

II. — La soumission nominale de l'Asie antérieure et le paiement d'un tribut pour la Mésopotamie se prolongèrent pourtant assez tard dans le cours de la XXe dynastie. Non-seulement sous Ramsès IV nous voyons les Assyriens rendre hommage au Pharaon, mais près d'un siècle et demi plus tard, sous Ramsès XII, vers 1150, nous savons avec certitude que la Mésopotamie reconnaissait encore la suzeraineté égyptienne et fournissait un tribut. C'est ce qui ressort d'une stèle provenant de Thèbes et conservée à la Bibliothèque Impériale de Paris, dont la longue inscription a été l'objet des études successives de M. Birch et de M. de Rougé. Le récit de cette stèle est assez curieux pour mériter d'être ici analysé. Ramsès XII était allé faire une tournée en Mésopotamie pour y recevoir les tributs, quand il rencontra la fille d'un chef, qui lui plut et qu'il épousa. Quelques années plus tard, Ramsès étant à Thèbes, on vint lui dire qu'un envoyé de son beau-père se présentait, sollicitant du roi que celui-ci envoyât un médecin de son choix auprès de la sœur de la reine, atteinte d'un mal inconnu. Un médecin égyptien partit en effet avec le messager. La jeune fille souffrait d'une maladie nerveuse, et, selon la croyance du temps, on pensait qu'un esprit demeurait en elle. En vain le médecin eut-il recours à toutes les ressources de l'art ; l'esprit, dit la stèle, refusa d'obéir, et le médecin dut revenir à Thèbes sans avoir guéri la belle-sœur du roi. Ceci se passait en l'an 15 de Ramsès.

Onze ans plus tard, en l'an 26, un nouvel envoyé se présenta. Cette fois le beau-père du roi d'Egypte ne demandait plus un médecin ; selon lui, c'était l'intervention directe d'un des dieux de Thèbes qui pouvait seule amener la guérison de la princesse. Comme la première fois, Ramsès consentit à la demande du père de la reine, et l'arche sacrée d'un des dieux de Thèbes, nommé Chons, partit pour opérer le miracle demandé. Le voyage fut long : il dura un an et six mois. Enfin le dieu thébain arriva en Mésopotamie, et l'esprit vaincu fut chassé du corps de la jeune fille, qui recouvra immédiatement la santé. Mais à ce dénoûment ne s'arrête pas le récit gravé sur la stèle. Un dieu dont la seule présence amenait des guérisons si miraculeuses était précieux à bien des titres, et, au risque de se brouiller avec son puissant allié, le père de la jeune princesse résolut de le garder dans son palais. Effectivement, pendant trois ans et neuf mois l'arche de Chons fut retenue en Mésopotamie. Mais, au bout de ce temps, le chef qui avait ordonné cette mesure violente eut un songe. Il lui sembla voir le dieu captif qui s'envolait vers l'Egypte sous la forme d'un épervier d'or, et, en même temps, il fut attaqué d'un mal subit. Le beau-père de Ramsès prit ce songe pour un avertissement céleste. Il donna immédiatement l'ordre de renvoyer le dieu, qui, en l'an 33 du règne, était de retour dans son temple de Thèbes.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette curieuse histoire, racontée par un monument contemporain, c'est que l'événement fut de quelques années à peine postérieur aux aventures de l'Arche d'alliance chez les Philistins, telles qu'elles sont rapportées dans le livre de Samuel. Or les deux récits ont des points de contact tout à fait saisissants, qui n'auront pas échappé au lecteur.

Ramsès XII, on le voit par le début de la narration

dans la stèle de la Bibliothèque Impériale, au milieu du XIIe siècle avant l'ère chrétienne, se considérait donc encore comme le maître légitime de la Mésopotamie, y faisait quelquefois acte de souveraineté et y percevait des tributs. Mais en dehors de cette marque de vasselage, l'autorité des rois d'Egypte sur les provinces asiatiques était dès lors bien fictive. Au delà de l'Euphrate, ils n'avaient pas été en mesure d'empêcher la formation de l'empire assyrien, dont la puissance, inaugurée dans le commencement du XIVe siècle, suivait une marche graduelle et toujours ascendante. Plus près de leurs frontières, ils avaient laissé les Philistins s'emparer des villes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, et se rendre ainsi maîtres de la route militaire, jadis si soigneusement gardée, qui permettait à l'Egypte de communiquer avec la Syrie et la Mésopotamie. Ils n'étaient pas intervenus dans les querelles des Philistins avec les Israélites et avec les Phéniciens, même quand ceux-ci avaient pris et détruit Sidon, pas plus qu'ils n'étaient intervenus lorsqu'un roi de la Mésopotamie araméenne, Chusan-Rasathaïm, avait conquis momentanément la Syrie septentrionale et toute la Palestine. Fort peu de temps après Ramsès XII, le grand prêtre d'Ammon, Her-Hor, exerça la puissance suprême, et c'est alors que se montre la dernière trace de la puissance des Pharaons en Asie.

III. — Vers ce temps, en effet (dans la seconde moitié du XIIe siècle), la puissance de l'empire assyrien prenait un essor subit, les rois de Ninive entraient dans la voie des grandes conquêtes, et bientôt il ne fut plus question, entre le Tigre et l'Euphrate, d'autre domination que de celle-là. Dans l'intérieur de l'Egypte, Her-Hor (l'Horus suprême), après avoir uni à son titre sacerdotal ceux de surintendant des travaux publics et

de généralissime des troupes, finit par prendre, sur les monuments, le titre et les marques de la royauté, tout en conservant le sacerdoce. Ce fut lui qui le premier renonça définitivement à toute prétention à la souveraineté de l'Asie et à tout souvenir de la politique constante des Pharaons depuis Thoutmès Ier. Entrant dans une voie absolument contraire, il s'allia étroitement avec les rois de Ninive, dans l'amitié desquels il chercha un appui pour son usurpation ; cette alliance intime se marque dans les noms purement assyriens qu'il donna à la plupart de ses enfants. Après la mort de Her-Hor, la lignée des descendants légitimes de Ramsès III, qui subsistait encore, paraît avoir un instant repris le dessus ; le titre de grand prêtre est seul accolé au nom du fils de ce personnage, Piankh. Mais bientôt, avec Pinetsem Ier, les dénominations royales reparaissent dans la famille pour s'y continuer pendant plusieurs générations. La race des Ramsès est définitivement détrônée, et pour se donner une légitimité, la famille des prêtres usurpateurs s'allie par mariage à la descendance des compétiteurs de Séti II, dans la personne de la princesse Isi-em-Chev. Elle conserve, du reste, la politique d'alliance avec les Asiatiques inaugurée par son fondateur. Une inscription cunéiforme du Musée Britannique relate l'ambassade que Pinetsem Ier, ou l'un de ses successeurs, envoya au roi d'Assyrie Teglathphalasar Ier, devenu maître des cités phéniciennes. Parmi les présents que porta cette ambassade on mentionne un crocodile, animal qui devait paraître fort extraordinaire aux riverains de l'Euphrate et du Tigre.

IV. — Cependant une dynastie rivale s'élevait dans la Basse-Égypte, à Tanis, où les listes de Manéthon en placent le berceau et où l'on a trouvé le petit nombre

de monuments qui en subsistent. Il paraît aujourd'hui démontré qu'elle ceignit la couronne dans cette ville quand les derniers Ramsès régnaient encore de nom et les grands prêtres d'Ammon de fait, dans la ville de Thèbes. C'est pendant les compétitions de cette dynastie et de la famille du prêtre Her-Hor que David régna sur les Israélites et parvint à leur créer momentanément une grande puissance territoriale, dont l'existence était alors possible par l'affaiblissement de l'Égypte et par ce fait que l'empire assyrien, encore imparfaitement développé, n'osait pas à ce moment faire franchir l'Euphrate à ses armées.

Les rois Tanites parvinrent, après une lutte assez prolongée, à triompher de leurs adversaires et à régner sur toute l'Égypte. Aussi ce furent eux que, plus tard, les historiens tels que Manéthon admirent comme continuant la série des souverains légitimes. L'un d'eux, Psiou-en-Sân, contemporain de Salomon, lui donna sa fille en mariage, preuve évidente de ce que cette dynastie avait renoncé à toute revendication de l'ancienne puissance de l'Égypte en Asie. Elle ne régna pas, du reste, en tout beaucoup plus d'un siècle, et eut pour héritière une autre famille, également venue de la Basse-Égypte, de Bubastis.

Au moment où la dynastie tanite triompha définitivement en Égypte, les descendants de Her-Hor, qui continuaient à unir les titres du sacerdoce suprême à ceux de la royauté, se retirèrent dans la province d'Ethiopie, qu'ils s'étaient occupés à fortifier avec un soin tout particulier, et là ils se formèrent un État indépendant et rival de l'Égypte, bien qu'ayant la même langue et la même civilisation. La ville de Napata (aujourd'hui Djebel Barkal) fut celle qu'ils choisirent pour leur capitale; ils y fondèrent un sanctuaire d'Ammon avec un oracle, en antagonisme avec celui

de Thèbes, et leur prétention constante fut désormais d'y avoir transféré les droits du sacerdoce légitime.

§ 2. — XXIIe, XXIIIe et XXIVe dynasties.

(xe, ixe et viiie siècles.)

I. — Un fait capital à remarquer en ce qui se rapporte à la XXIIe dynastie, que Manéthon qualifie de Bubastite, est celui-ci, que dans la série des rois de cette dynastie et dans les ancêtres paternels de son fondateur connus par quelques monuments, presque tous les noms ont une physionomie asiatique incontestable et tout spécialement assyrienne : Nemrod, Tuglath, Ouasarkin, Nabonasi, Schapheth; c'est un indice décisif de son origine. Au reste, à dater de la défaite des prêtres souverains de la famille de Her-Hor, la prépondérance de Thèbes avait cessé définitivement. Toutes les dynasties postérieures sont issues de la Basse-Égypte et y fixent leur résidence. Ce sont désormais de vraies dynasties de *mamelouks*, comme celles qui gouvernèrent l'Égypte musulmane au moyen âge ; toutes sortent des corps de soldats étrangers qu'à partir de ce moment nous voyons former exclusivement la garde des souverains qui règnent sur les bords du Nil.

La manière dont la famille étrangère de la XXIIe dynastie parvint au trône nous est connue par le témoignage des monuments. Un certain Ouasarkin, d'origine sémitique et établi à Bubastis, officier supérieur de l'armée, dont la famille s'était antérieurement alliée par mariage à la lignée des usurpateurs thébains descendus de Her-Hor, épousa la fille d'un roi qui paraît avoir été le dernier de la dynastie tanite. L'enfant né de cette union, Scheschonk, adopté par son aïeul maternel, fut d'abord régent de l'empire et gouverna

ensuite comme roi. Ce fut lui qui fut le chef de la nouvelle dynastie.

II. — Scheschonk, que la Bible appelle Sésac, donna asile dans sa cour à Jéroboam fugitif, vers la fin du règne de Salomon ; puis, quand ce personnage se fut mis à la tête des dix tribus schismatiques, Scheschonk, suivant la même politique et d'accord avec lui, envahit le royaume de Juda. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la cinquième année du règne de Roboam (973), il lança sur ce pays 1,200 chars de guerre, 60,000 cavaliers et une foule innombrable de soldats égyptiens, libyens, éthiopiens et troglodytes ; il pénétra jusqu'à Jérusalem et enleva les trésors du Temple, ainsi que ceux du monarque. Ces conquêtes sont retracées sur un grand bas-relief de Karnak, daté du règne de Scheschonk lui-même, où l'on voit figurer, avec leurs noms, les 133 villes du royaume de Juda prises par l'armée égyptienne ; la plupart de ces noms sont connus par les Livres Saints ; entre autres localités célèbres on y remarque Rabbith, Thaanach, Suram, Rahob, Haph-araïm, Adoraïm, Mahanaïm, Gabaon, Bethoron, Kedemoth, Ayalon et Mageddo. La capitale du royaume ne porte pas sur ce monument son appellation ordinaire de Jérusalem, mais elle se reconnaît avec certitude dans le nom *Iehoudaha-Malek*, « Juda la royale. »

III. — La durée exacte du règne de Scheschonk Ier n'est pas connue d'une manière certaine ; mais on sait du moins qu'il atteignit sa vingt et unième année. L'histoire d'Ouasarkin Ier, ou Osorchon, comme ont écrit les Grecs, son fils, est encore pleine d'obscurités. On a seulement lieu de penser que ce fut sous lui ou sous son successeur que Azerch-Amen, roi d'Éthiopie, partant de Napata, envahit l'Égypte et la traversa dans

toute sa longueur, jusqu'aux embouchures du Nil, la soumit momentanément à son sceptre et pénétra dans la Palestine à la tête d'une armée d'Éthiopiens et de Libyens. Nous avons déjà raconté (dans notre livre II) comment ce prince fut vaincu sur le territoire du royaume de Juda par Asa, le petit-fils de Roboam. La défaite du roi d'Éthiopie fut si complète qu'il ne paraît pas même avoir tenté de se maintenir en Égypte, et qu'il s'enfuit jusqu'au fond de ses États. Mais la voie que son invasion avait ouverte devait être bientôt suivie par d'autres conquérants éthiopiens.

IV. — La généalogie et la chronologie de la dynastie bubastite, bien qu'élucidées complétement par les découvertes de M. Mariette au Sérapéum de Memphis, ne nous arrêteront pas, car aucun des Scheschonk, des Ouasarkin et des Tuglath qui la continuèrent n'a marqué dans l'histoire par un acte saillant. Disons seulement que la XXIIe dynastie se prolongea plus d'un siècle encore après Ouasarkin Ier, et que les règnes s'y sont suivis en général par voie d'association, de manière à occuper en réalité un espace de temps très-inférieur à la somme qui résulterait de leur addition totale.

V. — La XXIIIe dynastie, tanite comme la XXIe, ne compte dans Manéthon que quatre rois, dont trois se retrouvent sur les monuments connus et dont un s'appelle Ouasarkin comme dans la famille précédente; elle nous conduit jusqu'au milieu du VIIIe siècle avant Jésus-Christ, et il y a lieu de penser que le système des associations de l'héritier à la couronne du vivant de son père y fut suivi comme il l'avait été constamment sous la XXIIe dynastie. Mais les listes de Manéthon ne donnent qu'une très-inexacte idée de l'histoire d'Égypte

à cette époque. Ici, comme dans tous les temps de troubles, le prêtre de Sébennytus n'a enregistré que la dynastie tenue par lui et par les autorités auxquelles il se conformait comme légitime ; il n'a fait aucune mention ni tenu aucun compte de ses rivaux et de ses compétiteurs. Mais dans la réalité, le siècle de la XXIII[e] dynastie fut un temps de troubles, de révolutions, de division du pays entre les familles rivales, de discordes civiles. Les monuments nous fournissent un certain nombre de noms royaux qui se placent forcément à cette époque, et nous font connaître des princes proclamés dans telle ou telle partie de l'Égypte en antagonisme avec les souverains de Tanis. L'existence de plusieurs familles qui se disputaient le trône et possédaient chacune une portion du territoire est, du reste, nettement indiquée dans un passage du prophète Isaïe, qui vivait alors et prédit que l'anarchie conduirait bientôt l'Égypte à la domination étrangère. « Les princes » de Tanis, dit-il, sont devenus insensés, les princes » de Memphis se sont égarés ; ils ont séduit l'Égypte, » ceux qui étaient le soutien de ses peuples. Et je livre» rai l'Égypte entre les mains d'un maître violent, qui » la dominera avec empire. »

Le tableau de l'état de désordre complet et d'anarchie où l'Égypte, déchirée par les prétentions rivales, se trouvait alors, peut être facilement tiré de la longue inscription d'une stèle découverte par M. Mariette dans les ruines de Napata, stèle qui était destinée à célébrer la soumission de l'Égypte entière par un roi nommé Piankhi, lequel fit de la Thébaïde une simple province dépendant de l'Éthiopie et soumit la Basse-Égypte à un tribut. L'inscription, traduite par M. de Rougé, raconte en grands détails cet événement, les combats livrés contre les chefs du Delta, et la prise de possession du pouvoir à Thèbes par le prince éthiopien, qui

là fut favorablement accueilli de la population. Il semble en effet que la famille des grands prêtres d'Ammon, même après sa retraite en Éthiopie, avait gardé de nombreux partisans dans cette ville de son sacerdoce, et pendant toute la période de l'histoire égyptienne à laquelle nous sommes parvenus, Thèbes se montre constamment mieux disposée pour les rois éthiopiens et leurs prétentions que pour les princes qui règnent dans le Delta. Quant à la situation de la Basse-Égypte au moment où Piankhi entrait pacifiquement à Thèbes et s'emparait de Memphis par la force, il résulte de la stèle de Napata que les deux dynasties contemporaines mentionnées par Isaïe, celle de Tanis que Manéthon a enregistrée comme légitime et celle de Memphis dont trois rois sont connus par les fouilles du Sérapéum, n'étaient pas les seules à s'y disputer le pouvoir. La Basse et la Moyenne Égypte, et surtout le Delta, étaient divisés en treize petits États rivaux, auxquels commandaient des princes sortis pour la plupart des rangs de la garde libyenne des Maschouasch, véritables janissaires qui avaient peu à peu escaladé les marches du trône sous les rois obscurs et fainéants de la fin de la XXII[e] dynastie. Cinq seulement parmi ces chefs portaient le titre de rois. Les plus puissants, au temps de l'invasion de Piankhi, étaient Ouasarkin, de la lignée tanite admise comme légitime par Manéthon, Tafnekht de Saïs, le Tnéphactus de Diodore de Sicile, et Pefaabast qui régnait à Héracléopolis dans la Moyenne Égypte. Un tel état d'anarchie et de division devait naturellement faire de l'Égypte une proie facile pour toute invasion étrangère qui viendrait s'abattre sur elle. C'est ainsi que Piankhi réussit sans obstacles sérieux à soumettre momentanément tout le pays et à en conserver la partie méridionale, et que bientôt après la vie nationale allait se trouver pour quelque temps interrompue par

une nouvelle conquête venue des rives du Haut-Nil.

VI. — La XXIVe dynastie, saïte, se composa d'un seul roi, Bokenranf, le Bocchoris des Grecs, fils du Tafnekht contemporain de l'invasion de Piaukhi, lequel ne régna que six ans. Ce prince réussit-il à expulser les Ethiopiens de la Haute-Égypte, ou fut-il seulement celui des rois partiels du nord qui plaça la Basse-Égypte sous un sceptre unique? On ne sait encore rien de positif sur son règne; les monuments sont muets. Une nouvelle invasion éthiopienne, qui cette fois eut pour résultat de placer pour quelque temps la couronne d'Égypte sur la tête des rois de Napata, emporta bientôt le pouvoir de Bokenranf avec l'indépendance de l'Égypte.

§ 3. — Dynastie éthiopienne.

(725-665 avant Jésus-Christ.)

I. — Nous voici maintenant bien loin des grandes batailles des Osortasen ou des Thoutmès, de ces tributs imposés par le Pharaon vainqueur à *la vile race de Kousch*, de ces victoires qui avaient réduit toute la vallée du Nil, jusqu'en Abyssinie, à l'état de province égyptienne. C'est Kousch maintenant qui traite l'Égypte en pays vaincu et vient régner dans les palais de Thèbes tout pleins de la gloire des Thoutmès, des Amenhotep et des Ramsès.

Bokenranf occupait à peine le trône depuis quelques années lorsque Schabaka, roi d'Éthiopie, le Sabacon des Grecs et le Sua de la Bible [1], descendit des envi-

1. La syllabe *ka*, par laquelle se terminent les noms de tous les rois de la dynastie égyptienne, était l'article dans la langue de Kousch.

rons des cataractes à la tête d'une formidable armée d'Éthiopiens et de nègres et soumit toute l'Égypte à son sceptre, jusqu'aux rivages de la Méditerranée. S'étant emparé de la personne du malheureux Bokenranf, il le fit brûler vif, probablement pour décourager toute résistance par ce terrible exemple. Mais cet acte de barbarie n'effraya pas assez les indigènes pour que la domination des Éthiopiens fût partout et toujours incontestée. Alors, comme au temps des Pasteurs, une royauté nationale continua à vivre et à protester contre la conquête dans certains cantons du royaume. La famille qui forma ensuite la XXVIe dynastie (dite de Saïs) exerça, selon toute apparence, l'autorité dans la partie occidentale du Delta, pays de défense assez facile dans une guerre de partisans. Hérodote nous met ici sur la voie, en nous parlant d'un roi réfugié dans les marais pendant le règne des Éthiopiens. Nous savons aussi, non par le témoignage direct des monuments égyptiens, mais par celui des inscriptions assyriennes, que les petits dynastes locaux des villes du Delta relevèrent leur autorité vers la fin de la domination éthiopienne.

II. — Néanmoins ces résistances partielles n'empêchèrent pas la dynastie éthiopienne d'obtenir au dehors une grande considération. Schabaka fut appelé par Osée, roi d'Israël, à son aide contre les Assyriens. Cet appel fut inutile à Osée, mais il paraît que le Pharaon fit une expédition lorsqu'il était déjà trop tard pour

On pouvait donc indifféremment l'ajouter ou le retrancher du nom. Les monuments égyptiens et la liste de Manéthon donnent pour le nom du conquérant fondateur de la dynastie la forme Schabaka, avec l'article; la Bible a basé sa transcription sur la forme Schaba ou Schava, sans l'article; dans l'un et dans l'autre cas le nom est le même en ce qui est de ses éléments essentiels.

secourir Samarie, car dans une inscription de Karnak, la flatterie lui attribue la Syrie comme tributaire. Bientôt après, Saryukin, roi d'Assyrie, lui fit subir une sanglante défaite à Raphia. Le troisième roi de la dynastie, Tahraka, n'étant encore que prince royal, mais envoyé sans doute par son parent le roi Schabatoka (le Sabacon II de certains écrivains grecs, le Séthos d'Hérodote [1]), marcha contre Sennachérib lorsque ce roi de Ninive envahit le royaume de Juda. Nous avons raconté, dans le livre consacré à l'histoire des Hébreux, le désastre vraiment miraculeux qui anéantit alors l'armée de Sennachérib et délivra l'Égypte comme la Palestine d'un formidable danger. Le même Tahraka, devenu roi un peu plus tard, dans les vingt-six ans qu'il occupa le trône, entreprit des guerres considérables en Libye. Il passait pour avoir porté ses armes jusqu'au détroit de Gibraltar, à l'extrémité nord-ouest du continent africain. Un bas-relief de Médinet-Abou le représente tenant d'une main les chevelures réunies de plusieurs chefs vaincus qu'il menace de sa masse d'armes.

Mais la fin du règne de Tahraka, si heureusement commencé, fut pleine de troubles et de désastres. Ce ne sont pas, comme de raison, ses propres inscriptions officielles qui nous les ont fait connaître; ce sont celles de Ninive. En 671, Assarahaddon, fils de Sennachérib, reprenant et continuant les plans de conquête de son père, entra en Égypte à la tête d'une nombreuse armée, et avec l'alliance des petits rois du Delta. Il battit, en avant de Memphis, les troupes du roi d'Éthiopie et s'empara de toute l'Égypte jusqu'à la première cataracte.

1. Hérodote a suivi pour ce nom la forme Schabato ou Schavato, sans l'article final *ka*.

Assarahaddon réorganisa le pays suivant les principes que la monarchie assyrienne appliquait d'ordinaire aux provinces vaincues. Il le divisa en vingt petits royaumes, vassaux de la couronne de Ninive ; douze se trouvaient compris dans le Delta, parmi lesquels nous signalerons ceux de Saïs, de Tanis, d'Athribis, d'Héroopolis, de Sébennytus, de Mendès et de Busiris; la Haute-Égypte en formait huit autres ; les noms de trois sont effacés sur le monument qui fournit ces données ; les cinq qui restent sont ceux d'Oxyrhynchus, Lycopolis, Chemmis, Thinis et Thèbes. Les rois du Delta furent les dynastes vassaux de Tahraka, maintenus dans leur pouvoir; ceux installés dans la Haute-Égypte étaient en partie indigènes et en partie assyriens ; celui de Thèbes s'appelait Month-Méi Ankhi. Néchao, prince de Saïs, dont la famille s'était toujours montrée la plus énergiquement opposée aux Éthiopiens et la plus vaillante dans ses revendications d'indépendance nationale, fut préposé à tous les autres rois, et à ce titre reçut la possession de Memphis.

Conformément à l'usage des monarques ninivites dans les pays conquis, Assarahaddon imposa des noms assyriens à quelques-unes des principales villes de l'Égypte. Saïs fut nommée Dour-Bilmati (la forteresse du seigneur du pays), Athribis Limour-patis-Assour (la demeure du vicaire d'Assur), Memphis Dour-Assarahaddon (la forteresse d'Assarahaddon) et Tanis Dour-Banit. Assarahaddon fit élever sa statue dans les villes et plaça des garnisons permanentes de soldats assyriens dans les forteresses. Il revint ensuite à Ninive et sur sa route fit sculpter, auprès de Béryte, sur les rochers du Nahar-el-Kelb, une stèle commémorative de la conquête de l'Égypte, qui subsiste encore aujourd'hui.

III. — Le pays demeura deux ans aux mains des Assyriens, et Assarahaddon s'intitula dans ses proto-

coles officiels « roi d'Égypte et d'Éthiopie. » Mais en 669, quand il fut atteint de la maladie dont il devait mourir, Tahraka profita des circonstances pour reconquérir toute la vallée du Nil. Thèbes l'accueillit avec enthousiasme comme un défenseur de la cause d'Ammon, et les prêtres, très-hostiles aux Assyriens, lui ouvrirent les portes de Memphis. Poursuivant le cours de ses succès, il attaqua les dynastes du Delta, les battit en plusieurs rencontres, les chassa de la plupart des villes et les rejeta, avec leurs partisans, dans les cantons entrecoupés de canaux du voisinage de Saïs, où ils se maintinrent péniblement.

Cependant Assourbanipal venait de succéder à son père sur le trône de Ninive. Il rassembla une nombreuse armée et courut vers l'Égypte pour y rétablir ses affaires. Les Assyriens occupèrent, sans coup férir, la ville de Tanis ou Dour-Banit. Tahraka se trouvait alors à Memphis; il dirigea son armée vers le nord et une grande bataille fut livrée en avant de Tanis. Les Éthiopiens furent défaits avec des pertes énormes. Quand Tahraka reçut la nouvelle de la défaite de ses troupes, il renonça à toute idée de résistance dans Memphis et s'enfuit au plus vite à Thèbes, où il espérait trouver un appui plus solide dans la population.

Les rois, qui s'étaient retirés du côté de Saïs, vinrent trouver Assourbanipal et lui rendre hommage. Il fit avec eux une entrée triomphale à Memphis, puis se dirigea sans perdre de temps sur la Haute-Égypte. En quarante jours il remonta jusqu'à Thèbes, où Tahraka n'osa pas l'attendre. Le monarque éthiopien s'étant retiré au delà des cataractes, toute l'Égypte fut de nouveau en la possession des Assyriens. Assourbanipal, ayant rétabli dans le pays l'organisation créée par Assarahaddon et laissé de nouvelles garnisons dans les forteresses, retourna en Assyrie.

Mais à peine était-il parti, que les princes du Delta, qui ne trouvaient aucun avantage réel à avoir échangé la domination éthiopienne pour la domination assyrienne, ourdirent une conspiration pour rappeler Tahraka, sous la condition qu'il les maintînt cette fois dans leur pouvoir. Les chefs étaient Néchao, prince de Saïs et de Memphis, Sarétikdaïri, prince de Tanis, et Pakrour, prince du nome arabique. Le complot ayant été découvert, ils furent arrêtés, chargés de chaînes et envoyés à Ninive. Là ils protestèrent de leur repentir, et Assourbanipal, sans doute par politique, les reçut en grâce.

Pendant ce temps une grande insurrection avait éclaté dans le Delta. Les généraux assyriens étaient parvenus à la dompter, mais seulement après avoir pris de vive force Saïs, Mendès, Tanis et Héroopolis. Puis Tahraka était rentré en Égypte, avait repris toute la région supérieure et établi sa capitale à Thèbes. Marchant vers la Basse-Égypte, il avait bloqué Memphis et avait fait pénétrer ses troupes dans le Delta, dont elles avaient occupé la plus grande partie. Les Assyriens étaient presque entièrement chassés du pays.

Assourbanipal renvoya en Égypte Néchao avec une armée assyrienne. Le prince saïte recouvra le Delta sur les Éthiopiens et installa comme roi local dans Athribis son fils Psamétik, qui avait alors adopté le nom assyrien de Nabosézibanni. Memphis fut ensuite dégagée et Tahraka réduit à la possession de la Haute-Égypte, où il mourut bientôt après.

IV. — Rot-Amen, beau-fils de Tahraka, lui succéda sur le double trône de Thèbes et de Napata. Rempli de l'ardeur de la jeunesse, il entreprit d'expulser les Assyriens. Et en effet il réussit d'abord à gagner sur eux une grande bataille, à prendre Memphis, à en faire la garnison prisonnière et même à se rendre

maître du Delta. Néchao, pris dans Memphis, fut mis à mort par Rot-Amen.

Mais Assourbanipal, ayant été informé du désastre de son armée d'Égypte, entreprit une nouvelle expédition vers ce pays, à la possession duquel les monarques assyriens attachaient le plus haut prix, car elle leur paraissait la seule garantie solide de leur domination en Syrie. Le roi des Arabes fournit à l'armée assyrienne, comme vassal, des chameaux qui portèrent son approvisionnement d'eau à travers le désert. Les troupes de Rot-Amen furent battues auprès de Péluse, et alors le prince éthiopien abandonna Memphis, où Assourbanipal rentra sans coup férir. Les dynastes du Delta se hâtèrent de lui faire leur soumission.

Assourbanipal marcha sur Thèbes, que Rot-Amen évacua, bien qu'il eût élevé en hâte des fortifications pour la couvrir. La cité d'Ammon fut livrée au pillage par les Assyriens et sa dévastation fut telle qu'elle ne s'en releva jamais. Assourbanipal enleva comme trophée et envoya à Ninive les deux obélisques qui s'élevaient devant un des principaux temples[1]. Mais ce succès ne le conduisit à aucun résultat bien sérieux, car il dut reconnaître bientôt l'impossibilité de se maintenir en Égypte et se décider à évacuer le pays.

V. — Du reste, les souvenirs de cette époque ne sont pas exclusivement belliqueux. Hérodote attribue à Sabacon l'abolition de la peine de mort, à laquelle il substitua les travaux forcés. Diodore de Sicile parle de nombreux canaux et Hérodote de terrassements destinés à exhausser les monticules où s'élevaient les villes au-

1. Sur tous ces événements, voyez un travail de M. George Smith, dans le Journal d'Archéologie égyptienne de Berlin, septembre-octobre 1868.

dessus des eaux débordées, travaux qui seraient dus à la dynastie éthiopienne. On a objecté que cette législation et ces travaux ne concordent point avec le caractère violent et féroce du meurtrier de Bokenranf et qu'il faut sans doute les rapporter à quelqu'un de ses successeurs; mais, sans même se demander si Bokenranf n'avait pas attiré sur lui l'atroce vengeance dont il fut la victime, peut-être en ordonnant quelques cruautés sur des prisonniers éthiopiens, ou ne fut pas traité par Schabaka en vassal rebelle, il faut remarquer que les travaux relatifs à l'inondation du Nil sont d'urgente nécessité, et qu'on dut s'y appliquer promptement pour remédier au désordre apporté par la conquête. On voit à Louxor Schabaka faisant des offrandes aux dieux de Thèbes de la même manière qu'un souverain indigène. Lui et ses successeurs avaient adopté des prénoms égyptiens.

Les historiens grecs racontent que, dans la vingt-sixième année de son règne, Tahraka évacua tout à coup l'Égypte et se retira en Éthiopie. Cette retraite volontaire des Éthiopiens paraît un fait réel, mais elle ne fut pas celui de Tahraka, qui mourut roi de la Haute-Égypte; il faut l'attribuer à son beau-fils Rot-Amen. Hérodote prétend qu'elle eut lieu à la suite d'un songe. Sans doute quelque motif superstitieux put contribuer à cette résolution inattendue, mais il est probable qu'elle fut surtout motivée par une vigoureuse insurrection de la Basse-Égypte.

§ 4. — Dodécarchie. — Les rois Saïtes.

(665-527.)

I. — Après avoir raconté la fin de la dynastie éthiopienne, Diodore de Sicile dit : « Il y eut ensuite en » Égypte une anarchie qui dura deux ans, pendant les-

» quels le peuple se livrait aux désordres et aux guerres » intestines. Enfin douze des principaux chefs tramè» rent une conspiration. Ils se réunirent à Memphis, et » s'étant engagés par des serments réciproques, ils se » proclamèrent rois... Mais au bout de quinze ans le » pouvoir échut à un seul. »

Le principal événement des deux années d'anarchie complète qui suivirent la retraite des Éthiopiens nous est raconté dans l'inscription d'une stèle découverte à Napata par M. Mariette. Le beau-fils de Tahraka étant mort sans héritièrs directs, après un règne très-court, un personnage du nom de Amen-méri Nout, qui devait être son parent plus ou moins éloigné, se fit proclamer à sa place. Un songe prophétique lui avait annoncé cette élévation, et aussi qu'il réunirait sur sa tête la couronne d'Égypte à celle d'Éthiopie. En conséquence, profitant de ce que l'Égypte se trouvait sans roi, il partit à la tête d'une nombreuse armée pour s'y faire reconnaître. Thèbes le reçut avec acclamations; mais à Memphis les choses se passèrent autrement. Les chefs du Delta, interrompant leurs discordes pour se coaliser contre l'envahisseur éthiopien, lui disputèrent l'entrée de la cité sacrée de Phtah; il fallut un combat sanglant pour lui en ouvrir les portes. Après y avoir séjourné quelque temps, Amen-méri Nout poursuivit ses adversaires jusque dans les marais du Delta; mais il ne put s'emparer de leurs villes, et l'inondation le força bientôt à se retirer à Memphis. Tandis qu'il y préparait une nouvelle expédition, les chefs qui venaient de lui résister avec succès, espérant le voir se retirer après sa cupidité satisfaite, lui envoyèrent un tribut considérable. Content de ce résultat, le roi d'Éthiopie, qui paraît n'avoir en réalité voulu faire en Égypte qu'une de ces grandes razzias dans lesquelles la guerre consiste bien souvent en Orient, reprit la route de ses États, laissant à elle-

même la plus grande partie du pays, c'est-à-dire le Delta et l'Égypte Moyenne.

II. — L'invasion d'Amen-méri Nout, en montrant les dangers de l'anarchie, doit avoir été l'une des causes principales qui ramenèrent un ordre relatif, ainsi que l'établissement régulier de la dodécarchie. Les douze chefs ou rois qui se partagèrent alors amiablement la Basse-Égypte, et qui étaient pour la plupart les mêmes que du temps de Tahraka, appartenaient probablement, pour la plupart, à la milice des Maschouasch, Libyens d'origine, établis dans le Delta depuis le règne de Mérenphtah (XIX[e] dynastie) et devenus le nerf de la contrée au point de vue militaire. Le fait paraît du moins certain en ce qui est de Psamétik, celui de ces chefs qui finit par demeurer seul. Son nom n'a rien d'égyptien, et la forme en est, au contraire, toute libyque. Mais, bien que d'origine étrangère, sa famille avait su s'identifier aux intérêts et aux passions patriotiques de la population; son père et son aïeul, dans le pays de Saïs, avaient maintenu le drapeau de la résistance pendant la plus grande partie de la domination éthiopienne; son père même, Néchao, comme nous l'avons vu tout à l'heure, était tombé victime de la cause nationale. Quant à lui, il avait été fait, sous un nom assyrien, par Assourbanipal, roi de la ville d'Athribis.

Tandis que la dodécarchie gouvernait ainsi la Basse-Égypte, la Thébaïde continuait à appartenir aux rois éthiopiens. Elle était aux mains de Piankhi II, successeur d'Amen-méri Nout, qui paraît n'avoir fait que passer sur le trône. Ce prince, que tout indique comme un simple parvenu, partageait le pouvoir avec sa femme Améniritis, sœur de Schabaka, qu'il avait épousée pour se créer un doit de légitimité en l'absence d'héritiers di-

rects de Tahraka. Améniritis, du reste, était une femme d'une rare intelligence et d'un mérite supérieur ; elle avait à plusieurs reprises déjà été chargée de la régence de l'Égypte sous les trois souverains de la dynastie éthiopienne, et elle avait su se créer une grande popularité à Thèbes et dans le pays environnant.

III. — La bonne intelligence entre les douze rois confédérés de la Basse-Égypte dura quinze ans. Un oracle, raconte Hérodote, avait prédit que l'Égypte entière finirait par appartenir à celui d'entre eux qui ferait des libations à Phtah avec un vase d'airain. Un jour que les douze princes offraient un sacrifice, le grand prêtre leur présenta des coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir. Mais s'étant trompé sur le nombre, il n'en apporta que onze pour les douze rois. Alors Psamétik, qui peut-être avait préparé d'avance cette petite scène pour faire de lui l'homme désigné par l'oracle, voyant qu'il n'avait point de coupe comme les autres, prit son casque, qui était d'airain, et s'en servit pour les libations. Un prompt exil dans les marais du Delta fut la conséquence de cette action, dont les autres rois s'étaient aperçus. Quant à Psamétik, résolu de se venger de l'outrage qui lui était fait, il envoya à son tour consulter l'oracle. Cette fois il lui fut répondu qu'il serait vengé par des hommes de bronze sortis de la mer. Peu de temps après, des Grecs qui avaient fait naufrage sur les côtes descendirent à terre revêtus de leurs armures. Un Égyptien courut en porter la nouvelle à Psamétik dans les marais, et comme jusqu'alors cet Égyptien n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, il lui dit que des hommes de bronze sortis de la mer pillaient les campagnes. Le roi, comprenant par ce discours que l'oracle était accompli, fit alliance avec les Grecs et les engagea par de grandes promesses à

prendre son parti. Puis, avec ces troupes auxiliaires et les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, Psamétik se mit en campagne, gagna une bataille décisive à Momemphis, détrôna les onze rois ses collègues, expulsa les Éthiopiens de la Thébaïde, et rendit à l'Égypte son ancien territoire, de la Méditerranée à la première cataracte. Pour se concilier les nombreux partisans que les princes éthiopiens comptaient, comme nous l'avons déjà dit, dans la Haute-Égypte, il épousa la princesse Schap-en-ap, fille et héritière de Piankhi II et d'Améniritis. Les dodécarques reconnaissaient la suzeraineté assyrienne. En les détrônant, Psamétik fit cesser ce vasselage et rétablit la pleine indépendance de l'Égypte. Gygès, roi de Lydie, lui fournit des secours pour cette entreprise.

IV.— Psamétik Ier, le Psammitichus des Grecs, une fois maître unique du pouvoir, considéra comme non avenu tout ce qui s'était passé en dehors de lui depuis la mort de Tahraka, pendant les deux ans de désordres et les quinze ans de la dodécarchie ; il se mit à dater ses monuments de la 17e année de son règne.

Élevé par le secours des étrangers, il continua d'en appeler un grand nombre autour de lui. Il fit venir des mercenaires d'Arabie, de Carie et d'Ionie, les combla de présents, et leur assigna pour cantonnement des terres situées entre la bouche Pélusiaque du Nil et la ville de Bubastis, dans un nome qui faisait partie de ceux où la classe militaire était établie. Il confia dans la suite à des étrangers quelques-unes des fonctions les plus élevées du pays. Dans une expédition qu'il fit en Syrie, il alla jusqu'à donner à ses auxiliaires tous les postes d'honneur et les plaça à la droite de l'armée. La caste militaire, blessée dans son orgueil, lésée dans ses intérêts, émigra et alla s'établir en Éthiopie. Cette dé-

sertion de 200,000 hommes, qui représentaient presque toutes les forces militaires du pays, devait naturellement affaiblir beaucoup l'Égypte. En vain Psamétik s'efforça de les rappeler; ils préférèrent rester en Éthiopie. Psamétik alors resserra plus intimement ses liens avec les étrangers, et pour s'assurer au moins l'alliance de la caste sacerdotale, il prodigua ses largesses aux temples des Dieux. Il fit construire à Memphis un pylone devant le temple de Phtah, éleva ou plutôt agrandit l'édifice sacré dans lequel on nourrissait Apis, quand il s'était manifesté. Grâce à ces travaux, l'art égyptien eut une dernière renaissance, qui se prolongea pendant toute la durée de la dynastie saïte et qui, sans atteindre à la vérité et à la grandeur des anciennes écoles, produisit cependant un grand nombre d'œuvres charmantes par leur finesse. Il semble aussi qu'à ce moment on ait procédé à une révision d'une partie au moins des livres sacrés, et particulièrement du fameux *Rituel funéraire*.

Le fondateur du pouvoir réel de la XXVI[e] dynastie s'occupa aussi activement de l'administration de l'État, augmenta ses revenus en favorisant le commerce extérieur, établit des relations suivies avec la Grèce et la Phénicie, et fit ainsi sortir l'Égypte du mystérieux isolement dans lequel l'avait renfermée une politique de plusieurs siècles. « Psammitichus, dit Diodore de Sicile, » recevait avec hospitalité les étrangers qui venaient » visiter l'Égypte; il aimait tellement la Grèce qu'il fit » apprendre à ses enfants la langue de ce pays. Enfin, » le premier des rois égyptiens, il ouvrit aux autres » nations des entrepôts de marchandises et donna aux » navigateurs une grande sécurité, car ses prédéces» seurs avaient rendu l'Égypte inaccessible aux étran» gers, en faisant périr les uns et en condamnant les » autres à l'esclavage. »

Désireux d'affermir sa dynastie par la gloire mili-

taire, Psamétik voulut reprendre la politique de la XVIIIe et de la XIXe dynastie dans les pays asiatiques et conquérir la Syrie, où la possession des riches cités phéniciennes, dans lesquelles le commerce avait entassé depuis des siècles les trésors du monde, tentait particulièrement sa cupidité. Mais il fut arrêté dès les premiers pas, et presque sur la frontière d'Égypte, par la ville d'Azoth, dont il ne parvint à s'emparer qu'après un siége de vingt-neuf ans.

V. — Néchao, son fils, continua la guerre et fit d'abord de plus rapides progrès. Il battit près de Mageddo, sur l'ancien champ de bataille de Thoutmès III, les Syriens et les Juifs, commandés par Josias, roi de Juda, qui voulaient s'opposer à son passage (609), et s'empara momentanément de toute la Syrie. Mais à cette époque s'élevait entre le Tigre et l'Euphrate un empire redoutable, qui allait atteindre, sous Nabuchodorossor, le plus haut degré de puissance. C'était la monarchie chaldéo-babylonienne. Le choc de ces deux puissances, qui prétendaient toutes deux à la suprématie de l'Asie, était inévitable. Les rois d'Égypte et de Babylone se rencontrèrent sur les bords de l'Euphrate, près de Circésium ou Karkémisch. Néchao fut vaincu, mis en fuite; une seule bataille lui enleva ses conquêtes et le rejeta en Égypte (604).

Mais la guerre extérieure n'était pas la seule préoccupation de ce prince. Comme son père, il avait entrepris l'œuvre pacifique de l'extension du commerce égyptien. Les communications, devenues plus fréquentes avec les étrangers, et rendues plus faciles par l'institution d'une nouvelle corporation d'interprètes, avaient agrandi les idées de ce prince, et lui avaient inspiré les plus nobles projets, entre autres celui de rouvrir le canal de Séti Ier entre le Nil et la mer Rouge,

que l'incurie des princes fainéants de la XX[e] dynastie avait laissé obstruer depuis des siècles par les sables du désert. Le travail était devenu aussi difficile qu'une création nouvelle, et Hérodote prétend que cent vingt mille hommes y périrent, des épidémies ayant éclaté parmi les ouvriers agglomérés. Mais il ne fut pas achevé; Néchao, après quelques années, fit tout à coup suspendre les travaux, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour les barbares.

Si le canal était abandonné, les expéditions maritimes ne le furent pas. Voulant étendre les relations commerciales de l'Égypte, Néchao fit entreprendre la circumnavigation de l'Afrique. Il chargea des Phéniciens de faire le tour du continent africain, à travers des mers alors inconnues du monde entier, en partant du golfe Arabique et en revenant par le détroit des Colonnes d'Hercule. Ce voyage dura trois années, et il fut accompagné de circonstances telles que les Phéniciens n'auraient pu les inventer, s'il n'eût été réellement accompli. Mais il resta sans résultat, et les connaissances acquises par cette hardie navigation furent bien vite oubliées.

VI. — Psamétik II, le Psammis des Grecs, qui succéda à son père Néchao, ne régna que six ans, et mourut au retour d'une expédition contre les Éthiopiens. Il élevait en effet des prétentions à leur couronne, et, pour s'y créer des droits en se rapprochant de leur lignée royale, il avait épousé sa propre tante, la princesse Net-aker, fille de la reine Schap-en-ap et petite-fille d'Améniritis.

L'expédition de ce prince contre l'Éthiopie a laissé de curieux monuments dans les inscriptions grecques et cariennes, tracées par les mercenaires de son armée sur les jambes d'un des fameux colosses qui décorent la façade du temple d'Ibsamboul en Nubie.

VII. — Après lui, son fils Ouahprahet (le Soleil agrandit son cœur), appelé par les Grecs Apriès, monta sur le trône, qu'il occupa pendant vingt-cinq ans. Il reprit la politique des guerres asiatiques, et à la tête d'une nombreuse flotte, après une attaque infructueuse contre l'île de Cypre, il vint assaillir la Phénicie, prit d'assaut la ville de Sidon et répandit la terreur dans toutes les cités phéniciennes. C'est ce même prince, désigné sous le nom d'Ophra par la Bible, qui vint au secours de Sédécias, roi de Juda, menacé par Nabuchodorossor. Mais son intervention fut inutile et attira seulement une invasion babylonienne sur les provinces orientales du Delta.

Quelque temps après, Ouahprahet ayant envoyé une armée contre Cyrène, l'expédition fut malheureuse et l'armée se révolta. Il chargea un certain Ahmès, l'Amasis des Grecs, d'apaiser ce soulèvement. Celui-ci alla trouver les révoltés, mais tandis qu'il les haranguait, un Égyptien qui était derrière lui lui mit un casque sur la tête, en s'écriant : « Qu'il soit notre roi ! » Ahmès ne résista point et marcha contre Ouahprahet, qui se mit à la tête des mercenaires. Les deux armées se rencontrèrent à Momemphis et en vinrent aux mains. Les mercenaires combattirent avec courage, mais, inférieurs en nombre, ils furent défaits. Ouahprahet, fait prisonnier, fut conduit à Saïs et enfermé dans le magnifique palais qu'il avait habité comme roi. Il y était traité généreusement; mais les Égyptiens que ce malheureux prince avait vivement blessés dans leur amour-propre national, en s'appuyant exclusivement sur les étrangers, exigèrent qu'Ahmès le leur abandonnât. Ils ne l'eurent pas plus tôt entre leurs mains qu'ils l'étranglèrent.

VIII. — Ahmès ou Amasis, en imitation de la poli-

tique de ses devanciers, épousa l'héritière des droits de la maison Saïte, la princesse Ankhs-en-Ranofréhet, fille de Psamétik II. Au commencement de son règne, les Égyptiens, d'après ce que nous apprend Hérodote, n'avaient pas pour lui une grande considération, parce qu'il était d'une naissance obscure ; mais il sut se relever par sa prudence et son habileté : il se compara, dans une circonstance solennelle, à un vase d'or employé d'abord à de vulgaires usages, et qui, changé en statue de dieu, devient l'objet de la vénération de tous. Ce prince, homme d'esprit, sut parfaitement concilier avec ses plaisirs les affaires de l'État. C'était lui qui disait à ses amis : « Ne savez-vous pas qu'on ne bande un arc » que quand on en a besoin, et qu'après qu'on s'en est » servi on le détend ? Si on le tenait toujours bandé, il » se romprait, et l'on ne pourrait plus s'en servir au » besoin. Il en est de même de l'homme : s'il était » toujours appliqué à des choses sérieuses, sans rien » donner à ses plaisirs, il deviendrait insensiblement, et » sans s'en apercevoir, fou ou stupide. » Du reste, suivant le témoignage d'Hérodote, « l'Égypte ne fut jamais » plus prospère ni plus florissante que sous le règne » d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui pro- » cura, soit par l'abondance des biens que la terre » fournit à ses habitants. Il y avait alors en ce pays » vingt mille villes bien peuplées. » Tout est compris sans doute, villages et hameaux, dans ce chiffre donné par les prêtres, qui aimaient, sous la domination des Perses, à exagérer la splendeur de l'Égypte avant son asservissement.

Le grand commerce que la terre des Pharaons faisait alors avec les étrangers, et surtout avec les Grecs, fut une des causes principales de la prospérité du pays aux derniers moments de son indépendance. Amasis accorda à ce peuple si industrieux, si actif, une protection toute

spéciale, et non-seulement il permit aux Grecs de s'établir à Naucratis, mais il autorisa le libre exercice de leur culte, et leur assigna des places où ils pussent élever à leurs divinités des temples et des autels. Le plus grand et le plus célèbre de ces temples s'appelait Hellénion. Il avait été bâti par les villes grecques de l'Asie Mineure : du côté des Ioniens, Chios, Téos, Phocée, Clazomène ; du côté des Doriens, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis ; et du côté des Eoliens, Mitylène. Les Éginètes avaient également bâti pour eux un temple à Jupiter, les Samiens à Junon, et les Milésiens à Apollon. Amasis voulut même contribuer, pour une somme de cent talents, à la reconstruction du temple de Delphes qui avait été détruit par un incendie. En même temps il s'alliait aux Grecs de la Cyrénaïque, en épousant la fille d'un de leurs princes, Laodice, et il envoyait à la ville de Cyrène une statue dorée de Minerve avec son portrait. Il donna en outre à divers temples de la Grèce plusieurs statues et des ouvrages de grand prix, qu'Hérodote assure avoir vus lui-même. L'historien grec nous apprend aussi que l'île de Cypre fut soumise et réunie à l'Égypte par Amasis.

Ce prince magnifique ne pouvait oublier dans ses libéralités les dieux du pays. Le temple d'Isis dans la ville de Memphis, qu'Hérodote qualifie d'admirable, celui de Neith à Saïs, dont les portiques surpassaient, dit-on, tous les monuments de ce genre, tant par leur élévation que par la grosseur de leurs colonnes, enfin la chambre monolithe qu'il fit élever à Éléphantine, prouvaient que sous son règne les arts n'avaient rien perdu de l'éclat qu'avaient su leur rendre les Psamétik.

L'Égypte paraissait donc, au temps d'Amasis, aussi florissante qu'à aucune autre époque de son histoire. Mais cette prospérité dissimulait mal l'affaiblissement de l'esprit public et des institutions nationales. Les rois

Saïtes avaient cru vivifier l'Égypte et rendre un peu de jeune sang à la vieille monarchie fondée par Menès, en permettant au grand courant d'idées libérales dont la Grèce se faisait déjà l'instigatrice de se répandre dans son sein. Sans le savoir, ils avaient par là introduit sur les bords du Nil un nouvel élément de décadence. Exclusivement constituée pour la durée, pour conserver ses traditions en bravant les siècles, la civilisation égyptienne ne pouvait se maintenir qu'en demeurant immobile. Du jour où elle se trouva en contact avec l'esprit de progrès, personnifié dans la race et dans la civilisation grecque, elle devait forcément périr. Elle ne pouvait se lancer dans une voie nouvelle, qui était la négation de son génie, ni continuer son existence immuable. Aussi, dès que l'influence grecque commença à la pénétrer, tomba-t-elle en pleine dissolution et s'affaissa-t-elle sur elle-même dans un état de décrépitude déjà semblable à la mort. La caste militaire ayant émigré presque tout entière, la nation était restée désarmée. Des étrangers odieux au peuple avaient été chargés de veiller à sa défense, et même employés dans des guerres et des conquêtes au dehors qui avaient échoué. L'indignation publique s'était changée en révolte. Un aventurier hardi s'était emparé du trône et avait trouvé le pays si bien lancé dans les voies nouvelles, que lui-même favorisa les étrangers, ce qui contribua à enrichir l'Égypte, mais ce qui excita aussi la cupidité des conquérants. Quand ceux-ci arrivèrent, l'Égypte n'eut à leur opposer qu'un peuple qui avait perdu l'habitude des armes. Aussi, le fils d'Amasis, Psamétik III, le Psamménite des Grecs, ne monta-t-il sur le trône que pour voir, presque aussitôt après son avénement, l'indépendance de l'Égypte succomber définitivement sous les coups des Perses de Cambyse.

CHAPITRE V

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ÉGYPTE

SOURCES PRINCIPALES. — **Sur les mœurs et l'organisation sociale** : Hérodote. liv. II. — Diodore de Sicile, liv. Ier. — Caillaud, *Recherches sur les arts et métiers de l'ancienne Égypte*. Paris, 1829. — Rosellini, *Monumenti dell' Egitto e della Nubia. Monumenti civili*. Florence, 1833. — Wilkinson, *Manners and customs of ancient Egyptians*. Londres, 1847. — Les grands ouvrages de Champollion et de M. Lepsius.

Sur la langue et l'écriture : Champollion, *Précis du système hiéroglyphique*. Paris, 1828; *Grammaire égyptienne*. Paris, 1836; *Dictionnaire égyptien*. Paris, 1841. — Lepsius, *Lettre à M. Rosellini sur le système hiéroglyphique*. Rome. 1837. — La grammaire, l'essai de dictionnaire et la chrestomathie placés par M. Birch dans le dernier volume de la traduction anglaise de l'ouvrage de M. Bunsen. — Brugsch, *Scriptura Ægyptiorum demotica*. Berlin, 1848; *Grammaire démotique*. Berlin, 1856; *Hieroglyphisch-demotisches Wœrterbuch*. Leipzig, 1868. — De Rougé, *Lettre à M. de Saulcy sur l'écriture démotique*. Paris, 1849; *Grammaire égyptienne*, 1er fascicule. Paris, 1867. — Le Journal de linguistique et d'archéologie égyptienne de Berlin.

Sur la religion : Champollion, *Panthéon égyptien*. Paris, in-4°. — Birch *Gallery of Egyptian antiquities from the British Museum*. Londres, 1844. — De Rougé, *Notice des monuments égyptiens du Musée du Louvre*; *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*. Paris, 1851. — Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis*. Paris, 1856. — Chabas, *Hymne à Osiris* Paris, 1857 — Lepsius, *Das Todtenbuch der Ægypter*. Leipzig, 1842. — F. Lenormant, *Les livres chez les Égyptiens*. Paris, 1857. — De Rougé, *Études sur le Rituel funéraire*. Paris, 1860.

Sur les monuments : Les volumes d'antiquités dans le grand ouvrage de la Commission d'Égypte. — Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*. Paris, 1833; 2e édit., 1868 — Nestor Lhote, *Lettres d'Égypte*. Paris. — Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*. Berlin, 185 ; les deux premiers volumes de son grand ouvrage des *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien*, comprenant les études d'architecture. — Ampère, *Voyage en Égypte*. Paris, 1868. — Ch. Lenormant, *Beaux-arts et voyages*, tome II.

§ 1. — Constitution sociale.

I. — La division du peuple en classes était la base de la constitution sociale de l'Égypte; la royauté en

était le sommet. Le nombre de ces classes varie dans Hérodote et dans Diodore de Sicile. Le premier en distingue sept : les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les gens de métiers, les interprètes, les pilotes. Le second divise autrement la population. Pour lui, il n'y a que cinq classes : les prêtres, les guerriers, les agriculteurs, les pasteurs, les artisans. Cette divergence entre les deux historiens, qui avaient tous deux vu et parcouru l'Égypte, indique que les renseignements qu'ils nous ont transmis sur cette matière étaient incomplets et assez légèrement pris. De plus, bien des conditions civiles que nous voyons signalées et mentionnées sur les monuments ne rentrent naturellement dans aucune des classes énumérées par les deux écrivains grecs.

On a longtemps supposé, sur la foi de témoignages mal interprétés, que le peuple égyptien était sévèrement divisé en castes. Un savant moderne, J.-J. Ampère, a victorieusement réfuté cette idée [1]. La caste, en effet, n'existe qu'à trois conditions imposées à ses membres : s'abstenir de certaines professions qui leur sont interdites, se préserver de toute alliance en dehors de la caste, continuer la profession qu'on a reçue de ses pères. Or, pour ne parler que des classes sacerdotale et militaire, au sein desquelles les professions se seraient transmises de père en fils suivant Hérodote et Diodore, voici ce que nous apprennent les monuments : 1° les fonctions sacerdotales et militaires, loin d'être exclusives, étaient souvent associées les unes avec les autres, et chacune d'elles avec des fonctions civiles, le même personnage pouvant porter un titre sacerdotal, un titre militaire et un titre civil; 2° un personnage revêtu d'un titre mili-

1. Dans un mémoire qui a été réimprimé à la suite de son *Voyage en Égypte.*

taire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale ; 3° les membres d'une même famille, soit le père, soit le fils, pouvaient remplir l'un des fonctions militaires, l'autre des fonctions civiles ; ces fonctions enfin ne passaient pas nécessairement aux enfants.

Il n'y avait donc pas de caste sacerdotale dans le sens rigoureux du mot, puisque les prêtres pouvaient être en même temps généraux ou gouverneurs de province, architectes ou juges. Il en était de même de l'état militaire, dans lequel le même homme était chef des archers et gouverneur de l'Éthiopie méridionale, préposé aux constructions royales et chef de soldats étrangers. L'hérédité n'était pas non plus la loi générale de la société égyptienne. Sans doute le fils héritait souvent de l'emploi de son père, et plus souvent dans les classes sacerdotale et militaire que dans les autres ; mais ce fait, qui se retrouve dans une foule d'autres sociétés, ne prouve nullement que l'hérédité fût absolue et universelle. Il y avait jadis en France une classe essentiellement vouée à la guerre, c'était la noblesse ; il y en avait une autre au sein de laquelle les charges se transmettaient à peu près de père en fils ; c'était la classe des magistrats. On n'en conclura pas cependant que la France ait jamais été soumise au régime des castes. Il serait donc plus juste de traduire par le mot « corporation, » ainsi que l'a fait Ampère, le mot grec auquel on a donné le sens de « caste. »

II. — De toutes les classes entre lesquelles se partageait la société égyptienne, celles des guerriers et des prêtres jouissaient des plus grands honneurs. Les prêtres, surtout sous les dernières dynasties, formaient dans l'État une sorte de noblesse privilégiée. Ils remplissaient les plus hautes fonctions et possédaient la

plus grande et la meilleure partie du sol; et pour rendre cette propriété inviolable, ils la représentaient comme un don de la déesse Isis, qui leur avait, dans le temps où elle était sur la terre, assigné un tiers du royaume. Ces terres étaient exemptes de toute espèce d'impôts ; elles étaient ordinairement affermées moyennant une redevance qui constituait le trésor commun du temple dont les terres dépendaient, et qui était employée aux dépenses des divinités ainsi qu'à l'entretien des prêtres et de leurs nombreux subordonnés. Ceux-ci, disent les écrivains classiques, ne dépensaient rien de leurs biens propres; chacun d'eux recevait sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donnait cuites; on leur distribuait même chaque jour une grande quantité de bœufs et d'oies; on leur donnait aussi du vin, mais il ne leur était pas permis de manger du poisson.

Les prêtres étaient obligés à la plus extrême propreté sur eux et dans leurs vêtements. « Ils se rasent » le corps entier tous les trois jours, » dit Hérodote dont le récit se trouve pleinement d'accord avec les monuments. « Ils ne portent qu'une robe de lin et des » chaussures en écorce de papyrus; il ne leur est pas » permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. » Ils se lavent deux fois par jour dans l'eau froide et » autant de fois toutes les nuits; en un mot, ils ont » mille pratiques religieuses qu'ils observent régu- » lièrement. »

III. — Après la classe sacerdotale venait, dans l'ordre d'importance, la classe militaire, qui, elle aussi, jouissait de grands priviléges. Selon Hérodote, la classe des guerriers était divisée en deux corps, qui s'appelaient les *Calasiriens* et les *Hermotybiens*. Ils étaient distribués dans les différents nomes de l'Égypte de la manière

suivante : les nomes des Hermotybiens étaient Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis et la moitié de Natho. Ces nomes fournissaient cent soixante mille hommes. Les Calasiriens occupaient les nomes de Thèbes, de Bubastis, d'Aphis, de Tanis, de Mendès, de Sébennytus, de Pharbétis, de Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Mycéphoris, d'Athribis. Ces nomes pouvaient mettre sur pied, lorsqu'ils étaient le plus peuplés, deux cent cinquante mille hommes.

On voit, par la désignation des différents nomes occupés par la classe des guerriers, que les renseignements recueillis par Hérodote se rapportent à l'époque postérieure à la XXIe dynastie, où toute la puissance militaire des Égyptiens s'était concentrée dans la Basse-Égypte. Dans l'intérieur du Delta quatre nomes et demi étaient alors occupés par des Hermotybiens et douze autres par des Calasiriens ; il n'y en avait, au contraire, qu'un seul de chacun d'eux dans la Haute et la moyenne Égypte, savoir, les districts de Chemmis et de Thèbes. Les corps d'origine étrangère, mais fixés à demeure dans le Delta depuis plusieurs générations, comme les Maschouasch, avaient été très-probablement englobés dans l'une ou l'autre de ces catégories.

La classe des guerriers, comme celle des prêtres, était très-richement dotée, et elle possédait à peu près le tiers du sol. Chacun d'eux, au rapport d'Hérodote, avait douze aroures de terre exemptes de toute espèce de charges et redevances. Tous les ans mille hommes, tant des Calasiriens que des Hermotybiens, allaient servir de gardes au roi ; on leur donnait par jour, à chacun, cinq mines de pain (un peu plus de deux kilogr.), deux mines de bœuf (un peu moins d'un kilogr.) et quatre mesures de vin.

Telle fut l'organisation de la force armée en Égypte sous les dernières dynasties de la monarchie pharao-

nique. Les Égyptiens, pendant des siècles, se servirent principalement de troupes nationales, et chez eux le service militaire fut considéré comme un privilége, comme une distinction. Les corps d'auxiliaires étrangers étaient tenus alors dans une situation très-inférieure à celle des corps indigènes; ils n'arrivaient à y être assimilés que lorsque leur existence, conservée héréditairement pendant plusieurs générations, avait fini par en faire de véritables citoyens de l'Égypte, comme les Matoï sous le *Moyen Empire* et les Maschouasch sous le *Nouveau*. Psamétik désorganisa toute cette constitution de l'armée en donnant aux mercenaires grecs, qu'il engageait, le pas sur les troupes nationales. La troupe des guerriers indigènes y vit une violation flagrante de ses priviléges, et deux cent mille guerriers quittèrent spontanément la garnison où le roi les avait, à dessein, relégués, pour aller former des établissements au delà des cataractes.

Dès lors, le nerf de la puissance militaire de l'Égypte fut brisé. Les mercenaires grecs et cariens, dont se composèrent en majorité les armées égyptiennes, devinrent plutôt les instruments des rois que les défenseurs de la nation. La rivalité s'établit entre eux et le reste des guerriers, et l'Égypte fut livrée aux divisions intestines et à l'anarchie. Le jour où l'invasion persique arriva, le pays ne sut pas se défendre, et il suffit d'une bataille pour rendre Cambyse maître de toute la vallée du Nil.

IV. — Toute la portion de la population libre qui n'appartenait ni au corps sacerdotal ni au corps militaire composait, en Égypte, comme un troisième ordre de l'État, qui lui-même se subdivisait en plusieurs classes, dont le nombre et les attributions sont assez mal déterminés par les historiens anciens.

C'est en effet sur ce chapitre que portent les divergences entre Hérodote et Diodore de Sicile. Le premier répartit le peuple en cinq catégories; le second n'en admet que trois : les pasteurs, les agriculteurs et les artisans. Sur certains points il semble assez facile de faire cesser le désaccord. Ainsi les artisans, les marchands, les interprètes, dont Hérodote fait autant de catégories, appartenaient vraisemblablement à la même classe, dont ils ne formaient que des subdivisions; les bouviers et les porchers que le même auteur distingue, rentraient aussi sans doute dans une seule classe, les pasteurs. Mais il reste toujours une différence importante entre Hérodote et Diodore de Sicile, le second admettant une classe particulière d'agriculteurs, que le premier ne connaît pas. Heeren croit qu'ils sont désignés par Hérodote sous le nom de κάπηλοι, hommes de métiers, et alors il faudrait comprendre les agriculteurs parmi les artisans. La nature même de la propriété territoriale en Égypte autorise cette interprétation. En effet, ainsi que le raconte Diodore et que le confirment les monuments, tout le sol de l'Égypte était entre les mains des rois, des prêtres et des guerriers, et les agriculteurs n'étaient pas autre chose que des colons attachés à la glèbe, qui cultivaient, moyennant une redevance, les domaines possédés par les classes privilégiées. On les cédait avec la propriété du sol ; ils ne pouvaient pas sortir du territoire sans la permission du gouvernement; le régime des corvées pour les travaux publics pesait sur eux dans toute sa rigueur. Leur position était à peu près semblable à celle des modernes *fellahs*, qui n'ont pas de propriété à eux et qui exploitent le sol de l'Égypte pour le compte du souverain.

La classe des pasteurs comprenait naturellement tous ceux qui faisaient de l'élève du bétail leur princi-

pale occupation. Il ne faut pas confondre ceux d'entre eux qui habitaient les villages et nourrissaient de grands troupeaux dans l'intérieur du pays avec les pasteurs nomades répandus sur les frontières. Ceux-ci étaient généralement odieux aux Égyptiens : Moïse et Hérodote l'attestent. Cette antipathie, qui remontait aux temps les plus anciens de la monarchie et qui a toujours existé dans l'Orient entre les habitants sédentaires et les nomades ou bédouins, s'appliquait aussi aux tribus étrangères établies dans les marécages du Delta et dont une grande partie descendait des Pasteurs d'Avaris. Ces tribus avaient bien adopté les mœurs égyptiennes ; mais, restées à moitié barbares, elles se livraient au brigandage et entretenaient par leurs déprédations la vieille haine qui animait contre elles les autres classes de la société.

La corporation des porchers, qu'Hérodote distingue expressément de celle des bouviers, était méprisée et regardée comme impure. Elle se composait de gens auxquels on interdisait non-seulement l'accès des temples, mais encore tout mélange avec les autres classes. Le porc était aux yeux des Égyptiens, comme aux yeux des Juifs, un animal immonde. Cependant, d'après un ancien usage, on immolait dans une des fêtes d'Osiris un animal de cette espèce.

La classe des marins ou des pilotes devait se composer d'individus voués à la navigation du Nil. L'inondation qui transformait périodiquement l'Égypte en un vaste lac rendait leurs services indispensables. D'ailleurs il y avait ordinairement sur le Nil et sur les nombreux canaux qui sillonnaient le pays un grand mouvement de bâtiments de toute espèce ; car le transport des marchandises et des matériaux nécessaires aux constructions se faisait par eau. Le fleuve était la grande et presque unique voie du commerce intérieur. Les Égyptiens regardaient la mer comme impure et avaient

horreur de s'y aventurer; aussi est-ce une question fort douteuse que celle de savoir s'ils eurent jamais de véritables marins pris parmi eux, et si, dans le temps où les Pharaons entretinrent des flottes considérables sur la Méditerranée et sur la mer Rouge, elles furent montées par d'autres matelots que des Phéniciens.

Les interprètes, dont Hérodote fait encore une classe à part, étaient indispensables aux besoins du commerce, mais ils ne paraissent avoir été organisés en corporation que sous les rois Saïtes, lorsque les relations de négoce avec les étrangers eurent pris un développement et une activité qu'elles n'avaient encore jamais eues.

§ 2. — Organisation politique et administration.

I. — La constitution politique de l'Égypte ne varia pas dans toute l'énorme durée de l'empire des Pharaons. Elle demeura toujours une monarchie, la plus absolue peut-être qui ait existé dans le monde. Ni changements de dynasties, ni compétitions de princes rivaux n'y apportèrent jamais aucune modification.

« Les Égyptiens, dit Diodore de Sicile, respectent et » adorent leurs rois à l'égal des dieux. L'autorité sou» veraine dont la Providence a revêtu les rois, avec la » volonté et le pouvoir de répandre des bienfaits, leur » paraît être un caractère de la divinité. » Ce passage de l'historien grec est pleinement d'accord avec les faits qui ressortent de l'étude des monuments.

Dès le temps des plus vieilles dynasties on voit exister ce respect sans bornes de la royauté, qui se transforme en un véritable culte et fait du Pharaon le dieu visible de ses sujets. Les monarques égyptiens sont plus que des pontifes souverains, ce sont de réelles divinités. La classe sacerdotale est dans leur dépendance absolue. L'épithète de « fils du dieu Soleil » est l'accessoire

obligé de tout nom de Pharaon. Ils s'intitulent en même temps « le dieu grand, le dieu bon, » ils s'identifient avec la grande divinité Horus, parce que, comme dit une inscription, « le roi est l'image de Ra (le dieu » soleil) parmi les vivants. » Le prince, en montant sur le trône, se transfigurait, pour ainsi dire, aux yeux de ses sujets. De son vivant, il obtenait une complète apothéose. Voilà pourquoi il prenait un nom symbolique et mystérieux, une sorte de nom divin, au moment de son intronisation. Ce nom se lit dès les époques les plus reculées dans les légendes royales sur un étendard que surmonte un épervier couronné. On appelle aussi le monarque « le soleil seigneur de justice, » parce que c'est de lui que tout est censé émaner dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel; il règle tout, comme l'astre du jour règle les phénomènes cosmiques.

La divinité du roi, commencée sur la terre, se complète en quelque sorte et se perpétue dans l'autre vie. Tous les Pharaons morts deviennent des dieux, de façon qu'après chaque règne le panthéon égyptien s'enrichit d'une nouvelle divinité. La série des Pharaons constituait ainsi une série de dieux auxquels le monarque régnant devait adresser ses hommages et ses invocations. De là ces monuments où l'on voit un Pharaon offrant un culte à ses prédécesseurs. La liste en était si longue que, dans les inscriptions commémoratives de leur piété, les rois sont obligés de faire un choix parmi les noms de tous les princes divinisés.

Ce culte des Pharaons fut si persistant et si révéré qu'on vit subsister jusqu'à l'époque ptolémaïque l'adoration des rois de l'âge primitif. Ces rois avaient leurs prêtres particuliers, attachés quelquefois aux autels de deux ou plusieurs monarques à la fois. Mais ce n'est pas tout. Le Pharaon était si bien homme et dieu, il réunissait en lui si véritablement les deux natures dans l'opinion des Égyptiens, qu'il s'adressait à lui-même

un culte. Divers monuments figurent le prince présentant des offrandes à sa propre image, à son propre nom.

On comprend quel prestige une pareille exaltation de la royauté devait donner en Égypte à la puissance souveraine. Cette puissance, déjà si grande chez les peuples de l'Asie, voisins de cette contrée, prenait le caractère d'une véritable idolâtrie. Les Égyptiens n'étaient à l'égard de leur roi que des esclaves tremblants, obligés par la religion même d'exécuter aveuglément ses ordres; les plus hauts et les plus puissants fonctionnaires ne constituaient que l'humble domesticité du Pharaon. Les plus insignifiantes faveurs de celui-ci à leur égard sont mentionnées dans leurs épitaphes comme leurs titres de gloire les plus éclatants. L'un, par exemple, a été autorisé à toucher les genoux du roi et dispensé de se prosterner jusqu'à terre devant lui; l'autre a obtenu le privilége de garder ses sandales dans le palais du prince. Pour s'accommoder d'un semblable régime, pour consentir à s'annuler complétement comme individu et à n'être que le docile ouvrier de la gloire du maître, il fallait que l'Égyptien, comme l'ont été presque tous les peuples de l'Orient, fût totalement dépourvu de ce sentiment d'indépendance, de dignité personnelle, qui est la force et le titre de noblesse des nations modernes et perce déjà chez les Grecs et les Romains; mais pour que ce régime ait duré tant de siècles sans se modifier notablement, il a fallu aussi que l'Égyptien fût profondément pénétré de l'idée que le gouvernement auquel il était soumis émanait de la volonté divine. Une vive foi religieuse dévoyée dans ce sens dégradant pouvait seule lui inspirer la résignation nécessaire à sa condition servile.

II. — Autour d'un roi-dieu, l'étiquette ne pouvait manquer d'être rigoureuse. Non-seulement tous les actes de la vie publique des rois, mais aussi ceux de

leur vie privée et journalière, étaient réglés d'une manière invariable. Éveillé dès le matin, le roi devait d'abord recevoir et lire les lettres qui lui étaient envoyées de toutes parts, afin de prendre une exacte connaissance de ce qui se passait dans son empire. Ensuite, après s'être baigné et revêtu des insignes de la royauté, il offrait un sacrifice aux dieux. Les victimes étaient amenées à l'autel ; le grand prêtre se tenait près du roi, lui servant d'assistant, et, en présence du peuple, il suppliait à haute voix les dieux de conserver au prince la santé et les autres biens. En même temps il énumérait les vertus du roi, parlait de sa piété envers les dieux et de sa douceur envers les hommes. Il le représentait tempérant, magnanime, ennemi du mensonge, aimant à faire le bien, etc. En un mot, toutes les vertus, toutes les qualités lui étaient attribuées, et nulle part plus qu'en Égypte ne régnait le principe que « le roi » ne peut mal faire. »

Quant à ce qui est des assemblées populaires pour juger les rois après leur mort, dont parlent plusieurs auteurs grecs, c'est un pur et simple roman. Le roi mort était aussi bien dieu que le roi vivant. S'il y a eu dans la série des annales égyptiennes quelques rois privés de sépulture et dont les noms ont été effacés sur les monuments, ce n'a pas été par suite d'un jugement populaire, mais bien par l'ordre d'un autre roi qui voulait traiter son rival en usurpateur.

III. — L'administration de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête des Perses, était aux mains d'une bureaucratie puissante, nombreuse, savamment constituée, avec une hiérarchie à laquelle les pays les plus bureaucratiques du monde moderne n'ont rien de supérieur ; c'était là ce qu'on appelait l'immense corporation des scribes. Cette administration était très-paperassière et tenait sa comptabi-

lité de la façon la plus régulière. Parmi les papyrus conservés jusqu'à nous il y a un assez grand nombre de rapports administratifs et de fragments de registres des comptes publics.

Les services dont le personnel était le plus nombreux et le plus savamment monté étaient ceux des travaux publics, de la guerre et de l'intendance des revenus de l'État. L'argent monnayé était inconnu, tous les impôts se percevaient en nature. Le sol était divisé en trois catégories suivant la nature des redevances qu'il fournissait à l'État : les canaux (*maou*) payaient la dîme en poissons, les terres arables (*ouou*) en céréales, et les marais (*pehou*) en têtes de bétail. Un cadastre soigneusement établi, et tenu au courant des mutations, comprenait pour chaque district le relevé de toutes les espèces de terres et les noms de ceux qui les possédaient.

IV. — Le territoire de l'Égypte proprement dite était divisé, sous le rapport de l'administration, en un certain nombre de districts auxquels les Grecs donnèrent le nom de *nomes*. Le chef-lieu du nome était le sanctuaire de telle ou telle divinité ; et chaque temple principal formait, avec le territoire qui en dépendait, un nome particulier qui se distinguait des autres par son culte et par ses cérémonies. C'est ce que dit Hérodote et que confirment les monuments. Le nombre des nomes ou préfectures était, sous la domination grecque des Ptolémées, de trente-six, dix dans la Haute-Égypte, seize dans l'Égypte-Moyenne, et dix dans la Basse-Égypte. Au temps des Pharaons, on ne distinguait que deux régions, la Supérieure et l'Inférieure, et chacune comprenait vingt-deux nomes, en tout, par conséquent, quarante-quatre. On en trouve des listes sur les parois de certains temples, et c'est d'après ces listes que nous avons dressé le tableau suivant des nomes et de leurs divinités tutélaires.

RÉGION SUPÉRIEURE

NOMS ÉGYPTIENS	NOMS GRECS	DISTRICTS MODERNES CORRESPONDANTS	DIVINITÉS PROTECTRICES
1. Kene	La Nubie	La Nubie	Chnoum-ra.
2. Tes-Hor	Apollinopolite	Edfou	Har-hat.
3. Ten	Latopolite	Esneh	La déesse Souvan.
4. Tsam	Diospolite	Médinet-Abou	Month.
5. Horti	Coptite	Keft	Min.
6. Emsouh	Tentyrite	Dendérah	La déesse Isis.
7. Seschesch	Phathyrite	Hon	La déesse Hathor.
8. Abôt	Thinite	Arabat-el-Matfouneh	Anhour.
9. Sechem	Panopolite	Achmim	Min.
10. Tsets	Aphroditopolite	Ldfeh	Harsiési.
11. Scheshotep	Antéopolite	Kaou	Chnoum.
12 Touf	Hypsélite	Sotb	Anubis.
13. Chesf-chent	Lycopolite supérieur	Syout	Ap-herou.
14. Chesf-pehou	Lycopolite inférieur	Manfalout	La déesse Hathor.
15 Oun	Hermopolite supérieur	Aschmounéin	Thoth.
16. Sah	Hermopolite inférieur	Minieh	Horus de Behen.
17. Anoup	Cynopolite	El-Kaïs	Anubis.
18 Seb	Oxyrynchite	Behnésah	Anubis.
19. Tsebets	Aphroditopolite	....	La déesse Nephthys.
20. Neha-chent	Arsinoïte supérieur	Le Fayoum	Sevek.
21. Neha-pehou	Arsinoïte inférieur	Le Fayoum	La déesse Hathor.
22. Seft	Héracléopolite	Anasieh	....

RÉGION INFÉRIEURE

NOMS ÉGYPTIENS	NOMS GRECS	DISTRICTS MODERNES CORRESPONDANTS	DIVINITÉS PROTECTRICES
1. Sebt-het	Memphite	Menf	Phtah-Sokar-Osiris.
2. Aa	Latopolite	Aousim	La déesse Bast (la Bubastis des Grecs).
3. Ament	Libyque	......	La déesse Hathor.
4. Saï-res	Saïte supérieur	Saa	La déesse Neith.
5. Saï-méhit	Saïte inférieur	Alexandrie	
6. Ka	Athribite	Etrib	Hor.
7. .... ament	......	......	Sevek.
8. .... abt	......	......	......
9. Ati	Canopique (?)	......	Osiris.
10. Ka-kem	......	......	Apis.
11. Ka-hebs	......	......	Osiris.
12. Ka-sché	......	......	......
13. Hak	Héliopolite	Matarieh	Atoum.
14. Choun-abt	Heroopolite	Ouady-Toumilat	Horus.
15. Habou	Bubastite	Tell-Bastah	La déesse Hathor.
16. Chev	Thmuite	......	La déesse Hatméhi.
17. Sam-hout	......	......	Samta.
18. Chroud-chen	......	......	......
19. Chroud-pehou	Bouto (?)	......	La déesse Bouto.
20. Sept-hor	Arabique	......	Sept-achem.
21. Au	......	......	Horus.
22. Men	Mendésien	......	Ba-n-ded (Mendis).

A la tête de chaque nome était un gouverneur, appelé par les Grecs nomarque. Toute l'administration se rattachait à cette institution. Il y avait au-dessous des nomarques d'autres magistrats, qui leur étaient subordonnés et qui, nommés par les Grecs toparques, administraient les districts secondaires et les cantons.

Un esprit de particularisme local très-marqué animait les nomes. Ils avaient de l'un à l'autre de fréquentes querelles, politiques ou religieuses, qui dégénéraient souvent en émeutes et en rixes sanglantes.

V. — L'organisation judiciaire était presque indépendante du pouvoir royal ; les rois ne jugeaient eux-mêmes qu'en suprême ressort, dans des cas très-rares et en général dans des affaires qui tenaient par quelque côté à la politique. La juridiction ordinaire et régulière appartenait à des tribunaux qui étaient tenus d'observer rigoureusement les lois. La classe sacerdotale était en possession de recruter la magistrature égyptienne. Les grandes villes de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes, qui renfermaient les colléges sacerdotaux les plus florissants, fournissaient les principaux juges ; chacune en donnait dix. Ces trente juges choisissaient entre eux un président, et la place que celui-ci laissait libre était immédiatement remplie par un autre juge de la même ville. Ces magistrats étaient entretenus aux dépens du trésor royal, et le président avait des appointements considérables. Les affaires se traitaient par écrit, jamais de vive voix, afin, disait-on, de prévenir tout ce qui pouvait troubler l'impartialité du juge en excitant les passions. Le demandeur dans les procès civils, l'accusateur dans les procès criminels (car il n'y avait pas de ministère public) présentait d'abord sa plainte par écrit et indiquait le dédommagement auquel il prétendait ou la peine dont il requérait l'application contre le coupa-

ble. Le défendeur ou l'accusé recevait communication de la requête de la partie adverse, et devait répondre aussi par écrit à chacun de ses chefs. Il était permis au demandeur de faire encore une réplique et au défendeur d'y répondre. Le tribunal était alors obligé de prononcer son jugement, qui était rendu par écrit et scellé du sceau du président. Celui-ci portait au col une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une image en pierre précieuse, qui représentait la déesse Ma, la vérité et la justice, reconnaissable à l'attribut de la plume d'autruche placé au-dessus de sa tête. Il fallait que le président mît cette chaîne pour que la séance pût commencer. Quand l'arrêt était rendu, le président imposait cette image de la vérité sur l'une des parties mises en présence, et le procès était jugé.

Nous possédons les dossiers de deux procès criminels égyptiens ; le premier, jugé par une commission nommée spécialement par le roi, est celui des conspirateurs du règne de Ramsès III; le second, jugé par les tribunaux ordinaires, celui d'une bande de voleurs qui, sous Ramsès IV, s'était organisée pour dévaliser les tombeaux de Thèbes. Le résumé de l'enquête de ce dernier procès est conservé dans un papyrus du Musée Britannique. Malheureusement dans les papyrus jusqu'à présent retrouvés et connus il n'y a aucun document original et authentique relatif à un procès civil. Une juridiction spéciale était réservée pour les affaires qui touchaient à la religion, comme les procès de magie.

§ 3. — Lois.

I. — Les lois égyptiennes étaient trop remarquables pour que nous puissions les passer sous silence. « L'É-» gypte, a dit Bossuet, était la source de toute bonne

» police. » En effet, quelque imparfaites que soient les notions que nous possédons à cet égard, il est facile de voir, d'après les écrivains anciens, que la législation égyptienne respectait tous les grands sentiments de l'âme humaine et qu'elle répondait aux besoins les plus élevés de l'ordre social. Rappelons quelques-unes de ces lois, et laissons parler Diodore de Sicile, très-complet et très-bien informé à ce sujet.

II. — « D'abord le parjure était puni de mort, parce qu'il est la réunion des deux plus grands crimes qu'on puisse commettre, l'un contre les dieux et l'autre contre les hommes. Celui qui voyait dans son chemin un homme aux prises avec un assassin ou subissant quelque violence, et ne le secourait pas lorsqu'il le pouvait, était condamné à mort. S'il avait été réellement dans l'impossibilité de porter du secours, il devait dénoncer les coupables et les traduire devant les tribunaux. S'il ne le faisait pas, il était condamné à recevoir un nombre déterminé de coups de verge et à la privation de toute nourriture pendant trois jours. Ceux qui faisaient des accusations mensongères subissaient, lorsqu'ils étaient démasqués, la peine infligée aux calomniateurs. Il était ordonné à tout Égyptien de déposer chez le magistrat un écrit indiquant ses moyens de subsistance ; celui qui faisait une déclaration fausse ou qui gagnait sa vie par des moyens illicites était condamné à mort. Celui qui avait tué volontairement, soit un homme libre, soit un esclave, était puni de mort ; car les lois voulaient frapper, non d'après les différences de fortune, mais d'après l'intention du malfaiteur ; en même temps par les ménagements dont on usait envers les esclaves, on les engageait à ne jamais offenser un homme libre. Une femme enceinte, condamnée à mort, ne subissait sa peine qu'après avoir enfanté : on pensait qu'il était sou-

veraiuement injuste de faire participer un être innocent à la peine du coupable, et de faire expier, par la vie de deux personnes, le crime commis par une seule. Les juges qui faisaient mourir un innocent étaient aussi coupables que s'ils avaient acquitté un meurtrier.

» Parmi les lois qui concernaient les soldats, il y en avait une qui infligeait, non pas la mort, mais l'infamie à celui qui avait déserté les rangs, ou qui n'avait point exécuté l'ordre de ses chefs. Si plus tard il effaçait sa honte par quelque action d'éclat, il était rétabli dans son poste. Ainsi le législateur faisait du déshonneur une peine plus terrible que la mort, pour habituer les guerriers à regarder l'infamie comme le plus grand de tous les malheurs ; en même temps ceux qui avaient été punis de cette façon pouvaient rendre de grands services pour recouvrer la confiance première, tandis que, s'ils avaient été condamnés à mort, ils n'auraient plus été d'aucune utilité pour l'État. L'espion, qui avait révélé à l'ennemi des plans secrets, était condamné à avoir la langue coupée. Les faux monnayeurs, ceux qui falsifiaient les poids et les mesures, ou qui contrefaisaient les sceaux, ceux qui rédigeaient des écritures fausses ou altéraient les actes publics, étaient condamnés à avoir les deux mains coupées. Les lois concernant les femmes étaient très-sévères. Celui qui était convaincu d'avoir fait violence à une femme libre devait être mutilé, car on considérait que ce crime comprenait en lui-même trois maux très-grands : l'insulte, la corruption des mœurs et la confusion des enfants. Pour l'adultère commis sans violence, l'homme était condamné à recevoir mille coups de verges, et la femme à avoir le nez coupé. Le législateur voulait qu'elle fût privée de ses attraits, qu'elle n'avait employés que pour la séduction. »

III. — Quelques-unes des lois civiles n'étaient pas

moins remarquables. On attribuait au roi Bokenranf (Bocchoris) divers règlements relatifs aux transactions commerciales. Ainsi une dette était nulle si le débiteur affirmait, par un serment solennel, ne rien devoir au créancier qui n'était nanti d'aucun titre. Dans aucun compte, l'intérêt dû ne devait dépasser le capital. Les biens du débiteur étaient engagés pour ses dettes, mais non sa personne. Le législateur avait pensé que la personne du citoyen appartenait à l'État, qui, à tout moment, peut le réclamer pour son service, soit dans la guerre, soit dans la paix. La contrainte par corps n'était donc, dans aucun cas, admise. Hérodote parle aussi d'une loi assez singulière attribuée à Osortasen III (Raschakéou-Asychis), et qui autorisait les Égyptiens à emprunter en mettant en gage la momie de leurs pères. Le prêteur était en même temps en possession du tombeau de l'emprunteur. Celui qui ne payait pas sa dette était privé des honneurs de la sépulture de famille, et en privait aussi ceux de ses enfants qui mouraient pendant la durée de cet engagement sacré.

Nombre de contrats de vente et de louage de fonds de terre et de maisons, tracés sur papyrus, nous ont été conservés dans les hypogées funéraires au milieu des papiers de famille des défunts. On y voit de quelles garanties, de combien de formalités protectrices la propriété était environnée dans l'Égypte antique.

§ 4. — Mœurs et coutumes.

I. — Il faudrait d'immenses détails pour faire connaître tout ce que les monuments nous ont appris sur les coutumes et la vie privée des Égyptiens. Ce

peuple était à la fois agriculteur, industriel et guerrier. Le sol fertile de la vallée du Nil fut de tout temps cultivé par sa nombreuse population, et si les machines proprement dites manquèrent toujours aux Égyptiens, si la fabrication des objets de consommation journalière et universelle paraît avoir été chez eux obtenue par des procédés aussi simples que ceux de leur agriculture, les objets de luxe, d'un luxe à la fois élégant et dispendieux, furent de très-bonne heure produits en Égypte; les musées d'Europe en contiennent des preuves trop nombreuses et trop décisives pour laisser un doute à cet égard. Un grand nombre d'ouvriers étaient employés au tissage et à la teinture de riches étoffes. L'art de travailler les métaux, de fabriquer la porcelaine et le verre, de préparer l'émail et le mastic pour les mosaïques, avait atteint sur les bords du Nil un haut degré de perfection ; enfin les produits de l'industrie égyptienne étaient exportés par terre et par mer dans les contrées les plus lointaines. La nation ne connaissait, du reste, pas l'usage de la monnaie; on faisait le commerce par voie d'échange, ou bien en employant les métaux à l'état de lingots pour leur valeur de poids.

Hérodote remarque dans les habitudes industrielles et commerciales des Égyptiens deux particularités absolument contraires aux usages des Grecs : c'étaient des hommes qui travaillaient à la fabrication des tissus et faisaient marcher les métiers : c'étaient souvent des femmes qui s'adonnaient aux opérations du négoce.

II. — En général, le caractère de l'Égyptien était facile, ses mœurs douces et telles qu'on devait les trouver chez un peuple naturellement obéissant, profondément religieux et de très-bonne heure civilisé. « Il n'y a parmi les Grecs, dit Hérodote, que les Lacédémo-

niens qui s'accordent avec les Égyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards ; si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne ; si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Lorsque les Égyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux. »

Le même auteur dit encore, et l'étude des monuments confirme sur tous les points son témoignage : « Après les Libyens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Égyptiens... Ils sont persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons... Ils font leur pain avec de l'épeautre ou blé barbu ; ils boivent de la bière dans certains districts, et vivent de poissons crus, séchés au soleil ou mis dans de la saumure ; ils mangent crus, pareillement, les cailles, les canards et quelques petits oiseaux, qu'ils ont eu soin de saler auparavant ; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

» Leurs habits sont de lin, composés d'une pièce d'étoffe enroulée autour des reins, avec des franges sur les jambes ; par-dessus ils s'enveloppent d'un manteau de laine blanche, mais ils ne le portent pas dans les temples. On ne les ensevelit pas non plus avec cet habit, les lois de la religion le défendent. »

III. — « Aux festins que font les riches, rapporte encore Hérodote, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée qu'elle représente parfaitement un mort. On la montre à tous les convives, tour à tour, en leur disant : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez

» après votre mort; buvez donc maintenant et vous di-
» vertissez. »

« La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une espèce de maladie et non de plusieurs. Aussi y a-t-il un grand nombre de médecins; les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux d'estomac, d'autres pour les maladies internes. »

Le soin du corps, le besoin de le soustraire après la mort à toutes les chances de destruction était encore une des préoccupations sérieuses des Égyptiens. De là la coutume des embaumements, qui se rattachait, du reste, à l'ensemble des idées religieuses sur les destinées de l'âme après la mort. Il fallait que le corps fût mis à l'abri de toute profanation, de toute corruption, afin que l'âme pût le retrouver intact au jour de la résurrection. De là ces précautions infinies pour la conservation des cadavres; de là cette quantité énorme de momies qui remplissent nos musées et qu'on retrouve partout en Égypte. Il faut lire dans Hérodote la curieuse description des procédés employés pour les embaumements, qui différaient suivant le rang et la fortune de chacun.

§ 5. — Écriture.

I. — Les Grecs ont donné le nom d'***hiéroglyphes***, c'est-à-dire « sculptures sacrées, » à l'écriture nationale des Égyptiens, composée tout entière d'images d'objets matériels. Bien que très-impropre, ce nom a été adopté par les modernes et est si complétement passé dans l'usage, que l'on ne saurait plus aujourd'hui le remplacer par une appellation plus exacte. Ni les Grecs

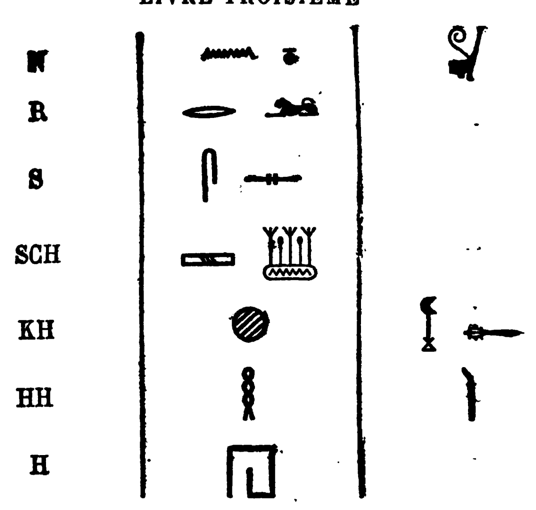
ni les Romains, quand ils ont été les maîtres de l'Égypte, n'ont cherché à s'instruire de la façon de lire cette écriture, qui leur paraissait un arcane et dont cependant les indigènes continuaient à se servir sous leur autorité. Pendant des siècles et des siècles le déchiffrement des hiéroglyphes, pour lequel les écrivains classiques ne fournissaient ainsi aucun secours, est demeuré enveloppé de nuages mystérieux, et l'on désespérait de jamais parvenir à les dissiper. Le génie pénétrant d'un Français est enfin parvenu, il n'y a pas encore cinquante ans, à soulever le voile. Réalisant, par un prodigieux effort d'induction et de divination, la plus grande découverte du XIXe siècle dans le domaine des sciences historiques, Jean-François Champollion, né à Figeac (Lot) le 23 décembre 1790, mort à Paris le 4 mars 1832, parvint à fixer sur des bases solides les principes de la lecture des hiéroglyphes. Nombre de savants l'ont suivi dans la voie qu'il avait ouverte; ce sont principalement MM. Ch. Lenormant, Ampère, de Rougé, Mariette et Chabas en France; MM. Lepsius et Brugsch en Allemagne; M. Birch en Angleterre. Par leurs études approfondies et persévérantes, la découverte de Champollion a été perfectionnée et complétée, les résultats en ont été étendus. Elle ne saurait plus maintenant être mise en doute par personne, et les hiéroglyphes de l'antique Égypte se traduisent avec autant de certitude que les livres de la littérature classique.

II. — Il n'est plus possible, dans l'état actuel de la science, de soutenir, comme on l'a fait pendant si longtemps, que les hiéroglyphes étaient une écriture mystérieuse, réservée seulement aux prêtres et les maintenant seuls en possession du dépôt des connaissances. L'écriture hiéroglyphique se retrouve partout, sur les

monuments publics et sur des objets de la vie domestique, dans les récits historiques et dans les éloges des rois destinés à la plus grande publicité, s'adressant à la postérité la plus reculée, comme dans l'exposé des plus subtiles doctrines de la religion égyptienne. Ce serait aussi une opinion très-éloignée de la vérité que de regarder les hiéroglyphes comme étant toujours, ou même généralement, des symboles. Il y a sans doute parmi eux des caractères *symboliques*, le plus souvent d'une intelligence facile, comme il y a, et en grand nombre, des caractères *figuratifs* qui représentent l'objet lui-même; mais la majorité des signes qui se trouvent dans tout texte hiéroglyphique sont des caractères *phonétiques*, c'est-à-dire représentant soit des syllabes (et ceux-là sont assez variés pour offrir quelquefois des difficultés sérieuses), soit des lettres appartenant à un alphabet médiocrement compliqué. Ces lettres sont aussi des dessins d'objets, mais d'objets dont le nom égyptien commençait par la lettre en question, comme les caractères syllabiques (véritables *rébus*) représentaient un objet désigné par cette syllabe. C'est même ainsi que Champollion est parvenu à reconstruire tout le système de l'écriture et de la langue égyptienne, dès que la comparaison des noms propres royaux (désignés par un encadrement ou cartouche) dans des textes joints à une traduction grecque — comme la fameuse inscription de Rosette — lui eut permis de faire les premiers pas dans le déchiffrement de l'alphabet, s'aidant pour le reste de la connaissance du copte, langue dérivée et très-voisine de l'ancien égyptien, qui est demeurée jusqu'à nos jours la langue liturgique des chrétiens de l'Égypte.

III. — Le tableau suivant contient l'alphabet égyptien proprement dit, tel qu'on peut l'extraire des textes tracés en hiéroglyphes.

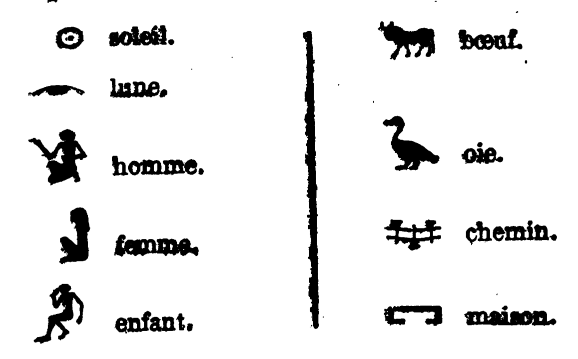
	Signes d'un usage très-habituel.	Signes d'un usage plus rare.
A		
Â		
I		
OU		
F		
B		
P		
K		
Q		
G		
T		
D		
TS		
M		



IV. — Les mots écrits phonétiquement, c'est-à-dire dont l'écriture représente le son, la prononciation, soit au moyen des lettres de cet alphabet, soit au moyen des nombreux signes syllabiques usités des scribes égyptiens, composent la plus grande partie de tout texte hiéroglyphique. Mais, de distance en distance, on y rencontre aussi des mots exprimés au moyen d'un caractère *idéographique*, c'est-à-dire d'une figure qui peint à elle seule l'idée exprimée par le mot, indépendamment du son de ce mot et de la prononciation qu'on lui donnait en lisant le texte. Un tel mélange d'éléments de deux natures absolument différentes dans une même écriture n'est pas un fait aussi bizarre, aussi en dehors de nos habitudes qu'il peut le sembler au premier abord. Nous aussi nous avons nos signes idéographiphes, que nous employons souvent au milieu d'une phrase dont tous les autres mots sont écrits alphabétiquement. Tels sont nos signes algébriques (+ plus, — moins, etc.); tels sont surtout nos chiffres, qui pour

toutes les nations européennes peignent l'idée des mêmes nombres, d'une manière absolument indépendante de toute lecture prononcée, car chaque nation les lit par un mot différent, qui est celui par lequel elle désigne le nombre.

Ainsi que nous l'avons déjà dit tout à l'heure, ces signes idéographiques sont de deux espèces, *figuratifs* ou *symboliques*. Les premiers consistent dans la figure même de l'objet matériel que l'on veut désigner, et n'ont pas d'autre signification. En voici quelques exemples.



Quant aux symboles, ce sont aussi des représentations de choses concrètes employées à représenter des idées abstraites et quelquefois aussi des idées concrètes dont l'expression figurative directe aurait demandé des images trop développées et trop compliquées. Ils sont formés de quatre manières différentes :

1° Par *synecdoche*, en peignant la partie pour le tout; ce sont alors de simples abréviations des caractères figuratifs dont on eût craint la complication. C'est ainsi que l'idée de *combat* est notée par deux bras armés, l'un d'un bouclier et l'autre d'une hache d'armes; les deux prunelles rendent quelquefois l'idée des *yeux*, et pour

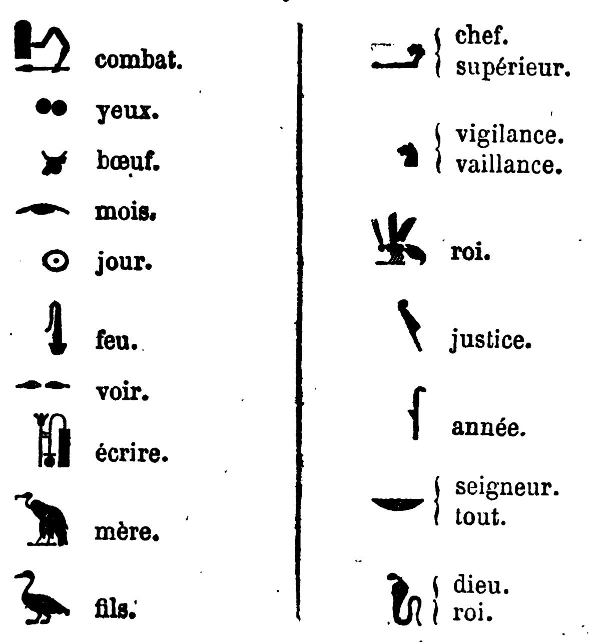
écrire *bœuf* on se borne quelquefois à dessiner la tête de l'animal au lieu de sa figure entière.

2° Par *métonymie*, en peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'ouvrage produit. Ainsi le *mois* est exprimé par l'image de la lune, le *jour* par celle du soleil, qui en est l'auteur et la cause, le *feu* par une colonne de fumée sortant d'un réchaud, l'action de *voir* par les deux yeux ou les deux prunelles, l'*écriture* par le roseau à écrire uni à un vase à encre et à une palette.

3° Par *métaphore*, en peignant un objet qui avait quelque similitude réelle ou généralement supposée et facile à comprendre avec l'objet de l'idée à exprimer. Le vautour était le symbole de l'idée de *mère*, parce que l'on croyait que cette espèce d'oiseaux ne comprenait que des femelles et produisait sans le concours du mâle; la figure de l'oie du Nil signifiait *fils*, à cause de l'opinion populaire qui attribuait à ce volatile des vertus de piété filiale dignes de servir d'exemple aux hommes. La *priorité*, la *prééminence* ou la *supériorité* s'exprimaient par les parties antérieures du lion; les idées de *vigilance* et de *vaillance* par la tête du même animal, qu'on disait dormir les yeux ouverts. L'abeille voulait dire *roi*, parce que cet insecte est soumis à un gouvernement régulier et en apparence monarchique.

4° Par *énigmes*, en employant, pour exprimer une idée, l'image d'un objet physique n'ayant que des rapports très-cachés, excessivement éloignés, souvent même de pure convention, avec l'objet de l'idée à noter. D'après cette méthode, fort vague de sa nature, une plume d'autruche signifiait la *justice*, parce que, disait-on, toutes les plumes de cet oiseau sont égales; un rameau de palmier représentait l'*année*, parce qu'on supposait que cet arbre poussait douze rameaux par an, un dans chaque mois; une corbeille tressée en joncs était

le symbole des idées de *seigneur* et de *totalité*; le serpent uræus de celles de *royauté* et de *divinité*.



V. — Outre les hiéroglyphes proprement dits, dont nous avons essayé de faire comprendre la nature, les Égyptiens avaient une écriture cursive, à laquelle on a donné, d'après les Grecs, le nom tout à fait inexact d'*hiératique*. Les caractères en sont une abréviation plus ou moins altérée des hiéroglyphes. C'est dans ce système que sont écrits presque tous les *livres* sur papyrus que nous possédons aujourd'hui, ainsi que les registres de comptes et les contrats du temps de la XVIIIe et de la XIXe dynastie. Enfin, au VIIe siècle avant Jésus-Christ (du moins on n'en connaît pas d'exemple antérieur) on commença à faire usage d'une

écriture plus abrégée encore, que les Grecs ont appelée *démotique*. Bien que l'on n'y reconnaisse plus le tracé d'aucune des images primitives, cette écriture renferme encore le même mélange de phonétisme et d'idéographie que les hiéroglyphes.

§ 6. — Littérature et sciences.

I. — La littérature égyptienne était nombreuse et célèbre; les auteurs classiques parlent fréquemment des livres de l'Égypte. Dans le Rhamesséum de Karnak on a retrouvé la salle de la bibliothèque, placée sous la protection de Thoth, dieu des sciences et des arts, et de la déesse Saf, *dame des lettres*.

Nous ne possédons malheureusement plus que bien peu de choses de toutes ces richesses littéraires où allèrent puiser quelques-uns des plus beaux génies de l'antiquité grecque. Mais ce que l'on a pu jusqu'à présent retrouver et lire de manuscrits sur papyrus peut donner une certaine idée de la variété des sujets traités dans les livres égyptiens.

II. — Le premier rang y appartient aux livres religieux, et surtout à celui dont on possède le plus de copies, à ce grand ouvrage sacré contenant l'exposé complet des croyances égyptiennes sur le sort de l'âme après la mort, que les savants modernes ont appelé *Rituel funéraire*, mais qui en réalité portait le titre de *Livre de la manifestation à la lumière*. On en déposait dans chaque cercueil de momie un exemplaire plus ou moins complet suivant la fortune du défunt. Une révision de ce livre fut exécutée sous la XXVI[e] dynastie et il prit alors sa forme définitive. Mais beaucoup de ses parties remontent à la plus haute antiquité. Certains

chapitres sont indiqués comme composés sous le roi Hesep-ti de la Ire dynastie, d'autres comme datant du règne de Menkéra (IVe dynastie), et en effet on a trouvé un grand nombre de chapitres du *Rituel* sur des monuments fort antérieurs à l'invasion des Pasteurs.

Toute la série des pèlerinages que l'âme, une fois séparée du corps, était censée accomplir dans les régions diverses du ciel infernal se trouve racontée dans ce livre, où l'on rencontre aussi des hymnes, des prières, des formules pour toutes les cérémonies relatives aux funérailles et au culte des morts. La doctrine de l'immortalité de l'âme en fait le fond, mais en même temps il ne s'en détache pas une conception bien nette de sa personnalité.

Le lecteur verra, nous n'en doutons pas, avec intérêt une analyse succincte d'un livre qui tient une si grande place dans la littérature de l'Égypte et renferme l'exposé des principales doctrines philosophiques et religieuses de la civilisation pharaonique.

III. — Le *Rituel funéraire* s'ouvre par une grande scène dialoguée qui se passe au moment même de la mort, lorsque l'âme vient de se séparer du corps. Le mort, s'adressant à la divinité infernale, énumère tous ses titres à sa faveur et lui demande de l'admettre dans son empire. Le chœur des âmes glorifiées intervient, comme dans la tragédie grecque, et appuie la prière du défunt. Le prêtre sur la terre prend à son tour la parole et joint sa voix pour implorer aussi la clémence divine. Enfin Osiris, le dieu des régions inférieures, répond au mort : « Ne crains rien en m'adressant ta prière » pour l'éternelle durée de ton âme, pour que j'ordonne » que tu franchisses le seuil. » Rassurée par cette parole divine, l'âme du défunt pénètre dans le *Ker-neter*, la terre des défunts, et recommence ses invocations.

Après le début grandiose que nous venons d'analyser, viennent plusieurs petits chapitres, beaucoup moins importants, relatifs aussi à la mort et aux premières cérémonies des funérailles. Enfin, l'âme du défunt a franchi les portes du Ker-neter; il pénètre dans cette région infernale, et, à son entrée, il est ébloui de l'éclat du Soleil, qui se manifeste à lui pour la première fois dans l'hémisphère inférieur. Il entonne un hymne de louanges au Soleil, sous forme d'invocations et de litanies entremêlées.

Après cet hymne, une grande vignette, représentant l'adoration et la glorification du Soleil, à la fois dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, indique la fin de la première partie du *Rituel*, qui en est comme l'introduction. La seconde partie va nous retracer les diverses péripéties des migrations de l'âme dans l'hémisphère inférieur.

« Les Égyptiens, dit Horapollon dans ses *Hiéroglyphiques*, appellent la science *sbo*, ce qui veut dire plénitude de nourriture. » Ce passage renferme certainement une allusion aux idées religieuses sur la destinée des morts. La science et la nourriture sont en effet identifiées à chaque instant dans le *Rituel*. La science des choses religieuses est cette nourriture mystique que l'âme doit emporter avec elle et qui doit la soutenir dans ses pérégrinations et dans ses traverses. L'âme qui n'aura pas assez de science ne parviendra pas au terme de son voyage et sera repoussée au tribunal d'Osiris. Il faut donc, avant qu'elle commence son voyage, la munir d'une provision de cette nourriture divine. C'est à cela qu'est destiné le long chapitre qui ouvre la seconde partie. Il est accompagné d'une grande vignette, qui représente une série des symboles les plus augustes de la religion égyptienne. Le texte contient la description de ces symboles avec leur expli-

cation mystique. Au commencement du chapitre, descriptions et explications sont assez claires ; mais, à mesure que l'on avance, on s'élève dans une région plus haute et plus obscure ; à la fin du chapitre, le fil se perd pour nous presque complétement, et, comme il arrive souvent en pareil cas, l'explication finit par devenir beaucoup plus difficile à comprendre que le symbole et la phrase expliquée.

Vient ensuite une série de prières à prononcer pendant l'embaumement, tandis qu'on enroule le corps dans ses bandelettes [1]. Ces invocations sont adressées à Thoth, l'Hermès égyptien, qui remplit, comme dans la religion des Grecs, le rôle de *psychopompe* ou de conducteur des âmes. Elles présentent un haut intérêt, car chacune fait allusion à un fait de la grande épopée d'Osiris et de sa lutte contre Typhon, dont Plutarque et Synésius nous ont laissé des versions plus récentes. Le mort s'adresse au dieu et lui demande de lui rendre encore le service que, dans cette circonstance solennelle, il a rendu à Osiris et à son fils Horus, *vengeur de son père.*

Une fois le corps enveloppé dans sa momie, l'âme bien pourvue de la provision de science qui lui est nécessaire, le mort va commencer son voyage. Mais il est encore immobile, il n'a plus l'usage de ses membres ; il faut qu'il s'adresse aux dieux qui lui rendent successivement toutes les facultés qu'il avait dans sa vie terrestre, pour qu'il puisse se tenir debout, marcher, parler, prendre sa nourriture et combattre [2]. Ainsi muni, il part ; et avec l'aide de son scarabée, qu'il tient sur son cœur comme passe-port, il franchit l'entrée des enfers [3].

Dès les premiers pas, des obstacles terribles se pré-

1. Chap. XVIII-XX. — 2. Chap. XXI-XXIX. — 3. Chap. XXX.

sentent sur son chemin. Des monstres effroyables, serviteurs de Typhon, crocodiles de terre et d'eau, serpents de toutes sortes, tortues et autres reptiles, se précipitent sur le mort pour le dévorer[1]. Alors s'engage une série de combats, où le mort et les animaux contre lesquels il lutte s'adressent mutuellement des injures à la façon des héros d'Homère. Enfin l'*Osiris* (c'est le nom que reçoivent tous les morts, ainsi que nous l'expliquerons dans le paragraphe suivant) a vaincu tous ses ennemis; il a renversé les monstres typhoniens et forcé le passage; dans l'exaltation de sa victoire, il entonne un chant de triomphe[2], où il s'assimile à tous les dieux, dont les membres sont devenus les siens. « Mes cheveux, dit-il, sont ceux de l'abîme céleste; ma face, celle du Soleil; mes yeux, ceux d'Hâthor (la Vénus égyptienne); » et ainsi de suite toutes les parties de son corps. Il a même la force de Seth, c'est-à-dire de Typhon; car la lutte du bon et du mauvais principe n'est qu'apparente; au fond, ils se confondent l'un et l'autre dans le même panthéisme, et reçoivent également les adorations de l'initié.

Après de pareils travaux, le mort a besoin de repos; il s'arrête quelque temps pour reprendre ses forces et repaître sa faim dévorante[3]. Il a évité de grands dangers; il ne s'est pas égaré dans le désert où on meurt de faim et de soif[4]. Du haut de l'arbre de vie, la déesse Nout lui verse une eau salutaire, qui le rafraîchit[5] et lui permet de recommencer sa route, afin d'atteindre la première porte du ciel.

Là, s'engage un dialogue entre le mort et la lumière divine qui l'instruit[6]. Ce dialogue présente les plus remarquables rapports avec le dialogue placé au début

1. Chap. XXXI-XLI. — 2. Chap. XLII. — 3. Chap. LII-LVI. — 4. Chap. L et LI. — 5. Chap. LVII et LXIII. — 6. Chap. LXIV.

des livres que les Grecs Alexandrins ont donné comme traduits des antiques écrits religieux de l'Égypte, entre Thoth et la lumière, laquelle explique également à Thoth les mystères les plus sublimes de la nature. Ce morceau est certainement un des plus beaux et des plus grandioses du *Rituel funéraire;* il peut marcher presque de pair avec les invocations au Soleil qui terminent la première partie.

Le mort a franchi la porte ; il continue à s'avancer, illuminé par cette nouvelle lumière à laquelle il adresse ses invocations [1]. Il entre alors dans une série de transformations où il s'élève peu à peu, revêtant la forme et s'identifiant avec les symboles divins les plus élevés. Il se change successivement en épervier [2], en *ange* ou messager divin [3], en lotus [4], en héron [5], en grue [6], en oiseau à tête humaine, image de l'âme [7], en hirondelle [8], en serpent [9], et en crocodile [10].

Jusqu'ici l'âme du défunt a fait seule sa pérégrination ; elle a revêtu une espèce d'εἴδωλον, s'il m'est permis d'employer cette expression grecque intraduisible en français, c'est-à-dire une image, une apparence de son corps qui reste étendu sur le lit funèbre. Après les transformations, l'âme vient se réunir à son corps, qui lui est devenu nécessaire pour le reste du voyage. C'est pour cela que le soin de l'embaumement est une chose si importante; il faut que l'âme retrouve le corps intact et bien conservé. « Oh! s'écrie le corps, que je » réunisse mon âme brillante avec moi dans la demeure » du maître des souffles (de la vie) : n'ordonne pas aux » gardiens du ciel, pour ce qui me concerne, de faire » la destruction, de manière à éloigner mon âme de

1. Chap. LXV-LXX. — 2. Chap. LXXVII-LXXVIII. — 3. Chap. LXXIX. — 4. Chap. LXXXI. — 5. Chap. LXXXIII. — 6. Chap. LXXXIV. — 7. Chap. LXXXV. — 8. Chap. LXXXVI. — 9. Chap. LXXXVII. — 10. Chap. LXXXVIII.

» mon cadavre, et à empêcher l'œil d'Horus, qui est » avec toi, de me préparer les chemins. »

Le mort traverse la demeure de Thoth, qui lui remet un livre contenant des instructions pour le reste de sa route et de nouvelles leçons de science dont il va bientôt avoir besoin[1]. Il arrive en effet sur les bords du fleuve infernal, qui le sépare des Champs-Élysées; mais là un nouveau danger l'attend. Un faux nautonier, envoyé par les puissances typhoniennes, est embusqué sur sa route et essaye, par de trompeuses paroles, de l'attirer dans sa barque, qui l'égarera et l'emportera vers l'orient au lieu de l'occident, terme de sa course, où il doit rejoindre le soleil infernal[2]. Le mort surmonte encore ce nouveau péril; il démasque la perfidie du faux pilote et le repousse en l'accablant d'injures. Il rencontre enfin la véritable barque, celle qui doit le conduire au port[3]. Mais, avant d'y monter, il faut qu'on sache s'il est véritablement capable de faire sa navigation; s'il possède, à un degré suffisant, cette science indispensable pour son salut. Le batelier divin lui fait donc subir un interrogatoire, l'initiation préliminaire qui semble répondre aux petits mystères dans le culte d'Éleusis. Le mort passe un examen de capitaine[4]; chacune des parties de la barque semble successivement s'animer, elle demande quel est son nom et le sens mystique de ce nom.

« Dis-moi le nom du piquet pour amarrer la bar- » que? — Le Seigneur des mondes dans son enveloppe » est ton nom. — Dis-moi le nom du maillet? — L'ad- » versaire d'Apis est ton nom. — Dis-moi le nom de » la corde? — Le nœud attaché au piquet? Anubis, » dans les circonvolutions du lien, est ton nom. » Et ainsi de suite.

1. Chap. xc. — 2. Chap. xcIII. — 3. Chap. xcVIII. — 4. Chap. xcI.

Après avoir encore surmonté cette épreuve, le mort s'embarque, traverse le fleuve infernal et prend terre sur l'autre rive, où il parvient bientôt dans les Champs-Élysées, au sein de la vallée d'Aoura ou de Balot, dont le *Rituel* nous donne la géographie en ces termes : « Est cette vallée de Balot (l'abondance) à l'orient du » ciel, de trois cent soixante-dix perches en longueur, » de cent quarante coudées de largeur. Est un croco- » dile, seigneur de Balot, à l'orient de cette vallée, dans » sa demeure divine, au-dessus de l'enceinte. Est un » serpent en tête de cette vallée, long de trente coudées, » le corps gros de dix coudées de tour [1]... Au midi, est » le lac des principes sacrés, et le nord est formé par » les eaux de la matière primordiale [2]. »

Un grand tableau qui suit [3] nous montre cette vallée, véritable Égypte souterraine, entrecoupée de canaux, dans laquelle nous voyons l'*Osiris* se livrer à toutes les opérations de l'agriculture, labourer, semer, moissonner et récolter dans les champs divins une ample provision de ce froment de la science qui va bientôt lui être plus nécessaire que jamais. Il arrive en effet au terme de son voyage ; il n'a plus devant lui que la dernière, mais aussi la plus terrible de ses épreuves.

Conduit par Anubis, il traverse le labyrinthe à l'aide du fil qui les guide dans ses dédales [4] et pénètre enfin dans le prétoire où l'attend Osiris assis sur son trône et assisté de ses quarante-deux terribles assesseurs. C'est là que va être prononcée la sentence décisive qui admettra le mort dans la béatitude, ou l'en exclura pour toujours [5]. Alors commence un nouvel interrogatoire, bien plus solennel que le premier. Il faut que le mort fasse preuve de sa science ; il faut qu'il montre qu'elle est

1. Chap. CVIII. — 2. Chap. CIX, coll. 1. — 3. Chap. CX. — 4. Chap. CXVII-CXIX. — 5. Chap. CXXV.

assez grande pour lui donner droit d'être admis au sort des âmes glorifiées. Chacun des quarante-deux jurés, portant un nom mystique, l'interroge à son tour ; il faut qu'il lui dise ce qu'est ce nom et ce qu'il signifie. Ce n'est rien encore ; il doit rendre compte de toute sa vie. Ici commence une des parties certainement les plus curieuses du *Rituel funéraire ;* c'est ce que Champollion a appelé la *confession négative*, et qu'on pourrait désigner plus exactement par le mot d'*apologie*. Le mort s'adresse successivement à chacun de ses juges et lui déclare pour sa justification qu'il n'a pas commis telle ou telle action coupable. Nous avons là tout le code de la conscience égyptienne.

« Je n'ai pas blasphémé, dit le mort. Je n'ai pas » trompé. Je n'ai pas volé. Je n'ai pas tué en trahison. » Je n'ai traité personne avec cruauté. Je n'ai excité » aucun trouble. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me » suis pas enivré. Je n'ai pas fait de commandements » injustes. Je n'ai pas eu une curiosité indiscrète. Je » n'ai pas laissé aller ma bouche au bavardage. Je n'ai » frappé personne. Je n'ai causé de crainte à personne. » Je n'ai pas médit d'autrui. Je n'ai pas rongé mon » cœur d'envie. Je n'ai mal parlé ni du roi ni de mon » père. Je n'ai pas intenté de fausses accusations... Je » n'ai pas retiré le lait de la bouche des nourrissons. » Je n'ai pas pratiqué d'avortement... Je n'ai pas fait » de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité » sur lui. » Le mort ne se borne pas, du reste, à la dénégation du mal, il parle de ce qu'il a fait de bien dans sa vie : « J'ai fait aux dieux les offrandes qui leur » étaient dues. J'ai donné à manger à celui qui avait » faim ; j'ai donné à boire à celui qui avait soif ; j'ai » fourni des vêtements à celui qui était nu. » On est stupéfait, en lisant ces passages, de la morale avancée, supérieure à celle de tous les autres peuples de l'anti-

quité, que les Égyptiens avaient su fonder sur une base aussi fragile que celle de leur religion. C'étaient sans doute ces lumières, ces délicatesses de la conscience qui leur avaient valu la réputation de sagesse dont l'Écriture Sainte n'a pas dédaigné de se faire elle-même l'écho.

A côté de ces préceptes généraux, l'*Apologie* nous montre des prescriptions de police et d'ordre public, que l'intérêt commun avait fait élever en Égypte au rang des devoirs qui engagent la conscience. Ainsi le mort se disculpe d'avoir intercepté les canaux d'irrigation et d'avoir jamais entravé la distribution des eaux du fleuve dans la campagne; il déclare qu'il n'a pas endommagé les pierres qui servent à amarrer les barques au rivage. Viennent aussi les fautes contre la religion, dont quelques-unes nous paraissent bizarres, surtout quand on les trouve au même rang que les véritables atteintes à la morale. Le mort n'a pas altéré les prières, il n'y a introduit aucune interpolation, il n'a pas porté atteinte aux propriétés sacrées, en s'emparant des troupeaux ou en pêchant les poissons divins dans leurs lacs; il n'a pas volé les offrandes sur l'autel, enfin il n'a pas souillé de ses excréments les flots sacrés du Nil.

L'*Osiris* s'est pleinement justifié; son cœur a été mis dans la balance avec la justice, et on ne l'a pas trouvé plus lourd; les quarante-deux jurés lui ont reconnu la science nécessaire. Osiris rend sa sentence, que Thoth, comme greffier du tribunal, inscrit sur son livre, et le mort entre enfin dans la béatitude.

C'est ici que s'ouvre la troisième partie du *Rituel funéraire*, plus mystique et plus obscure que les deux autres. Elle nous fait voir l'*Osiris* désormais identifié avec le soleil, parcourant avec lui et comme lui, les diverses demeures du ciel, et le lac de feu, source de

toute lumière. Puis il s'élève par degrés dans l'époptisme jusqu'à la contemplation et à l'identification avec une figure symbolique qui réunit les attributs de toutes les divinités du Panthéon égyptien, et dont la représentation termine l'ouvrage.

IV. — La même doctrine exactement que dans le *Rituel funéraire*, mais sous une forme bien plus abrégée, se retrouve dans le *Livre des migrations*, ouvrage fort court déposé quelquefois dans des sépultures de date peu ancienne [1]. On possède aussi quelques exemplaires d'un livre, presque tout en figures avec fort peu de texte, sur les voyages du Soleil dans le monde inférieur, et des fragments assez nombreux de recueils d'hymnes, parfois de la plus haute poésie.

Toute cette science de l'homme et du monde, toutes ces notions d'une autre vie, avaient été communiquées aux Égyptiens, disaient les prêtres, par Thoth, le premier Hermès, le Trismégiste ou trois fois très-grand, qui écrivit tous ses livres par l'ordre du dieu suprême. Le premier Thoth fut l'Hermès céleste ou l'intelligence divine personnifiée. Le second Hermès, qui ne fut qu'une imitation du premier, passait pour l'auteur de toutes les institutions sociales de l'Égypte. C'était lui qui avait organisé la nation égyptienne, établi la religion, réglé les cérémonies du culte, enseigné aux hommes l'astronomie et la science des nombres, la géométrie et l'usage des poids et mesures, la langue et l'écriture, les beaux-arts, en un mot tout ce qui constitue la civilisation. Toutes ces connaissances avaient été consignées dans des livres sacrés au nombre de quarante-deux, et les prêtres égyptiens, qui en étaient les dépositaires, devaient en savoir le contenu, en tota-

1. Il a été traduit par M. Brugsch, *Saï-an-sinsin*. Berlin, 1851.

lité ou en partie, selon l'ordre de leurs fonctions et leur rang dans la hiérarchie. Il est très-vraisemblable que le *Rituel funéraire* était un de ces livres hermétiques. De même qu'Osiris était le modèle des rois, Thoth ou Hermès était le type du prêtre, du ministre de la science et de la religion. Il personnifiait toutes les découvertes faites par les membres de la caste sacerdotale, dont il était tout à la fois l'instituteur et l'image ; Thoth enfin, c'était la caste savante elle-même, c'était la science selon les idées égyptiennes.

V. — Nous avons donné plus haut l'analyse du poëme épique de Pentaour sur l'exploit de Ramsès II contre les Khétas et cité le fragment d'une chronique de l'expulsion des Pasteurs. Nous avons également signalé l'existence du papyrus de Turin, qui contenait une liste complète des rois avec la durée de leurs règnes. L'histoire, tantôt sous forme de poëme, tantôt sous celle de chroniques ou de résumés de chronologie, tenait une grande place dans la littérature des anciens Égyptiens. Mais, comme on le voit, les échantillons qui en sont parvenus jusqu'à nous sont bien peu nombreux.

Le musée de Turin possède un fragment de carte géographique du temps de Séti Ier, qui embrasse la région des mines d'or de la Nubie. D'autres papyrus, principalement au Musée Britannique, renferment des collections de lettres de scribes célèbres, conservées comme modèles de style et en plus d'un endroit intéressantes pour l'histoire. Nous avons aussi des recueils d'exercices littéraires, analogues aux *déclamations* des rhéteurs grecs ou romains. Comme échantillon de ce genre de morceaux, nous citerons un fragment sur les fatigues du métier des armes, écrit au temps des grandes guerres de la XIXe dynastie et scandé en versets à la façon de la Bible.

« Quand tu recevras cet écrit de prose cadencée, ah !
» puisses-tu trouver agréable l'œuvre de l'écrivain !

» Je veux te dépeindre les nombreuses tribulations de
» l'officier d'infanterie.

» Tout jeune encore, il est renfermé dans la caserne.

» Une armure qui le serre entoure son corps; une
» pièce défensive descend sur ses yeux;

» La visière est sur ses sourcils; sa tête est protégée
» contre les blessures.

» Il se trouve serré comme un rouleau de papyrus, et
» ses mouvements sont gênés dans le combat.

» Te dirai-je ses expéditions en Syrie, ses marches
» vers les régions lointaines?

» Il doit porter son eau sur son épaule, comme les
» ânes leur charge.

» Son dos est enflé comme celui d'une bête de somme
» et son échine est ployée.

» Quand il est désaltéré par une eau corrompue, il
» faut qu'il retourne à la garde de nuit.

» S'il arrive à l'ennemi, il est comme une oie prise
» au filet, et ses membres n'ont aucune vigueur.

» Quand il revient vers l'Égypte, il est comme le bois
» rongé des vers.

» Si la maladie arrive et le force à se coucher, on le
» charge sur un âne;

» Ses effets sont pillés par les voleurs et son serviteur
» l'abandonne. »

Ce que l'on se serait moins attendu à trouver dans la littérature de la grave et solennelle Égypte, ce sont des œuvres de pure imagination, des romans. Il en est pourtant quelques-uns, et M. de Rougé a traduit le plus considérable de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Ces romans, du reste, ont tous au fond un caractère essentiellement religieux, car les religions du paganisme ont constamment employé, pour enseigner

leurs dogmes, la voie du conte et de l'apologue. Nous pourrions en citer de nombreux et bien curieux exemples dans des historiettes que la tradition populaire a conservées jusqu'à nos jours, à commencer par celle de *Cendrillon*, si bien rajeunie par la plume de Perrault, qui sous sa forme antique, donnée par Lucien, n'est autre chose qu'un mythe des religions de l'Asie.

VI. — La littérature des sciences, à en juger par ce que disent les écrivains classiques, devait être assez développée en Égypte. Nous en avons quelques échantillons.

Deux traités de médecine, dont l'un conservé au Musée de Berlin [1], donnent une assez pauvre idée de ce qu'était cet art dans la civilisation pharaonique. Il consistait dans l'emploi de recettes purement empiriques, et souvent on ne saurait plus bizarres. On remarquera cependant dans ces traités quelques bonnes observations de séméiotique et des indices d'une certaine connaissance de l'anatomie du corps humain, mais en même temps des théories d'une physiologie véritablement fantastique.

Un papyrus, récemment acquis par le Musée Britannique, contient une douzaine de théorèmes d'un traité de géométrie pratique qui allait au delà des problèmes essentiels et élémentaires de trigonométrie plane.

La science des Égyptiens en astronomie était réelle ; ils avaient une année de trois cent soixante-cinq jours en usage depuis les temps les plus reculés, et plus tard ils avaient inventé une période astronomique très-ingénieuse pour ramener de distance en distance l'accord entre cette année dite *vague*, et l'année réelle et *fixe* de

1. Voy. Brugsch, *Études sur un papyrus médical de Berlin*. Leipzig, 1853. — Chabas, *Mélanges égyptologiques*, t. I.

trois cent soixante-cinq jours un quart. Mais ils n'avaient pas dépassé ce que peut donner une observation patiente et attentive faite avec le seul secours des yeux, secours insuffisant, même sous un beau ciel, pour noter le moment précis de chaque phénomène. Les instruments leur manquèrent toujours. De plus, leur manière de désigner les constellations différait de la nôtre. Ce n'est qu'aux derniers temps de leur histoire qu'ils empruntèrent le zodiaque des Grecs ; aussi l'interprétation des monuments astronomiques remontant aux siècles des Pharaons est-elle d'une extrême difficulté, l'assimilation des étoiles à celles que nous connaissons n'ayant pu se faire que pour un très-petit nombre de cas. M. Brugsch est pourtant parvenu à traduire un catalogue d'observations planétaires dont on ignore la date précise.

Les Égyptiens croyaient à l'astrologie et comptaient cette trompeuse superstition au nombre des sciences. Dans un papyrus du Musée Britannique, on a reconnu les fragments d'un calendrier astrologique rédigé sous la XIXe dynastie, et contenant pour chaque jour l'indication des actes dont on devait s'y abstenir, l'influence des astres les rendant dangereux et funestes.

§ 7. — Religion.

I. — Hérodote, en visitant l'Égypte, fut frappé de l'extrême dévotion des habitants ; aussi nous les représente-t-il comme les plus religieux des hommes, et surpassant tous les autres peuples par le culte qu'ils rendent aux dieux. En effet, sans parler de ces pompes sacrées dont la majesté frappait vivement les étrangers, de ces fêtes magnifiques où l'on portait processionnellement les *naos* ou arches des divinités et les barques qui

leur étaient consacrées, fêtes innombrables dont le calendrier était souvent inscrit à l'entrée des temples, sans rappeler ces vastes sanctuaires où les bas-reliefs, les peintures, les décorations, étaient répandus à profusion, on se trouvait sans cesse, sur les bords du Nil, en présence d'une pensée religieuse. Tout en Égypte portait l'empreinte de la religion. L'écriture était si remplie de symboles sacrés et d'allusions aux mythes divins, qu'en dehors de la religion égyptienne l'emploi en devenait pour ainsi dire impossible. Les lettres et les sciences n'étaient que des branches de la théologie. Les arts ne travaillaient guère qu'en vue du culte et pour la glorification des dieux ou des rois divinisés. Les prescriptions religieuses étaient si multipliées, si itératives, qu'il n'était pas possible d'exercer une profession, de pourvoir même à sa nourriture et à ses premiers besoins sans avoir constamment présentes à la mémoire les règles établies par les prêtres. Chaque province avait ses dieux spéciaux, ses rites particuliers, ses animaux sacrés. Il semble même que l'élément sacerdotal ait présidé dans le principe à la distribution du pays en nomes, et que ç'aient été à l'origine des districts religieux.

II. — La religion chrétienne n'a pas craint de se révéler à tous, et, malgré la profondeur de ses dogmes, elle a su se rendre accessible aux grands et aux petits, aux ignorants et aux savants, parce qu'elle est la vérité éternelle qui s'adresse au genre humain tout entier. Mais il n'en était pas de même des fausses religions de l'antiquité. Ce qu'il y eut de plus élevé, de plus philosophique en elles resta toujours renfermé dans le sanctuaire, pour l'honneur et le profit des prêtres et d'un certain nombre d'initiés. En Égypte, comme partout dans le paganisme, il y avait en réalité deux religions, l'une à l'usage des classes populaires, qui n'était que la

forme extérieure de la doctrine ésotérique et présentait un monstrueux assemblage des plus grossières superstitions ; l'autre, connue seulement de ceux qui avaient approfondi la science religieuse, renfermait quelques dogmes plus relevés et formait une sorte de théologie savante, au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu. Hérodote nous apprend, en effet, que les Égyptiens de Thèbes reconnaissaient un dieu unique, qui n'avait pas eu de commencement et qui ne devait pas avoir de fin. Cette assertion du père de l'histoire est confirmée par la lecture des textes sacrés de l'antique Égypte, où il est dit de ce Dieu, « qu'il est » le seul générateur dans le ciel et sur la terre, et qu'il » n'est point engendré... Qu'il est le seul Dieu vivant » en vérité, celui qui s'engendre lui-même... celui qui » existe depuis le commencement... qui a tout fait et » n'a pas été fait. »

Cette idée sublime, qui n'était que le reflet d'une révélation primitive, a peut-être présidé à la construction des plus curieux temples de l'Égypte. C'est ainsi, du moins, que l'on pourrait expliquer ces grands édifices religieux des âges primitifs, sans images sculptées, sans idoles, comme M. Mariette en a découvert un près des pyramides. Malheureusement elle fut obscurcie de très-bonne heure et défigurée par les conceptions des prêtres, ainsi que par l'ignorance de la multitude. L'idée de Dieu se confondit peu à peu avec les manifestations de sa puissance ; ses attributs et ses qualités furent personnifiés en une foule d'agents secondaires, distribués dans un ordre hiérarchique, concourant à l'organisation générale du monde et à la conservation des êtres. C'est ainsi que se forma ce polythéisme qui, dans la variété et la bizarrerie de ses symboles, finit par embrasser la nature entière.

III. — L'esprit des Égyptiens était avant tout préoccupé du sort qui attend l'homme dans l'autre vie. Cette existence future, ils croyaient en apercevoir dans mille phénomènes naturels les images et les symboles ; mais elle leur paraissait plus particulièrement annoncée par le cours quotidien du soleil. Cet astre leur semblait reproduire chaque jour dans la marche qu'il accomplit les transformations réservées à l'âme humaine. Pour un peuple ignorant de la véritable nature des corps célestes, une telle conception n'avait, du reste, rien d'étrange. Le Soleil ou, comme disaient les Égyptiens, Ra, passe alternativement du séjour des ténèbres ou de la mort dans le séjour de la lumière ou de la vie. Ses feux bienfaisants font naître et entretiennent l'existence ; le Soleil joue donc, par rapport à l'univers, le rôle de générateur, de père ; il engendre la vie, mais il n'a point été engendré ; existant par lui-même, il est à lui-même son propre générateur. Ce symbolisme une fois accepté, il s'accusa de plus en plus, et l'imagination des Égyptiens chercha dans la succession des phénomènes solaires l'indication des phases diverses de l'existence humaine. Chaque point de la course de l'astre lumineux fut regardé comme correspondant aux différentes étapes de cette existence.

Ra ne s'offrait pas d'ailleurs seulement comme le prototype céleste de l'homme qui naît, vit et meurt pour renaître encore ; ainsi que chez les autres peuples païens de l'antiquité, il était considéré comme une divinité, comme la divinité suprême, parce qu'il est le plus éclatant, le plus grand des astres, celui dont l'action bienfaisante vivifie le monde. La conception théologique des Égyptiens ne s'arrêta pas là ; elle le subdivisa pour ainsi dire en plusieurs divinités. Envisagé dans ses diverses stations, sous ses divers aspects, il devint un dieu différent, ayant son nom particulier, ses attributs, son

culte ; c'est un trait que la mythologie égyptienne a de commun avec presque toutes les autres mythologies. Ainsi, le soleil dans son existence nocturne est Atoum ; quand il brille au méridien, il est Ra ; quand il fait naître et entretient la vie, il est Khéper. Ce furent là les trois formes principales de la divinité solaire, mais on en imagina beaucoup d'autres. La nuit précédant le jour, Atoum fut considéré comme né avant Ra et sorti d'abord seul de l'abîme ou du chaos. On réunit les trois manifestations de la puissance solaire en une triade divine qui devint le prototype d'une foule d'autres triades, composées de divinités qui personnifiaient les diverses relations du soleil avec la nature, ses diverses influences sur les phénomènes cosmiques.

IV. — L'anthropomorphisme, c'est-à-dire la conception des dieux sous figure humaine, s'insinua dans ces premières données sabéistes, et les Égyptiens se représentèrent la génération des dieux comme s'étant opérée par des voies identiques à la génération humaine. Voilà pourquoi ils transportèrent dans leur théogonie les idées qu'ils se faisaient sur le rôle respectif des sexes dans cet acte mystérieux de la nature. Diodore de Sicile dit que dans l'opinion des Égyptiens, le père est l'unique auteur de l'enfant; la mère ne fait que lui donner la nourriture et la demeure. C'était aussi ce rôle qui était assigné dans la théogonie au principe féminin, personnifié à Thèbes dans la déesse Maut, à Saïs dans la déesse Neith, mère de Soleil. Ce principe ne représentait que la matière purement inerte, que le milieu sans vie au sein duquel la génération s'était opérée. Aussi, pour emprunter le langage mystique des prêtres égyptiens, la mère génératrice des dieux était-elle une création du dieu Noum ou Chnouphis, individualisation du souffle divin qui anime la matière, symbolisé par le

bélier, car ce qui s'était produit pour le soleil se produisit aussi pour la divinité, conçue d'une manière plus générale et plus élevée. Chacun de ses actes fut personnifié en un dieu séparé, en une nouvelle personne divine. Chnouphis est la divinité animant la matière et lui donnant la vie; c'est le premier des démiurges ou créateurs. On voit par là que d'après la doctrine de l'Egypte, la matière inerte, réceptacle de la vie, identifiée au principe femelle, n'était pas coéternelle à Dieu, mais créée de son souffle, comme le chaos dans le récit de la Genèse et dans la révélation patriarcale, dont on doit voir ici un écho altéré. L'assimilation du cours du Soleil à la génération se compliqua dès lors d'un symbolisme nouveau. L'hémisphère inférieur, où l'astre descend après son coucher, fut personnifié par la déesse Hathor. Celle-ci était conséquemment donnée comme la mère de Ra ; on admettait qu'elle avait porté dans son sein le père des êtres, et la vache lui fut donnée pour symbole. Les Grecs, plus tard, s'imaginèrent y reconnaître leur Aphrodite. Adoré comme sortant des flancs de cette vache divine, le Soleil prenait le nom d'Horus; on le figurait comme un enfant s'élevant au-dessus des eaux sur une fleur de lotus. A son entrée dans le monde, il était reçu par cette même vache, déifiée alors sous le nom de Noub.

V. — La navigation étant en Égypte le mode de transport habituel — car le Nil constituait, comme nous l'avons déjà dit, la grande artère de communication — c'était sur une barque que l'on représentait dans sa course, soit la triade solaire, soit le Soleil de l'hémisphère inférieur, emblème de l'autre vie. Ce Soleil infernal prenait plus spécialement le nom d'Osiris. On lui assignait pour compagnons et assesseurs les douze heures de la nuit, personnifiées en autant de dieux, à

la tête desquels on plaçait Horus, c'est-à-dire le soleil levant lui-même, et le mythe racontait que ce dieu perçait de son dard le serpent Apophis ou Apap, personnification des vapeurs crépusculaires que l'astre naissant dissipe par ses feux. Cette lutte d'Osiris ou d'Horus, son fils, contre les ténèbres fut tout naturellement rapprochée de celle du bien ou du mal, par un symbolisme que l'on retrouve également dans toutes les mythologies. De là une fable devenue fort populaire en Égypte et à laquelle une foule de monuments font allusion. Le mal fut personnifié par un dieu particulier, Set ou Soutekh, appelé aussi quelquefois Baal, qui était le dieu suprême des populations asiatiques voisines et fut plus tard celui des Pasteurs ; les Grecs le confondirent avec leur Typhon, et l'on disait qu'Osiris avait succombé sous ses coups. Ressuscité par les prières et les invocations d'Isis, son épouse, qui reproduit les traits de Maut, de Neith et d'Hathor, le dieu bon avait trouvé un vengeur dans son fils Horus. La mort d'Osiris, la douleur d'Isis, la défaite finale de Set, tout cela fournit à la légende un thème inépuisable de créations qui rappellent ce que l'on retrouve en diverses religions de l'Orient, et notamment l'histoire de Cybèle et d'Atys, de Vénus et d'Adonis.

VI. — Une fois la course du soleil regardée comme le type de l'existence dans le monde infernal, la doctrine de l'autre vie chez les Égyptiens n'eut plus pour se constituer qu'à reproduire le même symbolisme. L'homme ne descend dans la tombe que pour ressusciter ; après sa résurrection il reprendra une vie nouvelle à côté ou dans le sein de l'astre lumineux. L'âme est immortelle comme Ra, et elle accomplit le même pèlerinage. Aussi voit-on sur certains couvercles de sarcophages l'âme figurée par un épervier à tête humaine

tenant dans ses serres les deux anneaux de l'éternité, et au-dessus, comme emblème de la vie nouvelle réservée au défunt, le Soleil levant assisté dans son cours par les déesses Isis et Nephthys. Cela explique pourquoi la période solaire symbolisée par l'oiseau *Vennou* (le vanneau), que les Grecs appelèrent le phénix, fut l'image du cycle de la vie humaine ; l'oiseau mystérieux était censé accompagner l'homme durant sa course dans le monde inférieur. Le mort ressuscitait après ce pèlerinage infernal ; l'âme devait rentrer dans le corps afin de lui rendre le mouvement et la vie, ou, pour parler le langage de la mythologie égyptienne, le défunt arrivait finalement à la barque du Soleil, il y était reçu par Ra, le dieu scarabée, et devait briller de l'éclat qu'il lui empruntait. Les tombeaux, les cercueils de momies abondent en peintures qui retracent les diverses scènes de cette existence invisible. Une des vignettes du *Rituel funéraire* représente la momie couchée sur un lit funèbre, et l'âme ou l'épervier à tête humaine volant vers elle et lui apportant la croix ansée, emblème de la vie.

Cette doctrine, qui avait peut-être été importée d'Asie en Égypte, remonte à la plus haute antiquité ; elle conduisait nécessairement à inspirer un grand respect pour les restes des morts, puisqu'ils devaient un jour être rappelés à la vie, et elle a été l'origine de l'usage d'embaumer les cadavres. Les Égyptiens tenaient à conserver intact et à protéger contre toute destruction ce corps destiné à jouir d'une existence plus parfaite. Ils s'imaginaient d'ailleurs qu'ainsi entourées d'enveloppes les momies n'étaient pas privées de toute espèce de vie, et le *Rituel* nous montre que le défunt était supposé se servir encore de ses organes et de ses membres ; mais afin de mieux assurer la conservation de la chaleur vitale, on recourait à l'emploi de formules

mystiques prononcées au moment des funérailles, à de certaines amulettes que l'on plaçait sur la momie. En général, la plupart des cérémonies funéraires, les enveloppes diverses des momies, les sujets peints soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des cercueils, ont trait aux différentes phases de la résurrection, telles que la cessation de la raideur cadavérique, le fonctionnement nouveau des organes, le retour de l'âme.

VII. — La croyance à l'immortalité ne s'est jamais séparée de l'idée d'une rémunération future des actions humaines, et c'est ce qu'on observe en particulier dans l'ancienne Égypte. Quoique tous les corps descendissent dans le monde infernal, dans le *Ker-neter*, comme on l'appelait, ils n'étaient pas néanmoins tous assurés de la résurrection. Pour l'obtenir, il fallait n'avoir commis aucune faute grave, soit en action, soit en pensée, comme cela ressort de la scène de la ***psychostasie*** ou pèsement de l'âme, figurée dans le *Rituel funéraire* et sur plusieurs cercueils de momies. Le mort, nous l'avons déjà vu, devait être jugé par Osiris et ses quarante-deux assesseurs; son cœur était placé dans un des plateaux de la balance que tenaient Horus et Anubis; dans l'autre, on voit l'image de la justice; le dieu Thoth enregistrait le résultat du pèsement. De ce jugement, rendu dans « la salle de la double justice, » dépendait le sort irrévocable de l'âme. Le défunt était-il convaincu de fautes irrémissibles, il devenait la proie d'un monstre infernal à tête d'hippopotame; il était décapité par Horus ou par Smou, une des formes de Set, sur le *nemmu* ou échafaud infernal. L'anéantissement de l'être était tenu par les Égyptiens pour le châtiment réservé aux méchants. Quant au juste, purifié de ses péchés véniels par un feu que gardaient quatre génies à faces de singe, il entrait dans le ***plérome***

ou la béatitude, et, devenu le compagnon d'Osiris, l'être bon par excellence (*Ounnofré*), il était nourri par lui de mets délicieux. Toutefois le juste lui-même, parce qu'en sa qualité d'homme il avait été nécessairement pécheur, n'arrivait pas à la béatitude finale sans avoir traversé bien des épreuves. Le mort, en descendant dans le *Ker-neter*, se voyait obligé de franchir quinze pylones ou portiques gardés par des génies armés de glaives; il n'y pouvait passer qu'en prouvant ses bonnes actions et sa science des choses divines, c'est-à-dire son initiation : il était soumis aux rudes travaux que nous avons racontés en analysant le *Rituel funéraire*. Il avait à soutenir contre des monstres, des animaux fantastiques, de terribles combats, et ne triomphait qu'en s'armant de formules sacramentelles, d'exorcismes, qui remplissent onze chapitres du *Rituel*. L'une de ces bêtes, acharnée à la porte de l'âme, véritable démon, était le grand serpent Refrof ou Apap, l'ennemi du Soleil. Entre autres moyens singuliers auxquels le défunt avait recours pour conjurer ces fantômes diaboliques, était celui d'assimiler chacun de ses membres à ceux des divers dieux et de diviniser ainsi en quelque sorte sa propre substance. Le méchant à son tour, avant d'être anéanti, était condamné à souffrir mille tortures, et sous la forme d'esprit malfaisant il revenait ici-bas inquiéter les hommes et s'attacher à leur perte; il entrait dans le corps d'animaux immondes.

Le soleil, personnifié dans Osiris, fournissait, on le voit, le thème de toute la métempsycose égyptienne. Du dieu qui anime et entretient la vie, il était devenu le dieu rémunérateur et sauveur. On en vint même à regarder Osiris comme accompagnant le mort dans son pèlerinage infernal, comme prenant l'homme à sa descente dans le *Ker-neter* et le conduisant à la lumière éternelle. Ressuscité le premier d'entre les morts, il

faisait ressusciter les justes à leur tour, après les avoir aidés à triompher de toutes les épreuves. Le mort finissait même par s'identifier complétement avec Osiris, à se fondre pour ainsi dire dans sa substance au point de perdre toute personnalité; ses épreuves devenaient celles du dieu lui-même; aussi, dès le moment de son trépas, tout défunt était-il appelé « l'Osiris un tel. »

VIII. — Dans ce rapide exposé des doctrines essentielles et fondamentales de la religion de l'antique Égypte, nous n'avons esquissé que les plus grands traits, nous n'avons indiqué que les personnages principaux du panthéon qui s'était formé par la subdivision de l'unité du premier principe, dont la notion se maintenait toujours au fond des sanctuaires où l'on s'efforçait de trouver des combinaisons plus ou moins ingénieuses de la concilier avec le fait du polythéisme. Nous ne saurions entrer ici dans l'énumération des personnages secondaires de l'Olympe pharaonique; leur nombre la rendrait beaucoup trop longue. En effet, ces dieux qui n'étaient à l'origine que des attributs et des qualités du seul être absolu et éternel, mais auxquels on avait fini par attribuer une existence propre et personnelle, pouvaient être indéfiniment multipliés, et certes la superstition populaire ne s'en était pas fait faute. Souvent beaucoup de ces personnages procèdent de la même conception et peuvent être ramenés à une même figure; lorsqu'on les étudie de près, leur diversité extérieure s'efface, on les voit se confondre les uns avec les autres, et on arrive rapidement à cette conclusion que la mythologie égyptienne et tout le peuple de ses dieux se réduisent à un très-petit nombre d'éléments, qui vont en se diversifiant à l'infini dans leur expression extérieure.

Mais dans la religion populaire et visible, dans celle

que les cérémonies extérieures des temples étalaient aux yeux du public, tous ces êtres divins se présentaient comme absolument distincts; le peuple les tenait pour tels; les prêtres seuls et ceux qu'ils avaient instruits dans les secrets des choses religieuses savaient à quoi s'en tenir sur le fond des doctrines. Ainsi la religion égyptienne, qui avait pour base première une confession formelle de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, se présentait aux regards comme un polythéisme sans frein, aux divinités bizarres et souvent monstrueuses, et pour le peuple, pour les ignorants elle n'était pas autre chose.

IX. — Dans le culte extérieur et public, les divinités, indéfiniment multipliées, se groupaient toujours par triades ou séries de trois, qui plaçaient sous les yeux du peuple l'image du mystère de la génération divine, sous les traits d'une famille constituée comme celles des hommes et composée d'un père, d'une mère et d'un fils. Ces groupes, ces familles divines qui reproduisaient sous une forme matérielle et tangible la conception fondamentale de la doctrine mystérieuse et primitive, étaient censées s'enfanter successivement les unes les autres et formaient ainsi une chaîne continue d'émanations descendant de la divinité suprême, se rapprochant à chaque degré davantage de la terre et finissant par arriver presque au niveau de l'humanité.

Ici la politique était intervenue directement et d'une manière fort habile dans l'organisation du culte public. Chaque triade était adorée dans le sanctuaire d'une des villes capitales des nomes; il n'y avait pas deux villes qui adorassent la même triade. Or, le rang que tenait dans l'échelle des émanations le groupe divin adoré dans le temple était en raison directe de l'importance politique et administrative de la ville. C'est à peine si l'on

pourrait citer deux ou trois exceptions, qui tiennent à ce que des villes fort importantes à l'époque reculée où le culte officiel avait été organisé, étaient avec le temps déchues de leur importance, sans que leur culte eût perdu son rang hiérarchique.

La triade suprême était celle de Thèbes, composée d'Ammon-Ra (Ammon Soleil), le plus grand dieu du culte officiel de l'Égypte à partir du moment où la XIIe dynastie eut établi la capitale du pays dans la cité d'où elle tirait son origine, de Maut, la mère divine par excellence, et de Chons, fils d'Ammon, mais aussi transformation d'Ammon lui-même, car dans ces groupes divins le fils est toujours identique à son père. Ammon, du reste, est sans contredit la forme la plus élevée et la plus spiritualiste sous laquelle le sacerdoce égyptien ait présenté la divinité aux adorations de la foule dans ses sanctuaires. C'est le dieu invisible et insondable ; son nom signifie le *caché*, et en effet il est le ressort mystérieux qui crée, conserve et gouverne le monde. Un précieux passage du *Rituel funéraire* le présente formellement comme le premier et unique principe dont les autres personnages divins ne sont que des attributs. « Ammon-Ra, y est-il dit, crée ses membres ; ils de» viennent les dieux qui lui sont associés. »

Le dieu-père dans la triade de Memphis était Phtah, le second démiurge, personnification de l'énergie créatrice, mais à un rang d'émanation inférieur à celui de Chnouphis, seigneur de justice et ordonnateur des mondes, considéré comme auteur de l'univers visible, mais dont les attributs expriment une confusion absolue entre le créateur et la créature, entre l'auteur de l'ordre du monde et la matière informe. Son épouse était Pascht, la grande déesse de Bubastis, à tête de lionne et quelquefois de chatte, considérée comme vengeresse des crimes et comme une des formes de Maut ; le Soleil était

donné comme son fils dans le sanctuaire de la vieille capitale des dynasties primitives.

Month, à tête d'épervier, était la forme terrible et guerrière du Soleil, dont les rayons frappent comme des flèches et sont quelquefois mortels ; on l'adorait spécialement à Hermonthis avec la déesse Ritho, son épouse, et leur fils Harphré (Horus Soleil), nouvel exemple de l'identité du dieu-père et du dieu-fils.

Mais de toutes ces triades, celle qui était le plus rapprochée de l'humanité dans le culte extérieur, bien que sa conception, comme nous l'avons vu, fût une des plus hautes, était celle d'Osiris, d'Isis et d'Horus, objet d'un culte universel dans toutes les parties de l'Égypte. On la disait issue du dieu Seb, personnification de la terre, et de la déesse Nout, la voûte céleste. Osiris, disait la tradition, s'était manifesté au milieu des hommes et avait régné sur l'Égypte. Toute la légende de sa mort sous les coups de Set, de sa résurrection, de la vengeance tirée de ses ennemis par son fils Horus, passait pour s'être réalisée sur la terre, et chacune des villes de la vallée du Nil prétendait avoir été le théâtre d'un des épisodes de ce grand drame.

X. — Le symbolisme était l'essence même du génie de la nation égyptienne et de sa religion. L'abus de cette tendance produisit la plus grossière et la plus monstrueuse aberration du culte extérieur et populaire de la terre de Mitsraïm. Pour symboliser les attributs, les qualités et la nature des diverses divinités de leur panthéon, les prêtres égyptiens avaient eu recours aux êtres du règne animal. Le taureau, la vache, le bélier, le chat, le singe, le crocodile, l'hippopotame, l'épervier, l'ibis, le scarabée, etc., étaient les emblèmes chacun d'un personnage divin. On représentait le dieu sous la figure de cet animal, ou plus souvent encore, par un

accouplement étrange et particulier à l'Égypte, on lui en donnait la tête sur un corps humain. Mais les habitants des bords du Nil, éloignés de l'idolâtrie des autres nations païennes par un instinct de leur nature, avaient préféré porter leurs hommages à des images vivantes de leurs dieux plutôt qu'à des images inertes de pierre ou de métal, et ces images vivantes, ils les avaient trouvées dans les animaux qu'ils avaient choisis pour emblèmes de l'idée exprimée dans la conception de chaque dieu. De là ce culte des animaux sacrés, qui paraissait si étrange et si ridicule aux Grecs et aux Romains. Chacun d'eux était nourri avec beaucoup de soin, et selon ses goûts, dans le temple du dieu auquel il était consacré, et, après sa mort, il était embaumé. Certaines villes étaient particulièrement destinées à chaque espèce, car il ne faut pas croire que tous les animaux de chaque famille fussent sacrés. Quelques-uns seulement étaient entretenus aux frais de l'État et servis par les plus grands personnages. Ainsi, les chats sacrés, après avoir été embaumés, étaient transportés à Bubastis, les éperviers à Bouto, les ibis à Hermopolis. De même on n'adorait pas les mêmes animaux dans toutes les provinces. Les hippopotames n'étaient respectés que dans le nome de Paprémis. Les habitants de la province de Thèbes avaient le crocodile en grande vénération ; ailleurs on lui faisait la guerre. Nous le répétons, dans la conception première et pour ceux qui connaissaient le fond de la religion, ces animaux sacrés n'étaient que des simulacres vivants des divinités ; mais la superstition populaire en faisait des dieux réels, et leur culte était peut-être la partie de la religion à laquelle le peuple était le plus invinciblement attaché. « Si, dit Hérodote, on tue quel» qu'un de ces animaux de dessein prémédité, on est » puni de mort ; si on l'a fait involontairement, on paie » l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer ; mais si on

» tue un ibis ou un épervier, même sans le vouloir, on » ne peut éviter le dernier supplice. » Un soldat romain, sous les Ptolémées, ayant tué par hasard un chat sacré, fut égorgé par le peuple en furie, malgré l'intervention du roi et le nom si redoutable de Rome. On dit que Cambyse, lorsqu'il envahit l'Égypte, fit placer en avant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les Égyptiens se laissèrent mettre en déroute pour ne pas tirer sur eux.

XI. — Il y avait pourtant trois de ces animaux sacrés, les plus vénérés et les plus célèbres de tous, que depuis l'origine de leur culte on considérait, par une conception dégradante, non comme des images, des simulacres, mais comme des incarnations de la divinité. C'étaient ceux dont l'adoration avait été établie, disait-on, par le roi Kékéou de la IIe dynastie, le taureau Mnévis, incarnation d'Osiris, adoré à Héliopolis; le bouc de Mendès, incarnation du dieu Khem ou Min, dans lequel se personnifiait de la façon la plus brutale, la force productrice et qui alors recevait le nom spécial de *Ba-n-ded*, « l'esprit de la région de stabilité, » d'où les Grecs ont fait Mendès; enfin le taureau Apis, incarnation de Phtah, dont le culte tenait le premier rang dans la religion de Memphis. Apis naissait, disaient les prêtres, d'une vache mystérieusement fécondée par un éclair descendu du ciel et demeurée vierge malgré son enfantement. Il devait être noir, avec un triangle blanc sur le front, une marque pareille à une demi-lune sur le dos, et une espèce de bourrelet ou de nœud de chair en forme de scarabée sous la langue. Quand le dieu venait à mourir, l'Égypte entière était en deuil, et partout on se livrait à de solennelles lamentations. Dès qu'il se manifestait de nouveau, chacun se parait de ses plus riches habits, et on se livrait aux plus grandes

réjouissances. Mais le taureau divin ne devait vivre qu'un nombre d'années déterminé, et au bout de ce temps, s'il n'était pas mort de mort naturelle, on le tuait, sauf à en porter le deuil.

Apis mort était embaumé et déposé dans les somptueux caveaux du temple appelé par les Grecs le Sérapéum, que les fouilles de M. Mariette ont rendu à la lumière. Il devenait alors l'objet d'un nouveau culte. Par le seul fait de son trépas, il se trouvait assimilé à Osiris, le dieu des régions infernales, et recevait le nom d'Osir-Hapi, d'où les Grecs ont fait Sérapis. D'une importance fort secondaire sous la monarchie pharaonique, le culte d'Osiris Apis ou Sérapis prit tout à coup un développement et un rôle capital au temps des Ptolémées. Changeant complétement de nature et de physionomie, il devint un culte mixte, dont la politique des Lagides fit un point de contact entre les deux populations, grecque et égyptienne.

XII. — Telle était donc en réalité la religion du peuple égyptien, un mélange bizarre et presque inextricable de quelques vérités sublimes, vestiges plus ou moins oblitérés de la révélation primitive, avec des conceptions métaphysiques et cosmogoniques souvent désordonnées et toujours grandioses, une morale épurée, un culte abject et des superstitions populaires de la dernière grossièreté. « Si vous entrez dans un temple, dit » Clément d'Alexandrie, un prêtre s'avance d'un air » grave, en chantant un hymne en langue égyptienne; » il soulève un peu le voile, comme pour vous montrer » le dieu; que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, » un serpent ou quelque autre animal dangereux. Le » dieu des Égyptiens paraît!... C'est une bête sauvage, » se vautrant sur un tapis de pourpre. »

§ 8. — Arts.

I. — Les Égyptiens ont été, avant les Grecs, celui de tous les peuples de l'antiquité qui a porté les arts plastiques au plus haut degré de perfection et de grandeur. Les Hellènes seuls sont parvenus à les surpasser.

Le génie du peuple égyptien se peint tout entier dans le caractère général de son architecture. Les fils de Mitsraïm, comme nous venons de le faire voir, croyaient fermement à l'immortalité de l'âme et désiraient l'immortalité de la matière, dans la pensée que l'âme rentrerait un jour dans son corps. Ils regardaient la vie d'ici-bas comme le prélude d'une existence meilleure. Aussi n'avaient-ils guère soin de l'habitation des vivants, tandis qu'ils déployaient une extrême magnificence dans la demeure des morts. Un peuple ainsi préoccupé de la vie future, un peuple qui a conservé des cadavres plus de quatre mille ans, devait développer dans son architecture la dimension qui assure la solidité de l'édifice et lui présage la durée sans fin. L'immense largeur des bases devait être le trait caractéristique de ses monuments : murs, piliers, colonnes, tout en effet dans la construction égyptienne est épais et court. Et, comme pour ajouter à l'évidence de cette inébranlable solidité, la largeur des bases est augmentée encore par une inclinaison en talus, qui donne à toute l'architecture une tendance pyramidale. Les pyramides elles-mêmes, celles de Memphis, dont la plus grande est le bâtiment le plus élevé de la terre, sont assises sur une base énorme : elles sont beaucoup moins hautes que larges. Ainsi, tous les monuments égyptiens, même ceux dont l'élévation est célèbre, sont cependant plus étonnants encore par l'étendue de leur dimension

en largeur, dimension qui les rend et les fait paraître impérissables et éternels.

II. — En racontant, dans le chapitre précédent, les annales de l'Égypte, nous avons indiqué les principales époques de sa sculpture et les traits essentiels qui la caractérisent : la première phase de développement entièrement libre et tourné surtout vers une exacte imitation de la nature sous les dynasties primitives ; l'introduction du canon hiératique et invariable des proportions vers la XII[e] dynastie ; l'apogée de son style dans le sens grandiose et religieux sous la XVIII[e] et le commencement de la XIX[e] ; la décadence absolue qui commence à la fin du règne de Ramsès II ; enfin la dernière renaissance sous les rois Saïtes. Considérée dans son ensemble, sans tenir compte de ces nuances entre les diverses époques, la sculpture égyptienne présente un caractère éminemment symbolique et rappelle toujours sa première destination, qui fut d'exprimer des idées religieuses et d'en être l'écriture imagée. Son berceau est dans le temple. Elle y figure d'abord à l'état de délinéation et ne fait que graver ses contours. Puis, elle s'enfonce en creux en dedans du mur ou elle saillit au dehors en bas-relief. Ensuite, elle se dégage de la muraille, non sans y adhérer encore par quelques attaches ; et quand enfin la statue est complétement isolée, — ce qui est très-rare, car elle est presque toujours adossée à un pilastre, — elle trahit infailliblement son origine, qui est l'architecture, et sa raison d'être, qui est le symbole. Jetez les yeux sur une figure égyptienne : les formes y sont accusées d'une manière concise, abrégée, non pas sans finesse, mais sans détails. Les lignes en sont droites et grandes. L'attitude est raide, imposante et fixe. Les jambes sont le plus souvent parallèles et jointes. Les pieds se touchent, ou bien,

s'ils sont l'un devant l'autre, ils suivent la même direction, ils restent aussi exactement parallèles. Les bras sont pendants le long du corps ou croisés sur la poitrine, à moins qu'ils ne se détachent pour montrer un attribut, un sceptre, la croix ansée, une fleur de lotus; mais dans cette pantomime solennelle et cabalistique, la figure fait des signes plutôt que des gestes; elle est en situation plutôt qu'en action, car son mouvement prévu et en quelque sorte immobile ne changera plus; il ne sera suivi d'aucun autre.

Cependant cet art égyptien, qui semble retenu par certains côtés dans une éternelle enfance, est un art essentiellement grand, majestueux, hautement formulé. Il est majestueux et grand par l'absence du détail, dont la suppression a été voulue et préméditée. Gravée en bas-relief ou sculptée en ronde-bosse, la figure égyptienne est modelée, non pas grossièrement, mais sommairement; elle n'est point dégrossie comme une ébauche; elle est au contraire finement dessinée, d'une simplicité choisie dans ses lignes et dans ses plans, d'une délicatesse élégante dans ses formes, ou pour mieux dire, dans ses formules algébriques.

Deux choses y sont évidentes et évidemment volontaires : le sacrifice des petites parties aux grandes, et la non-imitation de la vie réelle. Nue, la figure est vue comme à travers un voile; vêtue, elle est serrée dans une draperie collante, semblable à un second épiderme, de sorte que le nu se découvre quand il est voilé, et se voile quand il est découvert. Les muscles, les veines, les plis et les contractions de la peau n'y sont pas rendus, ni même la charpente osseuse. La variété qui distingue les êtres vivants, et qui est l'essence de la nature, est remplacée par une symétrie religieuse et sacerdotale pleine d'artifice et de majesté.

Tous les mouvements exécutés par plusieurs figures

sont soumis au parallélisme des membres doubles et paraissent obéir à un certain rhythme mystérieux, qui a été réglé dans le sanctuaire. Le plus sûr moyen d'expression dans l'art égyptien, est, en effet, la répétition.

Quels que soient le naturel et la souplesse d'un mouvement, il devient cérémonieux quand il est répété intentionnellement et plusieurs fois d'une manière identique, ainsi que nous le voyons si souvent dans les sculptures de l'antique Égypte. Elle appartient à l'ordre des choses sublimes, cette répétition persistante qui fait de toute marche une procession, de tout mouvement un emblème religieux, de toute pantomime une cadence sacrée.

Le style égyptien est donc monumental par le laconisme du modelé, par l'austérité des lignes et par leur ressemblance avec les verticales et les horizontales de l'architecture. Il est imposant parce qu'il est une pure émanation de l'esprit; il est colossal, même dans les petites figures, parce qu'il est surnaturel et surhumain. Il demeure toujours semblable à lui-même, parce qu'il représente la foi qui ne doit point varier ; enfin, le style égyptien est engendré par un principe autre que l'imitation, et c'est volontairement qu'il s'écarte de la vérité imitative, car la faculté de rendre fidèlement la nature n'était pas plus étrangère aux Égyptiens qu'aux Grecs, et la preuve en est dans la vérité que présentent quelquefois les images d'animaux, comparées à la manière convenue et artificielle dont la figure humaine est exprimée, aussi bien que dans les œuvres des écoles primitives mises en regard avec celles qui ont été produites depuis la XII[e] dynastie et l'établissement du canon sacerdotal des proportions du corps de l'homme.

Quand il modèle la tête humaine, le sculpteur égyptien l'imite avec plus de fidélité que le corps, et il montre bien ce qu'aurait pu être son imitation dans un art

qui fût resté libre. Avec quelle force est exprimée la conformation de chacune des races que les artistes ont voulu représenter ! Jamais aucun autre peuple, dans les œuvres de son art, n'a aussi bien rendu la vérité ethnographique.

Est-il besoin d'insister sur la tendance au symbolisme, dominante dans la sculpture égyptienne, alors que tant de figures nous y offrent la combinaison monstrueuse de corps humains avec des têtes d'animaux ? « En montrant aux yeux, a fort bien dit Raoul Rochette, un corps d'homme surmonté d'une tête de lion, de chacal ou de crocodile, l'Égypte n'eut certainement pas l'intention de faire croire à la réalité d'un être pareil ; c'était une pensée qu'elle voulait rendre sensible plutôt qu'une image vraie qu'elle prétendait offrir. Le mélange des deux natures était là pour avertir que ce corps humain servant de support à une tête d'animal était une pensée écrite, la personnification d'une idée et non pas l'image d'un être réel. » Ainsi, on peut le dire, la sculpture égyptienne demeura une forme de l'écriture, un art essentiellement symbolique, et ce fut une raison de plus pour qu'elle restât immobile. Le symbole fut pour ce grand art ce qu'étaient pour les morts embaumés les aromates qui les conservaient ; il le momifia, mais, en le momifiant, il le rendit incorruptible.

III. — La peinture n'a guère été employée par les Égyptiens que d'une manière décorative, pour accompagner et rehausser l'architecture et la sculpture, qui étaient toujours coloriées. Cependant on rencontre quelques petites stèles en bois où les sujets sont seulement peints, souvent avec une extrême finesse et une grande recherche de style, ou bien des tombeaux dont la roche ne se prêtait pas à l'exécution de délicates sculptures et dont les parois intérieures ont été revêtues d'un enduit

peint ; mais cette peinture est toute sculpturale et conçue absolument d'après les principes du bas-relief. Les manuscrits sur papyrus du *Rituel funéraire* nous offrent aussi le plus habituellement des vignettes dessinées à la plume avec une liberté, une sûreté de main et une hardiesse extrêmes, quelquefois avec une pureté dans le trait qui rappelle les décorations des vases grecs.

§ 9. — Principaux monuments.

1. — *Les Pyramides.* — Les monuments de l'Égypte les plus imposants par leur masse et les plus curieux par leur antiquité sont sans contredit les grandes pyramides de Gizeh. Nous avons raconté plus haut quels travaux immenses leur construction avait réclamés ; mais on s'en fera peut-être une idée plus précise quand on saura que la plus grande, la pyramide de Khoufou (Chéops), se compose de plus de deux cents assises ou couches de blocs énormes ; qu'intacte elle avait cent cinquante-deux mètres de hauteur, à peu près le double de l'élévation des tours de Notre-Dame de Paris ; que sa base mesure deux cent trente-cinq mètres de longueur, qu'enfin les pierres dont elle se compose forment une masse véritablement effrayante de vingt-cinq millions de mètres cubes, qui pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds et long de mille lieues. Pour soulager du poids immense qu'elle devait porter la chambre destinée au sarcophage royal, on a ménagé au-dessus, dans la masse du monument, des vides formant cinq petites chambres basses. Une seconde chambre sépulcrale est placée presque exactement au-dessous de la première, mais taillée dans le roc et non ménagée dans la construction même. L'orientation de ce gigantesque

monument est parfaite ; ses quatre faces regardent exactement les quatre points cardinaux.

La disposition des deux autres pyramides est analogue ; seulement leur maçonnerie n'offre aucun vide et les chambres qu'elles renferment sont taillées dans le roc. La seconde diffère par sa hauteur de la première, et cette différence est rendue plus sensible par l'élévation du rocher sur lequel la première est assise ; sa construction intérieure est aussi loin d'égaler en beauté celle de la grande pyramide. Elle avait été élevée pour recevoir le corps de Schafra (Chéphren), et est la seule à posséder encore en partie son revêtement extérieur.

La troisième pyramide n'atteint pas en hauteur le tiers de la première, mais elle était plus ornée ; on y a trouvé le cercueil en bois du roi Menkéra (Mycérinus), par qui elle fut construite. La salle où il a été découvert était entièrement revêtue de granit ; or, pour trouver cette roche, il faut remonter le Nil jusque vers la première cataracte : c'est donc de là qu'on avait dû l'apporter sur des bateaux. Cette pyramide avait aussi un revêtement extérieur tout en granit de Syène, mais un peu moins ancien, paraît-il, que le monument même et ajouté par la reine Net-aker (Nitocris), de la VIe dynastie.

Le sphinx colossal qu'on voit au pied des grandes pyramides, et qui en forme comme l'appendice, est un monument achevé, sinon exécuté tout entier, sous le règne de Schafra. Il a près de quatre-vingt-dix pieds de long et environ soixante-quatorze pieds de haut ; sa tête a vingt-six pieds du menton au sommet. Il est taillé dans le rocher sur lequel il repose ; les assises du rocher partagent sa face en zones horizontales. On a profité, pour la bouche, d'une des lignes de séparation des couches. Le grand sphinx était une image du dieu Harmachou, le soleil à son coucher, dieu essentielle-

ment funèbre ; entre ses deux pattes de devant se trouvait un petit sanctuaire consacré à cette divinité, qui fut reconstruit par Thoutmès III. « Cette grande figure mutilée, dit Ampère, est d'un effet prodigieux ; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif ; on dirait qu'il entend et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé ; ses yeux tournés vers l'orient semblent épier l'avenir ; le regard a une profondeur et une vérité qui fascinent le spectateur. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur. »

Outre Gizeh, nombre d'autres localités, plus ou moins voisines de Memphis, possèdent des pyramides, moins considérables, il est vrai. On en reconnaît encore aujourd'hui soixante-sept, et en effet ce genre de sépultures royales a été en usage jusque sous la XIIe dynastie. A Gizeh même, il y en a neuf en tout. On en voit encore des groupes importants à Zaouyet-el-Arriân et à Abousir au S. S. E. de Gizeh ; l'une de celles de cette dernière localité porte inscrits les noms des trois rois de la Ve dynastie, qui y ont été enterrés. Sakkarah offre aussi plusieurs pyramides ; la plus grande, disposée par étages, est, comme nous l'avons dit plus haut, le plus antique monument de l'Égypte, car elle paraît avoir servi de sépulture au roi Kékéou, de la IIe dynastie ; une autre, qui semble avoir été couronnée par une très-vaste plate-forme et dont les ruines sont appelées aujourd'hui par les Arabes Mastabat-el-Faraoun, était la tombe du roi Ounas, de la VIe dynastie. Enfin le village de Daschour possède aussi cinq de ces monuments, dont le plus élevé a trois cent vingt-six pieds de haut ; une des pyramides de Daschour est en briques crues ; c'était le tombeau d'Osortasen III (XIIe dynastie), elle est pré-

cédée d'un petit sanctuaire qui servait au culte du roi défunt.

II. — *Le Labyrinthe.* — Le Labyrinthe, fondé, comme le raconte Manéthon, par un roi de la XII[e] dynastie, Amenemhé III, mais peut-être achevé ou réparé après le départ des Éthiopiens, s'il faut ajouter foi au témoignage d'Hérodote, avait, presque autant que les pyramides elles-mêmes, attiré l'attention et la surprise des anciens voyageurs grecs. Hérodote le place même au-dessus, et le dépeint comme formé de « douze cours » couvertes, opposées l'une à l'autre par leurs entrées, » six au nord et six au midi, toutes enveloppées d'une » enceinte commune et renfermant trois mille cham» bres, moitié sur terre, moitié dessous. » Il ajoute qu'il n'a vu que les premières ; on ne voulut pas le conduire dans les lieux souterrains qui renfermaient, lui dit-on, les tombeaux des princes auteurs du Labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés. « Les issues des » appartements et les détours si variés pour traverser » les cours me causaient, dit-il encore, un étonnement » inépuisable, quand je passais des appartements dans » les galeries, des chambres d'un palais dans un autre » palais. Le toit est partout de pierre comme les murs; » ceux-ci sont en grande partie ornés de sculptures. » Chaque palais a un péristyle de pierre blanche assez » régulier, à chaque angle du labyrinthe est une pyra» mide de quarante orgyes de hauteur, où sont gravés » des hiéroglyphes ; on y entre par un chemin sou» terrain. »

Vingt-trois siècles après Hérodote, le 25 juin 1843, M. Lepsius écrivait sur les ruines du même monument : « C'est du Labyrinthe que vous iront chercher ces lignes ; non d'un labyrinthe douteux ou du moins toujours contesté, dont je n'avais pu me faire une idée

d'après les descriptions toujours défectueuses des voyageurs, qui le plaçaient tantôt ici, tantôt là. Il en reste encore une masse considérable de ruines ; au milieu d'elles un grand espace où étaient les cours, avec les restes de grandes colonnes de granit, formées d'une seule pierre, et d'autres recouvertes d'une pierre calcaire blanche, dure, luisante presque comme du marbre..... La première vue du terrain découvre à l'œil un nombre vraiment labyrinthique de chambres brouillées entre elles (*verwirrter*, dit en allemand M. Lepsius) tant au-dessus qu'au-dessous du sol..... Nous y trouvons à la lettre des centaines de chambres, l'une auprès de l'autre, souvent de très-petites auprès de grandes, de grandes pièces soutenues par de petites colonnes, liées par des corridors, sans régularité pour l'entrée et la sortie, en sorte que sur ce point la description d'Hérodote et de Strabon est pleinement justifiée..... Quant à la disposition de l'ensemble, il consiste en trois masses de constructions, épaisses de trois cents pieds et dessinant un espace de six cents pieds de long sur cinq cents de large. Le quatrième côté, l'un des petits, est occupé par la pyramide, qui a trois cents pieds en carré à sa base..... Du côté oriental, surtout à l'extrémité sud, les murs des chambres s'élèvent à dix pieds au-dessus du sol ; et du haut de la pyramide on découvre un plan régulier de tout l'édifice. » Le docte voyageur y a vu plusieurs fois inscrit le nom d'Amenemhé III, fondateur du monument.

III. — *Grottes funéraires.* — « Les Égyptiens, dit » Diodore de Sicile, appellent les demeures des vivants » des gîtes, parce qu'on y demeure peu de temps ; les » tombeaux, au contraire, ils les appellent « maisons » éternelles, » parce qu'on y est toujours. Voilà pour» quoi ils ont peu de soin d'orner leurs maisons, tandis

» qu'ils ne négligent rien pour la splendeur de leurs » tombeaux. » Nous ne pouvons pas ici énumérer et décrire les innombrables grottes funéraires de particuliers, toutes décorées de sculptures, qui se succèdent comme d'étape en étape tout le long de la vallée du Nil, et dont les plus remarquables sont celles des environs de Memphis (Gizeh et Sakkarah), celles de Béni-Hassan dans l'Égypte Moyenne et celles de Gournah, la principale nécropole des habitants de Thèbes. Mais il faut du moins s'arrêter aux célèbres tombes royales de Thèbes, décrites par tous les voyageurs archéologues qui ont visité l'Égypte. Ce sont des édifices souterrains presque aussi étonnants que les grandioses constructions du voisinage.

Les plus anciens tombeaux thébains remontent à la XIe dynastie ; ce sont ceux des Entef, découverts auprès du village de Drah-abou'l-Neggah. A cette époque le sarcophage seul est orné. Les rois de la XIIe dynastie, bien que Thébains d'origine, paraissent s'être fait enterrer au Fayoum et dans les environs de Memphis, sous des pyramides. L'époque de décadence, puis de désastres, qui suit celle-là, n'a pas laissé de grands monuments ; on ne connaît les tombeaux ni des Sévekhotep, ni d'aucun des princes thébains qui luttèrent contre les Pasteurs. C'est à Drah-abou'l-Neggah qu'a été découvert celui de la reine Aah-hotep, mère d'Ahmès. A la XVIIIe dynastie appartiennent les sépulcres de la vallée d'Assassif, où furent ensevelis Amenhotep III et Aï, l'un des usurpateurs de la fin de cette période. Ce n'est pas cependant du temps de la XVIIIe dynastie, mais de l'âge des Ramsès de la XIXe et de la XXe, que datent les plus magnifiques des sépultures royales de Thèbes, celles de Biban-el-Molouk, que les Grecs appelaient *les Syringes* et qu'ils rangeaient au nombre des merveilles de l'Égypte.

Le tombeau de Ramsès V est le plus remarquable par la longue série de sculptures ou de peintures qui ornent, dans les flancs de la montagne, une succession de salles ou de galeries qu'il faut traverser pour parvenir à la salle du sarcophage. Ce sont des scènes mythologiques et astronomiques, représentant la marche du soleil et les peines ou les récompenses que l'âme doit rencontrer dans l'autre vie. La salle du sarcophage, décrite en grands détails dans les lettres de Champollion, reproduit la marche du soleil, et les parois en sont couvertes de milliers d'hiéroglyphes. Parmi les seize tombes de la vallée de Biban-el-Molouk, une partie seulement ont leur décoration achevée dans toute leur étendue ; ce sont celles des princes qui ont régné le plus longtemps ; car on commençait à travailler à la sépulture royale dès le commencement du règne, et on pouvait l'achever plus ou moins suivant le temps que le souverain demeurait sur le trône. Une fois le corps déposé dans le sépulcre, la porte en était fermée pour ne plus s'ouvrir. Au nombre des sépulcres les plus achevés et les plus curieux, il faut compter ceux de Séti Ier et de Ramsès III. C'est dans le premier que sont représentées les différentes races humaines, telles que les concevaient les Égyptiens ; les sculptures du second représentent, comme dans les tombeaux des âges primitifs, des objets relatifs à la vie privée, mais aussi le tableau symbolique de l'année égyptienne figurée par six images du Nil et six images de l'Égypte personnifiée, portant chacune les productions particulières à la division de l'année que ces images représentent. On sait, en effet, que ce sont les eaux du Nil qui déterminent en Égypte la succession des saisons agricoles.

IV. — *Temples et Palais.* — La division de l'armée française que commandait le général Desaix, lancée

dans la Haute-Égypte à la poursuite de Mourad-bey et de ses Mamelouks, manquant de tout, dénuée de vivres, accablée par la chaleur, lorsqu'elle aperçut pour la première fois les ruines de Thèbes, oublia tout d'un coup sa fatigue, ses souffrances, le voisinage de l'ennemi, et saisie d'enthousiasme, se mit à battre des mains d'un mouvement unanime. C'est qu'en effet Thèbes, malgré tous les désastres qui ont fondu successivement pendant tant de siècles sur cette ville sainte d'Ammon, malgré l'œuvre destructrice du temps des barbares, présente encore le plus grandiose et le plus prodigieux ensemble de constructions élevées par la main des hommes qui existe dans le monde.

A Karnak, d'abord, dans la partie nord-est de l'ancienne ville et sur la rive droite du Nil, se présente une série de constructions à laquelle ont travaillé presque toutes les dynasties, depuis Osortasen Ier jusqu'au Ptolémée père de la fameuse Cléopâtre. La description de cette vaste réunion de monuments demanderait à elle seule un volume entier. Pour donner une idée de son étendue, il nous suffira de dire que l'enceinte consacrée de Karnak s'étend sur une longueur de mille cent soixante-dix pieds, sans compter les avenues de sphinx qui s'étendent devant le pylône extérieur, ni le second temple élevé sur le même axe par Ramsès II, mais en arrière du mur postérieur du premier, en sorte que la longueur totale est d'environ deux mille pieds. C'est là que se trouve cette salle hypostyle de Séti Ier, dont les paroles ne peuvent donner qu'une imparfaite idée. « L'imagination, dit Champollion, qui en Europe s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle de Karnak..... Je me garderai bien de rien décrire, car ou mes expressions ne vaudraient pas la millième partie de ce qu'on doit

dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même très-décolorée, je passerais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou.» — « Imaginez, dit à son tour Ampère, une forêt de tours ; représentez-vous cent quarante colonnes égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont soixante-dix pieds de haut (c'est presque la hauteur de notre obélisque) et onze pieds de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes; les chapiteaux ont soixante-cinq pieds de circonférence; la salle a trois cent dix-neuf pieds de longueur et plus de cent cinquante de large. Cette salle était entièrement couverte, et l'on voit encore une des fenêtres qui l'éclairaient. » — « Il est impossible, écrivait à son tour M. Lepsius, de rendre l'impression qu'on éprouve, quand on entre pour la première fois dans cette forêt de colonnes et qu'on s'y promène de rang en rang, entre ces grandes figures de dieux et de rois qui les couvrent, tantôt en entier, tantôt en partie. Tous les murs sont couverts de sculptures peintes, les unes en relief, les autres en creux ; elles n'ont été achevées que sous les héritiers de Séthos et surtout sous Ramsès, son fils. »

Une série de colonnades, de béliers colossaux en granit formant des avenues, et de chaussées, relie les édifices de Karnak à ceux de Louxor. Ici encore nous avons affaire à un assemblage de monuments de différentes époques, où chaque génération a apporté sa pierre. La partie la plus ancienne, le temple principal, est l'œuvre d'Amenhotep III ; au nord de ce premier temple, une galerie de colonnes conduit à un second, élevé par Ramsès II, qui couvre encore une superficie de deux mille cinq cents mètres. C'est en avant de la cour qui précédait ce temple que Ramsès avait fait élever les deux obélisques dont l'un orne aujourd'hui la place de la Concorde à Paris.

Sur la rive gauche du Nil, non loin du village de Gournah, se trouve un édifice où tout rappelle Ramsès II et sa famille ; aussi Champollion l'a-t-il nommé le Ramesséum. C'était bien manifestement le palais de ce prince. Il se compose d'une suite de cours et de salles entourées ou remplies de colonnes couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques qui racontaient les exploits du roi. Un colosse en granit de dix-sept mètres de haut représentait Ramsès assis sur son trône. C'est la plus grande ruine de statue qu'il soit possible de voir ; son pied seul a plus de quatre mètres de long.

Du palais d'Amenhotep III, situé tout auprès, il ne reste plus que d'informes débris et les deux fameux colosses, dont l'un avait reçu des Grecs le nom de Memnon. A Gournah même sont les ruines d'un autre édifice important, commencé pendant la jeunesse de Thoutmès III, continué par Séti et son fils. Enfin, un peu plus au sud on rencontre l'immense et magnifique palais de Médinet-Abou, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, à propos des tableaux historiques qui y retracent les principaux événements du règne de Ramsès III.

Les ruines de Thèbes sont les plus considérables et les plus majestueuses de toute l'Égypte. Aussi devions-nous en parler avec quelques développements. Mais il ne faudrait pas croire qu'elles fussent les seules qui subsistent sur les bords du Nil. Nombre d'autres localités, Philæ, Ombos, Edfou, Esné, Hermonthis, Dendéra, possèdent des temples somptueux, dont quelques-uns presque intacts, mais pour la plupart reconstruits sous les Ptolémées conformément aux traditions de l'âge pharaonique. A Abydos les fouilles de M. Mariette ont rendu au jour dans son intégrité l'un des temples les plus grands et les plus beaux comme art qui existent dans toute l'Égypte, temple datant du règne de Séti Ier ; il mesure quatre cent quatre-vingt-six pieds de

longueur. Le sanctuaire de Soutekh à Tanis, œuvre de Ramsès II, de Mérenphtah et de Séti II, a été découvert en ruines par notre savant compatriote ; mais onze obélisques, de nombreuses colonnes monolithes de granit, des stèles colossales retirées des décombres, prouvent que cet édifice pouvait presque marcher de pair avec les constructions que la même époque a laissées à Thèbes.

Aucun monument de Memphis ne subsiste encore debout ; les débris qui peuvent en demeurer sont cachés sous le sol. Un seul des temples de cette grande ville a été déblayé ; c'est le Sérapéum retrouvé par M. Mariette, qui enferme dans son enceinte les sépultures des Apis, depuis la XIXe dynastie jusqu'à la domination romaine.

Il faut enfin, avant de terminer ce chapitre, signaler en quelques mots les nombreux édifices de l'âge pharaonique qui s'échelonnent sur les rives du Nil en Nubie, depuis la première jusqu'à la seconde cataracte, et surtout le prodigieux temple souterrain d'Ibsamboul, avec les sculptures historiques et religieuses qui couvrent ses parois et sa façade garnie de quatre colosses représentant Ramsès II assis, hauts de soixante-cinq pieds chacun et sculptés dans le rocher. « Ces masses extragigantesques, dit Charles Lenormant, sont traitées d'une manière plutôt large que précieuse, sauf les têtes auxquelles je n'ai rien vu d'égal pour la vérité, la vie et le modelé. Winckelmann n'a pas tracé d'autres règles pour cette beauté calme qu'il regarde comme le comble de l'art. La Junon Ludovisi, quatre fois au moins plus petite, ne l'emporte pas par le sentiment de l'ensemble, par l'harmonie de tant de parties simultanément étendues. Donnez le mouvement à ces rochers et l'art grec sera vaincu. »

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Les temps primitifs

CHAPITRE PREMIER

RÉCIT DE LA BIBLE

CHAPITRE II

TRADITIONS PARALLÈLES AU RÉCIT BIBLIQUE

CHAPITRE III

VESTIGES MATÉRIELS DE L'HUMANITÉ PRIMITIVE

CHAPITRE IV

LES RACES HUMAINES ET LES LANGUES

LIVRE DEUXIÈME

Les Israélites

CHAPITRE PREMIER

LES PATRIARCHES — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE — MOÏSE

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE — LES JUGES

CHAPITRE III

ROYAUTÉ UNIQUE SUR LE PEUPLE D'ISRAËL — SAÜL, DAVID, SALOMON

CHAPITRE IV

SCHISME DES DIX TRIBUS — ROYAUME D'ISRAËL ET DE JUDA
CHUTE DE SAMARIE ET DE JÉRUSALEM

LIVRE TROISIÈME

Les Égyptiens

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGYPTE — LE NIL ET SES INONDATIONS — ROIS DE L'ANCIEN EMPIRE

CHAPITRE II

LE MOYEN EMPIRE

CHAPITRE III

LES GRANDS CONQUÉRANTS DU NOUVEL EMPIRE — PUISSANCE EXTÉRIEURE DE L'ÉGYPTE

CHAPITRE IV

DÉCADENCE ET CHUTE DE LA MONARCHIE ÉGYPTIENNE

CHAPITRE V

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ÉGYPTE

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

ERRATA

Page 10, ligne 3 de la note, *au lieu de :* l'abbé Bernard, *lisez :* l'abbé Lambert.

Page 34, ligne 8, *au lieu de :* le pays du sommet du Mérou, *lisez :* au-dessous du Mérou.

Page 37, lignes 8, 23 et 29, *au lieu de :* Nabuchodonosor, *lisez :* Nabuchodorossor.

Page 77, ligne 11, *au lieu de :* Sem, *lisez :* Seth.

Page 261, ligne 30, *au lieu de :* Salmanassar V, *lisez :* Salmanassar IV.

Page 272, ligne 32, même correction.

Page 285, ligne 21, *au lieu de :* Salmanassar VII, *lisez :* Salmanassar VI.





